

MECHRA EL MELKI

CHRONIQUE TUNISIENNE

(1705-1771)

Pour servir à l'histoire des quatre premiers Beys de la famille Husseinite

PAR

MOHAMMED SEGHIR BEN YOUSSEF, de Béja

OUVRAGE TRADUIT EN FRANÇAIS PAR

VICTOR SERRES
Contrôleur civil
attaché à la Résidence Générale de France
à Tunis

MOHAMMED LASRAM
Directeur
de l'Administration des Forêts d'oliviers



TUNIS

IMPRIMERIE RAPIDE (Louis Nicolas, directeur)

rue d'Alger, vis-à-vis de la Résidence Générale

1900

* تاريخ المشرع الملكي في سلطنة اولاد علي تركي *

CHRONIQUE TUNISIENNE

DE

MOHAMMED SEGHIR BEN YOUSSEF



MECHRA EL MELKI

CHRONIQUE TUNISIENNE

(1705-1771)

Pour servir à l'histoire des quatre premiers Beys de la famille Husseïnite

PAR

MOHAMMED SEGHIR BEN YOUSSEF, de Béja

OUVRAGE TRADUIT EN FRANÇAIS PAR

VICTOR SERRES
Contrôleur civil
attaché à la Résidence Générale de France
à Tunis

MOHAMMED LASRAM
Directeur
de l'Administration des Forêts d'oliviers

(Extrait de la *Revue Tunisienne*, organe de l'Institut de Carthage)

TUNIS

IMPRIMERIE RAPIDE (LOUIS NICOLAS, directeur)
rue d'Alger, vis-à-vis de la Résidence Générale

—

1900

❋ تاريخ المشرع الملكي في سلطنة اولاد علي تركي ❋

MECHRA EL MELKI

CHRONIQUE TUNISIENNE

(1705-1771)

Pour servir à l'histoire des quatre premiers Beys de la famille Husseïnite

PRÉFACE

Cette traduction de la chronique de Mohammed Seghir ben Youssef a paru en 1896-1900 dans *la Revue Tunisienne,* sous le titre de *Soixante ans d'histoire de la Tunisie*. C'est un récit suivi des événements qui se sont déroulés du vivant de l'auteur, et il se trouve que ces événements constituent une période complète et bien tranchée de l'histoire de la Tunisie au XVIIIe siècle.

L'auteur débute par rappeler les fondations pieuses et utiles faites par le bey Hassine ben Ali pendant la première partie de son règne; mais la chronique proprement dite commence avec la révolte d'Ali-Pacha, et à partir de cette époque les faits rapportés sont ceux auxquels l'auteur a assisté ou a pris part : il a vu arriver à Béja les cavaliers envoyés par le bey à la poursuite du rebelle, a eu ses troupeaux pillés par les insurgés et a servi lui-même dans les troupes du bey, dont il était obligé de faire partie à cause de son origine turque. Ali-Pacha, contraint de s'enfuir en Algérie, en revient quelques années après avec une armée algérienne; le bey Hassine est battu et tué, et Ali-Pacha le remplace sur le trône de la Régence. Mais les fils du bey Hassine viennent à leur tour, avec le secours des mêmes Algériens, revendiquer l'héritage de leur père, et Ali-Pacha est fait prisonnier et étranglé. La chronique se termine par le récit du règne très court de Mohammed-Bey et des premières années du règne d'Ali-Bey, tous deux fils du bey Hassine. C'est donc l'histoire de la fondation de la dynastie husseïnite que l'auteur nous présente; et l'accumulation des détails, souvent terre à terre mais toujours très vivants et très typiques, fait défiler sous nos yeux, dans des scènes mouvementées et d'une grande intensité de vie, les péripéties du drame sanglant qui n'a pu être considéré comme terminé que par la mort de Younès, relatée dans les dernières pages de l'ouvrage.

Depuis cette époque, la Tunisie est restée divisée en deux çofs, les *Hassinia* ou partisans du bey Hassine et les *Bachia* ou partisans d'Ali-Pacha, et de nos jours encore ces distinctions sont assez tranchées pour qu'il y ait lieu d'en tenir compte. Non pas que les *Bachia* songent le moins du monde à nier la légitimité

de la dynastie actuelle, qui n'est contestée par personne ; mais pendant cette période, l'autorité du bey ne se faisait guère sentir en dehors de la capitale et de quelques villes, et toutes les fractions, profitant de cet énervement du pouvoir central, se précipitèrent les unes sur les autres uniquement pour piller : on était *Bachia* parce que les voisins étaient *Hassinia* et qu'ils avaient des troupeaux à razzier. C'est le souvenir de ces expéditions de tribus à tribus et des représailles auxquelles elles donnèrent lieu pendant près de trente ans qui divise encore toute la Régence en deux çofs, et l'ouvrage de Mohammed ben Youssef, qui nous retrace par le menu les péripéties de cette longue guerre civile, peut être considéré comme un document précieux pour l'étude des origines de la Tunisie contemporaine.

On ne sait guère de l'auteur que ce qu'il dit de lui-même dans son ouvrage. Il était koulougli, c'est-à-dire descendant d'un Turc marié à une femme du pays, et à ce titre il avait droit à une solde régulière et devait au bey le service militaire en cas de convocation. Il passa à peu près toute sa vie à Béja, sauf pendant la guerre qui mit fin au règne d'Ali-Pacha, car ce prince fit venir alors à Tunis tous les habitants de Béja et des autres villes qui se trouvaient sur le chemin de l'armée algérienne. Il dut à cette circonstance d'assister au sac de la capitale par les Algériens vainqueurs, et il nous fait une description émue des atrocités dont il fut alors le témoin. Après la paix, il rentra à Béja, où il reprit la vie de travail et d'études qu'il préférait de beaucoup à celle des camps. Les descendants de la famille Ben Youssef, qui existe encore à Béja, se souviennent qu'il avait la réputation d'un homme très savant et qu'il était apprécié des beys, qui ne manquaient pas de l'inviter à leur table quand ils passaient à Béja. Il n'occupa, d'ailleurs, jamais aucune fonction administrative ou judiciaire.

Il nous raconte lui-même, dans une courte préface, comment il a été amené à composer son ouvrage :

« J'ai eu l'occasion, dit-il, de prendre connaissance de quelques ouvrages « historiques,(1) et cela m'a donné le désir d'en composer à mon tour. Je suis « étonné moi-même d'avoir osé concevoir un pareil projet, car je n'avais que « peu de matériaux à ma disposition et j'étais peu préparé aux études de ce « genre. J'avais entre les mains l'ouvrage traduit du turc en arabe par El Hadj « Hassine Khodja et intitulé *Tarikh bechaïr ahl el imam bi foutouhat âl Otsmane* « (Bonnes Nouvelles des gens de la foi, relatives aux conquêtes des Ottomans), « où l'auteur raconte les conquêtes des sultans ottomans jusqu'à Sélim II, notam- « ment l'expédition envoyée par ce dernier sous le commandement de Sinane- « Pacha contre les chrétiens qui avaient occupé La Goulette et Tunis, et expose « ensuite comment le pacha, après avoir rendu ce pays à l'islam et anéanti les « chrétiens, revint à Constantinople en laissant à Tunis un gouvernement com-

(1) Il ne se contentait pas de les lire, mais les copiait également. La bibliothèque de la Grande-Mosquée de Tunis possède, sous le n° 3536, un recueil écrit en entier de sa main et contenant des extraits des historiens Hassine Khodja, Mouaïd el Hamaoui, Ibn Khaldoun, El Ouzir es Serradj et Ibn Abi Dinar.

« posé d'un pacha, un dey, un bey et des officiers supérieurs de la milice.(1) Has-
« sine Khodja, qui a raconté en abrégé l'histoire des émirs qui ont précédé Has-
« sine ben Ali, a consacré un long chapitre à ce dernier, dont il était le khodja
« (secrétaire) et qui fit de lui un personnage puissant et riche. Mais il n'a men-
« tionné que les œuvres entreprises par ce prince au commencement de son rè-
« gne, et n'a pas parlé de la lutte qu'il eut à soutenir, à la fin de sa vie, contre son
« neveu Ali-Pacha. C'est pour compléter cet ouvrage que j'ai composé le mien,
« qui contient le récit des événements survenus sous le règne des quatre pre-
« miers beys de la famille régnante, où j'ai rapporté ce que j'ai vu et entendu,
« et que j'ai intitulé : *Mechrâ el melki sahil el maktâ* (la voie royale qui facilite le
« passage).»

Cet ouvrage est daté; l'auteur nous apprend lui-même, au cours de son récit, qu'il le composa en l'an 1177 de l'hégire, correspondant aux années 1763-64 de J.-C., c'est-à-dire pendant la quatrième ou la cinquième année du règne du bey Ali ben Hassine, qui monta sur le trône en février 1759 et régna jusqu'en 1782. L'ouvrage proprement dit s'arrête à l'année 1764, mais l'auteur annonce qu'il continuera à relater à la suite les principaux événements qui surviendront, et il a prolongé ainsi sa chronique jusqu'à l'année 1771, qui paraît être celle de sa mort. (2)

La syntaxe ainsi que le vocabulaire employés dans cet ouvrage appartiennent au style de la conversation. Cependant, chaque fois que le sujet semble s'y prêter, l'auteur s'essaie au style relevé et à la prose rimée. Il se livre alors à des exercices de rhétorique, exprimant à plusieurs reprises les mêmes idées et les délayant au milieu de mots qui n'ajoutent rien au sens mais riment dans le texte. Nous avons cru pouvoir supprimer ces développements purement littéraires, dont la traduction n'aurait pas été supportable pour le lecteur. Nous avons également coupé les citations des textes religieux chaque fois qu'elles n'ajoutaient rien au sens et n'étaient que la manifestation des sentiments pieux de l'auteur. Bref, nous avons traité ce texte non pas comme un ouvrage littéraire, mais comme un document pour servir à l'étude de l'histoire du pays, document dont nous nous sommes crus autorisés à retrancher ce qui n'avait pas d'intérêt au point de vue historique.

Nous avons transcrit les noms propres non pas d'après l'orthographe grammaticale, mais d'après la prononciation usitée dans le pays; c'est ainsi que nous avons écrit *Hassine* et non Hosseïn, *Mostefa* et non Moustafa, etc.

L'ouvrage de Mohammed ben Youssef n'est pas le seul document historique sur la Tunisie que nous aient laissé les auteurs arabes. Tunis a toujours été un centre de culture intellectuelle; l'enseignement de la Grande-Mosquée a formé de nombreux docteurs et des commentateurs appréciés, et il eût été surprenant que

(1) Ces officiers supérieurs de la milice constituaient le conseil appelé *Divan*. C'est la réunion de ces autorités, pacha, dey, bey et Divan, que l'on appelle « les Puissances de Tunis » dans le langage diplomatique de l'époque.

(2) Voir à ce sujet la note 1 de la page 454.

parmi eux il ne se fût pas trouvé d'historiens. En dehors des écrivains qui ont essayé de retracer, en imitant et souvent en copiant Ibn Khaldoun, l'histoire des dynasties arabes de ce pays, on peut citer principalement :

Zerkachi, auteur d'une histoire de l'Ifrikia qui va jusqu'à l'établissement des Turcs;

Hassine Khodja, qui a écrit une histoire de l'empire ottoman et l'a continuée par le récit de l'établissement des Turcs à Tunis, jusqu'aux premières années du règne du bey Hassine ben Ali;(1)

El Ouzir es Serradj, auteur d'une histoire générale de la Tunisie allant jusqu'à la vingtième année du règne du bey Hassine ben Ali;

Ibn Abi Dinar, auteur d'une histoire de l'Ifrikia allant jusqu'à l'année 1681 de J.-C., et dont il existe une traduction française;

Mekdich es Sfaxi, qui a laissé entre autres ouvrages historiques une histoire de la Tunisie allant jusqu'à l'année 1818, terminée par une description spéciale de la ville et de la province de Sfax.

Hamouda ben Abdelaziz, qui a raconté l'histoire de la Tunisie depuis les Hafsides jusqu'à la fin du règne du bey Ali ben Hassine;

Béji el Messaoudi, auteur d'une histoire des souverains de l'Ifrikia depuis l'expédition d'Abdallah Ibn Saâd jusqu'au commencement du règne d'Ahmed-Bey;

Mohammed ben Otsmane es Senoussi, qui a écrit un résumé de l'histoire des beys de la famille des Husseïnites allant jusqu'à l'année 1880;

Ben Dhiaf, auteur d'une histoire de la Tunisie très documentée sur le règne du bey Mohammed es Sadok.

D'autres ouvrages, qui ne sont pas purement historiques, contiennent des renseignements précieux pour l'histoire. Il existe des monographies concernant Kairouan, Sfax, Djerba, etc. L'ouvrage célèbre d'Ibn Chabbât mérite une mention spéciale : c'est un commentaire sur la Kaçida de Chakratisi, et à l'occasion de chacun des noms de lieux mentionnés au cours du récit des premières expéditions des Arabes, le commentateur rappelle tout ce qui a été écrit à ce sujet jusqu'à lui. Bien qu'il ne cite que de seconde main, et en général d'après des originaux connus comme *la Chronique* de Tabari, *les Prairies d'or* de Maçoudi, *la Géographie* d'El Bekri, etc., il a aussi le mérite de donner d'intéressants fragments d'ouvrages perdus ou non signalés, comme l'*Iktibas-el-Anouar,* de Tebourbi, le *Nouzhet-en-Noufous,* les *Tabikat-Ouléma-Ifrikia,* etc. Le second volume de cet ouvrage d'Ibn Chabbât, qui est d'ailleurs le seul que l'on rencontre en Tunisie, concerne spécialement ce pays, et à ce titre il mérite d'être publié.

Le travail ne manquera donc pas pour ceux qui seraient tentés de faire connaître les sources arabes de l'histoire de la Tunisie; le choix seul pourra être embarrassant. L'ouvrage de Mohammed ben Youssef nous a paru mériter les

1) La fin a été traduite en partie par Rousseau, l'auteur des *Annales tunisiennes,* et publiée par lui en 1845 dans *le Moniteur Algérien.*

honneurs de la traduction,[1] sauf les coupures dont nous avons parlé, parce que l'auteur raconte très simplement, et avec des détails précis et pittoresques, les faits qui se sont passés sous ses yeux, ou qu'il a pu apprendre de la bouche de témoins oculaires. C'est le récit d'un contemporain que nous possédons, c'est-à-dire un document d'un intérêt incontestable au point de vue historique.

Pour faire notre travail, nous avons eu d'abord entre les mains un manuscrit appartenant à Si Sadok Merabet, ancien khalifat de Kairouan, qui a bien voulu le mettre à notre disposition pendant tout le temps qui nous serait nécessaire. Mais ce manuscrit était incomplet, sans doute par suite d'une erreur de reliure, car quelques cahiers se trouvaient répétés deux fois, alors que d'autres, en nombre à peu près égal, faisaient défaut. Heureusement, un obligeant savant, Si Mohammed el Hachaïchi, actuellement conservateur de la bibliothèque de la Grande-Mosquée, a bien voulu nous signaler l'existence dans ce riche dépôt d'un manuscrit excellent et complet cette fois de notre auteur, grâce auquel nous avons pu mener à bonne fin notre traduction.

Nous ne pouvons pas terminer ces quelques mots d'introduction sans exprimer nos plus vifs et nos plus sincères remerciements à M. René Millet, résident général de France à Tunis, qui a bien voulu s'intéresser à ce travail, nous a soutenu de ses encouragements et nous a procuré les moyens de faire paraître le présent ouvrage en volume après sa publication dans *la Revue Tunisienne*. Nous devons également remercier ceux qui ont bien voulu nous aider de leurs lumières, notamment Si Mohammed el Hachaïchi, conservateur à la bibliothèque de la Grande-Mosquée, écrivain lui-même, qui nous a apporté spontanément sa collaboration active et éclairée pendant tout le temps qu'a duré notre travail, et MM. les Contrôleurs civils, qui nous ont fourni avec la plus grande obligeance tous les renseignements concernant leurs circonscriptions dont nous avons pu avoir besoin pour l'éclaircissement de points douteux ou pour la rédaction des notes explicatives.

Nous n'ignorons pas que certaines imperfections pourront être relevées dans notre travail par les lecteurs auxquels l'histoire et l'organisation anciennes de ce pays sont familières; cependant, nous avons cru devoir le livrer tel qu'il est au public, persuadés que l'intérêt des récits de l'auteur saura faire passer sur les défectuosités qui sont du fait des traducteurs. Nous estimerons en tout cas que notre peine n'aura pas été entièrement perdue si la lecture de cet ouvrage inspire à quelques arabisants plus autorisés que nous le désir d'étudier et de faire connaître au public la série des historiens arabes de la Tunisie.

(1) Cet ouvrage avait également attiré l'attention de M. Canova, ancien interprète militaire et contrôleur civil à Kairouan, puis à Tozeur. Pendant son séjour à Kairouan, M. Canova avait pris connaissance du premier manuscrit sur lequel nous avons travaillé et avait manifesté l'intention d'en faire la traduction. L'exécution de ce projet a été arrêtée par son départ pour Tozeur, où il est mort peu après, à l'âge de vingt-neuf ans, au cours de l'épidémie cholérique de 1893.

Fondations pieuses et utiles de feu Hassine-Bey, fils d'Ali Turki.

A partir du jour où le bey Hassine monta sur le trône de la Régence de Tunis et étendit son autorité jusqu'aux dernières limites de l'Ifrikia, il eut toujours une conduite conforme aux désirs de ses sujets. Il ne laissa échapper aucune occasion de faire le bien ou d'empêcher le mal. Il dompta les gens qui vivaient dans l'insubordination et le désordre, les révoltés et ceux qui ne voulaient supporter aucun joug. Il soumit les rebelles et se fit obéir par les pusillanimes et par les farouches. Il se montra doux envers son peuple et notamment envers les pauvres, et gouverna toujours à la satisfaction de ses sujets.

Il rendait la justice en appliquant la loi religieuse de Mohammed et remit en honneur les préceptes de la Sounna[1] illustre. Pendant son règne les routes devinrent sûres et le pays prospère. Grâce à la sécurité qu'il assurait, les villas et les jardins se repeuplèrent et des palais en nombre incalculable furent construits dans la campagne, ce qui ne s'était pas vu aux époques précédentes ni sous les sultans Hafsides.

Si nous voulions raconter le règne de ce prince en détail et suivant l'ordre chronologique, il nous faudrait pour ce travail plusieurs volumes. Nous nous contenterons de rappeler une partie de ses bonnes actions et de présenter un abrégé des choses créées ou restaurées par lui.

Il s'occupa de la ville de Kairouan et y éleva des constructions si nombreuses que l'on peut dire qu'il en fit une ville nouvelle et qu'il lui rendit la vie. Cette ville, qui fut le premier établissement des compagnons du Prophète dans ce pays, devint le séjour d'adoption des gens pieux. Sa fondation remonte aux premières années de l'islamisme. C'était alors un lieu où l'on déposait le butin fait au cours des expéditions contre les infidèles. C'est là que se sont organisées les armées musulmanes qui ont étendu leurs conquêtes jusqu'aux extrêmes limites du Maghreb et y ont porté la religion de l'Islam. Cette ville est d'ailleurs trop connue pour qu'il soit nécessaire de rappeler son histoire. On peut voir dans les historiens qui nous ont précédé comment elle a été détruite par Mourad-Bey.

Quelques jours après son avènement, Hassine-Bey partit avec l'armée d'hiver, suivant l'usage des princes qui l'avaient précédé. Il arriva à Kairouan sans y être attendu et n'y trouva qu'une ville pleine de décombres et de ruines, pleurant sur ses jardins dévastés et gé-

(1) Ensemble des traditions remontant au Prophète Mohammed, qui fournissent aux gens pieux des règles pour tous les actes de la vie publique ou privée.

missant sur ses monuments et ses palais abandonnés. Il la regarda avec l'œil de la sollicitude et l'entoura du bras de ses bienfaits. Il commença par faire reconstruire son enceinte, et donna tous ses soins à ce travail, auquel il consacra ses efforts et son activité. Les dépenses considérables qu'occasionna cette construction furent payées de ses propres deniers, et personne autre que lui n'y contribua dans une part aussi faible que ce soit. Il pourvut à tout, y compris les salaires des ouvriers et des architectes. Ce travail fut terminé en un an; malgré ce court délai, c'est une œuvre parfaite, et jamais la ville n'avait eu de pareils remparts. Par une coïncidence curieuse, c'est le jour de *l'Arafat*(1) que la construction en a été commencée et c'est le même jour qu'ils avaient été démolis.

Il se préoccupa ensuite de repeupler la ville et de rendre à la vie ses mosquées, ses quartiers, ses maisons, ses boutiques et ses souks. Il y attira des gens de tous les pays, qui s'y établirent et y élevèrent des constructions soignées au point d'en modifier complètement la disposition. Elle se peupla d'une façon remarquable et recouvra son ancienne prospérité. Ce fut encore pour lui l'occasion de dépenses considérables, qu'il s'imposa pour obtenir la récompense divine.

Il releva dans Kairouan plus de cinquante mosquées, et non content de les réparer, il les pourvut de nattes, d'huile, etc., assurant ainsi leur entretien pour qu'elles puissent être fréquentées.

On ne peut pas compter les tombeaux de saints et les zaouïas qu'il a restaurés en y introduisant de nouvelles dispositions. C'est ainsi qu'il releva sur de nouveaux plans le *mousalla*(2) en ruines situé en dehors de la ville. Il alimenta en eau l'abreuvoir de ce *mousalla*, pour être utile aux musulmans. Puis, il acheta de ses propres deniers, pour le même usage, trois puits d'eau douce avec abreuvoirs, fit adapter à ces puits des machines pour élever l'eau, et préposa un certain nombre de gens à l'entretien de cette installation. Il constitua au profit de ces gens une fondation *habous*(3) et alloua des crédits pour l'entretien de ces puits, afin que cette institution fût toujours en état de rendre service aux pauvres et aux indigents.

Il fit également réparer, de ses propres deniers, l'abreuvoir attribué à Youssef-Dey, qui se trouve dans le souk de la place, et assura son alimentation en eau. Cette fontaine avait été détruite, et il la reconstruisit plus belle qu'elle n'avait été. D'ailleurs, depuis l'époque

(1) Neuvième jour du mois de doul-hidjé, ainsi nommé parce que ce jour-là les gens qui font le pèlerinage doivent se rendre au mont Arafat, situé à quelques lieues de La Mecque, pour y accomplir certaines cérémonies. Le 9 doul-hidjé 1117 correspond au 24 mars 1706.

(2) Place en plein air réservée aux prières exceptionnelles, comme celles que l'on fait à l'*aïd-el-fitr*, à l'*aïd-el-idha*, les prières faites en vue d'obtenir la pluie, etc.

(3) Donation de l'usufruit d'une propriété faite au profit d'une famille, d'un établissement religieux ou d'utilité publique, etc. Le donateur est considéré comme conservant la nue-propriété, non seulement de son vivant, mais aussi après sa mort.

où il entreprit ces travaux, il n'a jamais laissé passer un jour ou une nuit sans les marquer d'un nouveau bienfait.

C'est à lui que l'on doit la construction et l'ouverture de la nouvelle médersa,[1] la plus élégante et la plus belle de la ville. Il y institua deux cours, qui ont lieu l'un le matin et l'autre à la fin de la journée. A cette médersa fut attaché un professeur chargé d'enseigner le Coran aux jeunes musulmans et un cheikh pour la lecture du Coran.[2] Puis il construisit aux environs, pour les négociants, deux souks avec plusieurs boutiques, qui furent constitués habous au profit de la médersa, ainsi que d'autres immeubles construits ou non-construits. Des subventions ou des traitements plus que suffisants furent affectés à l'entretien des étudiants et du professeur de lecture du Coran.

Il construisit à Sfax la nouvelle médersa, dans laquelle il installa, pour l'usage des voyageurs, un khan[3] qu'il constitua habous au profit de la médersa, ainsi que d'autres immeubles construits et non construits. Il alloua des traitements au cheikh et aux étudiants, suivant leur rang, et affecta des sommes spéciales à l'entretien des gens qui y occupaient une fonction.

Il restaura la médersa construite dans l'île de Djerba par feu Mourad-Bey, fils de Mohammed-Pâcha.

Il remania les plans de la zaouïa qui se trouve dans la ville de Sousse, et, en témoignage de l'intérêt qu'il lui portait, l'attribua à la confrérie de Sidi-Abdelkader-el-Ghilani.[4] Il constitua habous à son profit des immeubles construits et non construits, affectant le quart de leurs revenus aux professeurs, étudiants, muezzines, imams, gardiens, etc., de cette médersa.

Au Djerid, il bâtit dans la ville de Gafsa une médersa qu'il attribua à la confrérie de Sidi-Abdelkader-el-Ghilani.

Il se montra aussi très prodigue d'aumônes, qu'il faisait en dehors

(1) Etablissement d'instruction renfermant des chambres réservées à l'usage des professeurs et des étudiants. Quelques-unes de ces chambres peuvent être données exceptionnellement à des nouveaux convertis ou à des gens pauvres spécialement dignes d'intérêt. Lorsque la *médersa* n'est pas une dépendance d'une grande mosquée, dite *djamâ*, elle renferme toujours une petite mosquée sans imam prédicateur.

(2) Ce n'est pas seulement le texte et la prononciation du Coran qui sont fixés d'une manière définitive, mais aussi la façon dont il doit être psalmodié. La lecture du Coran est une science appelée *tedjouid*, qui est enseignée dans tous les établissement d'instruction religieuse musulmane.

(3) Mot turc servant à désigner l'hôtellerie que l'on appelle *fondouk* dans les pays arabes. Dans le *khan* ou *fondouk*, on loge non seulement les voyageurs, mais aussi les bêtes de somme, chevaux, chameaux, etc., avec leur chargement. Il y existe souvent des magasins où les négociants de passage peuvent s'installer pour vendre leurs marchandises.

(4) Ordre religieux des Kadrya, dont le fondateur, Sidi Abdelkader el Ghilani, naquit en 470 de l'hégire, dans le Ghilân, au sud de la mer Caspienne, et mourut à Bagdad, en 561 de l'hégire (1077-1166 de J.-C.). — C'est un des plus grands ordres religieux et l'un des plus vénérés dans tout le monde musulman. Il compte un grand nombre d'adeptes dans toute l'Afrique septentrionale.

de tout intérêt personnel et uniquement pour être agréable à Dieu. Il distribuait ses largesses aux médersas et aux étudiants qui les fréquentent, les inspectait, se faisait rendre compte de la situation des habous affectés à leur entretien, les subventionnait, leur accordait des subsides et faisait tout pour les mettre à l'abri du besoin.

Il dota généreusement la médersa créée à Gafsa par feu Mohammed-Bey, reconstitua les habous établis au profit de la médersa fondée par le même personnage au Kef, et dota la médersa que ce bey avait installée à Béja, se faisant rendre compte de sa situation, des revenus de ses habous, subventionnant les étudiants qui la fréquentent et y installant un cheikh pour enseigner aux jeunes musulmans la façon dont doit être lu le Coran.

Il entreprit aussi des travaux utiles aux voyageurs et aux habitants des régions désertiques en construisant des ponts sur les oueds dont la traversée était difficile, en réparant ceux qui tombaient en ruine, en construisant des citernes et des puits dans les pays arides et privés d'eau et en réparant ceux qui ne pouvaient plus être utilisés. C'est ainsi qu'il construisit, à l'endroit dit *Hadjar-Aïn,* près de Béja, une citerne au milieu de laquelle jaillit une source, puis la grande citerne située près de cette dernière, à *Harb,* et qu'il restaura la citerne espagnole voisine de la précédente.

Il construisit également une citerne au lieu dit *Gueriat-el-Atech,* sur la route de Tunis à Béja, une autre au lieu dit *Djebibina,* sur la route de Kairouan, dans laquelle il fit venir l'eau, une autre près de l'aqueduc d'*Agrech,* après la destruction de l'ancienne; il restaura aussi une ancienne citerne antique dénommée *Bou-Selsela,* sur la route de Gafsa, et y fit venir l'eau.

Il restaura le puits situé à *Khanguet-el-Hamamat,* y fit venir l'eau et y construisit quelques marches pour permettre aux gens d'y puiser; il mit également en état le puits appelé *Bir-el-Bouïta,* sur la route de Sousse, qui fournit, grâce à ses aménagements, de l'eau en abondance; il répara le puits construit par Mohammed-Bey sur la route de Kairouan, et le mit en état d'être utilisé par les voyageurs.

Dans un but pieux, il construisit des ponts aux passages difficiles des oueds. C'est ainsi qu'il en construisit un sur l'oued Zargua et un autre sur la route de Kairouan, pour franchir un ravin escarpé dont il aménagea les bords après les avoir déboisés. Il construisit également un pont sur l'oued Djilma, sur la route de Gafsa, et on lui attribue la construction du pont situé sur la route de Kairouan, au lieu dit *Kantarat-Essouatir,* qu'en réalité il éleva sur des assises anciennes qui existaient en ce point.

Il fit aussi restaurer de grands ponts sur la Medjerda : celui de Youssef-Dey, dont la majeure partie était démolie et qu'il fit réparer à grands frais, de façon à le rendre praticable; le pont de Moham-

med-Bey à *Hathermine,* près de Tebourba, dont il fit refaire la partie ruinée et qu'il améliora; le pont de feu Otsmane-Dey, à Bizerte, dont plusieurs arches étaient tombées et qu'il remit complètement en état; le pont situé dans l'intérieur de la ville de Bizerte, qui s'était écroulé et qu'il rebâtit sur ses anciennes assises, au grand profit des gens de cette ville qui ne pouvaient plus s'en servir.

Il restaura également le pont de l'oued Miliane, sur la route de Soliman, le petit pont situé à l'ouest du précédent, le beau pont situé à l'ouest du cheikh Bou Hamida, le pont connu sous le nom de *Kantarat-Eddebbana* et situé à l'ouest du précédent; le pont dit *Kantarat-et-Tella,* sur la route de Kairouan, dont il répara la partie qui était détériorée, et le pont situé au lieu dit *Beled-el-Kedim,* près du Kef, qu'il remit à neuf.

Il construisit, dans sa résidence habituelle du Bardo, une mosquée avec un magnifique minaret d'une forme élégante. Il installa dans cette mosquée un imam pour les cinq prières quotidiennes,[1] un imam prédicateur pour le vendredi et les deux fêtes, des khodjas[2] hanéfites, des muezzines chargés d'annoncer la prière le jour et la nuit, et leur assura à tous des traitements suffisants. Dans la pièce où il se tenait d'habitude était ménagé un oratoire où se tenait un imam spécial pour les cinq prières, que le prince faisait suivre d'exercices religieux et d'oraisons. Il se levait régulièrement au point du jour et faisait des exercices religieux spéciaux après la prière du matin. Après cette prière, un lecteur était chargé de lire tous les jours deux *ahzab*[3] devant le bey.

Il s'occupait de tous les ouvrages intéressants dans chaque matière; il en fit copier un grand nombre et se constitua une bibliothèque très importante. Il avait une affection particulière et excessive pour les nobles *hadits,*[4] et il y avait continuellement auprès de sa personne, chez lui et en voyage, quelqu'un qui était chargé d'en réciter devant lui. Il avait toujours en mains le *Delaïl-el-Khaïrat,*[5] qui

(1) Les prières du matin, du milieu du jour, de l'après-midi, du coucher du soleil et de la nuit.

(2) Aux mosquées hanéfites sont attachés des khodjas qui s'installent dans une tribune en face de la chaire et sont chargés de lire le Coran entre les deux appels que fait le muezzine pour la prière du milieu du jour. De plus, au moment où l'imam monte en chaire, ils psalmodient certaines prières en langue turque. Ces khodjas n'existent pas dans les mosquées malékites.

(3) Le Coran est divisé en versets et en chapitres ou *sourates.* Pour la récitation, on ne tient pas compte de cette division, et l'on coupe le texte en soixante fractions appelées *ahzab* (au singulier *hizb).* Dans les offices où il est d'usage de réciter le Coran en entier, on répartit chacune des soixante sections entre divers lecteurs appelés *hazzab,* qui psalmodient tous à la fois la partie qu'ils ont apprise, en sorte que l'on arrive dans un temps très court à une récitation complète du texte sacré.

(4) Traditions attribuées au prophète Mohammed, qui fournissent des règles pour tous les actes de la vie publique ou privée, et dont l'ensemble constitue la *Sounna.*

(5) Recueil de prières pour le prophète Mohammed, sa famille et ses compagnons.

ne le quittait jamais ni jour ni nuit, même pendant ses voyages.

Sa foi était ardente et il visitait avec assiduité les pieux personnages, allant les trouver dans leurs demeures et dans leurs zaouïas. Il faisait tourner sans cesse un chapelet dans ses mains et répétait à tout moment le nom de Dieu, accompagné de prières pour le Prophète. Ses intentions étaient pures et son cœur bon. Il pardonnait facilement aux coupables, et ses punitions n'étaient jamais hors de proportion avec les délits. Il évitait de prononcer la peine de mort, et, lorsqu'il s'agissait d'appliquer la loi du talion,(1) il ne le faisait qu'en exécution de jugements rendus d'après la loi musulmane.

Il distribuait d'abondantes aumônes, qu'il faisait parvenir en temps voulu à ceux à qui elles étaient destinées. Il en envoyait régulièrement aux habitants des deux villes saintes(2) et y joignait quelques vêtements pour les savants docteurs. Il envoyait chaque année une provision d'huile à Alexandrie et à Rosette(3) pour les tombeaux de Sidi Ibrahim Eddasouki, de Sidi Ahmed el Badaoui,(4) et à d'autres. Il envoyait également des nattes et de l'huile aux mosquées situés dans les pays soumis aux infidèles, et des linceuls pour ensevelir les gens morts en dehors des pays soumis aux musulmans.

Il abolit l'impôt dit *djezia*, que l'on prélevait sur la forêt d'oliviers de Tunis. Depuis longtemps on avait établi des registres pour la perception de cet impôt, qui rapportait chaque année des sommes importantes destinées à l'entretien des soldats préposés à la garde de cette forêt. Le prince détruisit ces registres et prit à sa charge

(1) La loi musulmane admet le talion dans les cas de meurtre et de blessures. Voir à ce sujet : *Code musulman* par KHALIL, traduit par SEIGNETTE, p. 519 et 535.

(2) La Mecque et Médine.

(3) La Rosette arabe, ou *Rechid*, date de l'an 870 de l'hégire, c'est-à-dire de l'époque des Toulounides. Elle a été fondée à peu près sur l'emplacement d'une cité beaucoup plus ancienne, sorte de comptoir fortifié connu sous le nom de Μιλησίων τεῖχος « Mur des Milésiens ».

(4) Sidi Ibrahîm Eddasouki, descendant de Hosseïn, fils du quatrième khalife Ali, par l'imam Zeïn el Abidine, naquit en 633 de l'hégire (1236 de J.-C.) et mourut en 662 (1264 de J.-C.). Il avait embrassé la vie contemplative et la doctrine mystique des Soufis. Il est enterré non pas à Rosette, mais à Dasouk, son lieu d'origine, qui est une petite ville située au sud-est de Rosette, entre cette dernière et Tantâ. Le tombeau de ce saint personnage est situé dans une *djamâ*.

Quant à Sidi Ahmed el Badaoui, surnommé *Abou Farradj*, il n'est pas moins célèbre dans le delta, et même au delà, que son confrère Eddasouki. Né à Fez en 596 (1200 de J.-C.), il vint professer le droit canon à Tantâ, au sud-est de Dasouk, et y mourut en odeur de sainteté en 675 (1276-77), douze ans après Sidi Ibrahim Eddasouki. Comme ce dernier, il faisait remonter sa généalogie à Zeïn el Abidine, fils de Hosseïn et petit-fils d'Ali.

Les tombeaux de ces deux personnages sont l'objet, deux fois par an, d'un pèlerinage qui donne lieu à des foires célèbres. C'est le rendez-vous, huit jours durant, d'une foule prodigieuse de pèlerins, de commerçants, de baladins et de curieux venus de toutes les contrées voisines.

Nous devons les renseignements qui précèdent à l'obligeance de M. Paul Ravaisse, ancien membre de la Mission française du Caire et professeur d'histoire et de législation des Etats musulmans à l'Ecole des Langues orientales vivantes.

l'entretien de cette troupe. Cet impôt était payé par tous les propriétaires de Tunis, parmi lesquels se trouvaient des veuves, des orphelins, des habous, etc.

Il remit en état le puits d'eau douce qui se trouve près du Bardo, le fit maçonner, installa à côté un abreuvoir alimenté au moyen d'une noria et préposa quelqu'un à l'entretien de ce puits, afin que les passants altérés puissent l'utiliser. Il créa également le puits qui existe au djebel Lakhdar, ainsi que celui qui se trouve près de là.

Il amena à grands frais au réservoir voisin de Sidi-Abdallah-Cherif de l'eau qui servit à alimenter des fontaines qu'il installa à Tunis, à la *place aux Moutons*, à la *place aux Chevaux* et à la *place El-Kaâdine*, travail très utile qui lui valut la reconnaissance générale.

Il fit creuser et maçonner le beau réservoir qui se trouve près du puits dit *Bir-Gherid*, dans le voisinage du cheikh Mourakechi. Il y fit installer des voûtes de maçonnerie sous lesquelles pénétrait l'eau, et la terrasse située au-dessus de ces voûtes avait des ouvertures fermées par des portes que l'on ouvrait à une certaine époque de l'année pour permettre aux gens de puiser de l'eau. A la suite de ces voûtes se trouvait un grand bassin à ciel ouvert et entouré de murs. C'est l'eau de ce bassin qui pénétrait sous les voûtes, par les ouvertures desquelles on la puisait au moyen de seaux. Ce bassin fut de la plus grande utilité. Comme il est alimenté par les eaux qui descendent des hauteurs voisines, il se remplit rapidement de terre, ce qui diminue d'autant la quantité d'eau qu'il peut contenir; quand il tombe des pluies abondantes et qu'on oublie de fermer les portes des conduits qui amènent l'eau, le quart de ce qui entre est de la terre que le courant entraîne jusqu'au fond du réservoir. Aussi est-on obligé de le nettoyer de temps en temps. Lorsque ce réservoir est rempli d'eau, on ferme la vanne des conduits d'adduction, qui est près du pont. Cette création date de l'année 1177 (1763-64 de J.-C.).

Comme le puits dit *Bir-Gherid* se trouvait à peu de distance de ce bassin, il s'est produit des infiltrations à travers les terres, et l'eau du puits, précédemment saumâtre, est devenue douce.

Il a fait couler l'eau dans l'ancien aqueduc construit par le défunt pacha, et a amené cette eau à Tunis, où elle a alimenté d'anciens abreuvoirs construits par Mohamed-Pacha ou par Youssef-Dey. Il s'est fait rendre compte de la situation des habous affectés à l'entretien de ces travaux, les a restaurés et les a complétés de sa bourse.

Il s'est occupé ensuite des merveilleux réservoirs situés dans les jardins de Tunis et qui datent des anciens sultans. Le premier se trouve au *mousalla* de la *mosquée du Sultan* et le second à *Bab-Aleoua*. Il les a restaurés, les a remis en état et a assuré leur alimentation en eau.

Il a installé à la *Djamâ* [1] *Zitouna*, « mosquée de l'olivier », un cheikh et douze lecteurs chargés de lire quotidiennement pour lui deux *ahzab*, et leur a assuré des traitements perpétuels.

Il a tenu la main à ce que les mosquées soient fréquentées, à ce que des prières y soient faites et à ce qu'elles soient remises en état tous les ans. Il subvint aux besoins de celles qui n'avaient pas de ressources suffisantes pour que la parole de Dieu y soit proclamée. Il visita assidûment les zaouïas des saints et des gens pieux, dans la ville de Tunis et au dehors. Il releva celles de ces zaouïas qui étaient démolies et leur donna les ressources nécessaires pour qu'elles fussent éclairées en tout temps. Sa foi était telle qu'il entretint de son propre argent les zaouïas de toute la Régence. Il distribuait des aumônes aux gens pieux, et tous ceux qui avaient la réputation d'être pauvres étaient bien accueillis par lui, qu'ils le fussent en réalité ou non.

Il pensait à la mort et se préoccupait de sa sépulture. Dans ce but, il fit bâtir pour lui et ses parents une grande *tourba*, [2] près de laquelle il installa une école coranique pour les enfants des musulmans. Il fonda une médersa dans le voisinage de la maison Ousta-Merad, [3] près de cette tourba qui se distinguait entre les plus belles par son aspect et son élégance. Il installa dans cette médersa un cheikh et des étudiants, pour l'entretien desquels il constitua des habous.

Il fit bâtir la nouvelle médersa connue sous le nom de *El-Hassinia*, dans le voisinage de la mosquée de l'olivier; c'est une belle médersa construite avec art. Il se trouve aujourd'hui dans l'intérieur un petit palmier dont j'ai vu les branches chargées de *beser*. [4] Cette médersa jouit d'un habous au profit des étudiants malékites. Il y installa un imam et des lecteurs du Coran.

Il déploya un grand zèle pour faire disparaître les choses prohibées par la religion. C'est ainsi qu'il fit bâtir les deux fondouks et le grand souk situé près du *souk Es-Sekadjine*, sur l'emplacement des anciens magasins où les chrétiens vendaient du vin; il eut à cœur de faire disparaître ce lieu impur. Il bâtit près de ce souk un grand khan où il installa une mosquée et un endroit pour les ablutions. Ce khan, le meilleur de ceux de Tunis, est fréquenté actuellement par les étrangers de nationalité turque. C'est là la plus méritoire des

(1) On appelle en arabe *djamâ* « lieu où l'on se réunit » la grande mosquée à laquelle est attaché un imam prédicateur chargé de faire la *khotba* ou prône du vendredi. D'autre part, toutes les mosquées, qu'elles aient ou non un imam prédicateur, s'appellent *mesdjed* « endroit où l'on s'agenouille ». Il s'ensuit que le mot *mesdjed*, le seul qui s'applique aux mosquées sans imam, n'est le plus souvent employé que pour désigner ces dernières. C'est de ce mot, prononcé *mesgued* en Egypte, qu'est venu le mot français « mosquée ».

(2) Construction surmontée d'une coupole et destinée à renfermer une ou plusieurs tombes.

(3) Nom d'une famille tunisienne d'origine turque, dont un membre a été nommé dey en 1637.

(4) Dattes non mûres, mais qui ont déjà acquis la grandeur voulue.

fondations qu'il entreprit à Tunis pendant la dernière période de son règne.

Il supprima également et fit démolir les trois cabarets qui se trouvaient en deçà de *Bab-el-Djezira,* parce que l'existence en cet endroit d'établissements où l'on vendait du vin était considérée comme un grand scandale. Sur une partie de ce terrain il construisit des maisons, et sur l'autre partie restée disponible il bâtit une médersa d'un bel aspect et construite avec art, et y installa un cheikh et des étudiants malékites. Il éleva également en cet endroit une grande tourba ornée de marbres, de faïences et de décorations artistiques et d'un aspect des plus agréables, et près de la tourba une mosquée qui porte son nom. Il consacra à ces constructions des sommes importantes et fit venir pour cela du marbre du pays des chrétiens et des faïences de Constantinople, qui sont les plus belles que l'on puisse trouver. Il construisit dans la mosquée un minaret ressemblant beaucoup à celui de Sidi-ben-Arous, en sorte que cette mosquée devint une des plus belles de la ville. Cette construction fut faite avant les événements du djebel Ousselat. Le prince termina le minaret, dont l'aspect est agréable et artistique, et compléta l'aménagement intérieur de la mosquée, mais il n'eut pas le temps de terminer le travail extérieur des murs de la mosquée.

Voici un exemple qui montre combien était ardente sa foi dans les saints. Il réserva dans la tourba dont nous venons de parler un espace pouvant contenir quatre tombeaux, qu'il sépara du reste par un grillage artistement ouvragé. Lorsque mourut le saint personnage appelé Sidi Kassem Essebabti, le bey Hassine le fit ensevelir en cet endroit, et recouvrit son tombeau d'un grand *tabout;*(1) il y fit également ensevelir Sidi Kassem Ezzouaouï, et recouvrit son tombeau d'un tabout semblable, laissant entre les deux tombes un espace réservé pour son propre tombeau. Or, il advint ce que la Providence divine avait décidé dans le monde des choses connues de Dieu seul : la tombe réservée entre ces deux saints personnages servit à Mohammed-Bey, fils d'Ali Turki et père d'Ali-Bey. A l'époque où Ali-Pacha entra à Tunis, et après qu'il eut pris possession du trône beylical, c'est-à-dire environ vers l'an 1140, son père Mohammed-Bey mourut et il le fit enterrer dans cette tourba, à la place que s'était réservée le bey Hassine. Lorsque l'on apporta ensuite à Tunis le corps de ce dernier, tué dans des circonstances que nous rapporterons plus tard, Ali-Pacha le fit enterrer en dehors de la petite salle où reposaient les deux cheikhs et Mohammed-Bey. Entre ces tombeaux et le mur existe une djamâ avec une fenêtre grillée placée de telle façon qu'une personne assise dans la djamâ en verrait une autre placée dans la tourba. Lorsqu'Ali-Pacha prit possession de

(1) Couvercle en bois, orné de peintures, qui recouvre entièrement le tombeau proprement dit.

Tunis, il ne changea rien à ces tombes et ne les affecta pas à d'autres personnes. Voilà ce qui est parvenu à ma connaissance; je ne sais pas ce que sont devenus aujourd'hui ces tombeaux.

Les renseignements qui précèdent ont été recueillis par moi dans le livre traduit du turc en arabe par Hassine Khodja et intitulé *Kitab bechaïr ahl el imam bi foutouhat âl Otsmane,* « Bonnes Nouvelles des gens de la foi, relatives aux conquêtes des Ottomans ». J'ai extrait de cet ouvrage quelques passages relatifs aux belles actions de feu Hassine ben Ali, j'y ai fait quelques additions, et c'est le résumé de ce travail qui est donné ci-dessus.

II

Menées de Mohammed ben Mostefa en Egypte. — Il pénètre dans la Régence et est tué avec ses partisans par les gens que le Bey envoie contre lui.

L'émir Hassine prit possession de la Régence en l'an 1117.[1] On peut dire sans exagération que dans son royaume il n'y eut pas un seul pauvre. Lorsque Dieu vit de quelle façon généreuse le prince administrait ses sujets, il envoya des pluies abondantes sur la terre, les rivières coulèrent et les récoltes, largement arrosées, donnèrent aux négociants de brillants bénéfices; si bien que le royaume de l'émir Hassine devint comme une seconde Caâba[2] vers laquelle on se dirigeait de toutes les contrées, par terre et par mer, et où les nécessiteux étaient assurés de trouver une vie heureuse, au milieu de la paix et de la sécurité, sous un prince juste et bienfaisant.

Dans le royaume, personne ne songeait à faire de l'opposition au bey Hassine, personne n'éprouvait pour lui de la haine ou de la jalousie; les gens mal intentionnés, voyant leurs désirs et leurs souhaits réalisés, étaient désarmés. Il y eut une longue période de calme et de tranquillité absolus. Le prince fut respecté par ses contemporains, personne ne contesta son autorité, aucun de ses fils ne partagea le pouvoir avec lui, son gouvernement fut solide et fort et il conserva le trône pendant une longue suite d'années.

Un seul individu se révolta contre lui par jalousie et viola le serment d'obéissance qu'il lui avait prêté. Ce fut Mohammed ben Mostefa, un des familiers d'Ibrahim-Chérif qu'il trahit ensuite. Craignant pour sa vie, il s'enfuit vers le sud et passa en Egypte, où il se fixa. Il excitait contre le bey Hassine tous les pèlerins de passage, et lorsqu'il était avisé de la présence parmi eux de quelque notable ou fonctionnaire tunisien, il l'envoyait chercher, lui faisait un accueil empressé et s'efforçait de le détourner de l'obéissance due au prince. Celui-ci était au courant de ces menées et se tenait sur ses gardes.

(1) 1705-1706 de l'ère chrétienne. Exactement en juillet 1705.

(2) Temple de La Mecque, vers lequel se dirigent les musulmans à l'époque du pèlerinage.

Ayant appris qu'un de ses caïds s'était abouché en Egypte avec Mohammed ben Mostefa et s'était laissé gagner par lui, il attendit que ce caïd fût rentré à Kairouan et, au moment où il était sans défiance, il envoya des gens qui s'assurèrent de sa personne, puis le fit tuer sans retard et séquestra ses biens. Aussi, les pèlerins se tinrent-ils pour avertis à l'avenir, et quand Mohammed ben Mostefa se trouvait en rapport avec eux en Egypte, il ne pouvait en obtenir un seul mot.

Quand arriva le moment fixé par le Destin, Mohammed ben Mostefa réunit un certain nombre de gens sans aveu, originaires de Béja ou de Tunis, et quitta avec eux l'Egypte pour pénétrer dans la Régence. Le bruit se répandit bientôt qu'il était arrivé et se dirigeait sur Tébessa. Dès que le bey en fut informé, il expédia sans retard des cavaliers vers son oncle maternel El Ghazzali, gouverneur du Kef, avec ordre de faire rechercher Mohammed ben Mostefa. El Ghazzali fit monter à cheval une troupe de gens sûrs et partit avec eux dans la direction du sud. Quand il eut des nouvelles du passage des gens qu'il cherchait, il fit fouiller soigneusement le pays, afin de ne pas les manquer dans le cas où ils n'auraient pas encore atteint Tébessa. Il les surprit, en effet, une nuit, alors qu'ils dormaient à terre, harassés de fatigue ; les sentinelles qu'ils avaient postées pour éviter toute surprise dormaient également. El Ghazzali et ses gens les tuèrent sur place à coups de sabres et de lances. Mohammed ben Mostefa fut frappé au moment où il cherchait à remonter à cheval pour s'enfuir. Tous furent tués immédiatement, sauf un que l'on ne mit à mort qu'après lui avoir fait indiquer lequel était Mohammed ben Mostefa. On coupa alors la tête de ce dernier, on la mit dans une musette, et El Ghazzali dit aux gens qui l'accompagnaient : « Si quelqu'un d'entre vous veut faire fortune, il n'a qu'à galoper jour et nuit jusqu'au Bardo, de façon à annoncer la bonne nouvelle au bey avant qu'il ait reçu la tête qu'on lui envoie. » Un cavalier partit en effet, et, voyageant à toute vitesse, réquisitionnant sur sa route les montures et les vivres dont il avait besoin, il arriva au Bardo de nuit, se fit introduire auprès du bey, lui annonça de la part de son oncle que Mohammed ben Mostefa avait été pris et tué, et reçut une récompense qui le mit à l'abri du besoin jusqu'à la fin de sa vie. Quand le jour parut, la nouvelle de ce qui s'était passé se répandit dans Tunis, et les gens vinrent en foule féliciter le prince. Puis la tête de Mohammed ben Mostefa arriva, et le bey, après l'avoir reconnue, la fit exposer publiquement à la koubba affectée à cet usage. Ces événements se passaient en 1133 ou 1134[1].

(1) Michel, consul de France à Tunis, rend compte de la révolte de Mohammed ben Mostefa, qu'il appelle Hadji ben Mustapha, par lettre en date du 23 septembre 1717, et de sa mort par lettre du 14 octobre suivant. (Cf. PLANTET : *Correspondance des beys de Tunis et des consuls de France avec la Cour*, t. II, p. 112 et 113.)

Nous avons abrégé dans la traduction le récit de l'expédition de Mohammed ben Mostefa. Mais, ainsi que nous l'avons exposé dans la préface, les phrases ou membres de phrase supprimés ne contiennent aucun fait important, aucun détail précis ; les coupures faites portent uniquement sur des développements littéraires.

Depuis l'année 1117, qui est celle où Hassine fut proclamé bey et prit le commandement de l'oudjak[1] de Tunis, jusqu'à la fuite d'Ali-Pacha en 1139,[2] personne ne se souleva contre le prince. Un seul homme, Mohammed ben Mostefa, encourut sa haine, et le bey s'empara de lui et lui fit couper la tête, ce qui déconcerta ses ennemis. Il obtint ce résultat sans avoir à quitter son palais, et rien alors ne portait ombrage à son bonheur. Il donna toujours des témoignages de sa faveur aux gens à qui il avait confié les fonctions du gouvernement, leur fit tenir régulièrement leurs traitements, s'efforça toujours de les satisfaire et les fit respecter de tous. Il assura leur aisance en leur attribuant des traitements considérables qu'il ne diminua jamais, et les protégea toujours pour les empêcher de le prendre en haine et de se séparer de lui. Il les traita tous sur le même pied, qu'ils fussent Turcs ou koulouglis,[3] de Tunis ou des villages.

Pendant la période qui a précédé ces événements, le bien-être fut général; il était rare de trouver quelqu'un dans la gêne; tout était bon marché, les aliments, les habits et les boissons, et personne n'était poussé par le besoin à vendre ou à acheter quoi que ce soit. Le bey Hassine vit tous ses désirs réalisés, et il n'éprouva aucun objet de tristesse ou de mécontentement; son seul chagrin était de n'avoir pas d'enfant mâle.

III

Organisation des colonnes qui parcouraient deux fois par an la Régence. — Détails sur la marche de la colonne d'été

De tout temps les Turcs avaient l'habitude de faire sortir chaque année deux colonnes expéditionnaires, celle d'été et celle d'hiver. La colonne d'été était formée de deux corps : l'un, composé d'*askers*[4] turcs, était commandé par le khalifat[5] de l'émir ; l'autre était conduit par l'émir en personne et ne comprenait que de la cavalerie, ce qui fait qu'on l'appelait « la colonne du vent ».

En été ou en hiver, lorsqu'arrivait l'époque de percevoir l'impôt, les contributions d'usage ou les céréales dues au prince, ce dernier ordonnait d'établir à *El-Haraïria*[6] des tentes où se réunissaient tous les gens qui devaient faire partie de la colonne. L'émir Hassine suivit

(1) C'est-à-dire des troupes régulières turques de la Régence, qui avaient Tunis comme garnison.

(2) Ali-Pacha s'est enfui de Tunis le 20 février 1728. (Cf. PLANTET, *loc. cit.*, t. II, p. 205.)

(3) Mot turc qui signifie « fils d'esclave » et par lequel les Turcs de race pure désignaient les enfants issus du mariage d'un Turc avec une femme du pays.

(4) Les *askers* ou *yoldachs* étaient les fantassins turcs.

(5) Le *khalifat* est celui qui remplace. Le souverain, qui est le chef religieux de tous les musulmans, prend le titre de *khalife* pour indiquer qu'il doit être considéré comme le remplaçant de Dieu sur la terre.

(6) Plaine entre le Bardo et le lac Seldjoumi.

l'exemple de ses prédécesseurs, et lorsqu'arriva l'été et l'époque du dépiquage il donna l'ordre de dresser les tentes au camp turc d'El-Haraïria et fit distribuer la solde des hommes afin qu'ils pussent s'équiper et faire leurs approvisionnements de vivres et de vêtements. Quand chaque homme avait terminé ses préparatifs il transportait au camp ses effets et ses bagages. Chaque tente était commandée par un *odabachi*(1) qui avait sous ses ordres un certain nombre de soldats. Les soldats arrivaient au camp individuellement, jusqu'à ce que l'armée fût au complet, et aucun d'eux ne pouvait se soustraire à cette obligation, parce que le contrôle était fait par des khodjas. Puis arrivait le khalifat de l'émir Hassine, qui entrait dans ses *outaks,*(2) accompagné des gens de sa suite et de ses serviteurs. Au commencement du règne d'Hassine, et lorsque son neveu Ali-Pacha était encore un enfant, l'armée était commandée par quelque personnage important du royaume, comme Mostefa Ouezza ou d'autres. Dès qu'Ali-Pacha fut un jeune homme, le bey lui donna le commandement des deux armées d'été et d'hiver. Quand les préparatifs de la colonne d'été étaient terminés, Ali-Pacha prenait le commandement des troupes. La veille du départ, les troupes sortaient de Tunis.

A cette occasion le daouletli (3) revêtait son uniforme et se chaussait comme pour un voyage, et sa suite l'imitait et mettait de riches uniformes brodés d'or et d'argent. Les gens qui devaient escorter le daouletli mettaient également des uniformes magnifiques, confectionnés spécialement pour cet usage, et se réunissaient en tenue devant sa maison.(4) La plupart des askers de Tunis se rendaient dans les environs de la Casbah pour y attendre le daouletli et son escorte. A son arrivée, ces troupes se déployaient en deux rangs, à droite et à gauche de la route, dans une attitude vraiment imposante et martiale. Les soldats formaient la haie à partir de la Casbah; le daouletli marchait lentement au milieu d'eux, et ils l'accompagnaient dans cet ordre jusqu'à la sortie de la ville. Le cortège se dirigeait vers Sidi-Abdallah-Chérif,(5) puis prenait le chemin qui descend de Sidi-Abdallah-Chérif vers le Bardo. Les soldats qui formaient la haie se rendaient jusqu'au camp, qu'ils dussent ou non faire partie de la colonne expéditionnaire. Alors on tirait le canon de la Casbah, des forts et du Bardo, au point que le soleil était obscurci par la fumée, et les troupes formant la haie tiraient trois salves de mousqueterie. Tous les gens de Tunis et des environs venaient

(1) Officier subalterne.

(2) L'*outak* est la tente du commandant en chef, et se divise souvent en plusieurs chambres. La tente des soldats se nomme *kheba.*

(3) Titre que portait le dey, et qu'a conservé après lui le férik, gouverneur de la ville de Tunis.

(4) On appelle encore aujourd'hui *Dribat-ed-Daouletli* la maison de la « driba », ou tribunal du férik.

(5) Où se trouve actuellement le Château d'Eau.

assister à ce spectacle vraiment grandiose, et la nouba[1] se faisait entendre. Lorsque les soldats qui devaient partir avaient pris place dans les tentes, ceux qui restaient retournaient à Tunis avec le Daouletli et sa suite, en faisant encore la haie, et une fois arrivées à la Casbah les troupes se disloquaient et chacun rentrait chez soi. On répétait la même cérémonie lorsque l'armée revenait de sa tournée, et elle rentrait en ville avec le même appareil. A cette occasion le daouletli recevait de l'émir une somme fixe, suivant un usage consacré. Lorsque l'émir Ali-Pacha sortit victorieux de la guerre qu'il entreprit plus tard et qu'il eut pris le commandement de l'oudjak de Tunis, il abolit cette cérémonie, en sorte que l'armée turque sortait de Tunis et y rentrait sans apparat, comme le fait l'oudjak d'Alger.

Le lendemain de la sortie des troupes, la colonne des askers partait, si c'était l'été, par la route de Béja, où elle arrivait en cinq étapes, c'est-à-dire que la sixième nuit elle campait à Béja. Elle y séjournait trois jours pour donner aux troupes le temps de compléter leur effectif et de mettre en ordre leurs effets. Puis elle levait le camp et se dirigeait vers *Aïoun-Ettouhami,* à la limite de la Régence, où elle s'arrêtait jusqu'à ce que les tribus de la montagne aient payé leurs redevances. Quand tout était perçu, la colonne levait le camp et se dirigeait vers *Bou-Sedira,* qui est un endroit bien connu où l'on établissait le camp, près de la Medjerda. Au bord de l'oued existe une source d'eau douce très abondante où tout le camp s'abreuvait. Lorsque la colonne campait à Bou-Sedira, les Drids se réunissaient et se dirigeaient vers cet endroit avec leurs troupeaux. Le camp était installé au nord de la rivière, et les marchands et artisans de tous pays y venaient en grande affluence parce qu'il s'y tenait un marché très achalandé, que l'on y trouvait à travailler et que l'on pouvait y faire de beaux bénéfices.

Les tailleurs de Béja, par exemple, y allaient pour y travailler de leur métier. Ils s'y rendaient à pied, avec leur aiguille plantée dans leur coiffure, leur toise et leurs ciseaux dans les mains, et en arrivant s'installaient sous une tente avec leurs ouvriers. Ils pouvaient s'occuper nuit et jour, tant il y avait de travail pour eux. Au bout de quelques jours, ils avaient ramassé assez d'argent pour envoyer à leurs femmes de quoi acheter un caffis[2] de blé, qui vaut en général 8 piastres [3] ou 10 piastres au maximum quand le blé est cher. Ils envoyaient également de la graisse de bœuf qu'ils achetaient au rabais chez les bouchers de Bou-Sedira. Quelques jours après, ils envoyaient

(1) Musique militaire.

(2) Mesure de compte usitée dans le commerce des grains et valant à Tunis environ 643 litres. Le caffis de Béja, qui est peut-être celui dont parle notre auteur, valait deux caffis de Tunis. Voir, au sujet des mesures tunisiennes, l'article publié par M. FLEURY dans le n° 6 de la *Revue Tunisienne.*

(3) La piastre valait alors 4 livres 10 sols de France. Cf. PLANTET, *loc. cit.*, t. II, p. 131.

encore de l'argent avec lequel les femmes achetaient de la viande de bœuf qu'elles conservaient dans du sel; cette viande vaut 1 piastre le kontar[1] et celle de génisse est un peu plus chère. Elles achetaient aussi un métar[2] d'huile qui vaut 3/4 de piastre et 2 caroubes.[3] Avec cela elles avaient tout ce qu'il leur fallait comme provisions. Lorsque le convoi du Djerid arrivait à Bou-Sedira, les gens y accouraient de très loin; les tailleurs achetaient à ce moment un sefsari[4] et tous les vêtements dont ils pouvaient avoir besoin, ainsi que leurs femmes et leurs enfants. Lorsque ces tailleurs avaient acheté tout ce qu'il leur fallait en fait de provisions ou de vêtements, ils pouvaient encore mettre de côté pour eux une vingtaine de piastres environ, et rentraient dans leur famille, où ils vivaient dans une aisance et un bien-être assurés.

L'armée turque campait près de deux mois à Bou-Sedira. Lorsque les transactions se faisaient plus rares et que le souk commençait à être moins fréquenté, le bey Hassine donnait l'ordre de lever le camp, et l'armée revenait à Béja, où elle restait un jour, puis elle repartait, se dirigeant vers Tunis. Lorsqu'elle arrivait à El-Haraïria, les troupes de la ville sortaient au-devant d'elle dans l'appareil déjà décrit, et les soldats rentraient chez eux au milieu de leur famille. Le corps des zouaouas[5] restait à Bou-Sedira après le départ des Turcs, et surveillait le marché jusqu'au moment où tous les gens qui y étaient venus se dispersaient. Voilà ce qui se faisait au commencement du règne d'Hassine-Bey.

Lorsque l'armée des Turcs avait quitté Tunis, l'émir Hassine faisait établir à El-Haraïria un camp où se réunissaient les oudjaks des spahis, hambas,[6] etc. Quand ces troupes avaient terminé leurs préparatifs, le bey s'équipait, faisait dresser son outak et s'y rendait avec les gens de sa suite et ses serviteurs. Trois jours après le départ de la colonne des askers, il partait à son tour et se rendait par étapes à Béja, où il s'installait au Bardo, devant lequel campaient les troupes. Le bey rendait la justice, redressait les torts et enlevait les amendes. Les habitants des villes ainsi que ceux des campagnes n'avaient rien à craindre pour leurs biens, et il leur était toujours

(1) Il s'agit sans doute du *kontar attari* (ou des épiciers), le plus usité et le seul employé par le commerce de gros; il valait 5 kilos environ.

(2) Le *metar* de Tunis valait un peu plus de vingt litres.

(3) La *caroube* est la seizième partie de la piastre.

(4) Grande pièce d'étoffe dont les indigènes s'enveloppent tout le corps, y compris la tête, et qui remplace pour eux tout autre vêtement.

(5) Corps de fantassins recrutés en Algérie et dont chacun ne devait le service que pendant quelques semaines par an. On leur confiait certains postes spéciaux, notamment la garde de l'île de Tabarca.

(6) Les *hambas* étaient un corps de cavalerie turque, qui semble avoir rempli les fonctions de garde-du-corps du prince, et qui formait un seul *oudjak* ou régiment tenant garnison à Tunis. — Les *spahis*, cavaliers recrutés parmi les indigènes, avaient quatre oudjaks, dont trois répartis dans l'intérieur de la Régence et le quatrième à Tunis. — Les auteurs indigènes de cette époque et ceux qui ont écrit plus tard donnent quelquefois le nom de *spahis turcs* aux *hambas*.

fait justice. La colonne descendait à la fontaine située à l'extrémité des jardins,[1] et personne ne pouvait prendre les choses dont il avait le plus envie sans payer le prix qu'en demandait le propriétaire. A ce marché les transactions se faisaient toujours à des prix très bas, en sorte que les négociants et les artisans qui accompagnaient la colonne faisaient des achats avantageux. Suivant l'usage, le bey séjournait au Bardo de Béja pendant quarante jours, après quoi il rentrait au Bardo de Tunis, ne laissant derrière lui personne qui pût se plaindre d'avoir été molesté ou dépouillé.

Voilà ce qui se passait au début de son règne, alors que les chrétiens ne lui avaient encore donné aucun sujet de tristesse.

IV

Le Bey épouse une esclave génoise dont il a quatre fils. — Ses familiers l'engagent à ménager à son fils aîné la succession au trône beylical. — Dans ce but le Bey enlève le commandement des troupes à son neveu Ali, qu'il fait nommer Pacha. — Situation difficile d'Ali-Pacha à Tunis et vexations auxquelles il est exposé.

Il advint qu'un navire appartenant au bey captura en mer un navire génois où se trouvait une belle jeune fille de vingt ans. Le reïs[2] veilla spécialement sur cette jeune fille et cacha sa figure aux marins. Dès son arrivée à Tunis il fit part de sa capture au bey, qui envoya chercher de suite la prisonnière. On la lui présenta, elle lui plut, et il l'engagea à se convertir à l'islam, ce qu'elle fit; il la fit alors entrer dans son harem, où se trouvaient à cette époque des mulâtresses et des femmes de haute naissance. Celle de ces femmes qui commandait aux autres était Fathma bent Otsmane, qui ne lui avait pas donné d'enfant mâle. Lorsqu'elle s'aperçut que son époux Hassine avait du penchant pour cette jeune femme, elle chercha à lui être agréable en favorisant ses desseins amoureux, et une nuit, après l'avoir habillée elle-même et l'avoir couverte de bijoux, elle l'amena au bey qui se montra très heureux de ce qu'avait imaginé son épouse. Quelque temps après, la jeune femme mit au monde un enfant du sexe masculin dont la naissance fut considérée comme une faveur du Ciel et qui reçut le nom de Mohammed. Les familiers du prince recueillirent cet enfant pour le préserver contre les tentatives malveillantes. Elle eut encore un deuxième fils qui fut appelé Ali, un troisième qui fut appelé Mahmoud, et le quatrième et dernier reçut le nom de Mostefa. Tous ces enfants furent élevés par leur

(1) Fontaine abondante, située à l'extrémité des jardins de Béja, à côté du Bardo.
(2) Commandant du navire.

mère d'une façon supérieure. Le prince désigna des professeurs chargés d'enseigner à son fils aîné le Coran et le droit, qu'il apprit très vite parce qu'il était très heureusement doué. Quand il fut arrivé à l'âge de la puberté, on constata en lui, avec une beauté physique remarquable, un caractère élevé et généreux. Chacun faisait son éloge et l'on s'empressait pour le voir; lui, de son côté, recevait tout le monde avec bienveillance et se montrait très généreux envers les pauvres. Aussi les notables ne cessaient-ils de répéter au bey ou de lui faire comprendre qu'il agirait sagement en assurant le plus tôt possible l'avenir de son fils, parce que la mort pouvait survenir à l'improviste, et qu'il devait, pour assurer le trône à cet enfant, le nommer khalifat des camps de son vivant. Mais le bey restait très perplexe et ne pouvait se décider à prendre une résolution.

Lorsqu'arriva l'hiver, l'armée partit comme d'habitude pour le Djerid, sous la conduite d'Ali, le neveu du bey, et vint camper à Tozeur. Quelques jours après, le bey vint à Kairouan à la tête d'une autre colonne de troupes, et il rendit la justice dans son palais, pendant que son armée campait près de la ville. Lorsque les caïds du Djerid eurent terminé la perception des impôts, ils vinrent en informer Ali, qui le fit savoir à son oncle, en lui demandant l'autorisation de lever le camp.

Le bey, après avoir donné cette autorisation, sortit lui-même de Kairouan, se mit à la tête des troupes et rentra au Bardo, où ses enfants vinrent le saluer et lui baiser la main. Il fit alors un rapprochement entre la situation de son fils, privé de tout emploi dans le gouvernement, et celle de son neveu qui occupait un des postes les plus en vue, et son cœur fut attristé parce qu'il appréhendait de prendre à ce sujet une décision qu'il jugeait pouvoir comporter des conséquences graves. Plus tard, son neveu Ali arriva à la tête des troupes, ayant devant lui et à sa droite les askers turcs et derrière lui et à sa gauche les spahis turcs; de chaque fort partaient des coups de canon, les troupes tiraient des salves de mousqueterie, et c'était avec cet appareil imposant qu'Ali rentrait dans sa maison du Bardo.

Quand le bey se fut enfin arrêté à l'idée de confier à son fils le poste occupé par son neveu, il convoqua dans son oratoire un de ses intimes et lui dit :

« Je te prie de me donner ton avis sans réticences sur les affaires dont je vais t'entretenir. Ali ne me suscite aucune difficulté, mais néanmoins je ne suis pas tranquille. D'un autre côté, mes intimes et mes serviteurs ne cessent de me pousser par des propos et des allusions incessantes à retirer le commandement des troupes à mon neveu pour le confier à mon fils Mohammed. Cela ne me plaît pas et

je ne puis m'y résoudre, car je considère Ali comme s'il était mon fils. Mais, au retour de la dernière expédition, quand j'ai vu Ali rentrer solennellement à Tunis au milieu des troupes turques, j'ai été pris de jalousie en faveur de mon fils qui, en somme, me touche de plus près que mon neveu. Que me conseilles-tu de faire?

Cet homme lui répondit:

« Il est certain que votre neveu ne doit passer qu'après votre fils. Et pourtant personne ne connaît votre fils, tandis que les soldats sont habitués à votre neveu, qui est connu des mekhaznis et de tous les goums.[1] Or, la mort peut survenir à l'improviste. Je prie Dieu qu'il vous conserve jusqu'à ce que vous ayez pu assurer le trône à votre fils. N'est-ce pas aussi ce que vous désirez?

« — Je ne veux pas, répartit le bey, sacrifier l'un pour assurer le pouvoir à l'autre; je désirerais, de mon vivant, donner à tous les deux une situation plus élevée que celle qu'ils occupent.

« — Si vous désirez donner de l'avancement à tous les deux, envoyez de riches présents au grand-vizir de Constantinople, en lui demandant de faire accorder à votre neveu par le sultan Ahmed le caftan et le firman le nommant pacha. Quand vous aurez obtenu cela, vous investirez votre neveu du titre de pacha, et vous pourrez ainsi le faire rentrer à Tunis sans avoir à user de subterfuges. Puis, lorsqu'arrivera le moment de faire partir la colonne d'été, faites-vous remplacer à la tête des troupes par votre fils. De cette façon vous mettrez fin aux soucis qui vous préoccupent, vous traiterez votre neveu d'une façon qui pourra le contenter, et vous ferez connaître votre intention de mettre les troupes sous le commandement de votre fils. Faites cela si vous avez le désir de resserrer les liens entre vos amis et vos parents : vous les aurez unis d'une façon indissoluble. »

Le bey se leva alors, congédia son interlocuteur et se retira dans sa chambre. Pendant que ses serviteurs dormaient, il réfléchit à ce qui venait de lui être dit, trouva que c'était en effet un moyen de contenter tout le monde et s'arrêta à ce projet qui, dans son esprit, devait amener un rapprochement entre les deux cousins et recevoir l'approbation unanime.

Il se leva à l'aurore, et, après avoir fait ses prières accoutumées, il convoqua les gens chargés des affaires concernant la Turquie et leur dit de préparer pour Constantinople un riche cadeau qu'il dési-

(1) Les *mekhaznis* étaient des cavaliers appartenant à certaines tribus dites *tribus makhzen*, qui jouissaient d'avantages particuliers et devaient en retour le service militaire. Une des principales tribus makhzen de la Tunisie était celle des Drids, dans laquelle on incorporait tous les Algériens qui venaient s'établir en Tunisie sans esprit de retour. Il y avait des Drids dans tout le centre de la Tunisie, depuis Béja jusqu'à Gafsa. — En dehors des tribus astreintes continuellement au service militaire, ce service était dû par toutes les tribus de la Régence en temps de guerre ou d'expédition. C'étaient les troupes levées de cette façon qui constituaient les *goums*.

rait envoyer au sultan pour obtenir la solution d'une affaire urgente. Il leur fit remettre par le khasnadar l'argent nécessaire, et ils revinrent à Tunis pour exécuter ses ordres. Quand ils eurent terminé, le bey fit venir son khodja et lui fit écrire une lettre par laquelle il demandait au grand-vizir de lui faire obtenir pour son neveu le firman le nommant pacha de Tunis et le caftan d'investiture. Il envoya ensuite chercher l'oukil du port et lui donna l'ordre de noliser sans retard un bateau pour Constantinople. L'oukil vint trouver le consul[1] qui lui fit savoir qu'un capitaine était en partance pour la Turquie; il retint les passages à bord de ce bateau, y embarqua les cadeaux et vint informer le bey que ses ordres étaient exécutés. Le bey donna l'ordre aux gens qui devaient faire partie de la mission de se tenir prêts pour le commencement du mois. Lorsque le moment fut arrivé, ils prirent congé de lui, mirent à la voile, et arrivèrent sans encombre à Constantinople. Ils firent connaître au vizir le but de leur mission en lui remettant les cadeaux qui lui étaient spécialement destinés, ainsi que ceux qui étaient adressés au sultan. Ce dernier accorda ce qui lui était demandé et fit remettre aux envoyés le firman et le caftan, avec des présents pour le bey de Tunis. Les gens firent alors leurs préparatifs de départ, vendirent les marchandises qu'ils avaient apportées, et revinrent à Tunis, où le bey Hassine les accueillit avec joie, fut très content d'apprendre l'heureux résultat de leur mission et les combla de présents.[2]

Le bey fit alors réparer et blanchir la maison de Ramdane-Bey, qui se trouve sur une place. Quand ces aménagements furent terminés, il fit donner l'ordre à son neveu Ali de monter à Tunis et de s'installer dans cette maison; il lui envoya en même temps le firman lui conférant le titre de pacha de Tunis et le caftan d'investiture.

Ali ne fit aucune objection et donna l'ordre de transporter toutes ses affaires dans la maison de Ramdane-Bey, où il s'installa avec sa famille. En prenant congé de son oncle il sut dissimuler ses sentiments et, après avoir baisé sa main, il attendit ses ordres.

Le bey lui parla d'une façon affectueuse, s'efforçant de lui enlever tout chagrin et tout sujet de mécontentement, et Ali lui répondit sur le même ton; mais ce qu'il disait n'était pas d'accord avec ce qu'il pensait. Après cet échange de paroles, Hassine donna à son neveu l'autorisation de rentrer à Tunis, et le pacha s'empressa de quitter son oncle, comme un esclave rendu à la liberté ou comme un condamné qui fuit la mort. Il monta sur sa jument jaune, suivi de son entourage, petits et grands, et entra dans la maison de Ramdane-Bey, pendant que l'on tirait le canon de la Casbah pour annoncer son arrivée.

(1) Sans doute le consul de France, qui avait dès cette époque le pas sur tous les consuls des autres nations à Tunis. Voir à ce sujet PLANTET, ouv. cité, t. II.

(2) Le récit du voyage à Constantinople est donné en abrégé.

Ali-Pacha avait deux épouses. L'une, Kebira Mamia, était la mère de ses enfants Younès, Mohammed et Soliman, et l'autre était la fille du bey son oncle. Il avait une vive affection pour Kebira Mamia et n'en ressentait aucune pour sa cousine.

Lorsqu'Ali-Pacha eut achevé de s'installer dans sa maison, il monta au premier étage, qui était élevé, et qu'il trouva conforme à ce qu'il désirait. Il y fit faire encore diverses constructions, et, bien qu'il fût déjà très haut, il y fit installer encore une salle d'où l'on pouvait voir ce qui se passait au dehors.

Il envoya alors chercher le cheikh Mohammed Ettounsi, qui avait été son précepteur et était resté son ami, mais le cheikh refusa d'aller chez lui avant d'avoir reçu l'autorisation du bey. Le pacha ne tint pas rancune au cheikh à ce sujet et envoya une lettre à son oncle pour lui demander l'autorisation de recevoir son précepteur, autorisation que le bey accorda de suite. Le cheikh se rendit alors à la maison de Ramdane-Bey, et le pacha le reçut amicalement et lui dit : « J'avais pensé, moi aussi, aux scrupules qui vous ont arrêté. Dieu veuille que tout cela finisse bien ! »

Le cheikh continua, à partir de ce moment, à vivre dans l'intimité du pacha. Il occupait une chambre dans la *medersa El-Mouradia,* où moi Mohammed ben Youssef je l'ai vu assis de mes propres yeux ; cette chambre est située près du deuxième escalier, et quand on entre dans la medersa c'est la première chambre à gauche.

Cet homme était considéré comme un des grands savants de son époque, et il était réputé pour sa science. On assure qu'il pouvait discerner le caractère des gens d'après les traits de leur visage, et que lorsqu'on faisait passer devant lui des enfants il pouvait dire quelles étaient leurs aptitudes et annoncer que celui-ci serait un savant, celui-là un jurisconsulte, un autre un malfaiteur, etc., prédictions qui se réalisaient souvent. Il avait également la réputation de prévoir l'avenir, et l'on raconte qu'à l'époque où Ali-Pacha passa à Alger le cheikh Mohammed Ettounsi, qui se trouvait alors à Tripoli pour les raisons que nous expliquerons bientôt, dit à des pèlerins de passage : « Ali-Pacha s'est révolté contre son oncle? » et, sur leur réponse affirmative, il ajouta : « Il s'est trop hâté, et il lui reste encore un certain temps à attendre; mais quand ce temps sera passé il possèdera le royaume de Tunis. »

Les amis d'Hassine-Bey qui habitaient Tunis ne tardèrent pas à remarquer l'intimité du cheikh avec Ali-Pacha, dans la société duquel il vivait nuit et jour; ils en conçurent de la jalousie et eurent la légèreté d'exposer au bey leurs accusations perfides. « Nous sommes vos serviteurs, lui disaient-ils, et nous serons atteints par les malheurs que vous prépare cet homme dangereux qui ne cherche qu'à faire échec à votre autorité. » Et comme le bey leur demandait de

qui ils parlaient, « c'est, disaient-ils, de Mohammed Ettounsi, qui est un homme néfaste ». La médisance laisse toujours une impression dans le cœur, même quand elle vise le plus cher des enfants ou la plus tendre des épouses. Plusieurs fois le prince refusa de s'arrêter à ces accusations, mais un jour vint néanmoins où elles s'imposèrent à son attention.

Le cheikh Ettounsi fut averti par quelques amis intimes qu'il y avait lieu pour lui de prendre des précautions et de chercher à se tirer de cette situation difficile, parce que ni sa piété ni sa manière de vivre ne pourraient le mettre à l'abri de la colère du prince. Il existait à cette époque dans la ville de Tunis un pieux personnage, Sidi Mostefa el Baïli, qui avait un ascendant spécial sur le prince et avait su lui inspirer une confiance absolue. Lorsque le cheikh Ettounsi sut que la situation devenait dangereuse pour lui, il se réfugia sans retard dans la zaouïa du cheikh El Baïli, qu'il prit comme asile. Le pacha, en apprenant cette fuite, regretta d'abord d'avoir laissé partir le cheikh; mais il n'en parla pas et bientôt n'y pensa plus. Après être resté quelque temps dans la zaouïa, le cheikh Ettounsi se présenta devant Sidi Mostefa el Baïli et lui demanda de vouloir bien intercéder pour lui auprès du bey afin qu'il lui accordât un sauf-conduit lui permettant de se rendre à Tripoli. El Baïli lui demanda s'il avait eu quelque désagrément chez lui, et, sur la réponse négative du cheikh, il lui promit de faire ce qu'il lui avait demandé. Le bey Hassine venait fréquemment voir El Baïli; à une de ses visites ce dernier lui dit: « Laissez partir le cheikh Mohammed Ettounsi, qui désire se rendre à Tripoli; donnez-lui un sauf-conduit, et évitez qu'à cause de lui un péché soit inscrit sur le livre de vos actions. » Le bey permit au cheikh de s'en aller librement, et ce dernier s'empressa de faire retenir son passage sur un navire ancré dans le port, sur lequel il se rendit directement en sortant de la zaouïa. Il arriva à Tripoli, où il s'installa comme dans une nouvelle patrie, et où il mourut. A partir de son départ pour Tripoli, on perd sa trace.

Lorsque le pacha Ali se vit privé du compagnon avec lequel il se livrait à la conversation et à l'étude, ses ennemis n'entendirent de lui aucune parole d'amertume contre son oncle. Le bey Hassine n'ignorait pourtant pas que son neveu était profondément froissé du départ de son cheikh; aussi chercha-t-il les moyens de guérir la blessure qu'il lui avait faite. Il fit venir un de ses intimes et lui demanda s'il connaissait dans la ville de Tunis un savant distingué, expert dans les sciences exactes et dans les livres, adonné à l'étude, et avec cela aimant à boire et à manger. On lui indiqua le cheikh Mohammed el Khadraoui; « c'est, lui dit-on, un des hommes les plus savants qui se puissent trouver dans la métaphysique et dans les sciences qui reposent sur la tradition; il a un véritable talent pour

exposer les questions ; assez naïf d'ailleurs pour tout ce qui ne concerne pas la science, et gourmand au point de porter toujours avec lui un couffin rempli de pois chiches et de gâteaux. Vous n'en trouverez pas un faisant mieux que lui votre affaire ». Le bey se le fit présenter, le reçut avec égards et le fit asseoir à côté de lui. Quand on apporta la table, le cheikh mangea sans honte, suçant les os après avoir mangé ce qui était autour, ce qui fit sourire le bey. Après le repas le cheikh se lava les mains et la barbe, remercia Dieu et se tourna vers l'émir Hassine, attendant ce qu'il avait à lui dire. Le bey lui fit part alors de son dessein de l'attacher à son neveu Ali-Pacha en qualité de professeur et de compagnon. Le cheikh répondit qu'il acceptait avec reconnaissance, quand bien même cette situation dût lui causer des ennuis, et le bey lui fit donner du drap [1] pour s'en faire un vêtement et de l'étoffe pour une coiffure ; après quoi le cheikh fit ses adieux au prince et rentra chez lui.

Ali-Pacha apprit bientôt ce qu'avait fait son oncle et les instructions qu'il avait données au cheikh Khadraoui. D'ailleurs, ce dernier ne tarda pas à demander la permission de se présenter devant le pacha, qui l'accueillit avec autant de bienveillance que s'il n'était pas obligé de le subir, le mit tout à fait à son aise et ne tarda pas à prendre du plaisir dans sa compagnie, parce qu'il avait l'esprit subtil, qu'il était agréable en société et qu'avec lui la conversation était toujours animée. Il ne remplaçait point auprès de lui le cheikh Ettounsi, mais le moins bon n'est pas toujours le pire. De son côté le pacha se montrait aimable avec le cheikh, riait avec lui et écoutait volontiers ses paroles.

Chaque fois que le cheikh El Khadraoui entendait parler d'un fait curieux ou intéressant, il le rapportait au pacha lorsqu'il se trouvait seul avec lui. On raconte qu'un jour il entra chez lui d'un air tout ému et dit en s'asseyant : « Il n'y a de force qu'en Dieu ! A l'origine, l'Islam n'avait pas d'adeptes, et il en sera de même à la fin. » Le pacha lui demanda quelle était l'affaire qui le troublait à ce point, et il lui répondit qu'il avait entendu parler d'un péché abominable et d'une véritable abjuration qui venait de se produire à Tunis; « les chrétiens, dit-il, servent maintenant d'intermédiaires pour les gens qui désirent obtenir quelque chose de votre oncle ! Ben Rahal, employé du Consulat, [2] a lui-même à son service un homme qui se trouve dans le besoin. Or, la djamâ (grande mosquée) située en face des maisons des chrétiens et qui possède beaucoup de habous vient de perdre son imam ou son oukil. Ben Rahal a intercédé pour son

(1) Le texte porte « un draâ de drap ». Le *draâ* est une mesure de longueur; le *draâ arabe*, le plus usité, valait 48 centimètres, le *draâ turc* 64 centimètres, et le *draâ andalou* 68 centimètres.

(2) Probablement du Consulat de France. Voir plus haut, p. 339, note 1.

protégé auprès du consul, qui a parlé de cette affaire à votre oncle, et ce dernier lui a accordé ce qu'il demandait. L'ignorant ne sait donc pas que c'est là une chose qui ne devrait jamais avoir lieu, et la pire des actions qui puisse se commettre dans l'Islam! » Le pacha se mit à rire, mais ne répondit rien.

Ali-Pacha s'occupait avec un soin particulier de réunir des livres, surtout sur la littérature et sur l'étude de la langue, et il avait une affection toute spéciale pour le *Kamous.* [1]

Lorsqu'arriva l'époque du départ de l'armée, il apprit que le bey avait décidé d'en confier le commandement à son fils. Il se rendit alors au Bardo, félicita son oncle de la décision qu'il venait de prendre et affecta devant lui d'être complètement satisfait; mais à l'intérieur il était dévoré de jalousie et souffrait cruellement de la captivité où il était tenu dans sa maison, aux yeux de tout le monde. Lorsqu'arriva l'époque où les troupes devaient sortir solennellement de la ville, Ali fit demander à son oncle l'autorisation de monter à cheval et d'accompagner son cousin pendant la parade, pour qu'ils pussent entretenir ensemble des rapports amicaux. Le bey lui accorda ce qu'il demandait, et Ali sortit en brillant uniforme, monté sur une jument qui caracolait. Il était bien bâti, de belle prestance et plus grand que son cousin; aussi était-ce vers lui seul que se tournaient les yeux de tous les spectateurs. Derrière Mohammed-Bey se tenait Ahmed Chelbi, chargé de veiller sur lui, car il était encore jeune et ressemblait à un poussin à côté du pacha. Chelbi vit que tous les regards étaient fixés et tous les cous tendus vers le pacha, ce qui lui causa le plus vif dépit; il ne pouvait supporter ce spectacle et ne fut tranquille que lorsque la parade fut terminée et la foule dispersée. Une fois chez lui, il se mit à réfléchir sur ce qui s'était passé, se demandant s'il devait en parler au bey. Mais il pensa que cela causerait des soucis à Hassine, qu'il chercherait peut-être à sévir contre son neveu, et, pour ne pas s'engager dans cette voie périlleuse, il préféra garder pour lui les observations qu'il avait faites et ne les communiquer à personne.

Quant à Ali-Pacha, lorsqu'il fut rentré dans la maison de Ramdane-Bey, il s'assit tout soucieux, pensant aux changements survenus dans sa situation et aux vicissitudes dont il avait été l'objet. Ces réflexions le plongèrent dans un chagrin mortel, et il commença à trouver que son oncle employait à son égard des procédés bien durs et qu'il l'emprisonnait dans sa maison comme dans un tombeau. C'était là une première étincelle qui finit par allumer un incendie, et l'irritation du pacha ne fit qu'augmenter jusqu'au jour où le vase déborda.

(1) Célèbre dictionnaire arabe de Firouzabadi.

Voici un des faits qui contribuèrent à entretenir son ressentiment. Près de la maison de Ramdane-Bey se trouve, comme on sait, la maison de Ben Sultana, située en face de la « mosquée du Pacha ». Il advint qu'un vendredi, à l'heure de la prière hanéfite,(1) Ahmed Belkassem ben Sultana se trouvait debout devant sa maison au moment où le pacha se rendait à pied à la mosquée. Lorsque Ben Sultana le vit et que le pacha passa à côté de lui, au lieu de descendre les marches en haut desquelles il se trouvait, d'aller vers lui et de lui baiser la main, il lui dit sans se déranger : « Pourquoi donc marchez-vous à pied ? Si vous m'aviez prévenu, je vous aurais envoyé une monture pour aller à la mosquée. » Le pacha le regarda et lui dit : « Gloire à Dieu qui t'a donné et m'a ôté, t'a élevé et m'a abaissé. Quant à toi, tu verras plus tard ce qui t'arrivera », et il passa, laissant Ben Sultana tout honteux et se repentant de ce qu'il avait dit. Lorsque son père Kassem ben Sultana apprit le fait, il lui fit des reproches et lui dit : « Si tu avais de la tenue et de l'amour-propre, tu te serais caché dans la rue en voyant le pacha, et tu nous aurais évité à tous deux une histoire désagréable. Il se peut que le bey Hassine apprenne ce qui s'est passé. C'est là quelque chose de très regrettable. »

Un autre fait vint encore augmenter le dépit du pacha Ali à l'égard de Ben Sultana. Lorsque le pacha fit construire au-dessus de sa maison la chambre dont nous avons parlé, Ben Sultana l'imita et fit construire sur sa maison, voisine de celle du pacha, une chambre encore plus élevée que la sienne, où il installa deux odalisques d'une beauté remarquable, qu'il avait payées un prix très élevé et qu'il couvrit de riches habits et de bijoux. Il se tenait là comme dans le paradis, entouré de sa famille, riche, jeune et considéré. Lorsque le pacha vit cette installation de son voisin, il en éprouva le plus vif ressentiment et ne prit patience qu'en attendant des jours meilleurs, rusant et dissimulant pour tromper les gens qui l'observaient.

Un nouvel incident le décida à mettre fin à une situation insupportable pour lui. Le lendemain du jour où l'armée rentra au camp d'El-Haraïria, on s'apprêta à la recevoir avec la solennité accoutumée. Dès le matin, les troupes sortirent de Tunis pour se porter au-devant de la colonne qui revenait, et rentrèrent en ville avec l'appareil habituel. Ali-Pacha, monté sur sa brillante jument de parade, accompagnait son cousin Mohammed, mais il marchait devant lui, le couvrant pour ainsi dire de sa personne. Ahmed Chelbi ne put se contenir et, bien qu'il y allât pour lui de la vie, il dit au pacha : « Seigneur, tenez-vous un peu en arrière, de façon à rester sur le

(1) Dans les mosquées hanéfites la deuxième prière de la journée se fait exactement à midi, tandis que dans les mosquées malékites elle se fait une heure environ avant la prière de l'après-midi.

même rang que votre cousin et à marcher à côté de lui. » Le pacha le regarda sans lui répondre; s'il avait eu un sabre, il lui aurait tranché la tête sur-le-champ. Il comprit alors qu'il ne lui était plus possible de rester à Tunis, et prit la résolution de s'enfuir avec son fils Younès.

V

Ali-Pacha entame des négociations avec les tribus du djebel Ousselat. — Mesures prises par le Bey pour empêcher la fuite de son neveu. — Trahison d'Ahmed ben Meticha. — Situation du pays au commencement de l'année 1139. — Le Bey reçoit divers avertissements de mauvais augure.

Dès que le pacha fut rentré chez lui, il écrivit à un cheikh du djebel Ousselat, qu'il connaissait particulièrement et en qui il avait une entière confiance, pour l'inviter à venir le voir à Tunis. Ce cheikh vint, en effet, feignant d'être appelé par des affaires commerciales, afin que personne ne pût soupçonner ses intentions. Il se présenta au pacha, qui l'accueillit avec la plus grande bienveillance et lui offrit l'hospitalité. Lorsqu'il se trouva en tête-à-tête avec lui, Ali lui fit part de son dessein de s'enfuir au djebel Ousselat et de s'y établir pour échapper à la mort qu'il craignait. « Que trouverai-je chez vous, dit-il au cheikh, mon salut ou ma perte? » Le cheikh lui répondit: « Laissez-moi le temps de retourner au djebel Ousselat, et je sonderai les gens de ce pays; j'entamerai des négociations sérieuses avec ceux qui m'écouteront et répondront à mes avances; quant aux autres, je continuerai à les fréquenter, mais sans leur parler davantage de cette affaire. Je ne m'adresserai d'ailleurs qu'aux jeunes qui n'ont pas encore vu la mort de près et n'ont pas assisté à des confiscations de biens. S'il plaît à Dieu, vous atteindrez votre but et vous deviendrez le maître de ce royaume. » Le Pacha le récompensa en lui donnant une somme d'argent, de beaux vêtements et de riches cadeaux.

A son retour dans la montagne le cheikh chercha à se concilier la bienveillance de ses compatriotes par les propos les plus engageants, ce qui lui réussit. Il commença alors à les pousser contre le bey, insistant sur les avantages qu'ils pourraient retirer d'une guerre. Il s'adressait surtout aux jeunes gens et cherchait à éloigner les gens âgés. Les nouvelles qu'il répandit firent leur chemin parmi ses parents et ses compatriotes; les uns avaient confiance, mais d'autres restaient hésitants. Cela se passait dans les environs de l'année 1138.[1] Enfin plusieurs jeunes gens se rangèrent ouverte-

(1) Septembre 1725 — août 1726.

ment de son côté. Grâce à eux il acquit une autorité considérable, bien qu'il craignît toujours un châtiment possible, et prévint le pacha qu'il tenait enfin dans sa main la plupart des habitants de la montagne. En apprenant cette nouvelle Ali ne se tint pas de joie et continua avec plus d'ardeur que jamais ses préparatifs pour aller rejoindre ses partisans.

Mais tout le monde ne s'était pas rallié au parti du pacha, et quelques gens restés fidèles au bey Hassine le prévinrent de ce qui se passait et des menées du cheikh qui excitaient la joie des jeunes gens, mais n'inspiraient que de la défiance aux vieillards. L'émir s'émut de ces nouvelles. A l'époque du départ de la colonne d'hiver, il sortit avec l'armée et se dirigea vers Kairouan, manifestant l'intention de faire rentrer dans l'obéissance quelques tribus insoumises qui habitaient près du djebel Ousselat. Mais on fit avertir sous main ces tribus de son arrivée, et pendant la nuit elles battirent en retraite devant lui, en sorte que le lendemain on ne trouva plus dans leur campement âme qui vive. Il déclara alors qu'il irait à Kairouan en passant près du djebel Ousselat, partit avec son armée et vint camper au pied de la montagne. Les habitants descendirent aussitôt, apportant des vivres pour l'armée ; puis les cheikhs se présentèrent, adressant des prières à Dieu pour le maintien de leur sultan, et protestèrent de leur attachement pour lui ; ils lurent ensuite la première sourate du Coran, et terminèrent leurs prières en demandant à Dieu de faire périr les perturbateurs qui nourrissaient de mauvais desseins. En voyant cela le bey fut tranquillisé et se prit à douter des nouvelles qu'on lui avait données. Il fit lever le camp sans plus tarder et, le lendemain, l'armée partit pour Kairouan, où le bey tint ses audiences de justice comme d'habitude.

Mais là il reçut de nouveau des rapports alarmants sur l'attitude des gens du djebel Ousselat. Il envoya alors à son khalifat de Tunis l'ordre de faire établir des portes aux faubourgs de la ville, lui enjoignant de désigner des gardiens chargés de fermer ces portes à l'heure du coucher du soleil, au moment où les gens sont occupés à faire la prière. Quand il reçut cet ordre du bey, le khalifat déploya une grande diligence dans son exécution ; il fit construire les maçonneries des portes en même temps que les menuisiers fabriquaient les portes elles-mêmes, de sorte que tout fut prêt et mis en place en peu de temps. Il convoqua alors les cheikhs des faubourgs et les invita à désigner des gens qui, moyennant une rétribution suffisante, se chargeraient d'ouvrir ces portes le matin et de les fermer le soir, à l'heure du coucher du soleil, afin que les gens fussent obligés de rentrer dans leurs quartiers avant ce moment. Les cheikhs choisirent des individus capables d'exercer une surveillance constante et, comprenant la grave responsabilité qu'ils encouraient, ils prépo-

sèrent deux gardiens à chaque porte, les prévenant qu'ils seraient rendus responsables si ce que l'on voulait empêcher se produisait, et que dans ce cas personne au monde ne pourrait les empêcher d'être pendus. Ces gens furent ensuite présentés au khalifat qui leur remit leurs traitements et leur fit les recommandations les plus sérieuses en leur confiant les clefs des portes dont ils étaient chargés; ils déclarèrent répondre de l'exécution de la consigne qui leur était donnée, et prirent l'engagement de ne laisser entrer ou sortir personne après l'heure du coucher du soleil. Mais la fatalité est plus forte que toutes les précautions.

Quand le pacha Ali apprit ce qui se passait, il fut envahi par un chagrin mortel, parce qu'il comprenait que toutes ces mesures étaient dirigées contre lui et n'avaient d'autre but que de l'empêcher de sortir de la ville et de s'enfuir. Lorsque le bey revint de son voyage, le pacha alla le saluer comme d'habitude et rentra ensuite dans sa maison. L'émir Hassine donna l'ordre à quelques-uns de ses intimes habitant Tunis, et sur la discrétion desquels il pouvait compter, d'observer eux-mêmes et de faire surveiller la maison de Ramdane-Bey, afin de lui faire connaître tous les gens qui y entraient ou en sortaient, riches ou pauvres, et qu'ils fussent ou non suspects. Ses ordres furent exécutés et la maison où habitait Ali fut l'objet d'une surveillance secrète; mais ce qui doit arriver arrive malgré tout.

Le pacha ne tarda pas à apprendre qu'il était épié; sa peur n'en fut que plus forte, et il commença à craindre pour sa vie. Il chercha alors qui pourrait lui venir en aide dans cette circonstance et fit choix pour cela d'un des fonctionnaires de son oncle, le nommé Ahmed ben Meticha, dont il n'ignorait pas la perfidie et la duplicité et qu'il connaissait comme travaillant à la ruine du bey. Il lui envoya un homme de confiance pour lui demander de venir le voir en se déguisant en mendiant. Quand Ahmed ben Meticha reçut l'envoyé d'Ali, il lui promit d'aller chez ce dernier à l'heure de la prière de la nuit; il s'y rendit en effet et pénétra chez le pacha avec l'individu qui était venu le voir pendant la journée. Ali le reçut avec joie, le fit asseoir à côté de lui et l'entretint sans témoins, se plaignant à lui de ce qu'avait dit Ahmed Chelbi le jour de la parade, et ajoutant que son oncle devait considérer sans doute que les hommes de valeur étaient rares, puisqu'il le tenait enfermé dans sa maison et qu'il avait mis des portes aux faubourgs pour l'empêcher de sortir. « Je n'ai pas trouvé, lui dit-il, d'ami intime à qui je puisse faire part de la situation pénible dans laquelle je me trouve, mais je sais que vous m'aimez », et il insista sur l'amitié qu'il avait pour Meticha, jusqu'à ce que ce dernier ait fini par lui dire : « Je suis votre esclave et votre serviteur; qu'avez-vous à me dire? »

Le pacha lui fit part alors de ce qu'il avait combiné avec le cheikh

des Ousselatia, qui avait accepté ses avances et était rentré au djebel Ousselat, où il avait gagné à sa cause beaucoup de jeunes gens; il ajouta que son oncle avait eu vent de ce qui se passait, qu'il était allé dans ce pays et qu'il n'était pas encore entièrement convaincu, mais qu'il avait pris des précautions contre son neveu et avait fait fermer les portes des faubourgs chaque soir, à l'heure du coucher du soleil, pour l'empêcher de s'enfuir. « Si tu consens à me venir en aide, ajouta-t-il, je te considèrerai comme mon ami le plus intime, parce que tu auras partagé ma joie et mes tristesses. » Ahmed ben Meticha lui promit son concours, quelque risques qu'il dût courir pour cela. Le pacha fit alors apporter le souper, ils mangèrent ensemble; puis, quand ils eurent fini, ils prirent l'engagement de se servir mutuellement et lurent la première sourate du Coran pour se lier par un serment inviolable.

Le pacha ordonna ensuite à Meticha de faire passer ses biens et sa famille en lieu sûr, de façon à être prêt à le rejoindre dès qu'il apprendrait sa fuite.

C'est dans ces conditions que commença l'année 1139, [1] et il y a lieu de remarquer que toutes les années dont le millésime est terminé par un 9 sont marquées par quelque calamité, ainsi qu'on le constatera plus loin. Cette année fut la dernière année heureuse pour la Régence, et depuis il n'est arrivé que des malheurs.

Au début de cette année, la pluie tomba pendant cinq mois d'une façon presque continue. A Béja on vit, à la tombée de la nuit, une sorte d'éclair partant du sud et allant jusqu'à la fin de l'horizon à l'est, après quoi le ciel resta éclairé jusqu'à minuit par des lueurs intermittentes. Tout le blé qui se trouvait dans les silos, les maisons et les magasins fut attaqué par les charançons, et les tas entiers se gâtaient par le contact avec les parties attaquées, même lorsque les grains étaient conservés dans des magasins élevés. Les gens qui avaient du blé furent obligés de louer des bêtes de somme et des zembils [2] pour le jeter sur les ordures, ce qui leur occasionna des pertes énormes.

Cette année-là, le caffis [3] de blé valait à Béja 5 piastres et personne n'en achetait; on avait quatre pains d'un retel [4] chacun pour 1 nasri [5] et personne n'en mangeait. Le kontar [6] de miel valait 3/4 de piastre

(1) Août 1726.

(2) Sacoches d'alfa que l'on met sur les bêtes de somme de telle façon qu'il pend un sac de chaque côté de l'animal. C'est à l'aide de ces sacoches que l'on transporte ce qui ne peut pas être mis en ballots, comme par exemple la terre, les décombres, les ordures, etc.

(3) Le *caffis* de Tunis valait 5 hectolitres 20, et le *caffis* de Béja valait exactement le double.

(4) Le *retel attari*, qui était le plus usité, valait environ 500 grammes.

(5) Le *nasri* était le tiers de la caroube.

(6) Nous avons vu précédemment que le *kontar* le plus usité valait environ 5 kilogrammes.

et 2 caroubes, la grande koulla[1] de beurre salé 5/4 de piastre ou 1 piastre 1/2. Les dattes du Djerid valaient 1 nasri les trois retels et personne n'en achetait; on les vendait à crédit jusqu'à l'été pour 3 piastres la charge. Une belle vache grasse valait 3 piastres, un taureau de labour 4 piastres. On avait un retel et demi de viande de bœuf pour 1 nasri. Le caftan, [2] avec la joukha et les accessoires, valait 30 piastres. Les vêtements de femme n'arrivaient pas à 5 piastres. Une pièce de lin fin de Nabeul, de deux draâs de largeur, valait 5 piastres. On avait un cheval de trait pour 7 piastres ou 8 au maximum, un cheval de selle pour 20 piastres. On donnait l'orge aux bœufs par gros sacs à la fois.

Pendant cette année, la sécurité fut complète dans le royaume et l'on n'entendit pas parler de vols. Personne n'eut l'occasion de se plaindre au prince d'avoir été molesté ou dépouillé. Chacun vivait dans sa maison sans préoccupations pour la nourriture de chaque jour. Tous les habitants de l'Ifrikia jouissaient de la paix la plus complète.

Lorsqu'arriva l'époque du départ de la colonne d'hiver, le bey partit pour Kairouan afin d'y rendre la justice comme d'habitude pendant quelques jours.

La nouvelle d'une descente prochaine des chrétiens dans les ports commença alors à se répandre partout, et parvint jusqu'à Kairouan. Le bey s'en émut et il en parla une fois dans une réunion intime. « Nous en savons plus que vous à ce sujet », lui répondirent ses amis; et comme le prince leur demandait s'il ne devait pas considérer cela comme un indice dangereux, ils gardèrent le silence.

Le lendemain, à l'heure de la prière de l'après-midi, il envoya chercher le cadi Ali Chaïb et lui dit : « Tu es le seul dans les paroles de qui je puisse avoir confiance; après le coucher du soleil, va discrètement chez le pieux cheikh Sidi Abd el Ali, présente-lui mes salutations et attends ensuite qu'il entame la conversation; s'il te dit quelque chose d'intéressant, tu me le rapporteras. » Le cadi attendit l'heure de la prière de la nuit et se rendit auprès de Sidi Abd el Ali, qui congédia tout le monde pour rester seul avec lui. Après avoir reçu les salutations de l'émir Hassine, le cheikh garda quelque temps le silence, puis, se tournant vers le cadi, il lui dit : « C'est notre père Hassine qui t'envoie au sujet des bruits qu'on met en circulation? » Et, sur la réponse affirmative du cadi, il ajouta : « Transmets-lui mes salutations et dis-lui que je me porte garant pour les chrétiens qui peuvent venir par mer, mais qu'il doit prendre toutes ses précau-

(1) La *koulla* de Tunis, la plus usitée, valait un peu plus de 10 litres. Les autres *koullas* valaient jusqu'à 15 litres.

(2) Le *caftan* est un long vêtement à manches, tombant jusqu'aux pieds et ouvert par devant. Sous le caftan on porte un autre vêtement de même forme, mais généralement de couleur claire, appelé *joukha*, serré autour de la taille par une ceinture de laine ou de soie.

tions contre les chrétiens de la terre.» Puis il prit congé du cadi qui retourna chez le bey Hassine et lui rapporta les paroles du cheikh, ajoutant : « Pour moi, j'ignore qui sont ces chrétiens de la terre.» Le bey dit : « Ce qui doit arriver, arrivera ! » Mais les paroles du cheikh restèrent péniblement gravées dans son cœur.

Le dernier vendredi où le prince fit la prière dans la mosquée hanéfite de Kairouan, lorsque l'imam eut achevé son sermon et voulut descendre de la chaire, un homme adonné à la vie ascétique et nommé El Ghardaoui se leva et dit: « Mes amis, que Dieu vous accorde des compensations pour la perte que vous venez de faire en la personne de votre émir! » Tout le monde demeura stupéfait, et sans la présence du bey Hassine, la prière aurait été arrêtée. Lorsqu'elle fut terminée, les gens sortirent en commentant ce qu'avait dit El Ghardaoui.

Quant au bey, il abrégea ses prières et rentra chez lui. Il voulait sévir contre El Ghardaoui, mais ses amis l'en empêchèrent. Il fut vivement attristé de ce qui s'était passé et dit : « Voilà le second avertissement qui m'est donné ; le premier venait du cheikh Abd el Ali. Que Dieu me préserve de leurs prédictions! » Il donna bientôt l'ordre de lever le camp, partit de Kairouan plus tôt qu'il n'avait coutume de le faire, et, même après être rentré au Bardo, il resta sous le coup de l'impression pénible et de l'effroi que ces événements lui avaient causés.

VI

Fuite d'Ali-Pacha. — Le Bey envoie inutilement des cavaliers à sa poursuite. — Ahmed ben Meticha rejoint le pacha au djebel Ousselat.

Quant à Ali-Pacha, lorsque son oncle revint de ce voyage et qu'il apprit ce qu'avaient dit le cheikh Abd el Ali et El Ghardaoui, il se dit que le bey allait maintenant penser à lui sans cesse, et qu'il se trouverait dans une position dangereuse, puisqu'il était comme prisonnier dans sa maison. Il se querella alors avec sa cousine et en prévint le bey, qui envoya chercher sa fille et la ramena en voiture au Bardo. Ayant obtenu ce qu'il voulait de ce côté, Ali donna l'ordre à son épouse Kebira Mamia de cacher tout ce qu'elle avait de précieux chez une personne de confiance, parce qu'il allait fuir avec son fils Younès. Kebira se mit à pleurer et à gémir, mais cacha ses biens comme il le lui demandait.

Au commencement du mois de redjeb, Ali-Pacha envoya chercher Ahmed ben Meticha à l'heure du coucher du soleil et lui dit de se préparer. Depuis longtemps il guettait le moment où les rues étaient

désertes et où les gardiens des portes étaient absents, et il constata que l'heure favorable était celle du coucher du soleil, pendant que les gens étaient occupés à manger chez eux.

Lorsqu'arriva le moment de partir, il fit évacuer le vestibule et le premier étage de sa maison et donna l'ordre à son portier de dire à ceux qui viendraient le demander qu'il était malade et n'était pas sorti de sa maison. Toutes les personnes qui se présentèrent furent renvoyées par le portier. Le pacha choisit alors parmi ses serviteurs un homme de confiance et lui donna l'ordre de préparer ses affaires, de monter à cheval, d'aller en avant jusqu'à un endroit situé au milieu des oliviers, sur la route de Bab-el-Gordjani, et de l'y attendre ; ce qui fut fait. Puis le pacha fit préparer son cheval et une monture pour son fils Younès, et attendit le coucher du soleil. Quand les muezzines annoncèrent la prière du maghreb, que les gens rentrèrent chez eux et que la Casba fut fermée, il monta à cheval avec son fils Younès, qui était encore un enfant, et, suivi d'un domestique monté sur une mule, il sortit de sa maison, abandonnant les rênes sur le cou de sa jument qui marchait doucement, et affectant de regarder autour de lui avec indifférence. Arrivé en face de la Casba, il tourna dans la direction de la porte Bab-Menara, la franchit et entra dans le faubourg. Il se dirigea alors vers une porte que les uns disent être Bab-Sidi-Zouaoui, d'autres Bab-Sidi-Kassem-el-Djelizi, d'autres Bab-el-Gordjani, d'autres enfin Bab-el-Fellah. Lorsqu'il arriva à la porte en question, il la trouva ouverte et sortit en se dirigeant vers l'endroit où son serviteur l'attendait. Cela se passait pendant les deux dernières nuits sans lune de la fin du mois, et les astrologues enseignent que ceux qui désirent faire une chose secrètement doivent l'entreprendre pendant une de ces deux nuits s'ils veulent être assurés du succès. Quand le pacha eut rejoint ses amis, il leur demanda s'ils avaient été vus ; ils répondirent que non, et il partit alors avec un certain nombre d'entre eux.

Il était écrit que le bey entendrait parler de la fuite de son neveu dans la nuit même. Le café de Youssef-Dey était loué par un nommé Mohammed el Arbi, qui avait son domicile dans le faubourg de Bab-Menara. Il ne sortait de son café qu'après le coucher du soleil; il allumait alors sa lanterne et prenait le chemin où se trouvait le puits dit *Bir-el-Hammam*, puis tournait dans la direction de la Casba, dont il longeait les murs pour sortir par Bab-Menara. La nuit où Ali-Pacha s'enfuit, notre homme alluma sa lanterne et partit de son café en suivant le même chemin que d'habitude; mais, arrivé à l'escalier de la tourba qui est en face de la Casba, il s'assit pour attendre un de ses aides qui s'était écarté un instant. A ce moment passait Ali-Pacha, accompagné de son fils Younès et de son domestique; le pacha rendit à cet homme son salut et continua son chemin en se

dirigeant vers Bab-Menara. Mohammed el Arbi se dit : « Voilà qui est étonnant; où peut bien aller le pacha? Ce n'est pas au Bardo, car à cette heure le Bardo est fermé. Il ne peut pourtant monter à cheval qu'avec l'autorisation de son oncle. » Il se mit à réfléchir à ce sujet et ne tarda pas à comprendre la vérité. Il se dit alors : « Chez qui vais-je porter maintenant cette nouvelle? Tous les gens que je pourrais en informer habitent loin d'ici, sauf Amor el Mourali; je vais aller chez lui. » Il s'y rendit et y arriva vers l'heure de la prière de la nuit; comme il le connaissait parfaitement, il demanda à être introduit auprès de lui et le trouva au premier étage de sa maison, en conversation avec des amis. Il salua El Mourali qui lui dit : « Sois le bienvenu, cafetier; qu'y a-t-il pour ton service? » Il pensait que cet homme venait pour lui acheter du café, car il était commerçant. Mohammed el Arbi lui dit qu'il avait une communication secrète à lui faire, et lui raconta qu'il avait vu passer le pacha. « Pourquoi, lui dit El Mourali, es-tu venu me dire cela à moi plutôt qu'à un autre? quel besoin avais-tu de te mêler d'une affaire qui ne te regarde pas? Va-t-en, et je ne te remercie pas de l'idée que tu as eue de venir me trouver. » Le pauvre homme sortit, ne sachant où poser ses pieds, consterné d'avoir parlé et se faisant toutes sortes de reproches.

Quant à Amor el Mourali, il se mit à marcher dans sa chambre, se disant à lui-même : « Quand bien même je ne dirais rien la nouvelle ne manquera pas de se répandre demain, car le cafetier en parlera aux gens qui iront chez lui; il leur rapportera ce que je lui ai dit; chacun le redira de son côté; les amis du bey Hassine ne tarderont pas à le savoir, et je me trouverai dans une mauvaise passe. » Il donna l'ordre alors qu'on allumât sa lanterne, la fit porter devant lui par un domestique, et se dirigea vers la maison de Ramdane-Bey. Il ne vit personne dans le vestibule, monta au premier étage et n'y trouva qu'un individu qui dormait. Il le réveilla, lui demanda où était le pacha, et l'homme lui répondit qu'il ne l'avait pas vu depuis le soir et ne savait pas où il était. Amor el Mourali vit alors que le cafetier avait deviné juste. Il redescendit et rencontra dans le vestibule un chrétien qu'il interrogea et qui lui apprit que le pacha était parti à cheval avec son fils et son domestique, sans qu'on sache où il était allé. El Mourali lui demanda des nouvelles de Kebira Mamia, la femme du pacha, et le chrétien lui répondit : « Elle est sortie de la maison, où il ne reste plus que quelques domestiques ; quant à moi, on m'a placé ici pour observer les personnes qui entrent. » El Mourali acquit alors la conviction que le pacha avait quitté Tunis, et il se dirigea vers la maison du daouletli, à qui il fit part de la fuite d'Ali-Pacha, et demanda qu'on lui fît ouvrir les portes pour aller au Bardo porter la nouvelle au bey. Le daouletli donna l'ordre d'ouvrir la porte Bab-Menara et fit venir le cheikh du quartier, qu'il injuria

en lui disant : « Tu ne mérites que d'être pendu. Ouvre la porte. Que Dieu fasse sentir sa colère à toi et à celui qui t'a nommé cheikh ! » La porte fut ouverte et El Mourali sortit. La nouvelle de la fuite du pacha ne tarda pas à se répandre dans la ville, où régna pendant la nuit une grande émotion.

El Mourali partit après la prière de la nuit. Lorsqu'il frappa à la porte du Bardo, on prévint le khasnadar, qui pensa de suite qu'Ali-Pacha avait dû sortir de Tunis. Il se leva aussitôt et se rendit à la chambre du bey, qui s'entretenait avec quelques intimes, pour lui demander l'autorisation de faire ouvrir la porte à El Mourali. Le bey donna l'autorisation, et lorsque El Mourali entra, le khasnadar lui demanda si le pacha était parti ; sur sa réponse affirmative il l'introduisit de suite auprès du bey, qui lui dit : « Est-ce que ma mère est morte ? »

Quand le prince apprit la nouvelle, il sauta debout aussitôt, et les gens qui habitaient au Bardo, aghas et kahias, se réunirent dans sa chambre, debout devant lui. Il envoya Khalil-Agha avec des hambas vers Tabarka, le deuxième agha avec des hambas au Kef, le troisième agha à Kairouan, quelques-uns de ses serviteurs à Sousse et son domestique à Sfax. Dieu ne voulut pas lui indiquer les routes qui devaient mener le pacha au djebel Ousselat. Le prince se repentit alors de n'avoir pas suivi les conseils des gens qui l'engageaient à emprisonner ou à tuer son neveu, et il reconnut que s'il les avait écoutés il serait tranquille à cette heure. Ses intimes essayèrent de lui persuader que la nouvelle n'était pas aussi grave qu'il le pensait, que le traître serait dans l'impossibilité de rien entreprendre et qu'il ne tarderait pas à se repentir de son crime. Tous les habitants du Bardo étaient sous le coup de l'émotion la plus vive.

Les cavaliers battirent les routes pendant toute la nuit, galopant jusqu'au point du jour. Nous nous trouvions près de Béja lorsque les chevaux débouchèrent de la forêt, descendant la colline. Tous les gens les regardaient, disant : « C'est un malheur qui arrive à ceux qui n'en ont pas besoin. » On attendait avec anxiété l'arrivée de ces cavaliers. Ils montèrent de l'oued Béja, et l'un d'eux, se détachant du groupe, partit au galop dans la direction du village, se dirigeant vers la maison du caïd Amor el Hadjiri, à qui il parla en secret ; puis il fit mettre sa selle sur un autre cheval. Tout le monde arriva pour apprendre de quoi il s'agissait. Le caïd monta sur un cheval en faisant conduire le sien à la main et se porta au-devant de Khalil-Agha, qu'il rencontra près de la ville. Khalil-Agha descendit de cheval pour monter sur celui du caïd, et plusieurs de ses compagnons, dont les chevaux étaient fatigués, en firent autant. La célérité avec laquelle marcha Khalil-Agha mérite d'être signalée. Il quitta le Bardo

au quart de la nuit (on était alors au commencement du printemps) et au point du jour il arriva chez les gens qui habitent la forêt.

Le bey Hassine passa la nuit à converser avec ses intimes. Au lever du soleil il se leva et fit ses ablutions et ses prières. Les gens arrivèrent alors de Tunis, avant l'heure habituelle, et se présentèrent la tête baissée à l'audience du bey. Ahmed ben Meticha entra, revêtu de son uniforme et accompagné de son fils, baisa la main du bey et lui dit : « Je suis votre serviteur ; donnez-moi vos ordres ; souvent vous m'avez fait jouir de vos bienfaits, et je suis impatient de vous montrer ma reconnaissance », et il insista dans ce sens auprès du bey ; mais tout dans son extérieur disait : « Je vais fuir moi aussi. » Le bey lui donna des cavaliers avec lesquels il partit au galop. Or, il était convenu entre lui et Ali-Pacha qu'il sortirait de Tunis après le coucher du soleil et qu'il n'y resterait après le départ du pacha que s'il avait encore quelque chose à cacher ; en tout cas, il avait promis de le rejoindre au djebel Ousselat. Ahmed ben Meticha sortit à cheval de sa maison après avoir mis en sûreté ce qu'il possédait et fait partir sa femme et ses domestiques. Une fois ces précautions prises, il monta à cheval comme nous l'avons dit. Quand il perdit de vue Tunis à l'horizon, il ne se sentit plus de joie. Il descendit alors de cheval, tout le monde s'arrêta, et il s'écarta comme pour satisfaire un besoin naturel. Son absence se prolongeant, les cavaliers s'impatientaient, disant : « Sommes-nous condamnés à rester ici ? » Son fils leur dit alors : « Excusez-le : il est malade, et chaque fois qu'il doit aller à la selle, c'est comme s'il allait mourir. » Il rejoignit alors les cavaliers, poussant des gémissements et le visage contracté, et remonta sur sa jument ; mais il ne marchait qu'au pas et saisissait toutes les occasions pour ralentir encore son allure. La nuit, la troupe s'arrêta. Voilà ce que fit Ahmed ben Meticha.

L'agha qui se dirigeait vers Kairouan apprit qu'Ali-Pacha était arrivé au djebel Ousselat, et il donna l'ordre à un de ses cavaliers de revenir sur ses pas pour en informer le bey Hassine. Le cavalier pressa sa marche et revint promptement au Bardo porter cette grave nouvelle au bey, qui en fut très vivement affecté. Le bruit se répandit rapidement dans toute la Régence, et les cavaliers envoyés dans toutes les directions revinrent au Bardo.

Quand le pacha Ali sortit de Tunis, il se rendit bien compte du danger qu'il courait s'il était rejoint. Aussi fit-il diligence pendant la nuit et le jour, en sorte que le premier soir il arriva au pied du djebel Ousselat et envoya prévenir les habitants de son arrivée. La nouvelle se répandit aussitôt dans toute la montagne et chacun, grands et petits, même les jeunes filles, se hâta d'accourir. Tous ces gens se présentèrent devant le pacha et lui baisèrent la main, lui souhaitant la bienvenue et l'assurant qu'il n'avait plus rien à crain-

dre. Ils le firent ensuite pénétrer dans la montagne et le conduisirent à Bou-Rehal, où on lui aménaga une maison, et les jeunes gens firent parler la poudre. Lorsqu'il se vit en sûreté, il leur dit : « Il faut songer aux gens qui viennent pour me rejoindre. Allez au-devant d'eux sur les routes, et quand vous les rencontrerez empressez-vous vers eux et rejoignez-les. » Ils lui répondirent : « Rassurez-vous au sujet de votre oncle ; s'il plaît à Dieu, nous vous ferons atteindre votre but et nous vous amènerons ceux de vos amis qui doivent vous rejoindre. » Ils sortirent alors, réunirent tous les gens en état de porter les armes et les envoyèrent au-devant des gens qui arrivaient.

Quant à Ahmed ben Meticha l'ingrat, il apprit qu'Ali-Pacha était entré au djebel Ousselat. Les cavaliers qui l'accompagnaient lui dirent alors : « L'homme que nous cherchons est arrivé dans un endroit où il peut se considérer comme en sûreté ; il est inutile de le poursuivre plus loin. Puisque cette nouvelle est certaine, revenons sur nos pas pour qu'il ne nous arrive pas malheur. » Mais Ahmed ben Meticha leur dit : « N'avez-vous pas honte ? et oserez-vous vous présenter devant l'émir en lui disant que, dès que vous avez appris la nouvelle de l'arrivée du pacha au djebel Ousselat, vous êtes revenus sur vos pas sans vérifier si ce fait était exact ? Allons jusqu'au pied de la montagne pour contrôler l'exactitude de cette nouvelle de la bouche des gens du pays. Si vous refusez de faire cela, je signalerai votre conduite au bey Hassine. » Ils le suivirent alors à contrecœur et arrivèrent au pied de la montagne. Ils furent enfin aperçus des gens envoyés par Ali-Pacha, qui se précipitèrent sur eux, les entourèrent et tirèrent des coups de fusil en leur criant : « Descendez de vos montures et ôtez vos vêtements si vous ne voulez pas avoir la tête tranchée. » Ahmed ben Meticha dit à ces gens : « Ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis Ahmed ben Meticha. » Ils répondirent : « C'est vous que nous cherchons. Vous allez nous suivre dans la montagne, ou votre affaire est faite. Inutile de parler davantage. » Il leur dit alors : « Laissez partir au moins ces cavaliers pour qu'ils racontent au prince ce qui m'arrive. » Or c'était une ruse de leur part, concertée avec le pacha. Après quelques pourparlers ils décidèrent que les cavaliers partiraient de suite, prirent la jument d'Ahmed ben Meticha par la bride et le conduisirent dans la montagne ; ses enfants le suivirent. Il se retourna alors vers ses compagnons et leur dit : « Vous voyez ce qui nous arrive ; vous n'avez aucun blâme à encourir dans ces conditions ; hâtez-vous donc de repartir, et dites au bey Hassine que le djebel Ousselat s'est insurgé et a embrassé la cause de son neveu. »

Les cavaliers partirent, consternés du malheur qui leur était arrivé ; ils s'arrêtaient après chaque mille, et le bey trouvait qu'ils étaient

bien longs à revenir, car tous ceux qu'il avait expédiés étaient déjà rentrés. Il commençait à s'inquiéter, craignant une trahison de la part d'Ahmed ben Meticha. Il envoya alors un de ses hambas à la maison de ce dernier pour savoir ce qu'étaient devenus sa femme et ses enfants. L'envoyé monta à cheval, entra dans le faubourg de Bab-Souika et frappa à la maison d'Ahmed ben Meticha, mais les chiens seuls répondirent. Il descendit alors de cheval, entra dans la maison qui était silencieuse et n'y trouva personne qui pût lui donner un renseignement. Il remonta alors à cheval, revint au Bardo et rendit compte de sa mission, ajoutant : « La maison n'est habitée que par les djinns. » Le bey Hassine acquit ainsi la conviction qu'Ahmed ben Meticha avait trahi. Quelque temps après, il reçut de ses nouvelles par les cavaliers qu'il avait envoyés avec lui et qui l'informèrent de ce qui leur était arrivé.

Quant à Ahmed ben Meticha et à ses enfants, ils arrivèrent auprès d'Ali-Pacha à qui ils baisèrent la main et qui les félicita d'être parvenus jusqu'à lui sains et saufs.

Le bey Hassine se préoccupa alors des mesures à prendre dans cette grave occurrence. Ses familiers furent très préoccupés en voyant son inquiétude ; ils ne pensaient plus à manger ni à boire, et quand ils se trouvaient en sa présence ils baissaient la tête et gardaient les yeux fixés à terre. Aucun d'eux n'osait parler ni répondre à son voisin.

VII

État des esprits au djebel Ousselat. — Le Bey fait cerner la montagne par les tribus voisines. — Enrôlements de volontaires. — Les Oulémas déclarent qu'il est permis de tuer le pacha et ses partisans. — Les conseillers du Bey l'engagent à employer la ruse plutôt que la force.

Quand les gens du djebel Ousselat se furent mis en état de rébellion ouverte, ils écrivirent à ceux de leurs parents qui étaient éloignés de revenir en hâte dans la montagne s'ils ne voulaient pas être séparés d'eux tout à fait pour ne les rencontrer que le jour du combat. En recevant ces avis, tous ces gens s'enfuirent en abandonnant leurs marchandises.

Parmi les habitants du djebel, il en était qui se préoccupaient de la situation grave dans laquelle ils se trouvaient et n'approuvaient pas ce qu'avaient fait quelques-uns d'entre eux. Quand ils voyaient ces derniers dans la joie ils leur disaient : « Malheur à vous ! vous ne savez pas ce qui vous attend, vous, vos enfants, votre famille et vos biens, mais vous l'apprendrez plus tard. Quand le bey fera

le siège de notre montagne, ce sera la ruine de nos maisons, la captivité pour nos femmes, et nous aurons la tête tranchée. Et vous, jeunes gens, qui vous êtes montrés ingrats envers notre maître, vous subirez le sort que nous avons déjà subi. » Quand Ahmed ben Meticha entendait parler de ces discours que tenaient les vieillards aux jeunes gens, il allait aux lieux où se réunissaient ces derniers, s'asseyait au milieu d'eux et leur racontait toutes sortes de mensonges. « Je n'ai été favorable, disait-il, aux projets du pacha, et je n'ai consenti à abandonner tout ce qui m'est cher que parce que je sais que les soldats turcs sont avec le pacha et que ce sont eux qui l'ont engagé à se retirer au djebel Ousselat, en lui promettant de déserter par bandes et de le rejoindre comme l'ont fait les soldats de Ramdane-Bey lorsque Mourad-Bey s'est retiré dans cette montagne. (1) Ce sont les aghas qui sont venus alors les premiers au djebel. J'attends les résultats de l'accord entre le pacha et les troupes, et sous peu vous les verrez venir dans notre montagne. Je tiens tout autant que vous à la vie. » — « Chacun cherche à conserver la vie par tous les moyens possibles », lui répondaient-ils. Il leur disait alors : « Je n'aurais pas rejoint le pacha si je n'avais pas su que sa cause était la bonne. » Enfin, il insistait tellement auprès des jeunes gens que ceux-ci finissaient toujours par le croire et reprenaient leur gaîté. Il leur disait encore : « Je dispose absolument des soldats zouaouas et je n'ai quitté Tunis et ma famille que parce que je suis sûr que les zouaouas me rejoindront dès qu'ils sauront où je suis. Avant deux mois vous aurez ce que vous désirez, et le chef auquel vous obéirez vous enrichira. » Puis il revenait vers Ali, lui rendait compte des conversations qu'il avait eues, et le pacha le félicitait de sa conduite.

Quant au bey Hassine, il fit convoquer par des hambas les cheikhs des Djelass, des Oulad-Aoun, des Kohoub et Gouazines, et tous ceux des tribus qui habitaient près du djebel Ousselat. Lorsqu'ils furent en sa présence, il leur donna l'ordre d'entourer la montagne de chaque côté, de tuer tous les gens de ce pays qui tomberaient entre leurs mains et d'envoyer leurs têtes au Bardo.

Le bey avait dit un jour : « Une tribu qui m'est spécialement chère est celle des Djelass; ils sont la tête et les autres sont les pieds. » Ce propos avait été rapporté aux cheikhs de la tribu; aussi, lorsqu'ils furent en présence du bey, s'assirent-ils devant lui en lui disant : « Nous sommes vos serviteurs, et vous êtes notre maître. Si nos guerriers meurent dans la guerre contre vos ennemis, ils seront remplacés par leurs fils qui donneront leur vie à leur tour pour

(1) Mourad, neveu de Ramdane-Bey, se révolta, en 1699, contre son oncle, qu'il fit mettre à mort. Le 1er volume de la *Correspondance des Beys de Tunis* contient, à la page 591, une lettre du consul Auger Sorhainde exposant que le bey Ramdane perdit le trône « non pas par le sort des armes ni par aucune effusion de sang, mais par la désertion universelle des troupes qui étaient de son parti, qui tout d'un coup l'ont abandonné... »

lutter contre ceux qui veulent vous enlever votre royaume. Nos cœurs sont à vous et ne changeront pas. »

Le bey Hassine les remercia, leur adressa quelques paroles aimables et leur fit remettre des vêtements, de l'argent, etc., pour eux et pour les gens de leur tribu. On leur distribua ensuite des fusils, de la poudre et du plomb pour qu'ils puissent combattre les insurgés, et le prince les renvoya chez eux. Quand ils furent revenus dans leurs douars ils firent une distribution de l'argent qui leur avait été remis pour cela par le bey, et les gens de la tribu se tinrent sur le pied de guerre avec les gens du djebel Ousselat.

Quant aux autres cheikhs, comme ceux des Oulad-Aoun, le bey les fit venir devant lui, leur adressa ses recommandations, leur fit distribuer des vêtements, de l'argent et des armes et leur dit : « Je compte sur vous et j'espère que vous ne tromperez pas ma confiance. Voilà de l'argent pour ceux qui sont restés chez vous. Je sais que vous habitez près du djebel Ousselat et que les gens de cette montagne sont liés avec vous par des liens d'amitié et de parenté. Ne soyez pas entre eux et moi comme la chauve-souris (1) et ne trahissez pas votre sultan. Occupez des points d'où vous pourrez observer les insurgés, empêchez-les de descendre chez vous, et s'ils y viennent emparez-vous d'eux et tuez-les. Ce sont des hommes sans parole et sans foi, des gens sourds, muets et aveugles, de vrais mulets qui ne savent que ruer. Et maintenant que vous connaissez mes instructions, levez-vous et rentrez chez vous avec le salut. »

Un des assistants, qui avait des relations habituelles avec un des familiers du bey, prit la parole en ces termes : « Monseigneur, ayant entendu parler souvent des gens de cette montagne, des villages qui y existent et de l'abondance qui y règne, j'avais un grand désir de voir ce pays. Une affaire m'appela un jour chez des gens qui demeuraient près de là ; j'y vis une occasion de visiter cette montagne et je demandai à plusieurs de mes amis de monter à cheval avec moi pour m'accompagner dans cette excursion. En apprenant ce que je voulais faire, mes amis se moquèrent de moi et me dirent : « Que pensez-« vous donc y trouver ? Si vous entrez dans la montagne vous n'y ver-« rez qu'un village perché sur une cime élevée et accessible seule-« ment pour les gens du pays. Au milieu de cette contrée sont des mon-« tagnes inabordables où aucun prince ne pourra jamais pénétrer, « quand même ce serait Timour (2) avec ses armées. Les gens vivent « sur les crêtes de ces montagnes comme des singes. Mais puisque « vous le désirez, nous vous accompagnerons pour que vous puissiez

(1) C'est-à-dire « ne cherchez pas à ménager les deux partis en faisant comme la chauve-souris, qui se dit oiseau avec les oiseaux et souris avec les souris ».

(2) Timour-lenk, c'est-à-dire Timour « le boiteux », généralement connu sous le nom de Tamerlan.

« voir vous-même tout cela. » Ils montèrent à cheval avec moi et nous pénétrâmes dans la montagne par un défilé très difficile à franchir et dont nous ne sortîmes qu'à grand'peine. Arrivés ensuite à un passage facile, nous marchâmes sans voir autre chose que les crêtes des montagnes dressées vers le ciel. Je demandai à mes compagnons où se trouvaient les villages et la résidence du caïd. Ils s'arrêtèrent et se mirent à rire en me disant : « Mettez la main sur votre turban, « levez la tête jusqu'à ce que le cou vous fasse mal et regardez les « hauteurs. » Je fis ce qu'on me disait et je ne vis que quelques figuiers de Barbarie, quelques oliviers et un sentier montant comme un minaret jusqu'au haut de la montagne. Mes compagnons me dirent : « Avez-vous tout vu et tout examiné ? » Je leur répondis : « Je n'ai « vu qu'un chemin qui a l'air d'un sentier de fourmis et des figuiers « en haut de la montagne. » Ils me dirent alors que le village était au milieu de ces figuiers, qu'on l'appelait El-Orma et que tous étaient comme celui-là. Nous arrivâmes ensuite à un oued où se trouvaient des femmes vêtues de ouezras noires et des hommes assis auprès d'elles. Nous les saluâmes en leur adressant la parole et ils nous répondirent dans un jargon qui diffère de toutes les langues connues. Les hommes étaient vêtus de ouezras grises et de djebbas. Je ne vis nulle part de minaret ni de grande mosquée pour les deux fêtes et pour la prière du vendredi. Tout cela me fit comprendre que ce n'étaient pas des gens de race. Mes amis me firent franchir ensuite le col par où passe la route de Kairouan, et je sortis de là avec la tête qui me tournait comme si j'avais été ivre. Depuis, je me suis bien promis de ne plus croire un mot des merveilles qu'on me raconterait, quand bien même il s'agirait d'*Erm-aux-Colonnes*.(1) »

Le bey sourit des paroles de cet homme, et les assistants prirent le plus grand intérêt à son récit.

Le prince envoya à son frère Ahmed-Bey l'ordre de fortifier la ville de Kairouan, de faire préparer les cavaliers qu'il avait à sa disposition et de réunir le goum. « Si tu désires, lui écrivait-il, voir le succès des armes de ton frère, envoie contre les gens de la montagne ceux qui peuvent leur apporter le malheur et méfie-toi des traîtres. »

Lorsqu'on sut qu'Ali-Pacha s'était fortifié dans le djebel Ousselat, on vit affluer les vauriens et les gens de sac et de corde, qui quittaient leurs villages en tenant des propos de nature à faire présager leurs méfaits, et venaient trouver le bey par bandes en demandant à être enrôlés pour toucher la solde. Ils le lassèrent si bien par leurs démarches qu'il finit par choisir parmi eux les jeunes gens sans fa-

(1) Ville fabuleuse où l'imagination des conteurs orientaux a entassé toutes les merveilles. La description de la ville d'*Erm-aux-Colonnes* fait l'objet d'un des contes des *Mille et une Nuits* qui ne figure pas dans la traduction française de Galland.

mille, à qui son khodja donnait des bons d'un nasri ;[1] ils allaient ensuite trouver les khodjas du Divan qui les inscrivaient sur leurs registres pour se débarrasser d'eux. Ces hommes s'installaient au Bardo, refusaient d'aller dans une autre garnison et se considéraient comme les fils du bey. Ceux qui recevaient un traitement se mirent à acheter des fusils et des ceintures parce qu'ils étaient venus sans aucun équipement. Ils n'avaient appris à connaître ni les fatigues des expéditions, ni les garnisons où l'on envoyait les troupes régulières turques, ni la vie des camps, ni les colonnes d'été où l'on pouvait faire le commerce et gagner de l'argent. S'ils étaient dans une armée c'était pour faire du commerce et s'ils allaient dans une garnison c'était pour y vivre dans le plaisir. En attendant ils touchaient régulièrement leur solde. Le prince ne s'occupait que de maintenir l'ordre parmi eux, sans les exercer et sans les occuper, jusqu'au jour où le corbeau de la ruine jeta parmi eux son cri sinistre et les sépara de leur père Hassine-Bey.

Quand le prince eut arrêté son plan de conduite, il attendit la réunion du Conseil de la maison du cadi de Tunis. Il s'assit alors dans la chambre de justice et du trône, ayant avec lui son imam, son cadi, le savant attaché à sa personne et ses intimes, et il dit : « O gens de justice, qui connaissez et jugez ceux qui font le mal, est-ce qu'il est permis de tuer cet homme et les gens de la montagne qui se sont joints à lui ? » Les membres du Conseil lui répondirent que, suivant les docteurs les plus autorisés, il était permis de tuer les rebelles, et ils citèrent un *hadits* à l'appui de leur opinion. Le prince écouta leur consultation, fut très satisfait de leur réponse, et l'assemblée se sépara.

La nuit suivante, comme le bey était assis et s'entretenait avec son imam, son cadi et quelques intimes, il se tourna vers Ali Chaïb, le cadi des troupes, et lui demanda pourquoi il n'avait pas pris la parole dans l'assemblée. « Je parlerai si vous me l'ordonnez », lui répondit Ali Chaïb. Le bey l'ayant engagé à parler sans crainte, Ali Chaïb dit :[2] « J'ai entendu raconter qu'un prince d'Asie se trouva un jour dans une situation analogue à la vôtre, un de ses sujets s'étant révolté contre lui et ayant cherché un refuge dans un pays inaccessible. Le prince chargea un homme vertueux et sûr d'aller s'établir à proximité du lieu habité par le rebelle, et il mit à sa disposition des troupes et de l'argent. Des relations ne tardèrent pas à s'établir entre les révoltés et les gens qui obéissaient à l'envoyé du prince ; mais ce dernier veilla à ce que dans aucune circonstance

(1) La *nasri* était le tiers de la caroube et la caroube la seizième partie de la piastre. Nous avons vu que cette dernière valait alors 4 livres 10 sols en monnaie de France de l'époque.

(2) Le discours d'Ali Chaïb est très développé dans le texte arabe. Nous le donnons en abrégé.

les rebelles n'eussent à se plaindre de lui, et il faisait même rendre les bestiaux qui leur avaient été enlevés par ses gens; si bien que les rebelles ne tardèrent pas à avoir pour lui la plus grande vénération, au point de le consulter comme arbitre de leurs différends. En même temps ils s'apercevaient que la présence au milieu d'eux du chef de la révolte ne leur procurait aucun avantage, et un parti se formait qui voulait que l'on rentrât dans l'obéissance due au prince. Le chef des révoltés voyant cet état d'esprit comprit le danger qu'il courait et résolut d'y parer en chassant le personnage qui détournait de lui ses partisans. Il réunit les gens sur lesquels il pouvait compter et descendit avec eux pour enlever son ennemi. Mais ce dernier, prévenu à temps, se mit à la tête de ses troupes et pénétra par un autre chemin dans la montagne, où il fut accueilli à bras ouverts par ceux qui étaient restés dans le pays; en sorte que le chef des rebelles se trouva chassé sans combat de son asile, privé de ses ressources et réduit à la fuite. »

Le bey répondit au cadi Chaïb : « J'ai compris la portée de l'exemple que tu viens de citer, et je suis tout disposé à imiter ce prince et à envoyer quelqu'un de confiance dont j'aurai éprouvé le courage. Mais tu n'ignores pas que les gens de l'Ifrikia sont des traîtres et des hommes sans foi, qui mangent notre bien tout en servant un autre maître. Est-ce qu'on ne voit pas parmi les partisans de mon neveu cet Ahmed ben Meticha qui avait épousé ma fille, à qui j'avais confié le commandement de mes troupes et qui, pourtant, s'est montré ingrat envers moi! Comment pourrais-je compter sur quelqu'un et croire à ses conseils? »

Les assistants se turent, comprenant que le bey était décidé à prendre lui-même la direction de cette affaire, sans compter sur personne de ses intimes ou de ses amis. Le prince, voyant que personne ne prenait plus part à la discussion, voulut tranquilliser ses auditeurs en revenant sur ce que ses paroles pouvaient avoir de désobligeant pour eux, et il leur dit : « Vous êtes mes intimes et vous seriez atteints par les malheurs qui me frapperaient. Levez-vous donc et réfléchissez pendant la nuit à tout cela. » L'un d'eux se leva et dit : « Seigneur, n'oubliez pas que les clefs de la ville de Tunis sont entre vos mains et que tous les soldats qui s'y trouvent vous obéissent, ainsi que les oudjaks de tout le pays. A Kairouan, qui est tout près du djebel Ousselat, il y a des gens qui vous sont entièrement dévoués et qui ne voudraient pas voir quelqu'un prendre votre place. Vous tenez donc les extrémités du pays aussi bien que la capitale. Que pourra faire le pacha dans ces conditions? Les bandes qu'il réunira ne se composeront que de gens affamés avec lesquels il lui sera impossible de rien tenter de sérieux. Si la situation se prolonge ils ne manqueront pas de l'abandonner. Le pacha chargera

peut-être son fils et Ahmed ben Meticha de leur faire de belles promesses et de leur donner des bons pour toucher de l'argent. Si les gens comptent sur ces promesses et persévèrent dans leur rébellion, ils se laisseront conduire au combat, leur situation s'aggravera, ils n'auront bientôt plus de quoi nourrir eux et leurs chevaux et ils en perdront beaucoup. Ils comprendront alors que leur perte est inévitable, ils se disperseront en abandonnant le pacha et viendront demander l'amane. Et vous, par la grâce de Dieu, vous vous trouverez affermi sur votre trône sans avoir eu à lutter. A mon avis, voilà ce qui ne peut manquer d'arriver. »

Le bey Hassine lui répondit : « Ce que tu viens de dire augmente la confiance que j'avais en toi. Mais tu as oublié que le mal qui atteint mes sujets retombe sur moi et qu'à cause de cela je ne dois pas désirer leur perte. » Le cheikh se tut et rougit.

Alors Hadj Youssef Bourteghiz, qui connaissait l'affection que le bey lui portait, comprenant que le prince voulait en finir promptement par la force, prit la parole et dit : « Seigneur, ne serait-il pas convenable d'envoyer vers les révoltés une députation de saints personnages qui les inviteraient à rentrer dans le devoir ? S'ils écoutent cette députation on les traitera avec bienveillance, et s'ils persistent dans leurs mauvais desseins il sera temps d'agir contre eux. On enverra alors des troupes, mais, du moins, vous n'aurez rien à vous reprocher et Dieu ne manquera pas de vous donner la victoire. »

Le bey Hassine lui répondit : « Je les briserai comme des œufs, je les frapperai avec l'épée jusqu'à ce qu'ils disparaissent et j'étoufferai le feu jusqu'à ce qu'il s'éteigne. Dieu nous jugera, et c'est lui le meilleur des juges. »

VIII

La femme d'Ali-Pacha, après avoir cherché un asile dans différentes maisons, finit par se réfugier chez le bey Hassine.

Dès les premiers jours de l'an 1140,(1) le bey commença à équiper les colonnes, à distribuer de l'argent et à réunir des troupes. Il ne dit pas une seule parole pouvant attrister son frère Mohamed-Bey, père d'Ali-Pacha, et il ne lui retira aucun des bienfaits dont il l'avait comblé ; ce prince vivait au Bardo dans d'excellents termes avec le bey ; il avait conservé auprès de lui des serviteurs, des montures, des esclaves blancs et noirs, et toute la suite qui lui avait été attribuée.

Le bey s'inquiéta de la femme de son neveu Ali-Pacha, qui se tenait

(1) L'année 1140 de l'hégire a commencé le 19 août 1727 et fini le 6 août 1728.

cachée dans une maison d'où elle ne voulait pas sortir, en compagnie d'une vieille femme qui lui rapportait les nouvelles du dehors.

On raconte que la première maison où se réfugia Kebira Mamia fut celle de Mohamed Lakhoua el Andalousi,[1] qui l'avait rencontrée en compagnie de l'épouse de Hassine el Kemiti, la vieille femme qui l'accompagnait. Cette femme fit entrer Kebira Mamia dans la maison de Lakhoua. Ce dernier, pour éviter les indiscrétions, donna l'ordre que la porte de sa maison restât toujours fermée et défendit de laisser sortir sa servante et ses enfants. Or, les Andalous étaient des gens à leur aise et qui s'entendaient à faire fructifier leurs revenus. Dès que la femme du pacha fut installée dans cette maison, elle fut rassurée, Dieu la cacha aux yeux de tous et elle commença à oublier ses malheurs.

Cependant l'émir Hassine envoya aux cheikhs des quartiers de la ville des instructions pressantes, les menaçant des peines les plus sévères s'ils ne faisaient pas rechercher la femme de son neveu. Les cheikhs lui donnèrent des assurances formelles, sans avoir réellement l'intention d'exécuter ses ordres. A ce moment la ville était divisée entre les partisans du pacha et ceux du bey. En sortant de chez le prince les cheikhs montèrent à Tunis et firent semblant d'exécuter les ordres qu'ils avaient reçus, mais sans ordonner des recherches sérieuses. Ils ne trouvèrent aucune trace de la femme du pacha et firent patienter le bey Hassine en lui disant : « S'il plaît à Dieu, nous vous l'amènerons avec ses deux enfants. »

Quant à Kebira Mamia, il lui tarda bientôt de revoir son mari et elle se mit à pleurer et à se désoler, trouvant que la situation se prolongeait bien longtemps et redoutant une issue fatale. Mbarka, la femme de Hassine el Kemiti, la trouva dans cet état, se lamentant sur ses malheurs et les joues rouges comme des coquelicots à force d'avoir pleuré. « O maître de ma chambre, soupirait-elle, reviens et abandonne ces projets causes de toutes nos peines. » Mbarka lui dit : « Madame, patientez et Dieu vous aidera ; il ne faut pas vous décourager. Levez-vous, examinez nettement la situation et tâchez de trouver un plan de conduite. — Je ne veux pas, dit Kebira Mamia, rester une minute de plus dans cette maison. Il faut en chercher une autre où je pourrai recevoir quelque soulagement à mes maux. »

Mbarka la quitta et revint le soir en disant : « Réjouissez-vous, Dieu a mis un terme à vos malheurs. J'ai trouvé une maison pour vous. Levez-vous, habillez-vous et accompagnez-moi sans trop vous hâter. » Elle marcha alors devant elle de quartier en quartier et de rue en rue, et la fit entrer dans une maison en mauvais état. Il n'y avait pour lit que la terre et pour toit que le ciel. Lorsque Kebira Mamia s'assit dans

(1) C'est-à-dire « l'Andalou ». On appelait ainsi les Maures expulsés d'Espagne, dont il existait de nombreuses colonies dans les Etats Barbaresques.

sa chambre, la terre tombait sur elle à travers la terrasse et les souris sortaient de leurs trous et couraient de tous côtés. Il n'y avait dans la maison ni natte pour se coucher ni orge à manger. En voyant cela elle se mit à soupirer, à se lamenter et à pleurer sur son triste sort. Elle se dit alors : « Après tout, qu'ai-je à craindre dans tout cela? Je ne suis qu'une femme et l'on ne peut pas s'en prendre à moi de ce qui arrive. Je ne suis pas de ceux qui montent à cheval et qui partent en expédition la nuit, qui tirent l'épée et qui combattent. Je n'ai qu'à me présenter devant le bey Hassine avec mes deux enfants. C'est un homme au cœur tendre : s'il me voit dans cet état il m'admettra de suite dans sa famille et ce sera la fin de mes malheurs. »

Elle chercha alors comment elle pourrait se présenter devant le prince. Le bey Hassine en entendit parler et l'envoya chercher avec ses deux enfants. Lorsqu'elle se trouva en sa présence, elle lui dit : « Vous êtes le père de ces deux enfants qui n'ont plus d'autre protecteur que vous. » Le prince donna l'ordre de l'installer dans un appartement où personne ne pouvait l'approcher, et lui fit donner des provisions suffisantes pour elle et ses enfants.

On dit que lorsqu'Ali-Pacha fut devenu le maître du pays, Kebira Mamia raconta le fait suivant comme un des épisodes les plus pénibles de sa vie : « Un jour, dit-elle, je n'avais chez moi ni farine, ni huile, et je ne disposais que d'un fragment de pot en terre qui me servait à faire chauffer quelques aliments. J'étais pour ainsi dire la mère de deux orphelins, Mohamed et Slimane. Ces enfants ayant faim, je pris le fragment de vase dont je me servais et je me fis donner quelques braises pour faire chauffer un peu de blé. Pendant que le vase était sur le feu je voulus en remuer le contenu, mais il se brisa et le blé se répandit sans que je pusse en ramasser la moindre partie pour mes enfants. Je fus alors si triste que mes larmes coulèrent abondamment, et je dis : « O mon Dieu, si je dois être délivrée de tous « ces maux faites que ce soit bientôt! autrement hâtez ma mort si « c'est elle seule qui doit mettre un terme à mes malheurs! »

Nous avons raconté ce qu'on nous a rapporté à ce sujet. Nous ne savons si ces récits sont exacts et nous en laissons la responsabilité à ceux de qui nous les tenons.

IX

Le bey envoie au djebel Ousselat une députation de notables. — Cette députation n'ayant pas réussi, l'armée se met en marche. — Description du djebel Ousselat.

Le bey n'avait pas oublié le conseil que lui avait donné l'émir Youssef Bourteghiz, ainsi que nous l'avons rapporté précédemment, et il se décida à le mettre à exécution. Il fit écrire sans retard par

son secrétaire une lettre destinée aux gens du djebel Ousselat et leur indiquant les conditions auxquelles il accepterait leur soumission. Il avait l'intention de confier cette lettre à des personnages vénérables, qui seraient chargés de la porter aux révoltés et d'appuyer verbalement ses propositions.

Il apposa ensuite son cachet sur la lettre, la plia et chargea des cavaliers d'aller à Kairouan pour la remettre à Sidi Abd el Ali, en l'invitant à réunir les pieux personnages de sa connaissance, à leur communiquer ses instructions et à monter ensuite avec eux au djebel Ousselat pour porter aux montagnards les offres de soumission qui leur étaient faites. « De cette façon, pensait le bey, je ne serai pas responsable de ce qui arrivera. Si ces gens acceptent mes propositions, ils seront bien traités. S'ils s'entêtent et refusent, que la malédiction de Dieu retombe sur celui qui la méritera. »

Lorsque Sidi Abd el Ali apprit ce que le bey voulait de lui, il se mit à rire en disant : « C'est son affaire et nous n'avons qu'à lui obéir ; je vais envoyer chercher mes amis et nous monterons tous à cheval sans retard. » Il les convoqua en effet, leur exposa ce que voulait le prince et ils consentirent à l'accompagner. Ils montèrent alors tous à cheval et partirent dans la direction de la montagne.

La nouvelle de leur mission les avait précédés chez les insurgés, qui tinrent conseil et décidèrent de n'écouter les propositions qui leur seraient faites que si le pacha les acceptait pour son compte. Dans ce cas le pacha et ses amis quitteraient la montagne, ce qui épargnerait aux habitants les horreurs de la guerre sans qu'ils aient à encourir aucun blâme.

Ils allèrent alors trouver le pacha Ali et lui firent connaître l'objet de la mission de Sidi Abd el Ali. « Que peut me faire tout cela ? répondit le pacha ; je n'ai pas de décision à prendre à ce sujet. Je me suis réfugié chez vous avec mon fils : faites ce que vous jugerez bon, et c'est Dieu qui est le meilleur des protecteurs. »

Après avoir entendu cette réponse du pacha, les gens qui étaient venus le trouver se disposèrent à aller au-devant de la députation de notables qu'envoyait le bey. Il n'y avait parmi eux que des gens méprisables et de basse condition et l'on n'y voyait aucun homme d'âge respectable. Ils s'arrêtèrent à un endroit pour attendre la députation, et lorsque Sidi Abd el Ali et ses vénérables compagnons arrivèrent ces gens s'avancèrent au-devant d'eux et leur baisèrent les mains. Les envoyés du bey constatèrent avec tristesse qu'il n'y avait dans la troupe qui les attendait que des gens sans surface, des bergers en haillons et affamés avec qui il n'était pas possible de parlementer d'une façon sérieuse, et que les notables s'étaient abstenus de paraître. Le cheikh poussa un long soupir en disant :

« C'était écrit ! » Personne ne voulut en effet entendre raison, et la députation s'en revint sans avoir réussi.

En rentrant à Kairouan, les notables envoyèrent des cavaliers pour apprendre au prince l'insuccès de leurs démarches. Lorsque le bey Hassine reçut cette nouvelle, sa figure changea. Il fit dresser les tentes, qui se remplirent de suite de jeunes gens, et chargea un agha de veiller à ce que personne ne pût se soustraire à l'enrôlement. « Si j'ai répandu mes bienfaits pendant vingt-trois ans sur mon peuple, disait-il, c'est pour que chacun s'efforce d'éloigner de moi les malheurs qui peuvent me menacer. Depuis longtemps je distribue des traitements et des dignités, je subviens aux besoins des malades et de ceux qui sont hors de leur pays. Le moment est venu de me montrer que c'est par le bien qu'on récompense le bien. »

Lorsque les ordres du bey arrivèrent au Divan, les chaouchs firent une tournée dans les souks et dans les maisons, disant : « Il n'y a pas de dispense ou d'excuse valable, et chacun devra répondre à l'appel : astiquez vos fusils, envoyez au camp vos provisions et vos bagages et installez dans vos maisons des personnes qui les garderont pendant votre absence. »

On envoya des ordres aux odobachis de Bizerte, de Ras-el-Djebel,[1] de Nabeul et d'Hammamet, avec ordre d'enrôler tout le monde parce que l'expédition était décidée. Les soldats ne tardèrent pas à affluer de tous côtés, se rendant à El-Haraïria où ils entrèrent dans les tentes, y déposèrent leurs armes et disposèrent tout pour le départ. On astiqua les canons et on les installa dans le camp, ainsi que les munitions. Les goums se réunirent dans les plaines en face du Bardo, le bey sortit au milieu d'une grande poussière, passa une revue générale et constata que l'armée réunie était très nombreuse, ce qui le rassura. Il ordonna alors aux hambas de faire divers exercices en sa présence, on tira des salves de canon de la Casbah et des forts, et il s'éleva une poussière semblable à celle que soulève un cyclone.

Cependant le nombre des gens qui abandonnaient le parti du bey augmentait chaque jour, et ils ne tardèrent pas à envoyer des émissaires vers le pacha pour le mettre au courant de ce qui se passait. Ils lui faisaient parvenir des vêtements précieux dont il se parait devant les gens du djebel Ousselat, pour les tranquilliser et leur ôter toute inquiétude.

Le bey Hassine fut bientôt informé par ses amis de l'existence de ces émissaires. Il les fit surveiller et s'empara de quelques-uns d'entre eux, qu'il mit à la torture pour leur faire avouer les noms de ceux qui les envoyaient. Ils s'excusaient tous en disant qu'ils n'étaient que

(1) *Ras-el-Djebel* est une petite ville de plus de 2.000 habitants, située à 30 kilomètres environ à l'ouest de Bizerte, à peu de distance de la mer, dans une région couverte de vergers, de vignobles et de belles forêts d'oliviers.

de pauvres gens et qu'ils faisaient pour de l'argent les commissions dont on les chargeait. Après avoir noté leurs aveux, le bey les envoyait à la Zendala[1] ou les faisait pendre.

Hadj Mohamed Errasâ, qui avait beaucoup d'obligations au bey, El Andalousi, El Hadj Ali Mentchali et d'autres notables de Tunis étaient connus pour se livrer à ces manœuvres. Le bey ne les inquiéta pas, parce qu'il était très occupé des préparatifs de son expédition.

Quand tout fut prêt, l'émir fit dresser son outak et fixa la date du départ. Au jour désigné, après avoir fait sa prière accoutumée, il se leva ainsi que ses intimes, ses secrétaires et ses mamelouks. Il ordonna aux hambas de s'équiper et de seller leurs chevaux, et il fit préparer sa monture par un palefrenier. Pendant ce temps, les troupes l'attendaient rangées en bon ordre. Il entra alors dans sa chambre, revêtit son uniforme de guerre, et sortit entouré de ses bourreaux qui lui tinrent ses étriers. Quand il parut devant la porte du palais, les clarinettes et les tambours se firent entendre, on tira le canon de la Casbah, des forts et du Bardo, et les cavaliers, précédés des drapeaux et des étendards, défilèrent devant lui au galop.

Une heure après, son frère Mohamed-Bey monta à cheval pour le suivre. Au moment où il sortait du Bardo, il dit à haute voix en voyant toutes ces troupes : « Je crois que nous n'avons rien à craindre ; voilà bien du bruit pour peu de chose. » Ce propos fut rapporté au bey, qui le garda dans son cœur, jugeant que ce n'était pas le moment de sévir contre son frère.

On vit alors sortir de Tunis les oulémas, les gens religieux et les notables; les mères, les épouses et les sœurs vinrent faire leurs adieux à leurs parents, et ces devoirs une fois remplis chacun rentra chez soi.

Le bey Hassine doubla les étapes pour arriver plus vite au pied du djebel Ousselat.

On dit que le pourtour extérieur de cette montagne est de quatre-vingts milles.[2] Elle renferme plus de cent *décheras* et *karias*.[3]

Lorsque quelqu'un se réfugiait auprès des gens de ce pays, ils l'accueillaient toujours et les hommes en état de porter les armes se réunissaient autour de lui. Dès le lendemain ils s'organisaient en corps de troupes, et l'on dit qu'ils pouvaient réunir plus de dix mille hommes armés de fusils, sans compter ceux qui ne voulaient pas ou ne pouvaient pas porter les armes. Ils formaient cinq groupes, dont le principal était celui des Oulad-Smaïl, et les autres ceux des Oulad-Manès, de Djebil, de Tebiaf et de Bou-Rehal. Il n'y avait pas de com-

(1) Bagne qui se trouve dans l'enceinte du Bardo.
(2) Le *mille* tunisien est d'environ 1.100 mètres.
(3) L'auteur explique lui-même que la *dechera* est une agglomération de 300 âmes environ, et la *karia* une agglomération d'au moins 1.000 âmes.

munication entre les villages; chacun d'eux était isolé sur le sommet d'une colline accessible seulement aux chèvres, aux ânes, aux mulets et aux adultes dans la force de l'âge. Les sentiers menant aux villages étaient si ardus qu'ils semblaient des chemins de fourmis. Entre ces villages se trouvaient des figuiers de Barbarie et des caroubiers. Le principal revenu des habitants était celui qu'ils tiraient de l'olivier: l'huile, dont ils se servaient pour s'enduire le corps[1] et pour leur nourriture, faisait d'objet d'un commerce et d'une exportation considérables. Ils avaient un grand nombre de pommiers, d'abricotiers, de caroubiers et de figuiers, mais ils n'attachaient pas de prix aux fruits de ces arbres et ne les vendaient pas pour de l'argent.

Ils se réunissaient une fois par semaine à un marché où se rendaient aussi les gens des tribus campées autour de la montagne, comme les Kooub, les Oulad-Aoun, etc., avec qui ils faisaient du commerce; les gens du djebel apportaient à ce marché des cordes, des djebbas et des ouezras[2]; avec le bénéfice qu'ils en retiraient ils achetaient de la viande et des vivres pour les fêtes.

Leurs femmes faisaient des djebbas et des ouezras qui étaient vendues au marché. On ne leur laissait aucune liberté; elles étaient assez mal traitées, quoiqu'elles fussent fidèles et fissent preuve de plus d'intelligence et d'activité que les hommes.

On faisait peu de labours dans l'intérieur de la montagne; ceux sur lesquels on comptait se faisaient au dehors. La principale récolte était celle de l'orge; on cultivait peu le blé.....[3]

Il n'y avait pas dans toute la Régence de gens plus prompts à la trahison que ces montagnards. Ils étaient en insurrection perpétuelle contre le pouvoir, bien que leurs insurrections ne leur aient jamais rapporté que la ruine.

X

Le bey envoie une seconde députation d'oulémas, dont les insurgés refusent d'écouter les propositions.

Lorsque l'armée fut campée au pied du djebel Ousselat, la montagne entourée de tous côtés par les tribus restées fidèles paraissait au milieu des troupes comme une tache blanche sur le dos d'un

(1) Les indigènes tunisiens se frictionnent souvent le corps avec de l'huile. Ils considèrent cela notamment comme un excellent remède contre la courbature.

(2) La *djebba* est une sorte de grande chemise non ajustée, à manches courtes, qui se fait en laine, en toile ou en soie. — La *ouezra* est une pièce d'étoffe en laine dont on s'entoure le corps et la tête.

(3) L'auteur raconte ensuite que lorsque les compagnons du Prophète arrivèrent pour la première fois dans ce pays ils demandèrent aux habitants d'embrasser l'islamisme, et que ceux-ci ayant affirmé qu'ils étaient déjà musulmans, le chef arabe dit *as'alou-houm*, c'est-à-dire «interrogez-les», d'où l'on a fait le mot *Ousselat* qui est devenu le nom du pays. — On sait qu'avant la conquête arabe il existait en cet endroit un établissement romain appelé *Oppidum Usalitanum*, et que par conséquent le nom du pays n'a rien d'arabe.

chameau noir. L'investissement fut complet, et personne ne pouvait le forcer.

Le bey pensa qu'il pourrait peut-être obtenir quelque résultat en envoyant aux révoltés des personnages savants et pieux comme le cheikh Mohamed el Khadraoui, qui avait été attaché à la personne du pacha Ali. « Ils n'oseront pas, se disait-il, renvoyer des gens aussi respectables sans vouloir les écouter. » Il chargea donc des hambas de porter à Hadj Sliman, caïd de la maison du pacha, l'ordre d'aller trouver le cheikh Sidi Mohammed el Khadraoui, de lui faire connaître les intentions du prince et de chercher à le décider en lui disant : « Montrez la générosité de votre caractère en empêchant l'effusion du sang; faites la paix entre l'oncle et le neveu quand même il devrait en résulter pour vous des soucis. Vous ne manquerez pas d'être récompensé. Indiquez-nous quels sont les gens sûrs qui pourraient vous accompagner dans cette mission. »

Au reçu de cet ordre, Hadj Sliman Kahia se rendit à pied à la maison du cheikh Khadraoui, qui le fit entrer de suite en lui disant : « Soyez le bienvenu; quel heureux événement vous amène? » Le kahia lui communiqua l'ordre écrit du prince ; le cheikh en prit connaissance et dit : « Entendre c'est obéir. Mais, ô kahia! ajouta-t-il, vous qui sortez d'une famille bénie et vivant dans la paix, n'auriez-vous pas une petite jument bien sage, ne prenant jamais le mors aux dents, sur laquelle je pourrais monter pour aller jusqu'au camp? Si vous en avez une, vous me rendriez service en me l'envoyant, avec quelqu'un pour m'aider à me mettre en selle et pour la tenir quand je descendrais. » Le kahia se mit à rire et lui promit de faire ce qu'il désirait; puis il dit au cheikh de faire prévenir sans retard les savants pour lesquels le pacha avait le plus de considération et qui essayeraient de faire entendre raison aux gens du djebel Ousselat. Le cheikh offrit alors au kahia quelques mets en lui disant : « Excusez-nous, mais nous ne vous attendions pas. » Le kahia y goûta pour lui faire plaisir et prit congé de lui en lui demandant quand il comptait partir. « Je vais envoyer de suite, lui répondit le cheikh, chez tel et tel, et lorsqu'ils seront prêts je vous le ferai savoir. »

Après le départ du kahia il fit convoquer ces gens par un taleb ; ils vinrent chez le cheikh qui leur communiqua l'ordre du bey, et ils acceptèrent tous de faire ce qu'on attendait d'eux. On fixa le départ au surlendemain matin, et le cheikh avertit le kahia qui envoya aussitôt ce qu'on lui avait demandé. A la date convenue le cheikh et ses compagnons partirent après avoir fait leurs adieux à leur famille. Le kahia leur fournit une escorte et les accompagna jusqu'à Melhassine, (1) où les cheikhs s'arrêtèrent, étendirent les mains et récitèrent la première sourate du Coran.

(1) Petit village entre Tunis et le Bardo.

Le prince eut connaissance du départ des oulémas deux jours avant leur arrivée au camp. Les espions l'apprirent en même temps et en informèrent Ali-Pacha. Ce dernier demanda l'avis d'Ahmed ben Meticha, qui lui répondit : « Il arrivera ce que Dieu voudra. »

Quand les savants qui accompagnaient le cheikh Khadraoui se trouvèrent seuls sur la route, ils se demandèrent entre eux : « En quoi tout cela nous intéresse-t-il ? » et ils comprirent aux réponses du cheikh qu'il avait un secret penchant pour le pacha. Ils arrivèrent avec les cavaliers mis à leur service jusqu'au camp du bey, qui envoya à leur rencontre un de ses secrétaires chargé de les conduire jusqu'au grand outak. Le prince les reçut aussitôt après, les félicita d'être arrivés sains et saufs et les fit asseoir à une place d'honneur. Il les interrogea alors à tour de rôle sur leur voyage et leur témoigna la plus grande affabilité. Quand arriva l'heure du repas, il se leva et les laissa manger en causant, conformément à la Sounna. Puis on leur présenta le vase aux ablutions et ils se lavèrent les mains.

Lorsqu'arriva la nuit, ils vinrent s'entretenir avec le bey et s'entendre avec lui au sujet de leur entrevue avec les insurgés et de ce qu'ils devraient dire et répondre. Hadj Youssef était d'avis, ainsi que d'autres conseillers, qu'il n'y avait pas de recommandations spéciales à leur faire : « Vous êtes capables, dit-il, de trouver les arguments nécessaires et de discuter. Quand vous serez en présence des gens auprès de qui on vous envoie, ne parlez pas trop et exposez simplement ce que vous êtes chargés de dire. Si ces gens vous écoutent et acceptent vos propositions, il ne leur sera fait aucun mal ; mais s'ils persistent dans leurs idées de révolte, il sera inutile de discuter davantage et il n'y aura plus qu'à se préparer au combat. » La séance fut alors levée et les cheikhs rentrèrent sous leurs tentes et s'endormirent.

Le lendemain ils se levèrent à l'aurore pour la prière, que le cheikh Khadraoui fit devant eux en leur servant d'imam, puis ils lurent la dixième partie du Coran et récitèrent des prières pour le Prophète. Ils se présentèrent ensuite devant le bey qui les fit asseoir et leur offrit du café et du thé. Puis ils montèrent à cheval accompagnés de gens de confiance, et partirent dans la direction de la montagne.

Ils s'engagèrent dans le défilé qu'ils ne franchirent qu'au prix de fatigues énormes. Ils virent alors venir au-devant d'eux une petite troupe d'hommes précédés par un vieillard qui s'arrêta, les salua tous et spécialement le cheikh Khadraoui, et s'enquit de leurs nouvelles. Le cheikh Khadraoui demanda à voir Ali-Pacha et Ahmed ben Meticha. « Le pacha, lui répondit le vieillard, est alité et nous n'avons pas pu avoir de ses nouvelles depuis qu'il est installé à Bou-Rehal. Mais je vous prie de vouloir bien écouter ce que j'ai à vous exposer. » Et, sur l'invitation du cheikh, il lui dit : « Je vous en con-

jure, pourquoi nous avez-vous accusés d'insurrection, d'ingratitude, d'injustice et de rébellion? — Parce que, lui répondit le cheikh, vous vous êtes insurgés contre les ordres de la djemaâ[1] et du prince. — Quand avons-nous fait cela? répondit le vieillard. Sommes-nous allés à Tunis faire la guerre au prince et l'avons-nous assiégé dans le Bardo? Avons-nous enlevé quelqu'un de ses sujets ou avons-nous refusé d'obéir à un caïd chargé de nous administrer? — Non, répondit le cheikh. — S'il en est ainsi, répartit le vieillard, nous ne nous expliquons pas votre conduite. Vous avez déclaré que l'on avait le droit de nous faire la guerre et vous avez rendu une consultation juridique permettant d'emprisonner nos enfants, de déchirer les voiles de nos femmes et de prendre nos biens. Sur quel verset du Coran ou sur quel hadits vous êtes-vous appuyés pour cela? Ne craignez-vous pas que votre injustice à notre égard se retourne contre vous, car le Prophète a dit: « J'ai reçu l'ordre de combattre les gens jusqu'à ce qu'ils confessent qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu. S'ils reconnaissent cette vérité, je ne toucherai à leur vie et à leurs biens que dans les cas prévus par la loi; et Dieu lira dans leur conscience.[2] » Cet homme est venu chez nous pour sauver sa vie et celle de son fils; il s'est établi au milieu de nos enfants et de nos familles. Pouvez-vous nous citer un texte qui permette de le trahir et de le livrer à son oncle? Répondez-nous, je vous en conjure, savant des savants, lumière des opprimés; si vous étiez vous-même assis devant votre maison et que, poursuivi par ses ennemis, il se réfugie au milieu de vos enfants et de votre famille, que feriez-vous de lui? — Je le protègerais, répondit le cheikh, je paierais sa rançon de ma bourse, et si je pouvais lui sauver la vie au prix de ma fortune je la donnerais pour cela. — Faites-vous, dit le vieillard, une différence entre vos obligations et les nôtres? » Et, sur la réponse négative du cheikh, il ajouta : « Si par hasard le bey Hassine, renversé de son trône, se réfugiait chez nous pour se mettre sous notre protection, et que son rival vienne nous demander de le lui livrer à prix d'argent, serait-il mal de prendre cet argent et de le livrer? — Ce serait, dit le cheikh, tout ce qu'il y a de plus mal. Mais, ajouta-t-il, il est temps de nous faire savoir ce que vous avez décidé et quelle réponse nous devons rapporter à celui qui nous envoie. — O cheikh! répondit le vieillard, vous êtes un homme éclairé et vous avez compris que la guerre était sur le point d'éclater avec toutes ses horreurs. C'est la fatalité qui veut cela et il n'y a pas à discuter. Retournez sur vos

(1) La djemaâ en question est ce conseil de jurisconsultes dont il a été parlé précédemment et qui avait décidé qu'Ali-Pacha pouvait être considéré comme rebelle et traité comme tel.

(2) Ce hadits figure dans les recueils les plus authentiques. Les commentateurs s'accordent à y voir une défense d'attenter en cas de guerre à la vie et aux biens non seulement des musulmans, mais aussi des chrétiens et des juifs, qui reconnaissent l'unité de Dieu.

pas, on n'aura aucun reproche à vous faire. Voilà ma réponse et celle d'Ali-Pacha, qui m'a chargé de vous parler comme je l'ai fait. Il est inutile de chercher à le voir lui-même. » En disant cela, il quitta le cheikh et regagna les hauteurs du djebel.

Après avoir entendu ces paroles, le cheikh dit à ses compagnons : « Revenons sur nos pas, il n'y a pas à aller contre la fatalité. » Et ils s'en retournèrent vers le camp. Des larmes coulaient sur leurs joues et leurs cœurs étaient dans l'anxiété.

X

On exécute des espions trouvés dans le camp. — Distribution d'argent faite aux troupes. — Renseignements sur la monnaie de l'époque. — Le bey se décide à tenter un assaut général.

Quand le bey apprit l'insuccès de son ambassade, il en fut très vivement affecté. Il se repentit d'avoir ordonné cette expédition et distribué son argent à ses soldats, et prit la résolution de veiller lui-même à tout, sans compter sur personne. Il tourna son chapelet dans ses doigts et pria Dieu de l'assister dans ce malheur.

Lorsque les oulémas revinrent vers lui, tristes et accablés de chagrin, il ne leur manifesta pas son mécontentement et les laissa s'installer sous leurs tentes pour y passer la nuit. Le lendemain ils se présentèrent à l'outak du prince et lui demandèrent l'autorisation de rentrer chez eux ; le bey la leur donna et les fit accompagner jusqu'à Tunis par des hambas, à qui il recommanda d'avoir pour eux toutes les prévenances. Les insurgés se réjouirent fort de l'insuccès de ces envoyés et dirent en parlant d'eux : « Si le corbeau guide une troupe, il ne peut la conduire qu'à une charogne. » Quant au bey Hassine il désespéra de la paix, se rappela ses pressentiments et s'écria : « O Dieu ! je n'ai plus d'espoir qu'en toi et je ne compte plus que sur ta puissance ! »

Il fit alors demander au khasnadar les sacs d'argent et d'or, qu'on apporta devant lui. Après la prière du matin, pendant que ses intimes et les gens de son entourage attendaient d'être reçus, il tint son audience accoutumée et rendit la justice. On lui amena quelques espions que l'on avait saisis dans le camp et garrottés. Il prit les lettres trouvées sur eux, les lut et livra ces espions au chef des bourreaux ; on fit venir des soldats armés de haches, qui les coupèrent en petits morceaux pour faire un exemple public.

El Hadj Embarek el Ourassi, kahia des kahias, occupait une haute situation dans l'entourage du bey, qui écoutait toujours ses avis et lui avait permis de porter en sa présence le turban dit *rezza,* ce qui était un privilège réservé aux gens les plus considérables. Après le

départ des intimes, des secrétaires et des ministres il restait seul avec les mamelouks de la chambre du prince, parmi lesquels il comptait et dont il avait la surveillance, et personne autre que lui n'occupa cette fonction auprès du bey. Or le prince, en lisant les lettres saisies sur les espions, trouva qu'elles étaient envoyées par Ali-Pacha à Embarek el Ourassi, kahia de Tunis, et à Ben Halila, kahia des zouaouas. Il resta d'abord bouche bée de surprise, puis réfléchit et se dit à lui-même : « Je pourrais avoir des doutes s'il s'agissait d'autres personnes, mais je ne puis pas soupçonner la bonne foi de ces deux hommes. Le pacha, en voyant combien ils m'étaient dévoués, a voulu m'amener à sévir contre eux pour décourager mes intimes et les détacher de moi par la peur d'un traitement analogue. Il espère qu'ils s'enfuiront alors du camp pour aller le trouver, que les hambas et les spahis suivront leur exemple, que je resterai avec les askers turcs qui m'abandonneront plutôt que de combattre à eux seuls, et qu'il m'arrivera comme à Ramdane-Bey avec son neveu Mourad-Bey. Dans ces conditions je n'aurais plus qu'à fuir, Ali descendrait de la montagne, vainqueur sans avoir combattu, et l'épée que j'aurais tirée se retournerait contre moi. » Il garda donc pour lui ce qu'il avait appris, sans en parler même à son fils, et rapprocha encore de sa personne Embarek el Ourassi, qu'il couvrit de nouveaux bienfaits ainsi que Ben Halila.

Il pensa qu'il convenait, pour exciter le zèle des troupes, de leur faire une distribution d'argent. Il fit demander en conséquence aux khodjas des askers, des zouaouas, etc., le nombre de leurs hommes, communiqua ces chiffres au bach-kateb [1] et lui donna l'ordre de faire remettre deux sultanis à chaque soldat turc et un sultani aux zouaouas, aux spahis, etc. On fit le compte de la somme nécessaire, et le bey communiqua ce compte au khasnadar en lui ordonnant de faire préparer cette somme pour le soir même. Quand tout fut prêt le bey entra dans sa tente et fit compter l'argent par des juifs ; après quoi on le remit dans des sacs, et il passa la nuit tout prêt pour la distribution.

Le matin, après l'audience de justice, le bey envoya aux khodjas des askers l'ordre de disposer des tables dans la tente du khasnadar et de faire appeler tout le monde par les chaouchs. Puis les khodjas allèrent prévenir les aghas, et les odobachis revêtirent leur uniforme et se présentèrent à la tente du khasnadar. Les chaouchs appelaient les soldats par compagnie, et chaque compagnie qui sortait en appelait une autre.

On donna à chacun des soldats deux sultanis. Lorsque les tables vides furent enlevées, le khasnadar et ses intimes se levèrent, ainsi que les aghas et les khodjas, et le khasnadar leur fit servir des sirops

(1) Chef des écrivains.

dans des tasses, conformément à l'usage. A ce moment les aghas, les khodjas et ce qui restait des bouloukbachis et des odobachis étendirent les mains et récitèrent la prière suivante : « O toi qui veilles sur nous, regarde avec bienveillance notre sultan et ramène la tranquillité dans notre pays ; abandonne notre ennemi qui jette le trouble parmi nous et nous combat injustement ! O Dieu ! donne la victoire au bey Hassine ! »

En entendant cette prière le prince pleura de joie et son chagrin se dissipa. Il ne doutait pas qu'elle dût le rendre victorieux, car dans toute réunion d'hommes il se trouve toujours un homme pieux dont les prières ne manquent jamais d'être exaucées.

Voilà de quelle façon se passa la distribution d'argent aux soldats turcs. Quand elle fut terminée ils revinrent sous leurs tentes où ils se tinrent assis ou allongés, jouant avec l'or rouge et disant : « Voilà une journée fleurie ! » Mais celui qui veut goûter au miel doit supporter la piqûre des abeilles.

On invita ensuite les khodjas des zouaouas et leurs chaouchs à se présenter à la tente du khasnadar ; il firent l'appel nominal des zouaouas et leur dirent : « Mettez-vous en rang comme les Turcs, sans vous pousser, vous disputer ni vous battre. » Puis on les fit avancer à tour de rôle et on leur remit à chacun un sultani d'or. En recevant cette pièce chacun d'eux sentait son cœur battre d'émotion et élevait la voix pour appeler les bénédictions du ciel sur le bey.

Quand ils eurent fini, ce fut le tour des spahis, qui vinrent sous la conduite de leurs aghas, kahias, chaouchs et odobachis et furent présentés par leurs khodjas. Ils reçurent aussi leur part et se retirèrent en adressant au Ciel des prières pour le prince. Le bey fit ensuite distribuer de l'argent aux Djelass, aux Kooub et Gouazines et aux autres tribus qui s'étaient jointes à l'armée.

Les soldats passèrent la nuit au milieu des démonstrations d'une joie unanime ; ils allaient au pied de la montagne et criaient : « O vous qui habitez les régions inaccessibles, voyez les bienfaits que le prince a répandus sur nous ! Il a acheté nos têtes avec ses sultanis : pour lui nous sacrifierons nos biens, nos familles et nos enfants. A vous l'assaut, les combats, la faim, la prison et les bons en papier.[1] Vous périrez sous nos balles, et ceux qui mourront seront brûlés après qu'on aura coupé leurs têtes pour les porter au khasnadar qui nous en donnera le prix. »

Sous l'émir Hassine, le *sultani* valait exactement 3 piastres. La monnaie préférée de tous pour l'usage courant était le *nasri*, pièce carrée en argent valant 12 *fels ;* l'on ne connaissait ni le quart de piastre, ni le huitième, ni la *caroube*. Cette dernière valait 3 nasris

(1) Ali-Pacha, ne pouvant disposer du trésor public, récompensait les services qu'on lui rendait en délivrant des bons payables après la victoire.

et 3 fels, et la *piastre* valait 52 nasris. Il y avait encore le *tsoumoun* ou huitième de piastre, valant 6 nasris 1/2; le *rouboû* ou quart de piastre, valant 13 nasris; la demi-piastre valant 26 nasris; les trois quarts de piastre valant 39 nasris. Voilà ce que nous avons vu du temps du bey Hassine; c'est lui qui créa cette monnaie carrée qui était en circulation à la fin de son règne et avait cours en Turquie et ailleurs. Ces pièces étaient faites d'un alliage où l'argent entrait pour la plus grande part. Le bey Hassine ne créa pas d'autres types de pièces.

Quand Ali-Pacha fut monté sur le trône, il remplaça par du cuivre une partie de l'argent de la monnaie carrée, et créa le *tsoumoun* et la *caroube* ronds. Lorsqu'il frappa cette caroube, il s'en servit pour payer les traitements des fonctionnaires, et c'est ainsi qu'elle entra dans la circulation..... [1]

A la suite de ces distributions, les sultanis devinrent si nombreux dans le camp que les enfants s'en servaient pour jouer; ils en arrivèrent à ne plus valoir que deux piastres, et même une piastre en nasris. Quand les gens de Kairouan et du Sahel apprirent que le sultani avait baissé de valeur dans le camp, ils vinrent avec des sacs pleins de nasris qu'ils changeaient pour des pièces d'or. Ils portaient ensuite ces pièces à Tunis, où ils les échangeaient à leur vraie valeur, revenaient de nouveau en chercher au camp, et ainsi de suite jusqu'au jour où il ne resta plus aucune pièce d'or entre les mains des soldats.

Cependant plusieurs combats et escarmouches avaient eu lieu entre l'armée et les gens de la montagne, mais sans amener de résultat décisif. Le bey pensa qu'il fallait mettre un terme à cette situation inquiétante, et qu'au lieu de consommer inutilement ses vivres et d'immobiliser sans profit ses convois il était préférable de tenter un assaut général. Il convoqua donc les caïds et les cheikhs des tribus campées auprès de la montagne, avec tous leurs contingents de cavaliers et de piétons. Quand ces chefs furent arrivés, il les fit entrer dans sa tente et leur dit : « Caïds et cheikhs, il ne m'est plus possible de rester ici dans l'immobilité. Je veux donner l'assaut pour me venger enfin de ceux qui se sont révoltés contre moi. Si vous êtes réellement mes amis et mes alliés, indiquez-moi les routes par lesquelles on peut pénétrer le plus aisément dans la montagne. » Ils lui répondirent : « Telle route est celle des Oulad-Aoun et telle autre celle des Kooub ; tel col est celui des Djelass et tel autre est celui des Gouazines. C'est ce dernier qui est le plus communément suivi et le plus rapproché de Bou-Rehal. Les askers et les zouaouas pour-

(1) L'auteur met dans la bouche de la caroube un petit discours où elle expose qu'elle est venue apporter partout la perturbation et le désordre. Cette réforme monétaire d'Ali-Pacha a sans doute correspondu à un abaissement de la valeur de l'argent.

ront le franchir en montant du côté de la brèche. » Le bey Hassine leur dit alors : « Nous sommes aujourd'hui mercredi; s'il plaît à Dieu, l'assaut sera pour lundi. Tenez-vous prêts ce jour-là, et lorsque vous entendrez le canon, que chacun de vous s'engage sur une route menant à la montagne. » Ils étendirent ensuite les mains et lurent la première sourate du Coran. Puis ils se retirèrent et rentrèrent chez eux pour se préparer comme le leur avait dit le bey.

Le bruit ne tarda pas à se répandre que l'assaut de Bou-Rehal aurait lieu prochainement. Les soldats se disposèrent au combat, chaque corps prépara ses munitions et l'armée fit trois salves de mousqueterie. La nouvelle parvint également dans le djebel Ousselat. On y convoqua aussitôt dans tous les villages les gens en état de porter les armes et l'on posta les plus jeunes sur les routes et aux passages des cols. Le pacha Ali et ses amis réunirent tout ce qu'ils avaient de précieux et se retirèrent dans la partie la plus inaccessible de la montagne. Bref, des deux côtés on se prépara à la lutte.

Quand arriva le dimanche, l'émir Hassine monta sur sa jument et fit le tour du camp en personne, pour voir si les soldats ne cherchaient pas à déserter. Les artilleurs préparèrent leurs munitions, inspectèrent le canon, l'essuyèrent à l'intérieur, en firent sortir le sable, graissèrent les roues et enlevèrent la rouille. Après la prière de l'après-midi, le bey chargea les chaouchs d'avertir tout le monde que le lendemain serait jour de bataille. En entendant cette nouvelle les uns se couchaient en gémissant, d'autres se soumettaient à la volonté du destin, d'autres s'écriaient : « O mon Dieu ! je te confie ma famille et mes enfants ! » Personne ne toucha au bourghoul (1) ni au biscuit distribués pour le repas du soir. Pendant la nuit les uns s'asseyaient ou s'allongeaient par terre sans rien dire, d'autres riaient, d'autres pleuraient, mais personne ne ferma les yeux. La plupart se faisaient des reproches à eux-mêmes et disaient : « Plût à Dieu que nous fussions bouchers, portefaix, menuisiers ou balayeurs d'ordures ! Il n'y a pas de honte à travailler pour soi. » On ne vit aucun soldat se déchausser ni mettre son capuchon sur sa tête pour dormir.

Le matin, dès l'aurore, le bey se leva, plaça son imam devant lui et fit ses prières accoutumées. Ce matin-là on vit prier ceux qui ne connaissaient pas la direction de La Mecque et qui n'avaient jamais lu ni la Fatiha ni la sourate El-Kauther. (2)

(1) Blé concassé préparé avec de l'eau et de l'huile, et qui formait avec le biscuit la principale nourriture des troupes.

(2) Lorsque les musulmans veulent faire une prière en dehors de celles qui sont prescrites, ils ont l'habitude de lire ou de réciter une sourate du Coran. Les deux sourates qui servent le plus souvent dans ce cas sont la première sourate appelée *El-Fatiha* « celle qui ouvre », et la 108e sourate appelée *El-Kauther*, qui est une des plus courtes du livre et ne comprend que trois versets. Le *Kauther* est le nom d'un fleuve ou d'un bassin du Paradis.

Après la prière les cavaliers sellèrent leurs montures, et chacun prit ses armes et attendit des instructions. Le bey envoya aux artilleurs l'ordre de tirer un coup de canon, ce qui était le signal convenu. L'artilleur alluma sa mèche, déboucha la lumière du canon, en approcha le feu, et le coup partit, répercuté par l'écho à travers les plaines et les montagnes. Alors les tambours, les clairons et les clarinettes se firent entendre. Le commandant en chef prit la tête de la colonne, l'arrière-garde se forma, les artilleurs avancèrent le canon autour duquel ils se groupèrent, et chacun attendit l'ordre du bey avec autant d'anxiété que s'il était assuré de trouver la mort.

Les soldats pensaient que le bey les accompagnerait, mais Hassine vint rejoindre son fils pendant que l'armée était en marche, et leur envoya l'ordre de monter sans lui à l'assaut de Bou-Rehal. Or, ils n'avaient avec eux aucun chef connaissant les choses de la guerre et pouvant les mener au combat, et ils n'étaient pas accompagnés de mamelouks chargés d'argent à distribuer pendant l'action aux plus courageux. C'est dans ces conditions qu'il leur ordonna de marcher à la mort.

XII

Comparaison entre l'armée de Tunis et celle d'Alger. Causes de l'infériorité des troupes tunisiennes.

...... (1) Après avoir enlevé la ville de Tunis aux chrétiens, les Turcs commencèrent par exercer le pouvoir sous toutes ses formes. Les Arabes les servirent alors avec fidélité pour obtenir d'eux des emplois et des commandements. Puis les Turcs se laissèrent enlever le pouvoir, leur parole ne fut plus écoutée, ils furent obligés de se disperser et de reconnaître pour chefs des hommes qui n'étaient pas de leur race. Les Arabes continuèrent encore à les servir en qualité de secrétaires intimes, d'interprètes, de hambas, etc. Dans ces emplois ils pouvaient surprendre ce qu'il y avait de mauvais chez eux, et ils s'empressaient d'aller le rapporter au bey pour obtenir de lui une récompense. Ils n'hésitaient pas au besoin à lui faire des rapports mensongers parce qu'ils savaient qu'il n'aimait pas les Turcs. Le bey ne tarda pas à tenir ces derniers en suspicion, au point de ne plus assister aux réunions du Divan, et ils ne le voyaient que lorsqu'il partait avec eux en expédition. Il laissait tomber leurs maisons en ruine, ne cherchait pas à pallier leurs torts à l'occasion,

(1) L'auteur commence par exposer en quelques lignes les origines du pouvoir des beys, mais les explications qu'il donne sont tout à fait incomplètes. On pourra consulter utilement à ce sujet l'étude sur l'*Etablissement des Turcs en Afrique et en Tunisie*, publiée dans les nos 7 et 8 de la *Revue Tunisienne*. On y trouvera des renseignements de nature à faciliter la lecture du présent ouvrage, auquel l'étude en question pourrait servir de préface.

n'hésitait pas à les exposer au mépris public et ne leur venait jamais en aide. Il avait pourtant besoin de leurs services, car c'est sur eux que s'appuyait son autorité et c'est à la crainte qu'ils inspiraient qu'il devait d'être obéi. En cas de guerre civile, le vrai prince était celui qui avait les Turcs avec lui; les autres ne pouvaient être que des insurgés, quand même ils auraient pu disposer d'une armée aussi nombreuse que celle de Timour. C'est ainsi que Dieu a réglé les choses dans le royaume de Tunis depuis la prise de cette ville par les Turcs jusqu'à l'année où nous sommes, qui est l'année 1177.[1]

C'est en 981[2] que les Turcs ont commencé à gouverner ce pays, et voilà 196 ans que cela dure. Pendant les cent premières années ils exerçaient à Tunis un pouvoir absolu, la vie et les biens des habitants étaient entre leurs mains et ils avaient tout sous leur surveillance, notamment les recettes et les dépenses. Après ce temps ils n'ont plus eu qu'une autorité nominale, leur décadence a commencé et je ne doute pas que leur disparition de ce pays soit prochaine.

Lorsqu'arrivait le moment de percevoir les impôts, les beys, au lieu de marcher avec les soldats turcs, mettaient à leur tête des kahias chargés de les commander en leur nom. Quand les Turcs constatèrent cet état de choses et virent que l'on ne faisait plus cas d'eux, ils abandonnèrent leurs armes, laissèrent la rouille ronger leurs fusils, reléguèrent dans leurs maisons leurs poignards et épousèrent des filles du pays dont ils eurent des enfants qu'ils appelèrent *koulouglis;*[3] ces enfants furent assimilés à leurs pères pour le service militaire et la solde, et furent enrôlés parmi les askers ou les noubadjis.[4] Les Turcs et leurs enfants devinrent de simples bourgeois, et on ne les consulta plus dans les affaires sérieuses. Quand le bey donnait l'ordre de partir pour la guerre, ils obéissaient uniquement parce qu'ils avaient touché leur solde.

On conçoit que des gens privés ainsi de toute considération aient été peu disposés à affronter les périls de la guerre, surtout lorsqu'il n'y avait près d'eux aucun chef pour les exciter et les ramener au combat. En réalité ils n'étaient pas dirigés; ils marchaient quand il y avait pour eux quelque profit et reculaient lorsqu'il n'y avait que des dangers à courir. Aussi ne furent-ils bientôt plus que des soldats ordinaires. Ils n'hésitaient pas à fuir lorsque ceux qui étaient devant eux fuyaient, quand les zouaouas et les spahis criaient à la trahison, quand les hambas et les mamelouks répandaient le bruit que le camp

(1) L'année 1177 de l'hégire va du 12 juillet 1763 au 30 juin 1764.

(2) La prise de La Goulette par Sinane-Pacha est de l'année 1573 de notre ère, correspondant à l'année 981 de l'hégire.

(3) Nous avons vu précédemment que ce mot signifie « fils d'esclave ». C'est la mère, étrangère à la race turque, qui est désignée par ce terme méprisant de *koul* ou « esclave ».

(4) Le *noubadji* est celui qui fait partie de la *nouba*. Le mot *nouba* sert à désigner la musique militaire, mais il était employé aussi pour désigner les garnisons de l'intérieur. C'est probablement dans ce second sens qu'il est employé ici.

était pillé ou les retranchements forcés. Le prince, en voyant cela, n'avait plus pour eux ni confiance ni sympathie; il les méprisait, les tenait à l'écart, les frappait et les injuriait, à la grande joie de leurs ennemis.

Il faut pourtant examiner avec impartialité la situation qui leur était faite. Supposez que vous ayez un travail à faire exécuter chez vous, comme par exemple de la terre à faire tamiser, et que vous traitiez pour cela avec des ouvriers; si vous vous absentez et si vous les laissez travailler seuls et sans surveillance, sans leur donner d'instructions et sans les encourager, vous pouvez être certain qu'ils ne montreront aucun empressement au travail, qu'ils se reposeront à la moindre fatigue, se coucheront en guettant votre retour et mettront deux jours pour faire ce qui en demande un. Mais si vous les faites travailler sous vos yeux, si vous demeurez au milieu d'eux en les encourageant, en leur donnant à manger quand ils ont faim, en les louant quand ils font bien, en les payant au prix convenu, ils feront en un seul jour et sans fatigue le travail de deux ou trois jours.

Que peut-on attendre d'un homme qui, étant exposé à la captivité ou à la mort, sait qu'il a l'espace libre devant lui pour s'échapper, et que personne n'est là pour le surveiller, lui donner des ordres ni l'encourager? S'il s'enfuit ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre, mais aux chefs qui, dans les moments difficiles et lorsque la mort les menace, se sauvent de toute la vitesse de leurs coursiers en abandonnant les officiers qui les imitent.

Au moment du combat, quand on voyait les troupes en venir aux mains, le sang couler, les balles briser les membres, le sabre mettre la chair à nu, lorsque rien ne protégeait les hommes de la mort, que les troupes confondues disparaissaient aux regards dans la fumée, que le soleil était caché à la vue et que l'on n'entendait plus d'autre voix que celle du canon et de la poudre, le bey, voyant l'ange de la mort moissonner les plus courageux et la terre s'arroser de sang, donnait un coup d'éperon à son cheval, partait au galop en disant: « Celui-là a gagné la partie qui a réussi à sauver sa vie », et ses amis le suivaient sans se préoccuper des malheureux qu'ils abandonnaient derrière eux. On entendait alors quelqu'un s'écrier : « Où sont l'émir et ses compagnons ? Aucun d'eux n'est resté avec nous ou n'essaye de nous délivrer. Pour qui combattons-nous et pour qui mourons-nous? » En ne voyant avec eux ni agha, ni kahia, ni saheb-ettabâ, (1) ni bach-hamba, les soldats jetaient leurs fusils et prenaient la fuite: ou bien ils s'arrêtaient sur place, insensibles de corps et d'esprit, attendant que les Arabes les tuent et les dépouillent, ou que Dieu

(1) Haut fonctionnaire à qui était confiée la garde du sceau du bey. Le personnage qui commandait l'armée en remplacement du bey avait également auprès de lui un *saheb-ettabâ*.

leur permette de s'échapper en les dérobant aux regards de leurs ennemis. L'armée rentrait alors dans son camp pillé et saccagé.

Dans le combat du djebel Ousselat, après que les troupes du bey eurent battu en retraite, les montagnards ramassèrent dans les sentiers et dans les ravins les fusils et les vêtements abandonnés par les fuyards ; ceux qu'ils réussirent à atteindre furent tués, ou dépouillés de leurs vêtements et conduits ligottés devant Ali-Pacha. Nous avons expliqué précédemment que ce qui arriva alors est imputable aux chefs seulement et non pas aux soldats, et nous allons essayer de le démontrer encore plus clairement.

Il y avait dans cette région de l'Afrique trois oudjaks turcs, un à Tripoli, un à Tunis et un à Alger. Le sultanat de Tripoli était petit, les gens étaient privés des gains que l'on peut retirer de la mer, [1] et les sujets n'étaient pas en état de soutenir beaucoup le prince.

A Alger le gouvernement était puissant sur terre et sur mer et les sujets étaient dans une situation très prospère. Le chef était un Turc de race pure, il réservait les hautes fonctions pour ses compatriotes, à l'exclusion même des koulouglis, il s'occupait activement des affaires de l'Etat et son autorité était très solide.

Les Turcs s'étaient établis à Alger avant de le faire à Tunis. Lorsque Sinane-Pacha enleva Tunis aux chrétiens, le pacha d'Alger vint à son aide avec 3.000 combattants, qui auraient suffi à eux seuls pour prendre Tunis, et qui ne revinrent à Alger qu'après le succès final de l'expédition.

L'armée qui sortait d'Alger pour percevoir l'impôt se composait uniquement de fantassins turcs. Quand cette troupe arrivait au camp du bey, les cavaliers koulouglis et les spahis se joignaient à elle ; mais ni Bédouin, ni Arabe, ni sujet n'entrait dans le camp turc.

Lorsque quelqu'un était obligé de s'enfuir de Tunis, que ce fût un usurpateur ou un prince qui voulait recouvrer son royaume, il se réfugiait à Alger où il était sûr d'être bien accueilli et de trouver des troupes avec lesquelles il essayait de s'emparer du trône.... [2] Les armées qui envahirent dans ces conditions la Tunisie étaient composées exclusivement de soldats turcs, au nombre de deux cents tentes, sous les ordres du daouletli [3] ou de son khalifat. On n'y admettait ni cavalier, ni Arabe, ni Bédouin, quel que fût son rang dans la société. Le daouletli vivait au milieu de ses soldats ; chaque soir il les réunissait, grands et petits, et tenait conseil avec eux. Ils ex-

(1) Il s'agit ici des produits de la course. Les corsaires tripolitains n'avaient pas les mêmes facilités que ceux d'Alger et de Tunis, parce que leur port d'attache n'était pas placé, comme Alger et Tunis, pour ainsi dire sur la route des navires de commerce traversant la Méditerranée.

(2) L'auteur rappelle ensuite sommairement les invasions algériennes survenues pendant la période dont il écrit l'histoire, et qui seront exposées dans la suite de cet ouvrage.

(3) Nous avons vu précédemment que ce titre était alors donné au dey. Il s'agit ici du dey d'Alger.

cluaient de leur réunion tous ceux qui n'étaient pas Turcs, et même les personnages pour lesquels ils combattaient et qu'ils cherchaient à mettre sur le trône de Tunis. Le chef tunisien qui les accompagnait avait son camp spécial; quand cela était nécessaire, les Turcs prenaient son avis et il prenait le leur, mais ensuite les askers se retiraient sans lui sous leurs tentes.

Quand les troupes se trouvaient face à face, les askers d'Alger se reposaient, puis ils se rendaient pendant la nuit dans la tente du daouletli ou de son kahia, tenaient conseil et fixaient le moment auquel aurait lieu le combat. Au jour désigné ils se rangeaient en bataille; le daouletli ceinturé, chaussé, les pans de son caftan passés dans sa ceinture et son fusil sur l'épaule, se mettait au milieu d'eux; les clarinettes et les tambours se faisaient entendre et les canons prenaient la tête de la colonne. A partir de ce moment, personne à l'exception des Turcs ne pouvait s'approcher d'eux. Quand le daouletli avançait d'un pas, ses soldats avançaient de dix, et il se tenait au milieu d'eux, leur parlant et les encourageant.

On raconte que lorsque les sept armées réunies par Mohammed-Bey, fils de Mourad-Bey, se rencontrèrent près du Kef avec les troupes algériennes, (1) celles-ci étaient commandées par le daouletli Châbane Chelbi Khodja, qui n'avait avec lui que peu de monde. Quand les troupes tunisiennes virent qu'il ne restait dans le camp algérien que les cuisiniers et les gardiens, elles coururent sur eux en s'en moquant. Les askers algériens firent observer avec inquiétude que les troupes tunisiennes saccageaient leur camp. «Il est honteux pour des soldats algériens, leur dit en turc le daouletli, de parler comme vous le faites. N'oubliez pas que le jour du combat votre camp n'est pas celui dont vous sortez, mais celui qui est devant vous.» En disant cela il se précipita en avant, ses soldats coururent sur ses traces, le devancèrent, et firent si bien qu'une heure après les sept armées tunisiennes étaient prises et Mohammed-Bey obligé de s'enfuir jusqu'à Tunis avec une poignée d'hommes.

Quant aux askers de Tunis, composés de Turcs et de koulouglis, ils formaient une troupe à part, avec leurs aghas, leurs kahias et leurs chaouchs; l'armée du bey sortait de son côté avec les cavaliers qui la composaient. Chacune de ces deux troupes campait, décampait et recampait à part sans se mêler à l'autre. Lorsque l'on se trouvait en présence de l'ennemi, le bey ne consultait pas ses officiers, et ceux-là seuls venaient à son outak qui avaient quelque plainte à lui exposer. Il ignorait si ses troupes avaient le nécessaire, si elles étaient nombreuses ou non; il n'allait pas s'asseoir au milieu des soldats pour tenir conseil avec eux, et ne savait pas quels étaient parmi

(1) En 1105 de l'hégire, correspondant à l'année 1693. Voir à ce sujet les *Annales Tunisiennes* de Rousseau, p. 73.

eux ses amis ou ses ennemis, bien qu'ils fussent campés avec lui dans l'enceinte du camp.

Au moment du combat, on ne voyait autour de l'outak du prince que ses amis, ses agents, ses Drids et ses cavaliers arabes. Les autres ne pouvaient s'approcher de lui et n'en recevaient aucun encouragement. Pendant la bataille, le bey montait à cheval avec ses intimes, ses serviteurs, ses amis, ses hambas et ses goums. Il était comme le faucon sur son perchoir[1] et avait soin de se tenir à l'écart du combat. Quand la mort fauchait dans les rangs des soldats turcs, il s'enfuyait et les laissait dans l'embarras. Ses soldats, voyant qu'il n'y avait plus personne derrière eux, disaient: « Pour qui allons-nous donc combattre et mourir ? » Ils jetaient leurs armes et se livraient à l'ennemi qui faisait d'eux ce qu'il voulait.

Dans l'expédition du djebel Ousselat, quand le prince donna l'ordre aux troupes de monter à l'assaut pour combattre et châtier les révoltés, il resta avec ses amis dans son camp et s'abstint de suivre ses soldats. Au lieu de monter à l'assaut avec eux et de les encourager par sa présence et ses paroles, il se contenta de leur donner l'ordre de marcher. Je suis surpris que les gens du royaume de Tunis insultent les askers et leur fassent une réputation de traîtres et de lâches. On peut dire de ces soldats que « celui qui n'a pas de chance trouve moyen de mourir de soif même en hiver..... »[2]

Il ne faudrait pas croire que je cherche à excuser ces gens parce que je suis un d'entre eux.[3] Je parle ainsi parce que l'on doit toujours rechercher et dire la vérité, et ce qui précède est ce que j'ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles. L'exemple suivant peut encore être cité à l'appui de ce que j'ai dit.

Lorsque Ibrahim-Chérif,[4] qui était Turc de race pure, fut devenu le chef de la Régence de Tunis, il attira auprès de lui les gens de sa race et s'appuya sur eux, tandis qu'il mettait à mort les fils des Arabes. Ces meurtres détachèrent de lui les spahis, qui l'abandonnèrent ainsi que les zouaouas et d'autres troupes. A cette époque vint de l'Occident Ahmed ben Slimane, qui prétendait que le trône de Tunis devait lui revenir parce que ce pays avait appartenu à ses pères et aïeux. Lorsque les mekhaznis, les spahis, les Drids et les autres Arabes entendirent parler de ce prétendant, ils allèrent vers

(1) Expression proverbiale souvent employée en arabe pour désigner quelqu'un qui se dispose à fuir à la première alerte.

(2) Ici se trouve dans le texte arabe la reproduction d'une partie de ce qui précède, à partir du récit de la distribution d'argent faite aux troupes. Il y a là évidemment une simple erreur du copiste.

(3) L'auteur informe plus loin le lecteur qu'il est *koulougli*, c'est-à-dire issu de l'union d'un Turc avec une femme du pays.

(4) Ibrahim-Chérif, qui réunit sur sa tête les trois titres de bey, de dey et de pacha, fut le prédécesseur immédiat du bey Hassine ben Ali, et régna de 1702 à 1705.

lui et le rejoignirent à l'oued Bou-Hartma,[1] dans le Dakhla[2] qui est à l'ouest de Béja. D'après ce que l'on dit, il avait à ce moment avec lui une armée de plus de cent mille hommes. En apprenant cette nouvelle, Ibrahim-Chérif se mit en marche avec quatre-vingts tentes de fantassins turcs. Quand il se trouva en présence d'Ahmed ben Slimane, il ordonna à ses askers de venir auprès de lui en armes, et lorsqu'ils furent rassemblés devant son outak il se leva, revêtit son équipement, releva les pans de son caftan autour de sa ceinture, mit son fusil sur son épaule et entra au milieu des askers. Il y avait auprès de lui quatre ou cinq derviches turcs, avec des plumes et des grelots sur la tête, qui se mirent à faire des exercices et à sauter comme des boucs depuis le moment où il entra au milieu des soldats jusqu'au moment où ceux-ci abordèrent les goums d'Ahmed ben Slimane. On n'entendit qu'un cri et de suite ces derniers tournèrent le dos, abandonnant leurs tentes et tout ce qui était lourd et criant : « Sauve qui peut ! » Les Turcs ramassèrent ces dépouilles, se les partagèrent et Ibrahim-Chérif revint victorieux à Tunis.

XIII

L'armée monte à l'assaut du djebel Ousselat. Les troupes, après avoir occupé Bou-Rehal, sont complètement battues par les insurgés.

Lorsque le bey eut donné l'ordre de monter vers Bou-Rehal, la nouba de l'agha se fit entendre et les askers, les zouaouas et les spahis s'avancèrent en deux colonnes. Le bach-hamladji[3] marchait avec la colonne de droite, et son kahia avec celle de gauche. De leur côté, Ali-Pacha et Ahmed ben Meticha réunirent autour d'eux les gens les plus courageux parmi leurs partisans.

L'on dit que les Ousselatia pouvaient fournir quinze mille combattants, tous aguerris et familiarisés avec l'usage du fusil, de la lance et du poignard. Avant le jour fixé pour le combat, le pacha leur avait donné l'ordre de construire, en avant de Bou-Rehal et de la montagne et des deux côtés de la route, des enclos pouvant contenir chacun de vingt à trente hommes et garnis de meurtrières par où l'on pouvait tirer sans être vu. Ces enclos étaient plus élevés que les arbres environnants et aucun signe extérieur ne les faisait reconnaître.

Il ordonna ensuite aux femmes, aux enfants et aux vieillards de

(1) Rivière qui coule sur le territoire des Chiahia et se jette dans la Medjerda, à 5 kilomètres environ à l'ouest de Souk-el-Khemis.

(2) On appelle ainsi le vaste territoire d'alluvion qui se trouve au confluent de l'oued Mellègue avec la Medjerda.

(3) Officier chargé des divers services d'intendance et préposé notamment à la tente du bey.

porter dans la partie inaccessible de la montagne tout ce qu'ils avaient de précieux, en laissant vide le village de Bou-Rehal où se trouvaient les maisons des Oulad-Essahili et la demeure du pacha. Puis il réunit les gens du djebel et ceux qui s'étaient joints à eux et leur dit : « Le jour où sera donné l'assaut, si vous apprenez que les troupes régulières marchent sur Bou-Rehal et que les Oulad-Aoun, les Djelass et les autres tribus s'avancent par les routes et les défilés praticables, faites comme eux et choisissez dans chaque bourg et dans chaque village des gens capables de défendre tous les passages attaqués et de repousser assez vigoureusement les assaillants pour que le combat ne dure pas jusqu'à la fin de la journée. » Puis il dit à ceux qu'il avait choisis spécialement parmi les Ousselatia : « Si vous voyez les askers turcs, ne cherchez pas à leur barrer le chemin, mais fusillez-les de derrière les enclos. S'ils vous abordent, retirez-vous et soyez toujours prêts à fuir comme le faucon sur le perchoir. Ne faites pas autre chose jusqu'à ce que je vous envoie de nouveaux ordres. Si Dieu le veut, cette tactique nous donnera la victoire. » Puis il lut avec eux la première sourate du Coran, et ils promirent de se conformer à ses instructions.

Quand arriva le jour fixé, le bey Hassine ordonna aux askers de marcher sur Bou-Rehal. Les Ousselatia firent semblant de se retirer devant eux et de se réfugier dans les endroits inaccessibles. Ils laissèrent même quelques meubles à Bou-Rehal et dans les villages abandonnés pour faire croire à une fuite précipitée.

Le plus âgé des askers n'avait pas plus de trente ans, et parmi les soldats et les officiers un très petit nombre seulement étaient habitués aux choses de la guerre, car depuis l'avènement du bey Hassine jusqu'à la vingt-troisième année de son règne la plupart des soldats n'avaient pris part à aucune expédition, ne s'étaient pas exercés au maniement des armes et n'avaient pas vu couler le sang. Ils s'étaient contentés de faire partie, à tour de rôle, des colonnes d'été ou d'hiver, et chacune de ces expéditions ne comprenait que trente tentes. Ceux dont ce n'était pas le tour de marcher s'engageaient quelquefois comme remplaçants pour profiter de cette occasion de faire du commerce ; en été, les soldats faisant partie de la colonne achetaient du beurre, du miel et des bœufs; en hiver, ils achetaient des dattes. L'expédition durait quarante jours en été et plus longtemps en hiver, jusqu'à ce qu'on ait eu le temps de faire rentrer l'argent ou les impôts perçus en nature, comme celui des dattes. Chaque soldat revenait ensuite chez lui avec un cadeau pour les siens, et les remplaçants recevaient en plus le prix du remplacement qui était de deux piastres. La plupart des soldats faisaient partie de ces colonnes sans fusil ni poignard. Quand les troupes étaient de retour à Tunis, le bey leur distribuait la solde. Depuis

vingt-trois ans les troupes tunisiennes n'avaient pas assisté à d'autres expéditions militaires.

Une fois arrivés à Bou-Rehal, les soldats firent demander au bey une distribution d'argent, l'informant qu'ils s'étaient emparés de la montagne après avoir tué beaucoup de gens et qu'ils l'avaient débarrassé d'Ali-Pacha et d'Ahmed ben Meticha. En même temps ils déposèrent leurs bagages, et des gens vinrent avec des outres pleines d'eau pour leur permettre de se rafraîchir et de se laver le visage. On n'était alors qu'au commencement de la journée. Les cuisiniers arrivèrent ensuite du camp, et les soldats placèrent des sentinelles et se mirent à manger.

Après le repas, les soldats tinrent conseil et décidèrent qu'il y avait lieu de demander des tentes au camp parce que l'endroit où ils se trouvaient n'était pas sûr.[1] Dans le conseil du bey Hassine les avis furent partagés ; les uns pensaient que les soldats pouvaient passer la nuit où ils étaient en attendant les renforts qui leur seraient envoyés le lendemain ; d'autres trouvaient qu'il y avait réellement du danger à les laisser passer la nuit en cet endroit.

Les spahis qui se trouvaient à l'armée faisaient partie de l'oudjak de Béja. Quand ils apprirent que les âskers étaient arrivés à Bou-Rehal sans avoir rencontré de résistance sérieuse, ils se hâtèrent de se diriger vers les villages abandonnés, attirés par l'espoir du pillage. Quant aux askers, ils se dispersèrent dans toutes les directions sans s'occuper les uns des autres ; ils abandonnèrent leurs armes et tout ce qui était lourd, et s'établirent à l'aise à l'ombre des murs. Les plus prudents virent le danger auquel ils étaient exposés et revinrent au camp s'établir en sûreté sous leurs tentes.

Lorsque Ali-Pacha, Ahmed ben Meticha et leurs compagnons, qui étaient familiers avec les ruses de la guerre, surent que les askers s'étaient dispersés et que les spahis étaient occupés à piller, ils jugèrent le moment favorable pour faire un retour offensif. C'était l'heure de la prière de l'après-midi. Les gens de tous les villages se réunirent en grand nombre et se précipitèrent en une seule troupe sur Bou-Rehal. La terre tremblait sous leurs pas et ils s'avançaient avec un bruit comparable au tonnerre.

Quelques-uns marchèrent sur les villages où se trouvaient les spahis de Béja, qui ne s'aperçurent du danger que lorsqu'il était trop tard pour l'éviter. Ils furent cernés de tous côtés avant d'avoir pu monter à cheval, et les assaillants se mirent à tourner autour d'eux, déchargeant sur eux leurs fusils et les frappant à coups de sabre. Ils tuèrent plus de deux cents spahis et massacrèrent toutes les sentinelles.

(1) C'est-à-dire que si les soldats se dispersaient pendant la nuit dans les maisons du village ils ne seraient pas à l'abri d'une surprise, tandis qu'il y avait plus de sécurité pour eux à camper tous ensemble sous des tentes.

Quand les askers entendirent la fusillade ils remontèrent en toute hâte vers le village, mais avant d'avoir pu y arriver ils furent assaillis à coups de fusil par les nombreuses bandes qui marchaient contre eux. Ils s'enfuirent alors aussi rapidement que possible dans la direction du camp, courant droit devant eux à travers les oueds et les ravins, sous une pluie de balles, et poursuivis l'épée dans les reins. Ils jetaient derrière eux leurs armes et leurs munitions, et le canon fut abandonné avec son caisson par les artilleurs. Le bey Hassine n'apprit la nouvelle qu'en voyant arriver au camp, de toute la vitesse de leurs jambes, les cinq premiers fuyards dont deux étaient des Turcs, et qui couraient en poussant des cris de désolation. Beaucoup ne purent échapper et furent massacrés à coups de fusil et de sabre.

Avant de donner le signal de l'attaque, le pacha Ali avait recommandé à ses soldats, s'ils mettaient la main sur un homme âgé, de se contenter de le désarmer, sans le maltraiter ni le dépouiller, et de l'amener devant lui. Ils s'emparèrent ainsi du bach-hamladji qui se rendit, lui dirent : « Ne craignez rien, baba-efendi », et l'amenèrent tout tremblant au pacha. Ils prirent également le kahia du hamladji, lui laissèrent son caftan et l'amenèrent devant le pacha, dont il baisa la main en s'excusant. Ils firent encore un troisième prisonnier qui leur dit : « Je ne crains pas pour ma vie ; amenez-moi devant le pacha qui me connaît bien. » Ils le conduisirent devant Ali, qui allait en effet voir souvent cet homme alors qu'il était encore à Tunis et lui dit : « Tu es Mostefa Kahouadji.(1) — Oui, monseigneur, répondit-il ; vous êtes mon maître et je vous demande la vie. » Le pacha dit à ces trois prisonniers : « Vous n'avez rien à craindre. Reposez-vous aujourd'hui chez moi et vous rentrerez ensuite à votre camp. »

Les autres soldats qui réussirent à échapper à la mort rentrèrent au camp isolément, par petits groupes de deux ou trois, et revinrent prendre en silence leurs places sous leurs tentes. Quant au bey Hassine, quand ce malheur vint le frapper il fut très troublé, poussa des soupirs, tourna son chapelet dans ses mains et ne cessa de citer des versets, des hadits et des vers exprimant sa soumission à la volonté de Dieu.(2)

A cette époque nous étions un certain nombre qui avions l'habitude de nous réunir dans une maison de Béja. Il y avait parmi nous deux partis, celui du bey Hassine et celui du pacha. Nous nous trouvions dans notre lieu de réunion habituel lorsqu'arriva, un peu avant midi, la nouvelle que le djebel Ousselat avait été pris par

(1) Le mot *kahouadji*, qui signifie « cafetier », peut être aussi un nom de famille. Un nommé Mohammed Kahouadji avait été nommé dey à Tunis en 1701.

(2) L'auteur cite les versets du Coran, hadits et poésies qu'il suppose avoir été récités dans cette circonstance par le bey.

les soldats, qu'Ali-Pacha s'était enfui de Bou-Rehal et que ses partisans avaient été passés au fil de l'épée. Les amis du bey manifestèrent leur joie pendant que ses ennemis s'attristaient. Il existait alors dans le pays un homme pieux et adonné à la vie mystique, nommé Sidi Saâd Bou-Dhina; (1) il était grand, corpulent, avec une grande barbe, et avait le teint brun. Pendant que nous étions assis après avoir appris la nouvelle de la victoire du bey, nous vîmes arriver Sidi Saâd qui s'arrêta devant nous ; ses larmes coulaient sur ses joues et sa barbe, il avait le corps découvert jusqu'à la ceinture, une corde autour de la taille, et il resta devant nous pendant une heure, sans écouter ce qu'on lui disait et sans répondre. Après son départ nous restâmes sous le coup de la surprise et de l'inquiétude, puis nous rentrâmes chez nous pour nous réunir de nouveau après le coucher du soleil. Un de nous dit alors : « N'avez-vous pas remarqué un tel et un tel qui se regardaient en clignant de l'œil et en riant ; ils ont évidemment appris quelque chose qui leur fait plaisir. » Sur ces entrefaites la nouvelle se répandit que les askers avaient été battus et dispersés par les Ousselatia, que le bey s'était enfui et que son camp avait été pillé. Les bras nous tombèrent d'étonnement et nous ne pouvions croire que les troupes du bey, dont le nombre était si considérable, avaient été battues par les gens de la montagne. Pourtant la nouvelle se confirmait d'heure en heure, et bientôt le doute ne fut plus possible. Le lendemain, nous apprîmes que la plupart des spahis de Béja avaient trouvé la mort. Ce fut le tour des amis du bey de s'attrister, pendant que ses ennemis se réjouissaient.

Après la déroute de Bou-Rehal, l'armée commença à se débander ; les uns se dirigèrent sur Kairouan; d'autres passèrent la nuit chez les Arabes; d'autres revinrent sans armes à Tunis. Le bey ne pouvait savoir quels étaient parmi ses askers ceux qui avaient échappé au massacre, ceux qui avaient péri et ceux qui avaient quitté le camp. Il envoya alors des hambas jusqu'au Bled-Turki (2) pour arrêter les fuyards. Il adressa en même temps une lettre à son fils Mohammed, l'invitant à informer le Divan de ce qui se passait et à demander qu'un chaouch soit chargé de rechercher les fuyards réfugiés à Tunis et de les inviter à rentrer à l'armée sous peine de perdre leur solde. Le Divan fit ce qui lui était demandé et tous les soldats, en entendant parler de la suppression de la solde, s'empressèrent de regagner le camp, où on les accueillit sans observations.

Trois jours après la bataille, le pacha Ali mit en liberté les trois

(1) Le souvenir de ce pieux personnage est resté à Béja. Il a été enterré dans un terrain lui appartenant, constitué habous au profit de ses descendants et situé dans la circonscription de Souk-el-Arba, sur le territoire des Ouled-bou-Salem, au nord de l'oued Kassab. Il a laissé pour héritières deux filles, dont l'une a eu elle-même une fille nommée Hafsia qui est âgée aujourd'hui de quatre-vingts ans environ et habite le marabout de Sidi-bou-Dhina.

(2) Il existe en Tunisie plusieurs endroits de ce nom, dont un dans la presqu'île du cap Bon.

prisonniers dont nous avons parlé et les fit accompagner jusqu'au camp, où ils rentrèrent sous leurs tentes. Leurs aghas et leurs kahias prévenus rendirent compte de ce fait au bey Hassine, qui donna l'ordre de diriger sur Tunis le bach-hamladji et son kahia. Quant à Mostefa Kahouadji, le bey ne le fit pas partir pour Tunis parce qu'il supposa qu'Ali-Pacha l'avait envoyé comme espion ; il l'expédia à La Goulette et l'y fit renfermer dans un bordj où il ne pouvait communiquer avec personne ; puis il le fit jeter dans le premier navire en partance,(1) avec ordre de ne le quitter que lorsque le navire aurait levé l'ancre. Ces ordres furent exécutés. L'exil de Mostefa Kahouadji eut un certain retentissement en ville ; nous aurons l'occasion d'en reparler ultérieurement.

XIV

Razzia de la tribu des Zouagha par les Oulad-Amar. — Le bey fait emprisonner son frère Mohammed. — Bou-Aziz fait sa soumission au bey Hassine. — Ali-Pacha envoie son fils Younès chez les Oulad-Amar.

Cette défaite des troupes causa une grande émotion dans le pays ; l'on crut que la puissance du bey Hassine était à son déclin et que l'étoile d'Ali-Pacha commençait à se lever. Plusieurs personnes dépêchèrent à ce dernier des courriers chargés de cadeaux et d'habits précieux, dans l'espoir que s'il montait sur le trône ils seraient les premiers à profiter de son élévation. Ils pensaient que le nouveau prince serait plus juste que le bey Hassine, et que sous son règne le bien-être serait encore plus grand que sous celui de son prédécesseur. Les premiers qui entrèrent dans cette voie furent les Hanencha,(2) avec Bou-Aziz le traître, et Soultân, chef de la tribu des Oulad-Amar.(3) Dès que ces gens apprirent la victoire d'Ali-Pacha, ils se dirent : « Tâchons d'être les premiers à nous prononcer en sa faveur et envoyons-lui des courriers pour lui demander l'autorisation de razzier les tribus qu'il nous désignera, afin que les villes abandonnent par crainte le parti de son oncle et que la guerre civile se déclare : c'est

(1) L'auteur ne dit pas pour quelle destination.

(2) Ancienne tribu algérienne bien déchue aujourd'hui de son ancienne importance, beaucoup de ses membres s'étant dispersés ; le groupe principal est resté fixé dans la région de Souk-Ahras. Les Hanencha avaient autrefois une réputation de batailleurs bien méritée. Ils ont opéré pendant ces derniers siècles de nombreuses et importantes razzias dont le souvenir s'est conservé parmi les tribus tunisiennes de la frontière. Il existe sur le territoire de Djendouba et à Biadha (caïdat du Kef) des groupes assez importants de Hanencha qui ont quitté l'Algérie il y a plusieurs siècles et ont été rattachés alors à la grande tribu des Drids, comme tous les nomades algériens passés en Tunisie sans esprit de retour.

(3) Il existe sur l'oued Tessa, entre la route du Kef à Tunis et Souk-el-Djemaâ de Biadha, une sous-fraction des Drids portant le nom d'Oulad-Amar.

ce qu'il nous faut à nous qui avons toujours été des gens de désordre et des pillards. » Ils se mirent donc d'accord pour envoyer à Ali-Pacha des courriers chargés de lui porter l'expression de l'amitié du cheikh Bou-Aziz et l'assurance de son dévouement.

Les courriers furent bien accueillis par le pacha, qui leur distribua de l'argent. Après avoir pris connaissance des lettres qu'ils portaient, il répondit qu'il y avait lieu de razzier sans retard les Charen (1) d'abord, puis les Zouagha,(2) campés près de Béja. Cette dernière tribu était peu nombreuse, mais possédait beaucoup de troupeaux parce qu'elle vivait sur le territoire de Béja qui était un pays tranquille et prospère. Les courriers, après avoir été traités avec abondance, rapportèrent la réponse du pacha à Bou-Aziz qui rougit de plaisir en la lisant, appela ses intimes et leur fit connaître que le pacha demandait que l'on aille razzier les sujets du bey réputés comme les plus riches. Tous furent dans la joie la plus grande parce qu'ils n'aimaient que le désordre et le carnage et ne cherchaient qu'à faire du mal autour d'eux. C'est ainsi qu'ils attirèrent sur eux la vengeance du savant émir qui les extermina par l'épée comme nous le rappellerons plus tard.

Le cheikh Bou-Aziz se mit en marche, escorté à droite et à gauche par les cavaliers de sa tribu et ayant devant et derrière lui les Mezarkia.(3) Il avait rallié tous les gens qui ne respectent rien et ne connaissent que l'injustice et le crime. Ils allèrent d'abord chez les Oulad-Ayad, notabilités du Djendouba,(4) dont les principaux étaient le cheikh Ghania et Ahmed ben Mabrouka. Quand ces gens apprirent que Bou-Aziz arrivait chez eux, ils furent très inquiets, montèrent à cheval, allèrent au-devant de lui, lui souhaitèrent la bienvenue, le conduisirent à leurs tentes, égorgèrent des bœufs et des moutons et préparèrent un grand repas en son honneur. Après le repas l'entretien commença, et Bou-Aziz leur demanda de lui indiquer une tribu peu guerrière qu'il pût razzier sans combat.

A cette époque la tribu des Zouagha était connue comme très riche en troupeaux. Ils étaient campés près de Béja, dans un endroit dit Bahar-el-Karina.(5) Ils s'y établirent et préparèrent leurs chevaux et leurs armes en disant : « Actuellement personne ne pourra rien contre

(1) Tribu qui occupe actuellement les massifs montagneux traversés par l'oued Mellègue depuis son entrée sur le territoire tunisien jusqu'à la hauteur du Kef.

(2) Tribu d'origine berbère partagée en deux groupes, dont l'un vit à la frontière tripolitaine et l'autre est installé aux environs de l'enchir Rechga, à douze kilomètres à vol d'oiseau au sud-ouest de Béja.

(3) Les Mezarkia étaient des cavaliers des Drids et des Djelass qui servaient dans le makhzen. Dans la région du Kef on donne aujourd'hui ce nom aux cavaliers envoyés en mission par un caïd et aux gardes à cheval des postes de douane.

(4) Territoire de 46.000 hectares environ, à cheval sur la Medjerda, à la hauteur de Souk-el-Arba, et formé en partie par des montagnes et en partie par des terres d'alluvion.

(5) Localité inconnue actuellement dans le pays.

nous. » On était alors au mois de ramadan de l'an 1140.(1) Les cavaliers de la tribu montaient chaque jour à cheval, et ceux qui n'étaient pas cavaliers portaient les armes et allaient rejoindre les autres à Bou-Chebka.(2) Puis tous rentraient chez eux, les uns à pied et les autres à cheval, en tirant des coups de fusil, et ils recommençaient à sortir ainsi en grand nombre pour faire des démonstrations.

Quand Bou-Aziz consulta Ahmed ben Mabrouka el Ayadi et ses compagnons, ils lui répondirent : « Gardez-vous, ô cheikh, de laisser échapper cette occasion de faire un riche butin, qui se trouve actuellement entre les mains de gens méprisables. Ils nous ont indisposés par leurs incursions(3) et nous en sommes arrivés à craindre pour nos troupeaux et nos pâturages. Ce sont des gens vils et méprisables. Ils comptent sur le voisinage de Béja et espèrent que les gens de cette ville viendront à leur secours en cas d'attaque. »

Bou-Aziz répondit aux Oulad-Ayad : « Au coucher du soleil nous nous mettrons en marche, et demain matin à l'aube ils seront razziés.» Des gens de toutes les tribus vinrent se joindre aux Oulad-Ayad, notamment les cheikhs des Amdoun,(4) des Oulad-bou-Salem(5) et des Chiahia.(6) A la tombée de la nuit tous ces gens montèrent à cheval et marchèrent contre les Zouagha. A l'aurore ils arrivèrent au campement de cette tribu, dont les gens ne s'aperçurent du danger que lorsqu'ils furent entourés par les cavaliers ennemis. On n'entendait alors que les cris des femmes et les pleurs des enfants. Les gens des Zouagha s'enfuirent avec leurs animaux et leurs biens, sans s'inquiéter de ceux qu'ils laissaient derrière eux sans défense. Parmi les Zouagha, Amor ben Hamdousi et Amor ben Bou-Rehal furent tués ; quelques-uns furent blessés, les Khouïlas(7) s'enfuirent, et il ne resta plus sur le champ de bataille que les khammès de quelques habitants de Béja, dont les troupeaux furent ainsi abandonnés sans protection. Parmi ces gens de Béja se trouvait le pauvre devant son Dieu, le koulougli hanéfite Mohammed Seghir ben Youssef, auteur de cet ouvrage. On m'a enlevé dans cette journée cinquante taureaux, cinq mules, vingt chevaux et juments, deux coursiers superbes, une ânesse d'Egypte suitée de deux ou trois ânons, des poulains et une vache laitière. Aucun de mes amis ne put

(1) Avril-mai 1728.

(2) Nom d'une des méchias dont se compose le territoire occupé actuellement par les Zouagha.

(3) Il s'agit des démonstrations militaires dont il vient d'être parlé, et que les Oulad-Ayad affectent de considérer comme des agressions.

(4) Tribu installée au nord-ouest de Béja.

(5) Tribu occupant la vallée de la Medjerda à la hauteur de Souk-el-Khemis.

(6) Tribu occupant le massif montagneux traversé par l'oued Bou-Hartma, entre Souk-el-Khemis et Aïn-Draham.

(7) On nomme encore aujourd'hui *Khouïla* une des méchias dont se compose le territoire des Zouagha ; les Khouïlas devaient être la fraction occupant plus particulièrement la méchia Khouïla.

sauver ses animaux, et les pillards laissèrent les tentes entièrement vides. Les khammès s'étaient réfugiés dans l'oued Béja où les gens allaient les voir. Ils furent recueillis dans les maisons de leurs amis, et parmi eux se trouvaient mes khammès au nombre de vingt, dont un homme de vingt ans qui fut blessé à l'épaule. Nous fûmes obligés de pourvoir à leur nourriture. On était alors près de l'époque de la moisson, et ils recommencèrent à travailler lorsque le moment arriva de moissonner. Pour moi je n'ai jamais pu retrouver la fortune que j'avais avant cette époque; puisse Dieu me rendre dans l'autre monde ce que j'ai perdu dans celui-ci!

Parmi les gens des Oulad-Ayad, l'un d'eux, Ahmed ben Mabrouka, reçut une balle, et on dut le transporter évanoui sur un brancard. Les uns disent qu'il mourut en chemin, d'autres qu'il mourut en arrivant chez lui. On dit également qu'un cavalier de Bou-Aziz fut tué par les Khouïlas.

Bou Aziz ne resta pas une heure sur le lieu de l'affaire et revint chez lui avec les troupeaux et les bijoux qu'il avait réunis. Quant au bey Hassine, lorsqu'il apprit cette nouvelle il fit prévenir les Oulad-Ayad que si les circonstances le permettaient il leur ferait supporter les pertes subies et qu'il les forcerait à rendre un chameau pour un veau.

Après ces événements une certaine effervescence ne tarda pas à se manifester dans l'armée comme dans le reste du pays, et les ennemis du bey commencèrent à s'agiter. Le bey Hassine remarqua que quelques-uns de ses intimes cherchaient à s'échapper du camp pour gagner le djebel, et il conçut quelques soupçons à l'égard de son frère Mohammed-Bey. Ce Mohammed-Bey était un homme dont on ne tenait pas compte et qui passait son temps à manger, à boire et à s'amuser; il avait cependant la langue déliée et l'œil vif. Après la défaite des askers, les gens venaient en foule dans sa tente, où l'on ne craignait pas de parler à haute voix sans se préoccuper de ceux qui écoutaient. Le bey Hassine apprit ce qui se passait, cela confirma les rapports qu'on lui avait faits sur le compte de son frère et il ne douta pas de sa complicité avec les rebelles. Il donna l'ordre à ses hambas et à des serviteurs de confiance de seller leurs chevaux et de se tenir à sa disposition, ce qu'ils firent. Il fit armer ensuite quelques-uns de ses intimes et de ses mamelouks et les chargea de cerner la tente de Mohammed-Bey et de chasser ses domestiques et ses aides-de-camp. Quand Mohammed-Bey vit venir ces gens il comprit qu'il était pris au piège et qu'il ne sortirait pas de prison pendant tout le règne de son frère. Il obéit donc, et on le déposa sur une charrette qui partit escortée par des hambas. Le bey Hassine fit replier la tente de son frère, disperser ses domestiques et ses agents et éteindre le feu de sa cuisine. La charrette et les

hambas arrivèrent au Bardo. Auparavant le bey avait envoyé à son fils Mohammed l'ordre de faire déposer le prisonnier dans une chambre éclairée seulement par une lucarne, où l'on devait pourvoir à son installation et à sa nourriture, mais en le tenant strictement renfermé et au secret, ce qui fut fait.

Il y a lieu de supposer que le jeune prince Mohammed n'était pas resté au Bardo, mais qu'il se trouvait au camp avec ses frères et qu'il ne quitta l'armée qu'au moment où son père l'envoya avec des troupes pour percevoir la medjba,[1] comme nous le verrons plus tard. Il ne serait rentré qu'après cette expédition au Bardo, où il serait resté alors investi des pouvoirs de son père. C'est là une version opposée à la précédente.

Quoi qu'il en soit, le bey Hassine fut débarrassé ainsi des intrigues de son frère, qui fut oublié dans cette chambre comme dans un tombeau jusqu'au moment où Dieu le délivra sans qu'il pût le prévoir, car il était enfermé dans un endroit obscur et nul ne pouvait communiquer avec lui que les domestiques chargés de lui apporter sa nourriture. Quand cette nouvelle arriva au pacha Ali son fils, il en fut très chagriné et dit : « C'est une mauvaise action qu'a commise là mon oncle, car cet homme faisait partie de sa suite..... »[2]

Le cheikh Bou Aziz se prit à réfléchir sur les conséquences de l'acte qu'il avait commis. « Le pouvoir, se dit-il, appartiendra toujours à celui qui a avec lui les askers; et celui qui ne les aura pas, quand même il commanderait à des milliers de Berbères et d'Arabes, ne sera pas le maître du pays et verra bientôt son parti se dissoudre. Les askers viennent de subir un échec qu'ils considèrent comme un déshonneur et dont ils voudront se venger, et dans ces conditions Ali-Pacha ne pourra pas mettre ses projets à exécution. Pour me tirer du mauvais pas où je suis, il ne me reste plus qu'à flatter le bey Hassine en l'assurant de mon dévouement et en rompant avec les Oulad-Amar. Je vais lui envoyer des courriers avec une lettre où je m'excuserai de ce que j'ai fait; c'est un homme généreux qui me pardonnera d'autant plus aisément qu'il se trouve dans une position critique. Après cela, je ne veux plus envoyer de ma vie personne au djebel Ousselat ni m'occuper jamais des beys. » Il rédigea une lettre dans ce sens, la cacheta et la remit à des courriers chargés de la porter au bey.

(1) Dans les premiers temps de l'occupation turque, Otsmane, troisième dey de Tunis, imposa aux habitants de différentes villes, à l'exclusion des Turcs bien entendu, une contribution appelée *medjba*, dont le produit était destiné à payer l'entretien des troupes turques. La contribution en question devait être équitablement répartie entre les habitants d'après leur fortune; mais les caïds finirent pas être chargés seuls de cette répartition, ce qui donna lieu à de graves abus, et cet impôt fut supprimé en 1840 (djoumadi 1256) par le décret qui établit le *kanoun* sur les oliviers du Sahel.

En juillet 1856, le bey Mahammed créa un impôt de capitation qui fut appelé aussi *medjba*, et qui existe encore.

(2) L'auteur place ensuite dans la bouche du bey et d'Ali-Pacha des considérations sur les événements écoulés, qui ne sont que le résumé de ce qui précède et de ce qui va suivre.

Le prince était solidement établi dans son camp au pied de la montagne; il n'exprimait aucune crainte, faisait aux heures accoutumées ses prières et ses oraisons et mettait sa confiance en Sidi Abdelkader el Ghilani. C'est dans cette situation d'esprit qu'il reçut la lettre de Bou Aziz. Il la lut, en fut très surpris et dit : « Que lui avais-je fait pour qu'il vienne ainsi attaquer mes sujets pendant que j'avais des difficultés d'un autre côté? Mais je lui pardonne. » Il fit faire par son secrétaire une courte réponse sur laquelle il apposa son sceau et qu'il remit aux courriers après avoir fait donner à chacun d'eux un burnous, une djebba, un turban et un dinar. Ces courriers revinrent chez eux, où Bou Aziz les attendait avec impatience. Après avoir pris connaissance de la lettre du bey il en approuva les termes.....(1)

Lorsque les Oulad-Amar surent ce qu'avait fait Bou Aziz, ils le désavouèrent et dirent : « Que Dieu maudisse cet homme à double face; il n'a jamais agi autrement. Nous ne pouvons admettre ses procédés qui ne sont pas les nôtres et nous conduire comme des chiens traîtres, car les Oulad-Amar sont des hommes libres et une pareille action nous couvrirait de honte. » Ils cherchèrent ce qu'ils pourraient faire pour détruire l'effet de la perfidie de Bou Aziz et pensèrent qu'ils devaient envoyer quelqu'un au djebel Ousselat pour prévenir le pacha que le Kef était en leur pouvoir et qu'ils feraient passer par les armes tous ceux qui ne voudraient pas leur obéir. Soultân et Mohammed Seghir, s'étant rangés à cet avis, envoyèrent au pacha Ali une lettre lui demandant de leur envoyer son fils Younès, pour leur attirer des partisans et leur permettre de combattre.

Quand Ali-Pacha reçut ces lettres, il les lut et les communiqua à Ahmed ben Meticha. Il savait déjà que Bou Aziz avait abandonné son parti et négocié avec le bey Hassine en lui donnant l'assurance qu'il disposait du Kef, ainsi que de la région située entre l'oued Serrath(2) et Kasr-Djabeur;(3) il savait également que les Oulad-Amar s'étaient séparés de Bou Aziz. Il demanda à Ahmed ben Meticha ce qu'il pensait de l'idée d'envoyer son fils chez les Oulad-Amar. « Je pense, lui répondit Ben Meticha, que vous n'avez rien à redouter; ces gens veulent que Si Younès aille chez eux parce que sa présence leur attirera des partisans; ils seront ainsi la tête, et Bou Aziz ne sera que la queue. »

Or, avant l'arrivée de ces courriers, l'entente entre les gens du djebel Ousselat était déjà ébranlée; les céréales étaient rares, on en était réduit à manger une pâte faite avec de la farine de caroubes, et les montagnards commençaient à avoir assez de ce siège et

(1) L'auteur rappelle en quelques lignes comment finit Bou Aziz, ce qui sera raconté plus longuement dans la suite.

(2) Principal affluent de l'oued Mellègue.

(3) Localité inconnue; il y a peut-être une erreur de copie dans le manuscrit.

à se dire que l'assiégeant finit toujours par triompher après un temps plus ou moins long.

Le pacha Ali était installé au sommet de la montagne, et entre lui et le camp du bey se trouvaient les Oulad-Manès. Il était convaincu que ces derniers, trouvant que le siège traînait en longueur, avaient trahi la parole jurée et correspondaient avec le bey, campé près d'eux à l'endroit appelé Kartania. Il était perplexe et réfléchissait sur ce qu'il avait à faire lorsqu'il reçut les lettres des Oulad-Amar. Il se décida à leur envoyer son fils, en le confiant à des personnes sûres, qui devaient revenir auprès de lui dès que Younès serait arrivé chez les Oulad-Amar. Il remit à son fils une lettre pour ces derniers ainsi conçue : « J'ai reçu votre lettre et les propositions qu'elle contenait. Je réponds à votre désir en vous accordant ce que vous me demandez et en vous envoyant mon fils Younès. C'est une partie de mon cœur que je vous confie. Faites de lui ce que vous croyez utile. A ceux qui m'ont transmis ces propositions reviendra la responsabilité de ce que nous réserve l'avenir. »

XV

Arrivée de Younès chez les Oulad-Amar. — Nouvel assaut infructueux du djebel Ousselat. — Les Oulad-Amar battent deux fois les troupes du Bey. — Révolte du Kef et représailles exercées par le bey Hassine.

Quand le moment du départ fut arrivé, le pacha équipa son fils, désigna les personnes de confiance chargées de l'accompagner, et le congédia, en appelant sur lui la protection de Dieu. Ils ne purent s'empêcher de pleurer en s'embrassant, car l'avenir était incertain et Younès avait alors à peine atteint l'âge de la puberté. Après le départ de son fils, le pacha rentra dans son logis et réunit autour de lui ses intimes.

Younès et ses compagnons voyagèrent aussi rapidement que possible, pour éviter d'être surpris ou d'éveiller l'attention de ceux qui auraient eu intérêt à connaître leur départ. Des émissaires les précédèrent chez les Oulad-Amar, à qui ils dirent en arrivant : « Récompensez-nous pour la bonne nouvelle que nous vous apportons : (1) Younès nous suit. Allez sans retard au-devant de lui avec vos cavaliers et vos mezarkia, et faites jouer les tambours pour que vos parents et vos amis se joignent à vous. Montrez-vous généreux envers lui et reconnaissants envers le pacha son père qui l'a confié à vos soins et qui ne manquera pas de vous récompenser s'il est victorieux. »

(1) Il est en effet d'usage de faire un cadeau à celui qui apporte une bonne nouvelle ou *bechara*. Ce dernier mot sert également à désigner le cadeau fait au porteur de la nouvelle.

En apprenant cette nouvelle, les Oulad-Amar convoquèrent tout leur monde, montèrent à cheval et se mirent en marche au son des tambours et au milieu des salves de mousqueterie. Les cavaliers portaient sur l'épaule leurs lances qui étincelaient au soleil. L'avant-garde, composée des cavaliers les plus intrépides qui s'étaient lancés au galop, aperçut bientôt la poussière formée sur la route par la troupe qui venait à sa rencontre. Après l'avoir jointe ils mirent pied à terre, baisèrent la main de Younès, lui souhaitèrent la bienvenue et revinrent avec lui vers la tribu. Tout le monde poussait des cris de joie, jusqu'aux vieilles femmes les plus misérables. Younès descendit de cheval ainsi que ses compagnons et entra dans la tente que l'on avait préparée pour lui et où l'on avait disposé un lit et des tapis. Des nègres apportèrent alors aux nouveaux arrivants des plats chargés de viande d'agneau, et ils en mangèrent à leur faim.

Une fois ce devoir d'hospitalité accompli, les Oulad-Amar envoyèrent prévenir de l'arrivée de Younès le cheikh Bou Aziz, en lui demandant de leur faire connaître quelles étaient ses intentions. Bou Aziz leur fit répondre qu'il était avec eux, mais en même temps il envoya son fils, accompagné de quelques mezarkia, vers le djebel Ousselat pour porter la nouvelle au bey Hassine. Le prince accueillit généreusement ces messagers, et, après avoir lu les lettres qu'ils lui apportaient, il envoya à Kairouan l'ordre de tirer vingt et un coups de canon pour annoncer l'arrivée du fils de Bou Aziz. En entendant ces coups de canon, le pacha Ali fit charger le canon abandonné par les troupes à Bou-Rehal et répondre par vingt et un coups, pour narguer l'armée et lui faire comprendre que son canon servirait désormais à la combattre.

La lettre envoyée par Bou Aziz fit craindre au bey que la ville du Kef fût prise par les insurgés avec tout ce qu'elle renfermait. Les habitants de cette ville, en apprenant l'arrivée de Younès, avaient en effet conçu le dessein de se révolter. Le bey réunit un corps de troupes qu'il plaça sous le commandement de Messaoud, kahia des spahis de Béja, et qu'il expédia sans retard sur le Kef, avec quelques-uns de ses intimes.

En même temps, il fit prévenir les askers et les zouaouas qu'une nouvelle attaque serait dirigée le lendemain contre le djebel Ousselat. On se prépara au combat ; au point du jour, les askers et les zouaouas se déployèrent en deux rangs, et le bey donna l'ordre de diriger l'attaque vers Bordj-Chouk. Mais le pacha avait eu la précaution de faire couper les passages accessibles par des barricades de pierres et de faire établir une construction haute et solide, ayant l'aspect d'une véritable forteresse, où étaient pratiquées des meurtrières permettant aux défenseurs des barricades de tirer sur les assaillants sans s'exposer à leur feu. Quand les troupes effectuèrent

leur attaque sur le point indiqué par le bey, elles se heurtèrent à la construction élevée par le pacha. Les soldats essayaient d'avancer en se traînant à plat ventre ou à genoux, mais dès qu'ils se découvraient ils étaient atteints par le feu de leurs ennemis. Un grand nombre de Turcs et de koulouglis périrent ainsi et furent mis hors de combat. Kara Mostefa, homme d'un grand mérite, fut frappé d'une balle dans ces conditions; il se mit à pousser des cris déchirants : on le traîna par les pieds jusqu'à ce qu'il fût hors de portée, puis on le mit sur un cheval, on l'éloigna du théâtre de la lutte et on l'abandonna près du camp. C'est de cette façon qu'on ramena ensuite les autres blessés du champ de bataille ; au coucher du soleil les troupes étaient exténuées, ne pouvaient plus se traîner, et n'avaient obtenu aucun résultat.

Le bey Hassine voyant les pertes qu'éprouvaient ses soldats leur envoya par des hambas l'ordre de cesser le combat et de revenir au camp, où ils rentrèrent couverts de poussière et harassés de fatigue, et trouvèrent leurs camarades gisant sur le sol. L'émir donna l'ordre de mettre dans un cercueil le corps de Mostefa, qui était tombé le premier sur le champ de bataille, et de le conduire jusqu'à Tunis chez son père, El Hadj Kara Saffar. En entendant frapper à sa porte, cet homme sortit et vit les porteurs du cercueil qui lui annoncèrent la mort de son fils et se mirent à pleurer avec lui. Le pauvre père s'assit par terre comme anéanti; il avait tout à fait perdu l'esprit et ne savait plus si son fils était dans sa maison ou dans le cercueil. Ses amis accoururent en foule, s'empressèrent autour de lui et le firent rentrer. Le corps fut lavé, enveloppé dans un linceul et transporté par les muezzines au cimetière de Djellaz.[1] Quant aux autres morts qui avaient été transportés jusque sous les tentes, le bey les fit laver, envelopper dans des linceuls et enterrer dans l'enceinte du camp. Puis il donna de riches vêtements au fils de Bou Aziz, fit distribuer par le khasnadar des vêtements et des pièces d'or aux gens de sa suite, et le renvoya chez son père en le faisant accompagner jusqu'à une certaine distance par des hambas.

Nous avons vu précédemment qu'une petite troupe avait été envoyée au Kef. Lorsqu'elle arriva en vue de la ville, les gens sortirent pour souhaiter la bienvenue aux soldats et leur apportèrent des plats d'*açida*,[2] qu'ils posèrent devant les chefs, et dont tous les soldats se rassasièrent. Tout à coup de nombreuses bandes de gens en armes sortirent du Kef et se précipitèrent sur les soldats sans défiance, qui n'eurent que le temps de monter à cheval et de se disperser dans toutes les directions; il y eut très peu de morts.

(1) Cimetière situé en dehors de la porte dite Bab-Aléoua, et où est enterré le saint personnage Sidi El Djellaz.

(2) Plat composé de farine délayée avec de l'eau chaude, que l'on arrose ensuite avec du beurre fondu et du miel.

J'étais alors chez moi à Béja ; l'on vit à un moment les gens se précipiter hors de chez eux et regarder avec surprise Messaoud Kahia, qui pénétra dans la ville à cheval, entra dans sa maison et referma la porte sur lui.

Nous avions comme agha à Béja un bouloukbachi nommé Mohammed Medeldji, Turc de race pure sachant à peine quelques mots d'arabe, qui détenait les clefs du fort dont la garde lui avait été confiée. Ce fort ne contenait en fait d'armes que trois canons servant à tirer les jours de fête et pendant le ramadan, et les uniques défenseurs étaient les gardiens chargés de surveiller les prisonniers du village. En apprenant l'arrivée de Messaoud Kahia qui avait surpris tout le monde, Medeldji courut au fort, s'y enferma et tira trois coups de canon en utilisant toute la poudre qui restait; puis il se pencha pour regarder du haut des murs du fort. Les gens surpris se mirent à rire et à l'apostropher en lui disant : « Baba Mohammed, maintenant que tu as tiré ces trois coups de canon, est-ce qu'il te reste des munitions pour tes pièces et des vivres pour ta garnison ? » Il leur répondait : « Que me voulez-vous? vous êtes des traîtres ! » Quand vint le soir, il sortit du fort et rentra tranquillement chez lui.

Quant à Messaoud Kahia, après s'être reposé quelques instants, il prit ses armes et sortit accompagné de ses fils et de sa suite. Tous les soirs il faisait une ronde dans la ville et rentrait sans avoir jamais rencontré personne.

De tous les soldats que le bey Hassine avait envoyés au Kef, aucun ne vint le rejoindre à son camp et l'on ne sait pas comment il apprit ce qui s'était passé. Lorsque la nouvelle de l'échec subi par Messaoud Kahia lui parvint, il envoya chercher Amara ben Dalia, cheikh des Beni-Rezeg, (1) de la tribu des Drids, avec les kahias et les aghas, et leur demanda s'ils estimaient qu'il y avait lieu de lever le siège du djebel Ousselat; tous furent d'avis contraire.

Le bey réunit alors un corps de cavalerie composé des cavaliers des Drids et de l'oudjak entier des spahis du Kef, sous les ordres de l'agha Mostefa Krouna et de l'agha du Kef, assistés de leurs kahias et chaouchs. Il plaça cette troupe sous le commandement d'Amara ben Dalia, à qui il recommanda de serrer de près les Oulad-Amar sans accepter le combat, et d'occuper petit à petit le pays de façon à les obliger à se réfugier dans leurs montagnes et à renvoyer Younès auprès de son père.

En apprenant le départ de cette troupe, les Oulad-Amar se réjouirent parce qu'ils voyaient là une occasion de faire un riche butin qui ne pouvait leur échapper. La troupe d'Amara ben Dalia se mit en marche et vint camper en face des Oulad-Amar, à un endroit appelé

(1) Fraction campée dans la plaine du Sers, à 40 kilomètres environ au sud-est du Kef.

Bou-Drias. [1] Là, ils se mirent en observation, couvrirent jour et nuit le pays de patrouilles et s'installèrent au nord du territoire occupé par Bou Aziz.

Les Oulad-Amar tinrent conseil et décidèrent de rester chez eux sans entrer en pourparlers avec l'armée du prince, et sans même chercher à poursuivre les cavaliers qui viendraient enlever leurs troupeaux. Leur plan était de laisser croire aux soldats qu'ils étaient trop faibles pour accepter la lutte, ce qui devait amener les plus impatients de l'armée à les attaquer sans écouter les conseils de prudence de leurs chefs. Ce plan réussit et les soldats, pensant que les Oulad-Amar n'étaient pas en état de les attaquer, ne se tenaient pas sur leurs gardes, quand un matin ils se trouvèrent entourés par les cavaliers ennemis. Ils sautèrent à cheval et se portèrent au-devant d'eux dans un grand désordre, au milieu duquel on n'entendait que les cris de ralliement des Drids et des gens du Kef. Amara ben Dalia saisit sa lance et monta à cheval, mais il tomba aussitôt frappé à mort, et ses gens s'enfuirent en l'abandonnant. On dit qu'El Hadj Ali Silini, chaouch des spahis du Kef, fut également tué dans cette rencontre. Les Oulad-Amar poursuivirent Krouna, agha des spahis de Béja, et l'entourèrent; un des cavaliers ennemis avait déjà saisi les rênes du cheval qu'il montait, mais en se baissant il prit un poignard caché dans sa botte, en frappa son agresseur, éperonna son cheval et se mit hors d'atteinte. L'armée se dispersa comme si elle avait été décimée par la peste. Les Oulad-Amar tuèrent un grand nombre de cavaliers dont les noms ne nous ont pas été rapportés.

Après cette rencontre les Oulad-Amar entrèrent au Kéf. Jusque-là les gens de cette ville avaient hésité sur la conduite qu'ils devaient tenir, mais en voyant que les troupes avaient été battues, ils oublièrent les bienfaits du bey Hassine, proclamèrent l'insurrection et occupèrent les deux forts. C'était une démonstration aussi ridicule que celle du bouloukbachi Baba Mohammed Medeldji, agha du bordj de Béja, car il n'y avait dans ces forts ni armes, ni munitions, ni vivres, mais seulement des portes blindées et des citernes pleines d'eau.

En voyant cela les gens sensés de la ville montèrent vers les forts et dirent aux insurgés: « Ce que vous faites n'est pas raisonnable. Quelles ressources avez-vous pour vous révolter et par qui espérez-vous être soutenus? Younès n'est pas venu chez vous et le pacha Ali est loin. Ce que vous entreprenez est au-dessus de vos forces et vous marchez à une perte certaine. » Mais ils ne voulurent rien entendre.

Le pacha Ali apprit ces événements au djebel Ousselat. Il fit tirer plusieurs coups de canon, et en les entendant les gens qui étaient à la chasse s'empressèrent de revenir et se rendirent chez lui.

(1) Massif montagneux situé près de la frontière algérienne, à 40 kilomètres environ au sud-est de Tébessa à vol d'oiseau.

Le bey Hassine entendit aussi les coups de canon et il n'en connaissait pas encore la cause lorsque des cavaliers arrivèrent au camp et lui apprirent la révolte du Kef, qui l'affecta vivement. Il fit appeler aussitôt Trad ben Goubrane, qui était un des notables du Kef, et lui donna l'ordre de partir pour cette ville avec un certain nombre de hambas.

Le prince se rendit enfin compte que ses troupes étaient fatiguées du siège interminable qu'elles avaient entrepris : la plupart des cavaliers avaient déjà disparu et un grand nombre de chevaux et de chameaux étaient morts. Il y a lieu de remarquer que malgré les difficultés au milieu desquelles il se trouvait, le bey ne demanda à ses sujets aucune contribution extraordinaire. Il estima que le moment était venu de lever le siège et consulta à ce sujet ses amis, qui s'empressèrent de lui répondre que c'était là un avis très sage et dont la nécessité était évidente. En conséquence, il chargea l'agha des askers de prévenir les chaouchs que le siège allait être levé et que le départ aurait lieu dans deux jours au plus tard, ce qui causa une grande joie à toute l'armée.

En apprenant ce départ, les gens du djebel Ousselat se réjouirent en disant : « Dieu a mis fin à nos malheurs. » Mais les hommes d'expérience qui avaient déjà assisté à des événements de ce genre secouaient la tête et leur répondaient : « Il est vrai que le bey abandonne notre montagne, mais vous n'échapperez pas pour cela au combat, à la captivité et aux amendes.»

Le matin du départ, les bagages furent chargés sur les bêtes de somme et l'armée se rangea dans l'ordre accoutumé. Le bey monta à cheval avec ses fils Mohammed, Ali et Mahmoud; ses intimes, son imam, son cadi, ses mamelouks, ses hambas et ses serviteurs l'entourèrent, les musiques se mirent à jouer, le hamladji s'avança avec son étendard et le convoi se mit en marche. Le bey s'arrêta avec les askers devant les tombes des soldats morts sur le champ de bataille, ils étendirent leurs mains et appelèrent sur eux la bénédiction du Ciel, puis les troupes partirent, se dirigeant vers le Kef.

Trad ben Goubrane avait marché jour et nuit et était arrivé rapidement à El-Merasel, (1) d'où il envoya un émissaire pour inviter ses parents et ses amis du Kef à venir conférer avec lui. Quand on apprit en ville l'arrivée de Trad ben Goubrane, qui y était très considéré, des piétons et des cavaliers se portèrent en armes au-devant de lui à El-Merasel et l'escortèrent jusqu'au Kef, où il descendit de cheval et entra dans sa maison. On se réunit autour de lui, et, après le repas, ses amis lui expliquèrent que les révoltés n'étaient qu'une petite troupe

(1) Point d'eau à 13 kilomètres environ au nord-est du Kef, dénommé Aïn-Merassen sur la carte de la Tunisie au 1/200.000e. Le mot *merasel* (au singulier *mersel*) désigne les endroits où l'on lave les cadavres avant de les enterrer, ce qui, paraît-il, se pratiquait anciennement en cet endroit.

sans importance dont il serait facile d'avoir raison. On envoya des parlementaires aux gens enfermés dans les forts, qui les accueillirent parce qu'ils commençaient déjà à regretter leur conduite et demandèrent à voir Trad ben Goubrane. Celui-ci alla les trouver après avoir recommandé à ses amis de le suivre en armes, de pénétrer un par un dans les forts à sa suite et de se ranger autour de lui. Quand il fut au milieu des insurgés, il leur parla amicalement et leur promit d'intervenir pour éviter les malheurs dont ils étaient menacés. Ils se décidèrent alors à suivre ses conseils et rentrèrent chez eux après avoir remis à Trad ben Goubrane les clefs des forts, qu'il fit aussitôt occuper par les siens. Il envoya ensuite un émissaire au bey Hassine pour lui annoncer la fin de la révolte et l'exhorter à venir en personne prendre les mesures qu'il jugerait utiles.

Le cavalier envoyé au-devant du bey rencontra l'armée en marche. Il la suivit jusqu'à l'endroit où elle fit halte, et s'acquitta alors de la commission dont il était chargé. Le bey, après avoir pris connaissance de la lettre de Trad ben Goubrane, fit récompenser celui qui la lui avait apportée et continua sa marche jusqu'au Kef. La population était sous le coup de la terreur, et l'on faisait disparaître les femmes et les enfants.

Avant l'arrivée du prince, Trad ben Goubrane avait réuni ses amis et leur avait demandé de lui fournir les noms des gens qui s'étaient le plus compromis, pour qu'il pût les faire connaître au bey s'il les demandait. On lui dressa une liste portant près de cent noms, qu'il remit au bey lorsque celui-ci voulut savoir quels avaient été les meneurs. Le bey demanda à Trad s'il était sûr de l'exactitude de cette liste, et ce dernier lui répondit : « Si j'avais dû y inscrire tous ceux sur lesquels j'avais des renseignements défavorables, j'y aurais fait figurer toute la population ; je n'y ai porté que ceux qui ont fait ostensiblement acte de rébellion. » Après examen, le bey prononça la peine de mort contre trente-cinq personnes, qu'il envoya chercher par ses hambas, ses mamelouks et les amis de Trad. On poursuivit ceux qui tentèrent de se cacher ou de s'enfuir ; ceux qui s'étaient réfugiés dans les zaouïas furent expulsés ; on s'empara de ceux qui s'étaient placés sous la protection de personnages influents, et l'on mit la main sur tous les condamnés. Ils furent amenés au camp et rangés devant le chef des bourreaux ; à un signal donné par lui, les soldats se précipitèrent sur les prisonniers et leur tranchèrent la tête en disant : « Voilà la récompense de ceux qui se révoltent contre le bey Hassine, l'émir juste et bienfaisant ! » Les parents des condamnés demandèrent et obtinrent la permission d'enlever leurs corps et de les ensevelir. Les autres individus dont les noms figuraient sur la liste furent enchaînés, mis sur des charrettes et envoyés à la Zendala du Bardo sous la conduite de quelques hambas.

Le soir, l'émir Hassine était assis dans sa tente et causait avec ses familiers; la conversation portait sur les gens du Kef et chacun racontait à ce sujet les anecdotes qu'il savait. Après avoir réfléchi quelques instants, le bey dit: « Tant que les deux forts resteront debout, ils causeront des ennuis à nous et à nos successeurs. Je suis d'avis d'enlever de ces forts les canons et les munitions, de les vider entièrement et d'en faire la demeure de personnages pieux. » Tous les assistants abondèrent dans ce sens. Le matin, le bey donna l'ordre aux mamelouks et au bach-hamba de réunir des maçons et des pioches, d'enlever les canons des forts, d'en démolir la partie supérieure et de les vider entièrement, ce qui fut fait.

XVI

Le bey confie à son fils Mohammed le commandement de la colonne chargée de percevoir les impôts dans le nord de la Régence. — Versions diverses au sujet des événements qui ont suivi le siège du djebel Ousselat. — Punition de Ben Halila et d'Embarek el Ourassi. — Les Oulad-Amar sont battus par le bey au khanguet Eks.

Quand arriva l'époque à laquelle on avait coutume de percevoir la medjba, le bey Hassine, absorbé par les affaires que nous avons racontées, donna l'ordre à son fils Mohammed de prendre à sa place le commandement de la colonne qui devait parcourir le pays et désigna pour l'accompagner Messaoud Kahia, qui dut revenir pour cela de Béja, ainsi que les chaouchs et les spahis disponibles. L'agha des askers reçut l'ordre de faire préparer sa troupe pour le départ, et le prince choisit dans son oudjak des tambours, des musiciens et des bannières qu'il fit passer en revue et qu'il incorpora ensuite dans la colonne commandée par son fils, auquel il recommanda d'être indulgent envers les sujets et de rendre la justice d'une façon équitable. Le jour du départ, quand les bêtes de somme furent chargées, les soldats se rangèrent en armes; puis le bey Hassine arriva et donna solennellement à son fils l'ordre de partir; le jeune prince entra alors au milieu de ses soldats, qui le saluèrent et à qui il rendit leur salut; il prit ensuite la tête de la colonne, son escorte l'entoura et l'armée se mit en marche.

Elle se rendit d'abord à Aïoun-Ettouhami, où elle fit séjour jusqu'au paiement complet des impôts et des contributions, puis se dirigea vers les montagnes des Chiahia, auprès desquelles on établit le camp. Lorsque les gens de cette tribu virent arriver les troupes, ils montèrent à cheval en armes, se retirèrent sur les sommets de la montagne et se déclarèrent en état d'insurrection. Il y avait dans la

colonne un chaouch nommé Messaoud bou Halloufa qui comptait de nombreux amis dans cette tribu. En voyant ce qui se passait, il monta à cheval et se rendit au campement des Chiahia auxquels il parla avec douceur, leur rappelant les bienfaits du bey, la modération avec laquelle il avait toujours perçu l'impôt, et leur faisant honte de se mettre ainsi en révolte au moment où ce prince avait des embarras. Ils finirent par se laisser convaincre et lui dirent : « Si vous voulez percevoir les impôts que nous devons, prenez nos bœufs, nos moutons, nos chèvres et nos ânes, mais ne nous demandez pas d'argent, car nous n'en avons pas. Si vous n'acceptez pas cette proposition vous pouvez nous combattre. » Bou Halloufa leur demanda le temps de soumettre ces propositions au prince Mohammed ; il revint ensuite au camp et rapporta au prince les offres des Chiahia, l'engageant à les accepter parce que c'était la seule façon de percevoir ce qui était dû à l'Etat. Le prince remit sa réponse au lendemain, et le soir il réunit les conseillers qui l'accompagnaient par ordre de son père et leur fit part des propositions apportées par le chaouch Bou Halloufa. Tous furent d'avis qu'il fallait les accepter parce que cette année les gens se trouvaient dans une situation précaire. En conséquence le prince fit appeler le lendemain matin Bou Halloufa et lui dit : « J'approuve ce que vous m'avez proposé. Prenez les animaux que ces gens vous donneront, et abrégeons notre séjour ici. » Bou Halloufa retourna dans la montagne accompagné des spahis et reçut les animaux qu'on lui remit après estimation. Comme après cela les Chiahia devaient encore quelque chose au Trésor, ils complétèrent le prix fixé en donnant du tabac.

Bou Halloufa et ses gens réunirent tout ce qu'ils avaient reçu et l'amenèrent au camp ; le chaouch engagea le prince Mohammed à diriger le tout sur Tunis, à l'y faire vendre et à verser l'argent ainsi obtenu au Dar-el-Pacha. (1) Puis le prince vint visiter le troupeau, fit mettre de côté les animaux qui lui convenaient et envoya le reste à Tunis. Les cheikhs des Chiahia se présentèrent pour recevoir les cadeaux d'usage, et le prince leur fit distribuer des djebbas rouges et des vêtements. Aucun d'eux n'avait en sa possession une seule pièce d'or ou d'argent.

Le lendemain l'armée partit, précédée par Messaoud Kahia qui était chargé de choisir l'emplacement où l'on devait camper. Avec l'assentiment du prince, le camp fut installé dans le khanguet, (2) que l'armée franchit le lendemain pour aller camper près du territoire

(1) C'est au Dar-el-Pacha qu'était versé le produit des impôts spécialement affectés au paiement des troupes turques. Le kahia du Dar-el-Pacha, chargé d'administrer ces revenus et de payer la solde des troupes turques, avait des pouvoirs disciplinaires analogues à ceux du férik.

(2) Il s'agit sans doute du khanguet Sellama, que traverse l'oued Kasseb, affluent de gauche de la Medjerda.

des Nefza.[1] Quand les Oulad-Soula apprirent cette nouvelle, ils se réfugièrent chez les Ouchteta[2] qui se mirent en insurrection. Le prince leur envoya plusieurs avertissements, mais en vain. Il désigna alors cinq hommes par tente et les plaça sous le commandement de Messaoud Kahia qui connaissait bien le pays. Cette troupe surprit à l'improviste les Ouchteta et s'empara du cheikh des Oulad-Soula, Abdallah ben El Alia : on lui trancha la tête et son corps fut jeté aux chiens qui le dévorèrent. La tribu des Ouchteta se dispersa en abandonnant ses troupeaux, que les spahis de Messaoud Kahia ramenèrent au camp. Le bey ordonna de conduire ces animaux à Béja, ce qui fut fait, mais en route les soldats en firent disparaître une bonne partie qu'ils vendirent pour leur compte au souk. On perçut quelques moutons des Nefza en place de la medjba.

Le prince Mohamed se rendit ensuite avec l'armée au Bardo de Béja, où il séjourna quelque temps pour rendre la justice. Quand il eut achevé de percevoir la medjba, il fit donner le signal du départ et l'armée leva le camp avec le cérémonial accoutumé, pour rentrer au Bardo de Tunis.

Nous croyons utile de rapporter ici différentes versions ayant cours au sujet des événements qui ont suivi le siège du djebel Ousselat.

On dit qu'après l'échec des troupes turques à Bou-Rehal l'armée se trouvait tellement démoralisée que les gens du pacha auraient pu facilement la faire toute prisonnière, mais qu'au lieu de poursuivre leur succès ils s'attardèrent à dépouiller les morts sans courir sus aux fuyards. En voyant cela, le bey Hassine craignit d'être fait prisonnier avec ses fils Mohammed, Ali et Mahmoud ; il fit préparer ses armes et ses bagages, ainsi que ceux de ses fils, et donna l'ordre à ses serviteurs et à ses amis de se tenir prêts à le suivre. Il avait alors dans son armée un chaouch des spahis de Béja nommé Allouch, qui était originaire des Aouaoudas ;[3] c'était un homme âgé, de beaucoup d'expérience, et qui était resté boiteux à la suite de blessures reçues dans les combats livrés du temps des anciens beys. Le prince avait déjà mis ses éperons et s'apprêtait à monter à cheval, ainsi que sa suite, quand il se souvint de ce chaouch ; il s'assit alors, l'envoya chercher et lui fit part de son projet de partir de suite pour Kairouan avec son escorte, en laissant l'armée devant la montagne. « Monseigneur, lui dit Allouch, vous qui avez plus que moi l'expérience de la guerre et qui avez assisté à bien des batailles,[4] avez-

(1) Tribu occupant la région montagneuse traversée par l'oued Bou-Zenna et l'oued Maden, au sud du cap Nègre.

(2) Tribu occupant le massif montagneux situé entre l'oued Melah et l'oued Maden, au sud du cap Nègre.

(3) Il existe plusieurs fractions de ce nom, dont une est fixée actuellement au Kef.

(4) Hassine ben Ali avait servi dans les troupes turques sous les beys précédents. Il était agha des askers quand il fut appelé à remplacer Ibrahim-Chérif sur le trône de la Régence.

vous jamais vu quelqu'un s'enfuir dès la première attaque ? Croyez-moi, ne prenez pas de résolution précipitée, enlevez vos éperons et rentrez sous votre tente comme si rien n'était arrivé. Les gens qui veulent votre perte peuvent seuls vous tenir un autre langage. Prenez patience, et les difficultés que vous éprouvez maintenant prendront fin. » Il insista si bien dans ce sens que le bey Hassine rentra dans sa tente à la tombée de la nuit, après avoir donné à l'agha des askers l'ordre de désigner quelques hommes pour assurer pendant la nuit la garde du camp. Le lendemain matin le bey se trouva plus rassuré, fit le tour du camp accompagné de ses hambas, et rendit la justice sous sa tente après avoir envoyé chercher les gens du Sahel. Quand ces gens arrivèrent, il leur fit distribuer des haches et les chargea de couper et de brûler les oliviers appartenant aux gens du djebel Ousselat. Il les fit accompagner par des soldats chargés de les protéger, en sorte que les Ousselatia n'osèrent s'opposer à la destruction de leurs plantations. Au bout de quelque temps, les gens du Sahel, fatigués, s'enfuirent par bandes. C'est alors que le bey Hassine apprit l'insurrection du Kef, dont nous avons parlé au chapitre précédent. (1)

On dit également que lorsque le bey Hassine campa près du Kef où se trouvait Trad ben Goubrane, les Oulad-Amar descendirent au-devant de lui, lui offrirent l'hospitalité et lui apportèrent des présents, après quoi ils rentrèrent dans leur tribu. Ce serait quelques jours après seulement qu'ils auraient reçu chez eux Younès. Un témoin que je considère comme véridique m'a fait le récit suivant : « Les Oulad-Amar étaient campés près de l'armée, et j'avais des relations d'amitié avec quelques individus de cette tribu. Un soir, je me déguisai, me couvris la tête et pénétrai dans leur camp, où je retrouvai mes amis. J'avais déjà passé une journée avec eux, lorsque je remarquai une agitation extraordinaire dans la tribu, qui campait par petits groupes. Je demandai la cause des rassemblements que je voyais, et l'on me dit que Younès, fils d'Ali-Pacha, venait d'arriver. Poussé par la curiosité et par le désir de pouvoir en parler à mon retour au camp, je me rendis avec mes amis jusqu'à la tente où il se trouvait et me mêlai à la foule qui se tenait debout à l'entrée. Je le vis alors de mes yeux : il était assis avec des notables de la tribu et causait avec eux. Je revins ensuite avec mes amis et jugeai prudent de rentrer au camp sans retard pour ne pas être soupçonné d'entretenir des relations avec les ennemis. Une fois sous ma tente je prêtai l'oreille aux conversations pour savoir si l'arrivée de Younès était connue, mais il n'en était pas question et je compris que la nouvelle ne m'avait pas devancé. J'appelai alors le bouloukbachi Ali qui

(1) D'après cette version, les Oulad-Amar n'auraient pas battu à deux reprises les troupes envoyées par le bey, comme il a été raconté au chapitre précédent.

faisait partie de notre tente, et je lui fis part de l'arrivée de Younès chez les Oulad-Amar. Ali parut douter de ce que je lui disais et me demanda de qui je tenais cette nouvelle, parce qu'il s'exposerait à être puni s'il faisait à l'agha un rapport mensonger. Je lui racontai alors en détail mon séjour chez les Oulad-Amar. Comprenant que je lui disais la vérité, il se rendit chez l'agha des askers et lui fit son rapport. L'agha en prévint Mohammed-Bey qui demanda à voir l'odabachi qui apportait cette nouvelle; je fus conduit auprès de lui et je lui fis mon récit en détail, insistant sur ce fait que j'avais vu de mes propres yeux Younès assis sous la tente des Oulad-Amar. Quand j'eus fini, il mit la main à sa poche et me tendit un sultani. » Voilà le récit que j'ai entendu de la bouche de cet homme; ces faits sont en contradiction avec ceux que j'ai rapportés précédemment.(1)

L'armée qui était campée à Béja revint à Tunis après l'arrivée du prince Mohammed au Bardo; les soldats reçurent alors leur solde et se reposèrent. Lorsque le khodja des askers se présenta pour passer la nuit chez le prince Mohammed, celui-ci lui donna l'ordre de préparer une colonne qui devait se porter au-devant de son père. Le khodja se rendit le lendemain au Divan, dressa la liste des officiers qui devaient faire partie de cette colonne, et les odabachis reçurent l'ordre de sortir avec leurs tentes, que l'on fit dresser près de la feskia.(2) Le prince Mohammed envoya les vivres nécessaires, les askers se réunirent, et les troupes attendirent que le prince Mohammed sortit du Bardo, où il devait recevoir les ordres de son père. Quand ces ordres arrivèrent, il fit ses préparatifs de départ et désigna les personnes qui devaient l'accompagner. On dit que parmi ces personnes se trouvait El Hadj Slimane Kahia, qui était impatient de revoir le bey Hassine dont il était séparé depuis plus d'une année. Il avait hâte de quitter Tunis parce que les mécontents de cette ville avaient pris une attitude de plus en plus hostile. Slimane Kahia était affecté de cet état de choses, il craignait pour sa personne et désirait faire part de cette situation au bey de vive voix, parce qu'il n'y avait personne en qui il eût assez de confiance pour lui remettre une lettre. C'est pour cela qu'il se décida à partir lui-même. On dit que le bey Hassine avait alors quitté le Kef et campait à Fourna(3) en attendant les troupes que lui envoyait son fils; mais cette version est sujette à caution.

Quelqu'un m'a dit que le bey Hassine quitta la ville du Kef et revint à Tunis après le départ de son fils Mohammed pour Béja; mais ayant appris que les Oulad-Amar et Younès étaient arrivés au Kef

(1) Il a été dit précédemment que l'arrivée de Younès chez les Oulad-Amar précéda de quelque temps l'arrivée du bey Hassine au Kef.

(2) Bassin à ciel ouvert qui se trouve en face de la porte de Sidi-Abd-Esselam.

(3) Fourna, ou Dar-Fourna, ou Aïn-Fourna, se trouve sur le territoire des Oulad-bou-Ghanem, au sud du Kef, près de l'oued Serrath et à la hauteur du djebel Bou-Hanech.

et avaient livré bataille sans pouvoir toutefois entrer dans cette ville, il aurait quitté Tunis à la tête d'une armée et serait venu camper à Fourna. C'est là une version contraire à celle d'après laquelle il serait resté pendant deux ans absent de Tunis et n'y serait rentré qu'au moment du départ d'Ali-Pacha pour l'Algérie. (1)

Lorsque le bey Hassine établit son camp à Fourna, il y séjourna pendant quelque temps. Parmi ses intimes se trouvait le kahia des zouaouas, Ben Halila, qui occupait une situation de confiance auprès de lui, comme nous l'avons dit précédemment. Le prince le négligea pendant quelque temps, et Ben Halila se tourna vers le pacha dont il devint l'espion et à qui il envoya des émissaires au djebel Ousselat. Les renseignements relatifs à cet individu qui vont suivre m'ont été fournis par Djab Allah bou Farda, qui fut longtemps au service des anciens beys, et notamment de Mourad-Bey, à qui il procura les moyens de sortir de Sousse et de gagner le djebel Ousselat. Après la mort de Mourad-Bey, Bou Farda fut en faveur auprès d'Ibrahim-Chérif, qui lui confia le commandement d'une province. Le bey Hassine l'admit également dans sa confiance et le nomma kahia de Béja où il demeura longtemps; il le négligea ensuite et le laissa dans l'oubli jusqu'aux événements du djebel Ousselat, mais Bou Farda ne cessa pas de faire visite au prince et de se maintenir aussi près de lui que possible. Quand le bey Hassine partit pour faire le siège du djebel Ousselat, il craignit de voir cet homme s'enfuir auprès du pacha, comme l'avaient fait tant d'autres, et lui assigna une tente et des provisions suffisantes, avec ordre de l'accompagner. Bou Farda était constamment au service dans l'outak du bey jusqu'au moment où ce dernier vint camper à Fourna. Voici en quels termes il racontait l'emprisonnement de Ben Halila : « Ma tente était établie près de celle de Ben Halila, qui m'envoyait souvent chercher la nuit pour s'entretenir avec moi. J'avais avec moi un seul domestique, tandis que Ben Halila avait un outak semblable à celui du bey, avec plusieurs domestiques et une nombreuse suite. Une nuit je vis tout à coup devant la tente du bey la grande lanterne qui le précédait toujours; elle était portée par le chrétien chargé habituellement de ce service, qui se tenait arrêté devant la porte de l'outak. Cette vue m'intrigua beaucoup, et je devins très inquiet lorsque je vis le bey Hassine sortir de sa tente : il marchait à pied, accompagné de ses esclaves blancs, et vint de mon côté. Je ne pouvais supposer qu'il se dirigeait vers la tente de Ben Halila, pour lequel il paraissait avoir une grande estime, et en le voyant venir je ne doutai pas qu'il eût affaire à moi et je ressentis une telle appréhension que je faillis

(1) Le dernier assaut infructueux du djebel Ousselat est du 6 mai 1728, la prise du Kef par le bey Hassine est du mois de juillet suivant, et le bey est rentré à Tunis dans les premiers jours de juillet 1729. (Cf. PLANTET, *Correspondance des beys de Tunis*, tome II, lettres nos 453, 462 et 497.)

perdre connaissance. Quand je le vis tourner après avoir dépassé ma tente, mon émotion fut telle que je dus appeler mon domestique et me faire asperger d'eau le visage, sans avoir la force de continuer à observer ce que faisait le bey. Quelque temps après, un esclave vint me dire que le bey me demandait; je me hâtai de l'accompagner, je baisai la main du bey en entrant dans la tente et je constatai alors avec surprise que Ben Halila avait les pieds enchaînés dans des fers dont on était en train de fermer les cadenas. On lui mit autour du cou une lourde chaîne, et il fut placé ainsi sur une charrette qui partit de nuit pour le Bardo sous l'escorte de hambas.

« Le bey fit apporter tous ses effets dans sa propre tente. Après le départ de Ben Halila, le bey se tourna vers moi et me dit : « Transporte tes effets dans cette tente : je te confie les fonctions de Ben « Halila et te nomme kahia des zouaouas. » Je me conformai à cet ordre, transportai de suite mes vêtements et mes provisions dans la tente de Ben Halila et me couchai dans son lit, mais je ne pus dormir de la nuit, tant ces événements m'avaient bouleversé. Le matin, je reçus les félicitations de tout le monde à l'occasion de mes nouvelles fonctions, les oudjaks vinrent jouer de la musique devant ma tente pour recevoir les cadeaux d'usage, et le divan [1] des zouaouas, ainsi que leurs chaouchs, vint s'installer chez moi. » Voilà ce qui arriva à Ben Halila, dont il a été question au commencement de cet ouvrage. [2]

Lorsque le bey eut vent des intrigues d'Embarek el Ourassi, kahia de l'oudjak de Tunis, au lieu de lui témoigner de la méfiance, il l'accabla de faveurs et lui confia même ses secrets les plus intimes, que le kahia s'empressait de communiquer au pacha Ali. Le bey divorça dans son outak en présence d'Embarek el Ourassi qui entendit la formule prononcée à cette occasion par le prince. En rentrant dans sa tente, le kahia s'empressa d'envoyer au pacha un émissaire pour lui raconter ce qui s'était passé. Ali s'amusa de cette histoire et la rapporta à une personne qu'il ignorait être un espion du bey, en sorte que ce dernier fut ainsi informé de ce qui s'était passé. Il en conçut une violente irritation, mais dissimula pour ne pas faire la joie de ses ennemis. Au contraire, se trouvant seul sous sa tente avec Embarek el Ourassi, il fit semblant de croire que la nouvelle de son divorce n'était connue de personne et chargea le kahia d'accompagner ses femmes à Tunis, en lui disant : « J'ai confiance en toi et je sais que tu es un homme d'honneur. » Cet homme ne se sentit plus de joie ; il revint dans sa tente, fit ses préparatifs de départ, monta à cheval et revint trouver le bey ; ce dernier fit atteler une voiture, y mit ses femmes et les accompagna pendant deux milles. Durant

(1) Réunion des officiers supérieurs, dont ne faisaient pas partie les chaouchs.
(2) Au commencement du chapitre XI.

le trajet, il disait à Embarek el Ourassi : « Repose-toi dans ta maison, au milieu de ta famille et de tes enfants, mais ne reste pas longtemps avec eux, car il me tarde de te revoir. » Le kahia fit ses adieux au prince, arriva au Bardo et assista à la rentrée des femmes du bey ; puis il se rendit à la salle d'audience et remit au prince Mohammed les lettres qu'il avait pour lui. Quand il en eut pris connaissance, le prince releva la tête et dit : « Tu as bien récompensé l'amitié et la confiance qu'on t'a témoignées ! Emparez-vous de ce traître. Ce n'est pas toi le plus coupable, mais celui qui t'a donné la *rezza,* (1) t'a élevé au premier rang et t'a confié ses secrets les plus intimes. » Les mamelouks s'avancèrent alors avec des fers, qu'ils lui mirent aux pieds et qu'ils fermèrent par des cadenas. On l'enferma ensuite dans une chambre désignée par le prince, et il fut étranglé pendant la nuit qui suivit son arrestation.

Quelque temps après l'arrivée de Younès chez les Oulad-Amar, le pacha Ali l'avait envoyé rejoindre par cinq cents jeunes gens des Ousselatia, vigoureux et bien armés. En même temps, tous les individus sans aveu accoururent chez les Oulad-Amar ; il en arrivait de tous les côtés, et le territoire de la tribu fut bientôt trop petit pour les contenir tous. C'est avec cette cohue que l'on décida de livrer bataille au bey Hassine. Les troupes de Younès ayant établi leur camp au khanguet Eks, (2) le bey abandonna Fourna pour se rapprocher d'elles.

Bou Aziz monta alors à cheval avec ses intimes et ses esclaves et entra pour la première fois dans l'outak du bey, qui se montra ravi de le voir, lui témoigna beaucoup d'égards et fit dresser pour lui une tente. De leur côté, les Oulad-Amar, en apprenant l'arrivée de Bou Aziz chez le bey, avaient décidé que pendant le combat c'est lui que l'on chercherait surtout à atteindre.

Cependant les gens arrivaient en si grand nombre chez les révoltés que l'on ne savait où les installer, et l'on se décida à livrer bataille. On plaça des hommes en embuscade dans un ravin et l'on convint de lancer contre l'armée du bey des cavaliers qui simuleraient une fuite pour attirer les poursuivants du côté du ravin. Mais Bou Aziz, qui avait des intelligences parmi les révoltés, avait été mis au courant de ce plan et savait que les gens postés dans le ravin étaient l'élite des Ousselatia. Il en informa aussitôt le bey, qui recommanda à ses soldats de ne pas s'aventurer en avant.

Quand les armées se rencontrèrent, Soultân et ses gens mirent en fuite les goums qui étaient devant eux. En voyant fuir ainsi les me-

(1) Il a été parlé du turban dit *rezza* au commencement du chapitre XI, à propos du même personnage.

(2) Le *khanguet Eks* est un col situé sur le territoire des Frechich, près du lieu dit *Hadjar-el-Asfar* : « les pierres jaunes ».

khaznis, les spahis de Béja s'élancèrent avec fureur sur les Hanencha victorieux, et ces derniers se retirèrent en désordre du côté du ravin où l'embuscade était préparée. La mêlée devint terrible sur ce point et l'on s'y battit jusqu'au soir, mais les spahis eurent finalement le dessus sur les Oulad-Amar.

Quand les troupes se séparèrent, le bey Hassine rentra dans son outak où il trouva Bou Aziz, qui lui fit le plus grand éloge de la conduite des spahis de Béja et lui dit : « Si vous voulez battre infailliblement les Oulad-Amar, voici ce qu'il faut faire : Choisissez cinq cents hommes d'élite parmi les soldats turcs et envoyez-les pendant la nuit et secrètement sur les derrières de l'ennemi, en les faisant accompagner par des guides. Au point du jour on enverra contre les Oulad-Amar de la cavalerie, qui, en fuyant, les attirera vers votre camp où ils seront reçus avec vigueur. A ce moment, les gens postés derrière eux les assailliront par derrière, ils seront pris entre deux feux, et vous verrez que les Hanencha ne pourront pas résister, dans ces conditions, à vos troupes régulières. »

Le bey approuva ce plan et donna des ordres pour son exécution. Bou Aziz fournit des guides qui, en passant par le pied de la montagne, conduisirent une troupe jusque sur les derrières des Oulad-Amar, pendant que ceux-ci dormaient sans défiance. Le matin, les Oulad-Amar se précipitèrent sur les troupes du bey, guidés par Soultân, qui chargeait au premier rang et faisait fuir les goums devant lui comme des moutons poursuivis par un chacal.

Quand le bey Hassine vit ce qui se passait, il fit ranger sur les hauteurs son infanterie, qui reçut avec vigueur les charges de Soultân. A ce moment, les gens cachés derrière les Oulad-Amar sortirent de leur embuscade et les attaquèrent à leur tour. Soultân voulut rejoindre son camp, mais il se trouva pris dans un cercle de feu, poursuivi par les spahis et les mekhaznis de Bou Aziz, et c'est avec peine qu'il put s'enfuir accompagné de Younès et de ses gens, en abandonnant les troupeaux et tout ce que possédait la tribu.

Les plus courageux des Oulad-Amar rentrèrent dans leur campement, firent monter leurs femmes en croupe et s'engagèrent dans le kanghuet Eks et de là dans la montagne où ils rejoignirent Younès. Les autres s'enfuirent de tous côtés en abandonnant leurs femmes et leurs filles, et les goums du bey Hassine tuèrent tous ceux qu'ils purent atteindre.

Les troupeaux, abandonnés sans gardiens, se dispersèrent. Les gens se jetèrent sur les tentes vides des Oulad-Amar et se mirent à les piller et à rassembler les troupeaux, mais les mekhaznis les rencontraient et leur enlevaient ce qu'ils avaient pu prendre. Les gens de Bou Aziz avaient ramassé un grand nombre de moutons et de chèvres qui leur furent pris par les spahis. La nuit seule arrêta la

poursuite. Les pauvres recueillirent les tentes et les meubles abandonnés. Les Oulad-Amar rejoignirent Younès, laissant derrière eux leurs familles, leurs troupeaux et leurs bêtes de somme, et regrettant amèrement leur conduite inconsidérée.

XVII

Ali-Pacha descend du djebel Ousselat et se présente devant Kairouan, dont les portes lui sont fermées. — Il est battu par le bey à Kalaâ-Kebira et s'enfuit presque seul vers le sud. — Ahmed ben Meticha est tué à El-Hamma. — Le pacha, poursuivi par les Hammamas, est sauvé par un homme sous la tente duquel il se réfugie. — Histoire de ce qui advint par la suite à cet homme.

Lorsque le bey Hassine eut emmené, comme nous l'avons dit précédemment, vers le Kef révolté les troupes qui investissaient le djebel Ousselat, les Oulad-Saïd,[1] les Métellits[2] et les brigands de l'Arad[3] vinrent rejoindre le pacha dans la montagne, qui devint trop petite pour les contenir. Les Ousselatia se plaignirent au pacha de ne pouvoir nourrir tous les chevaux, les ânes et les moutons que l'on avait installés chez eux. Le pacha n'osait, de peur de compromettre sa cause, témoigner de la méfiance à ses nouveaux partisans, bien qu'ils ne se fussent mis en rapport ni avec lui ni avec Ahmed ben Meticha. Pour en finir, il donna l'ordre de plier les tentes et de se préparer au départ; il réunit ses hommes, inspecta sa cavalerie et descendit du djebel Ousselat, pensant être à la tête d'une puissante armée, tandis qu'il n'était accompagné que d'une cohue de gens en désordre.

Il passa la première nuit au pied de la montagne et descendit le lendemain vers Kairouan. Il envoya en avant des cavaliers avec des lettres menaçant les habitants de représailles s'ils refusaient de le reconnaître. Les habitants se réunirent en conseil, et, après avoir lu le contenu de ces lettres, se mirent à rire, en disant : « Ce serait un véritable malheur si, après le bey Hassine, le maître des troupes turques, nous avions pour chef un homme qui n'a autour de lui que des gens sans aveu » ; et ils ajoutèrent, en s'adressant aux cavaliers: « Vous êtes venus ici en toute confiance, partez de même. Mais dites à cet usurpateur, qui se montre si ingrat envers son oncle, que nous

(1) Tribu d'origine arabe installée à l'ouest et au nord de Sousse, entre la sebkha de Sidi-el-Hani et la région de Zaghouan. Le territoire occupé actuellement par cette tribu est le domaine de l'Enfida.

(2) Tribu occupant le triangle formé par Mahdia, Sfax et un point situé à 60 kilomètres environ au nord-ouest de Sfax.

(3) Région située au sud de Gabès, entre les chotts, le Sahara et la frontière tripolitaine.

reconnaissons comme prince le souverain qui commande actuellement aux askers, et que celui qui veut troquer sa barbe contre une autre barbe les perd toutes deux. » Puis ils accompagnèrent pendant quelque temps les cavaliers, revinrent en ville, réunirent les combattants et les postèrent sur les remparts.

Quand le pacha apprit la réponse des gens de Kairouan, il se leva et s'assit plusieurs fois avec agitation, frappa dans ses mains et dit : « Y a-t-il quelqu'un sur qui je puisse compter? » A ces mots, tous les gens qui se trouvaient autour de lui poussèrent des hurlements et se portèrent vers les remparts de la ville, mais ils furent reçus à coups de canon et s'enfuirent. Ils firent ensuite le tour de la ville jusqu'à la prière du milieu du jour, et rentrèrent à l'heure du repas. Le pacha réunit alors ceux qui avaient pris le titre de chefs, tint conseil avec eux, et ils lui promirent que le lendemain on tenterait l'assaut. Dès le matin les gens se précipitèrent, en effet, vers les remparts, mais on tira de nouveau contre eux quelques coups de canon, et ils revinrent en hâte vers leurs tentes. En voyant cela, le pacha fut consterné; il s'écria : « Que Dieu n'exauce jamais celui dont l'armée n'est composée que d'Arabes! » Puis il donna l'ordre à tous ces gens qui l'accompagnaient de s'en aller, monta à cheval avec ses intimes et ses serviteurs, abandonna Kairouan et se dirigea avec ses bagages sur le Sahel.(1) Beaucoup de gens le suivirent pour piller.

En arrivant devant Kalaâ-Kebira,(2) il envoya des émissaires aux cheikhs de la ville, qui lui répondirent en ces termes : « Nous sommes les sujets des askers turcs; vous êtes notre seigneur, mais c'est votre oncle qui est notre maître. Si nous vous écoutions, votre oncle viendrait avec ses askers, nous disperserait et confisquerait nos biens. » En entendant cette réponse, le pacha jura qu'il ne quitterait pas le pays tant qu'il y resterait un seul olivier. Il fit réunir, en effet, des pioches et des haches, les distribua aux gens qui l'accompagnaient et leur donna l'ordre de couper les arbres de la forêt d'Oum-Chouïcha et de les brûler. Quand les gens du Sahel virent que l'on détruisait leurs plantations, ils furent plongés dans la désolation la plus profonde et, ne pouvant supporter ce spectacle, ils sortirent avec leurs femmes et livrèrent bataille aux destructeurs; quelques hommes furent tués de part et d'autre et les combattants se séparèrent. Le soir, les gens de Kalaâ-Kebira se réunirent et dirent : « Il n'est pas possible de tolérer plus longtemps les déprédations de cette nuée de sauterelles. Avertissons de suite le bey Hassine pour qu'il vienne à notre secours avec ses askers et nous en débarrasse. » Ils choisi-

(1) Le mot *Sahel*, qui signifie « rivage » dans le langage ordinaire, désigne spécialement en Tunisie la région qui entoure Sousse, et où existe une population sédentaire, occupant un certain nombre de gros villages. C'est, avec la banlieue de Sfax, la région par excellence de l'olivier.

(2) Village du Sahel, à 12 kilomètres au nord-ouest de Sousse.

rent en conséquence un émissaire, à qui ils confièrent des lettres pour le bey.

Le lendemain, il y eut entre les deux partis un nouveau combat, à la suite duquel le pacha fit dire aux gens du Sahel qu'il n'était pas venu pour s'installer chez eux, ni pour les combattre et couper leurs oliviers, mais qu'il désirait parler aux cheikhs et s'entretenir avec eux des affaires du pays. Ils lui firent une réponse évasive et insolente. Le pacha décida alors d'investir leur ville, sans réfléchir qu'une armée pouvait venir à leur secours et qu'il n'avait autour de lui que des gens sans aveu, parmi lesquels on ne pouvait trouver une seule tribu, ni même une fraction homogène et obéissant à un mot d'ordre.

Le bey était alors campé à Merada, près de Zouarine.[1] En recevant les émissaires de Kalaâ-Kebira, il les reconnut à leur costume pour des gens du Sahel. Ils lui remirent leurs lettres en disant : « Monseigneur, venez à notre secours et débarrassez-nous de ces brigands. Si vous nous abandonnez, vous ne pourrez pas ensuite nous reprocher ce que nous serons obligés de faire pour avoir la paix. Hâtez-vous donc et envoyez des émissaires porter chez nous la nouvelle de votre arrivée. » Le bey s'apitoya sur les malheurs qui frappaient ses sujets et décida de se porter à leur secours. Il envoya des hambas pour réunir les bêtes de somme, se prépara au départ et désigna son fils pour le remplacer. Il prit avec lui treize tentes d'askers et les spahis, les Drids et les mekhaznis. Chaque asker reçut un chameau qui devait lui servir de monture et porter une provision de biscuits et d'eau pour plusieurs jours. On marcha jour et nuit pendant quatre jours environ, et l'on arriva au Sahel avant l'aurore; les askers, épuisés de fatigue, jetèrent leurs fusils à terre et s'endormirent.

Il n'y avait entre les deux armées qu'une petite étape, mais Dieu aveugla les gens du pacha. Le matin le bey fit ses prières habituelles et prit en mains le Delaïl-el-Khaïrat.[2] Un des chaouchs s'avança alors et lui dit : « Monseigneur, ce n'est pas le moment de lire des prières. Montez à cheval, mettez votre confiance en Dieu et jetez-vous sur ces gens sans considérer leur nombre. » Le bey monta alors à cheval et donna l'ordre de se préparer à l'attaque. Tous les soldats se levèrent comme un seul homme et, au cri de *Dieu est grand !* se précipitèrent avec vigueur sur les ennemis, qui s'enfuirent pour la plupart à cette vue. Seuls les Oulad-Saïd, les Souassis[3] et les Métellits tinrent pendant quelque temps et essayèrent de battre en retraite en bon ordre.

Quand le pacha Ali vit que ces trois tribus restaient seules sur le

(1) Zouarine est un village situé à 25 kilomètres environ au sud-est du Kef. — L'auteur donne deux versions qui se complètent l'une l'autre. Nous les avons fondues en un seul récit pour éviter les redites.

(2) Recueil de prières, dont il a été parlé au chapitre I.

(3) Tribu dont le territoire s'étend entre la sebkha El-Hani, El-Djem et le pays des Métellits.

champ de bataille, il se réfugia au milieu d'elles, laissant derrière lui ses bagages et ses provisions, notamment ses bougies et ses pâtisseries, et se dirigea vers le sud. Chaque tribu, dès qu'elle arrivait chez elle, l'abandonnait, en sorte qu'il ne resta bientôt plus avec lui que quelques bandits qui craignaient d'être mis à mort s'ils étaient pris. La nouvelle de sa fuite arriva jusque chez les Hammamas,(1) qui se mirent à sa poursuite et le serrèrent de si près que tout individu qui se détachait de son escorte était enlevé par eux. Pour arrêter cette poursuite qui le gênait il leur fit face et en blessa plusieurs de sa main, puis il continua sa route jusqu'à Sidi-Meheddeb.(2)

Après la défaite d'Ali-Pacha, le bey Hassine se dirigea avec ses askers et ses goums sur Sfax, dont les habitants accoururent à sa rencontre, le félicitèrent de sa victoire et lui offrirent une diffa(3) somptueuse. Les émissaires qu'il avait envoyés aux renseignements vinrent le prévenir que le pacha et Ahmed ben Meticha étaient à Sidi-Meheddeb.

A Sidi-Meheddeb le pacha se montra peu respectueux envers le saint et arrogant envers les gens qui se trouvaient chez le cheikh. Quand il fut seul avec Ahmed ben Meticha, ils se consultèrent tous deux sur l'endroit où ils pourraient se diriger. Ben Meticha proposa El-Hamma, où l'on pourrait séjourner trois jours dans le bordj, pour permettre à un émissaire d'aller chez les Oulad-Amar et d'en ramener Younès, ce qui permettrait d'attendre sans inquiétude les événements. Le pacha fit observer que le bouloukbachi qui commandait le bordj d'El-Hamma pouvait ne pas les voir arriver avec plaisir et leur créer des embarras, mais Ben Meticha répliqua que l'agha du bordj, le bouloukbachi Slimane Sabbagh, était de leurs amis intimes, et l'on décida d'aller chez lui, où l'on arriva le lendemain.

Slimane Sabbagh alla au-devant d'eux, baisa la main du pacha, pleura sur la défaite qu'il venait de subir et dit à Ben Meticha : « Je vous prie d'envoyer avec moi quelqu'un pour m'aider à porter la diffa du pacha, et excusez-moi auprès de votre maître, car je suis seul dans ce bordj et je n'ai pas tout ce qu'il me faudrait. » Ben Meticha proposa au pacha de monter dans le bordj pour s'y reposer pendant quelques jours, mais Ali refusa avant qu'on ait pu explorer les alentours et voir si le lieu était sûr.

Slimane Sabbagh avait comme esclave un nègre très vigoureux, de la race de Souleïk-ben-Souleïka(4) et d'Antar-ben-Cheddad. Quand il

(1) Tribu occupant le pays situé entre Gafsa, le territoire des Métellits et celui des Djelass.

(2) Le marabout de Sidi-Meheddeb est à 90 kilomètres environ au sud-ouest de Sfax et à 6 ou 7 kilomètres de la mer.

(3) Repas d'hospitalité.

(4) Le *Kamous*, dictionnaire célèbre de Firouzabadi, nous apprend que Souleïk ben Iatsrabi ben Souleïka, nègre qui vivait avant Mahomet, était aussi renommé comme poète que comme brigand, et avait la réputation d'un coureur d'aventures audacieux et d'un traître. — Tout le monde connait Antar, auteur de la *Moallaka* (poème antéislamique) qui porte son nom, et dont les exploits et les amours font le sujet du *Roman d'Antar*.

monta au bordj pour faire préparer le repas du pacha, il fit appeler cet esclave et lui dit en secret : « Si tu veux que le bey Hassine t'affranchisse et te donne comme épouse une de ses servantes, tu n'as qu'à tuer Ahmed ben Meticha lorsque tu le verras monter au bordj avec deux ou trois compagnons. Quand tu lui auras tranché la tête, je fermerai la porte et je tirerai le canon. » Ben Meticha se leva bientôt pour se rendre au bordj, mais le pacha, accablé de sommeil, mit par terre sa djebba et s'endormit, en défendant qu'on l'éveillât avant le retour de son compagnon. Ben Meticha fut reçu à l'entrée du bordj par Slimane Sabbagh, qui lui baisa la main et causa avec lui en le conduisant à sa chambre. Il fit alors signe au nègre de le frapper pendant qu'il l'occupait; le nègre le tua d'un coup de poignard et Ben Meticha tomba à terre sur le visage. Le nègre passa le corps à son maître qui le montra aux gens du bordj, dont les portes furent aussitôt fermées. Le pacha Ali, lorsqu'il vit accourir vers lui les gens qui avaient pu sortir pour lui porter cette fatale nouvelle, n'eut que le temps de monter à cheval et de s'enfuir en toute hâte, sans savoir où il dirigeait ses pas. Plusieurs de ses compagnons l'abandonnèrent encore en cet endroit et il ne resta plus avec lui que quelques cavaliers, avec lesquels il se dirigea vers la tribu de Farhat.

Les Hammamas, lorsqu'ils apprirent la mort d'Ahmed ben Meticha, se mirent de nouveau à la poursuite du pacha, le rejoignirent, lui enlevèrent un esclave monté sur la mule qui portait ses vêtements et désarçonnèrent un de ses amis dont ils prirent le cheval et les vêtements. Ils cherchaient à désarçonner également le pacha pour pouvoir l'amener captif à son oncle, mais Ali s'en aperçut, les chargea, en tua deux de sa main et put reprendre sa course. Il commençait à désespérer de leur échapper, quand il aperçut devant lui un grand campement, vers lequel il se dirigea au galop avec ses compagnons, suivi par les gens qui cherchaient à le faire prisonnier. Il pénétra dans le campement et entra dans la plus grande tente, dont le maître lui dit qu'il était en sûreté chez lui; puis cet homme se leva, appela ses fils, ses amis et ses parents, qui prirent leurs armes, sortirent contre les Hammamas et luttèrent contre eux, au risque de perdre la vie pour le pacha.

Les Hammamas dirent au maître de la tente : « Nous vous garantissons que le bey Hassine vous donnera une fortune considérable si vous consentez à ne pas protéger le pacha Ali. Nous enverrons prévenir son oncle, qui viendra ici ou vous enverra une troupe et de l'argent pour que vous lui livriez son neveu. De cette façon la paix sera assurée, le bey nous dispensera de toute contribution à l'avenir, nous deviendrons riches et nous serons à l'abri de la misère. » Mais cet homme leur répondit : « Ce que vous demandez n'est pas possible. Vous ne pourrez faire cela que lorsque vous aurez tué devant moi

mes enfants, mes parents et mes serviteurs. » Ils lui offrirent alors la moitié de la fortune qu'ils gagneraient, puis les trois quarts, mais il refusa net, et, en présence de leur insistance, il fit appeler ses enfants, ses parents et ses alliés qui montèrent à cheval et dirent aux poursuivants : « Cet homme s'est dirigé vers notre campement et est entré spécialement dans notre tente : en vous le livrant nous nous couvririons de honte jusqu'au jour du jugement dernier. Nous vous conseillons donc de le laisser tranquille. » Les Hammamas partirent alors en abandonnant le fugitif.

Après leur départ, le maître de la tente vint rassurer le pacha qui lui dit : « Je ne serai tranquille et ne me croirai réellement délivré que lorsque j'aurai pu m'endormir en mettant ma tête sur votre jambe pendant que vous serez assis. » Son hôte chercha à lui faire reprendre confiance, mais Ali resta inquiet jusqu'au moment où il consentit à s'asseoir; il mit alors sa tête sur la jambe de son hôte et s'endormit si profondément qu'on dut faire du bruit et causer à haute voix autour de lui lorsqu'on voulut le réveiller.

Quand il rouvrit les yeux, ses amis l'entourèrent et lui offrirent de prendre quelque nourriture. Pendant ce temps Hadj Mostefa ben Meticha[1] restait isolé, la tête sur ses genoux. En le voyant ainsi, le pacha le fit approcher et essaya de le consoler en lui disant : « Je suis ton père et tu es mon quatrième fils; tu sais que moi aussi je souffre, à cause de mon fils Younès, des maux plus intolérables que les tiens »; puis il le conjura de manger avec lui, et Hadj Mostefa consentit à prendre part au repas.

Le pacha Ali séjourna quelque temps chez son hôte, qui le traita avec beaucoup d'égards. Il le remerciait souvent de lui avoir sauvé la vie, l'assurant que s'il montait un jour sur le trône de Tunis il ne saurait comment le récompenser. Il dit un jour à Mostefa ben Meticha : « Ecris sur un papier son nom avec un signe particulier. Il devra garder ce papier précieusement, et si je règne un jour à Tunis il n'aura qu'à me le présenter. » Hadj Mostefa fit ce qui lui était commandé et donna le papier à cet homme qui le garda.

Après quelque temps le pacha résolut de se rendre dans la tribu de Farhat, mais son cheval avait sur le dos une plaie occasionnée par la selle. Son hôte le conjura alors de choisir parmi les trois juments qu'il possédait celle qui lui plairait le plus, en lui disant qu'avec un cheval blessé il pourrait avoir de la peine à fournir de longues étapes; et comme Ali refusait en s'excusant, il prit lui-même la selle du pacha et la mit sur une de ses juments. Cet homme monta alors à cheval avec ses enfants, ses amis et les cavaliers de son campement, et tous entourèrent le pacha et l'accompagnèrent jusqu'au moment où

(1) L'auteur nous fait connaître que trois membres de la famille Ben Meticha étaient venus rejoindre le pacha : Boubaker, qui fut tué au djebel Ousselat. Ahmed, son père, qui fut tué à El-Hamma, et El Hadj Mostefa, dont il sera encore question ultérieurement.

il fut assuré de pouvoir continuer sa route sans être inquiété. Ali invita alors ses compagnons à retourner chez eux et leur fit ses adieux. Ils lui baisèrent les genoux, saluèrent Hadj Mostefa et laissèrent le pacha continuer sa route jusqu'à la tribu de Farhat.

Je crois bon de faire connaître de suite ce qui arriva plus tard à cet homme et comment le pacha le récompensa de lui avoir sauvé la vie. Lorsque la nouvelle de la rentrée d'Ali-Pacha à Tunis, avec son fils Younès et Hadj Mostefa Khasnadar,(1) lui parvint, il pensa de suite à se présenter à lui, et après quelques hésitations il prit la résolution de faire ce voyage. Il réunit alors ses enfants et leur communiqua son projet d'aller, accompagné de sa femme, se présenter au pacha sous prétexte de lui restituer la jument qu'il avait laissée entre ses mains. Son fils aîné essaya de le dissuader d'entreprendre ce voyage en lui disant que le pacha ne lui donnerait certainement pas la récompense qu'il attendait; que s'il désirait quelque chose ses enfants eux-mêmes le lui procureraient, et qu'à son âge on ne devait pas songer aux voyages, mais rester chez soi en pensant à Dieu. Ces raisonnements ne purent le convaincre, il fit ses préparatifs de départ, emporta un cadeau digne du pacha pour être bien accueilli par lui, installa sa femme sur la bête de somme qui portait les bagages et se mit en route.

Lorsqu'il arriva au Bardo avec sa femme, il s'arrêta sur la place et demanda l'autorisation de se présenter devant Hadj Mostefa ben Meticha, qui était alors à l'apogée de sa puissance. Ben Meticha le reconnut de suite, se leva, le fit asseoir à côté de lui et lui demanda avec intérêt des nouvelles de sa famille. Quand il sut qu'il avait amené sa femme avec lui, il donna l'ordre à son eunuque de faire entrer cette femme dans sa propre maison et voulut qu'on lui fît bon accueil. Puis il se rendit chez le pacha, lui annonça l'arrivée de leur ancien hôte avec les cadeaux qu'il avait apportés et demanda l'autorisation de le présenter, ce à quoi le pacha consentit.

En entrant, cet homme baisa les pieds du pacha, qui le reçut d'abord aimablement, mais ajouta : « Il paraît que les gens vertueux meurent plus facilement que vous. » Mostefa ben Meticha a raconté plus tard qu'en entendant ces paroles il s'était mis à trembler, avait failli perdre connaissance, et qu'il avait commencé à craindre pour la vie de cet homme et même pour la sienne propre. Le pacha se reprit ensuite, causa amicalement avec cet homme, lui demanda des nouvelles de sa famille et parut apprendre avec plaisir que sa femme l'accompagnait. Puis il se tourna vers Mostefa ben Meticha et lui dit : « Conduisez cet homme dans votre appartement et ayez soin de lui jusqu'à ce que j'aie le temps de m'en occuper. »

(1) C'est-à-dire Hadj Mostefa ben Meticha, qui occupait alors les fonctions de *khasnadar*. Ce mot désigne proprement le fonctionnaire préposé à la charge du Trésor ou *khasna*, mais à cette époque, et même jusqu'à la période contemporaine, ce titre était réservé au Premier Ministre.

Après huit ou dix jours, cet homme commença à s'ennuyer et parla de son départ à El Hadj Mostefa en lui disant : « Si vous êtes trop occupés maintenant, je reviendrai plus tard. Pour le moment, je ne demande que l'autorisation d'aller rejoindre mes enfants. » Ben Meticha avertit le pacha, qui fit venir cet homme, le fit asseoir à ses côtés et s'excusa auprès de lui sur les préoccupations que lui causait l'insurrection de la moitié de la Régence, ajoutant que plus tard il s'occuperait de lui et saurait le récompenser de ce qu'il avait fait. « Pour rien au monde, lui répondit cet homme, je ne voudrais vous importuner. Tout ce que je demande, c'est l'autorisation de partir pour aller revoir ma famille. » Mais le pacha le congédia en lui disant que dans quelques jours il s'occuperait de lui et le renverrait satisfait chez les siens.

L'homme se leva et sortit, ne sachant que faire. Il patienta encore quelques jours, dévoré d'inquiétude et privé de nouvelles de sa femme. Il se décida à demander de nouveau à El Hadj Mostefa l'autorisation de partir, et il lui baisa les pieds en pleurant et en se plaignant amèrement de ce qui lui arrivait. Ben Meticha eut pitié de lui, pénétra chez le pacha et lui fit part des plaintes et des lamentations de cet homme. Le pacha l'envoya alors chercher par un mamelouk, et en entrant il s'assit devant lui, morne et silencieux. En le voyant dans cet état, le pacha lui dit : « Vous savez que je vous veux du bien et que je n'ai en vue que votre repos. Je comprends qu'à votre âge on ait besoin de tranquillité, de manger, de boire et de faire ses prières à la mosquée. Aussi vous ai-je assigné une maison, des meubles, des serviteurs et des provisions mensuelles pour votre entretien. Malgré cela vous vous ennuyez déjà ici, sans chercher à vous distraire au Bardo et sans aller visiter Tunis. » Cet homme, désespérant de sortir de cette situation, lui répondit : « L'oiseau de mer ne peut vivre sur la terre, ni l'oiseau de terre sur la mer. Pour moi j'ai grandi dans les déserts et je ne connais ni maison ni mosquée, mais seulement la tente en poil de chameau. Je vous en conjure, faites de moi ce que vous voudrez et n'attendez pas plus longtemps si vous voulez me mettre en prison. » — « Du moment que vous choisissez vous-même la prison, répondit le pacha, je n'aurai pas de reproche à me faire à votre sujet. » Il le fit alors conduire à la Zendala par des hambas et ordonna que l'on fît sortir sa femme de la maison de Ben Meticha. Voilà comment on récompense les gens qui font le bien.

Quand on emmena cet homme, Ben Meticha resta stupéfait d'étonnement. Le pacha lui dit alors : « Je vois que tu n'approuves pas cette action, qui est de nature à nous couvrir de honte ; mais c'est que tu ne réfléchis pas aux conséquences des choses. La moitié de la Régence est en ce moment insurgée contre nous, les fils d'Hassine-Bey nous entourent et s'agitent avec Bou Aziz, les Oulad-Amar, les Djelass et les Hammamas. Si un jour leur tour arrive d'être abandonnés par leurs troupes comme nous l'avons été, ils pourront arriver en fuyant

jusqu'aux tentes de cet homme qui les protègerait contre nous comme il nous a protégés jadis, et nos inquiétudes ne finiraient jamais. C'est pour éviter cela que je l'ai fait emprisonner. Plus tard, quand le calme sera rétabli, je lui rendrai la liberté et je rachèterai ma mauvaise action d'aujourd'hui en l'enrichissant. »

Pendant que cet homme était en prison sa femme venait le voir; il lui montrait sa figure par une lucarne et ils pleuraient ensemble. Je ne sais pas le sort qui lui a été réservé, et j'ignore s'il est mort à la Zendala ou s'il a été remis en liberté par le pacha.

J'ai lu dans une chronique abrégée un récit des faits précédents que je crois devoir rapporter parce qu'il diffère en certains points de celui que j'ai donné plus haut. D'après ce récit le pacha Ali, lorsqu'il connut la défection des Oulad-Manès,(1) marcha contre l'armée du bey campée à Fourna. En apprenant l'arrivée des insurgés, le bey monta à cheval avec ses mamelouks, ses hambas et ses serviteurs et fit le tour du camp, postant des hommes de confiance dans les intervalles séparant les différents corps. Le matin, pendant qu'il priait dans son outak, un émissaire vint le prévenir que les instigateurs de toutes les menées dirigées contre lui étaient El Hadj Mohammed en Nakbi, Salem ben Khalifa et Embarek el Ourassi; il les fit aussitôt enchaîner et diriger sur Tunis, où ils furent tués par ordre de son fils Mohammed-Bey.(2)

Le pacha n'osa pas attaquer avec les gens indisciplinés qui l'accompagnaient l'armée régulière du prince, et se tourna contre Kairouan, défendue par Amar-Bey, frère de mère de l'émir Hassine. Amar-Bey, blessé à la main dès la première rencontre, envoya demander des secours au prince, qui franchit le col d'Oum-ech-Chelalik et vint camper à El-Katrania, montagne près de Kairouan.

Ali-Pacha envoya alors son fils Younès avec quelques soldats des Ousselatia chez les Oulad-Amar. Ceux-ci, qui étaient campés à Aïn-Chaber, marchèrent sur le Kef dont ils s'emparèrent, et se dirigèrent ensuite sur la tribu des Madjeur, qui envoya demander des secours au bey. Le prince leur envoya une troupe commandée par Mostefa Krouna et Amara ben Dalia, qui fut surprise et battue par Bou Aziz dans les oliviers des Oulad-Hamid; Amara ben Dalia fut tué dans la rencontre.

Quand Younès arriva chez les Oulad-Amar, Bou Aziz fit sa soumission au bey, qui rappela de Béja Messaoud Kahia et ses gens. Le kahia et Bou Aziz chargèrent les Oulad-Amar et les mirent en déroute au défilé d'Eks.

(1) Voir à ce sujet la *Correspondance des Beys de Tunis*, tome II, lettre n° 478, du 6 décembre 1728.

(2) La mort d'Embarek el Ourassi a été racontée précédemment. Celle de Mohammed en Nakbi sera rapportée d'une façon différente au chapitre suivant.

En apprenant cette défaite de ses alliés, le pacha quitta le djebel Ousselat et vint camper à Bahaïr-ech-Cheikh. Le bey se porta à sa rencontre et le battit au khanguet Ez-Zelka. Ali alla camper successivement à Sakhra, puis à Toual-ez-Zamel, et descendit l'oued Serrath avec les Oulad-Amar et Younès. Le bey quitta alors Zouarine et vint infliger une nouvelle défaite aux insurgés près de Fedj-et-Tamar. Ali s'enfuit jusqu'au Sahel, dont il se mit à couper les oliviers. Les gens du Sahel appelèrent à leur secours le prince, qui accourut et battit le pacha près de Djemmal. Cette ville se révolta, mais se soumit le lendemain. Le bey marcha ensuite sur El-Djem, qui refusa de le recevoir; mais il fit couper la conduite d'eau pendant la nuit, et le lendemain les gens de la ville firent leur soumission. Le pacha se réfugia ensuite à El-Hamma, où Ahmed ben Meticha fut décapité par Slimane Sabbagh.

XVIII

La tête d'Ahmed ben Meticha est promenée dans toute la Régence. — Hassine-Bey rentre à Tunis. — Il fait mettre à mort Ali Mentchali et Mohammed en Nakbi. — Mohammed er Rasaâ et Menious el Andalousi réussissent à échapper aux recherches.

Ahmed ben Meticha avait réuni autour de lui tous les fauteurs de désordres, et chaque fois qu'une insurrection éclatait, lui et ses compagnons étaient des premiers à passer aux insurgés. Quand le bey Hassine fut reconnu comme prince par toute la Régence, il tendit à ces conspirateurs un piège où ils se laissèrent prendre, et plusieurs d'entre eux furent condamnés à la prison perpétuelle. Ahmed ben Meticha exprima son repentir au bey, qui lui pardonna et crut lui donner une situation en rapport avec ses mérites en le nommant khodja des zouaouas. Mais cet homme conserva au fond de son cœur une grande animosité contre le prince et s'efforça d'entretenir des sentiments analogues chez ses compagnons. Quand Ali-Pacha se révolta contre son oncle, Ben Meticha alla le rejoindre comme nous l'avons dit, et Dieu l'en punit.

Quand il eut été décapité, des cavaliers vinrent de tous côtés offrir leurs services à Slimane Sabbagh, qui mit la tête de Ben Meticha dans du sel et les chargea de la porter à Sfax, où se trouvait le bey Hassine. En voyant arriver une troupe de cavaliers au galop, le bey envoya quelques-uns de ses gens s'enquérir des nouvelles qu'ils apportaient, et il enrichit les deux premiers qui lui apprirent ce qui s'était passé. Puis on lui présenta la tête, qu'il reconnut, et il donna aux gens qui l'avaient apportée l'autorisation de la promener dans tout le camp et de la montrer pour de l'argent. Les porteurs se présentèrent devant chaque tente et reçurent un cadeau de chaque bouloukbachi et odabachi. Elle fut ensuite mise sur une lance et promenée dans la ville de

Sfax, pendant qu'un homme criait : «Voilà la récompense des fauteurs de désordres, des traîtres et des intrigants ! » Les porteurs reçurent ainsi beaucoup d'argent, des pauvres aussi bien que des riches. Puis, avec la permission du prince, ils allèrent montrer la tête à Sousse, à Monastir, dans le Sahel, chez les Arabes, à Kairouan et enfin à Tunis, où ils la promenèrent dans les souks, devant les maisons des notables et devant l'appartement des femmes au Bardo. Ils recueillirent ainsi des sommes considérables.

A partir de ce moment le bey Hassine se considéra comme solidement affermi sur son trône; il appela sur Slimane Sabbagh les bénédictions du Ciel et le combla de richesses. Chacune des tribus qui s'étaient jointes aux insurgés fut frappée d'une contribution de guerre, dont la répartition fut établie sur des registres ; un caïd, assisté par des hambas, fut désigné dans chaque tribu pour percevoir cette contribution.

Quand le bey se décida à rentrer à Tunis, qu'il avait quitté depuis deux ans environ, il avait avec lui treize tentes d'askers. Il donna l'ordre aux odabachis de revenir au camp aussitôt après son départ. Ils préparèrent en effet leurs bagages et prirent la route du camp, mais en chemin ils changèrent d'idée et suivirent le bey, abandonnant les tentes et les bagages. L'émir excusa leur conduite et ne leur infligea pas de punition, comprenant qu'il leur tardait de revoir leurs familles dont ils étaient séparés depuis si longtemps; il leur fit, au contraire, servir une table bien garnie et leur distribua leur solde. Puis il rentra au Bardo, accomplit les vœux qu'il avait faits au cheikh Abdelkader el Ghilani, et distribua des aumônes et des dons aux familles de ceux qui étaient morts en prison.

L'époque du départ de la colonne d'été approchait. Le bey, fatigué de la longue campagne qui venait de se terminer, résolut de ne pas accompagner cette fois les troupes et confia le commandement de la colonne à son premier ministre Kassem ben Soultana.

Peu de temps après son retour à Tunis, le bey donna au daouletli, qui était venu le voir le soir suivant l'usage, l'ordre de faire arrêter par des serviteurs de confiance El Hadj Ali Mentchali, de le faire conduire à son tribunal, de le faire étrangler de suite et d'envoyer ensuite son corps à ses parents.

Ce Mentchali appartenait à une famille très connue de Tunis, et passait pour un descendant des anciens deys.(1) Il avait une barbe très épaisse et était fier et insolent. Il ne cachait pas ses préférences pour Ali-Pacha et faisait des vœux pour son avènement. Pendant la guerre entre le pacha et le prince, il avait des émissaires qui le tenaient au courant de tout ce qui se passait : les échecs subis par le bey lui causaient la plus grande joie et il se montra très affecté de la défaite d'Ali-Pacha.

(1) Un nommé El Hadj Mohammed Mentchali fut dey de Tunis de 1671 à 1673.

Il avait un neveu, Mohammed Mentchali, dont le caractère affable et bienveillant et l'âme généreuse faisaient de lui tout l'opposé de son oncle. En voyant que ce dernier recevait jour et nuit des émissaires dans la maison qu'ils habitaient en commun et que tout le monde connaît à Tunis, il résolut d'appeler l'attention de son oncle sur les dangers auxquels l'exposait sa conduite, et un jour où il se trouvait seul avec lui il lui dit : « Pourquoi vous occupez-vous de ces affaires, qui ne vous regardent pas et ne vous intéressent en rien? Nos parents, qui descendent comme nous des anciens deys, se tiennent en dehors de la politique; nous devons faire comme eux, et considérer que nous devons obéissance à celui qui est au pouvoir. Vous faites tout ce qu'il faut pour amener une catastrophe non seulement sur vous, mais aussi sur moi, et Dieu sait pourtant si je suis innocent de tout ce qui se passe ici. Si vous ne bavardiez pas si maladroitement personne ne saurait vos secrets. Vous ne devriez pas oublier que tous ces gens avec qui vous avez des conciliabules sont méprisables et sans conscience; si vous faites quelque chose de bien ils le garderont pour eux; mais si vous commettez quelque maladresse, ils la publieront de tous les côtés. Pour moi, je tiens à déclarer hautement que je suis étranger à tout ce que vous tramez. » Malheureusement ces conseils ne furent donnés à Mentchali que lorsque sa connivence avec les ennemis du bey était de notoriété publique, et quand il était trop tard pour le sauver.

Hadj Slimane Kahia avait, en effet, appris que Ali Mentchali était le chef des conspirateurs à Tunis; il en avisa le bey et lui remit une liste des gens qui lui étaient notoirement hostiles; sur cette liste figuraient Rasaâ, Menious et El Hadj Mohammed en Nakbi, avec d'autres personnes encore, et même des femmes. Le bey avait de graves préoccupations au moment où on lui remit cette liste, et il se contenta de la mettre de côté. Mais après la mort d'Ahmed ben Meticha, la fuite d'Ali-Pacha en Algérie et la pacification du pays, il pensa de nouveau à cette affaire.

Le daouletli n'exécuta pas le jour même l'ordre qu'il avait reçu du bey, mais le lendemain il envoya à Ali Mentchali un serviteur de confiance qui l'invita à se présenter à la Driba, où le daouletli avait des ordres à lui transmettre. Mentchali était assez sot pour croire que le bey Hassine ignorait ses menées, et il continuait à vivre paisiblement dans sa maison. Il suivit avec empressement le serviteur du daouletli et attendit avec impatience la fin de l'audience, curieux d'apprendre la communication qu'on avait à lui faire. Le daouletli avait donné l'ordre aux chrétiens chargés de ce service de se munir d'une mince corde de lin, de se tenir dans une chambre spéciale et d'étrangler de suite la première personne qui entrerait dans cette chambre. En attendant le retour de son serviteur, il était vivement préoccupé, rougissant et pâlissant tour à tour; quand il le vit reve-

nir, il lui dit de faire entrer Mentchali dans la chambre où se tenaient les chrétiens. Aussitôt ceux-ci le saisirent, l'assirent sur une chaise, lui passèrent leur corde autour du cou et l'étranglèrent. Quand son cadavre fut froid ils prévinrent le daouletli, qui donna l'ordre de le transporter au domicile de sa famille. On l'y porta, on l'étendit dans sa chambre et alors seulement on coupa avec un couteau la corde qui lui serrait le cou. Ses parents lavèrent son corps et l'ensevelirent dans leur tourba. Voilà où peut mener l'intempérance de langage.

El Hadj Mohammed en Nakbi était un homme de haute taille, à la barbe longue et grisonnante et à la voix forte; c'était un des familiers du bey Hassine, qu'il accompagnait pendant les colonnes d'hiver et d'été. Il appartenait à une vieille famille de caïds, et ses aïeux avaient tous occupé cette fonction depuis Mohammed ben Mourad [1] et peut-être antérieurement. On dit qu'un de ses ancêtres avait trouvé un riche trésor, et qu'une fois en possession de cette fortune il avait eu l'idée d'entrer au service des beys, en prenant le fermage de plusieurs caïdats. [2] Il réussit dans ses projets, eut beaucoup d'amis et une suite nombreuse et fit de riches cadeaux aux personnages influents. Sa fortune devint considérable, et il mourut en laissant un fils qui suivit son exemple. Cette tradition se continua dans la famille jusqu'à El Hadj Mohammed en Nakbi, que j'ai connu personnellement et fréquenté pendant de longues années; il imita ses aïeux et fit partie de l'entourage du bey Hassine, qui l'admit dans son intimité.

Voici la cause de sa mort. Le bey Hassine apprit que lorsque Kebira Mamia, la femme d'Ali-Pacha, se trouva abandonnée à Tunis avec ses deux fils Mohammed et Slimane, El Hadj Mohamed en Nakbi lui offrit un refuge dans sa maison et l'y garda pendant assez longtemps, sans en prévenir le bey, qui la faisait chercher de tous côtés. Au bout de quelque temps, quand il craignit pour sa personne, il la fit conduire en cachette dans une autre maison. Enfin, pendant que le pacha était au djebel Ousselat, un espion prévint le bey que Mohammed en Nakbi avait envoyé à Ali un cadeau consistant en vêtements, selles et armes. Ce sont là les raisons qui amenèrent le bey à ordonner sa mort, mais je ne sais s'il fut tué après la rentrée de l'émir Hassine à Tunis, ou

(1) Mohammed, nommé bey en 1675 après la mort de son père Mourad-Bey, conserva ce titre jusqu'en 1696, date de sa mort, et joua pendant tout ce temps un rôle prépondérant dans les guerres civiles qui désolèrent à cette époque la Régence.

(2) Les caïds paraissent avoir été, à cette époque, chargés presque exclusivement de recouvrer pour le compte du Trésor les revenus fiscaux destinés aux dépenses publiques; il y a lieu de faire une distinction pour la medjba, destinée à payer la solde des troupes turques, que les beys percevaient eux-mêmes pendant les colonnes d'été ou d'hiver et versaient au Dar-el-Pacha. Ces caïds traitaient avec l'Etat moyennant un prix réglé d'avance à forfait, comme les anciens fermiers généraux. Ils résidaient presque constamment à Tunis, et avaient soin de se concilier, par de riches cadeaux, les bonnes grâces des personnages influents, pour éviter des désagréments dans le cas où les contribuables trop pressurés essayaient de porter leurs doléances jusqu'au bey. On voit dans le présent ouvrage que le prince nomme des caïds pour la perception des contributions spéciales qu'il impose aux tribus révoltées. Le fermier de la dîme des olives porte encore aujourd'hui le titre de *Caïd el Ghaba*.

si le prince envoya du camp à son fils Mohammed l'ordre de le faire exécuter.

On raconte que lorsque les chrétiens se présentèrent avec une corde pour l'étrangler, il leur demanda le temps de faire ses ablutions et ses prières; ils le lui accordèrent et apportèrent même l'eau dont il avait besoin. Il se lava alors, fit ses ablutions et pria. Quand il eut fini, il sortit sa montre de sa poche, la brisa et en jeta les morceaux dans les lieux d'aisances, en poussant pour les faire passer. Il retira ensuite de son doigt une bague d'argent[1] qu'il portait et qui était ornée d'un rubis de grande valeur, la brisa également et la fit disparaître de la même façon. Les chrétiens s'avancèrent alors, l'étranglèrent et le laissèrent étendu sur une natte. Le bey fit ensuite transporter son corps sur une charrette jusqu'à son domicile, et ses enfants le lavèrent, le mirent dans un linceul et l'ensevelirent dans la tourba de sa famille. Que la miséricorde de Dieu soit sur lui, car il a été victime d'une injustice !

Quand on sut qu'Ali-Pacha était passé en Algérie, la plupart des gens, même parmi les amis intimes du bey, se mirent en relations avec les personnages que l'on savait être les amis du pacha, et cherchèrent à se concilier ses bonnes grâces en lui envoyant des vêtements et des provisions de toute sorte. Lorsqu'il remplaça plus tard son oncle sur le trône de la Régence, il les récompensa en se montrant aussi généreux envers eux qu'ils l'avaient été envers lui.

Parmi les notables qui se conduisirent de la sorte se trouvait El Hadj Mohammed er Rasaâ, appartenant à une grande famille tunisienne. Un de ses ancêtres, ministre du dernier roi de Tunis Mohammed el Hafsi, avait deux fils, auxquels le roi donna en mariage ses deux filles. Une d'elles mourut sans laisser de postérité, et l'autre fut la souche d'une famille à laquelle appartenait El Hadj Mohammed er Rasaâ.

Lorsque les Turcs prirent possession de Tunis, un certain nombre de femmes et de jeunes filles de la famille des Beni-Hafs vinrent trouver le gouverneur ottoman et lui dirent: «Les hommes de notre famille ont été tués et nos biens dispersés, nous avons été expulsées de nos maisons et nous ne savons que devenir. Dites-nous ce que nous devons faire.» Le gouverneur eut pitié d'elles et décida que chacune des femmes de cette famille recevrait une pension payée par le Dar-el-Pacha sur l'argent restant après la solde des troupes, et des provisions en nature comme blé, huile, etc., qui leur seraient distribuées aux époques habituelles; il décida de plus par écrit que, après la mort de ces femmes, leur pension serait reportée sur la tête de leurs enfants, et cet usage s'est perpétué jusqu'à nos jours.[2]

(1) D'après la religion musulmane, l'usage des parures d'or ou d'argent est défendu aux hommes, sauf pour orner la garde et le fourreau du sabre. Les cachets et les bagues en argent sont pourtant permis, mais à condition qu'à l'argent ne soit mêlée aucune parcelle d'or. Cf. *Précis de Jurisprudence musulmane par Khalil Ibn Ishak*, traduit par PERRON, t. I, p. 19.

(2) C'est-à-dire jusqu'à l'année 1177 de l'hégire (1763-1764), date de la composition du présent ouvrage.

Après la mort d'Er Rasaâ qui fut premier ministre du dernier prince Hafside, ses deux fils entrèrent à la Djemaâ-Zitouna où ils firent leurs études et devinrent des imams distingués. L'un deux devint imam prédicateur de la Grande-Mosquée et exerça cette fonction pendant plus de quarante ans. Leurs descendants furent tous cadis, muftis ou notaires, et devinrent des personnages célèbres. Sidi Hamouda er Rasaâ fut cadi à la fin du règne de l'émir Hassine et pendant celui d'Ali-Pacha. Son cousin El Hadj Mohammed er Rasaâ fut un des notaires les plus en vue de Tunis. Le bey Hassine lui confia la charge de notaire de la forêt d'oliviers, qui était réservée aux principaux notaires à cause des revenus considérables qu'elle procurait.

Mohammed er Rasaâ s'attira des désagréments parce qu'il était notoirement connu comme un des amis intimes d'Ali-Pacha. Après le retour d'Hassine-Bey à Tunis, il se cacha chez un de ses amis sans se montrer à personne, ami ou ennemi. On raconte qu'un notable de Tunis vint trouver El Hadj Slimane Kahia, qui était alors au Dar-el-Pacha, lui demanda une audience secrète et lui fit connaître la maison qu'habitait Mohammed er Rasaâ. Slimane Kahia recommanda à cet homme de garder soigneusement son secret et de continuer à faire surveiller cette maison sans en parler à personne. Puis, à la tombée de la nuit, il envoya chercher un de ses serviteurs de confiance et lui dit : « Quand on sonnera la distribution, tu iras dans telle rue, dans telle maison, tu monteras sur la terrasse et tu diras, de façon à être entendu seulement dans la cour : (1) « Que ceux qui se cachent dans cette maison se hâtent d'en sortir avant qu'il leur arrive malheur ! » Puis tu reviendras, sans répondre dans le cas où l'on voudrait t'interroger. » Le serviteur exécuta fidèlement cet ordre, sans se rendre compte de l'importance de la mission dont on le chargeait. En entendant l'avertissement qui lui était donné, Mohammed er Rasaâ se déguisa et sortit avant l'aube, avec son cousin Si Abd el Ouahab. Son cousin mourut peu après, sans que l'on ait pu dans la suite retrouver ses traces ni son tombeau. Quant à Mohammed er Rasaâ, il resta caché pendant sept ou huit ans et ne sortit de sa retraite qu'à l'époque du retour d'Ali-Pacha.

Menious el Andalousi appartenait à une très grande famille; il exerçait un des métiers les plus honorables, avait une boutique très bien achalandée et possédait une fortune considérable. Mais il se compromit dans les intrigues ourdies contre le bey et dut se cacher jusqu'à l'avènement d'Ali-Pacha, qui lui accorda ensuite une situation très en vue.

(1) On sait que les maisons arabes de Tunis se composent essentiellement d'une cour intérieure, autour de laquelle sont les chambres, recouvertes en terrasses ; on communique facilement de maison à maison par les terrasses.

XIX

Une amende est imposée aux gens du djebel Ousselat, qui sont ensuite expulsés de leur pays. — Ali-Pacha se réfugie à Alger.

Quelque temps après le départ du pacha, les gens du djebel Ousselat furent surpris de voir revenir quelques-uns de ceux qui étaient partis avec lui et qui ne réussirent à rentrer dans leur pays qu'après avoir couru les plus grands dangers. On se réunit autour d'eux, on les questionna sur le sort de leurs compagnons, et ils racontèrent la défaite d'Ali-Pacha et la dispersion de son armée. Plus tard, on apprit dans la montagne qu'il s'était dirigé vers la tribu de Farhat; ses anciens partisans en furent stupéfaits et commencèrent à regretter leur conduite.

Le bey Hassine donna l'ordre aux Djelass et aux Oulad-Aoun de cerner la montagne, d'attendre les rebelles aux endroits où ils pouvaient paraître et de les inquiéter de toutes les façons; puis, quand il sut qu'ils étaient effectivement cernés de toutes parts, il ne s'inquiéta plus d'eux, attendant les événements. Après six ou sept mois la vie était devenue impossible aux assiégés, qui ne voyaient d'autre perspective que la mort pour eux et leurs familles.

Quand arriva l'époque où devait sortir la colonne d'hiver, le bey réunit des troupes plus nombreuses que de coutume et se dirigea sur Chemmas, au sud de Kairouan, où il s'établit pour quelque temps. De là il envoya l'amane aux gens du djebel Ousselat et les engagea à venir le trouver, en leur donnant l'assurance qu'ils n'avaient rien à craindre de lui ni de l'armée. Ils se consultèrent et décidèrent de descendre de la montagne au nombre de cinq ou six cents. Ils vinrent à Chemmas, et le bey recommanda aux askers de ne pas les inquiéter. Quand ils se présentèrent devant l'outak du bey, ce dernier les fit asseoir et leur dit: « Malheur à vous! Voilà trop longtemps que vous entretenez la révolte dans ce royaume. De pères en fils vous n'avez jamais cherché qu'à nuire à vos maîtres. Les plus âgés de vos cheikhs ne vous ont donc pas raconté les misères qu'ils avaient dû supporter à l'époque de leur révolte contre Mourad-Bey? » Et comme ils ne répondaient rien, il ajouta: « Je consens à vous faire grâce de la vie, mais vous devrez payer l'amende du repentir, que j'ai fixée à 60.000 piastres. » Une grande clameur s'éleva et les malheureux répondirent qu'ils ne pourraient jamais payer une pareille somme parce qu'ils avaient perdu tout ce qu'ils possédaient pendant la guerre. Le bey réduisit le chiffre de l'amende à 50.000 piastres, mais les gens protestèrent encore, disant qu'ils s'étaient défaits de

tout, même des khalkhals [1] et des ornements que les femmes portent suspendus à leur cou. Ils firent appel à la miséricorde du prince qui voulut bien se contenter de 40.000 piastres ; mais il ajouta qu'ils devaient s'apprêter à payer cette somme sans délai, et les fit conduire dehors par ses hambas. Ils s'en allèrent aussi tristes que s'ils marchaient à la mort.

Le bey donna de suite l'ordre à son bach-kateb [2] Kassem ben Soultana d'inscrire sur les registres que les Ousselatia devaient 40.000 piastres à l'Etat. Il désigna en même temps cinq hambas comme caïds chargés de faire rentrer cette somme, et leur adjoignit un certain nombre d'agents pour les aider dans la perception. Ils partirent en même temps que les Ousselatia, qui furent mis en demeure de payer sans retard la somme qui leur était imposée. Ils ne purent qu'obéir, mais leur situation était des plus critiques. Ils firent appel à toutes leurs économies pour satisfaire les caïds, qui ne leur épargnaient pas les plus dures avanies. Ces économies une fois épuisées, ils vendirent leurs troupeaux et toutes leurs bêtes, puis déclarèrent qu'ils ne possédaient plus rien. Les caïds et les percepteurs leur mirent des fers aux pieds, les frappèrent et obtinrent ainsi, mais sans pouvoir le dépasser, le chiffre de 30.000 piastres. Enfin, les mauvais traitements augmentant, ils se résignèrent à vendre leurs vêtements, leurs couvertures et les nattes sur lesquelles ils couchaient.

Ces malheurs n'avaient pas abattu leur obstination, et quand ils entendaient les moqueries des Oulad-Manès ils leur disaient : « Peut-être Dieu finira-t-il par nous envoyer un jour Ali-Pacha avec son fils Younès, et ce jour-là nous vous égorgerons. » Ces propos furent rapportés au bey Hassine, qui en fut très irrité et jura de dépeupler la montagne. Il envoya chez les Ousselatia des cavaliers qui les razzièrent et leur signifièrent ensuite l'ordre d'expulsion. Ceux qui purent partir emmenèrent leurs femmes et leurs enfants et se mirent en route sans provisions, sans vêtements, avec des femmes, des enfants et des filles pieds nus et en haillons. C'est dans cet état qu'ils abandonnèrent leur chère montagne. Ils marchèrent à l'aventure, exposés aux razzias des Arabes et à tous les mauvais traitements, sans pouvoir trouver ni gîte ni nourriture. Ils finirent par arriver à Béja, au Kef et à Testour. Quelques tribus les recueillirent, comme les gens du djebel Amdoun et d'autres. Un certain nombre se dirigea sur le Sahel pour y travailler les oliviers. Ceux qui étaient chargés d'une trop nombreuse famille se trouvèrent dans la situation la plus critique et ne purent quitter la montagne qu'après avoir enduré les plus grandes souffrances. Toutes les familles de quelque importance

(1) Les *khalkhals* sont de gros bracelets creux, généralement en argent, que les femmes portent autour de leurs chevilles, et qui font pendant la marche le bruit qui leur a valu leur nom.

(2) Le *bach-kateb*, ou « chef des secrétaires », est un haut fonctionnaire, appelé depuis et encore de nos jours « Ministre de la Plume ».

partirent, et, en dehors des Oulad-Manès, il ne resta dans le pays que des gens sans aveu auxquels le bey imposa une contribution mensuelle; des caïds furent désignés pour percevoir cette redevance, et chaque mois les vexations antérieures recommencèrent. Ceux de ces malheureux qui vinrent à Béja habitèrent le village, où ils travaillèrent et gagnèrent de quoi nourrir leurs familles. Ils vécurent dans la position la plus humble et la plus précaire pendant sept années, de 1140 à 1147,(1) jusqu'à l'époque où Ali-Pacha, ramené par les askers d'Algérie, mit fin à leurs misères et leur donna les moyens de revenir dans leurs montagnes.

Nous avons laissé le pacha au moment où, accompagné de Mostefa ben Meticha, il faisait ses adieux à l'homme qui leur avait sauvé la vie en les recueillant sous sa tente, et continuait son voyage accompagné de quelques cavaliers et sans être inquiété. Il ne cessait de pleurer en pensant à son fils Younès, resté chez les Oulad-Amar. Son guide le conduisit d'étape en étape jusqu'à la tribu de Farhat ben Djardjara,(2) chez lequel il arriva avec ses compagnons.

Après un séjour assez prolongé dans cette tribu, le pacha commença à se sentir gêné à cause du grand nombre de moutons que l'on tuait pour sa nourriture et celle de sa suite. Un soir que Farhat s'était présenté comme d'habitude pour s'entretenir avec lui, le pacha se mit à soupirer en pensant aux moyens de sortir de la situation pénible dans laquelle il se trouvait. Le cheikh Farhat lui renouvela les assurances de son dévouement et lui demanda ce qu'il désirait. Le pacha le remercia de ses bons procédés à son égard et lui dit : « Le plus grand service que vous puissiez me rendre serait de me fournir les moyens de passer en Algérie, et d'envoyer ensuite auprès de moi mon fils Younès. » Farhat répondit qu'il était à ses ordres, qu'il lui enverrait sous peu son fils Younès, et le départ fut décidé. Les préparatifs une fois terminés, Farhat réfléchit à l'itinéraire qu'il devait suivre. Il jugea préférable de gagner Alger par le Sahara, pour éviter Constantine dont le gouverneur, ami de l'émir Hassine, serait peut-être tenté de retenir le pacha sous un prétexte quelconque, pour l'avoir à sa discrétion et le mettre ensuite à mort. Il fit part de ses appréhensions au pacha, qui se rangea à son avis et approuva sa prudence. La caravane partit donc à cheval, après avoir chargé les bagages sur des chameaux, et arriva sans encombre à Alger, en passant par le désert.

Dans cette ville, Farhat alla rendre visite à ses amis, qui lui demandèrent la cause de son voyage. Il leur raconta l'histoire d'Ali-Pacha, et la nouvelle, répandue bientôt dans toute la ville, arriva

(1) 1728-35 de J.-C.

(2) Le 29 juillet 1729, le député de la nation chargé par intérim du Consulat de Tunis écrivait au comte de Maurepas : « ...le pacha, entièrement défait, s'est réfugié chez un chef arabe sur les frontières d'Alger... » (*Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, p. 243.)

aux oreilles du dey Ibrahim Khodja,[1] qui envoya aussitôt chercher Farhat pour apprendre de sa bouche cette histoire. Il invita alors le pacha à s'installer dans une maison qu'il avait fait préparer par ses intendants et où l'on avait installé les meubles et les accessoires nécessaires. Ali, une fois rassuré sur son propre compte, fit demander au daouletli la faveur d'avoir auprès de lui son fils Younès. Le dey ordonna au gouverneur de Constantine de se faire remettre le jeune homme par les Hanencha et de l'envoyer sain et sauf à Alger. Il informa ensuite le pacha qu'il ferait son possible pour satisfaire ses désirs, qu'il était absorbé en ce moment par la lutte qu'il soutenait contre les chrétiens, maîtres d'Oran, mais que s'il était victorieux il mettrait à sa disposition une armée pour lui permettre de rentrer à Tunis avec son fils. Le pacha le remercia vivement de ses promesses et fit des vœux pour le triomphe de ses armes.

Lorsque Farhat prit la résolution de revenir dans sa tribu, il en informa le pacha, qui se préoccupa du cadeau qu'il pourrait lui faire. Farhat, informé de ses intentions, vint le trouver et lui jura qu'il n'accepterait rien tant que le pacha serait en pays étranger, mais qu'il ferait appel à sa générosité lorsqu'il serait monté sur le trône de Tunis. Le pacha le remercia, lui donna des provisions, lui fit ses adieux, et Farhat rentra dans sa tribu.

Le bey Hassine fut tout à fait rassuré lorsqu'il sut son neveu à Alger; il regarda la révolte comme apaisée et rentra dans sa capitale. A l'approche de l'été, la colonne estivale fut organisée comme de coutume, et l'on dressa l'outak du prince près de la feskia; mais le bey décida de se reposer de ses fatigues et confia le commandement de la colonne à son bach-kateb et ministre Kassem ben Soultana, qu'il chargea de percevoir les contributions et l'impôt. Les gens, voyant que le prince ne prenait pas le commandement de la colonne d'été, furent très surpris de cette dérogation aux usages, et le prix des vivres en augmenta. En même temps, il se formait dans chaque ville un parti favorable au pacha et qui faisait des vœux pour le renversement de la dynastie de l'émir Hassine. Le bey apprit ce qui se passait et sut que dans son entourage même on complotait contre lui; beaucoup de gens favorables à son adversaire ne dissimulaient d'ailleurs pas leurs sentiments. Il en fut très chagriné, mais ne voulut pas sévir, parce qu'il aurait dû emprisonner trop de monde. Quand ses amis lui apportaient des nouvelles alarmantes, il se contentait de demander à Dieu de punir les coupables en leur envoyant celui qu'ils attendaient, et qui ferait peser sur eux la plus dure des tyrannies. C'est en 1142 [2] que le bey Hassine reprit ainsi le pouvoir, pour achever la période de temps qu'il lui restait à vivre.

(1) A cette époque le dey d'Alger était Kour-Abdi. Ibrahim Khodja ne fut nommé dey que postérieurement.

(2) 1729-30 de J.-C.

XX

Résumé des relations entre la Régence d'Alger et celle de Tunis, depuis la guerre faite par les Algériens contre Mohammed-Bey. (1)

Je crois utile de rappeler ici les relations d'Alger avec la Régence de Tunis depuis l'époque où des difficultés s'élevèrent entre le dey d'Alger et Mohammed-Bey, fils de Mourad-Bey. (2) L'on ne put pas s'entendre, et le dey fit dresser sa tente hors de la ville, en donnant l'ordre de placer la porte dans la direction de Tunis, (3) ce qui provoqua une grande émotion parmi les troupes. Cent tentes furent dressées dans le camp, ainsi que cela était d'usage lorsqu'une longue expédition se préparait, et l'on fit distribuer la solde.

Mohammed ben Cheker, qui avait quitté le royaume de Tunis parce que le bey Mohammed voulait le tuer, se trouvait à Alger lorsque les hostilités éclatèrent. Châbane Khodja le combla de bienfaits et lui promit de le nommer bey de Tunis si Dieu lui donnait la victoire.

Lorsque le bey Mohammed apprit l'arrivée du daouletli Châbane Khodja, il en conçut une vive irritation, fit distribuer la solde aux troupes turques et envoya l'ordre à tous les gouverneurs de province de réunir leurs contingents. Il forma ainsi sept corps d'armée, qu'il mit sous le commandement de chefs de la même origine que les troupes placées sous leurs ordres, et assigna à chaque corps des cantonnements spéciaux. Il quitta ensuite le Bardo et se dirigea vers le Kef, qu'il n'osa pas dépasser de crainte d'être surpris.

Le daouletli avait pris position dans la plaine du Kef, et ses askers restaient tranquillement sous leurs tentes, au point que le camp algérien semblait désert. Les troupes tunisiennes, au contraire, prises de peur en présence de l'ennemi, manifestaient la plus grande agitation et ne cessaient de se livrer à des fantasias répétées, pendant lesquelles un certain nombre de soldats désertèrent. Une nuit, le daouletli réunit le Divan, et la bataille fut décidée pour le lendemain. Le matin, les askers algériens se rangèrent devant la tente du daouletli qui se leva, prit ses armes, releva les pans de son caftan et entra au milieu des troupes ; puis celles-ci s'avancèrent d'un pas régulier contre l'armée de Mohammed-Bey, ne laissant dans les tentes que les gens chargés des provisions et les cuisiniers. La cavalerie

(1) L'auteur raconte au cours de ce chapitre la prise d'Oran par les Algériens en 1708, et la reprise de cette ville par les Espagnols en 1732. Nous avons cru devoir laisser de côté le récit de ces événements, d'ailleurs connus, parce que l'auteur, peu documenté à ce sujet, reste dans des généralités qui n'apprendraient rien au lecteur.

(2) En l'année 1694.

(3) Ce qui signifiait que l'expédition allait être dirigée contre Tunis.

tunisienne, voyant le camp vide, s'y précipita et se mit à lacérer les tentes. A cette vue, les soldats du daouletli voulurent s'arrêter, mais leur chef, leur adressant les paroles que nous avons rapportées précédemment,[1] continua à marcher contre les corps d'armée du bey Mohammed, qui s'enfuirent successivement au premier choc.

Le bey Mohammed, voyant la déroute de son armée, monta à cheval avec ses serviteurs, s'enfuit dans la direction de Tunis et rentra au Bardo, où il se tint caché comme une gerboise dans son trou. Il mit sa famille, ses bagages, ses caisses et ses richesses en sûreté à Tunis et attendit l'arrivée des Algériens. Pendant ce temps le daouletli Châbane Khodja, après avoir fait une distribution d'argent à ses troupes, se dirigea sur la capitale et s'installa à la Djezira,[2] où il établit son camp et creusa des puits.

Au bout de cinq mois, voyant que la ville de Tunis ne lui envoyait aucun émissaire, il expédia des cavaliers et une partie de son infanterie à Ghar-el-Melah,[3] dont il s'empara. Quand Mohammed-Bey apprit la prise de cette ville et vit que les Algériens s'apprêtaient à tenter l'assaut de Tunis, il monta à cheval avec quelques amis et quitta sa capitale sans prévenir personne, se dirigeant sur Kairouan, où il remit sa fille Traki à la garde d'un de ses parents. Il abandonna ensuite Kairouan et se rendit chez les Drids, qui le conduisirent aux confins du désert, où il s'arrêta. Le lendemain de la fuite du bey, les habitants ouvrirent leurs portes à Châbane Khodja et lui firent leur soumission. Il leur présenta alors leur nouveau prince, Mohammed ben Cheker, qui fut reconnu sans difficulté et installé dans la maison du bey fugitif.

Quant à Châbane Khodja, il continua à habiter au milieu de ses soldats, et les chefs du Divan ainsi que les notabilités vinrent lui rendre visite dans son camp. Il les reçut avec affabilité et eut avec eux de fréquents entretiens. La conversation tomba un jour sur le Divan de Tunis et sur la façon dont il était installé. Le daouletli leur dit qu'il avait entendu parler de ce palais dont la construction était très ancienne, qu'il avait toujours eu envie de le visiter et qu'il était heureux que Dieu lui eût enfin donné l'occasion de réaliser ce souhait. On s'empressa de se conformer à son désir, et dès le lendemain les chefs du Divan se mirent en devoir de lui préparer une réception brillante : on étendit à terre des tapis de différentes couleurs, les bancs furent recouverts d'étoffes de soie et les officiers vinrent chercher le daouletli, chez qui ils passèrent la nuit. Le lendemain matin il monta à cheval avec ses hambas et ses intimes et, précédé par les chaouchs et les khodjas, pénétra dans le Divan où

(1) Au chapitre XII.
(2) Ce mot signifie *île* ou *presqu'île*. On désigne généralement ainsi la presqu'île du Cap Bon.
(3) Porto-Farina, sur la côte, entre Tunis et Bizerte.

on lui avait préparé à la place d'honneur un trône royal sur lequel il s'assit, pendant que les khodjas lisaient une partie du Coran en appelant sur lui les bénédictions du Ciel. Le daouletli examina en détail ce palais, dont l'architecture était vraiment remarquable. On lui offrit ensuite un repas, et il occupa la place d'honneur à table, entouré des notabilités de la ville et de ses intimes. Après le repas, il se mit à questionner ses hôtes sur les règlements, la solde et les uniformes de l'oudjak. On lui fournit toutes les explications qu'il demandait, et il leur dit, en manière de conclusion : « Vous êtes ici comme des scarabées dans un jardin de miel », réflexion qui leur fit baisser la tête à tous.

En voyant qu'il les avait humiliés il détourna la conversation, leur parla du nouveau bey qui avait été investi de tous les pouvoirs et leur demanda de lui indiquer un homme sage et courageux qui pût remplir les fonctions de dey, ajoutant que cette affaire ne pouvait pas être remise parce qu'il devait bientôt quitter le pays. L'assemblée désigna à l'unanimité Mahmoud Tatar, le plus cruel des hommes, qui causa la ruine de bien des familles et rendit plus d'un enfant orphelin. On le présenta au daouletli, qui le nomma dey et lui remit le caftan d'investiture. Tatar se leva alors, vint s'agenouiller devant Châbane Khodja, lui baisa la main et lui dit en baissant la tête qu'il préférait être décapité que d'accepter ces fonctions, parce que Mohammed-Bey ne manquerait pas, après le départ des Algériens, de revenir à Tunis et de lui faire payer de sa tête l'honneur passager qu'on voulait lui décerner. Mais le daouletli lui dit : « Si vous courez un danger quelconque, vous n'aurez qu'à m'envoyer un émissaire, et je viendrai aussitôt à votre aide, quand même mes soldats m'abandonneraient. » Il le rassura, l'obligea à accepter le caftan et l'installa à la Driba, où la musique lui donna une aubade. Tatar se rendit ensuite à la Casbah ; les notables vinrent lui présenter leurs hommages avec les apparences de la plus parfaite soumission, et il commença à rendre la justice.

Le dey d'Alger partit ensuite avec son armée, laissant Tatar prendre en main la direction des affaires. Quant au bey Mohammed ben Cheker, il n'avait aucune initiative, était incapable de rien faire en bien ou en mal, et ressemblait à un âne au râtelier. Le vrai maître de Tunis était Mahmoud Tatar, qui se conduisait en tyran et faisait jeter les hommes de science dans son puits sans prévenir leurs familles. Beaucoup de gens, craignant ses injustices, restèrent cachés en ville.

Quand arriva le moment d'envoyer une colonne au Djerid, Mohammed ben Cheker réunit ses troupes, leur distribua la solde et quitta Tunis à leur tête, se dirigeant sur Kairouan. Il campa près de la ville et envoya demander aux caïds de lui apporter la medjba.

Les habitants sortirent au-devant de lui, lui offrirent une large hospitalité et le traitèrent en bey, mais leurs vœux étaient pour Mohammed-Bey, avec qui ils étaient toujours en relations. Nous avons dit que ce prince avait laissé à Kairouan sa fille Traki. Mohammed ben Cheker eut la stupidité d'ordonner aux habitants de lui amener cette jeune fille dans son camp. Quand les hambas vinrent apporter ces ordres aux cheikhs, ces derniers refusèrent avec indignation d'obéir et s'emportèrent en paroles violentes. La population ameutée voulait tuer les hambas, mais on eut finalement pitié d'eux, parce qu'ils ne faisaient qu'exécuter une consigne, et on se contenta de les chasser, après quoi les habitants fermèrent les portes de la ville, se déclarèrent en révolte et envoyèrent un émissaire au bey Mohammed ben Mourad, en le priant de venir à leur secours. Mohammed ben Cheker envoya l'amane aux habitants de Kairouan et leur fit de belles promesses, mais ils refusèrent d'entrer en pourparlers avec lui et lui adressèrent des injures. On raconte qu'un jour des gens qui étaient sur les remparts, voyant passer Ben Cheker près d'eux, se mirent à l'apostropher à haute voix en lui criant: « Eh! teigneux! » Sur quoi Ben Cheker, ôtant sa coiffure, montra sa tête à la foule et l'invita à constater qu'il n'était pas teigneux, ce qui provoqua un éclat de rire universel.

Lorsque Mohammed ben Mourad apprit ce qui se passait, il se dirigea sans retard vers Kairouan avec une armée nombreuse, et les habitants se portèrent en armes à sa rencontre. L'armée de Mohammed ben Cheker était composée d'askers dont la plupart étaient disposés à le trahir. Mohammed-Bey dit aux gens de Kairouan d'attaquer cette armée par devant, tandis que lui-même tomberait sur ses derrières; les choses se passèrent ainsi, et les askers, assaillis de tous côtés, battirent en retraite. Mohammed ben Cheker s'enfuit avec ses amis, abandonnant sa tente et ses bagages. On dit qu'il avait conservé le pouvoir pendant deux ans.

Dès que Mahmoud Tatar apprit ce qui s'était passé, il envoya au dey d'Alger un émissaire, à qui il promit une fortune s'il accomplissait sa mission avec célérité. L'émissaire équipa une frégate et fit voile vers Alger, pendant que Tatar attendait avec anxiété les résultats de sa mission. Quant au bey Mohammed ben Mourad, après avoir distribué aux troupes une solde plus élevée que de coutume et avoir largement récompensé les goums, il se dirigea sur Tunis, où il entra sans difficulté et reprit possession de sa maison.

Tatar s'était enfermé dans la casbah avec ses parents. Le bey lui offrit l'amane, mais il refusa d'entrer en négociations, comptant sur les secours promis par Chaˁbane Khodja. Mohammed-Bey, voyant qu'aucun secours n'arrivait d'Alger à Tatar, résolut d'en finir rapidement avec lui. Il creusa une mine partant de la zendala El-Kara-

med [1] et aboutissant aux remparts de la casbah, en face de l'endroit où se trouve une tourba. Quand la mine fut chargée, les assiégeants se rangèrent en face de la casbah et le feu fut mis aux poudres. L'explosion ouvrit dans le rempart une énorme brèche, par laquelle les soldats se précipitèrent à l'assaut. La casbah fut prise. Les gens qui s'emparèrent de Tatar le mirent en pièces, firent cuire ses membres et les mangèrent. [2]

La tranquillité se rétablit bientôt, et Mohammed-Bey put administrer en paix le royaume, comblant de bienfaits les pauvres et les orphelins. Il n'était pas sans inquiétude sur la façon dont Châbane Khodja accueillerait la nouvelle de ce qui s'était passé et appréhendait qu'il ne voulût venger Tatar comme il le lui avait promis. Ayant appris par quelques amis de Tatar que ce dernier avait en effet envoyé un émissaire à Alger, il pensa qu'il convenait, pour apaiser le dey Châbane, de lui envoyer un cadeau d'une très grande valeur et de le lui faire remettre par des notables et des gens connus pour leur sainteté. Il réunit le cadeau qu'il comptait offrir, affréta un navire et fit demander au cheikh Sidi Abou'l Hassane Ali Azouz s'il consentirait à prendre la direction de cette ambassade. Le cheikh ayant accepté, le bey désigna les notables et les savants qui devaient l'accompagner, et le bateau mit à la voile.

Si Ali Azouz avait l'habitude, qu'il fût en voyage ou dans sa zaouia, de faire le vendredi soir avec ses élèves des oraisons spéciales, pendant lesquelles il entrait en extase et prononçait des paroles ayant trait à l'avenir et qui se réalisaient toujours. Pendant le voyage, lorsqu'arriva le vendredi, le cheikh montra dès le matin les signes d'une agitation particulière; le soir, à l'heure des oraisons, ses élèves l'entourèrent comme d'habitude; il se mit debout au milieu d'eux, fit le tour du cercle, entra aussitôt en extase, et tous s'apprêtèrent à recueillir ses paroles. Il leur dit alors : « Ecrivez ceci : Je ne reviendrai à Tunis qu'après que Dieu m'aura accordé la faveur de réciter la prière des morts sur le corps de Châbane Khodja et d'assister à ses funérailles. » Les assistants écrivirent ce qu'il avait dit, et quelques instants après le cheikh sortit de son extase et recouvra sa raison.

Le voyage continua sans autre incident; lorsque le navire jeta l'ancre dans le port d'Alger, les barques l'entourèrent et la nouvelle se répandit bientôt en ville que ce navire venait de Tunis et portait un riche cadeau destiné au daouletli. En apprenant cela, Châbane Khodja entra dans une violente colère et fit dire par un de ses hambas aux gens qui montaient le bateau qu'ils n'avaient pas l'autorisa-

(1) Prison située dans le quartier El-Karamed, ou « des tuileries ».

(2) Sa tête fut promenée au bout d'une pique et son corps traîné dans les rues. Jamais la colère du peuple tunisien n'avait atteint un tel paroxisme de rage et de cruauté. Le croirait-on? on vit plusieurs de ces misérables se repaître des lambeaux tout sanglants de ce cadavre défiguré ! » (ROUSSEAU : *Annales tunisiennes*, p. 78.)

tion de descendre à terre et qu'il les engageait à retourner chez eux s'ils ne voulaient pas être coulés à fond; toutefois, ceux qui avaient quelque chose à faire en ville pouvaient descendre, mais à condition de repartir aussitôt. Quand le hamba fit savoir aux voyageurs que le daouletli refusait leur cadeau et les invitait à repartir pour Tunis, ils furent stupéfaits et en informèrent Sidi Ali Azouz qui leur dit: «Ne craignez rien, descendez en ville pour vos commissions, et nous repartirons ensuite.» Quelques-uns des passagers, qui avaient quelque chose à acheter ou à vendre, descendirent; puis, après leur retour, le navire mit à la voile et partit; mais après qu'il eut fait cent milles environ en mer, le vent tomba tout à coup et le navire resta immobile. Cependant les amis de Sidi Ali Azouz, voyant que l'on repartait malgré ce qu'il avait dit précédemment, ne cachaient pas leur surprise de ce que, pour la première fois, les prédictions faites par lui pendant ses extases ne se fussent pas réalisées. Le cheikh se contenta de leur répondre par ces paroles du Coran: «Sourds, muets et aveugles, ils ne peuvent plus revenir sur leurs pas»,[1] ce qui ne fit qu'augmenter leur perplexité.

Quand le daouletli Châbane Khodja avait appris que Mahmoud Tatar était enfermé dans la casbah et que sa situation était désespérée, il avait ordonné aux chaouchs de parcourir la ville et d'inviter les askers à faire leurs préparatifs de départ parce qu'il avait été insulté par Mohammed-Bey; il commença en même temps à payer la solde des troupes et fit dresser son outak, dont la porte fut ouverte dans la direction de Tunis. La nouvelle de l'ouverture des hostilités se répandit aussitôt en ville.

Le dey avait envoyé précédemment en expédition un corps de troupes turques, qui était absent depuis cinq ou six mois et qui revint le jour même où l'outak fut dressé. Les soldats s'apprêtaient à entrer en ville lorsque le dey leur fit dire qu'ils devaient rester campés hors des murs parce qu'il se disposait à marcher au secours de Mahmoud Tatar, à qui il avait fait les promesses les plus formelles. Quand les chaouchs vinrent apporter cet ordre aux soldats, ceux-ci firent répondre au dey qu'ils rentreraient le lendemain en ville pour se reposer pendant quelque temps dans leurs familles, parce qu'ils venaient de faire une expédition longue et fatigante. En recevant cette réponse, le daouletli, irrité, envoya dire aux mutins qu'il était le maître et que personne ne rentrerait en ville le lendemain, ajoutant qu'ils avaient assez d'expérience pour comprendre leurs véritables intérêts et pour ne pas encourir la responsabilité d'une pareille désobéissance. Les chaouchs revinrent au camp et essayèrent d'engager les soldats à abandonner leurs projets; mais ceux-ci répondirent d'un commun accord qu'ils refusaient d'obéir et que, le lendemain, ils livreraient

(1) Le Coran, sourate 2, verset 17.

bataille au daouletli et le déposeraient; en même temps ils se levèrent tous en battant des mains et en criant *kes kes,* ce qui était leur manière d'indiquer qu'ils se mettaient en révolte contre leur prince. Les chaouchs revinrent en toute hâte apporter cette nouvelle au daouletli, qui fit fermer les portes et ordonna à la garnison de rester éveillée pendant la nuit et de faire des rondes.

Après le départ des chaouchs, on tint conseil dans le camp et l'on tomba d'accord pour déposer Châbane Khodja et pour nommer un autre daouletli, qui fut installé sur un trône et revêtu du caftan. Les soldats veillèrent toute la nuit, et le lendemain la nouvelle se répandit que le daouletli avait été destitué et remplacé. Châbane Khodja fit monter la garnison sur les remparts et tirer le canon contre les rebelles. Un engagement très vif eut lieu, au cours duquel beaucoup de gens furent tués de part et d'autre.

Le soir, une grande agitation régna en ville; on était désespéré de cette lutte fratricide entre les askers, qui provoquait la joie des ennemis des Turcs. Le matin, des gens de toutes les classes de la société se réunirent, ouvrirent les portes de la ville et se dirigèrent en cortège vers le camp. Les soldats, en voyant arriver cette foule, chargèrent leurs fusils et apprêtèrent leurs armes, mais on leur cria: *la paix!* Un témoin oculaire m'a fait le récit suivant: « J'étais debout près des portes de la ville lorsque tous les gens en sortirent, se dirigeant vers le camp. Je remarquai parmi eux un koulougli d'un certain âge, vêtu d'un burnous vert, qui galopait au milieu de la foule, riant et faisant rire tout le monde. Lorsque cette troupe pénétra dans le camp, on se fit mille amitiés de part et d'autre et l'on tint conseil sur ce qu'il y avait à faire pour porter un remède à la situation. Les avis étaient partagés et la discussion durait depuis longtemps lorsque l'homme au burnous vert, toujours monté sur son cheval, éleva la voix et dit: « Ecoutez-moi et faites ce que je vais « vous dire. Il faut mettre à mort le daouletli Châbane Khodja et « celui qu'on a nommé à sa place. Quand ces deux hommes auront « été tués, que l'on aura prié pour eux et qu'on les aura ensevelis, « vous pourrez alors nommer un nouveau daouletli, et ce sera la « fin de tous ces malheurs. » Tout le monde se rangea à l'avis de cet homme et le Divan se sépara. En rentrant en ville, les odabachis et les chaouchs pénétrèrent dans la maison du dey, s'emparèrent de lui et le mirent dans une chambre séparée, avec les fers aux pieds. Les askers du camp procédèrent de même à l'égard du dey qu'ils avaient désigné. Quand Châbane Khodja vit que sa mort était décidée, il dit aux gens qui l'entouraient: « Ai-je mérité que l'on me tue? « Donnez, si vous le voulez, le pouvoir à un autre, mais laissez-moi « vivant en me reléguant dans un endroit quelconque, de façon que « je puisse combattre encore vos ennemis, vous donner des conseils

« et vous mettre d'accord lorsque vous serez désunis. » Mais ils lui répondirent : « C'est Dieu qui l'a voulu, et il n'y a rien à faire. » Il avait été convenu qu'à un signal donné les deux deys seraient étranglés en même temps. Quand le nouveau dey eut été étranglé, on étendit son corps sur une natte et on le montra à la foule ; au même instant on procéda de même à l'égard de Châbane Khodja. Tout le monde rentra ensuite à Alger, et c'est ainsi que finit cette guerre civile. »

Nous avons vu que le navire portant le cheikh Sidi Ali Azouz était resté en panne en pleine mer. Quand le corps du daouletli Châbane Khodja eut été transporté dans le midha[1] pour être lavé et mis dans le linceul, un vent favorable souffla du large et le navire, poussé par la brise, revint au port d'Alger, où de petites barques vinrent l'accoster en grand nombre ; les voyageurs furent informés aussitôt de ce qui s'était passé pendant leur absence, et le cheikh Sidi Ali Azouz descendit en répétant le verset : « Sourds, muets et aveugles, ils ne peuvent plus revenir sur leurs pas. » Les gens se pressaient sur son passage, posaient ses pieds sur leur tête et les baisaient, et il entra ainsi en ville, suivi de ses compagnons. Il se dirigea directement vers le midha comme s'il en avait connu l'emplacement, y pénétra au moment où l'on était occupé à laver le corps de Châbane Khodja et assista à cette opération. On mit ensuite le corps dans le linceul, on le transporta sur un brancard et on le plaça à côté du tombeau qui lui était destiné. Sidi Ali Azouz récita avec les assistants la prière des morts, puis le corps fut enseveli. On se sépara alors, et le cheikh entra avec ses compagnons dans une zaouia. On accourut de toutes parts pour lui rendre visite et lui apporter les mets les plus recherchés. Sa réputation se répandit dans toute la ville et l'on fut persuadé que le dey était mort parce qu'il avait refusé d'accepter le cadeau que le cheikh était chargé de lui remettre. Il reçut de nombreuses visites de gens qui venaient lui demander des bénédictions, des amulettes et lui apporter des cadeaux et des provisions de toutes sortes.

Quelques jours après, les askers se réunirent au palais du prince pour choisir un dey. Le nouvel élu, qui avait entendu parler de Sidi Ali Azouz et de ses compagnons, les savants de Tunis, se les fit présenter. Ils le félicitèrent de son élection et lui offrirent le cadeau envoyé par le bey Mohammed, qu'il accepta et fit porter à son palais. Il les traita ensuite avec générosité et leur offrit l'hospitalité dans l'endroit le plus élevé d'Alger. Lorsque le cheikh voulut revenir à Tunis, le dey le chargea d'un cadeau pour Mohammed-Bey, fit des largesses à lui et ses compagnons et leur remit en même temps des

(1) Endroit réservé où l'on fait ses ablutions, où on lave les cadavres. Le *midha* peut se trouver dans l'intérieur d'une mosquée.

actes authentiques scellant la paix entre lui et le bey de Tunis. Il pourvut ensuite le navire de tout ce qui était nécessaire pour la traversée, demanda au cheikh de prier pour lui et lui fit ses adieux. Le matin du départ, on accourut en foule pour recevoir la bénédiction du cheikh et lui baiser les mains. Puis ses compagnons l'entourèrent et se mirent en marche vers le port, en récitant des ahzab et la Bourda. (1)

Quand Mohammed-Bey apprit le retour du cheikh Ali Azouz, il lui envoya son propre cheval et chargea ses amis de recevoir les savants qui l'accompagnaient. Le miracle accompli par le cheikh fut bientôt connu; on accourut de tous côtés pour le saluer, et sa réputation s'en trouva encore accrue. Les voyageurs, après s'être installés de nouveau chez eux au milieu de leurs familles, reçurent chacun du bey un cadeau magnifique.

Le dey nommé à Alger en remplacement de Châbane Khodja mourut au bout de quelque temps, et ses successeurs entretinrent les relations les plus cordiales avec la Régence. C'est pendant cette période que la ville d'Oran fut reprise par les Espagnols, malgré les efforts des musulmans. (2)

Voyant que la ville d'Oran était restée entre les mains des Espagnols, les Algériens songèrent à venger leur défaite sur l'oudjak de Tunis. Chaque fois que leurs vaisseaux étaient attaqués (3) ou qu'ils avaient à souffrir d'une disette, ils se disaient que ces malheurs provenaient de ce que leur dey n'avait pas encore songé à intervenir en faveur d'Ali-Pacha. Ce dernier avait acquis parmi eux la réputation d'un savant et d'un homme vertueux. Dès son arrivée à Alger, il avait chargé quelques-uns de ses amis de le rendre populaire en vantant partout ses connaissances et sa vertu et en le faisant passer pour l'homme le plus savant de son époque. On lui fit ainsi la réputation qu'il désirait avoir, et les principaux personnages vinrent le visiter et lui demander ses bénédictions. Suivant que son visiteur était un notable, un savant ou un homme adonné à la vie ascétique, il faisait devant lui montre de ses vertus, de sa science ou de sa piété. Il ne négligeait pas pendant ce temps de prendre ses précautions contre les menées possibles de son oncle, et faisait goûter par un homme de confiance tout ce qu'il mangeait ou buvait. Il menait d'ail-

(1) Nous avons vu précédemment, au chapitre I, ce qu'on entend par *ahzab*. — La *Bourda* est un poème composé à la louange du Prophète par Cherf Eddine ben Saïd el Bousairi, mort en 781 de l'hégire. Le nom de ce poème vient de ce que l'auteur, pendant qu'il le composait, vit en songe le Prophète qui lui fit don de son manteau (bourda).

(2) Cet alinéa résume plusieurs pages du manuscrit, au cours desquelles l'auteur donne des renseignements inexacts sur les deys d'Alger qui ont succédé à Châbane Khodja, et fait un récit sans intérêt de la reprise d'Oran par les Espagnols, malgré les efforts du bey d'Oran Bou Chleghm, *l'homme aux moustaches*, « qui avait quatre moustaches, dont deux dirigées en haut et deux en bas ».

(3) C'est-à-dire chaque fois que les corsaires rencontraient en mer des navires de guerre européens qui leur donnaient la chasse.

leurs une vie fort retirée, ne sortait que pour la prière du vendredi ou celle des fêtes, ne parlait à personne, et ses amis eux-mêmes ne pouvaient le voir que lorsqu'il les y avait autorisés. Cette réserve lui attira la sympathie de toute la ville d'Alger, qui finit par croire en lui. Pendant ce temps il vécut renfermé avec ses livres, jusqu'au jour où ses vœux furent réalisés par le dey Ibrahim Khodja.

XXI

Renseignements biographiques sur les principaux personnages qui étaient admis dans l'intimité du bey Hassine.

Le personnage pour qui le bey Hassine avait la plus grande amitié était son imam El Hadj Youssef Bourteghiz, qu'il admettait dans son intimité et dont il faisait le confident de tous ses secrets. Cet homme se montrait digne de la confiance que lui témoignait le prince, car il était toujours d'une politesse exquise et d'un commerce agréable. L'auteur du *Bechaïr ahl el iman*(1) a fait connaître les vertus qui distinguaient déjà Youssef Bourteghiz au commencement de sa carrière, et a parlé de son pèlerinage à La Mecque et de sa liaison avec les gens renommés pour leur sainteté, comme Sidi Mohammed el Abid à qui Dieu accorda une longue vie; il a raconté également une partie de la vie de ce dernier, avec qui le cheikh lia commerce d'amitié à La Mecque; mais il n'a pas dit qu'après être arrivé à la situation la plus haute, l'imam Youssef mourut en martyr, sous le règne d'Ali-Pacha, qui le fit déchirer pendant quelque temps à coups de fouet, puis enfin étrangler.

L'imam Bourteghiz parvint à une haute situation et acquit une influence considérable à la fin du règne de l'émir Hassine. Aucun cadi, mufti ou savant n'avait autant d'autorité que lui, et ses avis étaient toujours écoutés, aussi bien à l'audience du bey qu'ailleurs. Tout le monde connaissait la chambre qui lui était réservée au Bardo et où le prince venait le rejoindre en quittant la salle d'audience où il avait rendu la justice. D'ailleurs, lorsque l'imam Youssef lui exposait les affaires des solliciteurs, c'était toujours avec une délicatesse, un tact et une discrétion tels que le bey ne manquait jamais d'approuver ses avis.

Lorsque quelqu'un avait à se plaindre de l'injustice ou de la partialité d'un cadi, il allait au Bardo et se présentait à la chambre de l'imam Youssef, où l'on ne rencontrait ni portier ni huissier, et qui était accessible même aux gens de la plus basse condition. En voyant arriver un visiteur, quel qu'il fût, le cheikh déposait le livre

(1) Ouvrage dont il est parlé dans l'avant-propos de la présente traduction.

qu'il tenait en mains, prenait un visage souriant, mettait ce solliciteur à l'aise en lui parlant et en s'informant de sa santé, et lorsqu'il le voyait tout à fait rassuré, il l'interrogeait sur l'affaire qui l'amenait et l'invitait à se présenter à l'audience du prince si son affaire était du ressort de la justice.

Tous les lundis, le cadi de Tunis et ses assesseurs se réunissaient au Bardo, dans la salle du trône, en présence du prince, du cadi et de l'imam du Bardo, et de ceux des oulémas qui étaient admis dans l'intimité du bey, comme Seghir Daoud et autres. Le soir, on tenait une audience réservée spécialement aux affaires de meurtre. Les parties se tenaient debout devant le tribunal, qui prononçait ses jugements en présence du prince. Ce dernier gardait le silence et ne laissait parler que le cadi de Tunis et les muftis. Lorsque l'imam Youssef constatait que les juges montraient quelque partialité, il regardait le bey Hassine et lui faisait un signe convenu entre eux. Le bey invitait alors le cadi du Bardo à donner son opinion sur l'affaire, et l'imam Youssef ne prenait la parole que si les deux cadis ne pouvaient se mettre d'accord; encore le faisait-il de façon à ne pas donner entièrement tort au cadi de Tunis, pour ne pas diminuer son autorité aux yeux des justiciables et du prince. Le bey prononçait alors en dernier ressort, et son jugement était toujours conforme à l'avis émis par l'imam Bourteghiz. Aucune opinion contraire à la sienne ne pouvait prévaloir, quand même c'eût été celle de l'imam Ibn Arafa.[1]

En matière administrative, lorsque quelqu'un avait à réclamer contre l'agha, le kahia ou le caïd, il venait au besoin de l'extrême sud de la Régence pour voir au Bardo l'imam Youssef et lui exposer sa plainte. Le cheikh le tranquillisait, lui promettait que son affaire aurait une heureuse issue et le renvoyait au lendemain, sans jamais accepter pour cela de cadeau d'aucune espèce. Il profitait alors du moment où le bey venait le voir, à l'issue de l'audience de justice, et l'informait de ce qu'il avait appris, à la grande joie du prince qui aimait ainsi à être mis au courant par son imam des injustices commises. Le bey demandait à voir le plaignant à sa prochaine audience, l'écoutait et lui remettait une amra[2] pour réparer

(1) El Hadj Abou Abdallah Mohammed ben Mohammed, dit Ibn Arafa, était originaire des Ourghamma, tribu du sud de la Tunisie, et appartenait au rite malékite. Nommé en 730 de l'hégire mufti à Tunis, il exerça pendant quelque temps les fonctions de cadi dans cette ville, puis devint en 750 imam et en 772 imam prédicateur de la Grande-Mosquée. Il distribua une partie de sa fortune à ses élèves et fonda avec le reste des habous pour les pauvres. Il mourut le 24 djoumadi-ettani 803, à l'âge de quatre-vingts ans, laissant après lui une grande réputation de science et de sainteté. On a de lui un précis de jurisprudence, un précis de logique et plusieurs autres ouvrages sur différentes matières. Il fait autorité comme jurisconsulte, et les musulmans le considèrent comme l'un des docteurs que Dieu leur envoie chaque siècle pour les empêcher de s'écarter de la vérité dans l'interprétation des textes. Nous écrivons Ibn Arafa et non Ben Arafa parce que les Tunisiens, lorsqu'il s'agit de personnages morts depuis plusieurs siècles, évitent d'employer la forme *Ben*, qui est vulgaire et moderne.

(2) Décision du bey, revêtue de son cachet, et remise en original à l'intéressé, qui n'a qu'à la présenter à qui de droit pour que les instructions qu'elle contient soient exécutées.

le tort qu'on lui avait causé. Ou bien il envoyait chercher par des hambas l'adversaire du plaignant, les écoutait tous deux, et tranchait le différend toujours dans le sens indiqué par l'imam Youssef.

Les candidats aux fonctions d'oukil,[1] de notaire, etc., s'adressaient également à l'imam Youssef, sans avoir besoin de lui offrir aucun cadeau. S'il constatait qu'ils étaient dignes des fonctions qu'ils sollicitaient, il leur promettait son appui. Il profitait alors d'un moment où il voyait le bey d'humeur accueillante, lui exposait la demande du postulant et ses titres, en l'appuyant d'un avis favorable, et le bey ne manquait pas d'accorder à l'audience suivante la nomination qui lui avait été demandée par El Hadj Youssef.

Comment Dieu a-t-il permis que cet homme de bien soit exposé aux cruautés d'Ali-Pacha! Ce prince le mit à la zendala avec ses enfants, et chaque fois qu'il sortait de la salle d'audience, il le faisait fouetter, tout enchaîné, de la façon la plus inhumaine. Il est à ma connaissance, et d'autres pourront en témoigner comme moi, que jamais cet homme n'a abusé de l'influence qu'il avait sur le bey pour lui faire commettre une injustice.

L'émir Hassine possédait une riche bibliothèque, contenant des ouvrages précieux sur toutes les sciences et sur tous les arts. Il en confia la garde à l'imam Youssef, qui avait la libre disposition de tout ce qu'elle renfermait et qui y découvrit de nombreux ouvrages de jurisprudence hanéfite, rite auquel il appartenait ainsi que le prince. L'imam était un homme de science, ayant des connaissances étendues et une intelligence remarquable, et comme, sans avoir une grande fortune, il n'était pas néanmoins obligé d'assurer l'avenir de sa famille, il se trouvait dans une excellente situation pour se livrer librement à ses études. Aussi conçut-il le projet d'étudier quelques ouvrages de jurisprudence hanéfite. Il fit des recherches sérieuses dans ce sens, fixa son choix sur le traité du cheikh El Koudouri[2] et entreprit de le commenter à l'aide de quelques ouvrages que renfermait sa bibliothèque. Il se mit avec zèle à ce travail, sans se faire aider par personne, et Dieu lui permit de mener à bien cette tâche, qu'il termina à la fin du règne du bey Hassine. La minute écrite de sa main formait quatre volumes de demi-format, et il y donnait la solution des questions les plus complexes et les plus ardues. J'ai vu cette minute et j'ai voulu l'étudier, mais Dieu ne m'a pas permis de réaliser ce désir, sans doute parce que j'en étais indigne. Quelques

(1) Intendant chargé de gérer les biens d'une zaouïa, d'un habous, et en général d'un bien de mainmorte appartenant à une collectivité.

(2) L'imam Abou Mohammed el Koudouri, né en 362 de l'hégire, fut un des principaux jurisconsultes de l'Irak. Il a laissé différents ouvrages, notamment un précis célèbre du rite hanéfite. Il est mort le 5 redjeb 428, à Bagdad, dans sa maison située rue Abou-Khalef, et son corps fut transporté ensuite et enseveli dans la rue El-Mansour, à côté du jurisconsulte hanéfite Abou Beker el Kharezmi.

savants docteurs hanéfites de Tunis ont voulu donner à cette minute une forme définitive, et ils en ont fait quatre volumes.

L'imam Youssef avait chargé le chef des menuisiers de lui fabriquer, sur ses indications, un pupitre spécial. Ce pupitre avait la forme d'une table ronde et tournait sur un pivot; au centre se trouvait une petite coupole du plus joli travail, supportée par de petites colonnes entre lesquelles étaient représentées des arcades aux formes gracieuses. Moi, Mohammed Seghir ben Youssef, j'ai vu ce meuble, je l'ai examiné de près, et j'ai été émerveillé de l'art avec lequel il avait été fabriqué. Il pouvait porter dix livres ouverts, et lorsque le cheikh avait besoin d'étudier une question traitée dans l'un de ces livres, il faisait tourner la table et amenait l'ouvrage devant lui sans aucune difficulté.

Youssef Bourteghiz avait deux fils, dont l'aîné s'appelait Ahmed et dont le second, Hamouda, vit encore au moment où j'écris ce livre. Leur mère, Fathma Mamia, était sœur de l'imam Mohammed ben Mahmoud ben Mami, célèbre comme jurisconsulte, comme littérateur et comme poète. Lorsque ses enfants arrivèrent à l'âge de raison, leur père se chargea d'achever leur instruction et leur apprit tout ce que l'on peut savoir. Ahmed, notamment, acquit une réputation universelle pour son intelligence, sa mémoire et son éloquence, en même temps que son affabilité lui gagnait tous les cœurs. Il fut élevé dans l'intimité de l'émir, qui prisait la vivacité de son caractère et l'étendue de ses connaissances. Lorsque l'imam Youssef, qui depuis longtemps s'occupait des affaires du pays, commença à sentir la vieillesse et la fatigue, le bey Hassine voulut lui procurer le repos dont il avait besoin et lui dit : « J'ai prolongé outre mesure vos services, mais maintenant je désire que vous vous reposiez pendant le restant de vos jours. Je trouve que votre fils a une instruction très développée et un excellent naturel, et j'ai décidé de le prendre pour vous succéder dans les fonctions d'imam, malgré son jeune âge. » En entendant ces paroles, Hadj Youssef baisa les mains du bey et lui exprima toute sa reconnaissance. Lorsque la nouvelle fut connue, les notables vinrent en foule adresser leurs plus chaleureuses félicitations au père, qui les reçut avec la plus grande affabilité et traita chacun selon son rang. Après avoir été déchargé de ses fonctions, il continua à habiter la chambre qui lui était réservée au Bardo et devint le conseiller du prince, qui venait le trouver lorsqu'il était seul, pour s'entretenir avec lui des affaires du royaume.

Ahmed, en succédant à son père dans les fonctions d'imam, devint comme lui l'intermédiaire de tous les solliciteurs. Il accompagnait le prince à la colonne d'été, et, dès son arrivée à Béja, recevait les réclamations de tout genre, qu'il exposait au bey et qui étaient toujours résolues conformément à ses avis. Au Bardo de Béja il occupait

l'appartement que le pacha fit démolir dans la suite pour le remplacer par une salle destinée à son fils Slimane, et qui fut appelée à cause de cela « le kouchk[1] de Sidi-Slimane ». Depuis cette époque, quand l'armée campait à Béja, le khalifat quittait l'outak et s'installait dans ce kouchk.

Lorsque l'imam Youssef perdit la mère de ses enfants, il en conçut un grand chagrin et, pour faire diversion à sa douleur, songea à se rendre pour la troisième fois à La Mecque. Quand il fut seul avec le prince, il fit d'abord allusion à la décision qu'il avait prise et lui parla ensuite de l'obligation, pour chaque musulman aisé, d'accomplir le pèlerinage. Le prince conçut un vif désir d'accomplir ce devoir et lui dit : « Si mon fils Mohammed était tout à fait en état de gouverner le pays, je n'aurais pas hésité à le mettre à ma place et je serais parti avec vous pour accomplir ce pieux devoir. Vous êtes bien heureux d'avoir déjà fait le pèlerinage et d'avoir pu nouer ainsi des relations avec les savants les plus illustres. » Hadj Youssef lui répondit : « Ainsi que vous pourrez le constater dans les ouvrages de jurisprudence de votre rite, vous pouvez déléguer quelqu'un pour faire le pèlerinage en votre lieu et place.[2] Rien ne vous empêche donc de me déléguer à cet effet. » Le bey Hassine approuva avec joie cette proposition et lut à ce sujet la première sourate du Coran, pour rendre irrévocable la décision qu'il venait de prendre. Certaines personnes affirment pourtant que l'imam Youssef entreprit ce pèlerinage pour son propre compte.

Le cheikh Bourteghiz fit ses préparatifs de voyage, et le bey, pour lui fournir des fonds d'une source pure et licite,[3] prit sur l'héritage de son épouse Fathma bent Otsmane. Il lui remit aussi une aumône pour les deux villes saintes. Le cheikh décida de s'embarquer à Sousse, parce qu'il était plus facile de se rendre de cette ville à Alexandrie. En quittant le Bardo, il reçut les adieux des gens venus de tous les points de la Régence; le mufti, les notaires et les principaux personnages de Béja vinrent le saluer, et le bey, ses enfants et les notables de Tunis lui firent cortège. En arrivant à Zaghouan

(1) Salle élevée sur la terrasse d'une habitation, et qui est à la fois un lieu de réunion et un observatoire.

(2) D'après le rite malékite on ne peut faire le pèlerinage pour une autre personne que dans des cas très rares et bien déterminés, par exemple pour un individu privé de raison; encore la personne pour le compte de qui l'acte est accompli doit-elle accompagner le mandataire et remplir elle-même celles des prescriptions du pèlerinage qu'elle n'est pas dans l'impossibilité absolue d'effectuer.

Dans le rite hanéfite, quelques docteurs enseignent que l'on peut reporter sur un étranger le mérite des bonnes actions que l'on accomplit, comme jeûne, pèlerinage, aumône, etc.; d'autres estiment que les devoirs obligatoires comme le pèlerinage doivent être accomplis personnellement, parce que le fait d'attribuer à un tiers le bénéfice d'un acte méritoire ne peut dégager ce tiers des obligations auxquelles il est tenu.

(3) En principe il est toujours interdit d'employer à quoi que ce soit de l'argent de provenance illicite. Le fait d'employer pour le pèlerinage des fonds de ce genre ne diminue pas la valeur de l'acte accompli; mais d'autre part l'affectation pieuse qu'on leur donne ne saurait en aucun cas en racheter la provenance.

il rendit visite au cheikh Sidi Ali Azouz. Pendant la nuit qu'il passa dans cette ville, on se réunit autour de lui et on lui apporta un repas auquel il prit part, mais, suivant son habitude, il monta sur son lit, fit baisser le rideau et mangea seul. Les notables de Béja le quittèrent à Zaghouan. Jusqu'à Sousse, les populations vinrent en foule lui faire leurs adieux à chaque étape où il s'arrêtait. Il séjourna quelques jours à Sousse, puis s'embarqua et arriva heureusement à Alexandrie, où il demeura quelques jours. Il attendit ensuite au Caire l'arrivée de la caravane tunisienne, en compagnie de laquelle il parvint sain et sauf à La Mecque. Après avoir accompli les cérémonies du pèlerinage et déposé l'aumône qui lui avait été remise pour les deux villes saintes, il chargea son oukil El Hadj Ahmed Zarrouk de lui acheter, dans de bonnes conditions, des marchandises qu'il chargea sur des chameaux pour en faire commerce.[1] Il alla visiter ensuite, à Médine, le tombeau du Prophète, puis revint au Caire avec la caravane tunisienne.

Il s'arrêta dans cette ville et y loua une maison où il s'installa avec ses bagages. Il alla se présenter ensuite aux personnages renommés pour la sainteté de leur vie, et, sur sa demande, ils lui conseillèrent de terminer son voyage par terre. Il fit des préparatifs en conséquence, acheta de nouveaux chameaux et se mit en route. Le bey Hassine avait une telle hâte de le revoir, qu'il se faisait envoyer de ses nouvelles à chaque étape. Lorsqu'il sut qu'il était arrivé près de Tripoli, il envoya au-devant de lui une voiture légère, avec des conducteurs et des provisions de route. On dit que pendant tout ce voyage, malgré la chaleur excessive, le cheikh jeûnait et ne buvait que du lait de chamelle. Toute la caravane rendit témoignage de ses vertus. Dès qu'il pénétra sur le territoire de la Régence, on accourut de toutes parts à sa rencontre. Il se présenta enfin au bey Hassine, lui baisa la main et secoua ses habits pour faire tomber sur lui la poussière du voyage. Puis les fils du bey vinrent le saluer et lui baisèrent la main. Il rentra alors dans son appartement du Bardo, s'enquit de la conduite de son fils pendant son absence et fut heureux d'apprendre qu'il n'avait cessé de s'attirer la considération générale et la faveur du prince.

Le bey, sachant que le cheikh Youssef avait perdu son épouse peu de temps avant son départ pour La Mecque, lui envoya en cadeau une de ses esclaves, richement parée et couverte de bijoux et de colliers de perles. En se trouvant en sa présence, elle lui baisa la main et se tint debout devant lui; mais il l'invita à s'asseoir à ses côtés, admira sa beauté et lui fit un excellent accueil.

L'émir Hassine le nomma ensuite mufti de Tunis et imam de la

(1) Nous avons pu constater au cours de cette traduction que pour les indigènes tout déplacement sérieux, quel qu'en fût le motif, était une occasion de faire du commerce. On voit que le pèlerinage lui-même est utilisé dans le même but.

mosquée du bey Mohammed ben Mourad, qui se trouve près du tombeau du cheikh Sidi Mahrez; c'est actuellement le Cheikh el Islam qui est imam de cette mosquée. L'imam Youssef s'installa alors à Tunis dans la maison d'El Hadj Seghir ech Chenoufi, située à Bir-el-Hadjar,[1] qu'il acheta pour quatre ou cinq mille piastres. Son fils continua à habiter au Bardo, où il remplissait les fonctions d'imam; son père allait l'y voir tous les jeudis et ne manquait pas, chaque fois, de lui recommander l'obéissance au prince. Le premier vendredi où l'imam Youssef fit la prière à la mosquée, il voulut modifier la forme ordinaire du prône,[2] mais personne n'approuva cette innovation, et l'on tint sur son compte des propos désobligeants qui arrivèrent jusqu'à ses oreilles.

L'imam Youssef vécut ainsi jusqu'à l'époque où Ali-Pacha revint victorieux avec les askers d'Alger. L'émir Hassine se porta à sa rencontre, et un combat eut lieu à l'endroit appelé Smindja, près de l'oued Miliane. Le bey, blessé d'un coup de feu au genou, s'enfuit avec ses enfants à Kairouan, et le pacha Ali monta sur le trône de Tunis. Ahmed ben El Hadj Youssef Bourteghiz se trouvait à l'armée du bey et se réfugia à Tunis dans la maison de son père, qu'il trouva occupé à surveiller la construction d'un escalier. Il avait appris le désastre de l'armée avant l'arrivée de son fils, mais ne s'en émut pas, et comme le maçon, inquiet, voulait abandonner son travail, Hadj Youssef l'obligea à continuer en le menaçant de ne pas lui payer sa journée.

Le cheikh Seghir Daoud en Nabli venait après l'imam Youssef dans l'intimité du prince. L'auteur du *Bechaïr ahl el iman* raconte le commencement de sa vie et fait de lui un grand éloge. C'était un homme aimable, policé et d'un commerce agréable, qui sut inspirer un vif attachement au bey Hassine. Ce prince avait une grande foi dans les saints, et les gens qui voulaient se faire bien voir de lui n'avaient qu'à lui raconter les miracles accomplis par un saint spécialement connu d'eux. Il y eut des gens qui abusèrent de ce procédé, et c'est de cette façon que Seghir Daoud réussit à conquérir ses bonnes grâces. Il acquit ainsi une grande influence, et sa réputation se répandit dans toute la presqu'île du cap Bon. Les gens qui étaient victimes de quelque injustice venaient le trouver à Nabeul ou au Bardo, même du Djerid, et lui exposaient leurs réclamations; il en faisait part au bey, qui leur faisait rendre justice. A l'époque où il était le plus en faveur auprès du bey Hassine, il conçut le projet de créer près de la ville de Nabeul un magnifique jardin, planté d'arbres

(1) Dans la partie ouest de la ville, où se trouve actuellement la rue de l'Obscurité.

(2) Tous les vendredis, l'imam prononce un sermon dans la mosquée après la prière de midi. D'habitude, il se contente de lire un des prônes composés par les imams les plus célèbres des premiers temps de l'Islam, et à chaque vendredi de l'année est affecté toujours le même sermon. L'imam Youssef voulut modifier cette pratique et prononcer des homélies de sa composition, ce qui ne plut pas, comme on le voit, à ses auditeurs.

fruitiers de toutes sortes. Les gens de la ville fournirent des corvées volontaires pour entourer ce jardin d'une haie et d'un fossé, y porter de la bonne terre, y faire des plantations et y creuser des puits. Ce jardin acquit une réputation universelle, et l'on venait le voir de tous les points de la Régence. Il fut dans la suite acheté à très bon compte par Mohammed ben Mohammed, petit-fils du dey El Mentchali.

Lorsque le bey séjournait à Kairouan avec la colonne d'hiver, il envoyait une voiture à Nabeul pour prendre Seghir Daoud. Il y avait alors dans cette ville un homme sujet à des extases, qui s'appelait Sidi Achour el Ayat, et qui avait accompli des miracles extraordinaires. Deux ou trois ans avant la fuite du pacha Ali au djebel Ousselat, le bey envoya comme de coutume chercher le cheikh Seghir Daoud qui, avant de quitter Nabeul, alla voir Sidi Achour. Ce dernier manifesta le désir de l'accompagner, et le cheikh Seghir lui répondit qu'il serait heureux de pouvoir faire cette surprise agréable au prince. Ils partirent donc tous deux, et le bey se montra heureux de les recevoir, fit quelques pas au-devant du cheikh Achour pour lui témoigner son respect, le fit asseoir à côté de lui et remercia le cheikh Seghir de la bonne pensée qu'il avait eue d'amener son compagnon. Le cheikh Achour, regardant autour de lui dans la chambre où se trouvaient réunis les jeunes mamelouks de service, demanda : « Qui est celui-là ? » en désignant un d'entre eux. Le bey lui dit : « C'est votre mamelouk »[1]; à quoi le cheikh répondit : « Je n'ai pas de mamelouk, parce que j'en suis un moi-même. »[2] La séance dura quelque temps, puis le cheikh Achour sortit, et comme le bey lui demandait où il allait, il répondit : « Où Dieu veut. » Il resta deux jours sans se présenter devant le prince, qui le fit chercher inutilement dans la ville de Kairouan. Le troisième jour, comme le bey Hassine était assis avec Seghir Daoud, le cheikh Achour se présenta. Le bey montra la plus grande joie de le revoir, lui reprocha de l'avoir délaissé et lui fit toutes sortes de compliments. Pendant ce temps le cheikh restait comme insensible, puis il parut se réveiller, regarda le bey en face et lui dit par trois fois : « Hassine ben Ali, que Dieu vous préserve de votre neveu Ali-Pacha. » En entendant ces paroles, le prince changea de figure, laissa tomber ce qu'il tenait à la main et garda le silence, pendant que Seghir Daoud restait tout honteux et mortifié de cette sortie. Le cheikh Achour se leva alors, s'en alla et ne reparut plus jamais devant le bey. Après son départ, l'émir dit à Seghir Daoud : « Je n'aurais jamais cru entendre des paroles semblables de la bouche du cheikh. Pourquoi cherche-t-il à introduire la discorde dans ma famille ? Dieu maudit ceux qui agissent de la sorte. » Seghir Daoud,

(1) C'est-à-dire : « c'est un mamelouk que je vous donne ».

(2) Le mot *mamelouk* signifie « esclave », et le cheikh veut dire qu'il ne peut avoir d'esclave, étant lui-même un esclave de Dieu.

encore tout ému, lui répondit : « Ne pensez plus à ce que vient de dire le cheikh ; il est sujet à des extases, et quand il est dans cet état il ne dit pas toujours des choses justes, en sorte qu'il n'y a pas à tenir compte de ses paroles. »

On raconte du cheikh Achour des miracles vraiment merveilleux. Il se procurait une certaine quantité de mercure, se rendait chez un bijoutier, mettait le mercure dans un creuset et posait le tout sur le feu en soufflant avec un soufflet de forge. Puis il prenait dans son turban un paquet, dont il versait dans le creuset la valeur d'un pois chiche avant que le mercure entrât en ébullition. Tout cela se passait en public. On sait que le mercure, lorsqu'il entre en ébullition, se transforme en vapeurs qui tuent ceux qui les respirent. Mais le mercure préparé par le cheikh bouillait en chantant sans s'évaporer, jusqu'au moment où il jugeait l'opération terminée. Il retirait alors le creuset du feu, le laissait refroidir et en versait à terre le contenu, qui se trouvait transformé en argent pur. Il envoyait le lingot au crieur public du souk des bijoux, en fixant le prix auquel il voulait le vendre. Le crieur montrait le lingot aux experts qui, en reconnaissant l'argent de la fabrication du cheikh Achour, mettaient eux-mêmes aux enchères jusqu'à ce qu'ils l'aient acquis au prix fixé.

Lorsque le cheikh était à Tunis, il prenait le prix qu'il avait retiré de son lingot, et personne ne savait comment il le dépensait. Quand il était à Nabeul, il se faisait quelquefois accompagner par la personne qui lui apportait le prix de la vente, s'arrêtait en dehors de la ville sur un tas d'ordures, y faisait un trou, enterrait l'argent, urinait par-dessus, et rentrait en ville. L'individu qui l'avait accompagné ne manquait pas alors de revenir chercher cet argent, mais pour si grand que fût le trou qu'il faisait il ne retrouvait jamais rien. Lorsque l'individu envoyé pour vendre le lingot à Tunis connaissait les habitudes du cheikh, il se gardait de lui remettre le prix de la vente et le dépensait pour ses besoins. Quand le cheikh le rencontrait ensuite, il lui réclamait son argent, mais l'autre se mettait à rire en disant : « On sait bien que vous n'êtes pas assez riche pour confier de l'argent à un étranger. » Le cheikh alors se mettait en colère et le traînait à travers la ville en criant contre lui, à la grande hilarité de tout le monde ; puis, quand il était fatigué de crier, il le laissait aller, sans plus jamais rien lui réclamer.

Beaucoup de gens, ayant entendu dire que le cheikh Achour connaissait l'alchimie, vinrent à Nabeul pour faire sa connaissance et s'efforcèrent de s'attirer ses bonnes grâces en le servant. Mais quand il comprenait ce qu'ils voulaient de lui, il leur disait : « Vous perdez votre temps ; allez plutôt travailler et renoncez à apprendre ce que je sais. » Lorsqu'ils essayaient d'insister, il les chassait.

Un jour, l'émir Hassine l'envoya chercher à Nabeul, le fit conduire

au Bardo et lui dit en secret : « Vous savez toute la peine que j'ai pour trouver de quoi payer mes soldats. Je vous en prie, enseignez-moi à fabriquer de l'argent afin de me venir en aide, et Dieu vous en récompensera largement. » Le cheikh répondit qu'il n'avait ni le droit ni le pouvoir d'enseigner ce qu'il savait, mais le bey insista tellement que le cheikh lui demanda d'envoyer chercher deux marmites de Bône et des produits chimiques contenus dans deux paquets. Puis il alluma deux fourneaux et se mit devant l'un pendant que le bey se tenait devant l'autre. Il fit alors constater par le bey que les deux paquets étaient bien identiques et renfermaient la même quantité du même produit. Le bey jeta ensuite les paquets dans les marmites, le cheikh cracha dans chacune avant de la recouvrir, on luta les couvercles avec de la pâte et on laissa bouillir le tout pendant quelque temps. On découvrit ensuite les deux marmites, et l'on constata que celle du cheikh renfermait un lingot de l'argent qu'il fabriquait, tandis que celle du bey renfermait exactement les produits que l'on y avait mis et qui n'avaient subi aucune transformation. Le cheikh dit alors au bey : « C'est là un don divin qui n'appartient ni à vous ni à moi ; je ne pourrais vous l'enseigner que si j'en avais l'ordre de Dieu. » Le bey fut émerveillé de ce miracle et se résigna à n'apprendre jamais le secret du cheikh.

Le cheikh Achour entra un jour dans un bain avec quelques personnes qui firent cercle autour de la piscine remplie d'eau. Le cheikh cracha alors dans cette eau qui se transforma en pièces d'or, dont il prit une poignée pour la montrer à ses compagnons. Ceux-ci, tout joyeux, voulurent prendre aussi de ces pièces, mais entre leurs mains elles redevinrent de l'eau, et le cheikh rit de leur confusion.

Les gens de Nabeul bâtirent pour le cheikh Achour une zaouia et élevèrent à l'endroit où il devait être enterré un dôme somptueux, supporté par des colonnes. Le cheikh riait de leur travail, et quand les arcades furent terminées le dôme s'écroula. Il leur dit alors : « Le dôme ne pourra pas être achevé même lorsque je serai enterré dessous ; il ne le sera que lorsqu'on *lui* aura coupé la tête. » Les gens demandèrent quel était ce personnage dont la mort devait permettre l'achèvement de leur construction, mais le cheikh leur dit : « Vous le saurez lorsque les destins seront accomplis. Pour moi, je n'ai pas le droit de vous découvrir ce que je sais. » Le cheikh mourut à la fin du règne du bey Hassine,(1) et chaque fois que l'on achevait le dôme qui surmontait son tombeau, il ne manquait pas de s'écrouler. Sur ces entrefaites les Algériens envahirent la Régence pour chasser le bey Hassine, qui dut s'enfuir à Kairouan. Nous avions à cette époque (2)

(1) L'auteur dit ailleurs que l'on ne sait pas si le cheikh Achour mourut à la fin du règne du bey Hassine ou au commencement de celui d'Ali-Pacha, mais qu'en tout cas il est certain que ce dernier ne se vengea pas de lui comme il le fit de l'imam El Hadj Youssef Bourteghiz.

(2) L'auteur dit « à l'époque où pousse la salade appelée *khass* », c'est-à-dire la laitue,

à la casbah de Béja une garnison d'askers, parmi lesquels se trouvaient quelques kouloughlis de Nabeul, instruits et intelligents, de qui je tiens le récit des miracles du cheikh Achour que j'ai rapportés. Ils reçurent, pendant que le bey était assiégé dans Kairouan par Younès, la nouvelle que le dôme de Sidi Achour venait enfin d'être terminé d'une façon merveilleuse. Ils en furent surpris, parce qu'aucun personnage important n'avait encore été tué. Avant de recevoir cette nouvelle ils m'avaient parlé de la prophétie du cheikh, et nous pensions que celui dont il avait annoncé la décapitation devait être le pacha ou Younès. Quelques jours après, nous apprîmes que Kairouan avait été pris et démoli, que Younès avait atteint son oncle près de cette ville, lui avait coupé la tête qu'il avait apportée au camp et avait envoyé son corps à Tunis. Les gens de Nabeul comprirent alors que c'était à la mort du bey Hassine que le cheikh avait fait allusion.

Le cheikh Seghir Daoud, dont nous avons parlé, avait acquis une très grande réputation dans toute la presqu'île du cap Bon. Sa maison de Nabeul était devenue la Caâba[1] vers laquelle se dirigeaient, de toutes les parties du royaume, les solliciteurs et ceux qui étaient victimes d'une injustice. Il avait avec lui son fils Ali, qui était étudiant, et son neveu, garçon peu intelligent et qui manquait de tenue. Un jour que j'étais à Tunis dans la medersa fondée par le bey Hassine, mon voisin me demanda si je connaissais celui qui était debout à côté de nous, et sur ma réponse négative il me dit que c'était le neveu du cheikh Seghir Daoud en Nabli, qui, après avoir joui d'une grande fortune et de la considération générale, vivait maintenant des aumônes des gens de Tunis. Je l'examinai de près et constatai qu'il était misérablement vêtu d'habits raccommodés. Ali, le fils du cheikh, qui promettait beaucoup mais ne survécut pas à son père, n'avait aucun respect pour le cheikh Achour, le tournait constamment en ridicule et allait même parfois jusqu'à l'injurier. Le cheikh Achour se rendait alors, au milieu d'une foule compacte, devant la maison du cheickh Daoud, entrait en extase et annonçait que cette maison deviendrait vide et finirait par être la demeure d'un chrétien. En effet, après la mort du cheikh Daoud, le pacha Ali confisqua tous ses biens, et il ne resta plus de cette famille que le neveu borné dont il a été précédemment question. La maison du cheikh fut ensuite habitée par un mamelouk venu de Tunis qui s'était récemment converti, et c'est ainsi que la prédiction du cheikh Achour se trouva réalisée.

Sidi Ali Chaïb el Béji venait dans l'intimité du prince après l'imam Youssef et le cheikh Seghir Daoud. Il était instruit, vertueux, avait un esprit vif et pénétrant et savait reconnaître les causes justes. Sa réputation comme cadi était universelle; on citait dans toute la

(1) Temple de La Mecque, qui est le but du grand pèlerinage annuel.

Régence la logique de ses jugements, et le bey avait une telle confiance en lui qu'il refusa toujours d'écouter ceux qui cherchaient à le discréditer. L'auteur du *Bechaïr ahl el iman* a parlé d'une partie de la vie du cadi Chaïb, mais ne raconte pas ce qui lui est arrivé après la mort du bey Hassine. Je suppose que cet auteur a dû mourir avant l'avènement du pacha Ali.

Le cadi Chaïb aimait à rendre service à tous ceux qui recherchaient la science. Il eut un fils, nommé Ibrahim, auquel il enseigna le Coran, la rhétorique et la jurisprudence, et qui devint l'homme le plus instruit de son temps. Le cadi n'avait d'ailleurs aucune recherche dans son costume et venait à Tunis vêtu comme à l'ordinaire,[1] ce qui lui valait souvent des reproches de ses élèves.

Il fut d'abord nommé cadi à Béja, son pays natal; puis le bey, qui avait entendu parler de sa science et de ses vertus, le fit venir auprès de lui et le nomma cadi de l'armée et du Bardo, fonctions dans lesquelles il se distingua d'une façon spéciale. Il accompagnait partout le bey, qui s'en rapportait à lui pour terminer les différends et donner aux réclamations la suite qu'elles comportaient. Il facilitait ainsi, surtout pendant la colonne d'été, la tâche du prince qui soumettait à son examen toutes les affaires que l'on portait devant lui. Les plaideurs étaient quelquefois tellement nombreux qu'ils faisaient cercle autour du cadi sur plusieurs rangs; il les écoutait, se tournant de tous les côtés pour leur répondre, et cela depuis le matin jusqu'après midi, sans se lasser et sans éprouver aucune fatigue.

Il avait toujours à son service un hamba, chargé d'aller prévenir le bey lorsque des gens venaient réclamer contre quelque injustice; le bey faisait alors mander les deux parties et réglait le différend à leur entière satisfaction. Quand il s'agissait d'affaires administratives compliquées et difficiles à résoudre, le cadi attendait d'être seul avec le bey; il lui exposait alors les difficultés de ces affaires, le bey le consultait sur les solutions à adopter, et le cheikh ne manquait jamais de lui trouver des textes lui permettant d'arranger tout suivant son désir, et de mettre d'accord la légalité avec les nécessités administratives. Aussi le prince montrait-il à son égard la plus grande générosité.

Malgré la situation hors de pair que lui valait l'étendue de ses connaissances, le cadi Chaïb témoignait toujours le plus grand respect au cadi de Tunis et à ses muftis, qu'il couvrait de louanges et

(1) Les magistrats musulmans ont l'habitude de porter un costume spécial. Le turban diffère suivant le rite auquel ils appartiennent : les malékites ont le turban dit *zemala*, assez volumineux, et dont la mousseline, enroulée sur la coiffe, est plissée à très petits plis; les hanéfites ont la *mellousa*, calotte rigide autour de laquelle est enroulée une pièce d'étoffe. Ils entourent tous cette coiffure d'un châle de cachemire, dont ils laissent pendre de côté un des bouts. Comme vêtement de dessus ils portent la *joukha*, dont nous avons parlé précédemment, recouverte d'une cape de drap, le plus souvent noire. Enfin, ils sont chaussés de *bachmak*, pantoufles de cuir jaune à pointe relevée.

vis-à-vis desquels il affectait toujours la plus grande déférence. Ils lui en savaient gré, faisaient son éloge au bey et lui disaient: « Remerciez Dieu d'avoir envoyé dans votre royaume un cadi comme Ali Chaïb. » Le bey lui témoignait une amitié toujours plus grande, qui ne cessa qu'avec sa vie.

Pendant que le pacha Ali habitait la maison de Ramdane-Bey, il se plaignait souvent à ses visiteurs de l'imam Youssef Bourteghiz et du cadi Ali Chaïb, à qui il attribuait la froideur du bey à son égard, son renvoi du Bardo et sa réclusion dans cette maison. Il exprimait à ce sujet des plaintes amères et quelquefois se mettait en colère et jurait de les martyriser tous les deux s'il venait à recouvrer sa liberté.

Quand le pacha revint en Tunisie avec les askers d'Alger, le cadi Chaïb était dans le camp du bey Hassine, avec sa tente, ses provisions et ses domestiques. Je me trouvais moi-même à l'armée, car j'étais alors à la solde du bey, et je restai seize jours campé à Smindja avec le cadi Chaïb. Quand j'étais triste, j'allais à la tente qu'il occupait au milieu du camp, il me voyait toujours avec plaisir, me plaignait et me disait : « Pourquoi n'es-tu pas venu me voir avant de rejoindre l'armée? j'aurais certainement trouvé un moyen pour t'éviter le service militaire. »

Le bey Hassine, après sa défaite, se sauva dans le sud, et son armée se dispersa de tous côtés. Le cadi Chaïb, qui était monté sur sa jument et se dirigeait vers Tunis, fut rencontré par des cavaliers qui le désarçonnèrent et le pillèrent, mais un de ces cavaliers, l'ayant reconnu, lui rendit ses vêtements et sa jument et l'accompagna même pendant quelque temps avant de rejoindre ses compagnons. Il rentra à Tunis et se reposa un peu dans sa maison, puis il alla à Bir-el-Hadjar chez l'imam Youssef qui, n'ayant pas connaissance de l'échec des troupes du bey, ne s'était pas préoccupé de fuir. Il rentra alors chez lui sans avoir rien combiné avec l'imam, réunit ce qu'il avait de plus précieux, sella sa jument et fit ses adieux à ses enfants et à sa femme. Celle-ci lui fit observer que son départ allait la laisser avec ses enfants sans ressources et sans soutien. Ses larmes tombèrent alors sur sa barbe et il lui répondit que Celui qui les séparait pourrait peut-être de nouveau les réunir un jour. Puis il changea de vêtements, monta sur sa jument et quitta Tunis pendant la nuit qui suivit le jour où il y était revenu.

Il était vivement préoccupé des malheurs qui fondaient sur lui, et pour s'y soustraire il se rendit d'abord dans la tribu des Nefza, où il avait des parents par alliance, mais ne séjourna pas chez eux parce qu'ils n'étaient pas assez puissants pour le sauver de la colère du pacha. Il demanda l'hospitalité au cheikh Dhaïf ben Fredj ben Bakra, dont il pouvait considérer la tente comme un lieu d'asile et qui l'accueillit avec joie. Il sut se concilier l'affection générale de la

tribu, où l'on connaissait l'échec de l'émir Hassine, sa fuite dans le sud et l'entrée du pacha à Tunis. Le cheikh Dhaïf donna l'assurance au cadi Chaïb qu'il serait en sûreté chez lui. Le cadi le remercia et séjourna sous sa tente en attendant des nouvelles.

Lorsque le pacha Ali entra au Bardo après sa victoire, son premier soin fut de demander ce qu'étaient devenus El Hadj Youssef Bourteghiz et Ali Chaïb. On lui répondit que l'imam Youssef s'était réfugié avec sa femme et ses enfants dans la zaouia de Sidi-Ahmed-ben-Arous. Le pacha lui envoya dire qu'il pouvait sortir en toute confiance, qu'il ne lui serait fait aucun mal, et l'imam quitta la zaouia.

Le pacha apprit également qu'Ali Chaïb, le soir même de sa rentrée à Tunis, était monté sur sa jument et était parti dans une direction inconnue. Il fut vivement dépité de l'avoir ainsi laissé échapper et donna l'ordre de le faire rechercher. Dès qu'il sut qu'il s'était réfugié aux Nefza, chez le cheikh Dhaïf, il expédia un hamba, porteur d'une lettre des plus aimables pour le cheikh et le cadi, auxquels il donnait traîtreusement des assurances mensongères. Il invitait Dhaïf à venir auprès de lui pour faire renouveler le décret le nommant cheikh, l'assurait qu'il lui réservait une situation plus élevée et l'engageait à amener avec lui le cadi Chaïb, parce qu'il désirait savoir pourquoi ce dernier le fuyait ainsi. Après avoir pris connaissance de cette lettre, le cheikh se tourna vers le hamba et lui dit : « Ces propositions, venant de votre maître, doivent être considérées comme un mirage trompeur auquel un homme intelligent ne peut se fier. Saluez-le et dites-lui que vous avez trouvé le cheikh Dhaïf malade, qu'il s'est excusé et que s'il guérit il ne manquera pas de se présenter à lui au commencement du mois prochain. » Le hamba ne rapporta que la fin de cette réponse, craignant d'être bâtonné s'il répétait exactement ce qui lui avait été dit, et le pacha attendit avec confiance la visite du cheikh Dhaïf et d'Ali Chaïb.

Après le départ du hamba le cheikh Dhaïf se dit que lorsque la colonne annuelle passerait près de son territoire, il serait obligé de se présenter comme les autres cheikhs; il était certain d'être alors gardé comme otage jusqu'à ce qu'il ait livré le cadi Ali Chaïb, et, s'il ne pouvait le livrer, d'être emprisonné ou même tué. A la fin du printemps, comme ils sortaient tous deux de leur tente après le dîner, ils se mirent à causer et la conversation tomba sur la venue prochaine de la colonne d'été. Le cadi Chaïb, prévoyant aussi ce qui ne pouvait manquer d'arriver, en parla au cheikh, qui restait les yeux fixés à terre parce qu'il n'osait pas dire au cadi de partir. Ali Chaïb lui dit alors : « Au lieu de vous taire par fausse honte, vous feriez mieux de chercher avec moi un endroit où je serais assuré d'être en sûreté. » Le cheikh lui répondit : « Il n'y a pas de pays où vous puissiez être plus en sûreté que chez le cheikh de Nahad. C'est un homme en qui vous

pouvez avoir confiance. Quand vous serez dans sa tente, vous n'aurez plus rien à craindre. » Le cadi Chaïb lui demanda alors de mettre le comble à ses bienfaits en le conduisant chez cet homme, qui avait certainement entendu parler de lui, et le cheikh Dhaïf, y consentant, le fit partir de nuit pour éviter d'éveiller l'attention.

Ils arrivèrent sans encombre au djebel Nahad, situé à la limite de la Régence, et le cheikh de Nahad, reconnaissant le cheikh des Nefza, se porta à sa rencontre et le reçut avec les plus grands égards. Le cheikh Dhaïf présenta alors le cadi Chaïb, auquel on souhaita la bienvenue, puis on se dirigea vers la tente du cheikh de Nahad, qui traita ses hôtes généreusement pendant trois jours. Quand on en vint à parler des événements, le cheikh Dhaïf fit connaître au cheikh de Nahad la situation élevée qu'occupait le cadi Ali Chaïb et lui dit : « J'aurais bien voulu le garder auprès de moi, mais j'ai craint pour lui et pour moi la rancune du pacha, dont nous sommes les sujets. J'ai cherché dans quelle tribu je pourrais le conduire, et je n'en ai trouvé aucune où il pût être plus en sûreté que chez vous. Je sais que vous êtes un homme courageux et que vous aimez les gens qui sont assurés du salut éternel. Remerciez Dieu de vous l'avoir confié. On doit regretter avant tout qu'il ait été obligé de quitter Tunis, et pour moi je ne puis me consoler de n'avoir pu le garder sous mon toit. » Le cheikh de Nahad remercia le cheikh Dhaïf et lui dit : « Vous n'avez fait que votre devoir en me le confiant; s'il plaît à Dieu, je lui donnerai ma fille en mariage, je lui cèderai mes fonctions, et il héritera de ce que je laisserai après moi. »[1]

L'hospitalité qu'il accorda au cadi Ali Chaïb fut pour le cheikh Dhaïf le commencement d'une série de malheurs. Quand le pacha Ali apprit ce qui s'était passé, il recommanda à son fils, chaque fois qu'il partait avec l'armée d'été, de se venger du cheikh, qui était mis en prison pour n'être relâché que lorsqu'on avait besoin de lui. Il en était de même lorsque le pacha venait en personne pour apaiser les révoltes des Nefza. Le pacha finit par enfermer le cheikh à la prison de Béja, où il mourut au bout de deux ans. Tous ces malheurs lui arrivèrent parce qu'il n'avait pas voulu livrer le cadi Ali Chaïb, à qui le pacha Ali aurait voulu faire subir le même sort qu'à l'imam Youssef Bourteghiz, qui fut d'abord cruellement battu, puis étranglé.

Lorsque le pacha Ali sut que le cadi Ali Chaïb s'était réfugié chez le cheikh de Nahad, il comprit que sa vengeance lui échappait. Le cadi séjourna assez longtemps chez le cheikh, qui pourvut à son entretien sur ses ressources personnelles, se lia étroitement avec lui, et pour être assuré de ne pas le perdre lui donna sa fille en mariage et le nomma imam et cadi de la tribu.

(1) L'auteur donne deux autres versions au sujet de la façon dont le cadi Chaïb quitta la tribu des Nefza. D'après l'une, il serait parti sans prévenir le cheikh Dhaïf. D'après l'autre, le cheikh, au lieu de l'accompagner lui-même, l'aurait fait escorter par un homme de confiance.

Quelque temps après, les fils du bey Hassine se trouvèrent réunis à Alger, qu'ils adoptèrent comme nouvelle patrie. Ils s'informèrent alors de ce qu'étaient devenus les amis de leur père, apprirent que le cadi Chaïb était dans la tribu de Nahad, privé de ses biens, de sa famille et de ses enfants, et furent heureux néanmoins de le savoir en sûreté. Ils entretinrent avec lui une correspondance suivie, et il leur tardait de le revoir, parce qu'il avait toujours eu d'excellentes relations avec leur père.

Il arriva qu'un parent du dey d'Alger fut condamné à mort pour avoir tué quelqu'un, et le dey demanda aux jurisconsultes les plus savants le moyen de faire commuer cette condamnation en payant le prix du sang.[1] Lorsque Mohammed-Bey vint saluer le dey comme d'habitude, ce dernier lui demanda si Ali-Pacha ne pourrait pas lui envoyer de Tunis un savant capable de résoudre cette question. Mohammed-Bey lui répondit : « J'ai votre affaire en main, sans que vous ayez besoin de vous adresser aux savants de Tunis, à Ali-Pacha ni à Younès. Faites envoyer par le caïd de Bône deux lettres que j'adresserai au cheikh de Nahad et au cadi qui s'est réfugié chez lui. Si ce cadi ne peut trouver le moyen d'éviter la peine de mort à votre parent, soyez assuré que personne ne le pourra. » Le dey lui demanda de lui remettre des lettres ouvertes pour qu'il pût en joindre d'autres de lui dans le même sens. Mohammed-Bey remercia par lettre le cheickh de Nahad de ce qu'il avait fait pour le cadi et lui demanda de lui faire envoyer ce dernier; puis il remit ses lettres ouvertes au dey, qui les envoya avec les siennes au bey de Constantine, en le priant de les faire remettre par le caïd de Bône au cheikh de Nahad, dont le territoire est voisin de cette ville. Lorsque le cadi Chaïb eut pris connaissance de ces lettres, il éclata de rire et en donna connaissance au cheikh qui fit, mais en vain, les plus grands efforts pour le retenir. Quand le départ fut décidé, le cheikh lui fit divers cadeaux et l'accompagna pendant quelque temps. Le cadi arriva bientôt à Constantine, s'y reposa quelques jours, puis le bey de cette ville le fit accompagner par des cavaliers jusqu'à Alger.

Lorsque le cadi Chaïb se retrouva pour la première fois en présence du prince Mohammed, ils se saluèrent tous deux en versant d'abondantes larmes. Puis, une fois les devoirs de l'hospitalité accomplis, Mohammed-Bey raconta au cadi l'assassinat commis par le parent du dey et lui exposa que ce dernier cherchait un savant capable de lui indiquer les moyens de faire commuer la peine de mort en prix du sang. Le cadi se fit présenter les procès-verbaux où était

(1) Dans le cas d'homicide involontaire, la loi musulmane ne condamne le meurtrier qu'à payer la *dia* ou « prix du sang ». S'il y a eu meurtre avec préméditation, le prix du sang peut encore être accepté par les parents de la victime ; dans ce cas, le meurtrier, en plus de l'amende qu'il verse, reçoit cent coups de bâton, est emprisonné pendant un an et doit quitter ensuite le pays habité par les parents de la victime.

relaté l'assassinat et en prit connaissance; puis il demanda qu'on lui présentât quelqu'un ayant une riche bibliothèque. Mohammed-Bey fit des recherches dans ce sens et apprit qu'un homme de la ville avait une bibliothèque immense; on l'envoya chercher, et le cadi Chaïb lui demanda s'il possédait un ouvrage qu'il lui désigna. Sur sa réponse affirmative, il se fit apporter le livre, se mit à le feuilleter et tomba sur le passage qu'il cherchait. Mohammed-Bey, qui était dans l'anxiété la plus grande sur l'issue de ces recherches, finit par lui dire : « Je vous en prie, ayez pitié de moi. » Le cadi, qui était très familier avec lui et plaisantait souvent, lui dit en riant : « Si vous me donnez mille pièces d'argent je vous fournirai la solution que vous cherchez. » Puis il fit demander au dey de convoquer le tribunal pour que cette affaire fût discutée; et comme sa réputation s'était déjà répandue en ville, personne n'osa élever d'objections contre les arguments qu'il présenta.

El Hadj bel Hassen el Ousselati appartenait à une famille issue d'un saint personnage dont la zaouia était très vénérée au djebel Ousselat; c'est dans cette famille qu'étaient toujours pris les caïds du pays. Le bey Hassine, au commencement de son règne, choisit El Hadj Hassen comme secrétaire et l'éleva dans la suite au rang de bach-kateb, ce qui lui donnait le droit de s'asseoir à côté du prince. Il acquit une fortune et une influence considérables, parce que le bey approuvait toujours les solutions qu'il lui proposait. Malgré sa grande aisance, il était d'une avarice incroyable : sa famille ne mangeait que de l'orge et de la viande de bœuf, et son esclave El Hadj Mohammed disait de lui : « Quand il faut du beurre salé, il ne nous en achète qu'une livre à la fois, et il entre en fureur quand on lui dit que la provision est terminée. Chaque fois qu'il est obligé de sortir de sa bourse une pièce d'argent, on dirait qu'on lui arrache son âme. »

Quand il remarqua que le bey n'adoptait plus toujours les solutions qu'il lui proposait, il demanda et obtint l'autorisation d'aller à La Mecque, et fut remplacé dans ses fonctions de bach-kateb par Kassem ben Soultana. Il fit ses préparatifs de départ et se mit en route avec un domestique et son mamelouk El Hadj Mohammed, emportant avec lui une partie de ce qu'il possédait. Je crois qu'il se fit accompagner pendant ce voyage par son fils El Hadj Ahmed, qui était encore jeune. En traversant les défilés par où l'on pénètre en Egypte, El Hadj Hassen tomba malade, mourut, et fut enterré dans le sable. Son fils hérita de ses bagages, de son serviteur qui mourut pendant le voyage, de son mamelouk El Hadj Mohammed et du fils de ce dernier. El Hadj Ahmed voyagea à Constantinople, à Smyrne, etc., et donna une partie de sa fortune à un haut personnage, sous la protection duquel il se plaça. Quant au mamelouk El Hadj Mohammed, il revint à Tunis par le Sahara, avec ce qui restait des biens du défunt.

Le bey Hassine, ayant appris le retour du mamelouk avec une fortune considérable qui pouvait servir aux besoins du royaume, consulta les savants pour savoir s'il lui était permis de la confisquer, faisant valoir qu'elle avait été amassée grâce à lui, qu'elle était tombée entre des mains indignes et risquait d'être dépensée d'une façon irrégulière. Le mufti lui répondit : « Prenez cet argent, car vous en êtes digne. Vous le dépenserez pour protéger les frontières et armer des bateaux de guerre, et vous l'aurez à votre disposition en cas de besoin. » El Hadj Mohammed, qui avait les clefs des caisses, se laissa gagner par le bey, se mit à sa disposition et s'occupa de réunir la fortune de son maître ; il envoya ensuite l'argent au prince, qui le versa au Trésor public. Un personnage digne de foi, qui était au service du khasnadar Mahmoud Seraïri, m'a raconté qu'il était entré de ce fait au Trésor sept cent mille sultanis, piastres ou nasris, plus quatorze paires de khalkhals en or. Pour évaluer la fortune du défunt, il faut ajouter à ce chiffre ce qui avait été volé ou caché, ce qu'avait dépensé El Hadj Mohammed et ce qu'il conserva en dépôt et s'appropria dans la suite. Mahmoud es Seraïri était un jour assis dans sa chambre avec quelques amis, lorsque la conversation tomba sur le chiffre de la fortune qui échut ainsi au Trésor, et le khasnadar leur dit : « El Hadj Hassen devrait être puni par Dieu pour avoir laissé une pareille fortune, car l'émir Hassine est persuadé que tous ceux qui sont à son service en ont amassé autant. »

Kassem ben Soultana était un bourgeois notable de la ville de Béja. Lorsque le bey Hassine devint le maître du royaume, il le nomma secrétaire, le traita généreusement et eut pour lui beaucoup de considération. La parole de Ben Soultana était toujours écoutée, même dans les affaires les plus graves, et il partageait sur ce point l'influence d'El Hadj bel Hassen el Ousselati, surtout dans les questions de meurtres et d'amendes. Sa réputation s'étendait depuis le Djerid jusqu'à Tunis. Il recevait beaucoup d'argent des gens auxquels il faisait lever leurs amendes, et aussi de ceux auxquels il faisait obtenir des emplois ou des caïdats. Sa fortune devint bientôt énorme, et il l'augmenta encore en armant pour la course des navires qui lui rapportaient des prises considérables et de nombreux captifs. Il finit par posséder jusqu'à trois cents esclaves chrétiens. Il acheta la maison bien connue qui se trouve près de la zaouia de Sidi Ahmed ben Arous et de la mosquée. On voit à cet endroit la maison du daouletli actuel, puis la maison qui appartint pendant quelque temps à la fille du daouletli Kara Mostefa et ensuite aux descendants de Châbane Khodja et enfin la maison de Ben Soultana, où il réunit des meubles et tapis du plus grand prix, des odalisques, des chrétiennes et des négresses.

Son épouse, Hafsia Abdia, originaire de Béja, était remarquablement belle, très riche, et il eut toujours à cœur de réaliser tous ses désirs.

Elle ne lui donna qu'un enfant, nommé Ahmed, qui reçut une éducation soignée et se montra intelligent et doué d'un bon naturel. Quand ce jeune homme arriva à l'âge de la puberté, on le maria à la fille de Ben Balita, que l'on dit être un koulougli de Béja.

On ne peut pas compter le nombre de ses mamelouks, de ses serviteurs et des gens qu'il recevait dans son intimité. Il avait beaucoup de goût pour le commerce, en faisait par terre et par mer, et les bénéfices qu'il réalisa ainsi lui permirent de réunir chez lui les objets artistiques les plus rares et de la plus grande valeur. Il possédait, à Tunis et ailleurs, des jardins, des immeubles, des maisons dans le quartier israélite, des propriétés rurales, des fondouks et des moulins, qui lui rapportaient des revenus considérables. Le vestibule et le premier étage de sa maison étaient remplis de solliciteurs, venus de tous les points de la Régence. Après le départ d'El Hadj bel Hassen el Ousselati pour La Mecque, le bey confia ses fonctions à Kassem ben Soultana, qu'il nomma bach-kateb et qui acquit une telle influence auprès de l'émir qu'on pouvait le considérer comme le seul fonctionnaire de la Régence.

Lorsque le bey confia à son fils Mohammed le commandement des colonnes, il plaça auprès de lui le mamelouk Ahmed Chelbi, qui lui rapportait les moindres actions du jeune prince. Le bey ordonna un jour à Kassem ben Soultana de lui présenter son fils Ahmed, et annonça au jeune homme qu'il était nommé secrétaire du prince Mohammed. Ahmed ben Soultana remercia chaleureusement l'émir, et son père fit montre d'une grande joie, qu'il ne ressentait pas réellement parce qu'il savait le rôle que jouait Ahmed Chelbi auprès du prince. Après avoir fait les largesses d'usage, Ahmed ben Soultana se présenta devant le prince Mohammed-Bey, qui le fit asseoir auprès de lui, à la place réservée au secrétaire, et lui fit don, ainsi que de coutume, d'un encrier en argent et d'un cheval.

Le bey Hassine ne laissait à ses enfants aucune initiative, et ils ne pouvaient disposer de rien sans son autorisation; quand ils désiraient quelque chose ils devaient, pour l'obtenir, se servir auprès de leur père d'un intermédiaire comme l'imam Youssef Bourteghiz ou son fils Ahmed. On raconte que Mohammed-Bey désirant avoir, au premier étage de sa maison, un salon où il pourrait se divertir avec ses compagnons, le fit construire sans en demander la permission à son père, et que ce dernier le fit démolir dès qu'il en eut connaissance. Lorsque les jeunes princes voulaient aller se promener à La Manouba ou ailleurs, ils ne pouvaient monter à cheval sans être accompagnés d'Ahmed Chelbi. Leur père les tint ainsi dans une dépendance étroite et leur rendit la vie dure jusqu'au jour où ils furent séparés de lui par la guerre.

Mohammed-Bey prit goût à la société de son jeune secrétaire; il

le gardait toujours auprès de lui et se faisait accompagner de lui partout. Kassem ben Soultana ne cessait de mettre son fils en garde contre Ahmed Chelbi, et l'engageait à ne jamais prononcer une parole, à ne faire aucun acte ou geste qui pût donner lieu au mamelouk de faire un rapport contre lui au bey. Mais lorsque deux jeunes gens sont liés entre eux d'une solide amitié, il est rare qu'ils observent toujours les règles de l'étiquette. Un jour, Ahmed ben Soultana se laissa aller à commettre un acte maladroit en présence d'Ahmed Chelbi, qui raconta le jour même au bey ce qui s'était passé. Ahmed ben Soultana arrivait d'habitude au Bardo avant son père et n'entrait chez le prince Mohammed qu'après s'être présenté dans la salle du trône et avoir baisé la main du bey. Le lendemain du jour où s'était passé l'incident que nous avons rapporté, comme il entrait dans la salle d'audience pour baiser la main du bey, celui-ci lui donna un soufflet et lui interdit, avec des menaces, de se présenter à l'avenir au Bardo. Il partit en pleurant et rencontra son père à qui il raconta ce qui lui était arrivé. Celui-ci lui dit de rentrer dans sa maison, qu'il en savait plus long que lui à ce sujet; puis il entra chez le bey, lui baisa la main et prit sa place habituelle sans rien dire. Depuis ce jour son influence commença à décliner.

Il hâta encore sa disgrâce par sa faute. Il acheta à La Soukra un jardin appelé « Saniet-Berrich », dont son fils Ahmed soigna tout spécialement l'arrangement. Il y fit construire une chambre donnant sur une véranda supportée par des colonnes, et devant cette véranda il installa un bassin. Il dépensa pour l'arrangement de ce jardin 40.000 piastres suivant les uns, et suivant d'autres 80.000 piastres. Il fit venir du marbre de prix du pays des chrétiens et des fenêtres ouvragées d'Egypte. Ultérieurement il construisit au-dessus de cette chambre un premier étage, et cette maison de campagne devint si belle que l'on venait la voir en foule. Lorsque Kassem ben Soultana avait des soucis, il demandait au bey l'autorisation d'aller passer quelques jours dans sa propriété, où il invitait un grand nombre de notables de Tunis. Le bey entendit parler de cette maison et manifesta le désir de la visiter. Ben Soultana fixa avec le prince la date de cette visite, et partit en avance pour faire les préparatifs nécessaires.

Au jour fixé, le prince se rendit à La Soukra avec ses intimes et son bach-hamba, pénétra dans la maison de Ben Soultana et s'assit dans la fameuse chambre, où on lui servit un repas des plus délicats. Il examina l'installation en détail, monta au premier étage et fut émerveillé de ce luxe dont il n'avait pas idée. C'était l'époque où il faisait construire sa mosquée de la rue Bab-Djezira, à Tunis. Le bach-hamba Ali ben Merika comprit que le prince n'approuvait pas le luxe excessif déployé dans cette construction et dit, pendant que Ben Soul-

tana était absent : « Son Altesse fait construire en ville un temple pour l'adoration de Dieu, mais Kassem ben Soultana a édifié dans le désert une maison pour l'adoration de Satan. » Le bey se mit à rire et donna raison à Ali ben Merika. Kassem ben Soultana apprit ce qui venait de se passer et dit : « Ce n'est pas moi qui ai fait ce qu'il y a ici, c'est Dieu. » A l'issue de cette visite, le bey revint au Bardo en pensant aux prodigalités qu'il avait vues et en se disant que cet argent aurait été mieux employé à faire construire une mosquée, une medersa ou à toute autre œuvre pieuse. Kassem ben Soultana aurait pu éviter ce qui le menaçait s'il s'était souvenu du proverbe qui dit : « Votre argent vous fera traiter généreusement, même par votre ennemi. » Le bey apprit encore qu'Ahmed ben Soultana avait acheté pour 4.000 piastres la propriété de Ben Ayad, située à Zaghouan, et cela au moment où il était lui-même fort embarrassé pour trouver l'argent nécessaire à la solde des troupes. Slimane Kahia, qui était obligé de contracter à cette occasion divers emprunts de tous côtés, et notamment auprès des chrétiens, s'adressa à Kassem ben Soultana et lui demanda de lui envoyer quatre ou cinq mille piastres, s'engageant à les lui rendre après la rentrée des impôts; mais Ben Soultana refusa, alléguant de mauvaises excuses. Slimane Kahia rapporta ce refus au bey, qui ne dit rien sur le moment; mais cette déception vint s'ajouter à celle qu'il avait éprouvée en voyant que Ben Soultana ne lui avait offert aucun cadeau pour la peine qu'il avait prise en se rendant à sa maison de campagne.

Ahmed ben Soultana installa dans la maison qu'il avait fait aménager deux odalisques d'une rare beauté et y réunit les meubles les plus précieux; autour des pièces étaient disposées des étagères fabriquées en Europe, sur lesquelles se trouvaient des cristaux dorés, des objets d'art et des porcelaines de grand prix. Un jour il tendit la main pour prendre un de ces objets, qui lui échappa et tomba sur les carreaux de faïence qui pavaient la pièce, sans se faire même une fêlure. Cet incident l'inquiéta, il réfléchit que l'extrême bonheur est toujours suivi de revers de fortune et se dit : « Si mon père voulait m'écouter, nous prendrions des précautions contre ce qui peut arriver. »

On raconte qu'une mendiante entra un jour dans la maison de Ben Soultana en demandant à manger. Les domestiques voulurent la renvoyer et, comme elle insistait, la femme de Ben Soultana la mit dehors sans pitié. La mendiante sortit en lui disant : « Tu as tort de me repousser aussi durement. Ne sais-tu pas que nous appartenons à un maître tout-puissant, que le ciel tourne et que l'avenir est traître ! » Et en effet la fortune de Ben Soultana n'eut plus ensuite que quelques jours de durée.

Le bey Hassine, voyant que Ben Soultana ne lui donnerait jamais

rien de bon gré, prit la résolution de le mettre en prison et de confisquer sa fortune. Un jour, au moment où le bey entrait dans la salle du trône, à l'issue de l'audience de justice, on vint dire à Kassem ben Soultana que le khasnadar le faisait demander pour une affaire urgente. Il s'y rendit de suite et, se voyant gardé à vue dans la salle où il attendait, il comprit qu'on allait l'emprisonner. Quand son fils Ahmed parut sur la place, le khasnadar le fit également arrêter et conduire près de la zendala. Le bey envoya ensuite à la maison de Ben Soultana un eunuque, des esclaves blancs et son gardien du sceau, avec des charrettes et des mules. L'eunuque entra dans la maison, et en le voyant les femmes poussèrent des cris et se mirent à pleurer. Puis le gardien du sceau, précédé des esclaves blancs, pénétra dans les chambres et inscrivit le nombre des coffres, que l'on chargea sur des charrettes pour les conduire au Bardo. Il envoya ensuite chercher les chrétiens occupés dans les tavernes,(1) les jardins, etc.

Le khasnadar Mahmoud es Seraïri el Andalousi disposait d'un pouvoir discrétionnaire sous le règne du bey Hassine, qui avait en lui une confiance absolue et se rendait même quelquefois dans sa maison pour causer avec lui. Au commencement du règne, le khasnadar était Hamammed, koulougli originaire de Tunis qui avait servi parmi les jeunes mamelouks de Mourad-Bey. Il était intelligent et habile, entra au service des beys et fut nommé khasnadar par l'émir Hassine. Mahmoud es Seraïri, qui était employé au service d'Hamammed, était un homme adroit et zélé; il rechercha toutes les occasions de s'approcher du prince, réussit à lui donner des preuves de son dévouement et fit si bien que le bey destitua son khasnadar pour le mettre à sa place.

Hamammed reçut l'ordre de rentrer dans sa maison de Tunis; mais comme c'était un homme habitué à commander et à être obéi, il ne put supporter d'être ainsi tenu à l'écart. Il prit la résolution de fuir, sortit une nuit de Tunis, accompagné de quelques domestiques, et se réfugia à Kalaâ-es-Senam.(2) Le bey, en apprenant son départ, lança à sa poursuite des hambas et quelques-uns de ses serviteurs, qui devaient prendre encore avec eux quelques cavaliers en passant au Kef. Ces envoyés parlementèrent(3) avec Hamammed et essayèrent de le décider à venir avec eux, en lui montrant les conséquences de sa résistance et en lui faisant honte de sa conduite. Il eut peur et dit aux hambas : « Si le bey Hassine vous remet son mouchoir, son chapelet

(1) Le commerce du vin était interdit aux musulmans de Tunis, mais ceux qui le pouvaient ouvraient en ville des tavernes qu'ils faisaient tenir par leurs esclaves chrétiens.

(2) Sur un plateau du massif des Oulad-bou-Ghanem (circonscription du Kef), entre l'oued Sarrath (Tunisie) et l'oued Horhirir (Algérie), affluents de l'oued Mellègue.

(3) Hamammed était l'hôte des gens chez lesquels il s'était réfugié, et toute la tribu se serait opposée à ce qu'on l'enlevât de vive force.

et un sauf-conduit écrit, je descendrai et je rentrerai à Tunis. Sinon, je resterai où je suis. » On rapporta ces conditions au bey, qui donna le mouchoir, le chapelet et le sauf-conduit, et Hamammed revint au Kef avec les cavaliers, après avoir fait intercéder en sa faveur auprès du bey par le cheikh de Kalaâ. Il se reposa plusieurs jours au Kef; quelques personnes disent que pour le conduire de là à Tunis on lui mit les fers aux pieds; on dit aussi que le bey le fit emprisonner avec quelques-uns de ses amis, mais qu'on intervint en sa faveur et qu'il fut mis en liberté, avec l'ordre de ne jamais quitter Tunis.

Quant à Mahmoud es Seraïri, il fit preuve dans ses nouvelles fonctions d'une rare intelligence et n'accepta jamais rien des solliciteurs pour les services qu'il pouvait leur rendre. Aussi le bey lui témoigna-t-il toujours la même confiance jusqu'à sa mort, qui eut lieu dans les circonstances que nous allons raconter, quelques jours avant la fuite d'Ali-Pacha au djebel Ousselat.

Le bey Hassine avait l'habitude, même en voyage, d'écouter chaque jour la lecture de quelques hadits. Parmi ses lecteurs attitrés se trouvait le cheikh Abderrahmane el Djamaï, habitant Tunis, mais originaire du Maroc, savant intelligent, éloquent et distingué, doublé d'un poète de valeur, qui savait tout ce que l'on pouvait savoir. En arrivant de son pays il rechercha toutes les occasions de se mettre en évidence auprès du bey, qui finit par l'apprécier et l'admit dans son intimité. Quelques personnes avaient pris l'habitude de se réunir chez le khasnadar pour lire également des hadits, car les sujets suivent toujours la religion de leur prince. Un jour que l'armée se trouvait à Béja et que le bey habitait le Bardo de cette ville, on faisait chez le khasnadar la lecture ordinaire et l'on vint à citer un hadits d'après lequel le Prophète aurait voyagé jour et nuit sans prendre de nourriture et aurait possédé cinq chèvres, ce qui provoqua de la part du khasnadar des réflexions irrévérencieuses pour le Prophète. Tous les assistants furent vivement froissés et engagèrent Mahmoud es Seraïri à demander pardon à Dieu de ce qu'il venait de dire; mais le cheikh El Djamaï s'écria que le khasnadar venait d'abjurer sa foi et que sa conduite était sans excuse, puis il l'apostropha très vivement en lui disant qu'il n'y avait pas lieu de s'étonner de ses propos parce qu'il était un renégat fils de renégat, comme tous les Andalous. Il se leva ensuite brusquement, entra chez le bey et lui raconta ce qui venait de se passer, ajoutant qu'il n'avait d'autre but que de faire respecter le Prophète, mais que les propos tenus par le khasnadar équivalaient à une abjuration et méritaient la mort. Le bey, irrité et peiné de cette scène, dit au cheikh : « Si un autre que vous m'avait dit cela, je l'aurais fait tuer sur-le-champ. » Puis il fit chercher les témoins de l'incident et les questionna, mais ils embrouillèrent leurs déclarations pour être agréables au khasnadar. Ce dernier, qui était

rentré dans sa chambre et s'y était endormi, fut frappé pendant son sommeil d'un mal qui lui causait de fréquents évanouissements. Il demanda au prince et obtint la permission de rentrer dans sa maison de Tunis, où il mourut après quelques jours de maladie. Il laissa après lui un fils qui est aujourd'hui secrétaire chez le gardien du trône.

El Hadj Slimane Kahia était esclave du bey Mohammed ben Mourad. Après avoir été affranchi, il fit le pèlerinage, puis revint à Tunis et entra au service des beys. Il réussit à gagner la confiance du bey Hassine, qui le nomma kahia de Dar-el-Pacha et lui donna en mariage une de ses filles, dont il eut un fils nommé Mostefa qui mourut avant l'âge de la puberté. C'était un homme maigre et sec. Il était charitable, aimait à faire le bien, n'était injuste envers personne, remplissait ses fonctions avec zèle et avait un dévouement sans bornes pour l'émir son beau-père. Il était chargé de payer la solde des askers, ce qui était une affaire importante, car cette solde était versée six fois par an et chaque fois on distribuait cent mille piastres. Jamais cette dépense ne s'était élevée jusque-là à une somme aussi considérable, et le bey Hassine ne la diminua pas, car il ne raya personne des cadres de l'armée, même parmi ceux qui n'auraient pas mérité d'y figurer. Quand arrivait l'époque de la paye, Slimane Kahia réunissait les fonds qui lui étaient confiés, empruntait aux fonctionnaires, même aux juifs et aux chrétiens, et s'arrangeait pour que tout le monde reçût son compte, afin d'éviter des désagréments à son beau-père.

Le secrétaire de Dar-el-Pacha était un Tunisien nommé Hamouda Chahmi, qui entretint toujours les meilleures relations avec Slimane Kahia. Ces deux hommes et l'Andalou El Kasti, un des familiers du bey Hassine, formaient une sorte d'association et s'entendaient en commun pour le règlement de leurs affaires. Lorsque l'on apprit qu'Ali-Pacha revenait avec les troupes algériennes et était déjà arrivé au Kef, ces trois personnages tinrent conseil et décidèrent d'équiper une frégate qui leur appartenait, d'y mettre ce qu'ils avaient de plus précieux et de se tenir prêts à partir sur ce navire pour Tripoli en cas d'événements malheureux. La nouvelle de la défaite du bey Hassine arriva à Tunis à midi. Aussitôt Hamouda Chahmi et El Kasti montèrent à cheval et se mirent à la recherche de Slimane Kahia, mais sans pouvoir le trouver; comme ils étaient très pressés et craignaient d'être pris, ils se décidèrent à partir sans lui. Ils arrivèrent sans encombre à Tripoli et s'y fixèrent pendant tout le règne du pacha Ali, qui confisqua leurs biens et se vengea sur leurs familles et leurs enfants. Hamouda Chahmi mourut à Tripoli. El Kasti revint à Tunis lorsque les fils du bey Hassine remontèrent sur le trône de leur père, et fut reçu avec égards et traité généreusement par eux.

Quant à Slimane Kahia, qui s'était évanoui en apprenant l'échec de l'émir, lorsqu'il revint à lui il monta sur sa jument, se mit à la recher-

che de ses amis et fut atterré en apprenant qu'ils étaient partis sans lui. Il se plaça alors sous la protection de Mohammed-Bey, père du pacha, mais cette protection ne le sauva pas. Ali-Pacha le prit d'abord à son service, mais deux mois après il le fit mettre en prison et donna ensuite l'ordre de le tuer; il fut égorgé par des hambas en présence de Younès, qui mangeait pendant ce temps une grappe de raisins.

Deux proches parents du bey Hassine, son oncle maternel El Ghazzali et son frère Amar, furent nommés par lui gouverneurs de province. El Ghazzali résidait au Kef, et l'on dit qu'il fut tué par un boulet à la bataille de Smendja. Amar-Bey resta avec le prince son frère à Kairouan jusqu'au jour où cette ville fut prise. Il fut fait prisonnier avec les autres fonctionnaires de l'émir Hassine, emmené à Tunis et mis à mort par ordre du pacha.

Deux des mamelouks du bey Hassine, Ahmed Chelbi et Mostefa Krouna, arrivèrent à occuper de hautes situations. Ahmed Chelbi, qui était kahia des colonnes, fut fait prisonnier à Kairouan; les uns disent qu'il y fut tué par Younès, d'autres qu'il fut conduit à Tunis et condamné à mort par le pacha. Mostefa Krouna, agha de l'oudjak de Béja, mourut pendant le règne du bey Hassine et fut remplacé par Khalil Agha, qui fut tué d'une balle dans l'œil au siège de Kairouan, pendant qu'il insultait du haut des remparts les soldats de Younès qui l'engageaient à se rendre.

XXII

Ali-Pacha revient en Tunisie avec une armée algérienne. Après une alternative de succès et de revers, le bey Hassine se réfugie à Kairouan

Le bey Hassine vécut dans une tranquillité parfaite de 1142 à 1147, (1) pendant qu'Ali-Pacha attendait à Alger que le daouletli Ibrahim Khodja voulût bien s'intéresser à sa cause. Un peu avant l'entrée en campagne des troupes algériennes, le bey reçut du Ciel plusieurs avertissements. Vers cette époque il sortit avec l'armée d'été et se dirigea vers Béja, emmenant avec lui sa famille, des domestiques et de vieilles femmes qui occupaient dans le camp un endroit réservé. A la halte d'El-Guariat, le bey pénétra dans cet endroit réservé, qui prit feu tout à coup, ainsi que les tentes qui s'y trouvaient. Tout fut réduit en cendres; quelqu'un sauva le bey en l'emportant sur ses épaules, et les femmes se trouvèrent exposées aux regards du public. L'épouse du bey se réfugia dans l'outak du prince, qui dut envoyer chercher à Tunis de nouvelles tentes.

(1) De 1729 à 1735 de J.-C.

Le bey perdit à cette même époque son épouse Fathma, fille du dey Otsmane, et Mahmoud Khasnadar, en qui il avait une confiance absolue et auquel il laissait la libre disposition du trésor. Il éprouva également un très grand chagrin de la mort de son fils Mostefa, qui survint peu de temps avant l'entrée en campagne des Algériens, et au moment où ce jeune homme arrivait presqu'à l'âge de la puberté.

Au début de l'année 1147, (1) le bruit se répandit que les Algériens préparaient une grande expédition et qu'ils faisaient rentrer les contributions prélevées à l'occasion des campagnes en pays étranger. En apprenant cette nouvelle, le bey Hassine envoya en mission auprès de l'oudjak d'Alger un de ses confidents, quelques-uns disent Amor el Mourali, chargé d'offrir aux intimes du daouletli une certaine somme pour empêcher le départ de l'armée; il devait même essayer de voir le daouletli et lui offrir un cadeau personnel. Cet homme se rendit à Alger, mais il y trouva les esprits prévenus contre le bey de Tunis, ne fut reçu nulle part et ne put parler au daouletli.

A l'époque où Ali-Pacha occupait à Alger la situation en vue dont nous avons parlé, il eut l'occasion de rencontrer dans cette ville le bey de Titeri, qui y était venu suivant son habitude. Le pacha, qui le connaissait, se plaignit à lui de la situation qui lui était faite, disant qu'il était venu chercher la protection de l'oudjak algérien et qu'on lui faisait attendre depuis sept ans le secours dont il avait besoin, alors que tous ceux qui s'étaient adressés auparavant à cet oudjak avaient obtenu ce qu'ils désiraient. Il lui demanda d'intervenir en sa faveur auprès du daouletli Ibrahim Khodja et de lui faire obtenir soit la permission d'équiper une armée et d'entreprendre à ses frais la campagne, soit l'autorisation de quitter l'Algérie, car il était fatigué de la captivité où on le retenait. Le daouletli n'avait à craindre aucun combat avec les askers de Tunis, car ils étaient déjà gagnés à sa cause, et les troupes algériennes n'auraient à le protéger que contre les entreprises des Arabes. Dès que l'on serait à l'oued Sarrath, on verrait accourir les troupes turques de Tunis, qui se joindraient à l'armée algérienne ; si les choses se passaient autrement, les Algériens pourraient revenir sur leurs pas en l'emmenant avec eux, ou le chasser de l'armée. Parmi les Arabes eux-mêmes, Bou Aziz et les Oulad-Amar, qui étaient ses parents par alliance et ses amis, ne manqueraient pas de venir se joindre à lui pour renforcer son armée. Malgré toutes ces facilités il consentait à payer à l'armée de secours, pour chaque étape qu'elle aurait à faire jusqu'à Tunis, une indemnité qui aurait été fixée, paraît-il, à 1.000 piastres, à donner une somme déterminée au daouletli et aux commandants des troupes turques, et à payer les redevances dues aux soldats dès qu'il serait maître de Tunis.

(1) 1734 de J.-C.

Le bey fut séduit par ces propositions qu'il considérait comme très avantageuses, car les askers avaient la perspective d'une campagne facile, après laquelle ils pourraient rentrer chez eux sans avoir pour ainsi dire combattu. Il déclara au pacha que personne ne pouvait refuser ses offres, que pour lui il serait très heureux de se joindre à l'expédition si le daouletli le lui offrait, quand bien même le bey de Constantine y ferait opposition, et qu'il en parlerait au daouletli, en lui disant que le pacha s'engageait à lui envoyer chaque année de Tunis les sommes dont il aurait besoin. Ali promit au bey une certaine somme pour lui s'il réussissait dans cette négociation, et le bey demanda au daouletli une entrevue pour lui soumettre une proposition avantageuse pour lui et pour l'oudjak d'Alger. Il insista si bien, afin de gagner la récompense promise par le pacha, qu'il obtint la promesse d'une expédition en faveur de ce dernier pour l'année suivante.

La nouvelle ne tarda pas à se répandre, et le daouletli envoya demander aux Hanencha et aux autres tribus les redevances d'usage en pareille circonstance. Quand arriva l'époque où les colonnes algériennes sortaient pour percevoir l'impôt ou pour faire des expéditions à l'extérieur, le daouletli fit placer la porte de son outak dans la direction de Tunis, et les askers commencèrent à s'équiper en conséquence. De son côté le pacha, voyant l'expédition décidée d'une façon irrévocable, emprunta des sommes considérables et fit avec ses amis ses préparatifs de départ. Les gens qui avaient l'intention d'aller à Tunis vinrent se joindre à lui.

Lorsque le campement des askers fut au complet, le pacha, sur les ordres du daouleti, établit à quelque distance ses tentes et celles des gens qui l'accompagnaient. Ibrahim Khodja ne prit pas le commandement de cette armée, comme c'était l'habitude, mais mit à sa place Ibrahim Khasnadji, à qui il confia ses pleins pouvoirs. Le dey, en recevant la visite du pacha qui vint le remercier de ce qu'il avait fait pour lui, lui fit des recommandations secrètes; puis Ibrahim Khasnadji entra officiellement dans le camp et l'armée partit, emmenant avec elle Ali-Pacha, plus fier et plus arrogant que jamais. On était alors au mois d'avril ou au commencement de mai.

La nouvelle de l'arrivée des Algériens se répandit dans toute la Régence. Beaucoup de gens n'y crurent pas, car on n'avait pas eu de guerre avec Alger depuis trente ans; un jour on annonçait leur arrivée au Kef et le lendemain on démentait ce bruit. Pourtant le bey Hassine et ses conseillers furent tenus au courant de la marche de cette armée étape par étape, depuis son départ d'Alger jusqu'au jour où elle arriva chez les Hanencha, qui se joignirent aux Oulad-Amar et à Bou Aziz pour marcher sur Tunis. On dit que lorsque Ali-Pacha arriva au plateau des Hanencha, il épousa la fille de Moham-

med Seghir des Oulad-Amar et maria son fils Younès avec une fille de la tribu de Bou Aziz. Les Hanencha se voyaient déjà associés à la fortune du maître du royaume et comblés par lui de cadeaux : on verra dans la suite comment leur conduite fut récompensée.

Lorsque le bey Hassine apprit que les Algériens étaient arrivés à Constantine, il ordonna de dresser les tentes et de réunir une armée aussi nombreuse que possible, à la tête de laquelle il partit pour le Kef, après avoir remis la direction des affaires à son fils Mohammed. Il séjourna quelque temps à Zouarine et ordonna aux habitants du Kef d'évacuer complètement leur ville. Il ne fit pas vérifier l'exécution de cet ordre, et lorsque les Algériens arrivèrent à l'oued Sarrath il revint en toute hâte s'enfermer au Bardo. Il envoya par écrit aux gens de Teboursouk, Testour, Medjez-el-Bab, Grich-el-Oued et Tebourba l'ordre d'abandonner ces villes. On était alors au mois de mai. Il expédia à Béja des charrettes pour transporter les canons et tout ce qui lui appartenait ; tous les habitants ayant quelque fortune se réfugièrent à Tunis. Sidi Belkassem es Samadhi, (1) qui vivait à Béja à cette époque, refusa de quitter la ville et resta dans sa zaouïa avec ses parents. Les gens qui n'avaient ni chameaux ni chevaux s'apprêtèrent à rester avec lui, mais le bey envoya des bêtes de somme pour transporter les familles des spahis, qui furent suivies par tous ceux qui redoutaient de se trouver entre les mains du caïd Ahmed el Gharbi. Messaoud Kahia demeura en ville jusqu'à la sortie du dernier émigrant, et après son départ il ne resta plus à Béja que le cheikh Es Samadhi et ceux qui s'étaient mis sous sa protection. Le bey Hassine aurait désiré qu'on laissât Béja entièrement dépeuplée, mais il ne voulut pas contrarier le cheikh Es Samadhi, et son attention fut d'ailleurs appelée sur d'autres affaires.

En rentrant à Tunis, le prince trouva les gens de la ville occupés à creuser un fossé devant le tombeau du cheikh El Mourakechi ; (2) il leur demanda s'ils avaient reçu l'ordre de faire ce fossé, et sur leur réponse négative il le fit combler.

Quelques jours après, le bey convoqua au Bardo les officiers des troupes turques et les consulta sur la situation. Ils se trouvèrent tous d'accord pour lui dire : « N'allez pas à la rencontre de l'armée enne-

(1) La zaouïa des Samadhia a été fondée à Béja par Sidi Ali es Samadhi, de Masmouda (Maroc). Cette zaouïa est située au centre même de la ville ; elle est bien entretenue et jouit de revenus assez importants provenant de habous constitués au profit de Sidi Ali es Samadhi et donnant un revenu annuel de 7.000 francs environ. Le cheikh actuel, Mohammed es Samadhi, qui est le plus âgé des descendants de Sidi Ali, possède un grand nombre d'amras de plusieurs beys ainsi que des titres honorifiques conférés par le sultan de Constantinople à Sidi Ali.

L'achour des terres habous de cette zaouïa était versé à cette famille ; mais en 1247 (1831-32), cette faveur lui fut retirée, et, par compensation, le gouvernement tunisien lui accorda une indemnité annuelle de 2.013 francs.

Sidi Belkassem es Samadhi descendait au 5e degré de Sidi Ali. Il possède une zaouïa à part qui jouit d'un faible revenu et est placée près de celle du chef de la famille.

(2) Le cheikh El Mourakechi est enterré à Melassine, petit village entre Tunis et le Bardo.

mie et attendez-la derrière les murailles; vos soldats combattront avec beaucoup plus de courage s'ils sont assurés de pouvoir rentrer en ville pour se reposer ou se soigner en cas de blessures. Vos troupes seront en bon état, tandis que les Algériens vous arriveront fatigués de leur longue marche. Vous connaissez d'ailleurs bien les ennemis, car vous avez déjà été appelé à les combattre. »[1] Le bey adopta ce plan de campagne. Le lendemain les khodjas envoyèrent aux officiers l'ordre de mettre à chaque porte de la ville une escouade commandée par un bouloukbachi.

Le pacha et Ibrahim Khasnadji eurent connaissance de cette décision pendant qu'ils étaient encore au Kef. L'armée resta quelque temps dans cette ville pour se reposer. Quelques-uns des habitants qui l'avaient quittée essayèrent d'y rentrer, furent bien accueillis par le pacha, et leur exemple fut rapidement suivi.

Après quelques jours, le bey prit la résolution de marcher en personne au-devant des Algériens et de leur livrer bataille en rase campagne; il estimait qu'il n'était pas en état de soutenir un siège, parce qu'il n'avait ni provisions ni argent pour payer les troupes, et que les soldats, privés de solde, ne manqueraient pas de se disperser pour peu que le siège se prolongeât. Il donna donc au divan l'ordre de faire dresser les tentes et d'enrôler tous ceux qui figuraient sur les états de solde. Les soldats se rangèrent sur la place de la Casba, le daouletli sortit de la citadelle, les troupes se mirent en marche vers le Bardo, puis la garnison qui formait la haie rentra à Tunis. Le bey espérait que les Algériens, en voyant la force de son armée, battraient en retraite sur le Kef. La suite des événements lui montra combien son erreur était grande.

Le pacha ordonna à son fils Younès de réunir les zouaouas, au nombre de mille environ, de se porter avec cette troupe dans le Fahs et d'y camper. Il espérait que la présence de cette armée au Fahs déciderait les Drids, qui avaient abandonné la cause de l'émir Hassine, à se joindre à Younès. Ce dernier donna des ordres en conséquence aux khodjas des zouaouas, auxquels on paya leur solde et qui se disposèrent au départ; puis il se mit à leur tête et descendit avec eux au Fahs, où il établit son camp.

En apprenant l'arrivée de cette troupe, les gens de Kairouan exposèrent au bey qu'il serait facile de s'en emparer parce qu'elle n'était composée que de zouaouas, et que s'il ne voulait pas diriger cette expédition en personne il devait en confier la direction à son fils Ali. Le bey leur accorda ce qu'ils demandaient, mais à contre-cœur, et par trois fois il rappela à Kairouan la troupe commandée par son fils et qui était déjà parvenue chaque fois à la moitié du

(1) L'émir Hassine avait été agha des spahis sous Ibrahim-Chérif et avait repoussé victorieusement la précédente invasion algérienne.

chemin. Cette conduite provoqua chez les gens de la ville des commentaires désobligeants pour le bey Hassine. En dernier lieu il fit venir à Kairouan les Djelass, avec leurs familles et leurs biens, puis sortit lui-même avec son frère Amar, Messaoud Kahia et les spahis de Béja. Il était très hésitant et craignait d'être abandonné par ses troupes, mais continua néanmoins à marcher à la rencontre de Younès, et attendit le gros de sa colonne lorsqu'il fut en face de l'ennemi. Les spahis, dès qu'ils virent les zouaouas de Younès, s'élancèrent aussitôt contre eux au galop, sans attendre les ordres d'Amar-Bey, qui accourut prévenir son frère que ses troupes passaient à l'ennemi. Younès était sur un mamelon, occupé à exciter le courage de ses gens qui néanmoins prirent la fuite à la vue des spahis. Les zouaouas, dès qu'ils virent que le bey se portait en personne contre eux, vinrent lui faire leur soumission. Younès s'enfuit à Tunis, abandonnant son camp où s'installèrent le bey et ses troupes.

La nouvelle de la fuite de Younès, de la dispersion de son armée et de la défection des zouaouas fut bientôt connue à Tunis et y excita une grande joie, surtout chez les koulouglis; on était heureux de voir le bey reprendre possession du pouvoir et l'on attendait avec impatience son arrivée. Le bey tint conseil avec les Drids qui lui dirent : « Puisque vous êtes vainqueur grâce à la défection des zouaouas, allez camper près de Tunis, mais sans entrer en ville. Les mekhaznis et les askers ne tarderont pas à quitter Tunis pour se joindre à vous, leur exemple sera bientôt suivi ; quand le pacha se trouvera seul, il sera trop heureux de quitter comme il pourra le pays, et vous reprendrez possession de votre trône sans coup férir.» Le bey Hassine leur répondit : « La réalisation de ce plan demande un certain temps, et je n'ai ni argent pour gagner les gens à ma cause ni provisions pour mon armée; si les soldats qui sont avec moi souffrent de la faim, ils ne tarderont pas à m'abandonner. » Ils lui conseillèrent alors de rentrer à Kairouan pour s'y fortifier, ajoutant : « Vous savez comment le pacha traite vos sujets; vos ennemis ne peuvent manquer de devenir bientôt vos amis. »

Après l'arrivée de son fils Younès à Tunis, le pacha reçut des offres de service de la part d'une fraction des Drids, qui s'étaient séparés de l'émir Hassine et campaient isolément. Il accepta ces offres et leur envoya son fils Younès pour les engager à venir à Tunis. Younès fut bien reçu par le cheikh Nasseur ben Dhiaf, dont les gens décidèrent qu'il y avait lieu de partir avec lui. Ceux des Drids qui étaient restés fidèles au bey lui apprirent ce qui s'était passé et l'engagèrent à barrer la route à ces gens, de façon à les faire prisonniers avec Younès ou à les obliger à battre en retraite. Le bey approuva ce plan, mais mit peu d'empressement à l'exécuter; il craignait que ses troupes ne se joignissent aux autres Drids et allégua

divers prétextes pour retarder son départ. Ils finirent par comprendre qu'ils n'avaient pas sa confiance et ne lui parlèrent plus de cela.

Le bey Hassine resta pendant quelque temps campé au Fahs, puis se décida à marcher sur Tunis. Cette nouvelle fut accueillie en ville avec la plus grande joie, parce que les gens connaissaient sa justice et sa clémence, tandis que le pacha ne leur inspirait que de la terreur. Le bey installa son camp à l'endroit appelé El-Karaïm,(1) à proximité de Tunis.

A l'époque où les zouaouas étaient partis avec Younès, le pacha avait fait dresser comme d'habitude près de la feskia les tentes destinées à la colonne d'hiver, et quelques askers vinrent s'y installer. On attendait pour partir au Djerid le retour de Younès avec les zouaouas, qui devaient faire partie de cette colonne. L'échec de Younès et la défection des zouaouas firent retarder le départ de la colonne, et les askers qui s'étaient installés dans le camp rentrèrent dans leurs casernements.

Lorsque le bey Hassine vint camper près de Tunis, le pacha songea à s'enfuir pendant la nuit. Il avait déjà fait préparer ses mules et charger ses bagages; mais El Hadj Mostefa ben Meticha lui fit des remontrances et lui dit : « Vous ne pouvez vous réfugier nulle part, car vous trouveriez partout des ennemis et vous seriez exposé à tomber entre les mains d'Arabes qui seraient trop heureux de pouvoir vous livrer à votre oncle; ce serait la mort pour vous, vos enfants, votre famille et vos amis. Restez au contraire ici, annoncez demain matin que la solde des askers sera augmentée de deux *karch*(2) par jour, et faites garder nuit et jour les portes de la ville jusqu'au retour de Younès, par les gens des villages environnants,(3) sous la surveillance des officiers turcs. » Le pacha suivit ces conseils et annonça au divan que la solde des askers serait augmentée de deux *karch* par jour, ce qui produisit un bon effet à Tunis et rendit le pacha populaire; puis les gens des villages vinrent prendre la garde aux portes, et ceux des soldats qui se disposaient à partir restèrent dans leurs casernements.

Le bey Hassine se porta alors avec ses troupes jusqu'à Sidi-Zahrouni.(4) Les soldats du pacha sortirent au-devant de lui avec quelques canons; il y eut une rencontre de cavalerie et quelques gens furent tués des deux côtés; mais le pacha resta avec ses askers près de Sidi-Zahrouni, se contentant de tirer de temps à autre quelques coups de canon, et ni lui ni le bey ne se portèrent résolument

(1) C'est le djebel Aïn-Krima de la carte au 1/200.000e, à l'ouest de Tunis.

(2) Le mot *karch* est une altération du mot turc *gourouch*, qui désigne la piastre turque.

(3) L'auteur emploie toujours la désignation *oulad el blidat*, « les gens des villages », comme synonyme de *koulouglis*.

(4) Entre le djebel Aïn-Krima et Tunis, au pied des collines et sur la route de Tunis à Medjez-el-Bab.

en avant. On resta ainsi jusqu'à la prière de l'après-midi, après quoi chacun regagna ses cantonnements. Les jours suivants survint une pluie battante qui rendit le terrain impraticable. Les kouloughis, voyant que le bey n'avait pas osé prendre l'offensive bien qu'ils fussent décidés à lui donner la victoire, n'eurent plus aucune confiance en lui. Quelques amis du prince l'engagèrent à quitter ses positions parce qu'il était exposé inutilement au feu des forts et du Bardo, sans avoir les moyens de rentrer à Tunis, et l'engagèrent à aller camper au sud de Tunis, près du pont de l'oued Miliane, lui faisant espérer qu'il pourrait entrer plus aisément en ville de ce côté. Il suivit leur conseil.

Le pacha apprit alors que les kouloughis de Soliman et d'Hammamet avaient porté au bey Hassine des fusils, des fruits et des cadeaux. Il se promit de se venger d'eux s'il devenait un jour le maître du pays.

Lorsque l'armée du bey eut pris ses nouvelles positions, les askers sortirent de Tunis et se portèrent au-devant des troupes beylicales, mais sans attaquer; il y eut quelques escarmouches de cavalerie jusqu'à la prière de l'après-midi, puis chacun rentra dans ses cantonnements. Quelques soldats du bey commencèrent déjà à l'abandonner. Le lendemain eut lieu une nouvelle rencontre. Djab Allah bou Farda, froissé de certains procédés du pacha Ali qui lui avait refusé une fonction qu'il sollicitait, partit au galop en présence des troupes et se dirigea vers le bey Hassine, devant qui il descendit de cheval et dont il baisa la main. Il fut bien accueilli de lui parce qu'il était réputé pour son courage. Quelques cavaliers du bey chargèrent alors ceux d'Ali, qui s'enfuirent à Tunis; la peur gagna les askers du pacha et tous les gens qui aimaient le bey s'apprêtaient à le soutenir, mais Dieu ne voulut pas lui donner la victoire. Le lendemain Younès arriva avec une partie des Drids, et ce renfort contribua à rétablir l'autorité ébranlée du pacha.

Quelques amis du bey Hassine qui habitaient le faubourg de Bab-Alioua, voyant qu'il tardait à s'approcher, lui firent dire d'envoyer son fils ou de venir lui-même occuper le faubourg avec les zouaouas et tous les gens sur lesquels il pouvait compter. « Vous êtes sûr, lui disaient-ils, de ne rencontrer aucune résistance, car votre arrivée est impatiemment attendue. Entrez seulement dans le faubourg, et nous nous chargeons de vous introduire dans la ville en brisant les portes et en les brûlant. Votre neveu, dès qu'il vous saura maître de la ville, s'empressera de fuir. En recevant cet avis le bey donna l'ordre à Khalil Agha de partir avec les zouaouas. On se trouvait alors à la fin du mois; les zouaouas et ceux qui s'étaient joints à eux parvinrent sans encombre jusqu'à la porte Bab-Alioua à la faveur de l'obscurité. La garde s'enfuit à leur approche, en abandonnant la

porte, que les assaillants brisèrent. Ils furent accueillis par les cris de joie des femmes et virent accourir au-devant d'eux tous les habitants, qui leur demandaient où étaient le bey et ses enfants. Quand ils surent qu'il n'y avait à la tête des assaillants que Khalil Agha, ces gens rentrèrent chez eux et fermèrent leurs portes; quelques-uns tirèrent même sur les zouaouas. La garde revint alors et chargea les zouaouas, qui battirent en retraite et se replièrent auprès du bey Hassine qu'ils couvrirent de reproches. Quelques-uns l'abandonnèrent. Dès le lever du soleil un certain nombre de Turcs vinrent à Djellaz chercher ceux qui s'y étaient cachés; ils trouvèrent quelques zouaouas endormis et les conduisirent à Bab-Alioua où ils furent mis à mort.

Le matin, le pacha envoya des chrétiens pour creuser dans l'amas de décombres qui s'élevait près de la porte un fossé où il plaça un canon; puis, avec une troupe de cavaliers et d'askers, il sortit de la ville et alla jusqu'aux oliviers. Il y eut là quelques engagements de cavalerie sans résultats. Le lendemain matin le pacha sortit encore avec une troupe plus nombreuse. Dès le point du jour, les Djelass et les autres cavaliers qui accompagnaient le bey Hassine se mirent à traverser la rivière avec leurs troupeaux, dans le plus grand désordre. A ce moment le pacha s'avança avec sa troupe, à laquelle s'étaient joints environ cinq cents fantassins des Ousselatia, choisis parmi les guerriers les plus courageux. Le bey Hassine, voyant que le pacha marchait contre lui, partit à cheval dans la direction du sud. Ses amis lui demandant où il allait ainsi en abandonnant les gens occupés à traverser la rivière avec leurs troupeaux, il répondit qu'il se portait sur un mamelon où il voulait s'arrêter; mais il continua sa marche et disparut bientôt aux regards. Quelqu'un s'écria alors : « Le bey a pris la fuite ! » Et tout le monde, à cette nouvelle, s'enfuit à son tour en abandonnant les troupeaux et le camp. Le pacha marcha alors sur le camp, dont ses soldats déchirèrent les tentes, et l'on se précipita sur les moutons, bœufs et ânes qui erraient sans maîtres.

Quand on apprit à Tunis la défaite du bey, tous les habitants se portèrent vers les troupeaux abandonnés pour essayer de les faire entrer en ville. On conduisait les moutons par bandes de cent cinquante ou deux cents à la fois. Le pillage du camp dura jusqu'à la prière de l'après-midi. En arrivant à la tente de Younès qu'il avait dépassée pour se porter contre le bey, Ali-Pacha y trouva un siège que ses soldats prirent et portèrent devant lui.(1) Il revint vers Tunis, ayant à côté de lui le vieux Mohammed el Mentchali, escorté par les askers qui faisaient la haie des deux côtés, et toujours précédé du

(1) Par allusion au trône de la Régence, que cette victoire venait d'assurer au pacha.

siège porté par les askers. Le cortège, poussant des cris de victoire, passa par Bab-Alioua et Bab-Djezira, traversa la ville, sortit par Bab-Souïka et accompagna jusqu'au Bardo le pacha, qui riait de joie. Tout le monde alors se reposa et il n'y eut de tristes dans la ville que les gens qui avaient espéré un moment voir leurs parents prisonniers délivrés par le bey.

L'émir Hassine, en quittant le champ de bataille, se rendit d'une traite à Kairouan. A cette nouvelle, la plupart des gens qui l'avaient suivi jusque-là rentrèrent dans le pays qui obéissait déjà au pacha Ali; d'autres se dispersèrent dans les villes ou dans les tribus; les zouaouas qui faisaient partie de l'armée de Tunis rentrèrent chez eux. Le pacha voulut démolir leur divan, destituer leur khodja et supprimer leur troupe, mais son fils et le khasnadar Mostefa ben Meticha le firent revenir sur cette résolution. A la suite de nombreuses réclamations qu'il reçut au sujet des gens qui étaient revenus après avoir abandonné son oncle, il dit: « Ceux qui ont reconnu ma suzeraineté et baisé ma main n'ont rien à attendre de moi, et ceux qui ne m'ont pas reconnu et n'ont pas baisé ma main n'ont rien à craindre de moi. » Il parlait ainsi par politique et pour que les gens qui étaient encore avec son oncle ne craignissent pas de venir le rejoindre. Et en effet, la plupart de ceux qui furent informés de ce propos revinrent auprès de leurs enfants et de leur famille.

Le bey Hassine ne jouissait plus d'aucune considération à Kairouan. On dit qu'il resta seulement quelques jours dans cette ville avec ses enfants, et qu'il envoya son fils Mohammed à la zaouïa Cherifa, chez les Nememcha,[1] pour leur demander du secours. Il se rendit ensuite à Gafsa avec une troupe de spahis et de Djelass, puis revint jusqu'à l'oued Leben[2] pour prendre le contingent des Hammama, auxquels il accorda des subsides sur leur demande. Il fut rejoint à cette époque par Ahmed el Djedder, cheikh des Hamarna.[3] Il laissa à Kairouan son fils Ali, pour maintenir dans l'obéissance les gens de cette ville qui commençaient à dire qu'Ali-Pacha était le vrai maître de la Régence.

Au commencement de l'année 1148,[4] le pacha Ali infligea un nouvel échec à l'armée de son oncle. Après son succès sur les bords de l'oued Miliane, il réunit une nouvelle colonne, exclusivement composée d'askers, et la plaça sous le commandement de Younès, qui arriva jusqu'à Kairouan à petites étapes, car il n'avait pas de chameaux.

Lorsqu'il se produit quelque part une révolte, les gens ne sont

(1) Tribu algérienne, au sud et à l'ouest de Tébessa.
(2) A moitié chemin entre Sfax et Gafsa.
(3) Tribu à peau très foncée, du caïdat de l'Arad.
(4) 1735 de J.-C.

jamais unanimes pour se joindre au rebelle, et il y a toujours un parti qui reste fidèle au chef que l'on veut renverser. A Kairouan, lorsque les habitants refusèrent de reconnaître le pacha, ils ne furent pas suivis par les gens de la zaouïa de Sidi-el-Ghariani,(1) qui comptent parmi les plus nobles de la ville où ils ont de nombreux partisans. Dès que Younès s'approcha de Kairouan, ces Ghariania entrèrent en relations avec lui et l'engagèrent à camper au sud de la ville, lui promettant de le faire entrer par là pendant la nuit. On avait chargé de ces négociations des femmes qui ne surent pas garder le secret, et les habitants furent informés du complot. Une troupe de gens sans aveu envahit la zaouïa, prit deux ou trois des partisans des Ghariania qui furent massacrés au milieu de la ville, et mit à sac leurs maisons; les autres s'enfuirent avec leurs familles.

Younès apprit ce qui était arrivé et fut informé en même temps que les Djelass et les Hammama étaient campés près de l'oued Leben. Il se porta rapidement contre eux et les razzia. Le bey envoya alors les spahis, dont je faisais partie, contre la cavalerie de Younès, mais il resta lui-même dans le camp avec Ahmed el Djedder, cheikh des Hamarna. Nous apprîmes bientôt qu'il était parti pour Gafsa afin de rejoindre les Drids restés fidèles, et nous allâmes le retrouver. Quelqu'un lui dit : « Nous vous sommes restés fidèles et nous avons combattu avec vous, et voilà que vous nous quittez pour rejoindre les Drids, qui ne vous suivront pas. » Il se contenta de répondre : « Je n'ai pas à aller rejoindre les Drids. » Comme nous connaissions ce qu'avait dit Ali-Pacha, quelques-uns d'entre nous quittèrent le bey pour rentrer à Tunis, où le pacha leur accorda l'amane et les employa à son service. Le bey Hassine, avec les neuf tentes qui lui restaient, se porta à l'ouest de Gafsa, passa à Douara, Tseldjane, Rak et Saboun, et se déplaça pendant quelque temps entre ces localités.

Il envoya ensuite son fils Mohammed chez les Oulad-Amar, qui d'abord le reçurent bien. Mais Bou Aziz, qui s'était porté à cheval au-devant du prince, lui dit sans mettre pied à terre : « Monseigneur, si vous êtes venu avec de l'argent gardez-le, car personne ici ne vous sera utile. » Puis il lui fit ses adieux et partit, suivi par les Oulad-Amar. Les Hanencha se dispersèrent également. Mohammed-Bey resta trois jours chez les Oulad-Amar, puis partit accompagné du fils de Soultâne, qui resta huit jours chez le bey Hassine. Soultâne et Mohammed Seghir vinrent le rejoindre et restèrent avec lui deux jours. Le troisième jour ils montèrent à cheval avec le bey, qui s'arrêta à droite des tentes et leur dit qu'il désirerait les voir se joindre

(1) La zaouïa connue sous le nom de Sidi-Abid-el-Ghariani a été fondée à Kairouan par le cheikh Abou Abdallah ben Abd el Aziz el Djedidi, décédé en 786 de l'hégire. Il fut remplacé après sa mort par son élève Sidi Abid el Aïcher el Ghariani (originaire du Djebel-Ghariane, en Tripolitaine), qui donna son nom à la zaouïa et mourut en 805.

à lui, mais Mohammed Seghir lui répondit que les Hanencha n'y consentiraient jamais et partit avec les siens, abandonnant le bey debout, qui leur dit : « Vous m'avez trompé, que Dieu vous trompe ! » Puis il revint vers sa tente, le visage baigné de larmes.

La troisième ou quatrième nuit qui suivit ces événements, des émissaires vinrent de chez les Oulad-Amar, portant des lettres où l'on engageait le bey à partir parce qu'Ali-Pacha avait quitté Tunis pour se mettre à sa poursuite et que Younès était sorti de Gafsa dans la même intention. Le bey leva son camp la même nuit, accompagné des spahis et des Drids, passa par Eks, Khanguet-oum-Ed-dekakine, Bahaïr-el-Arneb, campa la nuit à Atsar-el-Bir, se mit en marche au point du jour et arriva à midi à Gafsa, dont les habitants se montrèrent hostiles. Il continua sa marche et arriva à Madjen-bou-Alam, où Mohammed-Bey s'arrêta avec ses cavaliers les plus solides pour attendre les Djelass. Le bey rencontra à peu de distance les gens de Ben Amama, au nombre d'environ 100 cavaliers et 200 piétons, qui l'apostrophèrent en lui disant : « Où allez-vous ainsi, vendeur de sel ? » Sa suite voulut courir sur eux, mais le bey s'interposa. Sur ces entrefaites Mohammed-Bey accourut avec sa cavalerie et les chargea en criant : *La guerre sainte!* Mais le bey se mit devant lui et l'obligea à rebrousser chemin. Ces gens s'éloignèrent alors avec leurs familles et l'on crut qu'ils s'étaient enfuis, mais ils reparurent tout à coup, n'ayant pour tout vêtement qu'un pantalon et s'excitant les uns les autres en criant : *La guerre sainte !* Un engagement très vif eut lieu ; au bout d'une heure les Hammama s'enfuirent, abandonnant leurs troupeaux et les gens à pied. Ces derniers furent entourés dans la plaine à travers laquelle ils fuyaient; quelques-uns crurent se sauver en cachant leur tête dans des jujubiers sauvages, mais les cavaliers les rejoignirent et les tuèrent. Au coucher du soleil on coupa la tête à quarante-cinq d'entre eux. Les autres furent dépouillés et abandonnés.

Le bey Hassine fit sa prière en cet endroit, puis on partit à la faveur de la nuit et l'on arriva à Beïdh-Ezzebel où l'on campa. On vit en cet endroit deux hommes postés sur un monticule ; on les interrogea et ils répondirent qu'ils étaient à la recherche du bey ; on leur montra le bey Hassine et on leur dit de descendre en toute confiance ; ils vinrent au camp et firent connaître qu'ils avaient été envoyés de Kairouan. Le bey campa deux jours en cet endroit et fut rejoint le troisième jour par son fils Ali, venu au-devant de lui ; puis il se rendit de là à Delaïa et fit le lendemain son entrée à Kairouan.

Après le massacre des Ghariania, Younès quitta Kairouan et se dirigea vers le Djerid à petites étapes, parce qu'il n'avait pas avec lui de chameaux. Il reçut à son passage la soumission de Gafsa, de Tozeur et de tout le Djerid, et encaissa les redevances avec les Drids

qui l'accompagnaient. Mais il était inquiet du voisinage du bey Hassine et envoya demander aux Oulad-Amar de faire une diversion pour l'obliger à lui laisser le passage libre. C'est alors que les Oulad-Amar envoyèrent au bey les lettres dont nous avons parlé, ce qui permit à Younès de passer librement et de rentrer à Tunis. Le pacha fut informé du service que lui avaient rendu à cette occasion les Oulad-Amar.

XXIII

Ali-Pacha attire au Bardo Mohammed Seghir et son frère Soultâne et les fait périr avec les cavaliers des Hanencha qui les accompagnaient.

Nous avons raconté précédemment comment Ali-Pacha, lorsqu'il revint en Tunisie avec les troupes algériennes, noua au passage des relations avec les Hanencha, Bou Aziz et les Oulad-Amar. Il épousa à cette époque la fille de Mohammed Seghir et l'emmena avec lui au Bardo, où il l'installa dans un appartement réservé et la traita avec les plus grands égards. Quand il apprit le service que les Oulad-Amar avaient rendu à Younès, il redoubla de prévenances vis-à-vis de sa nouvelle épouse et l'engagea à inviter son père à venir lui faire visite pour voir les honneurs dont elle était entourée et la situation heureuse qui lui était faite. En recevant cette invitation Mohammed Seghir fut au comble de la joie. Il réunit, pour les offrir à sa fille, de belles mulâtresses et des cadeaux si riches qu'ils excitèrent l'envie de son frère et de ses parents. Puis il se mit en route et arriva au Bardo, précédé par son nègre qui informa le pacha de son arrivée. Aussitôt Mostefa ben Meticha monta à cheval avec les mamelouks, se porta à sa rencontre et lui présenta une monture choisie parmi celles du pacha, avec une selle fabriquée à Tunis et protégée par une couverture. Il mit pied à terre en arrivant près de Mohammed Seghir et lui présenta ses salutations sans le laisser descendre de cheval; puis il fit avancer la monture qui lui était destinée, découvrit la selle, et Mohammed Seghir changea de cheval et continua sa route en disant : « Plût à Dieu que j'eusse d'autres filles, pour pouvoir les donner en mariage aux fils du pacha ! »

En arrivant au Bardo il mit pied à terre et se rendit à la salle du trône, où le pacha l'attendait. Mohammed Seghir le salua et lui baisa la main, et le prince l'accueillit de la façon la plus affable et lui témoigna les plus grands égards. Au cours de l'entretien, Mohammed Seghir raconta le stratagème qu'il avait employé pour obliger le bey Hassine à s'enfuir en laissant le passage libre à Younès, et le pacha

lui en témoigna toute sa reconnaissance, ainsi qu'à son frère. On apporta ensuite le repas; le pacha fit asseoir son hôte à côté de lui pour manger; puis on leur présenta de l'encens et des parfums, et ils s'entretinrent de la façon la plus amicale.

A ce moment se présenta le chef des eunuques, chargé par la femme du pacha de lui amener son père. Ce dernier entra avec l'eunuque dans le harem où il fut reçu par les esclaves blanches, les concubines, les servantes, les vieilles femmes et le personnel de cette partie du palais; toutes ces femmes lui baisèrent la main et lui souhaitèrent la bienvenue. Il entra ensuite dans la chambre réservée de sa fille, qui se leva pour le recevoir et lui baisa la main. Le lieu où elle se tenait lui parut un véritable paradis, et il s'émerveilla du luxe de cet appartement, orné de tapisseries, de meubles et de pendules vraiment dignes d'un roi. Il vit également les esclaves blanches et les odalisques attachées au service de sa fille, qui se montra on ne peut plus heureuse de le revoir et lui fit servir des boîtes de fruits confits sur une table recouverte d'une nappe de velours brodée d'or et d'argent. En voyant toutes ces choses qu'il ne connaissait pas, Mohammed Seghir refusa d'abord d'y goûter, parce qu'il avait déjà copieusement mangé à la table du pacha. Mais sa fille lui dit: « Ce n'est pas de la nourriture, ce sont des confiseries qui facilitent la digestion; » et comme il demandait des explications, elle ouvrit une de ces boîtes et lui en fit goûter le contenu. Quand il eut mangé un morceau de ces fruits, l'eau lui vint à la bouche et il exprima son étonnement, en ajoutant: « On ne peut blâmer ceux qui risquent l'enfer pour manger de ces fruits, coucher dans ces lits dorés et posséder ces jolies filles. Je comprends les efforts du bey Hassine pour ressaisir son trône, car celui qui abandonne volontairement de pareilles délices ne peut être qu'un fou. »

Il resta jusqu'à la tombée de la nuit chez sa fille, qui lui demanda des nouvelles de ses parents, de sa mère et de ses sœurs; puis on vint allumer les bougies devant lui, et il se crut transporté dans un palais enchanté. A l'heure du coucher, sa fille l'invita à se rendre dans la chambre qui lui était destinée et où il était attendu par une odalisque que le pacha lui donnait avec ce qu'elle possédait et les bijoux qu'elle avait sur elle. Mohammed Seghir se leva et se dirigea vers sa chambre, précédé par les servantes de son odalisque, qui en le voyant entrer se leva et vint lui baiser la main en attendant ses ordres. Il se déshabilla, monta sur son lit, et sa compagne vint se coucher près de lui.

Il s'endormit en se demandant si ce qui lui arrivait était une réalité ou un rêve. Le matin il fut réveillé par son odalisque, se leva et s'habilla. Le chef des eunuques vint alors le prendre pour le conduire au bain; il fut déshabillé par l'eunuque, entra dans le bain où une

négresse le massa pour lui assouplir les membres; puis il se retira dans la salle de repos où on l'enveloppa dans des linges d'un luxe royal. On lui offrit ensuite des boissons dans des tasses dorées et on le revêtit d'habillements d'une richesse dont il n'avait pas idée. Il sortit ensuite, précédé par l'eunuque, qui le conduisit à la salle du trône où il fut entouré par les gardes turcs et les mamelouks. Quand le pacha eut fini de rendre la justice il vint s'entretenir avec Mohammed Seghir, lui demanda s'il était satisfait de la façon dont était traitée sa fille, l'assura qu'il la chérissait comme la prunelle de ses yeux et l'invita à retourner auprès d'elle.

Le lendemain le pacha resta quelque temps à causer avec lui dans la salle du trône. Il l'entretint d'abord de différents sujets, puis la conversation tomba sur Soultâne. «Votre frère, lui dit le pacha, est bien méfiant. Je sais que sans son aide je ne serais jamais arrivé au trône, et j'aurais été heureux si en vous voyant faire vos préparatifs de départ il s'était joint à vous pour m'être agréable; je l'aurais comblé de présents et j'aurais satisfait tous ses désirs. Je n'ai cherché à me lier avec vous et à épouser votre fille que pour pouvoir compter sur votre aide en cas de difficultés, et pour être assuré que votre tribu combattra pour ma défense. Si le bey Hassine apprenait que vous êtes venus tous deux vous joindre à moi, il en éprouverait un grand dépit et ne songerait plus à retourner chez les Hanencha.» Ces paroles faisaient gonfler d'orgueil Mohammed Seghir, qui convenait que son frère s'était mis dans son tort. Le pacha termina la conversation en lui disant: «Pour mortifier votre frère je veux, lorsque vous partirez, vous donner des charges d'or, d'argent, de bijoux, de farine et d'huile.»

Mohammed Seghir resta quelque temps chez le pacha, entouré de la plus grande considération. Il était si bien convaincu que le pacha se réfugierait chez lui en cas de malheurs qu'il songeait déjà aux moyens de lui préparer une tente et un campement convenables. Il alla trouver sa fille, lui dit qu'il avait hâte de revoir sa femme et ses enfants et la pria de demander pour lui au pacha l'autorisation de partir. Le pacha lui accorda ce qu'elle demandait, fixa le jour du départ et la quitta en priant Dieu de hâter le retour de Mohammed Seghir accompagné de son frère. Puis il donna l'ordre au khasnadar de préparer pour les parents de son épouse des vêtements, de l'argent et des bijoux. Hadj Mostefa préleva ces cadeaux sur les produits des confiscations.

Je crois devoir rapporter ici une anecdocte qui se rapporte aux confiscations ordonnées par le pacha. Il y avait à Béja un nommé Ali Damghouni, que j'y ai connu dans une situation précaire et misérable et qui avait été précédemment odabachi des spahis de cette ville. Quand le bey Hassine éprouva les revers que nous avons rap-

portés, Damghouni fit comme ses camarades et quitta Tunis en y laissant sa femme, qui était jeune et jolie. Cette femme ne tarda pas à nouer des relations avec un de ses voisins, qui se montra à partir de ce moment avec de beaux vêtements, des bouquets, et se mit à faire des dépenses hors de proportion avec ses ressources. Les gens du quartier comprirent que cette femme avait de l'argent appartenant à son mari et ils portèrent cette nouvelle à Mostefa ben Meticha, qui la fit comparaître de suite devant lui. Il l'intimida en la menaçant de la bastonnade, et elle lui offrit de lui livrer les économies de son mari. Elle partit accompagnée d'un domestique du khasnadar, lui remit la caisse où était l'argent et revint chez Mostefa ben Meticha à qui elle donna la clef de cette caisse qui contenait 3.000 piastres et des bijoux. Le khasnadar fit enlever la caisse par des chrétiens, et comme cette femme restait pour attendre une récompense il lui dit: « Levez-vous et partez; quand votre mari reviendra, je ne manquerai pas de lui faire des compliments sur la façon dont vous vous êtes conduite pendant son absence. » Elle sortit en se frappant la poitrine et en se lamentant d'avoir perdu à la fois son argent, son amant et son époux. Lorsque le bey Hassine vint camper à El-Karaïm après la rencontre du Fahs, beaucoup de gens quittèrent Tunis pour se joindre à lui, et parmi eux se trouvait un habitant de Béja à qui Damghouni demanda des nouvelles de sa femme. Cet homme l'informa de ce qui s'était passé et lui apprit qu'elle avait remis ses économies au pacha. Damghouni devint comme fou en apprenant cette nouvelle; il montait à cheval, descendait, remontait en selle et se vautrait à terre en criant : « 3.000 piastres! dont chacune vaudrait maintenant 2 piastres 1/2! »[1] Puis il se frappait la poitrine avec des pierres et apostrophait sa femme en lui disant: « Malheureuse! qu'as-tu fait de cet argent! Il ne t'a pas servi à manger ou à boire! » Il provoqua ainsi un rassemblement de gens qui riaient de ses lamentations. Damghouni n'ayant pas dépensé cet argent pour son usage et n'ayant pas prélevé le zekkat,[2] Dieu ne voulut pas lui en laisser la jouissance; il fit passer cette fortune entre les mains d'Ali-Pacha, ce qui causa la folie de cet homme.

Revenons à Mohammed Seghir. Lorsque les cadeaux furent prêts, Mostefa ben Meticha en informa le pacha qui donna l'ordre de les transporter chez son épouse pour qu'elle pût les montrer à son père. Elle les lui présenta un par un, indiquant ceux qui étaient offerts par le pacha ou par elle, ceux qui étaient destinés à sa mère, à ses

(1) La somme en question était en pièces d'une piastre, et chacune de ces pièces pouvait se changer alors pour 2 piastres 1/2 en *nasris*.

(2) Le *zekkat* est l'aumône légale prescrite par le verset 14 de la sourate LVIII du Coran; c'est une dîme que tous les Musulmans doivent prélever sur leurs biens; son produit est destiné à alimenter exclusivement la caisse des pauvres, et doit être employé à leur soulagement.

frères ou à ses esclaves. Le jour du départ arriva enfin et ces cadeaux furent chargés sur les bêtes de somme. Le pacha fit ses adieux à Mohammed Seghir, resta debout jusqu'au moment où il sortit et donna l'ordre à Mostefa ben Meticha de l'accompagner pendant quelque temps avec une escorte de cavaliers.

Mohammed Seghir partit et se dirigea vers sa tribu. En apprenant son retour ses parents vinrent à sa rencontre, ayant à leur tête son frère Soultâne. Ils furent tous heureux de se retrouver ensemble; Mohammed Seghir ouvrit les paquets qu'il apportait, étala les vêtements, les bijoux et l'argent et remit à son frère les cadeaux que lui envoyait le pacha. Tout le monde fut émerveillé, et comme Soultâne craignait que ces richesses fussent une cause de perte pour les siens en développant chez eux le goût des richesses, son frère lui dit : « Ce n'est pas ce que tu penses et le pacha ne nous fait ces cadeaux que parce qu'il craint pour sa personne, car son autorité n'est pas encore bien assise. On redoute en général un compétiteur, même lorsqu'il est loin; à plus forte raison lorsqu'il y en a quatre[1] qui sont près et qui sont poussés par le désir de se venger. Le pacha cherche à se ménager un appui pour le cas où il serait pressé par eux. Il m'a confié lui-même ses appréhensions, et du moment qu'il compte sur nous nous ne pouvons faire autrement que de défendre sa cause, car nous devons soutenir la réputation des Oulad-Amar. » Soultâne finit par se montrer ravi de ce que son frère avait apporté pour lui et ses enfants, mais sa femme reçut ces cadeaux avec froideur et déclara qu'il n'y avait pour eux aucun avantage à tirer de tout cela.

Les conversations des deux frères roulaient toujours sur le même sujet. Mohammed Seghir raconta à son frère Soultâne ce qu'il avait vu à Tunis et la triste situation où le pacha et Younès avaient réduit les gens de la capitale. Tous les jours le pacha faisait tomber des têtes, et les gens qui n'avaient pas su se contenter de ce que Dieu leur avait donné se trouvaient bien punis depuis l'arrivée d'Ali, qui leur enlevait jusqu'à leurs vêtements. On ne voyait que des gens enchaînés, se lamentant d'être séparés de leur famille et de leurs enfants ou pleurant de se voir captifs à la zendala. On leur imposait chaque jour les contributions en argent les plus vexatoires; chacun se montrait triste et préoccupé et en était venu à souhaiter la mort ou la captivité chez les chrétiens. Mohammed Seghir essayait de faire approuver par son frère les actes du pacha, mais Soultâne refusait de l'entendre et lui disait : « Jamais je n'irai à lui, et je ne boirai jamais de son eau, quand je devrais mourir de soif. »

Il finit cependant par se laisser persuader, oublia ses serments et promit à son frère de l'accompagner pour gagner l'amitié du pacha

(1) Il s'agit du bey Hassine et de ses trois fils : Mahmoud, Mohammed et Ali.

et le faire revenir sur l'opinion qu'il avait de lui. Il se mit en devoir de préparer un cadeau digne d'être offert au prince. Lorsque le cheikh Bou Aziz entendit parler de ces projets de voyage, il envoya dire aux deux frères qu'ils allaient inutilement se jeter dans les filets qu'on leur tendait, et que s'il ne leur paraissait pas possible d'abandonner l'idée de ce voyage il leur conseillait du moins de prendre avec eux le jeune Mohammed, fils de Soultâne; mais ils refusèrent de suivre son conseil.

Le pacha Ali était tellement impatient de les voir venir qu'il guettait leur arrivée des fenêtres de son palais, avant même qu'ils aient quitté leur tribu. Quand il sut qu'ils étaient au Kef, il leur envoya des vivres et des cadeaux. Ils se reposèrent quelque temps à la kalaâ du Kef, puis se remirent en route avec leur suite et leurs mezarkia. Ils passèrent une nuit à Testour et réquisitionnèrent tant de choses que le cheikh de Béja partit en les y laissant seuls. Quand ils reprirent leur route, Soultâne se repentit de sa résolution et voulut revenir sur ses pas; mais Mohammed Seghir lui fit honte en lui disant : « Que pensera-t-on en vous voyant revenir dans la tribu? On n'admettra pas vos explications, votre versatilité sera l'objet de commentaires désobligeants, et l'on dira que vous auriez mieux fait de mourir après les exploits accomplis par vous chez les Hanencha. » Il le décida ainsi à continuer sa route.

Ali-Pacha suivait leur voyage, étape par étape, depuis le Kef. Quand il vit leurs cavaliers déboucher à Ras-el-Okba,(1) il ordonna à Mostefa ben Meticha d'aller au-devant d'eux avec des cavaliers et des mamelouks portant des bannières et tirant des coups de feu en leur honneur. D'habitude les Hanencha qui venaient à Tunis descendaient à Koubbet-el-Homra;(2) le pacha recommanda à Ben Meticha de leur dire que deux cheikhs aussi illustres, dont l'un était le beau-père du prince, ne pouvaient descendre ailleurs qu'au Bardo.

Les deux frères s'avançaient entourés de cavaliers se livrant à de brillantes fantasias. Quand les deux troupes se rencontrèrent, Hadj Mostefa salua les deux cheikhs et fit si bien entourer les Hanencha qu'aucun d'eux ne pouvait s'écarter. Arrivé à Koubbet-el-Homra il les empêcha d'y descendre, les conduisit tous au Bardo, et installa les Hanencha dans une maison éloignée de la salle d'audience. Le pacha ordonna alors au bach-hamba de réunir tous ses hommes, même ceux qui étaient en ce moment à Tunis. Le bach-hamba crut que le prince avait fait venir les Hanencha au Bardo pour renforcer son escorte.

(1) Crête des collines qui descendent vers le lac Seldjoumi et le Bardo, et que traverse la route allant vers Medjez-el-Bab et le Kef.

(2) C'est actuellement le premier jardin que l'on trouve sur la route de la Manouba, en face du palais de Kassar-Saïd. On y voit un abreuvoir recouvert d'un toit en coupole, d'où vient sans doute son nom, qui signifie « la coupole rouge ».

Mohammed Seghir et Soultâne se dirigèrent vers la salle du trône et se présentèrent devant le pacha, qui ne se leva pas pour les recevoir, resta assis pendant qu'ils lui baisaient la main et se contenta de leur rendre leur salut. Comme c'était l'après-midi, Hadj Mostefa envoya de grands plats et les deux frères prirent leur repas avec le pacha. A la tombée de la nuit ce dernier écrivit quelques lignes à Hadj Mostefa, le chargeant de donner au bach-hamba et au kahia l'ordre de disposer les hambas sur deux rangs, depuis les escaliers jusqu'à la porte de cuivre,[1] de saisir les deux cheikhs au moment où ils passeraient sous cette porte et de les faire conduire jusqu'à la salle d'exécution, où les chrétiens devaient se tenir prêts à les étrangler et à les enterrer ensuite dans le jardin. Ces ordres devaient être exécutés au moment où le pacha, après la prière de la nuit, se lèverait pour entrer dans le harem.

Le pacha fit la prière du soir et vint s'asseoir avec les deux frères et s'entretenir avec eux. Ils lui racontèrent l'arrivée chez eux de son cousin Ali et lui exposèrent comment ils avaient envoyé dire au bey Hassine que le pacha était à sa poursuite, pour l'obliger à s'enfuir de nuit à travers le désert et à laisser ainsi le chemin libre à Younès. Ali-Pacha ne tarissait pas d'éloges sur leur conduite et leur disait en plaisantant : « Comment aurais-je fait pour vous récompenser si vous n'étiez pas venus auprès de moi ? » Ces paroles causaient la plus grande joie aux deux frères, et le temps se passa ainsi jusqu'à la prière de la nuit. Le pacha fit sa prière, revint encore s'asseoir quelques instants avec eux, puis prit congé d'eux et entra dans le harem.

Hadj Mostefa avait pris toutes ses dispositions. Quand il vit le pacha entrer dans le harem, il se présenta devant les deux cheikhs et leur dit : « Vous devez être fatigués du voyage et je pense qu'il est temps que vous alliez vous reposer. » Ils se levèrent alors, précédés du chrétien qui portait la lanterne, et arrivèrent sous le vestibule de la Porte de Cuivre. A ce moment ils furent entourés par les hambas, et le bach-hamba s'empressa de retirer la bague d'or que Soultâne portait au doigt. Le malheureux se retourna alors vers son frère et lui dit : « Voilà où tu m'as conduit ! » Les hambas les dépouillèrent tous deux de leurs vêtements et les conduisirent dans la chambre d'exécution, où ils furent étranglés ; leurs corps furent enterrés dans le jardin.

Les hambas se dirigèrent ensuite vers l'endroit où se tenaient les cavaliers Hanencha et les y enfermèrent toute la nuit, après avoir pris les meilleurs de leurs chevaux. Le matin ils vinrent en grand nombre et les dépouillèrent. Le pacha les fit conduire à la prison de

(1) La « Porte de Cuivre » ou « Porte de Béja » est celle qui se trouve en face du palais de Kassar-Saïd. C'est par là que sortent actuellement les condamnés à mort.

la Casba où El Hadj Safar reçut l'ordre de les attacher deux par deux par les pieds, et de les faire travailler à la construction du mur que l'on édifiait près de la porte de la Casba située en face de la tourba. El Hadj Safar exécuta ces ordres et leur fit transporter de la chaux et de la terre : ils étaient couverts de haillons et les habitants de Tunis venaient les voir travailler avec curiosité.

En apprenant la mort des deux cheikhs, leur tribu s'empressa de fuir. On dit qu'à cette époque les Hanencha n'étaient pas comptés comme tribu tunisienne et dépendaient de l'oudjak d'Alger. Craignant que le daouletli d'Alger ne prît mal ce qui s'était passé, le pacha fit établir une outika établissant, par la déposition de plus de cent témoins, que les Hanencha étaient une tribu de désordre ; puis il réunit les membres du Chaâra et leur demanda de constater, au bas de cet outika, qu'il était permis de faire périr les fauteurs de désordres ; ils écrivirent cette déclaration et apposèrent leur signature. Le pacha envoya cette pièce au daouletli avec une forte somme d'argent, puis il fit exécuter les Hanencha prisonniers. On dit que lorsque Bou Aziz apprit ce qui s'était passé il s'enfuit en jurant qu'on ne le verrait plus jamais dans une ville ou dans un camp.

XXIV

Opérations de Younès dans le Sahel, où il échoue devant Kalaâ-Kebira. — Ali, fils du bey Hassine, se rend chez Bou Aziz. — Messaoud Kahia va prendre le commandement des montagnards du nord; abandonné par eux, il se rend à Younès. — Il est convaincu de trahison et mis en prison, où il meurt.

Younès rentra avec l'armée d'hiver à Tunis. Il séjourna quelque temps dans cette ville, puis équipa une armée composée exclusivement de Turcs et partit avec elle au commencement du printemps. Il se rendit à l'oued Siliana où il séjourna quelque temps. Des soldats qui firent partie de cette colonne m'ont raconté qu'ils semèrent quelques graines de melon devant leurs tentes, les arrosèrent, et qu'ils restèrent assez longtemps en cet endroit pour pouvoir récolter deux melons, de la grosseur d'une grenade, qu'ils mangèrent.

Younès était encore absent lorsqu'arriva, en 1148,(1) le moment d'encaisser les impôts de la région de Béja et de faire sortir la colonne d'été. Le pacha ne savait qui mettre à la tête des troupes, car on ne pouvait envoyer à Béja qu'un homme d'expérience. Sa femme lui conseilla de confier cette mission à son jeune fils Mohammed et de le choisir comme khalifat, se portant garante de son succès et de

(1) L'été de 1148 correspond à l'été de 1735.

la tranquillité du pays. Le pacha suivit ce conseil et fit dresser à côté des tentes des Turcs celles des zouaouas, dont le khodja, Ali Temimi, ne cessait de lui donner les assurances de la fidélité la plus absolue.

Younès conçut un vif dépit de voir son frère Mohammed à la tête de l'armée, mais il n'en laissa rien paraître. Mohammed-Bey arriva à Béja et y resta le temps nécessaire pour encaisser les impôts et recevoir la soumission des tribus de la montagne, qui ne firent aucune tentative de résistance parce que l'on redoutait le pacha et Younès. Dhaïf, cheikh de Nefza, se présenta avec les autres cheikhs du pays qui offrirent au prince de beaux chevaux. Mohammed-Bey réunit les contributions de toutes sortes, les envoya à son père et attendit l'ordre de rentrer à Tunis. Quand il reçut cet ordre, il partit et fut reçu à El-Haraïria par les oulémas de Tunis, les intimes de son père, ses amis et ses serviteurs. Il entra au Bardo, et après avoir baisé la main de son père alla se présenter chez sa mère, qui l'accueillit avec la plus grande joie.

Quatre mois et demi après le départ de la colonne, les soldats de Younès se plaignirent d'avoir été obligés, par deux fois, d'emprunter pour se procurer des vivres, parce que les provisions qu'on leur fournissait étaient de mauvaise qualité et insuffisantes. Younès leur répondit : « Si quelqu'un de vous veut toucher sa solde, il n'a qu'à se rendre au Dar-el-Pacha. J'ai besoin de conserver mes troupes avec moi pendant six mois, mais je n'obligerai personne à s'enrôler par force. Ceux qui préfèrent me quitter peuvent partir de suite. » Quand le temps qu'il avait fixé fut terminé, il revint au Bardo de Tunis, au commencement de l'automne de 1149.(1)

De nouvelles troupes arrivèrent à cette époque de Turquie et Younès, après avoir pris un peu de repos, fit de nouveau dresser les tentes. L'armée reçut sa solde et partit dans la direction de Kairouan, dont on commença le siège. Les plus pauvres, poussés par le besoin, sortirent de la ville et vinrent se joindre à l'armée de Younès. La ville étant entourée de tous côtés par les assiégeants, le bey Hassine essaya de faire une sortie vers le sud avec ses fils. Il y eut une rencontre de cavalerie, à la suite de laquelle chaque parti rentra dans ses retranchements. Les assiégés furent bien vite réduits aux plus dures privations parce que le bey prenait ce qu'avaient les habitants pour le donner aux gens qui l'accompagnaient.

Les gens de Msaken avaient essayé de résister aux troupes envoyées par Younès; on s'était battu dans les rues de la ville et il y avait eu quelques morts des deux côtés. Les habitants, voyant qu'ils auraient fatalement le dessous, demandèrent l'amane pour eux, leurs familles et leurs biens; Younès le leur accorda, mais leur infligea une

(1) Correspondant à l'automne de 1736.

amende de 80.000 piastres, qui fut perçue par Otsmane, agha des Béjis.

Younès se dirigea ensuite sur Kalaâ-Kebira. Les habitants étaient à l'abri d'un coup de main parce que la ville était entourée d'un fossé; ils parlementèrent pendant trois jours, disant qu'ils étaient prêts à faire leur soumission, mais qu'ils devaient attendre pour cela leur cheikh El Hadj Hassine, qui se trouvait à Sousse. Le quatrième jour Younès entendit le bruit de la fusillade et on vint l'avertir que les habitants avaient décidé de résister. Il donna aux askers l'ordre de marcher à l'assaut, mais resta sous sa tente. Les soldats s'avancèrent jusqu'au moulin qui se trouvait près de la tabia,[1] mais là ils furent reçus à coups de fusil par les habitants. En voyant que Younès ne les avait pas accompagnés ils reculèrent en disant : « Pour qui combattons-nous? Notre chef est resté en sûreté sous sa tente parce que sa vie lui est chère, mais la nôtre ne nous l'est pas moins. Il n'y a à attendre de lui ni bonne parole ni récompense. » On envoya à leur place des zouaouas; les habitants se contentèrent de lancer contre eux leurs chiens, et les zouaouas battirent précipitamment en retraite.

Comprenant que les troupes de Younès n'étaient pas en état de s'emparer de la ville de vive force, les habitants envoyèrent un émissaire au bey Hassine, l'engageant à venir prendre les assiégeants par derrière pendant qu'ils les attaqueraient par devant, ce qui devait amener leur défaite complète. Le bey Hassine réunit aussitôt les plus jeunes habitants de Kairouan en état de porter les armes et sortit à leur tête. Mais, à moitié chemin, quelques personnes lui firent observer qu'il était âgé et qu'au lieu de risquer son trône dans une bataille il ferait mieux de se contenter de ce qui lui restait de pouvoir; il écouta ces conseils et rentra à Kairouan.

Cependant les soldats de Younès avaient de fréquentes escarmouches avec les gens de Kalaâ-Kebira, et de chaque côté il y avait des blessés et des morts. Younès évacua sur Djemmal les blessés qui étaient en état de marcher. Les assiégés s'emparèrent de quelques cavaliers et ne cessèrent de harceler les soldats turcs, qui prirent le parti d'éviter toute rencontre. Younès, irrité contre ses troupes, fit prévenir son père de ce qui se passait et le pacha lui envoya des renforts de Tunis. Les chaouchs firent le tour des cafés, des fondouks et des marchés; tous les gens qui n'étaient pas retenus par la crainte prirent les armes, et un grand nombre de zouaouas et d'askers vinrent rejoindre Younès. Les assiégés, effrayés, firent de nouveau demander au bey Hassine de venir à leur secours ou de leur

(1) Une *tabia* est une levée de terre précédée d'un fossé, sur laquelle on plante des figuiers de Barbarie. C'est une clôture impénétrable, généralement employée dans le pays. Outre que la construction n'en est pas coûteuse, les cactus qu'elle porte donnent une récolte dont le produit est appréciable.

envoyer son fils pour combattre l'ennemi commun, ajoutant que s'il les abandonnait il ne pourrait leur reprocher de s'être rendus. Le prince fit part de cette situation aux cheikhs de Kairouan, qui décidèrent qu'il fallait secourir Kalaâ-Kebira et équipèrent huit cents fantassins armés de fusils; Ali-Bey distribua à chacun d'eux un demi-sultani. Les cheikhs sortirent de Kairouan pendant la nuit avec leurs hommes, accompagnés de guides qui les menèrent par des chemins détournés, et ils pénétrèrent sans encombre dans la ville assiégée. On tira alors des salves de mousqueterie qui firent trembler la terre et les cris des femmes retentirent dans toute la ville. Younès, ayant appris l'arrivée de ce renfort, désespéra de s'emparer de la ville et à la tombée de la nuit il donna l'ordre du départ; le lendemain il n'y avait plus de traces de son armée. Les gens de la ville battirent les environs sans rencontrer aucun asker, et El Hadj Hassine envoya en reconnaissance des cavaliers qui lui apprirent que Younès était parti dans la direction de Tunis et qu'il était très irrité contre ses soldats. On se précipita alors sur l'emplacement où était son camp et l'on y trouva quelques blessés près de mourir, dont quelques-uns demandaient à boire et que l'on acheva; après quoi les gens de Kairouan rentrèrent chez eux.

Cet échec de Younès, l'assassinat des Oulad-Amar et la défection de Bou Aziz parurent au bey Hassine de bon augure pour la suite. Il ordonna alors à son fils Ali de s'apprêter à se rendre chez Bou Aziz pour essayer de le gagner à sa cause, et ceux qui consentirent à partir avec lui reçurent tout ce dont ils avaient besoin pour ce voyage. Un domestique d'Ali-Bey m'a dit : « Lorsque le jeune prince monta à cheval pour sortir de Kairouan, il se rendit d'abord vers la place où se tenait Sidi Saâd el Hammami, et dès qu'il vit le cheikh il descendit de cheval et lui baisa la tête et les mains. Sidi Saâd fuma en silence trois pipes de takrouri[1] et une pipe de tabac, puis il dit au prince : « Je me porte garant pour toi. » Ali se dirigea alors vers la tribu de Bou Aziz et ce dernier l'accueillit fort bien, lui fit dresser une tente spéciale et au bout de quelques jours lui dit qu'il avait l'intention de lui donner en mariage sa petite-fille. C'était une jeune fille célèbre par sa beauté et que l'on avait appelée *Mirat el Akri*[2] à cause de la fraîcheur et de la pureté du teint de son visage. Le prince lui répondit qu'il consentirait volontiers à cette union dans la suite, mais qu'il n'était pas venu pour se marier et que d'ailleurs les oncles paternel et maternel de la jeune fille n'avaient pas fait connaître leurs désirs à ce sujet. En apprenant cette réponse, les

(1) Préparation faite avec le chanvre indien et que l'on appelle aussi *kif* ou *hachich*. Le fourneau des pipes dans lesquelles on fume le takrouri est très petit, et l'on n'en tire que quelques bouffées; on peut donc en fumer plusieurs en quelques minutes.

(2) C'est-à-dire « qui a le visage rouge », par opposition à la teinte cuivrée des gens du peuple.

oncles vinrent dire au prince qu'ils consentaient très volontiers à ce mariage. En conséquence le contrat fut dressé sans retard, et je crois que le mariage fut consommé à cette époque.

Le pacha et Younès furent très affectés en apprenant l'arrivée d'Ali-Bey chez Bou Aziz et son mariage avec la petite-fille de ce cheikh. Younès fit serment de poursuivre Bou Aziz jusqu'à ce qu'il l'ait pris et tué, et il donna l'ordre de dresser des tentes en nombre suffisant pour contenir une nombreuse armée; en même temps il fit prévenir par le divan les odobachis qu'il fallait réunir des provisions pour six mois et que les askers inscrits sur les rôles, qui refuseraient de partir pour une expédition aussi longue, seraient rayés des états de solde et devraient se préoccuper de chercher d'autres moyens d'existence. Quand les khodjas du divan transmirent ces instructions aux odobachis, ces derniers ne purent faire aucune observation. Les plus faibles des askers ainsi que les plus âgés renoncèrent à la solde. A cette époque arriva à Tunis un navire portant plus de deux cents Turcs dont le voyage avait été arrêté par une quarantaine. Les askers tunisiens qui ne voulurent pas renoncer à leur solde, parce qu'à cette époque elle était assez élevée, prirent parmi ces Turcs des remplaçants moyennant une assez forte prime. L'armée partit au printemps de l'année 1149 [1] et se dirigea vers la tribu de Bou Aziz, qui s'empressa de décamper et mit une grande distance entre son ennemi et lui, tout en prenant ses dispositions pour être renseigné sur sa marche. Younès se mit résolument à la poursuite de Bou Aziz.

Sur ces entrefaites arriva l'époque où l'on devait envoyer la colonne d'été dans la région de Béja. Le pacha fit dresser les tentes des zouaouas, qui partirent sous la conduite de Mohammed, fils du pacha. En apprenant cette nouvelle, les tribus de la montagne, Amdoun et autres, s'empressèrent d'envoyer un émissaire au bey Hassine pour l'inviter à venir à Béja, lui disant que dès qu'ils seraient informés de son départ ils se réuniraient tous pour prendre l'armée du pacha pendant que Younès était occupé dans l'ouest, ce qui permettrait au bey, maître de Kairouan et du nord de la Régence, d'enfermer le pacha dans Tunis. L'émir Hassine leur fit répondre qu'il connaissait les gens de l'Ifrikia et qu'il savait ce qu'on pouvait attendre des tribus arabes.

Ils lui envoyèrent alors un autre émissaire avec des propositions plus pressantes, lui demandant de venir en personne ou d'envoyer un de ses fils, ajoutant qu'ils redoutaient tout d'Ali-Pacha et s'engageant par les serments les plus solennels à soutenir jusqu'à la mort le chef qui viendrait se mettre à leur tête. Le bey se décida à accueillir ces nouvelles propositions, mais il ne voulut pas partir lui-même ni

(1) Correspondant au printemps de 1737.

envoyer un de ses fils à sa place, et chargea de cette mission Messaoud Kahia, qui connaissait le pays et les tribus qui l'habitaient. Lorsque Messaoud Kahia se présenta devant le prince, ce dernier l'informa que les gens du nord de la Régence l'avaient invité à venir chez eux pour s'emparer de l'armée du prince Mohammed pendant l'absence de Younès. Messaoud Kahia lui répondit qu'il était à sa disposition, et le bey lui donna l'ordre de partir. Messaoud Kahia demanda au prince de vouloir bien se charger de son fils pendant son absence, mais le bey lui répondit : « Comment pourrais-je te séparer de ton fils ? Pars avec ceux que tu choisiras comme compagnons, et que les destins s'accomplissent ! » Messaoud Kahia prit alors congé de lui et informa de son départ les gens de Béja qui se trouvaient à Kairouan. El Hadj Khalfa ben Chaki lui dit qu'il l'accompagnerait en laissant son fils à Sousse chez Mohammed-Bey. Ali Damghouni lui dit : « Je pars avec vous, mais je laisserai mon frère chez vous. » Des gens qui n'étaient pas originaires de Béja se joignirent également à lui. Au moment du départ, Messaoud Kahia se présenta devant le prince et lui baisa la main en pleurant; tous les assistants pleurèrent également, ainsi que le bey qui l'accompagna jusqu'à la porte. Il quitta ensuite Kairouan avec ses deux enfants et ses compagnons.

L'armée de Mohammed, fils du pacha, était campée à Béja. Chaque matin Messaoud Kahia faisait l'appel de ses compagnons et recommençait en quittant l'étape. Il arriva ainsi à l'oued Zergua. La chaleur était accablante et ses compagnons souffraient de la soif; la peur commençait aussi à les prendre. Ils campèrent sous le pont, étanchèrent leur soif, se reposèrent quelque temps, puis le sommeil ne tarda pas à les gagner. Il y avait dans la troupe deux notables de Béja qui résolurent de profiter du sommeil général pour abandonner le camp et aller informer Mohammed-Bey de l'arrivée de Messaoud Kahia et de l'endroit où il était campé; ils voulaient ainsi éviter les malheurs qui les attendaient s'ils restaient avec ce dernier et obtenir l'amane de Mohammed-Bey, afin de pouvoir rentrer chez eux tranquillement sans avoir à craindre la vengeance du pacha. Ils mirent leur projet à exécution, et à son réveil Messaoud Kahia ne les trouva plus dans le camp. Il comprit qu'ils avaient trahi et qu'ils étaient allés annoncer son arrivée; il réveilla aussitôt ses compagnons, les fit monter à cheval et abandonna la route pour entrer avec eux en forêt.

Les deux cavaliers parvinrent au camp de Mohammed avant le coucher du soleil, se firent introduire chez lui et lui apprirent l'arrivée de Messaoud Kahia, l'endroit où il se trouvait et les noms de ceux qui l'accompagnaient. Le prince leur accorda à tous deux l'amane, puis il fit appeler les kahias ainsi que les officiers des spahis et des hambas et leur ordonna de réunir leurs hommes, en sorte

qu'avant le maghreb toute la cavalerie était sur pied. Ce fut, je crois, Ali Temimi qui se chargea de diviser cette troupe en plusieurs pelotons, dont chacun prit une direction différente.

Messaoud Kahia avait la conviction qu'il était trahi; arrivé à la lisière de la forêt, il suivit les ravins qu'il connaissait bien et put parvenir ainsi sans encombre jusqu'à Béja. Il marcha de là dans la direction du djebel Meçid, puis du Mousalla,[1] descendit à travers les jardins jusqu'aux portes de la ville, continua jusqu'à Sidi-Khalef et pénétra dans le djebel Nedjar.[2] A partir de ce point, la petite troupe se sépara et chacun se préoccupa de lui-même. Messaoud Kahia traversa les jardins de concombres habités par leurs propriétaires, confia à l'un d'eux une mule fatiguée, continua jusqu'à la route El-Ghaïria et gravit la montagne qui se trouve en face. Là, il s'arrêta un moment, se reposa et laissa souffler sa jument, puis pénétra dans le djebel Amdoun.

Ali Damghouni prit la route de Sidi-Bayoudh,[3] mais à l'extrémité il tomba sur un des pelotons de cavaliers ennemis qui le prirent, le dépouillèrent et l'emmenèrent devant Mohammed-Bey à qui il raconta tout ce qu'il savait. On lui lia ensuite les jambes et on le jeta en prison.

Le prince Mohammed fit avertir immédiatement son père de l'arrivée de Messaoud Kahia. Le pacha lui envoya Ali ben Milad avec quelques cavaliers et des hambas; en même temps il expédia des émissaires pour informer Younès de ce qui se passait et l'inviter à revenir de suite.

Younès s'acharnait à la poursuite de Bou Aziz, marchant la nuit et se reposant le jour parce que l'on était au fort de l'été. Plusieurs de ses compagnons se séparèrent de lui et quelques-uns de ses soldats moururent en route. Il arriva ainsi à l'endroit où était campé Bou Aziz. Celui-ci vit tout à coup arriver au galop ses vedettes qui l'avertirent de l'approche de Younès. Bou Aziz monta aussitôt à cheval avec ses gens, qui s'éloignèrent en emmenant leurs troupeaux. Ils ne laissèrent derrière eux que quelques tentes vides, notamment celle de Bou Aziz où l'on ne trouva qu'un petit chien. Je ne sais si ce chien fut oublié ou si on le laissa là par dérision; quoi qu'il en soit je l'ai vu plus tard dans l'armée de Younès, où les soldats lui avaient donné le nom de Bou Aziz. En recevant les émissaires de son père, Younès abandonna sa poursuite et marcha sur Béja.

(1) Au sommet du Djebel-bou-Dinar, où il existe, devant un marabout, un emplacement où les chefs religieux ont depuis longtemps la coutume d'aller prier en temps de sécheresse pour obtenir la pluie.

(2) Il a été planté d'oliviers depuis cette époque et est appelé aujourd'hui *Djebel-Achab.*

(3) Le marabout de Sidi-Bayoudh est sur la route qui va de Béja à Souk-el-Khemis. On y voit encore de nombreux tas de pierres qui indiquent, suivant la coutume indigène, l'endroit où furent massacrés les compagnons de Messaoud Kahia. Le souvenir de cet événement est resté dans la mémoire des gens du pays.

Messaoud Kahia arriva pendant la nuit chez les Oulad ben Cherit, cheikhs des Amdoun, qui furent tout joyeux de son arrivée; des piétons allèrent porter cette nouvelle chez les cheikhs qui habitaient la partie nord de la montagne, et les cris de joie ainsi que les coups de feu retentirent de tous côtés. Les gens de Nefza apprirent également ce qui se passait et toutes les tribus de la montagne envoyèrent leurs combattants saluer Messaoud Kahia et se mettre sous ses ordres; il se trouva bientôt à la tête d'un grand nombre de fantassins et de cavaliers, attirés par l'espoir du pillage. Quand tout le monde fut prêt on décida d'attaquer, et au jour convenu fantassins et cavaliers se portèrent au nord de l'armée, mais ils s'arrêtèrent à une certaine distance sans prendre le contact. Les cavaliers du pacha sortirent alors au-devant des assaillants et échangèrent avec eux quelques coups de fusils : un chaouch de Béja fut tué. Quelques cavaliers des Drids firent à leur tour une charge, mais sans grand résultat. Après la mort du chaouch, Mohammed-Bey fit sortir trois sandjaks[1] de zouaouas et les assaillants s'enfuirent sans attendre cette attaque, entraînant avec eux Messaoud Kahia; les zouaouas rentrèrent dans leur camp sans coup férir. Messaoud Kahia partit très perplexe et ne sachant où aller; il ne voulut pas retourner au djebel Amdoun et se dirigea vers les Nefza, chez qui il séjourna quelque temps. Mohammed-Bey promit une somme d'argent à qui lui amènerait le fugitif mort ou vif, mais Messaoud Kahia, averti à temps et pensant bien que l'appât du gain tenterait quelques montagnards, se tint soigneusement sur ses gardes et évita de passer un jour et une nuit dans le même endroit. On tira plusieurs fois des coups de feu sur lui pendant la nuit, mais il ne fut jamais atteint.

Younès campa à Baltha[2] avec ses troupes, fit prévenir son frère et incorpora les bannières et les tambours de ce dernier dans son propre oudjak. Mohammed-Bey dut résigner son commandement et prit rang dans la suite de son frère; la plupart des gens de son entourage l'abandonnèrent et il commença à sentir l'aiguillon de la jalousie.

Younès envoya l'amane à Messaoud Kahia, qui refusa d'écouter ses propositions; il les renouvela en donnant l'assurance que son amane était celui du pacha. Messaoud Kahia se décida alors à se rendre à Baltha avec ses enfants et El Hadj Khalfa; ils se présentèrent à Younès et lui baisèrent la main, en appelant sur lui les bénédictions du Ciel. Lorsque le bey Hassine apprit ces événements, il regretta amèrement d'avoir autorisé le départ de Messaoud Kahia et de ses compagnons.

(1) *Sandjak* signifie « drapeau » et par extension la réunion des soldats qui se groupent autour d'un même drapeau.

(2) Au nord de Souk-el-Khemis et dans les premiers contreforts des montagnes des Chiahia,

Younès se rendit ensuite à Béja, où il s'installa dans le Bardo; on était alors en 1150.[1] Il alla voir le cheikh Samadhi et inspecta la ville; c'est à cette occasion qu'il ordonna d'enlever les ordures qui se trouvaient près des portes, travail auquel les habitants furent occupés pendant trois ans; il fit également renforcer les défenses de la citadelle. Il quitta ensuite Béja et revint à Tunis avec Messaoud Kahia; ce dernier y retrouva son fils Ali, qui y était revenu avec ceux qui avaient abandonné le bey Hassine à l'époque où il cherchait à se rapprocher de la capitale. Messaoud Kahia trouva sa famille dans une situation très critique; il demanda des nouvelles du dépôt qu'il avait laissé chez diverses personnes de Béja, et on lui apprit qu'il avait été pris par le pacha, en même temps que celui de son gendre et cousin El Hadj Belkassem. Le pacha ne se préoccupa pas de sa situation ni de celle de son fils et l'abandonna sans ressources à Tunis.

Avant l'arrivée de Younès à Béja, Mohammed-Bey avait fait arrêter et mettre à mort un spahi convaincu d'avoir envoyé de la poudre et du plomb à son père resté dans la montagne. Il fit également arrêter le caïd de la ville, Ahmed el Gharbi, avec quelques-uns de ses amis; mais le caïd fit des cadeaux aux amis du prince, qui persuadèrent Mohammed-Bey de son innocence et le firent mettre en liberté. Quelques amis du prince firent arrêter d'autres personnages de la ville, et les jardins furent mis au pillage.

Lorsqu'arriva l'époque où sortait la colonne d'été, Younès emmena Messaoud Kahia à Béja et le chargea de faire rentrer les impôts des Amdoun. Il apprit qu'il avait envoyé à Kairouan et à Sousse deux chaouchs noirs et acquit les preuves de sa trahison; aussi, lorsque l'armée revint à Béja et que Messaoud Kahia se présenta pour le saluer, il le fit arrêter et mettre en prison. Il demanda ensuite si Messaoud Kahia avait avec lui deux nègres, et sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il donna l'ordre de les pendre. On lui dit alors que ces deux hommes ne pouvaient pas être tués parce qu'ils étaient les esclaves d'un mamelouk et que les émissaires envoyés à Sousse et à Kairouan étaient deux autres nègres qui leur ressemblaient; il envoya des hambas pour faire surseoir à l'exécution, mais il était trop tard et ils étaient déjà pendus.

Younès envoya ensuite chercher El Hadj Khalfa, et lorsqu'il se présenta il lui donna l'ordre de l'attendre chez le khasnadar, parce qu'il avait une communication à lui faire. El Hadj Khalfa s'y rendit, y resta depuis le matin jusqu'à midi sans voir personne et commença à croire qu'on voulait l'emprisonner. Enfin, à l'heure de la

à l'endroit où se trouve le marabout de Sidi Salah el Balthi. Il n'y a pas à Baltha de village, mais seulement des jardins et des exploitations agricoles.

(1) De mai 1737 à avril 1738.

prière du soir, un portier vint le chercher pour le conduire devant Younès, qui lui présenta une jument toute sellée et lui donna l'ordre de partir avec des hambas pour arrêter Ali, fils de Messaoud Kahia, qui s'était installé à Fetnassa,[1] dans une propriété de sa famille, et y vivait retiré depuis longtemps ; sa tête devait répondre de celle d'Ali. On trouva chez lui le jeune homme qui fut enchaîné, conduit au Bardo et enfermé dans la zendala. Quand Messaoud Kahia et son fils se retrouvèrent en prison, ils furent pris d'une frayeur intense qui détermina chez eux une diarrhée dont ils moururent.

XXV

Younès reçoit la soumission de Sfax et des tribus de cette région. Il fait tuer Saïd bel Djouloud, cheikh de Djerba.

Après s'être reposé pendant quelque temps des fatigues de cette expédition, Younès réunit une armée considérable avec laquelle il partit et se dirigea vers Sfax. Les Métellits et les Souassis s'enfuirent à son approche. Quelques-uns des partisans qu'il avait à Sfax lui firent dire que s'il voulait obtenir la soumission des Métellits et des autres tribus de cette région il devait s'adresser au cheikh Sidi Ali en Nouri, qui jouissait d'une grande autorité dans tout le pays. Younès envoya chercher le cheikh, sortit de la ville à sa rencontre, lui témoigna les plus grands égards et lui dit : « J'ai pour vous une très grande affection en mémoire de votre père ; pourquoi ne venez-vous jamais me voir ? J'aimerais passer la nuit à causer avec vous. » Le cheikh lui baisa la main, l'assura de son dévouement et resta avec lui dans son outak. Le soir, au cours de la conversation, Younès lui demanda s'il savait que les Métellits et les Souassis n'étaient pas venus lui faire leur soumission. Le cheikh lui répondit qu'il n'avait pas à s'inquiéter à ce sujet et que s'il voulait les voir ils viendraient tous chez lui. Le lendemain, le fils du cheikh envoya chercher par ses serviteurs les cheikhs des Métellits, qui traitèrent avec lui de leur soumission.

Pensant être agréable à Younès, le fils du cheikh avait mal parlé devant lui du bey Hassine et avait dit que si l'on mettait sa tête à prix, il la paierait cent mille piastres. Younès fut indigné de ce propos mais garda le silence. Le jeune homme resta encore un jour et une nuit chez Younès, puis il demanda l'autorisation de rentrer en ville ; Younès lui répondit : « Que voulez-vous aller faire en ville ? Restez encore ici deux ou trois jours. » Le quatrième jour le fils du cheikh demanda encore la permission d'aller voir sa famille, mais Younès

(1) Lieu dit, à seize kilomètres environ au nord de Béja ; c'est là que se trouve *Dar Ahmed ben Alloucha*, qui est mentionné sur les cartes.

lui dit de rester. Le jeune homme dit alors : «Je crois bien que je suis emprisonné. » — « Puisque vous désirez la prison, lui répondit Younès, je vais vous y faire conduire », et il donna l'ordre de le garder à vue sous la tente du khasnadar. Puis il lui fit dire qu'il avait besoin d'argent et qu'il devait lui en donner, sans quoi il l'enverrait à Tunis. Le jeune homme fit prendre chez lui des sacs pleins d'argent que l'on remit à Younès, mais ce dernier, après les avoir comptés, dit : « Il a déclaré qu'il donnerait cent mille piastres pour avoir la tête du bey Hassine, il doit donc avoir cette somme à sa disposition et j'exige qu'il me la donne. » Le jeune homme fit encore apporter une nouvelle somme à Younès, qui ne la déclara pas suffisante. Il envoya alors chercher chez lui les vingt mille piastres qui lui restaient et donna l'ordre qu'on les remît à Younès, quand bien même il ne consentirait pas à lui donner sa liberté à ce prix. Quand Younès reçut cette somme et apprit ce qu'avait dit le fils du cheikh, il écrivit au khasnadar : «Rendez-lui sa liberté, mais qu'il rentre chez lui sans me voir. »

Le cheikh de Djerba, Saïd bel Djouloud, possédait une jument remarquablement belle. Ce cheikh envoya un cadeau à Younès, qui lui fit demander sa jument. Le cheikh Saïd lui envoya deux autres montures, mais Younès insista pour avoir la jument qu'il avait demandée. Le cheikh, qui tenait à sa jument, ne put consentir à s'en séparer et ne répondit pas. Younès entra alors à Sfax, reçut la soumission de la ville et voulut s'embarquer pour Djerba. Mais le cheikh, avant même l'entrée de Younès dans la ville, avait donné l'ordre de percer et de faire couler à fond tous les sandals[1] qui auraient pu servir à conduire à Djerba les troupes de Younès. Ce dernier se trouva ainsi dans l'impossibilité de rien faire contre le cheikh. L'époque du retour arriva sur ces entrefaites et Younès quitta Sfax avec l'armée, reçut la soumission de toutes les tribus qu'il avait traversées et rentra à Tunis.

Quand arriva le moment où l'on changeait les garnisons, Younès ordonna au khodja du Divan de lui envoyer au Bardo le bouloukbachi désigné comme agha de la garnison de Djerba. Ce bouloukbachi, qui était un Turc de race pure, se présenta devant Younès, lui baisa la main et attendit qu'on le questionnât ; et comme Younès l'invitait à parler, il répondit que le khodja l'avait envoyé sans lui dire ce qu'on voulait de lui. Younès l'envoya attendre dans la chambre du bach-hamba, et quand il eut achevé de rendre la justice il entra chez lui, envoya chercher cet homme par un mamelouk et lui dit : « Si tu veux m'être agréable, il faudra chercher parmi les Turcs un homme

(1) Bateaux plats qui font le cabotage entre les îles Kerkenna, Djerba et Gabès ; les sandals sont construits spécialement pour naviguer dans les eaux peu profondes qui bordent cette côte.

capable de tuer le cheikh Saïd. » Le bouloukbachi l'assura de son dévouement et sortit, aussi gêné que s'il avait porté une montagne sur son dos, car il lui était impossible de décliner cette mission. Il revint à Tunis, s'embarqua avec ses hommes et arriva à Djerba.

Le cheikh Saïd était un homme orgueilleux et un tyran; sa morgue dépassait celle d'Ali-Pacha, et il ne méditait jamais que de mauvais desseins. Il s'entourait d'une garde nombreuse de hambas, toujours en armes devant lui. Nul ne pouvait être admis en sa présence sans être escorté à droite et à gauche de deux hambas. Les soldats turcs qui se présentaient à son palais étaient fouillés à la porte et lorsqu'ils étaient porteurs d'un morceau de fer, pour si petit qu'il fût, on le leur enlevait, on le mettait entre leurs jambes et ils devaient rester debout jusqu'à ce que l'affaire qui les amenait fût terminée. Il avait installé près de son palais des tentes pour ses esclaves, grands et petits, de façon à les surveiller de ses fenêtres. Un jour qu'il était ainsi à une fenêtre de son palais, il dit à un esclave debout devant lui : « Descends et tranche la tête de ta sœur qui est là-bas; je ne veux pas que les gens de Djerba puissent dire que les esclaves noires du cheikh Saïd s'entretiennent avec des hommes en sa présence. » Le frère de la coupable ne put qu'obéir; il descendit, fit sortir sa sœur de la tente, l'égorgea et lui coupa la tête sous les yeux du cheikh Saïd. Tous les habitants de l'île le considéraient comme un tyran; il en fit périr un grand nombre et leur extorqua à tous des sommes considérables.

A l'époque où arriva à Djerba l'agha dont nous avons parlé, le cheikh Saïd avait l'habitude de descendre en ville le jour du marché, auquel il assistait du haut d'un pavillon réservé; après quoi il montait sur sa jument, suivi de ses amis et de ses gardes, et rentrait dans son palais situé à une assez grande distance du marché.

L'agha se mit à réfléchir aux moyens qu'il pourrait employer pour arriver à tuer le cheikh, mais n'en trouva aucun. Il avait l'occasion d'approcher le cheikh un jour par semaine, mais dans des conditions qui ne lui permettaient de rien tenter; en dehors de cela, il ne le rencontrait jamais. Il se demandait s'il ne serait pas obligé de forcer l'entrée du palais avec ses askers et de se rendre maître par la force de la garde, relativement faible, qui le défendait.

Parmi les soldats de la garnison se trouvaient deux Turcs de race pure, dont un nègre nommé Kara Mohammed. Ces deux hommes avaient l'habitude d'aller chasser tous les jours dans l'île, et l'agha, habituellement assis dans le vestibule du bordj, les regardait entrer et sortir. Un jour il leur dit : « Vous sortez tous les matins avec vos armes pour rentrer le soir, mais vous ne m'avez encore rendu aucun service. » En rentrant dans sa chambre, Kara Mohammed se mit à réfléchir à ce que lui avait dit l'agha et, comme il ne comprenait pas quels services son chef attendait de lui, il alla le trouver le soir pour

lui demander le sens de ses paroles. L'agha le reçut d'une façon affable, lui fit servir le café et s'entretint avec lui. Kara Mohammed lui dit alors : « Je t'en prie, explique-moi dans quelle intention tu m'as dit ce matin que je ne t'avais rendu aucun service. » L'agha lui répondit : « C'est une phrase qui est venue sur mes lèvres sans que j'aie eu d'intention arrêtée. D'ailleurs, quand bien même je désirerais quelque chose, qu'y pourrais-tu? Il n'y a plus maintenant de gens qui sachent ce que c'est que rendre des services; ceux de ta génération sont incapables de se rendre service à eux-mêmes. » Et comme Kara Mohammed insistait pour savoir ce qu'il attendait de lui, il ajouta : « Si tu veux savoir ce que j'attends de toi, tu devras jurer sur le *Delaïl-el-Khaïrat* de me garder le secret. » Le nègre jura de ne faire connaître à personne ce qui lui serait communiqué, même s'il s'agissait d'un assassinat, et l'agha lui dit : « Puisqu'il en est ainsi, je te donnerai un bon pour quatre coudées de drap et un autre pour une fonction à ton choix si tu parviens à tuer le cheikh Saïd. Si tu es capable de faire cela, tu vas lire la première sourate du Coran avec moi; sinon garde-moi le secret, car autrement tu verrais ce qui t'arriverait. » Le nègre répondit qu'il était capable de tuer le cheikh si le terme de sa vie était venu, et il lut la *Fatiha* avec l'agha. Puis il prit congé de lui et réfléchit aux moyens de tenir ses engagements, mais n'en trouva aucun.

Le cheikh Saïd avait l'habitude, pour aller de son palais au souk, de prendre une route bordée par une tabia assez élevée pour cacher les gens qui se trouvaient de l'autre côté. Derrière cette tabia se trouvait un terrain inhabité, au bout duquel étaient installés des juifs. Kara Mohammed jugea que cet endroit était le seul où il pourrait réaliser son projet et, pour écarter les soupçons, il vint régulièrement chasser avec son camarade dans ce terrain, s'installant ensuite contre la tabia pour préparer et manger les oiseaux qu'ils tuaient. Un vieillard juif remarqua leur manège et se dit qu'ils devaient avoir un motif caché pour venir ainsi chasser tous les jours dans cet endroit. Quand le cheikh Saïd passa par cette route, le vieillard vint à sa rencontre et lui fit part de ses soupçons, mais le cheikh lui répondit : « Ils sont deux, que pourraient-ils faire? »

Les fonctions de cheikh de Djerba étaient héréditaires dans la famille des Bel Djouloud, qui les conserva pendant une longue période. On raconte qu'un pâtre de Djerba, qui avait le don de prédire l'avenir, avait averti le cheikh Saïd qu'il serait tué un jour par un Turc dans des conditions déterminées et c'est pour cela que le cheikh prenait contre eux les plus grandes précautions.

Un jour de marché, le cheikh monta à cheval comme d'habitude avec sa suite et se rendit au pavillon qui lui était réservé au souk. Kara Mohammed était allé de son côté à la chasse, s'approchant et

s'éloignant tour à tour de la tabia. Le cheikh était occupé à boire du raki, lorsqu'un de ses esclaves vint l'informer qu'après son départ il avait vu le khasnadar et un mamelouk causer avec une odalisque qui était à une fenêtre du palais. Aussitôt le cheikh, qui était ivre, se fit amener sa jument et partit avec ceux qui se trouvaient à ce moment auprès de lui, laissant en arrière le reste de sa suite qui s'était dispersée parce que le moment ordinaire du départ n'était pas encore venu. Kara Mohammed, le voyant longer la tabia, vint se poster derrière une ouverture qu'il avait ménagée dans la levée de terre et attendit là son passage. En passant près de cette ouverture le cheikh se dressa sur ses étriers pour voir s'il y avait quelqu'un derrière la tabia; à ce moment Kara Mohammed le tua à bout portant d'un coup de fusil dans la poitrine; le cheikh tomba sur la face et sa jument s'enfuit, ainsi que l'escorte, pendant que le Turc et son compagnon se réfugiaient dans le bordj dont l'agha fit aussitôt fermer la porte. En apprenant la mort du cheikh, son frère et ses parents réunirent ce qu'ils avaient de plus précieux et s'empressèrent de passer à Tripoli.

L'agha écrivit aussitôt à Younès pour lui faire savoir que ses prescriptions avaient été exécutées; cette nouvelle causa à Younès la joie la plus vive, car ce cheikh avait osé le braver et il n'avait aucun moyen de le réduire à l'obéissance. Lorsque Kara Mohammed rentra à Tunis, à l'expiration de son temps de garnison, Younès lui donna le drap qu'il lui avait promis; dans la suite, cet homme fut pris par des chrétiens au cours d'un voyage qu'il fit en mer, mais le pacha le racheta et le fit rentrer à Tunis. On envoya à Djerba des zouaouas et quelques Turcs, qui pillèrent les fondouks et les boutiques, enlevèrent les marchandises et firent un énorme butin. Le pacha anéantit les descendants de la famille Bel Djouloud, même ceux qui étaient établis à Tunis; ceux qui s'étaient réfugiés à Tripoli échappèrent seuls. Il installa à leur place à Djerba un mamelouk chargé de rendre la justice, et l'administration de l'île fut confiée aux cheikhs des fractions; un autre cheikh résidait à Tunis et communiquait avec le prince, qui traitait par son intermédiaire toutes les affaires de Djerba. Les choses restèrent ainsi jusqu'à l'avènement des fils du bey Hassine, qui rendirent le pouvoir au chef de la famille Bel Djouloud; mais des plaintes nombreuses ne tardèrent pas à s'élever contre la tyrannie de cette famille et le bey les destitua, les interna à Tunis et installa de nouveau un mamelouk comme gouverneur. Je prie les lecteurs d'excuser la brièveté des détails que je donne sur Djerba, mais j'habite loin de cette région et j'ai rapporté fidèlement tout ce que j'ai pu recueillir sur ce sujet.(1)

(1) On pourra trouver des détails plus circonstanciés sur l'histoire de Djerba à cette époque et sur les événements qui suivirent la mort du cheikh Saïd dans la *Description et Histoire de l'île de Djerba*, du cheikh Mohammed Abou Ras Ahmed en Naçeur, publiée avec une traduction française par M. Exiga-Kayser (Tunis, 1884.)

Après avoir fait leur soumission au pacha, les Arabes des environs de Sfax étaient venus se rassembler autour de cette ville. Le bey Hassine en fut informé, et dès que Younès fut rentré à Tunis le bey réunit les Djelass et les autres tribus restées fidèles, se porta sur Sfax et razzia les troupeaux des gens réunis autour de cette ville. C'est dans cette rencontre que fut tué le chaouch Ali ben Delhouma. Les animaux pris furent partagés entre tous les gens qui avaient accompagné le bey, après quoi ce dernier rentra à Kairouan.

XXVI

Mohammed-Bey s'établit à Sousse et conclut un traité avec Malte. — Les Koulouglis de Mehdia se révoltent contre Ali-Pacha. — Supplice de Djab Allah bou Farda. — Situation critique des habitants de Kairouan. — Le bey envoie chez Bou Aziz son fils Mohammed, qui passe ensuite en Algérie.

Lorsque le bey Hassine apprit que les gens de Sousse avaient refusé de reconnaître l'autorité du pacha, il leur envoya le caïd El Gharbi, de Béja, et Ahmed Chelbi, qui réussit à s'emparer du bordj. Mohammed-Bey, qui se trouvait alors chez les Nememcha, auprès de qui son père l'avait envoyé en mission, revint alors à Sousse, se fortifia dans la casba et devint le maître de la ville ; il épousa à cette époque la fille du caïd Djemal ed Dine. Le bey Hassine se rendit ensuite à Sousse avec quelques cavaliers et pénétra dans le bordj par une porte secrète. Le caïd El Hadj Ali el Youmeni envoya contre lui une troupe de soldats qui furent arrêtés et ligottés; lui-même fut pris avec sa suite, envoyé à Kairouan et mis aux fers. Le bey Hassine resta quelques jours à Sousse avec son fils Mohammed, puis revint à Kairouan ; il se fit donner de l'argent par Ali el Youmeni, qui fut bâtonné et abandonné en prison.

Ahmed el Gharbi monta à cheval, s'enfuit secrètement et arriva au Bardo de Tunis ; il fut reçu par le pacha et Younès, qui lui accordèrent l'amane ; il rentra ensuite à Béja, réussit à gagner la confiance du pacha et de son fils et fut nommé caïd. Grâce à son activité il acquit bientôt une grande influence, mais il se conduisit avec cruauté et dénonça injustement un grand nombre de personnes. Il fut cause de la mort d'El Hadj Abdallah el Abbas, notable de Béja, et de celle d'un autre individu nommé également El Gharbi : il les fit emprisonner et le pacha envoya aussitôt l'ordre de les pendre.

Quelques malheureux, opprimés par ce caïd, s'adressèrent à Dieu pour être vengés; peu de temps après il tomba malade et mourut.

Mohammed-Bey avait autour de lui une troupe de cent personnes environ qui, sous les ordres d'El Hadj Slama el Habini, avait pour

mission de surveiller les gens du Sahel et les empêcher de se révolter. El Hadj Slama montait à cheval tous les jours avec quelques cavaliers.

Mohammed-Bey envoya un émissaire à Malte pour négocier un traité avec le Grand-Maître; la paix fut conclue entre eux, et les navires de Malte vinrent librement commercer à Sousse, apportant et emportant tout ce qu'ils voulaient. Le prince affréta pour son compte toutes les galiotes qu'il trouva dans le port de Sousse et, accompagné d'un grand navire chargé de chrétiens de Malte, se mit à arrêter et à capturer en mer tous les navires partant de Sfax, de Djerba et des autres ports du sud pour aller à Tunis. De son côté, Ali-Pacha confisquait tous les navires venant de Sousse ou de Monastir, en sorte que les gens se trouvaient comme le blé entre deux meules.

Mehdia avait un bordj et une garnison commandée par un agha que l'on envoyait chaque année de Tunis ; elle était peuplée en majeure partie de Koulouglis, au nombre de trois cents environ, qui étaient remarquablement unis, très courageux et d'une honnêteté scrupuleuse ; lorsqu'un d'entre eux faisait quelque chose de mal, il était aussitôt tué; aussi leur accordait-on une haute paye. Lorsque le pacha s'empara du trône et que les villes du Sahel s'insurgèrent contre lui, les Koulouglis de Mehdia, pour continuer à toucher leur solde qui leur était envoyée de Tunis, se soumirent à lui et furent incorporés dans son oudjak. Ils avaient plus de dignité que les autres Koulouglis, formaient l'élite de l'oudjak de Tunis et jouissaient d'une grande estime.

Il y avait à Mehdia un jardin produisant de très grosses pastèques. Lorsqu'elles étaient mûres les gens y pratiquaient un trou sans les détacher de leur tige, y mettaient une livre de miel environ et refermaient le trou de façon à empêcher l'air de pénétrer. Au bout de quelque temps, ces pastèques se trouvaient remplies d'une eau que l'on recueillait dans une écuelle; après avoir ôté les graines on mettait cette eau dans des bouteilles de verre, que l'on exposait quelques jours au soleil, puis on les rentrait dans les appartements, où l'on pouvait les conserver. Lorsque quelqu'un voulait se procurer la gaieté que donne le vin, il prenait une de ces bouteilles et en buvait le contenu pendant son repas. Ils affirmaient que, d'après leur rite, l'usage de cette boisson était permis.

Pendant le règne du bey Hassine, ces Koulouglis prirent part à peu d'expéditions, eurent toujours la faculté de se faire remplacer et conservèrent néanmoins leur haute paye; aussi leur fortune s'accrut-elle, ainsi que leurs familles. Mais quand il leur fallut servir dans l'oudjak d'Ali-Pacha, ils trouvèrent les règlements bien changés. Le pacha et son fils Younès détestaient les Koulouglis; lorsque l'un d'eux s'absentait un seul jour, on lui retenait sa solde, et s'il récla-

mait on le rayait des registres. On les obligea de venir à Tunis chaque mois pour toucher en personne leur solde. Les koulouglis de Mehdia, qui avaient un long voyage à faire, souffrirent spécialement de cette mesure; ils devaient s'installer dans les fondouks de Tunis avec leurs montures, et lorsque leur tour venait de recevoir leur argent ils l'avaient déjà presque entièrement dépensé. En rentrant à Mehdia ils tinrent conseil pour examiner s'il ne convenait pas de se déclarer en faveur du bey Hassine. Les plus jeunes, et ils étaient nombreux, optèrent pour cette mesure, mais les plus âgés furent d'un avis contraire. En attendant on envoya chercher tous ceux qui étaient restés à Tunis, et quelques-uns revinrent. L'agha et les askers de la garnison, apprenant que les Kouloughs étaient sur le point de s'insurger, s'enfuirent en abandonnant le bordj. A cette nouvelle les Kouloughs proclamèrent la révolte avant d'être rejoints par tous leurs compatriotes; quelques personnes assurent qu'ils tuèrent l'agha de la ville, mais d'autres prétendent qu'ils le laissèrent partir sans lui faire aucun mal. Ils firent alors leur soumission au bey Hassine, qui en fut très joyeux et conçut l'espoir de reconquérir la Régence; il leur donna comme chef Mohammed Kerdagli, ancien agha des spahis, qu'il avait exilé à Mehdia à la fin de son règne.

Lorsqu'Ali-Pacha se fut emparé du trône, Kerdagli ne rentra pas à Tunis et ne lui fit pas sa soumission, mais néanmoins il ne reçut pas du bey la récompense qu'il méritait. L'émir Hassine lui donna le brevet de dey de Tunis et lui confia le commandement des Kouloughs de Mehdia. Les gens de la ville armèrent des galiotes, capturèrent en mer les navires qui se dirigeaient sur Tunis, qu'ils transportassent des pèlerins ou des négociants, et s'emparèrent des marchandises et des effets qu'ils portaient.

Quand Ali-Pacha et son fils Younès apprirent l'insurrection de Mehdia, ils firent rechercher par des hambas tous les gens de cette ville qui se trouvaient à Tunis; on dit qu'on leur en amena un ou deux, qui furent étranglés sur-le-champ. On arrêta aussi deux vieillards jumeaux, qui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, s'habillaient de la même façon et étaient fixés à Tunis depuis un certain temps. Ils furent reconnus innocents et mis en liberté, mais on leur supprima leur solde et ils devinrent mendiants à Tunis, où je crois qu'ils moururent.

La colère du pacha contre les Kouloughs fut encore accrue, mais il ne put se venger d'eux tant que le bey Hassine resta maître de Kairouan. Mehdia ne se soumit qu'après la prise de Kairouan et la reddition de Sousse; les habitants les plus riches émigrèrent à Tripoli ou ailleurs avec leurs familles; les autres firent leur soumission et reçurent l'amane, mais le pacha les dépouilla de tous leurs biens et en mit à mort le plus grand nombre; ils furent tous

dispersés et aujourd'hui il n'en reste plus à Mehdia que quelques-uns, qui sont peu considérés et vivent dans la plus grande gêne.

Mohammed-Bey avait à Sousse une cavalerie et une infanterie nombreuses et son autorité était reconnue dans une grande partie du Sahel, mais Kalaâ-Seghira restait fidèle au pacha et à Younès. Le bey Hassine marcha contre cette ville et en fit le siège. Il avait avec lui dans cette expédition Djab Allah bou Farda et un Tunisien nommé Hamouda Ouali. Au cours d'un engagement ces deux individus, qui étaient ivres, pénétrèrent dans les jardins des gens de Kalaâ et se trouvèrent bientôt, avec un troisième personnage, dans un sentier étroit, bordé de cactus, et dont ils ne purent sortir. Le bey et ses troupes s'étant retirés sans avoir réussi dans leur attaque, les gens de Kalaâ revinrent dans leurs jardins et virent ces trois hommes au milieu des cactus ; on courut sur eux, et comme ils étaient hors d'état de se défendre à cause de leur ivresse, on les ligotta et on les fit entrer dans la ville.

On prévint de cette capture le pacha, qui connaissait les intrigues de Bou Farda et de son compagnon. Il envoya à Kalaâ-Seghira des hambas turcs et arabes, chargés de ramener les prisonniers à Tunis. Hamouda Ouali fut conduit à pied et les mains liées jusqu'à la maison du daouletli; quant à Djab Allah bou Farda, il fut mis sur un âne conformément aux ordres du pacha, la tête nue, les pieds attachés ensemble et vêtu d'une simple djebba; il entra à Tunis par la porte Bab-Alioua, en sortit par la porte de Bab-bou-Saâdoun, et fut ensuite conduit au Bardo et incarcéré dans la zendala. Les habitants de Tunis se portèrent en foule pour les voir tous deux entrer en ville. Le lendemain Bou Farda fut extrait de la prison par ordre du pacha, promené autour de la ville, puis conduit à la Casba où des chrétiens, à l'aide d'instruments de forgerons, lui brisèrent les deux bras et les deux jambes; on l'attacha ensuite à la queue d'une mule et on le traîna ainsi dans les rues de la ville et dans les souks, la tête cognant contre chaque pierre; finalement on le jeta sous le vestibule de la porte de Bab-el-Bahar. Il survécut à ce supplice et resta pendant quelques jours à l'endroit où on l'avait mis; sa fille lui envoya une couverture rouge dans laquelle on l'enveloppa et lui fit porter chaque jour de la nourriture. Younès passa peu après en cet endroit et s'écria en le voyant : « Comment! ce chien est encore en vie! » Il ordonna alors de l'égorger et de lui couper la tête, ce qui fut fait.

Le bey Hassine et son fils Ali s'emparèrent de Kalaâ-Seghira, de Djemmal et d'Akouda. Cette dernière ville fut assiégée par des gens de Kairouan, des Djelass et des soldats d'autres tribus, qui livrèrent à ses portes un combat acharné. Se voyant dans l'impossibilité de résister, les habitants envoyèrent au-devant des assaillants les enfants

des écoles, portant au cou les planchettes sur lesquelles on leur enseignait à écrire les versets du Coran. Les soldats du bey cessèrent le combat, mais retinrent auprès d'eux les enfants comme otages. A la tombée de la nuit les habitants s'enfuirent, abandonnant leurs enfants et leurs biens, et laissèrent la ville vide. Les soldats se mirent à piller toutes les maisons. On raconte que le bey trouva à Akouda 2.200 caffis d'orge qu'il fit transporter à Kairouan, ce qui nécessita plusieurs jours de travail.

A cette époque les vivres étaient presque épuisés à Kairouan ; le saâ de Tunis s'y vendait une piastre et demie et la ouiba de blé vingt-cinq piastres. Les gens faibles qui ne purent pas quitter la ville moururent de faim. Ceux qui purent sortir le firent en abandonnant leurs femmes et leurs enfants, mais ils eurent à supporter les plus terribles épreuves, car ils étaient dépouillés par ceux qui les rencontraient. Lorsqu'une troupe venait mettre le siège devant Kairouan, les habitants sortaient la nuit et sollicitaient la pitié des soldats, qui leur donnaient de quoi manger et les laissaient entrer dans le camp où ils recueillaient quelques aumônes, après quoi ils recommençaient à errer dans toutes les directions. Il ne resta à Kairouan que les gens qui possédaient une grande fortune.

Lorsque le bey Hassine avait besoin de vivres ou de quelqu'autre chose, son intendant Darouch lui dressait la liste des gens à qui il devait s'adresser et le bey leur demandait de lui prêter ce dont il avait besoin, s'engageant à le rendre plus tard; si quelqu'un refusait de donner ce qu'il avait, il était mis en prison jusqu'à ce qu'il se fût exécuté. Le bey s'adressa dans les mêmes conditions aux gens de Sousse et de Monastir, puis revint à Djemmal avec son fils Ali, mais il dut livrer bataille aux gens de cette ville sans pouvoir rien obtenir d'eux. Il rentra ensuite à Kairouan, où son autorité diminuait chaque jour; quelques-uns de ses partisans et une partie de sa cavalerie l'abandonnèrent. Sur ces entrefaites arriva Younès avec la colonne d'hiver; il campa près de Kairouan et en fit le siège. Les gens du djebel Ousselat, ainsi qu'un grand nombre d'habitants de la ville, vinrent se joindre aux assiégeants.

Le bey Hassine, trouvant que son fils Ali qu'il avait envoyé auprès de Bou Aziz tardait bien à lui rendre compte de sa mission, donna l'ordre à son fils Mohammed d'aller le rejoindre et de revenir ensuite avec lui, quel que fût le résultat de leur démarche. Le prince Mohammed ne put qu'obéir aux ordres de son père : il désigna quelques-uns de ses amis pour l'accompagner et alla rejoindre son frère, qui était toujours chez Bou Aziz dont il n'avait rien pu obtenir. Il n'y resta que peu de temps et passa avec son frère à Constantine. On dit que Mohammed-Bey entama à cette époque des négociations avec le bey de Constantine, qui lui promit son alliance. Il laissa son frère Ali à Constantine et se rendit à Alger.

XXVII

Les partisans d'Ali-Pacha tentent une razzia infructueuse contre les Djelass.—Younès se rend à Béja avec la colonne d'été.

Younès était vivement préoccupé de la présence à Sousse de Mohammed-Bey, qui gagnait chaque jour en influence et voyait augmenter sans cesse le nombre de ses partisans, et il avait pris ses dispositions pour commencer la lutte contre lui. Le jeune prince, en abandonnant Sousse pour se rendre en Algérie, permit à Younès de diriger ses efforts d'un autre côté et causa ainsi la mort de son père.

Younès envoya à Mesaken et à Akouda une troupe de spahis, pris en partie dans l'oudjak de Béja et commandés par Otsmane-Agha. Les spahis du Kef et leur agha protégeaient Sousse et la mettaient à l'abri des razzias opérées par les cavaliers de l'émir Hassine. On les informa un jour qu'il y avait un coup de main facile à opérer contre les Djelass et les gens qui les accompagnaient, parce qu'ils étaient campés à une grande distance de Kairouan et que le goum de la tribu n'était pas avec eux. Les deux aghas tinrent conseil avec les kahias et les chaouchs, et il fut décidé que l'on dirigerait une razzia contre les Djelass, afin de rendre au pacha et à son fils Younès un service de nature à mériter leur reconnaissance. Tous les cavaliers, spahis et autres, se préparèrent sans retard; mais des gens dévoués au bey Hassine, ayant appris ce que l'on avait décidé de faire, partirent en toute hâte pendant la nuit et arrivèrent à temps pour en informer le bey, qui fit aussitôt tirer avec le plus grand de ses canons dans la direction où se trouvaient les Djelass, afin de leur faire comprendre qu'ils devaient décamper parce qu'un danger les menaçait. En entendant le bruit du canon pendant la nuit, ce qui était tout à fait extraordinaire, les Djelass comprirent qu'il survenait quelque chose de grave, et sur les conseils de l'un d'entre eux ils levèrent les tentes et se dirigèrent avec leurs troupeaux vers Kairouan; ils firent rentrer leurs familles dans la ville et le bey fut heureux de les voir revenir sains et saufs.

Les cavaliers de la tribu se réunirent chez le bey et lui dirent: « Les ennemis, qui doivent venir pour nous razzier au lever du jour, ne savent pas que nous sommes en sûreté dans la ville. L'occasion serait bonne pour envoyer des troupes de cavaliers qui, se dispersant dans toutes les directions et se dérobant aux regards, envelopperaient les assaillants non prévenus et se précipiteraient sur eux à l'improviste. « Le bey approuva ce plan et fit prévenir tous les montagnards réfugiés à Kairouan, qui se joignirent aux cavaliers des Djelass et partirent avec eux. En approchant de l'endroit où étaient

campés auparavant les Djelass, la troupe se divisa en plusieurs pelotons, qui se dissimulèrent de différents côtés en attendant l'ennemi. A la tombée de la nuit les deux aghas avaient fait monter à cheval leurs cavaliers, spahis et autres, et s'étaient mis en route, mais il n'y avait pas accord entre tous ces gens, composés d'éléments très divers, et les spahis ne marchaient qu'à contre-cœur. A l'aurore on arriva au campement des Djelass, mais on n'y trouva que des corbeaux. Les deux aghas tinrent conseil avec les autres officiers: les uns furent d'avis qu'il serait plus prudent de retourner sur ses pas, mais d'autres proposèrent de marcher à la recherche de l'ennemi. On discutait encore lorsqu'une troupe de cavaliers, venant de la direction de Kairouan, se précipita sur eux. Ils s'arrêtèrent pour l'observer, mais presque aussitôt une nouvelle troupe les chargea à leur droite. Les deux aghas et leurs soldats, surpris en rase campagne, furent entourés de tous côtés par des cavaliers qu'ils crurent être au nombre de plusieurs milliers. Otsmane-Agha abandonna les rênes sur le cou de son cheval et s'enfuit, suivi par tous ses gens; il glissa entre les mains de ceux qui le poursuivaient et qui ne réussirent qu'à désarçonner quelques-uns de ses compagnons. L'agha et les spahis du Kef furent entourés de tous côtés et furent tous tués ou faits prisonniers, et dépouillés.

Les spahis de Béja qui furent pris dans cette rencontre durent leur salut aux circonstances suivantes. Lorsque le bey Hassine, vainqueur de l'armée du Fahs, se dirigea vers Tunis et campa près de cette ville, plusieurs personnes sortirent de Tunis et passèrent dans son camp, notamment un koulougli de Béja nommé Younès ben Bezzaïa. Le bey fut ensuite battu au sud de Tunis, comme nous l'avons dit, et vint se réfugier à Kairouan, où le koulougli en question le suivit, fit partie de son entourage et fut apprécié par lui parce qu'il était sympathique et de manières polies. Il eut l'occasion de constater que l'autorité du bey diminuait chaque jour et il se repentit de ce qu'il avait fait, mais il était trop tard et il dut continuer à le servir. Lorsque les spahis de Béja, faits prisonniers dans l'affaire que nous avons racontée, retrouvèrent cet homme qui était leur compatriote, ils se mirent sous sa protection pour échapper à la mort, et il réussit en effet à leur assurer la vie sauve et à les faire entrer dans la ville, où il pourvut à leur nourriture. Il agissait ainsi en prévision de la chute de Kairouan, espérant que s'il était fait prisonnier au moment de l'assaut ces gens intercèderaient pour lui auprès de Younès et de son père, et qu'en tout cas ils ne manqueraient pas de rapporter sa conduite à Otsmane-Agha, ce qui assurerait son salut. Les prisonniers, comprenant ses intentions, lui promirent d'intercéder en sa faveur auprès du pacha et de Younès et de lui faire accorder l'amane. L'homme qui a peur se cramponne à une toile d'araignée. Il ne cessa

de leur rendre tous les services qui étaient en son pouvoir jusqu'au jour où ils quittèrent Kairouan.

Un homme qui avait assisté à cette affaire m'a dit que, lorsque les gens du pacha se trouvèrent entourés par les cavaliers ennemis et à leur merci, ils entendirent une voix qui disait : « Je suis Sahnoun, me reconnaissez-vous ? » Un autre m'a rapporté qu'au même moment, avant d'être désarçonnés, ils avaient vu des oiseaux blancs tourner au-dessus de leurs têtes et qu'ils furent convaincus que c'étaient des saints venus au secours de leurs ennemis. Après avoir tué et pillé à volonté, chacun rentra chez soi.

Après ces événements, on remarqua que des gens de toute espèce, et principalement des zouaouas, ne cessaient de se réunir chez le bey, au nombre de plus de deux cents, et l'accompagnaient chaque fois qu'il sortait. On disait qu'il avait pris vis-à-vis d'eux l'engagement de ne jamais les quitter, quand bien même la ville de Kairouan serait assiégée.

La colonne d'été sortit à l'époque accoutumée et se dirigea vers Béja, sous le commandement de Younès, qui attendit au Bardo de cette ville la fin de la perception de la medjba et des blés d'été. Un jour qu'il était chez les Amdoun occupés à réunir les redevances, il vit une véritable montagne de blé et dit alors : « Ce sont les revenus de ce pays qui entretiennent le royaume. » Il fit de nouveau enlever les ordures auprès des portes et des remparts de Béja, surtout celles par-dessus lesquelles il devait passer pour aller du Bardo en ville, et qui étaient désignées sous le nom de *Zebbalat-el-Maïz.* (1)

Le pacha Ali avait installé à Béja une garnison turque qui était relevée tous les ans. Un jour l'agha turc qui commandait le bordj descendit en ville et vint saluer Younès, qui l'invita à s'asseoir et lui posa diverses questions sur le bordj et les ressources qu'il offrirait en cas d'insurrection. L'agha lui répondit que ce bordj était bâti sur un rocher réfractaire à la mine, mais qu'il était trop petit pour contenir plus d'une dizaine de défenseurs. Younès estimait que ce pays, avec ses habitants et les ressources de toutes sortes qu'il renfermait, pouvait permettre au prince de tenir longtemps la campagne, même s'il était chassé de Tunis par une révolte. Après le départ de l'agha il envoya chercher le caïd de la ville, qui était alors cet Ahmed el Gharbi dont nous avons parlé, et lui donna l'ordre de monter au bordj avec l'amine des maçons pour examiner les moyens de l'agrandir et d'y ajouter des bastions garnis de canons. Le caïd et l'amine examinèrent le bordj et constatèrent qu'il pouvait être agrandi de tous les côtés, notamment du côté de la ville ; on pouvait aussi lui adjoindre un autre bordj semblable à celui du Kef et portant plusieurs étages d'embrasures. Ils rendirent compte de leur examen à

(1) C'est-à-dire « dépôt d'ordures des chèvres ».

Younès, qui donna au caïd l'ordre de préparer la chaux nécessaire et dit à l'amine d'agrandir le bordj en faisant disparaître les maisons voisines; il commanda de faire diligence, et l'on commença la démolition des maisons en attendant que la chaux fût prête. Il insista aussi auprès du caïd pour la disparition des ordures amoncelées autour du bordj.

Comme Béja est une ville très malsaine et que Younès y était tombé malade pour avoir trop mangé de fruits, il s'empressa d'en partir dès qu'il eut réuni l'argent, le blé et l'orge constituant le tribut. Il fit à son père les plus grands éloges de ce pays, qu'il considérait comme le plus grand soutien du royaume, et le pacha, qui s'enthousiasmait facilement, envoya aussitôt un de ses mamelouks pour surveiller spécialement l'enlèvement des ordures; ce travail dura trois années, mais après ce temps on pouvait de Bab-Sebaâ voir le Bardo de Béja.

Younès conserva pendant un an la fièvre qu'il avait contractée à Béja, et les médecins de Tunis le soignèrent en lui administrant des rafraîchissants. Aussi, lorsqu'il revint dans ce pays, fit-il camper son armée à Baltha, à vingt milles de la ville. L'air de cet endroit lui convint et il en parla à son père, en lui vantant la qualité de l'eau de la source qui s'y trouve. Le pacha ordonna aux gens du pays de transporter à une grande distance les pierres qui encombraient le lieu de campement de Baltha, et la population eut à souffrir terriblement de ce travail; puis il fit élever près de la source une construction qu'il appela *Dar-Younès.*

XXVIII

Kairouan est pris après un long siège et saccagé. — Le bey Hassine est atteint dans sa fuite par Younès, qui lui coupe la tête.— Mahmoud-Bey abandonne Sousse et va chercher un refuge à Alger.

Younès resta au Bardo jusqu'à l'époque de la sortie de l'armée d'hiver. A ce moment, il ordonna de faire dresser cent tentes d'askers, et ceux dont c'était le tour de partir n'eurent pas la faculté de se faire remplacer. Il fit sortir les grands canons, s'adjoignit les oudjaks de spahis et les mezarkia et réunit ainsi autour de lui une armée nombreuse, avec laquelle il quitta Tunis et marcha sur Kairouan. Il campa près de cette ville, dont le siège durait depuis plus de quatre ans, et constata que le nombre des défenseurs diminuait chaque jour et qu'elle était réduite à la dernière extrémité. On disait qu'à cette époque elle n'était plus protégée que par le cheikh Sidi Saâd,

qui chaque jour faisait le tour de la ville sur une seule jambe, en répétant : « Je suis Saâd. »

Younès quitta le lieu de son campement habituel et vint s'établir, dit-on, à Djenane-el-Amane. On dit alors au bey Hassine : « Vous voyez que nous n'avons pas assez de troupes pour nous défendre, que nos approvisionnements sont insuffisants et que nous sommes perdus, et vous avec nous. Sortons tous pendant la nuit : la terre est large, et nous échapperons aux malheurs inévitables qui nous menacent. » Le bey leur répondit qu'il avait pris vis-à-vis de Dieu l'engagement de ne pas quitter Kairouan, et qu'il fallait ou bien qu'il ait la tête coupée ou bien qu'il parte de là pour aller s'asseoir sur le trône de Tunis. Les gens gardèrent le silence et se cuirassèrent contre les malheurs, désespérant de leur salut et attendant la mort.

Après avoir établi son nouveau camp, Younès réunit les askers et s'efforça d'exciter leur zèle en leur promettant des récompenses. Chaque jour ils dirigeaient une nouvelle attaque contre Kairouan, dont les défenseurs les accueillaient du haut des remparts à coups de fusil et de canon.

On dit qu'un jour le cheikh Saâd prit des dispositions particulières et sortit de Kairouan en disant aux habitants : « Nous nous retrouverons devant Dieu. » Ils se dirigea vers le camp des assiégeants, marchant sur un seul pied, suivant son habitude, et tourna autour des askers. Les gens de Kairouan, qui observaient son manège du haut des remparts, le voyaient tantôt à droite tantôt à gauche, puis ils s'écrièrent tout à coup que le cheikh Saâd était étendu à terre. Quelques askers s'empressèrent autour de lui et constatèrent qu'il avait été tué d'un coup de feu. On fit part de son décès à Younès, qui ordonna de le laver, de l'envelopper dans un linceul et de l'enterrer; il fut persuadé que la mort du cheikh annonçait la chute prochaine de la ville assiégée. Les habitants de Kairouan, en apprenant cette mort, éclatèrent en sanglots, et de grandes clameurs s'élevèrent dans la ville.

Le siège se prolongeant, la vie devint de plus en plus coûteuse et difficile ; quelques personnes moururent de privations et d'autres abandonnèrent la ville. Le printemps arriva sans amener aucun changement dans cette situation. Le bey Hassine prit l'habitude de monter à cheval et de sortir seul ou accompagné d'un de ses serviteurs ; il faisait le tour de la ville, en restant toujours sous la protection des canons, et se promenait ainsi depuis le matin jusqu'à la nuit. C'est du moins ce qui m'a été rapporté, mais je crois qu'il y a là un peu d'exagération. Chaque fois que quelqu'un venait demander de ses nouvelles, les Djelass répondaient qu'il était en tournée. Il souffrit beaucoup de la prolongation du siège et presque tout le monde finit par l'abandonner.

Six mois après le départ des troupes de Tunis, Younès pria son père de lui envoyer des khodjas chargés de recevoir la solde[1] en même temps que d'autres soldats chargés de relever ceux dont le temps de service était terminé; il exprima en même temps le désir de pouvoir distribuer lui-même la solde aux askers qu'on lui enverrait. Le pacha lui expédia les khodjas et les askers qu'il demandait; ils arrivèrent au camp et les khodjas se présentèrent à la tente de Younès et disposèrent les tables pour le paiement de la solde. Younès voulut que les partants assistâssent en même temps que les arrivants à la paie qui se faisait devant sa tente, pour impressionner les gens de Kairouan par la vue de ce rassemblement exceptionnel de troupes. Les askers qui devaient rester au camp reçurent leur solde et entrèrent sous leurs tentes, puis ceux qui étaient relevés revinrent à Tunis avec les khodjas.

Younès campa ensuite à El-Hattabia, près de la sépulture du cheikh Sahnoun, et ordonna aux askers de pousser les travaux d'attaque jusqu'aux remparts de Kairouan; ils établirent des épaulements à peu de distance des remparts, sous le feu des assiégés. Younès demanda alors à son père de lui envoyer un grand canon et un artilleur habile; le pacha donna des ordres en conséquence et le canon fut amené devant la Casba, où on le monta sur ses roues. On désigna pour accompagner ce canon le bach-kousti Ali ben Chak, de Béja, très expert pour conduire les lourdes machines en montagne comme en plaine. Hommes, chameaux, mulets et chevaux furent attelés à ce canon, qui arriva sans encombre au camp de Younès; on le mit aussitôt en batterie contre la Casba, qui fut bientôt mise en pièces. Les askers s'avancèrent d'épaulements en épaulements jusqu'au pied des remparts, sous lequel ils creusèrent une galerie de mine pendant la nuit. La mine, en éclatant, fit tomber un pan de la muraille, et trente-cinq personnes furent ensevelies sous les décombres; deux seulement survécurent.

Un témoin oculaire m'a raconté que lorsque la mine fit explosion, on vit une portion du rempart voler en l'air par morceaux, avec un bruit semblable à celui d'un tremblement de terre. La ville fut en même temps remplie d'une poussière aveuglante et l'on n'entendit plus, de tous côtés, que des cris, des lamentations et des appels désespérés. Le bey Hassine était à ce moment assis dans sa maison, entouré de ses amis et de ses visiteurs ordinaires, et tous étaient là debout comme au jour du jugement dernier, pendant que les remparts de la ville étaient réduits en poudre.[2]

(1) La solde des troupes turques se payait d'ordinaire à Tunis; c'est pour cela que Younès fait venir des khodjas du Divan chargés d'emporter avec eux la solde des partants, et qu'il a besoin de l'autorisation de son père pour pouvoir distribuer à Kairouan la solde aux arrivants, qui auraient dû la recevoir à leur départ de Tunis.

(2) L'auteur a intercalé après ce passage la phrase suivante : « On dit que la nuit où naquit Younès, le bey Hassine manifesta la plus grande joie et donna un présent au serviteur qui vint lui annoncer cette nouvelle. »

La guerre se prolongea sans répit; chaque fois que les assiégeants prenaient un homme des Djelass, ils l'attachaient à la bouche d'un canon. Les gens du djebel Ousselat vinrent offrir leur concours à Younès qui les chargea d'attaquer la ville du côté de l'est. La situation des assiégés devenait de plus en plus critique, et beaucoup de gens devinrent fous par suite de la faim qu'il leur fallut endurer et de la frayeur que leur causèrent le siège et les combats incessants qui se livraient chaque jour. Quand arriva le mois de mars, qui est l'époque où pousse la laitue, le siège durait depuis un an avec le même acharnement. A cette époque, un saint personnage de Bizerte, se trouvant dans un moment d'extase, avait parcouru les rues de la ville en disant à haute voix: « Sa tête tombera à l'époque de la laitue! » Tout le monde avait cru qu'il était question d'Ali-Pacha, dont l'autorité n'était pas encore solidement assise; mais on comprit bientôt le sens exact de cette prédiction, lorsque le bey Hassine fut tué et eut la tête tranchée au mois de mars, époque où pousse la laitue.

Lorsque Younès vit la Casba détruite, il donna l'ordre aux Ousselatia d'attaquer la porte orientale de la ville, pendant que les askers pénétreraient par la brèche faite dans le mur de la forteresse. Un vendredi matin, les askers et les fantassins se précipitèrent sur la Casba, qu'ils trouvèrent abandonnée. Ils arrivèrent au lieu dit El-Marr, où ils furent reçus à coup de feu par des zouaouas auxquels s'étaient joints quelques habitants; il y eut en cet endroit un certain nombre de tués et de blessés. Pendant ce temps les Ousselatia entraient en ville par l'est et renversaient les habitants qui essayaient de leur barrer le passage. Au fort de la bataille le bey Hassine monta à cheval, accompagné de quelques zouaouas, et se fraya un chemin lentement au milieu des combattants; les askers à coté desquels il passait avec sa troupe détournaient la tête pour ne pas le voir. Il sortit ainsi de Kairouan avec les zouaouas qui l'escortaient, pendant que les vainqueurs étaient occupés à piller et à ramasser les meubles, l'argent et l'or. Les habitants se réfugièrent dans les zaouïas et l'on n'entendit que des hurlements de douleur de plus en plus violents dans les rues et dans les souks. Pendant ce temps Younès se tenait debout devant la poudrière.

On dit qu'en sortant de la ville le bey Hassine fut rejoint par un individu des Drids, nommé Ben Melouka, qui tourna autour de lui en disant: « Où vas-tu et où comptes-tu te réfugier? Dieu t'envoie maintenant la récompense que méritent tes actions, car tu m'as mis en prison injustement. »

Dès que Younès apprit que le bey Hassine était sorti de la ville avec quelques zouaouas et la direction qu'il avait suivie, il partit au galop avec ses aghas, ses hambas et quelques cavaliers et fut bientôt

sur les traces du fugitif. En le voyant arriver le bey mit sa jument au galop, mais elle butta et tomba à terre, entrainant son cavalier. Pendant que le bey essayait de se relever Younès l'atteignit, le renversa à terre, lui mit son pied sur la figure et l'égorgea. Les zouaouas qui l'accompagnaient furent poursuivis par les cavaliers de Younès, qui les tuèrent ou les blessèrent tous. Younès, voyant son oncle mort, ordonna à Otsmane-Agha de lui couper la tête, mais ce dernier refusa, au risque de se faire tuer à son tour. Younès prit alors son propre mouchoir, l'étendit par terre, coupa la tête de son oncle et la mit dans le mouchoir. Puis il monta sur sa jument et revint sur ses pas, tenant à la main le mouchoir contenant la tête coupée. En arrivant au milieu de ses soldats il leur dit : « Mes amis, voilà la tête de l'ennemi. Maintenant, je suis tranquille et vous autres, de votre côté, vous allez pouvoir vous reposer de vos expéditions et de vos fatigues. » Puis il rentra dans le camp, pénétra dans son outak et remit la tête à quelques hambas, qu'il chargea de la porter à Tunis.

La nouvelle de cet événement arriva avant eux à Tunis, où elle provoqua une vive émotion ; tous les habitants se réunirent à la Casba pour voir la tête du bey. Les cavaliers arrivèrent au Bardo et demandèrent au pacha des instructions : il leur dit d'exposer la tête sur la koubba qui servait pour cette usage; on l'y porta, tous les gens la virent et l'examinèrent, puis après une heure on la fit disparaitre.

Après avoir fait transporter à Tunis la tête de l'émir Hassine, Younès donna à un charretier l'ordre d'aller chercher le cadavre du défunt bey et de le conduire à Tunis. Cet ordre fut exécuté, le charretier conduisit le cadavre au Bardo et demanda ce qu'il devait en faire. Le pacha ordonna d'ensevelir le cadavre et la tête dans la tourba réservée à cet effet; le charretier conduisit son fardeau à la tourba où le corps fut lavé, enveloppé dans un linceul et enseveli dans le tombeau qui est placé en dehors de la fenêtre. (1)

Les troupes de Younès continuaient à piller la ville de Kairouan, à faire des perquisitions et à dépouiller les habitants. Les gens qui faisaient partie de l'entourage du bey Hassine couraient les plus grands dangers et étaient recherchés pour être mis à mort. Younès en fit arrêter quelques-uns, qu'il envoya à son père; parmi eux se trouvaient, dit-on, Amar-Bey, Ahmed Chelbi, son fils Ali, Ben Merika, le garde du sceau Mohammed Rezza et un autre personnage dont le nom m'est inconnu. On les amena à Tunis et le pacha réserva à Younès le soin de décider de leur sort. Les autres familiers du bey

(1) On a vu précédemment, au chapitre I, que le bey Hassine avait fait préparer sa tombe entre celle de deux saints personnages, mais qu'Ali-Pacha fit ensevelir en cet endroit son père Mohammed, et que le corps du bey Hassine fut déposé dans un tombeau séparé des trois précédents par une fenêtre grillée.

furent enchaînés et placés sous une tente, d'où on en faisait sortir toutes les heures quelques-uns, qui étaient tués à coups de hache par le chef des bourreaux; on les recouvrait ensuite d'un peu de terre et quelques-uns furent la proie des chiens ou d'autres animaux. Les deux derniers personnages qui restèrent sous la tente furent, dit-on, le koulougli de Béja Younès ben Bezzaïa et le fils de Khalil-Agha. On leur dit que Younès les avait graciés, mais le lendemain il ordonna de les mettre à mort comme les autres. On lui amena aussi plusieurs habitants de Kairouan qui avaient exercé auprès du défunt bey les fonctions d'oukil, d'amine, etc. Ils furent remis comme les autres au chef des bourreaux pour être exécutés.

Par ordre de Younès, tous les habitants de Kairouan durent abandonner cette ville; les gens qui possédaient un cheval s'empressèrent de partir, mais ils tombèrent entre les mains des Ousselatia et d'autres ennemis, qui les dépouillèrent; ils ne purent faire la prière du vendredi qu'après être arrivés dans la tribu des Drids. Younès fit arrêter ceux qui passaient pour avoir une grande fortune et les soumit à la torture; les uns moururent dans les tourments; d'autres firent connaître les cachettes où ils avaient dissimulé ce qu'ils possédaient. Younès fit ensuite démolir les remparts de Kairouan, qui ne fut plus habité que par les hiboux, les corbeaux, les gerboises et les rats; on n'y voyait plus personne, riche ou pauvre, la ville était silencieuse et l'on n'y entendait plus la voix des muezzines. Les gens du djebel Ousselat s'acharnèrent sur la ville et la démolirent. Il est curieux d'observer que le bey Hassine, qui avait rendu Kairouan à la vie, fut cause de sa dévastation. Younès condamna à la prison ou à l'amende tous les habitants de la ville. Ces malheurs survinrent pendant l'année 1153. (1)

Younès revint ensuite au Bardo de Tunis où tout le monde, grands et petits, vint le féliciter. Quand on sut qu'il avait tué son oncle de sa propre main, les gens eurent le pressentiment que Dieu le frapperait d'une maladie incurable, qu'il perdrait connaissance et qu'il aurait constamment besoin des soins d'un médecin. Ce bruit se répandit dans toute la Régence; on en parla d'abord en secret, puis ouvertement.

Après avoir reçu les félicitations de tout le monde, Younès reprit ses audiences accoutumées sans se préoccuper de son cousin Mahmoud, qui était enfermé dans Sousse et vivement préoccupé de la tournure que prenaient les événements. Les habitants de Sousse eurent à supporter à cette époque de terribles épreuves, et ils en arrivèrent à souhaiter la mort comme une délivrance.

Nous avons vu que Mohammed, fils du bey Hassine, avait, pendant son séjour à Sousse, conclu avec Malte un traité de paix, à la suite

(1) Correspondant à 1740-41 de J.-C.

duquel les navires recommencèrent à circuler entre cette île et la Régence. Mohammed-Bey pria son allié de mettre à sa disposition un navire affecté à son usage personnel, et dont le capitaine devrait être à ses ordres au cas où il aurait besoin de passer à l'étranger. Ce navire arriva à Sousse ; il était commandé par un Génois ou un Français. Tantôt le prince l'envoyait en mission, tantôt il le laissait dans le port.

A l'époque où le bey Hassine fut tué et Kairouan dévasté, Mohammed-Bey était déjà parti pour Alger et c'était son frère Mahmoud qui occupait Sousse et disposait du navire en question. Ce prince reçut la nouvelle des événements de Kairouan le jour même de la prise de cette ville. Il sut dissimuler sa douleur et son découragement, mais il résolut de fuir, en se servant du navire dont le capitaine était toujours à ses ordres. Il fit venir cet homme et ils convinrent de simuler une dispute entre eux en présence de plusieurs personnes, après quoi le capitaine s'embarquerait furieux, en faisant connaître son intention irrévocable de partir.

L'après-midi, comme Mahmoud-Bey se trouvait dans la Casba avec quelques personnes, le capitaine descendit à terre et demanda à le voir en feignant d'être de très mauvaise humeur ; il fut mal reçu par Mahmoud qui lui fit une avanie, et il quitta brusquement la salle d'audience en jurant par la Croix qu'il ne resterait pas un jour de plus dans le port. Cette dispute fut vite connue en ville. Mahmoud envoya prier quelques notables de Sousse de monter aussitôt dans une barque et d'aller trouver le capitaine pour tâcher d'amener une réconciliation entre eux. Ils se rendirent à bord du navire et furent reçus par le capitaine, auprès de qui ils cherchèrent à excuser leur maître. Le capitaine feignit de céder à leurs prières et promit par Marie et le Messie d'oublier ce qui s'était passé et de redescendre à terre le lendemain pour aller avec eux voir Mahmoud-Bey. Les notables revinrent rendre compte de leur mission au prince, qui les remercia et les garda auprès de lui jusqu'au coucher du soleil.

Pendant la nuit Mahmoud réunit ce qu'il avait de plus précieux et le donna à porter à un serviteur de confiance. Puis il alluma un feu en face du bateau, signal convenu entre lui et le capitaine, qui fit mettre à la mer une barque et l'envoya se poster dans un endroit fixé d'avance. Le prince attendit que tous ses gens fussent endormis et dit alors à son serviteur de porter sur la barque les objets qu'il lui avait confiés. Les gens qui devaient accompagner le prince étaient seuls éveillés ; ils prirent tous ce qu'ils avaient de précieux et sortirent avec le prince par une porte dérobée. Mahmoud laissa chez lui une feuille de papier sur laquelle il avait écrit : « Aux habitants de Sousse, salut ! Je quitte votre ville maudite ; si vous voulez m'en croire, faites comme moi. » Ils montèrent tous dans la barque,

qui les conduisit à bord du navire, où le prince put enfin se considérer comme en sûreté. On parvint sans encombre à Alger, où leur arrivée fit sensation. Mohammed-Bey, prévenu aussitôt, se porta jusque sur la plage à la rencontre de son frère, et tous deux s'embrassèrent en pleurant. Mahmoud s'installa dans la maison de son frère, et tous deux se firent part de ce qui leur était arrivé depuis leur séparation.

Le matin, les gens de Sousse constatèrent avec surprise que le navire n'était plus dans le port et ils pensèrent que le capitaine, toujours irrité contre Mahmoud-Bey, avait levé l'ancre pour revenir dans son pays. Ils montèrent à la Casba pour prévenir le prince et se firent ouvrir la porte par le portier qui ignorait les événements de la nuit. Ils demandèrent à être introduits auprès de Mahmoud et quelques serviteurs se présentèrent à la chambre à coucher du prince, mais ils constatèrent son absence et revinrent en disant qu'ils n'avaient trouvé que des lits vides et que le prince, ainsi que ses intimes, avaient disparu. Cette nouvelle se répandit aussitôt en ville et l'on comprit que Mahmoud s'était embarqué pendant la nuit sur le navire. La plus grande anxiété régnait partout, car on redoutait la vengeance de Younès.

Lorsque le pacha Ali et son fils apprirent le départ de Mahmoud, ils constatèrent avec plaisir que l'ère des difficultés avait cessé pour eux; ils étaient tranquilles désormais du côté de Kalaâ-Kebira et de Sousse, et la disparition de certains personnages, dont la mort fut décidée, devait enlever leurs derniers sujets d'inquiétude. Younès conservait encore quelques soucis au sujet des ports de Tamkart et de Tabarca,[1] mais le pacha le rassura en le chargeant de faire, avant la sortie de la colonne d'été, une expédition contre ces deux ports.

XXIX

Younès enlève l'île de Tabarca aux Gênois et détruit les établissements français du cap Nègre. — Situation des habitants de Tabarca internés à Tunis. — Travaux de défense entrepris à Tabarca. — Tentative malheureuse des Français pour enlever cette île au bey.

Lorsque la prise des deux ports de Tamkart et de Tabarca eut été décidée, Younès consulta son père sur les moyens à prendre pour s'en emparer, et le pacha lui répondit qu'il se chargeait de combi-

(1) Tamkart est le nom donné par les indigènes au cap Nègre, où existait alors un établissement appartenant à une Compagnie française. Ces deux points, occupés par des étrangers, étaient les seuls de la Tunisie qui échappâssent encore à cette époque à l'autorité d'Ali-Pacha et de Younès.

ner les plans nécessaires. Dans ce but il ordonna au capitaine d'un de ses navires de se tenir prêt à partir au premier signal. Le capitaine appareilla, puis vint prendre les instructions du pacha, qui lui donna une lettre invitant le Divan à mettre à sa disposition un certain nombre d'askers. Lorsque ces soldats eurent rejoint le navire, le pacha dit au capitaine de se diriger sur Tabarca, d'entrer dans le port en feignant d'avoir des réparations à faire à ses agrès, de débarquer ses askers dans la ville et d'attendre là l'arrivée de Younès. Le capitaine se conforma à ces instructions, et en arrivant à Tabarca il jeta l'ancre et plia ses voiles. Les chrétiens du pays vinrent lui apporter des biscuits, de l'huile et de la viande de bœuf, puis se mirent à examiner curieusement le navire. En voyant cela, le capitaine feignit d'être très occupé à coudre, à raboter et à raccommoder ses cordages. En même temps il fit descendre les askers dans la ville, où ils s'empressèrent d'entrer en relation avec les femmes du pays.

Le pacha envoya alors à Younès l'ordre de partir, en lui laissant le choix des gens qu'il emmènerait avec lui. Younès se mit en route pendant la nuit, pour éviter la chaleur du jour, et se dirigea d'abord vers Mateur. Chaque fois qu'il passait près d'une tribu les cheikhs venaient se présenter à lui et prenaient place dans son escorte, en sorte qu'il arriva devant Tabarca avec une troupe nombreuse. En apprenant son arrivée les chrétiens comprirent que c'en était fait d'eux et de la ville, mais ils ne purent rien tenter parce qu'ils étaient pris par mer aussi bien que par terre. Le chef du clergé et les prêtres, ainsi que le capitaine et les notabilités de l'île, montèrent à cheval, vinrent à la rencontre de Younès en portant l'évangile et lui exprimèrent le plaisir qu'ils avaient de le recevoir. Younès les accueillit de la façon la plus affable et leur dit : « Rentrez chez vous, réunissez tout ce que vous avez de précieux et mettez-le dans l'église, car les gens qui m'accompagnent pourraient être tentés de piller autour d'eux. »

Il dit ensuite au capitaine de l'accompagner, mais fit un signe convenu à quelqu'un de sa suite, qui s'empressa d'entrer avant lui dans le bordj avec quelques-uns de ses compagnons. Younès arriva ensuite dans l'île et trouva les askers déjà maîtres des rues et des places; il pénétra à son tour dans le bordj, qui était solidement construit et bien fortifié, et monta dans la pièce la plus élevée, où il se reposa. Les chrétiens, trompés par son apparente modération, prirent confiance et apportèrent tout ce qu'ils avaient de précieux dans l'église, où ils l'enfermèrent en attendant ses ordres.

Sur ces entrefaites arriva Mohammed ben Soultana, portant des clefs, qui fit entendre le signal convenu. Aussitôt les askers et les gens qui avaient accompagné Younès se précipitèrent dans les mai-

sons des chrétiens, dont le pillage commença. Younès donna ensuite à Mohammed ben Soultana l'ordre de pénétrer dans l'église avec les hambas, de prendre toutes les caisses où les chrétiens avaient enfermé ce qu'ils avaient de précieux, d'inscrire ces caisses sur un registre spécial et de les porter sur le navire. Ces instructions furent exécutées et les caisses embarquées; on ne laissa rien dans l'église. Younès fit ensuite partir pour Tunis le navire, sur lequel il fit monter le chef des chrétiens, et Ali-Pacha reçut les caisses en même temps que l'inventaire de ce qu'elles renfermaient.

Cette besogne une fois terminée, Younès déclara que tous les biens des chrétiens étaient séquestrés et fit monter à cheval des hambas avec ordre de faire sortir de Tabarca tous les habitants, femmes, enfants et vieillards, qui durent se mettre en route à pied pour la plupart, conduits par les hambas comme un troupeau de moutons. On était en été et quelques-uns de ces malheureux moururent de fatigue et de chaleur avant d'arriver à Béja.

On les mit d'abord tous au Bardo de Tunis; puis on dit au pacha que la maison d'El Hadj Ali Sebaï, caïd du bey Hassine, qui n'était pas habitée, était assez grande pour les contenir tous. Le pacha leur assigna cette maison comme demeure et leur fit envoyer chaque mois de chez lui les vivres dont ils avaient besoin, en sorte qu'ils n'eurent plus à se préoccuper de leur vie matérielle et se trouvèrent heureux à Tunis. La maison où on les logea était située dans le faubourg de Bab-Souïka et avait été construite par El Hadj Ali Sebaï, à l'époque où il était caïd du bey Hassine dans la presqu'île du Cap Bon. On disait qu'il y avait dans cette maison soixante-dix prêtres. Ces captifs eurent à passer au début quelques jours pénibles, mais à partir de leur installation à Tunis ils eurent une existence agréable et facile.(1)

Le frère d'Ali Sebaï était caïd de Monastir à l'époque où cette ville refusa, comme Sousse et Kairouan, de reconnaître l'autorité d'Ali-Pacha. Un pèlerin de Béja m'a raconté dans quelles circonstances il fut pris à cette époque par les gens de Monastir. Le bateau sur lequel il se trouvait ayant abordé dans ce port, on ne voulut pas le laisser sortir parce que tous les pèlerins qui le montaient étaient originaires de Tunis, de Béja et d'autres pays reconnaissant l'autorité du pacha. On demanda des instructions à Mohammed-Bey, qui répondit qu'il fallait prendre les vivres embarqués sur le navire et laisser les pèlerins libres de rentrer dans leur pays. En recevant ces ordres, le caïd Sebaï monta dans une barque et se fit transporter sur une petite île située près de l'entrée du port; il y fit dresser

(1) Un mémoire sur la prise de l'île de Tabarca, dressé sur la déclaration d'Alexandre Napoly, drogman du cap Nègre, a été inséré par M. Plantet dans la *Correspondance des Beys de Tunis* (tome II, page 324).

une tente pour lui et se fit amener les pèlerins en présence desquels il déplora, avec des larmes et des sanglots, la nécessité où il se trouvait de retenir captifs et de dépouiller des gens qui se rendaient vers le tombeau du Prophète et la Caâba. Les pèlerins restèrent dans l'île pendant que le caïd faisait débarquer leurs effets; il les fit appeler devant lui à tour de rôle et chacun dut donner la description exacte et complète de ce qui était à lui, ainsi que le nombre de sultanis qu'il possédait. Le caïd inscrivit cet inventaire sur un registre et rentra en ville, laissant les pèlerins dans la plus grande anxiété. Peu de temps après on vit arriver dans une barque un ami du caïd, qui criait: « La béchara, pèlerins! » Il leur raconta que le bey Hassine, ayant entendu parler d'eux, n'avait pas approuvé la décision prise à leur égard et avait donné l'ordre de les remettre de suite en liberté en leur restituant tout ce qui leur appartenait. Une heure après arriva le caïd Sebaï lui même, qui paraissait souriant et heureux et fit déposer devant lui tout ce que l'on avait pris sur le bateau; puis il fit l'appel des pèlerins avec la liste qu'il avait établie, remit à chacun d'eux ce qui lui appartenait et ne les laissa partir qu'après avoir reçu l'assurance qu'il ne leur manquait rien. Quelques-uns voulurent lui offrir des pièces d'or, mais il refusa, jurant par Dieu qu'il n'accepterait rien et disant: « Tout ce que je vous demande, c'est de prier Dieu qu'il nous délivre de la situation périlleuse dans laquelle nous nous trouvons. » Les pèlerins se confondirent en remerciements et en prières. Quand tous les effets eurent été restitués les amis du caïd apportèrent à boire et à manger aux pèlerins, qui se séparèrent et rentrèrent chez eux par terre ou par mer. Celui qui m'a fait ce récit passa par Sousse, où il vit Mohammed-Bey, qui ne demanda rien à lui ni à ses compagnons; il rentra ensuite à Tunis où personne ne s'opposa à son débarquement et où Ali-Pacha, informé du retour du navire à La Goulette, n'inquiéta ni le capitaine ni les passagers. J'ai tenu à citer ce fait qui est à l'honneur de la famille Sebaï. Je crois qu'après la prise de Kairouan le Sebaï qui était caïd de Monastir s'enfuit avec sa famille et ses enfants à Tripoli, où il mourut.

Les chrétiens de Tabarca qui furent transportés à Tunis s'habituèrent vite à la nouvelle vie qui leur était faite, et ceux qui savaient un métier se trouvèrent dans l'aisance parce qu'ils n'avaient pas à se préoccuper de leur nourriture. Younès prit pour lui les plus jolies de leurs filles. Pendant qu'il était encore à Tabarca il avait choisi deux jeunes filles qu'il avait fait conduire de suite dans sa maison du Bardo; de retour de son expédition il engagea l'une d'elles à se convertir à l'islamisme; elle céda par peur, il l'épousa et l'on dit que c'est elle qui fut la mère d'Ismaïl, qui vit encore de nos jours à Constantine où il s'est réfugié après avoir abandonné le djebel Ousselat.

La paix ne tarda pas à s'établir entre les Gênois et Ali-Pacha, qui permit aux chrétiens de Tabarca internés à Tunis de partir pour Gênes s'ils le désiraient. Quelques-uns profitèrent de cette permission, mais à Gênes on leur refusa l'entrée de la ville et on les obligea à s'établir dans une île manquant d'eau et où se trouvait un petit village appartenant aux Gênois, près duquel ils durent se construire des habitations. Ils se repentirent amèrement d'avoir quitté Tunis. Ceux qui étaient restés dans cette ville, apprenant que leurs compagnons n'avaient pas été autorisés à rentrer à Gênes et qu'on les avait contraints de peupler une île déserte, se décidèrent à rester à Tunis comme sujets des beys.

Parmi ces prisonniers, toutes les jeunes filles qui paraissaient jolies étaient prises par le pacha ou ses fils. Les jeunes garçons aussi étaient pris par le pacha et élevés avec les jeunes mamelouks; ceux d'entre eux qui se montraient intelligents étaient invités à se convertir à l'islamisme, ils le faisaient en général par peur, après quoi le pacha les faisait circoncire, les nommait Mostefa ou Ismaïl et leur donnait un emploi. L'un d'entre eux, l'agha de Béja Ismaïl, dit un jour que la religion musulmane lui avait porté malheur, et comme on lui demandait des explications il répondit : « La nuit où je me suis converti à l'Islam, j'ai perdu ma mère. »

Après avoir chassé les habitants de Tabarca, Younès fit démolir la ville mais respecta le bordj, où il installa une garnison d'askers de Tunis. Puis il réfléchit que ce bordj, situé dans l'intérieur de l'île, se trouvait dangereusement isolé et que ses défenseurs étaient exposés à un coup de main des chrétiens. Il constata qu'en face et sur la terre ferme se trouvait un bordj abandonné, où depuis longtemps on avait l'habitude de mettre une garnison de zouaouas.(1) Près du bordj des zouaouas se trouvait un endroit élevé où existaient des traces de construction que l'on appelait « Bordj Mouley Hamida » et qui remontaient, je crois, à Hamida el Hafsi. Younès, après avoir examiné cette colline qui est en face du détroit, résolut d'y faire construire un bordj élevé et fortifié, pour y installer une garnison de Turcs. Ce bordj pourrait ainsi défendre celui de l'île, et serait protégé lui-même par l'autre bordj situé sur la terre ferme. Il donna l'ordre aux gens du pays d'apporter la pierre à chaux nécessaire pour la construction.

Avant de quitter Tabarca il fit dire de Bizerte aux Français établis à Tamkart qu'il désirait les voir à une date qu'il indiqua, pour confirmer la paix qui existait entre eux et les musulmans. Tamkart est une presqu'île occupée à une date que je ne connais pas par le

(1) L'auteur a intercalé ici la phrase suivante : « On dit que l'on trouva à Tabarca une histoire de l'île depuis son occupation par les Gênois jusqu'au jour où elle leur fut prise, c'est-à-dire pendant une période de 400 ans. L'occupation de ce pays par les chrétiens est antérieure au gouvernement des Beni-Hafs. »

roi de France, qui y fit construire un bordj et les magasins nécessaires au grand commerce de blé, d'orge, d'huile, de cire et de laine qui se fait de ce point avec toute l'Ifrikia. Le roi y installa un capitaine, un interprète, des secrétaires et des gardiens, et aucun d'eux ne pouvait avoir de femme avec lui. Quand Younès arriva à Tamkart avec ses cavaliers après avoir quitté Tabarca, les Français comprirent qu'ils étaient hors d'état de résister, se portèrent au devant de lui et lui firent leur soumission. Des navires commandés à Bizerte étaient venus le rejoindre; il y fit monter ces chrétiens et les envoya chez le consul de France à Tunis. Il établit ensuite son camp dans la presqu'île, fit réunir tout ce qui s'y trouvait, y compris les canons, et envoya le tout à Tunis sur des sandals. Les cheikhs voisins des Nefza et des Mogods vinrent se présenter à lui avec des vivres, des chevaux et des présents; puis il partit en laissant pour le représenter le caïd Brahim ben Sassi, avec l'ordre de faire démolir toutes les constructions qui avaient été élevées dans cet endroit. Cela se passait en 1154.(1)

Il traversa le pays des Nefza, accompagné du cheikh Dhaïf et des cheikhs des Amdoun, passa avec eux par Fetnassa et arriva au Bardo de Béjà, où il s'installa avec sa suite et où l'on vint lui apporter des vivres de tous les côtés. Pendant son voyage il dit aux cheikhs qui l'accompagnaient : « Méfiez-vous d'Ali-Pacha et n'allez jamais vous présenter à lui, car il ne manquerait pas de vous mettre en prison et il vous serait très difficile d'en sortir. »(2) Les cheikhs furent très heureux de cette marque de confiance et lui baisèrent la main.

Le lendemain de l'arrivée de Younès à Béja on lui fit dire de Tabarca que l'on ne pouvait pas arriver à transformer les pierres en chaux et que chaque fois qu'un four était terminé et qu'on y mettait le feu, les pierres volaient en éclats. Il donna l'ordre aux Oulad-ben-Sassi de réunir les fabricants de chaux et de leur faire exécuter ce travail en leur fournissant l'argent et la pierre nécessaires. Les Ben-Sassi lui ayant demandé comment ils devraient faire transporter la chaux fabriquée, il leur répondit : « Je vous procurerai pour cela des chameaux, mais je vous préviens que si la chaux n'est pas prête et transportée en temps voulu, vous serez broyés dans un mortier de fer. » Les Ben-Sassi réunirent aussitôt tous les fabricants de chaux du pays, leur donnèrent de l'argent et leur recommandèrent de faire diligence.

(1) L'arrivée des Tunisiens devant Tabarca est du 12 juin 1741 et la destruction de l'établissement du cap Nègre du 16 août de la même année, qui correspondent aux 18 rabi-el-aoual et 2 djoumada-et-tsani de l'année de l'hégire 1154.

(2) L'auteur ajoute : « Il eut avec eux le rire du lion » ; c'est-à-dire qu'il se montra avec eux gai et communicatif, mais ses auditeurs ne devaient pas oublier pour cela qu'il pouvait changer d'idée et les maltraiter l'instant suivant, si tel était son bon plaisir. C'est en effet ce qu'il fit dès son arrivée à Béja.

A la tombée de la nuit, Younès se fit présenter tous les cheikhs du Djebel, qu'il connaissait personnellement; il visait particulièrement le cheikh Dhaïf, des Nefza, à cause de sa conduite avec le cadi Ali Chaïb. Quand ils furent tous réunis, il leur fit servir du couscous et de la viande, fournis par les gens de Béja; puis il fit fermer les portes du Bardo à l'heure du maghreb et fit arrêter et enchaîner tous les cheikhs. Mes souvenirs me trahissent et je ne sais pas s'il les mit en prison à Béja ou s'il les fit diriger sur Tunis.

En rentrant au Bardo de Tunis Younès alla d'abord saluer son père, puis rentra dans sa maison et envoya aussitôt à Tunis un hamba chargé de lui ramener l'amine des maçons. Quand cet homme se présenta, Younès lui ordonna de se rendre aussitôt à Tabarca avec les maçons les plus habiles pour commencer les fondations du bordj, dont il lui indiqua les dimensions. L'amine partit avec les maçons, examina le terrain, établit ses plans, commença à faire creuser les fondations, puis laissa sur place les maîtres maçons avec leurs ouvriers et rentra à Tunis pour rendre compte à Younès de ce qu'il avait fait. Celui-ci le renvoya avec des mamelouks munis des instruments nécessaires pour creuser et pour briser les rochers, et de tous côtés des gens arrivèrent pour se mettre à ce travail.

Brahim ben Sassi informa bientôt Younès que la chaux était prête, mais que la peste sévissait sur les chameaux. Younès lui envoya des chameaux avec leurs porte-charges en alfa. On les chargea à Béja de chaux vive en blocs et on les expédia sur Tabarca. Mais lorsque les chameaux étaient fatigués ils transpiraient abondamment et leur sueur, traversant l'alfa et s'infiltrant dans la chaux, la faisait gonfler et éclater en produisant de petites fumées. Quand les chameaux entendaient ce bruit et voyaient cette fumée sur leur dos ils prenaient peur, partaient au galop en lançant leurs jambes de tous côtés et en levant la queue; ils jetaient leurs fardeaux à terre, leur bouche se couvrait d'écume et l'on n'arrivait qu'à grand peine à les maîtriser. Quand on remettait la chaux sur leur dos, elle se collait à leurs flancs et y produisait des plaies dont ils mouraient.

Quand arriva l'époque où devait sortir la colonne d'été, Younès se rendit avec les troupes à Dar-Baltha, d'où il envoya l'ordre de continuer les transports de chaux; tout chameau qui mourait était remplacé, ce qui entraîna des dépenses énormes, et Younès n'arriva à faire terminer le bordj qu'après deux ou trois ans, et après avoir vidé bien des trésors. Lorsqu'il vit toutes les difficultés que présentait le transport de la chaux depuis Béja et les dépenses qu'il occasionnait, il la fit préparer à Bizerte, d'où on la transporta à Tabarca sur des sandals.

Les troupes désignées pour tenir garnison dans l'île de Tabarca arrivèrent et s'établirent dans le bordj; mais les hommes consta-

tèrent qu'ils étaient comme prisonniers dans cette île, d'où ils ne pouvaient sortir et où personne ne pouvait voir ce qui se passait parce qu'alors le nouveau bordj de la terre ferme n'était pas encore terminé; ils firent prévenir le pacha de leur situation et lui exposèrent que si une frégate ennemie venait dans ces parages, elle les ferait prisonniers sans que personne pût leur porter secours. Le pacha leur demanda les dimensions de la passe qui les séparait de la terre et s'informa auprès des maîtres maçons chargés de construire le bordj s'il était possible de la combler. Il invita alors le caïd de Mateur, le cheikh Ben Saïd des Gharaba et le caïd de Béja à faire connaître à leurs administrés que ceux d'entre eux qui iraient travailler à combler la passe de Tabarca seraient exemptés de la medjba pendant une année. Les gens vinrent en grand nombre avec leurs caïds, ainsi qu'Ali ben Saïd avec ses Gharaba. On précipita dans la mer les ruines des constructions anciennes, les pierres du village, les sables et les décombres; les gens fatigués étaient remplacés par de nouveaux arrivants, et l'on travailla ainsi sans répit pendant plus d'un an. Au bout de ce temps la passe se trouva comblée, en sorte que l'on pouvait se rendre à pied sec de la terre au bordj de l'île et que les soldats du bordj pouvaient facilement entrer chez eux et en sortir. Un affaissement s'étant produit dans cette jetée, on avertit le pacha qui répondit en donnant l'ordre de renvoyer chez eux tous les travailleurs. On fut surpris de cette incohérence.[1]

Ali-Pacha décida d'installer deux garnisons dans chacun des deux bordjs et leur assigna la solde accoutumée, ainsi que les fournitures en nature, comme moutons, beurre et lait, nécessaires pour leur entretien. Il dépensa ainsi tous les six mois des sommes énormes en pure perte, car les chrétiens qui étaient installés auparavant dans ces endroits ne lui donnaient aucun sujet d'inquiétude et leurs établissements étaient éloignés de toute habitation. De plus, les gens de toute la région montagneuse du nord tiraient de ce voisinage le plus grand profit, et principalement les gens de Béja. On dit que le cheikh Samadhi tint ce propos : « La prise de Tabarca sera suivie du dépeuplement de Béja, dont la prospérité sera détruite; » et en effet les choses se passèrent ainsi. Auparavant l'once d'argent ne valait dans la Régence qu'une piastre et demie, à cause des pièces d'argent de forte valeur introduites par les chrétiens; après leur départ, ces pièces disparurent et l'once d'argent valut quatre piastres. L'or aussi augmenta de valeur, puis devint rare et disparut. La tribu des Mekna, les Khroumir, les gens de Nahad et les Ouchteta, qui étaient voisins des chrétiens de Tabarca, faisaient avec eux toutes leurs transac-

(1) L'auteur intercale ici la phrase suivante : « Il y avait dans ces parages une grande quantité de corail, et les chrétiens de Tabarca et de Tamkart payaient, pour avoir le droit de le pêcher, des redevances annuelles aux souverains de Tunis.»

tions et se procuraient ainsi de quoi payer leur medjba et toutes leurs dépenses; quand ils avaient besoin d'argent ils n'avaient qu'à mettre leurs enfants en service chez les chrétiens. Après l'expulsion des chrétiens tous ces usages disparurent et les gens du pays se trouvèrent dans le plus grand besoin. Ils nouèrent alors des relations avec le port de Kherz,[1] qui dépendait de l'Algérie et était occupé par des Français, dont le Gouvernement avait conclu un traité de paix avec la Régence. Mais comme ce port était éloigné ils se lassèrent à la longue et cessèrent leurs relations.

Younès, après avoir envoyé à leur consul de Tunis les chrétiens de Tamkart, confisqua tout ce qui se trouvait dans ce comptoir. Le consul de France informa son souverain que le bey de Tunis avait violé la paix et le roi de France ordonna d'armer à Marseille six grands vaisseaux de guerre, qui devaient se diriger sur Tunis pour capturer tous les navires tunisiens qui tenteraient d'entrer dans ce port ou d'en sortir. En apprenant l'envoi de cette expédition, le consul de France eut peur pour sa personne, quitta sa résidence sous un déguisement, accompagné de ses nationaux, et s'embarqua avec eux pour Tripoli, afin d'échapper à la colère de Younès; [2] le pacha en conçut un vif ressentiment. Les navires arrivèrent bientôt, jetèrent l'ancre à Ras-Eddar et se mirent en devoir de bloquer le port; le pacha ne se préoccupa aucunement de leur présence, et comme son étoile montait toujours, cette affaire se termina pour le mieux sans qu'il ait eu besoin de faire aucun effort.

Nous avons vu que le pacha avait fait construire un nouveau bordj à Tabarca avec la main-d'œuvre prise dans toutes les tribus voisines. Il envoya comme administrateur de ce bordj Djafar-Kahia, le plus âgé des mamelouks de son père Mohammed-Bey, et fit désigner par le caïd de Béja deux notaires pour tenir les comptes des dépenses faites à Tabarca et à Tamkart. Ces deux agents se trouvèrent bientôt dans une situation très précaire, parce qu'ils n'avaient pas les moyens de gagner leur vie.[3] Ils prirent alors l'habitude d'aller au port de Kherz, entrèrent en relations avec le capitaine et eurent souvent l'occasion de lui parler de Tabarca et de la possibilité pour les chrétiens de reprendre cette île parce que la garnison en était toujours malade pendant l'été, qu'elle ne dépassait pas d'ailleurs une centaine d'hommes, et qu'en l'attaquant avec le même nombre de soldats on était assuré de la faire toute prisonnière.

(1) Nom arabe de La Calle.

(2) C'est par ordre du roi de France que le consul Gauthier avait quitté Tunis. Cf. PLANTET, *Correspondance des Beys de Tunis*, tome II, p. 330, note 2.

(3) Les notaires tunisiens ne reçoivent pas de traitement fixe et ne sont rémunérés que par le coût des actes passés devant eux. Les transactions ayant cessé dans la région de Tabarca, les notaires nommés à cette résidence n'avaient plus d'actes à faire pour les particuliers et par conséquent ne percevaient plus rien.

Le capitaine du port[1] ouvrit l'oreille à ces propos, jugea l'occasion bonne pour enlever l'île et écrivit dans ce sens à l'officier qui commandait les navires occupés au blocus de Tunis. Cet officier partagea ses vues et eut le désir de s'emparer des Turcs de Tabarca, pour rendre la pareille à Ali-Pacha qui s'était emparé des chrétiens de l'île. Il avait avec lui son fils,[2] qui était dans la force de l'âge, et il lui fit prendre connaissance des lettres du capitaine du port du corail.[3] Le jeune homme exprima le désir d'aller dans ce port pour se rendre compte par lui-même de la situation, ajoutant que si les choses étaient réellement comme le disait le capitaine, il tenterait aussitôt un coup de main sur l'île, pour enlever la garnison et humilier ainsi le bey de Tunis.

Il s'embarqua avec quelques-uns de ses amis sur un grand sandal et se rendit au pont de Kherz, où le capitaine alla à sa rencontre et le fit entrer dans la ville à cheval. Les habitants vinrent se présenter à lui ; il les reçut d'une façon affable et les questionna sur les askers du bordj de Tabarca. Ils lui répondirent que presque tous ces askers étaient malades, que la plupart des gens renfermés dans le bordj étaient des ouvriers qui seraient disposés à lui en ouvrir les portes et que la garnison s'empresserait de fuir dès qu'elle le verrait maître de la forteresse. Il crut à ces mensonges, ne douta plus de la réussite et décida les plus courageux du port de Kherz à se joindre à lui.

Il réunit plus de cent chrétiens, leur distribua des vivres pour trois jours, chargea de poudre et de fusils plusieurs frégates et fit voile vers Tabarca, où il arriva à minuit et débarqua aussitôt avec ses compagnons. La garnison était divisée en deux troupes, dont l'une était enfermée dans le bordj et l'autre était dans l'intérieur de l'île ; la porte du bordj était fermée, séparant ainsi ces deux troupes ; une partie des askers était plongée dans le sommeil.

Le capitaine monta, suivi de ses soldats, dans la direction du bordj. Les hommes donnèrent la chasse aux askers répandus dans l'île, qui se groupèrent et se mirent sur la défensive. Les chrétiens firent une tentative sur le bordj dont les défenseurs n'ouvrirent pas les portes et se mirent à tirer à coups de canons et de fusils dans l'obscurité, causant de sérieux dommages aux assaillants, qui durent battre en retraite vers le sud en échangeant des coups de feu avec les askers de l'île. Leur chef essaya plusieurs fois de les ramener à l'assaut du bordj, mais ils furent chaque fois repoussés.

(1) Fougasse, directeur du comptoir de La Calle pour le compte de la Compagnie d'Afrique.

(2) Le commandant de la croisière était le marquis de Massiac, capitaine de vaisseau, et le coup de main malheureux sur Tabarca fut conduit par le lieutenant de vaisseau de Saurins-Murat, qui ne paraît pas avoir été parent du premier. Ce sont peut-être les marques d'attachement données par le premier au second qui ont fait penser aux indigènes qu'il y avait entre eux des liens étroits de famille.

(3) C'est-à-dire de Kherz ou La Calle.

Pendant ce temps Djafar-Kahia se trouvait sur la terre ferme avec une suite très nombreuse. Plusieurs de ceux qui l'accompagnaient prirent peur et s'enfuirent; pour lui, il monta à cheval avec quelques personnes de sa suite et parcourut pendant toute la nuit le rivage, cherchant à savoir ce qui se passait dans l'île, mais sans pouvoir trouver le moyen de traverser le bras de mer pour se porter au secours de ses compagnons.

Les gens du bordj tiraient des coups de fusils sur les chrétiens, qui cherchaient à fuir de tous les côtés. L'agha du bordj, apercevant les frégates chrétiennes près du rivage, dirigea sur elles ses canons; en voyant les boulets tomber au milieu d'eux, les gens qui montaient ces frégates prirent le large et abandonnèrent dans l'île le capitaine et sa troupe. Ce dernier prit alors peur à son tour et se réfugia avec son secrétaire et son nègre sur un mur très élevé, d'où ils tiraient des coups de fusil sur ceux qui approchaient. Le jour parut sur ces entrefaites. L'agha du bordj fit alors ouvrir les portes de la forteresse et la garnison se précipita en masse sur les chrétiens, qui se rendirent en jetant à terre leurs fusils et leurs armes.

Djafar et les gens restés sur le rivage, voyant que la victoire était restée aux askers occupés à dépouiller les chrétiens de leurs vêtements et de leurs armes et qu'il n'y avait plus qu'à piller et à tuer, s'empressèrent de passer dans l'île. Mais les askers ne voulaient partager avec personne le butin; ils insultèrent les autres et leur adressèrent de vifs reproches, en leur disant : « Quand nous étions dans l'embarras vous nous avez laissés seuls et maintenant que nous sommes vainqueurs vous venez à notre secours; retournez où vous étiez. »

Les askers s'avancèrent vers le capitaine, qui avait été blessé d'après ce que l'on dit, et lui offrirent l'amane : il l'accepta et descendit de son mur. Aussitôt un cheikh des Mekna monta sur sa jument et se mit à galoper jour et nuit jusqu'à Béja, où il se fit donner par le caïd une autre jument sans lui dire le motif de son voyage. Les gens regardaient avec étonnement ce cavalier qui galopait dans la direction de Tunis. Une heure après son passage arriva à Béja la nouvelle de la capture d'une troupe de chrétiens à Tabarca. Le cheikh arriva chez le pacha sans accident, lui annonça les événements qui s'étaient passés et reçut la béchara. Le pacha lui remit des lettres pour l'agha du bordj et pour Djafar-Kahia; il félicitait les askers et l'agha du bordj de leur conduite, leur envoyait des gratifications et les invitait à remettre les prisonniers entre les mains de Djafar-Kahia, qui devait les faire monter à cheval et les diriger sur Béja.

Des askers de mauvaise vie remarquèrent parmi les prisonniers quelques jeunes gens, se livrèrent sur eux à des actes indignes et leur firent supporter les traitements les plus humiliants avant de les remettre entre les mains de Djafar-Kahia.

Quand on amena à ce dernier le capitaine, il le consola et lui fit préparer, à cause de ses blessures, une sorte de palanquin, que l'on mit sur un cheval et dans lequel on le transporta jusqu'à Béja. Là, le caïd renvoya les chevaux, fit le dénombrement des prisonniers et ordonna de les enfermer dans la Casba; ils durent traverser la ville où ils furent un objet de curiosité et de moquerie pour les habitants. Ils ne prononçaient aucune parole. Le caïd leur prépara de nouvelles montures et les envoya au pacha.

Le capitaine du port de Kherz apprit la nouvelle de cette défaite par les gens montés sur les frégates, qui rentrèrent en disant qu'ils avaient dû revenir pour ne pas être coulés à fond et qu'ils avaient laissé leurs compagnons dans une situation désespérée. Le capitaine faillit devenir fou tellement il appréhendait la colère de l'officier dont le fils commandait cette expédition. Il envoya un navire spécial pour informer le malheureux père que son fils était prisonnier des Turcs, l'assurant en même temps qu'il était en bonne santé et que sa vie ne courait aucun danger. L'officier fit demander des renseignements sur son fils au consul d'Angleterre, et ce dernier l'informa qu'il était arrivé chez le bey de Tunis, où il était bien traité et jouissait de la considération de tous. Il lui écrivit de nouveau pour lui demander de faire parvenir à son fils quelques lettres dont il attendait impatiemment la réponse; les lettres furent remises au fils, qui se trouvait au Bardo; il répondit à son père en lui faisant connaître que le bey le traitait généreusement, le couvrait de bienfaits, et qu'il était en relation avec les princes. Le pacha le traitait de cette façon afin d'arriver plus aisément à conclure la paix. En effet, en recevant cette lettre l'officier écrivit au pacha pour lui proposer la paix, à la condition que son fils et les Français qui l'accompagnaient seraient remis en liberté. Le pacha se montra disposé à traiter sur ces bases et écrivit dans ce sens au commandant; des négociations actives furent engagées, les consuls d'Angleterre, de Danemark et d'autres pays se réunirent chez le pacha; la paix fut enfin signée et les chrétiens mis en liberté. Ils s'embarquèrent sur les navires qui levèrent le blocus et revinrent en France, où leur commandant rendit compte au roi de ce qui s'était passé. (1)

La paix fut confirmée et le roi de France envoya à Tunis un nouveau consul, (2) qui présenta de sa part des cadeaux au bey. Ali-Pacha décida d'offrir en retour un cadeau au roi de France; il choisit parmi les plus grands officiers de sa cour des commissaires extraordinaires qui furent chargés d'aller porter ce cadeau. Ils s'embar-

(1) M. Plantet a donné dans la *Correspondance des Beys de Tunis* (tome II, p. 348) une « relation de ce qui s'est passé à l'occasion de l'entreprise de Tabarque » écrite par M. de Gadroy, aide de camp de M. de Saurins-Murat.

(2) François Fort, dont le fils résidait à Tunis et qui fut chargé de négocier le traité de paix signé en 1742 entre la France et Ali-Pacha.

quèrent et allèrent de Marseille à la ville où résidait le roi de France et qui se trouve dans l'intérieur des terres. Ils se présentèrent au roi et lui remirent leur cadeau, qui se composait d'objets de grand prix; ils séjournèrent ensuite pendant quelques jours dans cette ville où ils furent traités somptueusement, puis revinrent chez eux. Voilà ce que j'ai entendu raconter à ce sujet.

XXX

Représailles exercées par Younès contre les koulouglis de Mehdia, de Kalaâ-Kebira, d'Hammamet, de Nabeul, de Ras-el-Djebel et de Béja.

Younès se trouvait à cette époque sur le territoire de Béja, très occupé à faire rentrer les impôts. Quand il revint à Tunis, il se reposa quelque temps dans son palais, puissant et heureux parce que tout lui souriait. Chaque fois qu'il revenait ainsi d'une expédition, les femmes les plus distinguées de Tunis venaient le saluer le visage découvert, parées de fleurs et le visage peint comme des fiancées qui entrent pour la première fois chez leur époux. Lorsqu'une d'elles lui plaisait il lui souriait, elle répondait à son sourire, ils se faisaient mutuellement des agaceries, après quoi elle se livrait à lui. En le quittant elle rentrait chez son époux qu'elle tenait à l'écart pendant tout le temps que duraient ces réjouissances.

Quand l'automne arriva, Younès fit dresser les tentes et convoqua la cavalerie. L'armée se réunit comme d'habitude à la feskia, on chargea les chameaux, puis Younès partit avec ses troupes dans la direction de Sousse. A son arrivée tous les habitants, riches et pauvres, sortirent à sa rencontre et vinrent lui baiser la main, en appelant sur lui les bénédictions du Ciel. Il donna l'ordre à ses compagnons de pénétrer dans la ville et fit annoncer dans le camp que tous les kouloughis, sauf ceux de Bizerte, d'Hammamet et de Porto-Farina, étaient autorisés à quitter l'armée et à retourner chez eux, parce qu'il n'avait plus besoin de leurs services. Ils se levèrent, prirent leurs armes et rentrèrent dans leurs maisons, tremblants de frayeur. Que Dieu les prive de ses bénédictions! Il y avait dans cette armée six ou sept cents kouloughis environ; si ces gens avaient voulu se révolter et se jeter sur Younès, ils auraient pu avoir facilement raison de lui et de ses amis; vainqueurs, ils auraient été les vengeurs du pays, et vaincus ils seraient morts couverts de gloire. Mais les Arabes sont aussi pusillanimes que les étrangers dont ils se moquent dans leurs proverbes. Au lieu de cela ils ne surent que partir par bandes pour aller retrouver leurs pères et mères. Ils rentrèrent chez eux couverts de honte, tout le monde se moqua de leur malheur, ils perdirent leurs fortes soldes et la vie devint pour eux très pénible.

Younès envoya à Mehdia ses hambas, qui firent arrêter tous les koulouglis. Il frappa d'amendes les femmes aussi bien que les hommes et leur enleva petit à petit tous leurs biens jusqu'à ce qu'il les ait ruinés. Pour payer les premières sommes qu'on exigea d'eux ils vendirent leurs immeubles, mais on leur imposa encore de nouvelles amendes, et ils durent se défaire des choses auxquelles ils tenaient le plus. Plusieurs succombèrent sous le bâton, d'autres s'enfuirent et leurs enfants durent abandonner leurs maisons. Younès ne leur laissa pas de repos jusqu'à ce qu'il les ait tous dispersés.

A Kalaâ-Kebira il fit d'abord arrêter le cheikh El Hadj Hassine et l'envoya au pacha Ali, qui le fit torturer et tuer. Younès imposa ensuite une amende aux gens de Kalaâ, qui payèrent ce qu'ils purent, puis implorèrent sa clémence en faisant observer qu'ils étaient ses sujets. Il leur ordonna alors d'abandonner leur village, qu'il fit démolir, et défendit que personne revînt y habiter, à la grande joie des gens de Kalaâ-Seghira. Les malheureux se trouvaient complètement nus et leurs familles souffraient de la faim. Younès fit vendre leurs bestiaux et s'empara de leurs oliviers, chargeant les anciens propriétaires de surveiller la récolte pour son compte, de labourer le terrain et d'exécuter les autres travaux de culture. Il fit aussi ramasser tout l'argent qu'il put trouver dans le village. Les habitants construisirent à côté de leurs anciennes demeures des cabanes pour s'y abriter ainsi que leurs familles. Leur situation était très critique, ils ne trouvaient que difficilement à vivre et beaucoup jonchèrent le sol de leurs cadavres.

Après avoir rempli ses coffres de l'argent ramassé dans le sud, Younès informa son père qu'il avait laissé ses ennemis dans un tel dénuement qu'ils en étaient réduits à se réfugier dans les mosquées, implorant leur pardon. Le pacha lui ordonna alors de se transporter chez les kouloughs d'Hammamet et de leur faire restituer tout ce qu'ils avaient reçu comme solde pendant la paix : « Châtiez-les, lui disait-il, et tirez d'eux le plus d'argent que vous pourrez. » Younès exécuta ponctuellement ces ordres, et les gens d'Hammamet se disposèrent à acheter, pour des sommes dérisoires, tout ce qui appartenait aux kouloughs. Ces derniers furent obligés de vendre ainsi tout ce qu'ils possédaient, leurs propriétés et leurs maisons, au point qu'il ne leur resta plus de quoi nourrir leurs familles. Après avoir été dans la plus grande aisance ils se trouvèrent réduits à la misère et devinrent l'objet de la risée de tous. Ils durent chercher un travail qui leur permît de vivre encore au milieu de leurs concitoyens et durent se résoudre à aller fabriquer dans la forêt du charbon qu'ils venaient vendre en ville.

On raconte qu'un jour où le pacha était occupé à rendre la justice, il se présenta devant lui un jeune garçon à la barbe à peine nais-

sante, les mains noires de charbon, mais dont la misère n'avait pas pu effacer la beauté. Le pacha s'émerveilla de sa grâce, l'invita à lui exposer ce qu'il désirait, et cet enfant lui dit : « Monseigneur, j'avais apporté du charbon de mon pays pour le vendre afin d'avoir de quoi nourrir mon père qui est dans le besoin ; un Turc, après m'avoir frappé par derrière et sur le visage, a pris de force mon charbon et l'a mis chez lui, en sorte que je n'ai plus rien pour mon père et pour moi. » Le pacha lui dit : « Es-tu Arabe ? » Il garda le silence, mais pressé de questions par le pacha il lui dit : « Je suis koulougli. » On dit qu'en entendant ces paroles le pacha se tut, en proie à une vive émotion ; on vit ses moustaches trembler et des larmes tomber sur ses joues. Il releva ensuite la tête, fit rendre à cet enfant l'argent qu'on lui avait pris, envoya chercher le Turc et le fit mettre en prison ; quelques personnes affirment qu'il le fit même étrangler.

A Nabeul, Younès ordonna au caïd et aux cheikhs de lui dresser une liste de tous les koulouglis de la ville. Le caïd, qui leur gardait rancune de leur conduite passée, les porta tous, riches et pauvres, sur la liste qu'il présenta à Younès. Ce dernier mit des hambas à la disposition du caïd, qui les envoya à chacun des koulouglis pour les informer du chiffre de l'amende dont ils étaient frappés ; les notables furent bâtonnés et durent payer ce qui leur était réclamé, malgré les larmes des femmes et des jeunes filles ; les autres durent tout vendre, à n'importe quel prix, jusqu'à leurs animaux, pour s'acquitter de ce qu'on leur réclamait. Quelques-uns s'enfuirent, mais on se saisit de leurs femmes, on les emprisonna, et, sous la menace du bâton, elles durent faire connaître où était l'argent qu'elles avaient caché. Lorsque les koulouglis qui s'étaient sauvés rentraient en secret dans leurs maisons pendant la nuit, ils trouvaient toute leur famille en pleurs. Ils s'adressaient alors à leurs voisins et les suppliaient de leur acheter leurs jardins et leurs plantations, mais tous haussaient les épaules, cachaient leurs figures et rentraient chez eux sans les écouter. Quand ils allaient de l'un à l'autre en insistant, on leur répondait qu'on ne pouvait faire ce qu'ils demandaient de peur de la prison. Parfois quelqu'un se laissait convaincre et offrait 100 piastres d'une propriété qui en valait 1.000 ou même davantage, en ajoutant : « Ce que j'en fais est pour te rendre service, car je n'ai aucune envie de ce qui t'appartient. » Le koulougli remerciait son acheteur et se trouvait riche pour quelques jours, mais alors arrivaient les hambas qui se postaient à sa porte, s'emparaient de lui quand il sortait, l'insultaient, le frappaient à coups de bâton et le jetaient en prison. Pour en sortir, il était obligé de solliciter ses amis de lui acheter le reste de ses jardins ou de ses immeubles au prix qu'ils voulaient bien en offrir ; on faisait venir des notaires qui recueillaient les déclarations des deux contractants, et le vendeur devait verser séance tenante entre les mains du caïd la somme qu'il

venait de recevoir. Quelques koulouglis moururent avant d'avoir achevé de payer leurs amendes; on mit en vente leurs maisons après en avoir expulsé leurs familles, et les koulouglis restés sans asile vinrent s'installer dans celles de ces maisons qui demeurèrent inhabitées. Très peu d'entre eux purent achever de payer leurs amendes sans avoir besoin de vendre leurs maisons. Les plus âgés filaient du lin moyennant un faible salaire et les plus jeunes gardaient les troupeaux. Ceux qui restèrent à Nabeul y vécurent de la façon la plus misérable.

Après avoir ruiné tous les koulouglis du sud, Younès invita le caïd et les habitants de Ras-el-Djebel à lui dresser une liste des koulouglis aisés de cette ville. Les habitants ne voulurent pas être cause de la ruine de gens à qui ils étaient attachés par les liens du sang et ils envoyèrent à Younès une liste contenant des gens portés comme possédant 100, 200 et les plus riches 500 piastres. A cette époque, Younès était déjà rassasié par tout ce qu'il avait amassé précédemment, et il se contenta d'envoyer à Ras-el-Djebel des hambas qui acceptèrent des cadeaux des habitants et ne prélevèrent que les sommes portées sur la liste. Les koulouglis purent payer sur leur revenu, sans avoir besoin de vendre leurs plantations ou leurs maisons, parce que leurs compatriotes n'avaient pas fait connaître leur véritable situation de fortune. Ils conservèrent ainsi leurs biens, et, après la récolte suivante, ils purent rentrer dans les sommes versées à Younès, qui ne leur demanda plus rien dans la suite.

Quand arriva l'été, l'armée partit comme d'habitude dans la direction de Béja. Younès s'installa à l'endroit où il campait d'ordinaire et se fit présenter El Hadj Saïd ben Tliss, qu'on lui avait désigné comme possédant une immense fortune. Il le fit mettre en prison et lui infligea une énorme amende. Ben Tliss commença par dire qu'il n'avait pas de quoi payer, mais sous la menace du bâton il s'exécuta et versa la plus grande partie de ce qu'on lui demandait : tout son blé y passa, ainsi que ses immeubles, ses animaux et ses esclaves; il ne lui resta plus que son cheval. Ses enfants et sa famille le délaissèrent et il mourut bientôt. Il n'avait rien fait pour mériter le traitement qu'on lui fit subir. Younès leva ensuite son camp, descendit à Béja et y fit venir Saïd Kahia, qu'il chargea de se renseigner sur la fortune des koulouglis de Béja. Saïd commença ses recherches, mais presque aussitôt Younès partit pour rentrer à Tunis.

XXXI

Younès s'empare par ruse de Bou Aziz, qui est mis à mort. Révolte avortée d'Ali Bahlaouane.

Après avoir amassé tout l'argent qu'il put se procurer en accablant d'amendes les Arabes et les étrangers, Younès se préoccupa de nouveau de tirer vengeance de tous ses ennemis, et spécialement de son beau-père Bou Aziz, qui s'était livré à des démonstrations hostiles dont il avait tiré profit, et avait su cependant échapper jusque-là à sa vengeance. Younès prépara de longue main une machination qui devait le faire tomber infailliblement entre ses mains.[1] Chaque fois qu'il recevait la visite d'un Arabe ou d'un étranger, de quelque pays qu'il vînt, il le questionnait sur Bou Aziz, lui demandait de ses nouvelles et lui recommandait tout particulièrement, quand il serait rentré chez lui, de transmettre ses salutations à Bou Aziz et de l'inviter à oublier leurs anciennes querelles. Cet homme, une fois rentré chez lui, ne manquait pas d'aller voir Bou Aziz et de lui faire les commissions de Younès. Bou Aziz l'écoutait sans rien dire, mais le lendemain il levait son camp et allait s'installer ailleurs, bien décidé à ne pas se laisser prendre. Il habitait toujours sous sa tente, au milieu de ses esclaves, et ne cherchait jamais à se rapprocher des tentes de l'oued Serrath.

Younès eut connaissance des appréhensions de Bou Aziz et des précautions qu'il prenait pour sa sécurité; il lui envoya alors Mostefa ben Youssef, chef de la famille des Oulad Hassen et oncle maternel de son père, qui portait le *Delaïl el Khaïrat* comme gage de la réconciliation offerte par Younès. Ce vieillard, qui avait cru de bonne foi aux protestations de Younès, se mit en route, arriva dans la tribu de Bou Aziz, entra sous sa tente, lui présenta ses salutations et fut bien accueilli par lui. Après la période réservée aux pratiques de l'hospitalité, il lui remit le *Delaïl el Khaïrat* en lui jurant par tous les versets du Coran que s'il avait entendu quoi que ce fût de douteux sur son compte il aurait refusé de venir le voir, même si ce refus avait dû lui coûter la vie; mais que Younès, après avoir pacifié le royaume et assuré le succès de ses armes, voulait avoir recours à lui pour surveiller le bey de Constantine et le renseigner sur ses agissements afin de pouvoir prendre ses précautions à l'avance en cas de besoin. Il y avait, en effet, un grand intérêt pour lui à avoir l'œil sur le bey de Constantine et sur l'oudjak d'Alger, que ses cousins cherchaient à tourner contre lui.

(1) Mot à mot : « prépara des lacets à perdrix en crins de cheval », c'est-à-dire des lacets solides.

Bou Aziz ajouta foi d'abord à ces assurances, qui lui étaient présentées d'une façon spécieuse; il traita généreusement Mostefa ben Youssef et écrivit à Younès pour le tranquilliser au sujet des Algériens, ajoutant qu'il ne lui était pas possible de se présenter à lui au Bardo parce qu'il avait fait le serment de ne plus entrer à l'avenir dans aucun camp, village ou ville. Puis il monta à cheval, accompagna pendant quelque temps Mostefa ben Youssef et rentra chez lui. Mais le lendemain il fut repris de peur, changea de résidence et mit en campagne des gens chargés de le renseigner sur les mouvements de Younès.

Mostefa ben Youssef revint au Bardo, raconta à Younès ce que lui avait dit Bou Aziz et lui fit connaître combien il appréhendait de se trouver en sa présence. Younès se mit à rire et comprit que l'âne sauvage allait bientôt être pris. Il alla trouver son père, lui communiqua la lettre de Bou Aziz et le pacha lui dit: « Fais ce que tu jugeras bon, mais redouble de précautions. Si tu te décides à aller chez lui, passe d'abord par le Kef, fais venir Farhat, traite-le avec beaucoup d'égards, fais-lui un cadeau de ma part en t'excusant de ne pas lui en apporter un digne de lui, amène indirectement la conversation sur Bou Aziz et dis à Farhat combien tu es affecté de l'injustice de Bou Aziz à ton égard. Farhat ne manquera pas d'aller le trouver aussitôt. Ecris-lui alors une lettre en lui disant: « Pour »
« dissiper les appréhensions que vous pourriez avoir à notre égard, »
« nous vous envoyons notre oncle maternel Mostefa ben Youssef. »
« Quand il sera arrivé chez vous, gardez-le comme otage dans votre »
« tente jusqu'à votre retour. J'espère que dans ces conditions vous »
« n'hésiterez pas à venir échanger avec nous de nouveaux gages »
« d'amitié, après quoi vous pourrez rentrer chez vous sain et sauf. »

Younès suivit ces conseils, fit préparer ses tentes et partit pour le Kef. Farhat ne manqua pas de se présenter à lui comme le pacha l'avait prévu, après quoi il se rendit chez Bou Aziz, resta quelque temps auprès de lui et lui reprocha vivement son attitude injuste à l'égard de Younès. Il était de bonne foi, lui aussi, et ne soupçonnait pas les intentions de ce dernier. Il fit savoir à Bou Aziz que Younès avait décidé lui-même de lui envoyer son oncle Mostefa ben Youssef comme otage pendant le temps de leur entrevue; de plus, pour éviter à Bou Aziz la nécessité de pénétrer dans son campement, ils se rencontreraient dans une tente isolée, placée loin du camp, où ils se trouveraient tous deux seuls pendant l'entrevue à laquelle ils ne se rendraient qu'avec une faible escorte. Farhat ajoutait qu'il se portait garant de sa sécurité, et qu'en agissant comme il le lui conseillait il mériterait la reconnaissance de Younès, qui comptait sur lui pour l'avertir de ce qui se passerait du côté de l'Algérie et qui remplirait ses caisses d'or et d'argent. Farhat lui fit ensuite ses adieux et rentra chez lui.

Après son départ, Bou Aziz lut la lettre de Younès et se décida à accepter l'entrevue qui lui était proposée, à condition qu'on envoyât préalablement chez lui Mostefa ben Youssef comme otage et que le lieu de rendez-vous fût ailleurs que dans le camp de Younès. « Que pourrait-il faire dans ces conditions, se disait-il? Je serai au milieu de mes cavaliers et c'est lui qui aura tout à craindre de moi. » Il écrivit en conséquence une lettre à Younès, pour lui demander Mostefa ben Youssef comme otage. Or Younès avait l'intention de faire périr non seulement Bou Aziz mais aussi Mostefa ben Youssef, et il comptait bien qu'après l'enlèvement de Bou Aziz ses parents ne manqueraient pas de se venger en tuant l'otage qu'on leur aurait abandonné.(1) Les faits ne se passèrent pas ainsi parce que, à quelques jours de là, Dieu rappela à lui Mostefa ben Youssef.

En recevant la lettre de Bou Aziz, Younès donna aussitôt à son oncle l'ordre de se rendre chez ce dernier et lui recommanda de se laisser faire sans protester au cas où l'on voudrait le garder comme otage jusqu'à l'issue de l'entrevue. Mostefa ben Youssef partit de suite et se présenta à Bou Aziz, qui le traita pour le mieux. Quand il parla de rester dans la tente de Bou Aziz comme otage, ce dernier jura qu'il ne consentirait jamais à le laisser derrière lui et qu'il ne serait pas dit qu'il exigerait des garanties pour se rendre auprès du bey. Il demanda ensuite au vieillard d'écrire à Younès qu'il se rencontrerait avec lui à l'oued Remel, à un jour qu'il lui désigna. A partir du moment où il reçut cette nouvelle, Younès fut dans la plus vive impatience; il montait chaque jour dans la tour la plus élevée du Kef et examinait la route à l'aide d'une lunette.

Le jour fixé arriva enfin. Younès fit installer à une grande distance de son camp la tente où devait avoir lieu l'entrevue. Puis il donna l'ordre au bach-hamba de faire monter à cheval tous les hambas turcs; dix seulement étaient destinés à l'accompagner, et les autres reçurent pour consigne de se tenir à cheval à côté de leurs tentes. Après l'avoir vu entrer sous la tente avec Bou Aziz, son mamelouk Mostefa ben Soultana et Haïder-Khodja, ils devaient se rapprocher peu à peu, faire le tour de la tente, puis, dès qu'ils entendraient que l'on s'y disputait, faire feu sur les Hanencha, se jeter sur eux, les mettre en fuite et les poursuivre de façon à les disperser complètement.

Quand Younès aperçut du haut de la tour, à l'aide de sa lunette, les têtes des chevaux qui apparaissaient, il descendit, arriva devant la tente et y entra avec Bou Aziz. On dit qu'on servit devant eux un plat de *makroudhs*.(2) Haïder-Khodja s'assit avec Younès et le cheikh,

(1) L'auteur raconte ici un fait du même genre qui se serait passé à l'époque des souverains Abbassides.

(2) Pâtisserie que l'on confectionne en pétrissant de la semoule avec du beurre; cette pâte, découpée en morceaux ayant la forme de losanges, est ensuite cuite au four.

et Mostefa ben Soultana resta debout; les Hanencha formèrent le cercle à une grande distance. Les hambas turcs commencèrent à se rapprocher de la tente un par un, montés sur leurs chevaux; le bach-hamba leur avait fait ôter leurs burnous pour qu'ils fussent prêts à combattre.

Younès s'entretint quelque temps avec Bou Aziz en mangeant avec lui des pâtisseries. On dit qu'à un moment il l'appela traître. A ce mot Bou Aziz voulut se lever, mais Younès se jeta aussitôt sur lui, ainsi que Haïder-Khodja et Mostefa ben Soultana. En entendant du bruit sous la tente les hambas firent une décharge sur les cavaliers des Hanencha qui s'enfuirent à toute vitesse, poursuivis à coups de fusil, et disparurent aux regards. Les hambas revinrent sur leurs pas, pendant que les Hanencha fuyaient, sans regarder derrière eux, jusqu'au campement de la tribu de Bou Aziz et y apportaient la nouvelle de ce qui s'était passé. Le camp fut levé aussitôt, au milieu des cris et des clameurs, et la tribu entière se dirigea vers le pays désert.

Younès fit ligotter Bou Aziz, lui attacha les pieds et le fit monter sur une mule sellée d'un bât. Il l'emmena ainsi, escorté de sa troupe qui entourait de tous côtés le prisonnier. Pendant ce temps, des cavaliers galopaient nuit et jour pour porter la nouvelle au pacha. Ce dernier était dans sa salle d'audience lorsque les cavaliers entrèrent au Bardo, en criant : *la béchara !* et arrivèrent au galop jusqu'au pied de l'escalier. En les entendant, il se leva avec une telle hâte de son trône qu'il ne prit qu'une de ses pantoufles et sortit avec un pied nu; il s'arrêta en haut de l'escalier, reçut la bonne nouvelle et donna une récompense à ceux qui la lui apportaient.

Lorsque Bou Aziz arriva devant les troupes réunies dans le camp de Younès, il eut peur et se mit à crier : « Younès, accorde-moi l'amane et protège-moi contre ces Turcs ! » Younès lui répondit en riant de ne rien craindre; puis il le fit entrer au milieu du camp et le déposa dans la tente du khasnadar, où il demeura enchaîné. Le lendemain, l'armée se mit en route et se dirigea vers Tunis; Bou Aziz était sur une charrette, les pieds dans des fers et entouré de cavaliers. Quand la nouvelle de son enlèvement se répandit à Tunis, les uns y ajoutèrent foi et d'autres refusèrent d'y croire. Younès entra au Bardo avec la charrette, qui s'arrêta devant la chambre du bach-hamba où l'on fit entrer le prisonnier. Le lendemain on l'exposa sur un banc, au pied du mur de la chambre et près de l'escalier; les gens, qui vinrent en foule de la ville et de la campagne pour féliciter le pacha et son fils, purent voir de leurs propres yeux Bou Aziz, et il ne subsista plus dans le public aucun doute à son sujet. On admira la façon dont la fortune favorisait le prince, qui réussissait dans toutes ses entreprises.

Younès examina avec son père la façon dont il fallait faire périr Bou Aziz, et ils convinrent de lui faire faire le tour de la ville, des souks et des rues, et de le tuer ensuite sur la place de la Casba. Le lendemain, Younès parcourut Tunis à cheval, au milieu de ses hambas. Puis le pacha ordonna de placer Bou Aziz sur une mule avec un homme en croupe derrière lui; on le fit entrer à Tunis dans cet équipage, au milieu d'une escorte de hambas; il parcourut les souks et les places publiques, précédé d'un homme qui criait : « Voilà la récompense des ennemis du royaume ! » On l'amena ensuite sur la place de la Casba, on le plaça sur un cheval qui n'avait pas été monté depuis longtemps, on l'attacha sur la selle pour l'empêcher de tomber, puis les Turcs armés de yatagans se jetèrent sur lui et le mirent en morceaux depuis la tête jusqu'aux pieds. Quelques-uns de ces Turcs ramassèrent sa chair, la firent rôtir et la mangèrent, pensant ainsi montrer leur haine contre les ennemis de leur sultan. D'après ce que je crois, c'est en 1156 [1] que Bou Aziz fut mis à mort. Après lui, les Hanencha ne firent plus parler d'eux. Aucun de ses fils ne prit sa place ni ne chercha à le venger.

Quand arriva l'hiver, Younès partit comme d'habitude avec l'armée; il déployait dans ces expéditions une grande activité, rendait la justice avec sévérité et se faisait craindre de tous les sujets. Quand il apprenait que quelqu'un avait de la fortune, il le dépouillait de tout ce qui ne lui était pas strictement nécessaire pour nourrir sa famille et disait : « Je ne comprends pas que des gens ayant de quoi vivre cherchent encore à augmenter leur avoir. » Il faisait encaisser par ses caïds les amendes, la medjba et les contributions; il rentrait ensuite à Tunis avec ses caisses pleines, remettait à son père le montant de la medjba et gardait pour lui tout ce qu'il avait perçu en dehors.

Il y avait à cette époque à Tunis un Turc pur sang, de haute taille, à la peau blanche, au visage agréable et doué d'une force herculéenne. Il s'appelait Ali Bahlaouane, et tous ceux qui possédaient comme lui une force extraordinaire étaient appelés des *bahlaouanes* [2] turcs. Il n'avait pas son pareil dans l'oudjak de Tunis, et le pacha, ainsi que Younès, aimaient à voir ses exercices. Les jours de fête il descendait au Bardo avec sa troupe, luttait nu devant le prince et son fils et déployait chaque fois une force miraculeuse; il jouissait avec ses compagnons d'une grande réputation à Tunis, et ils se considéraient comme des personnages importants. On dit qu'il amassa ainsi une grande fortune. Il était célibataire, n'avait aucune famille et habitait une chambre dans un fondouk.

L'ambition le tenta; il conçut des projets irréalisables, chercha

(1) 25 février 1743 — 14 février 1744.

(2) Corruption du mot persan *pehlevân*, qui signifie « lutteur » et aussi « héros ».

les moyens de les mettre à exécution, s'ouvrit à quelques-uns de ses compagnons et leur fit jurer fidélité; il réunit ainsi autour de lui quelques ambitieux et devint le chef d'une troupe de plus de trois cents hommes. Ils complotèrent de se rendre maîtres de Tunis en s'emparant par surprise de la Casba, grâce à l'absence du pacha et de Younès qui habitaient au Bardo, en dehors de la ville.

La nuit fixée pour ce coup de main, ils se réunirent en armes sur la place de la Casba. Comme ils tenaient conseil sur ce qu'il y avait à faire, quelqu'un dit : « Si nous nous enfermons dans la Casba, où prendrons-nous les provisions et les munitions nécessaires ? Il n'y a dans la forteresse ni blé ni poudre, en sorte que nous nous serons pour ainsi dire emprisonnés nous-mêmes. Le pacha nous aura à sa discrétion parce que nous n'aurons pas de vivres, et il ne manquera pas de nous prendre et de nous faire périr. » Cette objection les embarrassa et ils décidèrent d'aller demander conseil à ce sujet à un vieillard de grande expérience, qui habitait une chambre dans le fondouk de la mosquée d'El-Kassar. Ils s'y rendirent tous en marchant l'un derrière l'autre. On était alors au milieu de la nuit.

L'un d'eux, profitant du moment où ses compagnons étaient dispersés, se détacha secrètement de la troupe, longea quelque temps les murs de la ville, franchit le rempart et se rendit au Bardo où il demanda à entrer, disant qu'il était Turc et qu'il avait une communication urgente à faire à Younès. Ce prince ne dormait que pendant une petite partie de la nuit et fit entrer l'homme en question; en apprenant de lui ce qui se passait, il se leva vivement de l'endroit où il était, fit appeler le khaznadar, le garde des sceaux et les plus intimes de ses mamelouks, leur dit de faire venir le bach-hamba des Turcs, qui se présenta en tremblant, et lui ordonna de réunir les hambas turcs et de prévenir ceux du pacha. On dit aussi que ce Turc ne se présenta au Bardo qu'après la nouba[1] et au moment où les portes étaient déjà ouvertes; je crois cette version préférable.

Ali Bahlaouane se rendit avec sa troupe auprès du vieillard qu'ils voulaient consulter; ils arrivèrent au fondouk et frappèrent à la porte, qu'on leur ouvrit; Ali se fit indiquer la chambre de l'homme qu'il cherchait et dut déjà, à ce moment, rappeler ses compagnons qui cherchaient à se disperser et à s'enfuir. Quand le vieillard sortit de sa chambre, Ali exposa le but pour lequel sa troupe était réunie et lui demanda conseil. Cet homme ne lui répondit pas un mot et rentra dans sa chambre en lui fermant sa porte au visage. Ali, en sortant du fondouk, ne retrouva plus que quelques-uns de ses compagnons. Il comprit qu'il n'y avait plus rien à faire et que s'il se réfugiait dans

(1) Musique militaire qui jouait au palais du bey à des heures régulières, et notamment au réveil.

une zaouia,[1] il y serait vite assassiné ; il dit alors à ses compagnons qu'ils ne pouvaient échapper à la mort qu'en quittant le royaume et engagea ceux qui lui étaient restés fidèles à l'accompagner. La troupe sortit de Tunis avec ses armes et s'engagea sous les oliviers, en marchant avec une telle vitesse qu'au jour levant elle se trouva en lieu sûr. Ecoutant les conseils de ceux d'entre eux qui étaient des hommes d'expérience, ils quittèrent la route, se tinrent à l'écart de tous les endroits habités, et ne se reposèrent que lorsqu'ils purent se croire hors d'atteinte. En passant près de quelques tentes d'Arabes ils se dirigèrent vers ces tentes et donnèrent aux gens l'ordre de leur apporter du pain, qu'ils attendirent debout; les Arabes eurent peur et apportèrent ce qu'on leur demandait, après quoi la troupe se remit en marche avec ces provisions et arriva chez les Hanencha, où elle s'arrêta quelque temps. Les Hanencha les accompagnèrent ensuite jusqu'à Constantine.

XXXII

Représailles exercées par Ali-Pacha contre les anciens partisans du bey Hassine.

Quand le pacha Ali revint s'installer au Bardo après sa victoire, il se mit à poursuivre avec acharnement les anciens partisans de son oncle, confisquant leurs biens comme nous l'avons rapporté précédemment. Tous ceux d'entre eux qui possédaient encore quelque chose reçurent l'ordre de venir le verser dans ses caisses.

Il se mit aussi en devoir de reviser les règlements du Dar-el-Pacha. Il commença par en interdire l'entrée aux juifs, en les avertissant qu'ils ne seraient plus admis à réclamer le paiement des dettes anciennes ou nouvelles contractées par les soldats, ni à se substituer aux intéressés pour toucher la solde. Or, depuis l'organisation de l'oudjak de Tunis par les Turcs, tous les soldats, même ceux des garnisons de l'intérieur, avaient coutume, lorsqu'ils voulaient se procurer de l'argent, d'aller négocier un emprunt auprès des juifs. Celui dont la solde se montait à cent piastres par an souscrivait un billet de cent dix piastres; le juif lui en donnait cent et se substituait à lui pour le paiement de la solde jusqu'à complète libération de ce qui lui était dû; après quoi le soldat contractait un nouvel emprunt. De cette façon le juif tirait un profit de son prêt, et le soldat, qui touchait sa solde entière par avance, n'avait pas de préoccupation et pouvait en dépenser le montant pour ses besoins et ceux

(1) Les zaouias étaient des lieux d'asile, mais il pouvait craindre que le pacha, pour éviter qu'il s'échappât, ne l'y fît tuer par trahison.

de sa famille. Le pacha décida que personne ne serait admis à toucher la solde aux lieu et place d'un soldat, et que tous, même ceux des garnisons de Gabès ou de Djerba, devraient se présenter en personne pour la recevoir. Ceux qui ne quittaient pas leur résidence pour se présenter au moment voulu étaient privés de leur solde et destitués. Cette mesure fit perdre aux juifs des sommes considérables. C'était là un artifice du pacha, qui savait bien que ceux qui avaient à entreprendre un trop long voyage préfèreraient perdre leurs droits à la solde.

Les hommes inscrits sur les registres de l'oudjak recevaient en plus de leur solde un demi-nasri pour chacun de leurs enfants, et les orphelins étaient inscrits pour un nasri. Le pacha décida que les orphelins devraient se présenter en personne et que les enfants devraient accompagner leur père, quelle que fût leur résidence habituelle. Les orphelins se conformèrent une première fois à cet ordre; mais ils constatèrent que le nasri ne suffisait pas à couvrir les frais d'un seul jour de voyage et ils y renoncèrent. Pour la même raison, les pères renoncèrent à se faire accompagner par leurs enfants.

Il introduisit encore d'autres réformes. D'habitude le chaouch se postait, à midi, au commencement du *souk des Turcs* et appelait les gens à la solde. Le pacha modifia cet usage et mit l'appel au lever du soleil, en sorte que les Turcs domiciliés hors de Tunis étaient souvent empêchés de se présenter à une heure aussi matinale. Ceux qui ne pouvaient pas voyager de nuit pour se présenter à temps perdaient leur solde.

Il ordonna aussi aux khodjas de partir chacun à tour de rôle avec les colonnes, sans pouvoir se faire remplacer, comme c'était jusque-là l'usage, ce qui obligea ceux d'entre eux qui étaient malades, faibles ou habitués à la vie des villes, à abandonner également leur droit à la solde.

Il était admis que ceux qui remplissaient dans les mosquées les fonctions de khodjas ou de lecteurs du Coran et les gens voués aux études de jurisprudence avaient droit à la solde à titre de gratification personnelle. Le pacha la supprima à ceux d'entre eux qui ne prenaient pas part aux expéditions. Ceux pour lesquels on intercéda auprès du pacha obtinrent de se faire remplacer, mais les gens sans appui ni protection durent renoncer à leur solde.

Le pacha prescrivit également de verser au Dar-el-Pacha, pour le paiement de la solde, les économies de toute nature que l'on réalisait dans les prisons. Au cours de la guerre qu'il entretint pendant cinq ans contre son oncle, il eut besoin continuellement de réunir des troupes, et c'est alors qu'il prit les mesures destinées à remplir ses caisses; une fois la guerre achevée et lorsqu'il vit son autorité solidement assise, il supprima la solde des enfants et même celle de leurs pères.

Il dit alors: « Je suis comme le maître d'un jardin qui, debout au milieu de ses choux, leur coupe la tête dès qu'ils grandissent. » Et en effet, il fit mettre à mort des notables, des gens de grande valeur, des savants, des descendants du Prophète, et en général tous ceux chez qui il constatait ou soupçonnait une hostilité apparente ou secrète.

Parmi ses victimes figure l'imam Youssef Bourteghiz, dont nous avons déjà parlé. Il le fit mettre en prison et confisqua la totalité de ses biens. Quand il fut las de le faire souffrir, il fit étrangler une nuit cet homme de bien qui mourut en martyr.

Il mit en prison Seghir Daoud, qui dépensa de fortes sommes pour racheter sa liberté, et versa au pacha 40.000 piastres, sans compter ce qu'il donna d'autre part pour faire intercéder en sa faveur. Lorsque le pacha sut qu'il n'avait plus d'argent, il lui donna l'ordre de rentrer dans sa maison de Tunis et de ne plus en sortir; le cheikh se conforma à cet ordre, rentra chez lui et n'en sortit plus que dans un cercueil.

Ali, fils du cheikh Daoud, s'enfuit à Nabeul et s'y réfugia dans la zaouïa d'un cheikh enterré près de cette ville et qui jouit dans tout le pays d'une grande réputation à cause des miracles qu'il fit même après sa mort. Ali perdit son second œil et devint aveugle; ses enfants vécurent avec lui dans une grande misère et un profond dénûment; il mourut dans la zaouïa et fut enterré à Nabeul. Il avait poursuivi Sidi Achour de son inimitié, l'insultait, l'injuriait et professait pour lui le plus grand mépris; il lui avait même pris de force une maison pour y installer un moulin à grains. Le cheikh s'arrêta un jour devant cette maison, prit Dieu à témoin de l'injustice dont il était victime et lui demanda de maudire celui qui l'avait dépouillé et son père. Dieu exauça cette prière; comme nous l'avons dit, Ali se trouva sans argent pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille, et il fut méprisé par tout le monde après avoir été parmi les puissants. Lorsque Mohammed-Bey et Ali-Bey devinrent les maitres du royaume, ils rendirent à cette famille les biens de Seghir Daoud qui avaient été vendus, notamment le jardin dont nous avons parlé précédemment; mais ce jardin avait été acheté par le fils de Mentchali, des mains de qui on ne put pas le reprendre.

El Aroussi était un homme savant et distingué, qui avait des attaches avec la famille du cheikh Sidi Ahmed ben Arous. Il passait pour entretenir une correspondance secrète avec Mohammed-Bey à l'époque où ce prince occupait Sousse. Le pacha envoya à El Aroussi un homme porteur de lettres falsifiées, soi-disant écrites par Mohammed-Bey. Le messager fut reçu avec égards et El Aroussi lui confia la réponse destinée au prince et lui donna de l'argent et des provisions. Cette réponse fut aussitôt remise au pacha qui en prit

connaissance et constata qu'elle contenait des insultes pour lui et pour son fils. Or le pacha avait coutume, lorsqu'il voulait se venger de quelqu'un, de lui envoyer un huissier à l'air éveillé et au langage agréable et plaisant. Il envoya à El Aroussi ce serviteur qui, en se présentant devant le cheikh, lui baisa la main et lui dit en riant : «Monseigneur, le pacha Ali m'envoie vous chercher parce qu'il désire dîner avec vous; il vous attend dans son jardin, où il compte vous faire égorger et faire hacher votre cadavre.» Le cheikh crut à une plaisanterie et fut persuadé que le pacha voulait lui témoigner des égards particuliers. Il entra chez lui, changea de turban, s'entoura la tête d'un beden neuf, fit seller sa monture et partit, accompagné de son esclave. Il arriva sur la petite place du Bardo, et le pacha, averti de son arrivée, le fit entrer dans son jardin, où il l'attendait assis sur un siège et ayant Younès en face de lui. Il fit asseoir le cheikh, qui lui baisa la main, et, après l'avoir bien mis à son aise, il lui tendit un papier en lui demandant s'il connaissait la personne qui l'avait écrit. Le cheikh ouvrit le papier; en voyant son écriture il perdit contenance, comprenant que l'heure de sa mort était arrivée, et ne put que réciter la profession de foi musulmane. Le pacha donna l'ordre aux mamelouks de le frapper à coups de bâtons, et ils le firent jusqu'au moment où ses vêtements en lambeaux montrèrent ses membres déchirés et couverts de sang. Le pacha le fit alors égorger en sa présence et enterrer dans le jardin. Il fut pleuré par sa famille.

El Hadj Hamouda Ousta-Merad était un des plus notables habitants de Tunis. C'était un homme d'un rang très élevé, doux, charitable, bienveillant avec tout le monde et franc. Il avait pour femme une des deux filles d'Otsmane-Dey, et l'autre avait épousé l'émir Hassine-Bey. Tout le monde parlait de lui comme de l'homme le plus considérable de l'époque, et il avait de nombreux partisans. Sa réputation arriva aux oreilles du pacha; Younès aussi en entendit parler, mais il ne fut pour rien dans son assassinat. Le pacha apprit qu'El Hadj Hamouda envoyait des émissaires à son beau-frère Hassine-Bey, mais il patienta quelque temps. Pour se disculper des accusations de trahison, El Hadj Hamouda venait chaque semaine voir le pacha et lui baisait la main; le pacha le recevait en souriant, mais on ne peut montrer beaucoup de bienveillance aux gens que l'on maudit dans son cœur. La modération du pacha ne dura pas longtemps, car il était tout-puissant et ne pouvait maîtriser ses désirs de vengeance. Un jour, El Hadj Hamouda descendit comme d'habitude au Bardo pour baiser la main du pacha, puis se disposa à rentrer chez lui. Comme il sortait de la salle d'audience, il fut appelé par un serviteur qui lui donna de la part du pacha l'ordre d'attendre à un endroit fixé, parce que le prince voulait lui parler. Il se rendit à

l'endroit indiqué et, comprenant qu'on le retenait prisonnier, il renvoya sa jument et son domestique. Lorsque ses enfants, sa famille et ses amis apprirent cette nouvelle, ils ne purent que pleurer en attendant son retour d'une minute à l'autre. Une nuit le pacha donna l'ordre de l'étrangler, sans redouter la colère de Dieu. Quand il vit venir les gens chargés de l'exécution, Ousta-Merad leur demanda le temps de faire deux prosternations. Il s'adressa ensuite à Dieu, le prenant à témoin de l'injustice flagrante dont il était victime, puis se déshabilla, ne conservant que son gilet, sa chemise, son pantalon et sa chéchia. Les chrétiens s'avancèrent alors et l'étranglèrent; son cadavre refroidi fut ensuite étendu sur une natte.

Le cocher du bey m'a fait le récit suivant : « Le khasnadar El Hadj Mostefa ben Meticha, qui était alors le troisième personnage du royaume, m'envoya chercher, et je me présentai devant lui à l'heure de la prière de la nuit. Il me dit : « Tu seras un chien, fils de chien, si ta charrette n'est pas prête au moment de la nouba.(1) » Je m'en allai et ne pus dormir de la nuit, tant je craignais les reproches et les coups de bâton. A l'heure de la nouba j'attelai la charrette, sortis par Bab-er-Rahiba(2) et trouvai Hadj Mostefa debout dans un endroit désert, ayant devant lui les chrétiens. Je m'approchai pour lui baiser la main et je vis que les chrétiens tenaient une natte dans laquelle était un homme étendu et qu'ils jetèrent sur ma charrette. Comme le mort était de grande taille, sa tête arrivait à l'arrière de la charrette et ses pieds dépassaient la planche servant de siège. Le khasnadar commanda à un de ses mamelouks de monter à cheval, d'accompagner le corps jusqu'au domicile de la famille et de percevoir une khedma(3) de cinquante piastres, dont dix étaient pour moi. Je montai sur la charrette pour la conduire et m'arrêtai devant la porte du Bardo; Hadj Mostefa ouvrit lui-même le cadenas et s'arrêta pour voir passer la voiture. Je continuai mon chemin, accompagné seulement du mamelouk, et lui demandai quel était ce cadavre; il m'apprit alors que c'était El Hadj Hamouda Ousta-Merad, que l'on avait étranglé pendant la nuit. Je marchai jusqu'à l'aube, gravis la pente de Sidi-Abdallah et arrivai près de la Casba. A ce moment, en me retournant pour regarder la charrette, je vis un chat blanc comme du papier qui était assis près de la tête de Hadj Hamouda, pendant qu'un chat entièrement noir se tenait près de ses pieds. Je pris mon fouet et fis mine de chasser le chat noir; quand le fouet le

(1) Musique militaire qui jouait plusieurs fois par jour sous les fenêtres du prince, et notamment le matin au lever du jour.

(2) Porte de Tunis appelée aujourd'hui *Bab-el-Aloudj*. Le charretier sortait donc de Tunis, où il avait passé la nuit, pour se rendre au Bardo.

(3) Lorsque le serviteur d'un fonctionnaire était chargé auprès de quelqu'un d'une mission particulière, il avait le droit de réclamer de celui auprès de qui il était envoyé une rétribution appelée *khedma*, d'un mot arabe qui veut dire « service ». Il en est de même encore aujourd'hui pour les missions dont sont chargés les cavaliers des oudjaks.

toucha, il se retourna vers moi et me regarda avec une grimace si terrible que je fus près de m'évanouir et que je commençai à trembler. Nous étions à ce moment sous les murailles de la Casba. Tout à coup, le chat blanc se mit debout et poussa un cri qui faillit me faire tomber de la charrette, puis il descendit et se dirigea vers la muraille de la Casba ; le chat noir se mit debout également, imita son compagnon et le suivit. J'ai cherché vainement l'explication de cela ; j'ai interrogé à ce sujet des savants renommés, mais aucun n'a pu me donner de renseignement. Après cet incident, j'arrivai à la porte de Sidi Ali Ezzouaoui que je trouvai ouverte : c'était l'heure de la prière du matin. En entrant à l'écurie je passai près d'un homme qui conduisait une mule et des chameaux et qui me demanda le nom du mort. Nous lui répondîmes que c'était Ousta-Merad, étranglé pendant la nuit. Il quitta aussitôt sa mule et ses chameaux et revint sur ses pas, se frappant la tête et criant : « O mon seigneur ! » Il arriva ainsi jusqu'à la maison de ses maîtres, où tout le monde était couché, et se mit à secouer avec force les anneaux de la porte en criant : « Levez-vous ! levez-vous ! Voilà qu'on le rapporte étranglé ! » Tous se réveillèrent et se précipitèrent à la porte, s'égratignant la figure, poussant des sanglots et gémissant sur le malheur qui les frappait. J'arrêtai ma voiture devant la porte et les enfants du mort prirent le cadavre en pleurant. On le mit au milieu d'une chambre et l'on défendit aux femmes de crier et d'élever la voix. Le mamelouk appela alors un des fils et lui demanda les cinquante piastres ; le jeune homme rentra dans la maison sans répondre, apporta les cinquante piastres et referma la porte, tout entier à sa douleur. Je reçus mes dix piastres et nous rentrâmes au Bardo. Le mamelouk rendit compte de sa mission au khasnadar et lui demanda s'il devait garder l'argent qu'il avait perçu. El Hadj Mostefa lui dit : « Chacun se présentera avec ses actions devant Dieu. »

Ahmed el Djedder, cheikh des Hamarna, est un de ceux qu'il trompa par ses serments pour les amener dans des pièges et les faire périr. Il eut l'imprudence de se rendre chez le pacha Ali avec son fils, et c'est la fatalité qui l'y conduisit, car il habitait le désert et ne comptait pas parmi les sujets du pacha, qui ne pouvait rien contre lui. Le pacha lui en voulait parce qu'à l'époque où le bey Hassine sortit de Kairouan pour aller chez les Hammama, Ahmed el Djedder vint à sa rencontre et séjourna chez lui pendant quelques jours. Le pacha en conçut une vive irritation et résolut de se venger. Il attendit pour cela jusqu'à l'époque où Ahmed ben Mami, fils du mamelouk Redjeb, devint caïd de l'Arad. Sur les recommandations du pacha, Ben Mami ne cessa de chercher à capter la confiance du cheikh Djedder, qui persistait à rester à l'écart par prudence. Il finit cependant, en prodiguant les serments les plus solennels, par

gagner la confiance du cheikh, qui se crut appelé à jouir d'une faveur toute particulière auprès d'Ali-Pacha ; il partit en conséquence pour Tunis, accompagné de son fils et du caïd, et se présenta devant le pacha, qui fit emprisonner le père et le fils et donna ensuite l'ordre de les étrangler.

Parmi les gens adonnés à l'étude des sciences et sur lesquels il exerça sa vengeance, il y a lieu de citer Mostefa bel Hadj Hassine Khodja, dont nous avons déjà parlé, Ahmed el Kafi, qui était un homme d'un grand savoir, et le savant jurisconsulte fils du cheikh Ahmed ben Naza. Le pacha, ayant appris que ces trois personnages se réunissaient fréquemment, envoya chercher Mostefa bel Hadj Hassine Khodja, le fit emprisonner et lui ordonna de livrer toute sa fortune. Le cheikh lui donna tout ce que son père avait amassé grâce aux libéralités du bey Hassine, en lui disant qu'il méritait mieux que lui-même d'avoir cet argent. Quand il eut donné tout ce qu'il possédait, le pacha lui demanda encore de l'argent, et sa sœur dut payer une forte rançon pour obtenir sa mise en liberté. Il sortit malade de la prison, resta quelque temps chez lui et mourut peu après. Ahmed el Kafi fut exilé d'abord à Dakhlet-el-Maâouine; (1) on dit que plus tard le pacha, ayant appris qu'il était encore vivant, lui dépêcha quelqu'un pour le tuer. Le troisième resta longtemps en prison, où il finit par être étranglé.

El Hadj Mohammed er Rasaâ avait été obligé, pendant plusieurs années, d'abandonner ses enfants et sa famille, passant en secret d'un endroit dans un autre, pour échapper à la colère du bey Hassine. Après l'avènement d'Ali-Pacha, il reparut à Tunis et se présenta d'abord à Younès, puis au prince, qui le reçut avec égards, le traita généreusement, le fit asseoir à ses côtés et s'entretint en particulier avec lui. Ce Mohammed er Rasaâ appartenait à une très bonne famille ; arrivé à l'âge mûr, il comptait parmi les notaires les plus distingués et était traité avec égards et sympathie par tout le monde. Le bey le nomma notaire de la Ghaba, ce qui accrut encore sa fortune et sa considération, et lui donna une situation plus élevée que celles qu'avaient occupées ses ancêtres. Dans le désir d'augmenter ses biens, il se lia avec Ali-Pacha à l'époque où celui-ci habitait la maison de Ramdane-Bey, et reçut de lui des cadeaux. Une fois devenu maître du royaume, le pacha le fit venir avec lui au Bardo ; il l'entretenait en particulier, et Er Rasaâ lui apprenait les histoires secrètes de la ville. Le pacha le nomma, en remplacement de Hamouda Chahmi, secrétaire du Dar-el-Pacha, et il fut chargé, en cette qualité, du contrôle des fonds et des registres de l'oudjak. Il eut alors une suite, comme les grands personnages, et ne craignit pas de mécon-

(1) Près de Kélibia, dans la presqu'île du cap Bon.

tenter le pacha en marchant sur les traces de Hamouda Chahmi. Le prince eut vent de sa conduite et patienta pendant quelque temps; mais à la fin, poussé par la colère, il lui envoya dire un jour de rester dans sa maison et de ne plus en sortir, sous peine de mort. Er Rasaâ se tint alors du matin au soir dans le vestibule de sa maison, craignant toujours un retour de colère du prince, jusqu'au jour où il fut atteint d'une paralysie de la moitié du corps, dont il mourut.

El Kastalli, originaire d'Andalousie, était hostile au bey Hassine, qui feignit d'ignorer ses sentiments. Quand le pacha fut vainqueur, Kastalli vint le voir et le mit au courant des intrigues de ses ennemis. Le pacha lui dit : « Vous êtes originaire d'Andalousie et riche, suivez l'exemple des autres Andalous » ; il lui fit espérer une belle situation auprès de lui, mais uniquement pour pouvoir lui emprunter de l'argent et lui faire supporter les frais des relations avec Stamboul. Quand Kastalli se trouva sans argent et dans l'embarras, il descendit au Bardo et se présenta devant le pacha, s'excusant et parlant avec humilité. Ceci se passait après le maghreb. Le pacha comprit qu'il venait demander son argent et lui dit : « Sortez d'ici, descendez dans un magasin et reposez-vous. Demain matin vous rentrerez dans votre maison pour ne plus en sortir que le jour de votre mort. Si vous n'obéissez pas, votre cou fera connaissance avec la corde. » Il sortit de la salle d'audience, entra dans une écurie et y resta jusqu'au jour ; puis il revint dans sa maison dont il ne sortit plus, se félicitant d'avoir rompu toute relation avec le pacha. Il mourut peu de temps après.

Ali ben Ahmed el Mami était un homme puissant auprès du bey Hassine, qui l'avait pris comme son ami intime et son khalifat; il rendait la justice en son nom comme s'il était lui-même le bey, et sa puissance était si grande que personne n'en avait eu une pareille jusque-là. Comme tout le monde s'adressait à lui, il en prit de l'orgueil, traita avec mépris les plus nobles personnages et priva de leur solde les infirmes et les orphelins. Dieu le punit en lui envoyant Ali-Pacha et son fils Younès, qui lui enlevèrent le gouvernement de Tunis. Sa sœur, alliée à la famille du pacha, ne put lui être utile dans cette circonstance. Le pacha commença par lui intimer l'ordre de ne plus sortir de sa maison ; sa femme intercéda en sa faveur auprès du prince, qui promit de lui rendre ses anciennes fonctions, mais lui envoya dire ensuite secrètement de partir pour La Mecque. Mami s'empressa de faire ses préparatifs de voyage et de quitter Tunis ; arrivé en Egypte, il tomba malade et mourut.

El Hadj Ali avait été investi des fonctions de daouletli par le bey Hassine, qui le revêtit du caftan et l'éleva aux plus hautes dignités. Il devint très puissant et acquit une influence toute particulière. Il contribua puissamment à la victoire d'Ali-Pacha en lui soumettant

la ville et les faubourgs, et c'est grâce à son appui que ce prince put entrer à Tunis. En récompense, le pacha étendit ses pouvoirs et fit épouser sa fille par son fils Mohammed-Bey. Puis le prince se tourna contre lui et oublia les promesses qu'il lui avait faites, sans avoir d'égards pour les liens qui l'unissaient à son fils. Il finit par lui donner l'ordre d'aller habiter dans le village de Mateur, et fit préparer une charrette où El Hadj Ali monta en versant des larmes. A Mateur, on lui désigna une maison qu'il devait habiter, sous la surveillance de gardiens. Il s'installa dans cette maison et prit le lit. Quand il s'ennuyait trop, il s'asseyait devant sa porte sur un banc de pierre; comme il était seul et étranger au pays, les gens ne lui témoignaient aucune considération. Son séjour à Mateur ne se prolongea pas et il mourut bientôt, empoisonné, dit-on, par ordre du pacha.

Ali-Pacha fit périr en grand nombre ceux qui s'étaient montrés ouvertement les partisans de son oncle. Si vous demandez à l'amine des tissus en poil de chèvre le nombre des cordes fournies pour les exécutions, il vous répondra : « Pendant la deuxième année du règne d'Ali-Pacha, j'en ai fabriqué 4.000 au moins; dans la suite, les demandes de cordes devinrent plus nombreuses, et je n'ai pu en noter le nombre. » A la moindre velléité de démarche hostile, le pacha faisait arrêter et emprisonner tous les gens qui, de près ou de loin, pouvaient être soupçonnés, et quand il était fixé sur la culpabilité de l'un d'eux, il le faisait torturer : on lui brûlait le corps avec des fers rouges, on le frappait jusqu'à ce que ses chairs en lambeaux montrassent ses os à nu, et s'il n'était pas mort après cela, on creusait un trou et on l'enterrait vivant sous les décombres. Le pacha disait : « Les gens de l'Ifrikia sont en révolte continuelle et ils ne cherchent qu'à se nuire les uns aux autres; Dieu m'a envoyé pour les punir. » Il ne cessa de confisquer les biens, d'emprisonner les gens et de les assassiner que le jour où sa destinée s'accomplit et où il fut étranglé à son tour.

XXXIII

Dépenses faites par Ali-Pacha pour élever des constructions et pour enrichir sa bibliothèque

On dit que lorsque le pacha, abandonné par tous ses serviteurs, fut pris et amené devant le bey de Constantine, ce dernier lui mit les fers aux pieds, le fit déposer sous une tente et lui envoya dire de livrer ses trésors pour racheter sa vie. Il répondit qu'il avait vidé ses caisses en élevant de hautes constructions et dépensé son argent pour des canailles qui l'avaient abandonné.

Il aimait beaucoup la lecture et avait lu dans les livres des descriptions merveilleuses de la *Zohra* [1] de Cordoue, en Andalousie. Il conçut le projet d'élever, lui aussi, des constructions dignes d'exciter l'admiration, fit venir les principaux architectes et leur dit qu'ils ne pourraient plus travailler que pour lui pendant le reste de leur vie, ainsi que les peintres, sculpteurs, maçons et menuisiers habiles dans leur art. Il fit creuser par les chrétiens les fondations de nouveaux édifices et fit démolir par eux ceux qu'avaient élevés les princes, ses prédécesseurs.

La première construction qu'il fit élever est la *Koubbet-el-Khadrâ,* [2] sur le même modèle que la Zohra de Cordoue. Il employa un grand nombre d'artisans à ce travail, qui fut rapidement mené. Chaque fois qu'il allait constater l'avancement des travaux, il faisait démolir les parties qui ne lui plaisaient pas et donnait des instructions aux ouvriers pour les faire reconstruire d'après ses plans. Il dépensa ainsi des sommes incalculables, et la koubba ne fut achevée qu'à grand'peine.

Il s'occupa ensuite de la *Mahakma* où il rendait la justice. Il la fit démolir du haut en bas, y compris les chambres servant aux hambas, et fit construire une autre salle sur un plan nouveau. Il fit apporter les plaques de marbre qu'on y voit encore et fit faire des carreaux de faïence ornés de dessins nouveaux. Quand les murs de la mahakma furent terminés, il les couvrit à sa guise de marbres, de faïences et de plâtres sculptés. Il ordonna aux fabricants de faïences de faire pour lui des carreaux contenant plusieurs des noms de Dieu en peinture vert de plomb et entrelacés sur les quatre faces ; ses ordres furent exécutés et l'artiste à qui il s'adressa lui présenta une œuvre d'art remarquable. Il ajouta encore à la mahakma des embellissements inconnus jusqu'alors et notamment un plafond en planches couvert de peintures admirables ; les gens admis à entrer dans cette salle n'avaient jamais rien vu de semblable. En cours de construction il fit également démolir toutes les parties qui ne lui plaisaient pas, ce qui l'entraîna à d'énormes dépenses. Il fit ensuite installer dans cette salle, pour les secrétaires, des bancs en noyer artistement travaillés, et fit venir du pays des chrétiens un trône où il s'asseyait pendant les séances et qui lui coûta des sommes folles. Les gens qui ont vu en détail toutes les beautés de cette salle en parlent avec plus d'enthousiasme encore que moi.

(1) Le mot *zohra*, qui signifie « beauté », est le nom donné à la mosquée de Cordoue. Commencée par Abderrahmane en 770 et achevée par son fils Hicham, elle était décorée au dedans et au dehors avec une incroyable somptuosité et passait pour le chef-d'œuvre de l'architecture musulmane. On dit qu'on y allumait 4.700 lampes pour la prière du soir, et que dans certaines circonstances on en allumait plus de dix mille. Après la conquête de Cordoue par Ferdinand, elle fut consacrée au culte chrétien et subit, en 1523, des modifications malheureuses qui lui ont fait perdre tout son caractère.

(2) Palais voisin du Bardo, qui n'existe plus aujourd'hui.

La première fois qu'il y rendit la justice, la pluie tomba sur la terrasse et filtra à travers le plafond. Dans sa colère il faillit tuer tous les ouvriers qui y avaient travaillé ; puis il fit démolir ce toit qui lui avait coûté si cher et en fit construire un nouveau. Tant que dura ce travail, il rendit la justice dans la salle ordinaire de ses audiences, et j'ai eu moi-même l'occasion de l'y voir.

Tous les ouvriers d'art les plus habiles, les peintres et les dessinateurs vinrent des pays étrangers offrir leurs services au pacha. Les plus intelligents des ouvriers de Tunis, surtout les peintres, imitèrent leur travail et firent pour le prince des peintures, des dessins et des figures admirables, en sorte qu'il n'eut bientôt plus besoin de recourir aux artistes étrangers.

Lorsque la construction de la mahakma fut achevée suivant ses désirs, il fit démolir la porte de cuivre du palais et la fit remplacer par une porte nouvelle. Il fit construire aussi la salle réservée aux audiences royales, ainsi que les deux autres salles dont les portes sont en face l'une de l'autre, au nord et au sud, et fit placer sur le palais un debbouz (1) de fabrication arabe. Il fit restaurer également sa maison d'habitation située sur la place et dépensa pour ces constructions des sommes considérables.

A l'époque de son retour avec les Algériens, il séjourna quelque temps à la Kalaâ du Kef. Comme il regardait un jour le fort, en compagnie d'Ibrahim Khasnadji, ce dernier lui dit : « Si ce fort était à Alger, il serait bien fortifié et nous ne craindrions plus les chrétiens. » Cette phrase resta gravée dans la mémoire du pacha, et, lorsqu'il fut le maître de royaume, il envoya des architectes au Kef et leur ordonna de construire autour de la ville des remparts capables de la protéger contre une attaque. Les maçons partirent et tracèrent une ligne de remparts autour de la ville. Il y avait aux alentours de nombreuses plantations appartenant à des particuliers ; le pacha, consulté, donna l'ordre de couper ces arbres malgré les propriétaires et de commencer la construction, pour laquelle il envoya l'argent nécessaire. On commença le travail, au cours duquel on jeta à terre les maisons et tout ce qu'on rencontrait. Le pacha hâta l'achèvement de ce rempart, pour lequel il dépensa des sommes énormes. Il ne tolérait à ce sujet aucune observation de ses amis, qui blâmaient sa conduite et trouvaient inutiles ces dépenses et la destruction des plantations et des maisons. « Ce rempart, disaient-ils, ne peut être d'aucune utilité aux gens du Kef, car il est placé dans un pays désert et entoure un village composé seulement de maisons en terre. Les habitants, d'autre part, sont de pauvres gens, toujours transis de froid et de faim, de pauvres bergers ne sachant que conduire leurs

(1) Tige ornée de boules de métal que l'on place comme ornement au sommet des édifices terminés par des coupoles.

troupeaux de bœufs, impropres au service militaire et incapables de se faire à eux-mêmes du bien ou du mal. On ne comprend pas la peine que se donne le pacha pour enfermer ces gens dans des constructions solides et durables.» El Hadj Mostefa ben Meticha était de ceux qui pensaient ainsi, mais il n'osait pas parler dans ces termes au pacha.

Ce dernier tourna ensuite son attention sur Bizerte, où, depuis son avènement au trône, il allait tous les ans passer quelques jours pour se distraire, en compagnie d'un de ses fils. Les anciens princes du pays, craignant un coup de mains des chrétiens sur Bizerte, dont le port était accessible aux goélettes et aux frégates, avaient laissé la ville sans défense; en sorte que si les chrétiens s'en étaient emparés ils n'auraient pu s'y fortifier, et les musulmans n'auraient eu qu'à se précipiter en nombre et à entrer de tous les côtés pour chasser et tuer leurs ennemis. On raconte, en effet, que Bizerte avait jadis un rempart et que, les chrétiens s'étant emparés de la ville, le roi de Tunis n'avait pu les en chasser qu'après une lutte qui lui avait coûté beaucoup d'argent et d'hommes, après quoi il fit démolir le rempart. Le pacha ne s'arrêta pas à ces considérations. Il fit venir des architectes et leur ordonna de tracer autour de la ville un mur dont il fixa la longueur et la largeur. Il mit à leur disposition les ressources nécessaires, fit creuser les fondations, apprêter la chaux et commencer la construction. On mit trois ans pour achever ce rempart, où se trouvaient de distance en distance des tours. On fit des ponts à l'endroit où le mur devait couper la mer. Quand tout fut terminé, la ville se trouva enserrée de tous les côtés. On rapporte qu'un des habitants dit un jour : «Nous avons été dans le repos et le bien-être et nous n'avons pas connu la contrainte jusqu'au jour où le rempart nous a entourés. Maintenant, nous sommes prisonniers et nous n'avons rien gagné en échange. Ce mur nous a séparés de nos champs et de nos plantations, et Bizerte y a perdu de son ancienne réputation. Plût à Dieu que ce rempart n'eût jamais été construit!»

Il fit restaurer les remparts de Béja, qui étaient démolis en partie et encombrés par des amoncellements d'ordures; les habitants mirent plus de deux ans à déplacer ces ordures. Lorsque Younès eut attiré l'attention de son père sur cette ville, le pacha ordonna d'en agrandir la citadelle, comme nous l'avons rapporté précédemment; il voulut ensuite faire entourer les deux faubourgs par un mur, mais ce travail ne fut effectué qu'en partie.

Il envoya aussi des ouvriers au djebel Ousselat pour y construire des maisons, des écuries et aussi, dit-on, des citernes. Il y fit restaurer les ponts placés sur le parcours des routes et qui étaient démolis.

Pendant ce temps, il ne cessait de faire construire au Bardo, qu'il entoura de tous côtés d'un fossé profond. Sur le bord intérieur du

fossé et en avant du rempart, il fit élever un mur léger qui faisait le tour du palais, avec des meurtrières pour faire passer les fusils et des embrasures pour les canons. Il ménagea dans ce mur trois portes : les deux premières au sud et à l'ouest, aux endroits où il en existait déjà, et la troisième au nord. Le Bardo, avec ses fossés profonds, ses hautes murailles et ses canons, se trouva si bien défendu que si l'Ange de la Mort avait eu l'idée de se présenter à la porte, il n'aurait pu trouver le moyen d'y pénétrer.

Il envoya examiner les remparts du Kef après leur achèvement, et, comme on lui dit qu'ils n'étaient pas très élevés, il ordonna de construire au-dessus un mur léger, avec des meurtrières et des embrasures qu'il fit garnir de canons amenés de Tunis. Il fit placer aux ouvertures du rempart des portes en fer. Comme aucun écoulement n'avait été aménagé pour les eaux de pluie, ces eaux se portèrent toutes vers un même point de la muraille et des infiltrations se produisirent dans les fondations, si bien qu'un jour l'eau démolit cette partie du rempart, emportant les pierres et la terre, et qu'une grande fissure apparut. Le pacha, informé de ces dégâts, fit aménager les fondations en cet endroit.

Il fit construire à Tunis la medersa qui se trouve à Haouanet-Achour[1] et y consacra des sommes considérables. Il la dota de propriétés, de maisons et d'immeubles de grande valeur et la constitua habous au profit des talebs malékites. Lorsque le cheikh Abdallah Soussi quitta Kairouan, à l'époque où s'y trouvait le bey Hassine, il vint à Tunis et fut présenté au pacha, à qui il plut et qui le nomma professeur dans cette mosquée avec un traitement régulier. C'est encore lui qui est actuellement cheikh de cette medersa.

Le pacha dépensa beaucoup d'argent pour agrandir, creuser et consolider la nouvelle feskia qui se trouve au sud de Bab-Alioua, près du cimetière de Djellaz. Il fit creuser et recouvrir la conduite qui y amenait les eaux, en sorte qu'après chaque pluie la feskia se trouvait remplie. Ce travail fut d'une grande utilité aux gens de Tunis.

On doit compter parmi ses œuvres les plus méritoires la construction de la grande feskia dite *Bahira,* située au nord de Bab-Saâdoun. Aucun prince n'en avait encore fait creuser d'aussi grande ni d'aussi large, et lorsqu'elle se remplissait, les gens de Tunis avaient de l'eau pour plusieurs années, sans avoir besoin d'aller en chercher dans d'autres feskias. La construction et les travaux d'adduction d'eau coûtèrent des sommes considérables. A l'époque où Dieu envoya les sauterelles sur la ville de Tunis, un grand nombre tomba dans la feskia; le pacha ayant ordonné de les ramasser de peur que

(1) Le quartier dit *Haouanet-Achour* est celui où se trouve actuellement la rue Achour.

l'eau n'en fût corrompue, on ne trouva pas d'autre moyen que de mettre à l'eau deux sandals qui évoluèrent sur la feskia pendant plusieurs jours en ramassant les sauterelles, jusqu'au moment où le vol se transporta ailleurs. Lorsqu'on regardait cette feskia du haut de la Casba, elle avait l'aspect d'un véritable lac.

Il fit construire la medersa située en ville, près de la maison Ramdane-Bey et sur le chemin conduisant à la maison qu'il occupait lui-même ; il l'orna de faïences, de plâtres sculptés et de peintures, et la constitua habous au profit des talebs malékites. Avant que la construction fût achevée, il y installa comme cheikh le savant docteur Mohammed Chahmi. Il le congédia ensuite et le remplaça, l'année de l'arrivée des Algériens, par le cheikh Messaoud el Maghraoui, imam à Béja, qu'il fit venir exprès de cette ville. Quand les deux fils du bey Hassine rentrèrent à Tunis, ils destituèrent le cheikh et le remplacèrent par un autre. Le pacha dota cette medersa d'immeubles et de propriétés suffisantes pour assurer son entretien.

Il fit installer à la medersa située près du Dar-el-Pacha une grille en cuivre, encastrée dans des plaques de marbre provenant du pays des chrétiens. Derrière cette grille et dans l'intérieur de l'édifice il fit poser une vasque en marbre remplie d'eau douce et trois gobelets attachés à la vasque par des chaînes de fer, en sorte que les passants altérés pouvaient se servir de ces gobelets pour puiser dans la vasque et étancher leur soif. Le fond de la vasque était percé de trous d'où l'eau jaillissait et remplissait le bassin dès que le niveau y baissait. Je crois que cette eau provenait d'une citerne située dans l'intérieur de la medersa. Cette fontaine rendit de grands services, et il y avait foule pour y boire, parce que cet endroit de la ville est très fréquenté.

Il fit élever non loin de là une tourba, une medersa et une mosquée. La tourba, qu'il fit construire à grands frais, était surmontée d'un dôme immense et décorée à l'intérieur de marbres de couleur d'un grand prix, de carreaux de faïence ornés de dessins aux couleurs pures et brillantes et de plâtres sculptés. Ce monument avait un grand cachet de beauté et inspirait l'admiration ; c'est là qu'il fut enterré. Pour la medersa et la mosquée, il fit venir du pays des chrétiens des colonnes en marbre noir et couvrit les murs de carreaux de faïence portant de superbes dessins bleus et blancs. Il constitua ce monument habous au profit des talebs hanéfites, et le cheikh appartint à ce rite. Tous les gens attachés à cette medersa avaient des appointements élevés, assurés par le revenu d'immeubles de grand rapport ; il désigna des gens chargés de son entretien et de celui de la midha, et consacra de fortes sommes à la restauration du puits, dont le débit fut accru. Il fixa aussi des traitements et des redevances de charité au profit des gens chargés de lire le Coran

dans la tourba et la medersa. Ces deux monuments étaient situés dans le plus beau quartier de la ville, près de la Djamaâ-Zitouna dont ils n'étaient séparés que par la petite rue dite *Zenkat-er-Rebaâ.* La première personne que l'on enterra dans la tourba fut son fils Slimane, pour qui elle avait d'ailleurs été spécialement construite.

Près de la tourba de Slimane il fit élever une autre medersa à laquelle il donna le nom de ce prince, avec l'argent duquel elle fut construite, dit-on ; elle coûta très cher, mais ce fut la plus belle de la ville. Il la constitua habous pour les talebs malékites et y installa comme cheikh Mohammed el Ghourbani ; il la dota de propriétés et d'immeubles d'un revenu suffisant pour assurer son entretien et celui du cheikh et des talebs qui la fréquentaient.

Il ordonna de démolir toutes les maisons attenantes au rempart, même celles qui appartenaient à lui ou à ses fils ; cet ordre fut exécuté, de telle sorte qu'en partant de la Casba, on pouvait faire le tour complet du rempart sans rencontrer d'obstacle. Ce travail une fois achevé, il fit creuser par les habitants, entre le rempart et les maisons de la ville, un fossé dont il indiqua la profondeur. Quand le fossé fut terminé, le pacha monta à cheval, entra dans Tunis et fit le tour intérieur du rempart. Il se montra satisfait, mais ordonna d'augmenter la profondeur du fossé, ce qui fut fait. A la suite de cela, les portes d'un certain nombre de fondouks, de maisons et d'écuries se trouvèrent condamnées, parce que l'on n'aurait pu y accéder que par des escaliers ; quelques-unes finirent par tomber en ruines. On avait commencé à creuser ce fossé au commencement du règne du pacha, mais il ne fut achevé que longtemps après.

Il ordonna ensuite de restaurer le rempart, et surtout la base, en le couvrant d'une couche de chaux et de sable, et recommanda avec instance à l'oukil chargé de ce rempart de veiller continuellement à sa réparation et à son entretien. En voyant l'activité déployée à ce sujet par le pacha, les habitants furent persuadés qu'il agissait ainsi parce qu'il s'attendait à un débarquement des chrétiens à Tunis sous son règne ; en réalité, le pacha ne faisait que céder à son engouement pour les constructions et les embellissements.

Il décida de construire une feskia à Kalaât-es-Senam et y envoya dans ce but des maçons, auxquels il remit beaucoup d'argent. Des gens mal intentionnés se rendirent chez le bey de Constantine et lui dirent que le pacha avait l'intention d'élever une forteresse sur le territoire de son voisin, dans le but de s'emparer ensuite du pays. Le bey lui envoya dire d'abandonner ses projets de construction, parce qu'il n'avait rien à voir sur le territoire algérien. Le pacha n'insista pas et envoya aux maçons l'ordre de cesser leur travail et de revenir chez eux, ce qu'ils firent aussitôt.

Il fit réparer et relever le rempart de Bordj-el-Amri[1] et remettre les puits en état; il chargea ensuite un mamelouk de veiller spécialement sur ce bordj. En résumé, chaque fois qu'il avait l'occasion de séjourner dans un endroit, il y faisait édifier quelque chose, et s'il ne trouvait rien à construire, il faisait agrandir ou réparer ce qui existait.

Lorsqu'il rentra à Tunis en quittant le Bardo de Béja, il envoya dans cette dernière ville l'amine des maçons, un Andalous nommé El Balanko, qu'il chargea d'examiner quelles constructions nouvelles on pourrait y faire, en lui donnant à ce sujet plein pouvoir. Balanko se mit à démolir les anciens édifices pour les remplacer par de vastes constructions de différentes formes, à peindre les toits, etc.; on vit alors accourir de tous côtés les peintres et les tailleurs de pierres. Il construisit un palais pour Slimane-Bey; puis, lorsque le pacha vint avec la colonne d'été et s'installa au Bardo, l'amine se présenta et lui dit : « J'ai l'intention de vous construire une salle de justice, ainsi qu'une habitation bien aérée pour votre famille, à qui le climat malsain de ce pays ne convient pas. » En parlant ainsi, il n'avait pas en vue l'intérêt du pacha, mais son intérêt propre, et il ne voulait pas laisser échapper l'occasion de gagner de l'argent, de commander et d'acquérir de l'influence. Le pacha approuva fort ce projet, laissa à Balanko l'argent nécessaire pour les constructions et rentra à Tunis. Après son départ, l'amine se mit à démolir et à reconstruire pendant toute une année, et acheva enfin la construction de la salle de justice et de la maison d'habitation, qui était élevée sur caves. Il ne serait pas possible de faire le compte des charrettes employées à transporter les pierres et les poutres, des pierres taillées par les maîtres-maçons, du travail des peintres, des bois, des planches, du plâtre et de la chaux qui furent consommés. Des sommes énormes furent ainsi gaspillées pour élever ce palais dans un endroit désert, éloigné de toute habitation, et où il ne pouvait être d'aucune utilité. Le sol était dallé en marbre du pays des chrétiens, et chaque dalle était estimée à cinq piastres; on les apportait sur des charrettes, et l'on peut penser combien il y en eut de volées ou de brisées pendant le voyage. Aujourd'hui déjà on voit ces constructions tomber en ruines : les toits sont brisés, les murs penchent et les chambres sont démolies; les habitations sont vides et celui qui les a fait élever est mort.

Lorsque le pacha devint le maître de la Régence, il eut à sa disposition la bibliothèque de son oncle, l'émir Hassine, mais il ne la trouva pas suffisante. Il aimait travailler avec les gens les plus compétents et lisait lui-même beaucoup. Lorsqu'un auteur exposait une question compliquée en s'appuyant sur les ouvrages qui font

(1) A 37 kilomètres au sud-ouest de Tunis, sur la route de Medjez-el-Bab.

autorité, le pacha s'enquérait de ces ouvrages et les faisait rechercher dans toute la Régence; s'il les trouvait, il les faisait copier aussitôt par les nombreux copistes qui travaillaient sans relâche et uniquement pour lui. Chaque fois qu'ils avaient fini de copier un ouvrage ils le lui rendaient, et il ne manquait jamais de le retourner exactement à son propriétaire.

Comme il trouvait les relieurs de Tunis insuffisants, il envoya chercher à Stamboul des relieurs qui travaillaient pour le sultan, et deux d'entre eux, de la plus grande habileté dans leur art, se rendirent en effet à son appel. Il les installa au Bardo, leur alloua de quoi subvenir à tous leurs besoins et leur donna à relier surtout des commentaires du Coran, des recueils de hadits et des ouvrages de lexicologie. Ils lui firent des reliures encadrées de filets d'or à l'extérieur et à l'intérieur, que l'on ne pouvait se lasser d'admirer.

Il envoya au Caire une mission chargée spécialement de lui rapporter des ouvrages rares et que l'on ne trouve que dans les bibliothèques royales. Quand il ne pouvait pas acheter un de ces ouvrages, il envoyait des cadeaux à celui qui le possédait, se le faisait prêter, en faisait prendre copie, le renvoyait à son propriétaire et faisait richement relier l'exemplaire qu'il s'était ainsi procuré.

Ayant entendu parler de l'ouvrage du cheikh Saâd, intitulé *Hachiet ala el Kachaf*, (1) il le fit rechercher dans son royaume, mais on ne put le trouver, et comme on lui dit que cet ouvrage n'existait qu'à la mosquée de Sainte-Sophie, à Stamboul, il chargea El Hadj Hassine el Baroudi, jurisconsulte hanéfite des plus distingués, d'aller à Stamboul pour se le procurer et lui donna tout ce dont il pouvait avoir besoin pour ce voyage. El Baroudi partit, fit les recherches nécessaires à Sainte-Sophie et dépensa des sommes énormes pour faire copier cet ouvrage, qu'il rapporta au pacha.

Il consacra beaucoup d'argent à des achats d'ouvrages. Il avait donné l'ordre au crieur public des livres de n'en vendre aucun sans le lui avoir montré; quand l'un d'eux lui plaisait, il l'achetait, et s'il était ancien, il le faisait copier et relier et le mettait dans sa bibliothèque. Plusieurs personnes lui apportèrent des ouvrages rares de tous les pays, et il les payait toujours généreusement. Il envoya au Maroc, et notamment à Fez, Merakech et Mékinez, des gens spécialement chargés de faire des acquisitions pour sa bibliothèque.

(1) C'est-à-dire « Glose sur le *kachaf* ». Ce dernier mot, qui signifie « qui éclaire, qui explique », est le titre du célèbre commentaire du Coran écrit par Zamakhchari, philosophe *moutazélite* ou rationaliste, né à Zamakhchar, dans le Kharezm, le 27 redjeb 467 de l'hégire, et mort à Djordjania, dans la même province, le 8 doul-hidjé 528. Il fit le pèlerinage de La Mecque et séjourna si longtemps dans la ville sainte qu'on finit par l'appeler *Djar-Allah*, c'est-à-dire « le voisin de Dieu ».

Le cheikh Saâd ed Dine, auteur de la glose en question, était originaire de Teftazane, village du Khorassan; né en 712 de l'hégire, il vécut jusqu'en 791. On a de lui, outre le *Hachiet el Kachaf*, deux ouvrages de rhétorique. C'était un élève du célèbre jurisconsulte Fakhr er Razi.

Il fit venir du pays des chrétiens un menuisier de grande réputation, et cet homme confectionna pour lui des armoires à livres très remarquables, ornées de peintures rouges et noires sur fond d'argent ou d'or, qui excitaient l'admiration générale. Le même ouvrier lui fit des caisses et des garde-robes ornées de peintures de différentes couleurs à la façon des chrétiens.

Il avait du goût pour l'histoire et envoya à grands frais jusqu'à Fez quelqu'un chargé de lui rapporter les ouvrages historiques d'Ibn Khaldoun, en treize volumes. Il nomma un conservateur chargé de veiller spécialement à l'entretien de sa bibliothèque. Lui-même aimait beaucoup la lecture, et il lisait jour et nuit, qu'il fût à Tunis ou en voyage. Il avait une prédilection particulière pour le *Kamous*.

Quelques jours après qu'El Hadj Mostefa ben Mohammed eut perdu son père, qui était khodja du Divan, le pacha lui envoya dire par un hamba qu'il désirait lui parler et qu'il devait accompagner le hamba, en apportant avec lui le *Kamous*. Mostefa, en recevant cet ordre, rentra chez lui, prit l'ouvrage demandé, monta sur sa jument, arriva jusqu'au Bardo, se présenta devant le pacha et se tint debout après lui avoir baisé la main. Le garde du sceau s'approcha alors et lui dit de le suivre dans sa chambre pour y attendre que le pacha pût s'occuper de lui. Il se rendit dans la chambre en question et y attendit des instructions. Il passa ainsi une première nuit ; puis le lendemain le pacha donna audience, mais ne lui permit pas de s'y présenter, et il passa dans sa chambre une seconde nuit. Il demanda alors s'il était prisonnier et on lui répondit que oui. Quand le garde du sceau se présenta devant le pacha et lui rapporta ce qu'avait dit Mostefa, le pacha lui répondit : « Dis-lui de nous restituer l'argent que son père a volé au Dar-el-Pacha et de ne pas nous mettre dans la nécessité de le bâtonner ou de le brûler au fer rouge, car c'est un citadin incapable de supporter la douleur. S'il refuse d'obéir, il ne doit accuser que lui-même de ce qui lui arrivera. » Le garde du sceau rapporta les instructions du pacha à Mostefa bel Khodja, qui envoya dire à sa femme et à ses enfants de creuser dans un endroit qu'il leur indiqua et de lui envoyer la petite cruche du Maghreb plombée qu'ils y trouveraient, pour lui permettre de se racheter. Les enfants creusèrent et trouvèrent la cruche qu'ils vinrent lui apporter au Bardo ; il la remit au garde du sceau après l'avoir ouverte devant lui et le supplia de donner au pacha l'assurance qu'il ne possédait pas autre chose, sans quoi il l'aurait donné de suite. Le pacha, lorsqu'il reçut la cruche, qui était pleine de sultanis, la vida devant lui, puis la remplit de nouveau et la reboucha en présence du garde du sceau qui ne soupçonnait pas qu'une seule personne pût ramasser autant d'or. Il fit dire ensuite à son prisonnier que la fortune de son père était encore plus considérable et qu'il devait

dire à ses enfants de lui apporter le reste. Le garde du sceau revint trouver Mostefa bel Khodja, qu'il connaissait depuis longtemps, et lui dit : « Le bien mal acquis ne profite jamais. Vous vous êtes d'ailleurs montré bien peu adroit en n'emportant pas avec vous cet argent lorsque vous êtes allé à La Mecque ; vous vous trouviez à ce moment à l'abri de la colère du prince et il ne pouvait rien contre vous ; si vous vous étiez fixé dans les deux villes saintes, vous auriez pu y jouir tout à votre aise de cette fortune dans le pays de vos aïeux; vos enfants et votre famille auraient été vous rejoindre; vous auriez mené une vie heureuse et vous seriez mort en vrai croyant. » (1) L'autre lui répondit que l'on ne pouvait rien contre la fatalité. Le garde du sceau ajouta alors que le pacha ne se contentait pas de ce qu'il lui avait donné. El Hadj Mostefa était de constitution faible et ne savait supporter aucun malheur; il était de plus fils unique et avait été gâté à cause de cela par son père et sa mère. Quand il sut ce qu'avait dit le pacha, il envoya prévenir sa femme, sa sœur et ses enfants de ce qui s'était passé, en ajoutant qu'il n'avait plus rien à donner au prince. Sa famille lui envoya des bijoux valant plusieurs milliers de piastres, que le pacha reçut après les avoir fait estimer et peser. Après avoir donné ces bijoux, El Hadj Mostefa supplia et pleura, certifiant qu'il n'avait plus que sa maison et qu'on pouvait la prendre, pourvu qu'on le mît en liberté. Le pacha dit alors à ses secrétaires : « Qui d'entre vous veut acheter la maison de Mostefa bel Khodja ? » Ali ben Abdellatif l'acheta et l'on rédigea immédiatement l'acte de cession. La famille d'El Hadj Mostefa abandonna cette maison, alla s'installer en face, dans une autre maison plus petite, et elle eut à supporter de dures privations. Lorsque le pacha vit que Bel Khodja n'avait plus ni argent, ni biens, ni bijoux, il le remit en liberté ; le malheureux revint à Tunis et alla rejoindre sa famille; il sortait de sa maison pour aller au café, revenait chez lui et fumait du tabac pour passer le temps. A l'époque du renversement du pacha et du retour des deux beys, il crut qu'il pourrait rentrer en possession de sa maison, mais son espoir fut déçu. D'ailleurs cette maison changea de propriétaire, et le secrétaire qui l'avait achetée dut la quitter malgré lui.

Le pacha ne cessa de réunir continuellement des livres, qu'il achetait ou faisait copier dans le pays ou à l'étranger, et tous ceux qui lui plaisaient étaient reliés avec des ornements d'or et d'argent. Ses bibliothèques se remplirent ainsi d'ouvrages richement ornés; il ne regardait pas pour cela à la dépense, quand même on lui demandait 1.000 piastres pour un seul ouvrage. Au moment où le pays se sou-

(1) Le fait pour un musulman de se retirer à La Mecque, afin d'y finir ses jours dans les pratiques pieuses, est considéré comme des plus méritoires, et celui qui agit ainsi est assuré d'entrer au Paradis.

leva contre lui, il réunit tous ses ouvrages précieux et les prit avec lui dans la Casba, espérant qu'ainsi ils seraient en sûreté; mais ils furent pillés, déchirés ou vendus à vil prix, parce qu'on n'en connaissait pas la valeur.

Le cadi de Béja, qui habitait dans la maison de Mérouane, à Bab-el-Djazira, m'a raconté le fait suivant : « Le jour où fut tué le pacha, me dit-il, je me trouvais avec plusieurs autres personnes devant la maison de Mérouane, quand vint à passer devant nous un palefrenier monté sur un de ces chevaux noir foncé que Mohammed-Bey avait fait venir du pays des chrétiens; le cheval portait un bât avec un zembil recouvert de la cape du palefrenier. Ce dernier déposa le zembil dans l'intérieur du vestibule de Mérouane, qui l'examina, puis sortit et m'appela. J'entrai avec lui dans le vestibule; il me dit de découvrir le zembil, et après l'avoir fait je fus ébloui des choses merveilleuses qu'il contenait et dont je n'avais jamais vu les pareilles. C'étaient des livres que je me mis à examiner; ils étaient de demi-format, avec encadrements en or, d'un prix inestimable. Le palefrenier me dit qu'il y en avait trente ou quarante en tout. Je lui demandai le prix, et il me dit qu'il voulait un sultani pour chacun et qu'il était disposé à céder le tout pour trente sultanis. J'étais stupéfait d'admiration, mais fort embarrassé, parce que je ne possédais pas un sultani. Je demandai au palefrenier de me faire crédit jusqu'à ce que j'aie pu réunir la somme nécessaire, mais il refusa, et j'ignore ce qu'il fit de ces livres.

Abdelkader er Rachahi el Ksantini habitait Tunis et avait des prétentions à la science. Lorsque les soldats algériens pénétrèrent à Tunis, il lia connaissance avec quelques-uns de ses compatriotes de Constantine, qui lui donnèrent pour rien les livres qu'ils ramassaient au pillage de la Casba. Après avoir réuni ainsi un grand nombre d'ouvrages précieux, il se rendit avec sa famille au camp des Algériens et quitta ensuite le pays en même temps qu'eux, de peur qu'après leur départ on ne voulût le dépouiller de tout ce qu'il avait amassé.

XXXIV

Traits du caractère d'Ali-Pacha. — Il excite contre l'oudjak d'Alger El Hadj Mohammed ben Kour Abdi, qui part d'Egypte avec une armée et est tué à Tripoli. — Premiers dissentiments entre le pacha et son fils Younès.

Ali-Pacha se montrait tour à tour intelligent et sot, juste et tyrannique, circonspect et imprudent, instruit et ignorant, indulgent et sévère. Son épée était plus prompte que sa colère et ses actes devançaient ses décisions. Ses paroles étaient des ordres inflexibles

auxquels tout le monde, riche ou pauvre, devait se soumettre. Il ne se laissait jamais distraire par le plaisir et ne reculait devant aucune difficulté. Sous son règne, ceux qui commettaient quelque injustice ne pouvaient échapper à la bastonnade et à la prison.

Il défendait à tous ceux qui l'approchaient de fumer du tabac, et lorsqu'il apprenait que quelqu'un avait transgressé ses ordres à ce sujet, il lui interdisait de se présenter devant lui. Il détestait par-dessus tout les gens qui se faisaient raser la barbe, qui buvaient du vin et qui allaient s'asseoir dans les cafés. Il défendait à ses amis et à ses domestiques de porter des souliers à clous, pour éviter tout bruit pendant ses audiences de justice, auxquelles il donna le nom de *diouane.* [1] Quand il s'asseyait pour rendre la justice, tous les assistants se tenaient debout, rangés des deux côtés de la salle, les mains croisées sur le ventre et les yeux fixés à terre, comme s'ils avaient une épée suspendue sur leur tête; ils n'osaient prononcer une parole et tremblaient de provoquer la colère du pacha, plus prompte à les atteindre que les malheurs envoyés par la destinée.

Il prit un serviteur étranger qui reçut le titre de *chaouch-es-selam* et que personne ne comprenait parce qu'il parlait le turc. Dès que le pacha se mettait debout, ce chaouch criait quelques paroles à haute voix, tout le monde se levait, et le pacha s'avançait solennellement vers le trône où il s'asseyait pour rendre la justice. Un secrétaire particulier prenait le nom du hamba de service désigné par le pacha; il lui remettait un billet portant les noms du demandeur et du défendeur, et le hamba devait aller les chercher tous deux pour les amener devant le pacha, sans avoir le droit de chercher au préalable à les mettre d'accord en leur proposant une transaction; il les faisait asseoir tous deux entre les deux rangs des assistants, rendait le billet au secrétaire, et les deux adversaires expliquaient leur affaire au pacha, qui les écoutait soigneusement, même quand il n'était question que d'une poule. L'un des deux était toujours condamné à l'amende, à la bastonnade, à la prison ou à mort, et chaque jour il distribuait de ces punitions, parfois pour des choses insignifiantes.

On dit qu'il avait installé dans la chambre du khasnadar neuf juifs, assis chacun devant une table, qui étaient occupés à compter du matin au soir l'argent qui entrait dans ses caisses; et cela dura, paraît-il, pendant tout son règne. Dès qu'il entendait dire que quelqu'un jouissait d'une grande autorité auprès de ses concitoyens, il le convoquait, lui faisait subir des humiliations, le mettait en prison, confisquait ses biens et quelquefois le tuait.

On raconte qu'un jour on parla devant lui de la fabrication des

(1) Nom donné aux audiences de justice des anciens khalifes, et par conséquent un peu prétentieux de la part du pacha. En Tunisie on se sert du mot *medjlès.*

canons et que quelqu'un dit : « Je n'en ai jamais vu de comparable à *Deli Marzouk*,[1] qui est un des plus grands et des plus célèbres. » En entendant appliquer l'épithète de grand à ce canon, le pacha donna aussitôt l'ordre de le faire briser. On envoya à Porto-Farina, où il se trouvait, des ouvriers qui examinèrent le canon, mais ne surent comment s'y prendre pour le détruire; ils revinrent à Tunis et firent part de leur embarras au pacha, qui s'emporta contre eux et dit : « Je veux qu'on le fonde ou qu'on le brise, quand je devrais dépenser pour cela cent mille piastres. » Il convoqua alors les ouvriers les plus habiles, leur ordonna de chercher tous les moyens de détruire cette pièce, les menaça de sa colère s'ils échouaient et leur promit une forte récompense en cas de réussite. On retourna vers ce canon extraordinaire, les ouvriers l'entourèrent, s'acharnèrent après lui, le frappèrent avec des marteaux, le mirent dans le feu, lui livrèrent une véritable bataille et finirent par en avoir raison. Ils revinrent alors rendre compte de leur mission au pacha, qui fit transporter les morceaux par des charrettes jusqu'à l'hôtel des monnaies, où on l'utilisa pour en fabriquer la monnaie de l'époque en mélangeant le métal avec de l'argent. Le pacha tira ainsi parti de cette masse de cuivre et il eut la satisfaction de ne plus entendre parler de quelque chose de grand dans son royaume.

Une année, pendant les beaux jours du printemps, il donna l'ordre de réunir une colonne composée uniquement de hambas et de spahis; elle n'était pas destinée à faire rentrer l'impôt, mais devait l'accompagner dans une tournée d'agrément. Les troupes furent rassemblées, les cavaliers entrèrent dans leur campement, et quand tous les préparatifs furent terminés le pacha sortit du Bardo, plus fier et plus orgueilleux que de coutume; tous les regards se baissaient à sa vue et tous les cœurs palpitaient de crainte; au son de la musique, précédé de koulouglis et suivi de bannières, il pénétra au milieu de l'armée campée dans un champ vert comme le paradis; ses femmes l'accompagnaient dans des voitures, et l'on dit qu'il avait avec lui ses deux fils Mohammed et Slimane, mais je ne les ai pas vus à son passage à Béja. Puis toute la colonne partit pour ce voyage qui fut une véritable tournée triomphale. Il se rendit d'abord à Hammam-Zeriba, près de Zaghouan; on dit qu'il s'y baigna, et en tout cas le séjour lui plut, car il y fit construire plusieurs chambres, dont une qui lui était réservée et que l'on tenait toujours fermée pour que personne ne pût y entrer en son absence. Il se rendit ensuite à Zaghouan, où il fit une visite au cheikh Sidi Ali Azouz. De là il se rendit à Kairouan, alla voir avec sa famille le cheikh Sidi Sahab, visita les autres cheikhs de la ville et distribua des aumônes aux pauvres. Le lendemain sa famille rentra à Tunis et il partit pour

(1) C'est-à-dire : « Marzouk le brave ».

le Kef où il séjourna quelques jours, examina les remparts et fit faire quelques nouvelles constructions à la place de celles qui ne lui plaisaient pas. Depuis son départ de Tunis, les caïds, les cheikhs et les gens des tribus qu'il traversait s'empressaient pour lui offrir l'hospitalité et lui apportaient des cadeaux et des vivres pour les troupes. Il avait laissé Younès comme khalifat à Tunis et lui adressait tous ceux qui venaient lui exposer quelque plainte; Younès tenait ses audiences dans le palais de son père, mais il ne s'asseyait pas sur son trône, qui était enfermé dans une pièce spéciale. Au campement, le pacha passait son temps à lire; quand il se mettait en route les aghas partaient devant lui, faisaient aménager avec des pelles et des pioches les passages difficiles et faisaient arracher les épines qui auraient pu blesser son cheval. Du Kef il se dirigea sur Béja, et en arrivant près du territoire de Teboursouk il trouva les caïds du pays, les Oulad-ben-Sassi, qui s'étaient portés à sa rencontre avec les cheikhs des diverses tribus. Il fit un séjour à Dar-Baltha, à l'endroit où campait habituellement son fils Younès. En apprenant son arrivée les notables de Béja se réunirent en foule, se rendirent le matin dans son camp, furent admis dans la tente somptueuse qu'il occupait, lui baisèrent la main en lui souhaitant la bienvenue et s'assirent en cercle devant lui. Il leur parla avec bienveillance et les mit à leur aise. Il avait près de lui, sur des coussins, des livres renfermés dans des étuis brodés d'argent de la plus grande valeur et tenait dans sa main droite un chapelet de bois noir. Il étendit avec eux les mains pour réciter la première sourate du Coran, puis ils sortirent. Le caïd Ali ben Sassi les rejoignit alors et, par ordre du pacha, les fit asseoir sous sa tente, où il leur fit présenter une table chargée de mets. Après le repas ils se reposèrent pendant quelques instants, puis montèrent sur leurs chevaux et rentrèrent chez eux. Le lendemain le pacha leva son camp et entra au Bardo de Béja, où il resta quelques jours; la façon dont ce palais était construit ne lui plut pas, et il en conçut un vif déplaisir. Le cheikh Ben Hamouda es Samadhi était l'ami de prédilection du pacha, qui avait au contraire de l'aversion pour son cousin; (1) chaque fois qu'il se rencontrait avec le cheikh Ali il le traitait avec considération et générosité; matin et soir il lui envoyait le repas des hôtes, et lorsque le cheikh partit il lui fit cadeau d'un de ses plus beaux châles et lui donna un bon de quatre coudées de drap pour se faire un *beden*. En quittant Béja le pacha prit la route de Tabarca, où il descendit pour visiter les ports, se rendit sur le territoire des Mogods, où il

(1) Le cousin mentionné ici est Mohammed ben Brahim es Samadhi, dont les descendants forment actuellement deux des branches de la famille Samadhi, la troisième branche étant composée des descendants d'Ali ben Hamouda. Le cheikh actuel est un descendant de Mohammed ben Brahim.

reçut l'hospitalité et des cadeaux, passa chez le cheikh des Gharaba, puis rentra chez lui où il retrouva son fils Younès.

Il ne portait rien de ce que portaient les gens du commun et n'appréciait que les choses rares et chères. Comme il n'aimait pas boire dans la poterie tunisienne, il fit venir à grands frais de Stamboul un ouvrier capable de lui fabriquer des vases en porcelaine dorée, et lui installa au Bardo tout ce dont il avait besoin pour sa fabrication. Cet ouvrier lui fit des vases admirables, destinés à figurer sur sa table, et le pacha fournit sans compter l'or qui servit à les décorer. Plus tard, le pacha remplaça la porcelaine par de l'argent, et on lui prépara ses mets dans de la vaisselle plate.

Le pacha aimait particulièrement recevoir la visite des cheikhs de Tunis. La zaouïa de Sidi Mansour ben Djerdane était la seule de Tunis qui fût un lieu d'asile; tous les fugitifs, même les assassins, y étaient en sûreté, et tous les hommes, femmes et enfants, qui avaient quelque chose à craindre du pacha Ali, venaient s'y réfugier pendant quelque temps. Un jour le pacha vint du Bardo à Tunis et se dirigea vers le tombeau de ce saint personnage, qui se trouvait au nord de Sidi-Mahrez-ben-Khalef. Il y avait une femme adonnée aux pratiques de sainteté qui habitait constamment la chambre où était le tombeau du cheikh; en voyant le pacha, précédé du bach-hamba, qui se disposaient à entrer tous deux dans cette chambre, elle dit au bach-hamba : « Attendez pour entrer que j'aie fait sortir ce Turc qui est près du tabout du cheikh.» C'était un Turc qui venait tous les jours s'étendre près de ce tabout. Le pacha s'arrêta dans la cour de la zaouïa et le bach-hamba, accompagné je crois du garde du sceau et du khasnadar, entra jusque près du tombeau du cheikh. Le Turc leva la tête, puis, croyant que celui qui entrait était le pacha, il déchargea sur lui un petit fusil court et blessa, dit-on, le bach-hamba à la hanche. En entendant le coup de feu, le pacha très effrayé revint en hâte sur ses pas, monta sur sa jument qu'il mit à l'amble et, accompagné de quelques hambas, sortit aussitôt de Tunis sans regarder en arrière, revint au Bardo et se retira dans sa chambre. Quant au bach-hamba et à ceux qui l'accompagnaient, ils se précipitèrent sur le Turc, le firent sortir de l'endroit où il se trouvait, le mirent en pièces et l'abandonnèrent sur le chemin en dehors de la zaouïa; puis ils rentrèrent au Bardo et ne parlèrent pas de ce qu'ils avaient fait au pacha, qui ne leur demanda pas d'explications. Quand la nouvelle se répandit à Tunis, elle y produisit une vive agitation. Le pacha fit rechercher les amis du Turc et un grand nombre de gens furent étranglés sur de simples soupçons. Depuis cet événement il ne rentra plus à Tunis, prit les Turcs en aversion et excita contre eux les zouaouas, dont il augmenta le nombre. Quand un Turc venait pour se plaindre, on le fouillait d'abord et il ne pouvait entrer dans la salle de justice qu'entre deux gardiens.

Sur ces entrefaites, le dey d'Alger, Ibrahim Khodja, mourut et fut remplacé par Ibrahim Khasnadji. Le pacha, qui l'avait connu à l'époque de la bataille de Smendja, lui fit demander de mettre à mort ses cousins Mohammed, Ali et Mahmoud, fils du bey Hassine; mais le dey refusa et lui envoya une réponse injurieuse, en lui disant que cet acte était digne d'un traître. Quelques amis d'Ali-Pacha l'engagèrent à laisser cette affaire de côté et à ne pas relever l'insulte, mais il conçut le dessein de se venger de l'oudjak d'Alger. Dans ce but, il envoya un émissaire à El Hadj Mohammed ben Kour Abdi, qui était alors en Egypte, et l'invita à se joindre à lui pour attaquer les Algériens, lui faisant espérer une réussite impossible. El Hadj Mohammed se laissa convaincre par le pacha, fit ses préparatifs avec une grande activité et réunit, dit-on, près de mille askers, auxquels il distribua leur solde. La nouvelle se répandit au Caire qu'El Hadj Mohammed allait faire la guerre à l'oudjak d'Alger, et les oukils du dey,(1) ainsi que ses amis, le mirent au courant de ce qui se passait.

Le dey envoya à Ahmed-Pacha, gouverneur de Tripoli, des lettres secrètes où il lui disait en substance : « Si El Hadj Mohammed arrive jusqu'en Tunisie, il se joindra aux gens de ce pays pour entreprendre une expédition; il faut donc trouver le moyen de le faire tuer avant; s'il réussit à traverser la Tripolitaine, ce sera un coup terrible porté à notre prestige, car rien ne l'empêchera d'entrer chez nous par le Sahara. » En recevant cette lettre, Ahmed-Pacha fut très inquiet et se mit à chercher les moyens d'éloigner El Hadj Mohammed de ses Etats.

El Hadj Mohammed se mit en marche avec son armée, quitta l'Egypte et s'enfonça dans le désert. Ali-Pacha fut enchanté de cette nouvelle et lui fit préparer une installation des plus confortables dans un des bordjs de La Manouba. L'armée d'El Hadj Mohammed entra en Tripolitaine et campa devant Tripoli sans qu'Ahmed-Pacha ait pu trouver aucun moyen de l'en empêcher. Le fils d'Ahmed-Pacha vint saluer le commandant de l'armée de la part de son père, qui lui avait dit : « Si El Hadj Mohammed demande de mes nouvelles, répondez-lui que je souffre d'un œil et que sans cela je serais allé le saluer. Faites-lui préparer la diffa, allez à sa rencontre, saluez-le et asseyez-vous à ses côtés. » On présenta en effet des mets à El Hadj Mohammed, qui demanda des nouvelles du pacha, et quand le fils de ce dernier lui dit que son père était malade et que sans cela il serait venu le saluer, El Hadj Mohammed le remercia, lui fit des cadeaux et lui dit que lorsqu'il irait faire la prière du vendredi dans la mosquée de Tripoli, il irait saluer le pacha et lui amènerait un médecin habile qui examinerait son œil; puis ils se séparèrent. Les

(1) Il s'agit du dey d'Alger.

soldats entrèrent librement à Tripoli, où ils achetèrent et vendirent des armes et des vêtements.

Le vendredi suivant, El Hadj Mohammed revêtit ses plus riches habits, monta sur son plus beau cheval et, suivi de son médecin et de ses amis, se rendit à la mosquée où il fit la prière. Puis il se dirigea vers le palais d'Ahmed-Pacha qui, prévenu de son arrivée, avait posté dans un coin de son escalier un homme sûr et courageux, armé d'un fusil court, à qui il recommanda de tuer le visiteur au moment où il passerait à côté de lui. En arrivant au palais, El Hadj Mohammed descendit de cheval, laissa ses amis dehors et monta chez le pacha avec son mamelouk; quand il passa près de l'homme aposté dans l'escalier, celui-ci lui déchargea son arme en pleine poitrine et l'étendit mort. Puis on ferma aussitôt les portes du palais et quelqu'un cria aux soldats : « Ne craignez rien; votre chef vient de mourir, mais vous êtes ici en sûreté. Ceux qui voudront se faire inscrire dans l'oudjak du pays recevront leur solde; pour ceux qui préfèreront s'en aller, nous nous chargerons de les envoyer où ils voudront, par terre ou par mer.» Une certaine effervescence se produisit d'abord parmi les soldats, mais elle ne tarda pas à se calmer. Le pacha Ali fut très découragé en apprenant ces événements.

Ali-Pacha se considérait comme très habile à tromper les gens et à les trahir, et il entretenait des espions dans les grandes villes de tous les royaumes. Il circonvenait les amis de tous les chefs puissants, leur promettait des cadeaux et de l'argent, mais ne tenait pas ses promesses; les moins intelligents se laissaient aller à lui raconter les secrets de leur maître. Il avait des espions de ce genre au Maroc, à l'oudjak d'Alger, à Constantine, chez les Hanencha, etc. Dans l'intérieur de la Régence, il avait des espions dans chaque ville ou village et n'ignorait rien de ce qui se passait dans ses Etats. Il dit un jour : « Je n'ai jamais rien vu de plus pauvre et de plus faible parmi tous mes sujets que les habitants de Béja », et ce propos montre combien il avait une connaissance parfaite des principaux personnages.

Pour les gens de Tunis, il les connaissait tous individuellement. Un jour qu'il était sollicité de nommer aux fonctions d'imams prédicateurs de la mosquée de Si Youssef-Dey et de la Djemaâ-Zitouna les fils des deux imams décédés, il dit : « Rédigez leurs amras; mais, hélas ! c'en est fait des deux plus belles mosquées de Tunis : à l'une je vais nommer un enfant qui joue avec les livres, et à l'autre un enfant qui joue avec les catins. Que Dieu en demande compte à ceux qui l'ont voulu ainsi ! »

Il disait souvent à ses serviteurs qu'il connaissait leur vie en détail, et il leur racontait ce qu'ils faisaient, ainsi que leurs femmes. Il ne craignait pas de dire des insolences aux gens pendant ses réceptions ou ses audiences de justice et cherchait surtout à humilier les des-

cendants du Prophète, en donnant les emplois qui leur avaient été éservés jusque-là à des gens de basse classe. Ces chérifs s'arrangeaient toujours pour que les fonctions de cadi et d'imam à Tunis ne fussent pas données à d'autres qu'à eux, et ils n'admettaient pas que ces emplois pussent être conférés à des gens qui n'étaient pas des jurisconsultes et qui ne comptaient pas parmi les notables de la ville; quand le pacha connut leurs prétentions à ce sujet, il destitua malgré eux le cadi de Tunis, pour diminuer leur influence.

Il aimait beaucoup manger. On raconte qu'un jour, après une de ses audiences de justice, on lui servit dans la *Koubbet-el-Khadra* un chevreau farci, spécialement engraissé pour lui, et qu'il le mangea tout entier. Il ne buvait que du lait de chamelle, et l'on en entretenait toujours quinze au Bardo pour son usage; quand une d'elles ne donnait plus de lait on la remplaçait aussitôt. On raconte qu'un jour un homme, originaire d'Egypte à ce que je crois, se présenta au khasnadar avec un vase rempli de compote, qu'il dit avoir payé 400 piastres. Le khasnadar en informa le pacha qui se fit présenter cet homme. Ce dernier répéta devant lui que sa compote coûtait 400 piastres. Le pacha se fit alors apporter une cuiller en or, ouvrit le vase, mangea tout le contenu en répétant qu'il y en avait pour 400 piastres, puis jeta le vase vide et fit donner au porteur la somme qu'il demandait. Une autre fois, un chrétien se présenta avec un flacon de verre contenant des parfums qu'il dit au khasnadar être d'un très grand prix; quand le pacha l'apprit, il se fit apporter par le bach-kasak [1] son caftan de fourrure et vida sur le col et les manches le contenu entier du flacon, puis il dit au khasnadar de donner à l'homme qui avait apporté ce flacon la somme qu'il en demandait. Il agissait ainsi par orgueil et par ostentation, et voulut employer devant ces hommes ce qu'ils avaient apporté parce qu'ils en avaient demandé un grand prix.

Il n'avait de considération pour personne, pas plus pour les habitants de Tunis que pour ceux de la campagne. On m'a raconté qu'un jour il se trouvait dans la Koubbet-el-Khadra avec quelques secrétaires, occupé lui-même à copier un ouvrage tout en regardant les gens qui entraient à Tunis et qui en sortaient. Tout à coup il leva la tête, examina attentivement la route, puis dit à son mamelouk de faire appeler le bach-hamba. Quand ce dernier se présenta, il lui ordonna d'aller au Bardo, d'y attendre un jeune homme monté sur une mule et qu'il lui désigna, de le faire descendre de sa mule, de

(1) Les *kasaks* (d'un mot turc qui signifie « homme légèrement armé, partisan ») se rattachent aux tribus alors indépendantes de la Russie méridionale, qui ont souvent fourni aux anciens sultans de Constantinople des corps de troupes réputées pour leurs qualités guerrières. Ali-Pacha en avait peut-être attaché à sa personne un certain nombre, commandés par un *bach-kasak*. Il se peut aussi qu'il ait donné ce nom, en honneur à Stamboul, à une troupe de gardes qui n'avaient des kasaks que le nom, de même que les soldats qui faisaient partie du corps des zouaouas n'étaient pas tous nécessairement originaires de cette tribu kabyle.

le conduire dans sa chambre et de lui faire donner 500 coups de bâton. Le bach-hamba exécuta cet ordre, puis vint en rendre compte au pacha qui garda le silence, ainsi que les assistants. Le pacha comprit que ces derniers n'approuvaient pas son action, parce que le jeune homme en question n'avait rien fait pour mériter un pareil châtiment, et qu'ils le maudissaient intérieurement. Il releva la tête et leur dit qu'ils paraissaient désapprouver sa conduite. Tout le monde garda le silence, et comme il insistait, on lui répondit qu'il avait deviné juste. Il leur dit alors : « Ce jeune homme est fils d'un tel, bourgeois et commerçant de Tunis. Il connaît un de mes fils, à qui il a donné beaucoup d'argent pour avoir des facilités pour le commerce, et il est arrivé ainsi à faire partie de son entourage. Il connaît aussi des chefs de l'armée et ces fréquentations l'ont rendu altier. Quand il va voir mon fils il met ses plus beaux vêtements, s'entoure le cou d'un châle de cachemire, passe à son doigt une bague d'argent ornée d'un diamant, se parfume la main et la barbe, ordonne à son nègre de lui amener sa mule avec un bât couvert d'un tapis de soie de Turquie, monte dessus et part à une allure rapide, soulevant derrière lui une poussière aveuglante. Je l'ai reconnu tout à l'heure avec ma lunette et j'ai dit au bach-hamba d'aller l'attendre, parce que, lorsqu'il sort d'une entrevue avec mes fils au Bardo et rentre à Tunis, les gens de son quartier, sachant qu'il vient de chez les beys, se mettent debout pour le recevoir et lui témoignent toutes sortes d'égards, ce qui augmente encore son orgueil. Il rentre alors dans sa maison, dit à son nègre de lui placer une chaise devant sa porte, s'y assied en tenant à la main une pipe tellement longue qu'elle arrive jusqu'à la route, met une jambe sur l'autre, examine avec complaisance ses beaux vêtements, jette un coup d'œil sur la bague de grand prix qu'il porte au doigt et se répète à lui-même avec orgueil qu'il est l'ami des beys. Quand un vieillard passe devant lui et lui souhaite le bonjour, il ne daigne pas lever la tête pour lui rendre son salut, et agit de même envers les savants et les chérifs, parce qu'il se croit supérieur à tout le monde. Quand je l'ai vu seul j'ai pensé que pour lui rendre sa raison et le ramener à une juste appréciation de ce qu'il vaut, il n'y aurait rien de tel que de déchirer ses vêtements et de faire couler son sang avec le bâton ; c'est pourquoi j'ai agi comme vous l'avez vu. Quand il rentrera chez lui, il se rendra un compte plus exact de sa situation et n'agira plus comme il l'a fait jusqu'ici. » Le secrétaire de qui je tiens ce récit ajoutait : « Nous demeurâmes émerveillés de la façon parfaite dont le pacha connaissait les gens de ce pays et nous constatâmes que, dans tout le royaume, rien ne pouvait échapper à sa sagacité. Après avoir pris des renseignements sur ce jeune homme et sur sa manière de vivre, nous pûmes constater que tout ce qu'avait dit le pacha était la vérité. »

Lorsque Mohammed-Bey, fils du pacha, devint adolescent, le feu de son caractère s'attisa et il fut jaloux de l'autorité qu'avait prise son frère Younès. Leur rivalité se manifesta surtout à l'époque où Messaoud Kahia entra au service du pacha et où Younès enleva le commandement de l'armée à son frère, qui quitta le premier rang pour faire simplement partie de la suite de Younès. Il ne put supporter cet affront, dissimula sa colère et commença à tout faire pour modifier les sentiments du pacha à l'égard de son frère aîné. Leur mère apprit ce qui se passait, et comprenant que le pacha se détournait de Younès elle n'eut plus d'autre souci que de réparer les imprudences de ce dernier et d'empêcher les interprétations malveillantes de ses actes. Younès apprit que le pacha avait désapprouvé l'humiliation infligée à son fils Mohammed ; il en conçut un vif chagrin et les deux frères furent tout à fait en froid. Slimane ne prit pas parti entre les deux rivaux. Cependant tous les motifs d'irritation que le pacha pouvait éprouver à ce sujet étaient encore vite effacés de son cœur. Younès se disait que sans lui rien n'aurait marché dans le royaume de son père, qu'il supportait continuellement à lui seul tout le poids de la guerre, et que son frère Mohammed passait sa vie dans les délices, pendant que lui s'exténuait à poursuivre les ennemis jusque dans le désert. Leur animosité devint de jour en jour plus violente, et c'est en vain que leur mère chercha à les rapprocher.

A partir de ce moment, le zèle et le dévouement de Younès se ralentirent. Chaque fois qu'il se rendait dans le Djerid, il infligeait aux habitants les plus riches des amendes dont il gardait pour lui la totalité, et ne remettait à son père que le montant de la medjba ; personne n'osait parler au pacha des sommes ainsi encaissées personnellement par Younès. Au bout de quelque temps, le pacha constata avec étonnement que les colonnes équipées pour faire rentrer l'argent ne rapportaient plus que la medjba et les redevances régulières, ce qui ne suffisait pas pour payer la solde des troupes, et il ne douta plus de la culpabilité de son fils.

On raconte que le pacha reçut un jour une plainte contre un nommé El Khaïati, ami intime de Younès, pendant que ce dernier se trouvait avec les troupes au Djerid. Le pacha n'aimait pas ce Khaïati, qui était un débauché, mais il ne sévissait pas contre lui et le supportait à cause de son fils. Dès que ses sentiments commencèrent à changer à l'égard de Younès, il chercha l'occasion de se venger de Khaïati et s'empressa d'accueillir la plainte qu'on lui adressa contre lui. Il l'envoya chercher aussitôt, et dès qu'il se présenta il se mit à l'injurier, lui demandant s'il n'était pas prêt à changer de conduite et s'il n'avait pas peur d'attirer la colère de Dieu en se livrant aux mêmes actes que le peuple de Loth. Puis il lui fit infliger la baston-

nade et ordonna de confisquer tout ce qu'il y avait dans sa maison. On y trouva une petite caisse remplie de sultanis et on l'apporta au pacha, qui entra dans une grande colère et dit : « Si ce serviteur possède une si grande fortune, quelle doit être celle de son maître ! » Khaïati, ayant appris ce propos, déclara que cette caisse n'était pas à lui et qu'elle appartenait à Younès qui la lui avait confiée. Cet incident confirma le prince dans les soupçons que lui suggérait son fils Mohammed. Younès ne tarda pas à apprendre ce qui s'était passé, et ses mauvais sentiments ne firent que redoubler. Il passa sa colère sur les sujets, auxquels il infligea de fortes amendes, puis il rentra à Tunis, mais ne dit rien à son père au sujet de la caisse pleine de pièces d'or dont il s'était emparé.

A partir de ce moment, le pacha ne cacha pas sa prédilection pour son fils Mohammed, auquel il donna le même rang qu'à Younès. Kebira Mamia fut très affectée de ces événements; elle fit construire à cette époque dans le Djebel-Djellaz (1) une tourba attenante à la mosquée qui domine la mer en cet endroit. Cette tourba était très élevée; la princesse dépensa des sommes considérables pour la faire peindre et décorer de carreaux de faïence, et la fit surmonter d'une coupole verte. Elle était persuadée que ses derniers jours étaient proches, tant étaient grands les soucis que lui causaient son mari et son fils. Elle constitua des habous au profit de cette tourba, pour que l'on pût y distribuer des aumônes de son vivant et après sa mort.

Younès et son frère prirent leurs précautions contre les velléités ambitieuses de Mohammed, mais cette situation était tenue cachée et ignorée même de quelques-uns des gens qui vivaient dans leur intimité.

XXXV

Le pacha envoie Ali el Hattab comme espion auprès du bey de Constantine. — Ce dernier décide d'envahir la Régence. — Ali-Pacha fait occuper Le Kef et donne l'ordre aux gens de l'Ifrikia de venir à Tunis avec tout le blé qu'ils possèdent. — Les gens de Béja essayent d'éluder cet ordre. — L'auteur vient à Tunis avec sa famille.

Nous avons dit qu'Ali-Pacha entretenait de nombreux espions. Parmi eux il faut citer El Hadj Ali el Hattab, contre lequel il avait feint de se mettre en colère et qui l'avait quitté au su de tout le

(1) Le cimetière de Djellaz s'étend depuis la porte Bab-Aleoua jusqu'au sommet de la montagne située au sud-est de la ville et sur laquelle se trouve le tombeau de Sidi bel Hassen. C'est à côté de ce tombeau qu'est celui de Kebira Mamia. Les femmes stériles qui désirent avoir des enfants s'y rendent en dévotion, de même qu'à Sidi-Fath-Allah qui se trouve à peu de distance dans la même direction.

monde; mais, en réalité, ils étaient restés secrètement en relations. Le pacha lui avait dit : « Lorsque je me mettrai en colère contre toi, tu te sauveras dans la direction du Maghreb : je mettrai des cavaliers à ta poursuite et tu chercheras un refuge à Constantine, où tu entreras en relations avec le bey Hachi Hassen, en paraissant le servir fidèlement. Je sais que je puis compter sur ton dévouement, et aucun autre que toi ne pourrait remplir cette mission. » Un jour, en effet, le pacha feignit d'être très irrité contre El Hattab; il le menaça de le faire étrangler, de le frapper, de le mettre en prison, et finit par dire : « Lâchez ce chien que je ne saurais voir. » El Hattab quitta aussitôt le Bardo, insultant tous les gens qu'il rencontrait sur son chemin, rentra chez lui, fit ses préparatifs de voyage, monta sur sa jument et partit dans la nuit, ainsi que cela était convenu avec le pacha.

El Hattab passa chez les Hanencha et continua son chemin jusqu'à Constantine. Trois jours après, le bruit de sa fuite se répandit et le pacha le fit poursuivre jusqu'au Kef par des hambas qui, n'ayant rien appris sur son compte dans cette ville, poussèrent jusque chez les Hanencha, où on leur dit qu'il était arrivé à Constantine. Les hambas revinrent découragés au Bardo, et tout le monde connut l'insuccès de leurs recherches. Les Hanencha, de leur côté, firent savoir au bey de Constantine que les hambas étaient venus jusque chez eux pour poursuivre le fugitif. Hachi Hassen, persuadé que tout cela était sérieux, en informa El Hattab et lui dit qu'il pouvait se considérer comme sauvé, ajoutant : « Je connais la perfidie d'Ali-Pacha et je remercie Dieu de t'avoir fait échapper à sa colère. Tu n'auras pas à regretter de t'être séparé de lui, car tu deviendras un des nôtres et tu ne nous quitteras plus. » Il l'installa, en effet, dans sa maison et lui assigna des provisions mensuelles. El Hattab s'insinua dans ses bonnes grâces, devint un de ses intimes et finit par savoir tous les secrets de ce pays. A partir de ce moment, tout ce qui se passait dans le medjelès de Hachi Hassen et tous les faits importants qui se produisaient en Algérie étaient rapportés au pacha par des émissaires secrets. On dit que le bey de Constantine eut vent de ces manœuvres et qu'il ne témoigna plus la même confiance à El Hattab. Dès que ce dernier s'en aperçut, il partit en pèlerinage, puis revint à Constantine qu'il adopta comme nouvelle patrie, réussit à faire oublier au bey tout ce qu'on lui avait dit à son sujet et pénétra plus avant que jamais dans sa confiance.

Hachi Hassen avait comme bach-kateb un nommé Ali Aboud, avec qui le pacha Ali entretint des intelligences, lui offrant une maison, des rentes, des immeubles et la charge de bach-kateb de la Régence de Tunis. En recevant ces propositions, Ali Aboud ne se sentit plus de joie, fit ses préparatifs pour passer en Tunisie et communiqua à

Ali el Hattab, dont il était l'intime, les promesses que lui avait faites le pacha et son dessein de se rendre à son appel. El Hattab avertit aussitôt Hachi Hassen; on dit même qu'il lui montra la lettre que son secrétaire écrivait au pacha Ali, ou qu'il lui désigna l'émissaire porteur de cette lettre. Le bey, en apprenant la trahison de son secrétaire, fut convaincu que le pacha Ali mettait tout en œuvre pour semer la discorde dans son entourage. De suite il envoya chercher Ali Aboud, le mit en prison et confisqua tous ses biens; il le fit même tuer dans la suite. Puis il ordonna au crieur public de crier partout la formule : *L'orient est l'orient et l'occident est l'occident;* il perçut une contribution des Hanencha, appela sous les armes les cavaliers de sa province et se mit en devoir de provoquer la guerre entre l'oudjak d'Alger et celui de Tunis.

Ali el Hattab informa de ces événements le pacha, qui ne douta plus de l'arrivée prochaine des Algériens, accompagnés des fils du bey Hassine, et en conçut une fureur indescriptible. On était alors à la fin de l'année 1158.(1) Le prince fit sans retard ses préparatifs de campagne et appela sous les armes les Turcs, les Arabes et une multitude de zouaouas des villes et des campagnes, savetiers ou marchands d'huile de leur état. Cette armée, composée d'éléments disparates, s'élevait à plusieurs milliers d'hommes, et Ali fut persuadé qu'avec elle il pourrait repousser toutes les agressions. Il fit examiner ses caisses, ses canons et tout son matériel de guerre, et donna l'ordre à Ali Temimi, khodja des Zouaouas, de s'enfermer dans la citadelle du Kef pour la défendre avec ses troupes. Ali Temimi s'équipa en effet, partit avec ses gens et arriva au Kef. Cette nouvelle ne tarda pas à se répandre dans toute la Régence, et l'on vit le pacha et son fils déployer la plus grande activité. L'hiver arriva sur ces entrefaites, avec des froids très rigoureux, et personne n'osa plus sortir de sa demeure.

Le pacha ordonna à tous ceux qui avaient du blé emmagasiné dans des silos, depuis Béja jusqu'à la Dakhla,(2) de porter ce blé à Tunis pour l'y vendre, et il chargea les caïds de cette région, les Oulad-ben-Sassi, de partir pour s'assurer de l'exécution de cet ordre, qui fut, selon l'usage, porté à la connaissance du public par les crieurs. Celui de Béja parcourut les rues en criant : « Gens de la campagne et habitants de la ville, transportez vos blés à Tunis, parce que vous êtes menacés d'une invasion étrangère ! » Les habitants de la ville qui possédaient des grains furent plongés dans la plus grande anxiété. Les gens des tribus, Zouagha, Kouka et autres, firent des cadeaux aux caïds qui ne les dénoncèrent pas et leur recommandèrent seulement de cacher leurs grains sous la terre. Mais les caïds

(1) L'année 1158 a fini le 23 janvier 1746.
(2) Plaine d'alluvion, au confluent de la Medjerda et de l'oued Mellègue.

se montrèrent inflexibles pour les gens de Béja; ceux d'entre eux qui étaient connus comme propriétaires d'enchirs furent menacés de la prison; ils furent obligés d'aller trouver les Trabelsis [1] et de leur louer des ânes pour faire transporter leurs grains, qu'ils durent vendre à des prix dérisoires. On entassait le blé à l'endroit dit Rahbet-er-Riah, et les plus heureux pouvaient, avec le prix de la vente, payer le prix de location des bêtes de somme et s'en retourner avec un très léger bénéfice. En général, le prix de la vente suffisait tout juste à payer les frais de transport.

Les deux caffis de blé transportés ainsi dans la Rahbet-er-Riah, à Tunis, pouvaient se vendre au plus vingt piastres, et il y en avait déjà seize de frais de transport, en sorte que le bénéfice se réduisait à quatre piastres; encore était-ce là une opération avantageuse, car d'autres, moins heureux, ne réalisaient pas le moindre bénéfice. Parmi ces derniers il faut compter l'auteur de cet ouvrage, Mohammed ben Mohammed Seghir ben Youssef, né à Béja, où il avait sa demeure. J'avais dans mon enchir vingt caffis béjis de blé, c'est-à-dire vingt-quatre caffis de Tunis.[2] Je fus obligé de louer des bêtes de somme pour faire transporter ce blé à Tunis, et je chargeai mon fils de le vendre et de payer les frais de transport. Ces frais une fois payés il ne me resta pas un fels de bénéfice, et je me trouvai avoir fait transporter mon blé au loin pour le perdre : je n'en tirai pas même un nasri ou une caroube.

Au commencement de l'année 1159, [3] il ne fut plus possible de douter de l'arrivée prochaine des Algériens. La colère du pacha se fit sentir à ses sujets; tous ceux qui lui désobéissaient étaient mis à mort. Les gens de Teboursouk, Béja, Kheit-el-Oued, Mateur et Tebourba durent abandonner leur pays et errer comme des nomades, avec leur famille et leurs enfants, en attendant que le pacha ou son fils Younès les autorisât à rentrer dans Tunis. Tous ces gens furent au comble du désespoir; l'on n'entendait partout que pleurs et gémissements, et ils déclarèrent d'abord qu'on les brûlerait plutôt que de les obliger à quitter leurs maisons. Ils essayèrent en effet de gagner du temps, mais bientôt arriva une nouvelle lettre du pacha demandant pourquoi ses ordres n'avaient pas été exécutés. Ceux qui étaient riches et n'avaient pas une famille trop nombreuse se rendirent à Tunis où ils louèrent des maisons, puis revinrent chercher leur famille; mais quelquefois ils n'obtenaient pas la permission de rentrer

(1) Colonie d'indigènes originaires de Tripoli de Barbarie, et qui avaient la spécialité des transports de ce genre.

2) Le texte porte vingt-quatre; mais le caffis de Béja paraît avoir été à cette époque, comme il l'est encore actuellement, le double du caffis de Tunis. Il faudrait donc lire sans doute quarante au lieu de vingt-quatre.

(3) L'année 1159 a commencé le 24 janvier 1746.

une seconde fois à Tunis et devaient errer à l'aventure dans la campagne.

On sait que le cheikh Ali ben Hamouda es Samadhi était spécialement en faveur auprès du pacha et de son fils Younès. Il reçut comme tout le monde l'ordre de se rendre à Tunis, et au moment de son départ les habitants de la ville vinrent en grand nombre le trouver et lui dirent : « O cheikh! imitez l'exemple de votre aïeul et faites votre possible pour garantir vos compatriotes de la calamité qui les menace. » Le cheikh partit et se présenta au Bardo à Ali-Pacha qui lui dit simplement : « Quittez Béja et venez à Tunis. » Il garda le silence, puis eut une entrevue avec Younès, qui lui répéta le même ordre. Il prit congé d'eux et revint à Béja, où il s'enferma dans sa maison, sans vouloir recevoir personne. Les gens de Béja, persuadés qu'il avait réussi dans sa mission, étaient impatients d'en apprendre le résultat de sa bouche, mais aucun ne put parvenir jusqu'à lui.

Les gens les plus raisonnables furent ceux qui, renonçant à leurs travaux habituels, abandonnèrent leurs propriétés, louèrent des bêtes de somme et transportèrent leurs enfants et leur famille à Tunis, où ils se reposèrent sans se soucier de l'avenir. Plusieurs des principaux personnages de Béja, notamment les Samadhia avec leur chef, essayèrent de rester, se berçant de fausses espérances et de chimères. Ils se dirent que, lorsque les Algériens auraient replacé sur le trône leurs protégés,(1) comme ils ne manquaient jamais de le faire, les habitants n'auraient plus rien à craindre de la colère du pacha, qu'il soit vivant ou mort. Ils ne prévirent pas les conséquences terribles que pourrait avoir leur conduite. D'ailleurs, l'attention du pacha fut détournée d'eux par les malheurs qui vinrent à ce moment le menacer.

Lorsque l'expédition contre Tunis fut décidée, Hachi Hassen écrivit à Ibrahim Khasnadji pour lui demander d'équiper les askers et de réunir de la cavalerie; en même temps il envoya l'ordre aux deux fractions des Hanencha de se tenir prêtes au départ et de ne faire qu'un seul corps de troupes. Ali-Pacha, informé de ces préparatifs, envoya au Kef Ali Temimi avec les zouaouas et ordonna au khodja du Divan de lever 400 ou 500 odabachis en état de supporter des sièges et des combats. Ces odabachis furent réunis et reçurent leur solde; Haïder-Khodja, un Turc pur sang, fut mis à leur tête, et ils quittèrent leurs maisons pour être prêts au départ.(2) Le pacha se prépara également à partir; il fit disposer ses bagages, réunit ses askers et ses cavaliers et se tint prêt à tout événement. Il ordonna aussi aux Drids et aux fractions qui dépendaient d'eux de se réunir

(1) Les protégés des algériens étaient cette fois les fils de l'ancien bey Hassine.

(2) C'est-à-dire qu'ils allèrent camper sous la tente, comme le faisaient les soldats de chaque colonne plusieurs jours avant le départ.

dans un endroit qu'il leur désigna et d'y attendre ses ordres. Ils obéirent, craignant de provoquer la colère de Younès.

En arrivant à Alger, Hachi Hassen trouva réunis les askers et les cavaliers; les beys étaient également prêts au départ, ainsi que leurs amis et leurs domestiques. Ibrahim Khasnadji désigna comme son khalifat un officier distingué (1) qui eut le commandement spécial des askers, toute l'armée obéissant à Hachi Hassen à qui il donna également sa délégation à cet effet. Puis il donna l'ordre du départ, fit ses adieux aux beys et rentra dans sa maison. Le lendemain l'armée partit. Le pacha Ali était au courant de tout cela, mais personne ne pouvait savoir ce qu'il pensait, parce qu'il ne consultait même pas ses intimes. En arrivant à Constantine, Hachi Hassen réunit ses tentes à celles des beys Mohamed, Mahmoud et Ali, et prit le commandement spécial des contingents de sa province, laissant les askers sous les ordres d'Ahmed. Il s'occupa du plan de campagne et réunit de l'argent et des hommes.

Lorsque la nouvelle de ces préparatifs parvint à Ali-Pacha, il donna l'ordre à Haïder-Khodja de partir avec les askers et d'aller au Kef. Le lendemain, les askers descendirent au Bardo avec Haïder-Khodja, qui fit ses adieux au pacha et partit à leur tête pour le Kef. Il y trouva les deux bordjs occupés par des zouaouas, qu'il remplaça par ses askers; Ali Temimi et ses zouaouas s'installèrent dans les tourelles des remparts.

Le pacha donna également l'ordre au kahia des spahis de Béja d'aller camper avec ses cavaliers près de Medjez-el-Bab, pour surveiller les gens qui se rendaient à Tunis ou qui en venaient et pour protéger la ville. Ces spahis se conduisirent de la façon la plus odieuse, mais le pacha n'en fut pas informé; ils dépouillaient les voyageurs inoffensifs de leur argent et de tout ce qu'ils possédaient et les séquestraient de la façon la plus arbitraire. Ceux qui tombaient sous leur main étaient obligés de descendre de cheval, après quoi on leur enlevait leurs effets et on les conduisait au camp, où ils étaient tenus en prison jusqu'à ce qu'ils aient donné au kahia tout l'argent qu'ils possédaient pour obtenir leur liberté; ceux qui ne s'exécutaient pas étaient envoyés au pacha, qui les faisait emprisonner.

Dès son arrivée au Kef, Haïder-Khodja fit dresser la liste de toutes les personnes dont il croyait avoir quelque chose à craindre et la communiqua au pacha en lui demandant des instructions. Il reçut l'ordre de faire sortir de la ville tous les gens suspects; en conséquence ils durent tous partir sous la conduite de hambas, et arrivèrent ainsi jusqu'à la feskia. Là les hamhas s'arrêtèrent et leur dirent

(1) Plus loin, l'auteur dit que cet officier s'appelait Ahmed.

que ceux qui voudraient entrer à Tunis étaient libres de le faire. Ils comprirent que c'était là une ruse du pacha qui voulait les éprouver et ils entrèrent tous dans la ville, où ils ne furent pas inquiétés.

Les Oulad-ben-Sassi, caïds de Béja, vinrent s'installer à Tunis, sauf un qui resta à Béja où il attendit les instructions du pacha. Lorsque les Algériens s'approchèrent du Kef, le pacha envoya à ce caïd l'ordre de quitter Béja et de rentrer à Tunis. Il obéit, et lorsqu'il fut dans sa maison avec ses frères il leur dit : « Le pacha croit qu'il n'est resté à Béja que les pauvres, dont l'ennemi ne pourra rien tirer. Or vous avez tout à craindre s'il vient à apprendre qu'on l'a trompé ; vous serez punis pour avoir désobéi à ses ordres ; il vous considèrera comme étant de complicité avec les gens de Béja, vos biens seront confisqués et vous serez mis à mort. Si vous voulez m'en croire, vous prendrez les devants en dénonçant au pacha les gens qui ont désobéi et ont refusé de partir. Vous savez tous que le cheikh Mohammed es Samadhi est accusé d'être favorable aux ennemis et qu'il est le chef de ceux qui sont restés à Béja. Dénoncez-le au pacha, et à ce prix vous assurerez votre tranquillité. » Ses frères se rangèrent à son avis, et le lendemain Ibrahim ben Sassi vint trouver le pacha et lui dénonça les gens qui n'avaient pas voulu quitter Béja et qui avaient pour chef Mohammed es Samadhi. Le pacha ordonna aussitôt à Otsmane-Agha de partir avec les spahis du Kef et quelques spahis de Béja, d'aller dans cette dernière ville, de s'emparer de Mohammed es Samadhi et de l'amener enchaîné. Le tête de l'agha répondait de l'exécution de cet ordre. Otsmane-Agha monta aussitôt à cheval avec ses cavaliers, et comme on était en été il voyagea pendant toute la nuit. En arrivant près du camp installé à Medjez-el-Bab, il y descendit pour se reposer. On dit que de là il envoya un homme sûr à El Hadj Mohammed es Samadhi pour l'engager à quitter Béja avant l'arrivée de sa troupe, s'il voulait échapper à la mort. L'émissaire fit diligence, arriva à Béja où il rencontra le cheikh, lui fit la commission dont il était chargé et reçut de lui une forte récompense. Puis sans perdre de temps le cheikh monta sur sa jument, mit son fils devant lui et partit en se dirigeant vers les tribus de la montagne. Les gens de Béja s'étonnèrent fort de ce départ précipité du cheikh ; mais une heure après Otsmane-Agha arriva avec ses cavaliers et se dirigea tout droit vers la zaouïa du cheikh qu'il trouva vide, puis vers sa maison où personne ne put le renseigner à son sujet. Pendant ce temps les spahis s'étaient répandus dans la ville, dépouillant et maltraitant tous ceux qu'ils rencontraient. Les notables se tinrent enfermés chez eux, évitant de se montrer devant Otsmane-Agha. Ce dernier se rendit alors dans la maison du cheikh Ali ben Hamouda,[1]

(1) Ali ben Hamouda es Samadhi, qui était un grand ami d'Ali-Pacha, quoique parent de Mohammed es Samadhi.

où il fut bien reçu, et les habitants de la ville lui offrirent l'hospitalité ainsi qu'à sa suite.

Les gens se réunirent chez le cheikh Ali ben Hamouda et lui dirent : « Il faut trouver un moyen pour nous tirer d'embarras, et il est bien certain que l'argent seul peut nous être de quelque utilité dans cette circonstance. Comme vous êtes notre cheikh, payez de votre argent ce qu'il faut pour faire partir cet homme, et nous vous garantissons le remboursement de ce que vous aurez avancé. » Le cheikh les crut, alla trouver Otsmane-Agha et lui compta 300 piastres, qui le rendirent aussitôt sourd et aveugle.

D'autres personnes disent que le cheikh Ali ben Hamouda ne se présenta pas en personne devant Ostmane-Agha et que ce dernier, dès son arrivée en ville, descendit au Dar-el-Bey, où quelqu'un serait venu pour le saluer au nom du cheikh et lui offrir 300 piastres s'il voulait laisser tranquilles les pauvres gens qui restaient encore dans la ville. En entendant parler d'argent, Ostmane-Agha aurait récité ces vers : « Dans toutes les occasions, l'argent donne aux hommes le respect et la beauté; c'est la langue pour celui qui veut être éloquent; c'est l'épée pour celui qui veut combattre. » Le lendemain matin, il serait monté à cheval avec ses cavaliers et se serait arrêté en attendant l'argent promis, qu'on lui apporta dans une serviette et qu'il prit. Quoi qu'il en soit, quelques-uns des habitants de Béja, qui appréhendaient de rester davantage en ville, partirent avec lui, et il laissa les autres sans les inquiéter.

Au bout de trois jours, le cheikh Ali ben Hamouda demanda le remboursement de ce qu'il avait donné. On dit qu'on lui donna 90 piastres, mais que des contestations s'élevèrent pour la répartition du reste : quelques-uns des habitants vinrent à Tunis pour porter plainte à ce sujet, mais Ostmane-Agha les renvoya sans vouloir les entendre. D'après une autre version, ce seraient les gens de Béja installés à Tunis qui les auraient décidés à revenir chez eux sans soulever d'incident à ce sujet, mais je n'ai pas pris part à cette affaire, et je ne sais pas ce qu'il en est.

Vers la fin d'avril nous fûmes informés qu'Ali-Pacha invitait tous ceux dont il avait précédemment supprimé la solde à se rendre à Tunis, pour y être de nouveau inscrits sur les rôles. A l'époque où la solde avait été supprimée, elle se montait à 20 nasris. Je m'étais beaucoup fatigué jadis à faire périodiquement le voyage de Tunis; j'y dépensais le plus souvent tout ce que je recevais, et je rentrais chez moi sans avoir rien dans ma bourse. Lorsque Younès raya des rôles tous les koulouglis, sauf ceux de Bizerte, de Ghar-el-Melah et de Tunis, je fus obligé de faire abandon de ma solde comme tous les autres. Je plaçai mon seul espoir en Dieu, car j'approchais de la cinquantaine et les voyages me fatiguaient; mais Dieu ne m'abandonna pas et nous couvrit, moi et les miens, de son voile protecteur.

Quand j'appris que la solde pouvait nous être rendue, je formai le dessein d'aller à Tunis, et je partis avec les autres koulouglis qui s'étaient décidés comme moi à faire le voyage. Mon fils était déjà dans cette ville, où il avait vendu tout ce qui nous restait de blé, comme je l'ai rapporté précédemment. En arrivant à la porte de Sidi-Ali-ez-Zouaoui, nous la trouvâmes occupée par des bouloukbachis qui empêchaient les voyageurs d'entrer. Je m'arrêtai très inquiet et me mis à réfléchir sur ce que je devais faire. Je remarquai que les piétons étaient autorisés à entrer, mais que la porte était consignée à ceux qui avaient une monture. Sur ces entrefaites, mon fils, qui était dans un fondouk, envoya chercher mon mulet et je restai démonté, ainsi que mon père et l'homme qui conduisait notre monture. Les gens qui venaient pour se faire inscrire en vue de la solde étaient autorisés à entrer en ville, en tenant leur teskéré à la main. Mon inquiétude était telle que je fus sur le point de revenir à Béja pour y partager le sort des compagnons que j'y avais laissés.

Je finis par me décider à aller au Dar-el-Pacha et j'y trouvai le khodja chargé de distribuer les teskérés portant le nom de l'homme et le montant de son ancienne solde. Le postulant portait le teskéré au pacha qui, lorsqu'il l'acceptait, faisait rédiger par son secrétaire un nouveau teskéré pour une solde de deux nasris au lieu de vingt. Ce billet était remis à l'intéressé qui revenait le porter au khodja; ce dernier le portait sur ses registres, et l'homme se trouvait obligé de travailler pour deux nasris. Quand le pacha ne voulait pas accorder l'enrôlement, il déchirait le teskéré et renvoyait le porteur. J'entrai au Dar-el-Pacha, où l'on me remit un bulletin portant mon nom et le montant de mon ancienne solde. Le lendemain j'allai au Bardo pour me présenter au pacha qui examina mon bulletin, me regarda et passa mon bulletin à son secrétaire. Parmi ceux qui se présentèrent après moi, les uns eurent leur bulletin accepté et d'autres se le virent déchirer, suivant la situation d'esprit où se trouvait le pacha. Le secrétaire me rédigea un nouveau teskéré, et après l'audience le présenta au sceau; il le passa ensuite à son employé qui me le remit. Je revins à Tunis, je lus le bulletin qu'on m'avait donné et je constatai qu'il ne portait que deux nasris. Je me dirigeai ensuite vers le Dar-el-Pacha, où je remis mon bulletin au khodja qui le porta sur son registre. Je rentrai ensuite au fondouk El-Marr.

J'avais chargé un de mes amis de louer pour moi une maison. Il vint me chercher en me disant qu'il en avait trouvé une du côté de Bab-el-Djazira, dont le loyer était de 25 piastres, et il m'emmena avec lui pour l'examiner. Je la trouvai plus étroite qu'un nasri et plus triste que mon propre sort. Je la louai sans savoir même ce que je faisais, car j'avais perdu tout mon bon sens et je ne distinguais plus le jour de la nuit. Je n'avais qu'un désir, c'était de rentrer à Béja; mais le

destin ne l'a pas permis, et pourtant la route de Béja était libre et il en sortait continuellement des familles, dont quelques-unes rentraient à Tunis.

Vous auriez été étonnés, lecteurs, si vous aviez pu voir la triste condition des gens à qui l'entrée de Tunis était interdite et qui attendaient à Sidi-Abdallah-Chérif ou à Sidi-el-Mourakechi, dans le village de Mellasine. Le pacha n'eut pas de pitié pour eux, bien qu'ils n'eussent fait aucun mal, et ne se laissa pas attendrir par les larmes abondantes qu'ils ne cessaient de verser. Quelques-uns prirent le parti de se retirer à Ras-el-Djebel, Soliman, Nabeul ou Bizerte.

J'appris un jour par un homme de Béja que ma famille arrivait en même temps que d'autres. Je sortis par la porte de Sidi-Abdallah-Chérif et je vis en effet s'approcher une caravane où plus d'une jeune fille était à pied et où des mères étaient obligées de porter leurs enfants dans leurs bras. Le pacha, en voyant la grande affluence de gens qui venaient chercher un refuge à Tunis, avait installé deux notaires et deux bouloukbachis dans le vestibule de chaque mosquée. (1) La caravane où se trouvaient les miens arriva en désordre au pied du mur de la Casba, mais là elle fut arrêtée par les notaires et les bouloukbachis. Je me décidai à tout tenter au péril de ma vie. Je réunis les cavaliers et les chameaux portant les femmes et je marchai à leur tête avec mon fils, suivi par tous les hommes de la caravane. En une seule poussée nous forçâmes le passage, et les bouloukbachis durent s'enfuir non sans avoir été piétinés par les chevaux et les bêtes de somme. Cette horde entra en désordre à Tunis et arriva au fondouk El-Marr, d'où chacun se dirigea ensuite vers sa demeure. Je conduisis les miens dans la maison que j'avais louée, et qu'ils trouvèrent d'un aspect désagréable; ils ne purent retenir leurs sanglots, des larmes abondantes tombèrent de leurs yeux, et pour les consoler je ne pouvais que leur recommander la patience. C'est ainsi que je quittai la ville de Béja, où je ne rentrai qu'au bout d'un an, et pauvre. Cependant je rends encore grâce à Dieu de n'avoir pas eu à supporter les malheurs qui s'abattirent sur les notables de cette ville.

Après avoir quitté Béja la gorge pleine et les yeux aveugles, Otsmane-Agha vint rendre compte de sa mission au pacha Ali. Il lui raconta que Mohammed es Samadhi, avisé de son arrivée, avait quitté le pays sans qu'on pût trouver sa trace, que son cousin Ali ben Hamouda était si gravement malade qu'il n'avait plus sa connaissance, que la ville était à peu près vide et qu'il n'avait remarqué qu'une seule personne dont la présence pût présenter quelque danger, le

(1) Il s'agit sans doute de chacune des deux mosquées qui se trouvent en face l'une de l'autre à Sidi-Ali-ez-Zouaoui.

nommé Kassem, qu'il avait fait enchaîner et qu'il amenait avec lui sur une charrette. Le pacha fit enfermer Kassem à la zendala et ne conçut aucun soupçon au sujet du rapport que lui fit Otsmane-Agha concernant les gens de Béja.

XXXVI

L'armée algérienne arrive devant le Kef. — Les gens de l'Ifrikia, et surtout ceux de Béja, font acte de soumission à l'égard des fils du bey Hassine qui accompagnent l'armée algérienne. — Siège du Kef. — Le pacha envoie aux assiégés un premier convoi de poudre qui réussit à pénétrer dans la place. — Les gens de Béja refusent de recevoir des émissaires de Younès. — Un second convoi de munitions est pris par les Algériens. — Les défenseurs du Kef arrêtent les travaux de mine des assiégeants. — Les Algériens sont obligés de lever le siège du Kef.

Lorsque les Algériens et les beys arrivèrent devant la citadelle du Kef, il y eut un combat entre les deux cavaleries, et le premier qui tomba mort sur le champ de bataille fut Ali Bahlaouane. En apprenant l'arrivée des ennemis au Kef, le pacha donna l'ordre au kahia des spahis de Béja de venir à Tunis; il rappela en même temps la tribu des Drids et l'installa à El-Djazira, (1) pour l'avoir constamment à sa disposition. Lui-même, de Bouchta, (2) où il s'était installé, se tenait à l'affût des événements, stimulait le zèle de ses espions et préparait tout pour sa défense. On dit qu'El Hadj Ali el Hattab se trouvait dans le camp des Algériens et qu'il renseignait le pacha sur ce qui s'y passait; quoi qu'il en soit, le pacha connaissait toutes les nouvelles, et il savait chaque jour le nom des gens qui étaient allés voir les beys, leur avaient apporté des cadeaux et leur avaient donné l'hospitalité.

Après le départ d'Otsmane-Agha pour Tunis, le cheikh Mohammed es Samadhi rentra à Béja et se mit en devoir de préparer un cadeau magnifique; en apprenant cela, les gens de la ville vinrent en foule se joindre à lui, et il alla avec eux rejoindre l'armée des beys; il se présenta à ces derniers, leur fit hommage du cadeau qu'il leur destinait, et leur offrit une large hospitalité. Les princes furent très heureux de sa visite, manifestèrent une grande joie de le revoir, et Mohammed-Bey le présenta à Hachi Hassen, dont il lui fit faire la

(1) A Tunis on désigne habituellement de ce nom la presqu'île du cap Bon. La porte El-Djazira est celle qui donne sur la route menant au cap Bon.

(2) Localité inconnue. Il y a peut-être une erreur de copie dans le manuscrit. Rien ne fait supposer dans le contexte que le pacha ait quitté pendant cette période sa résidence habituelle du Bardo.

connaissance. Puis ce fut le tour de l'illustre jurisconsulte et prédicateur Mohammed ben Mohammed el Mami, qui vint se présenter aux beys et leur souhaiter la bienvenue. Après ces personnages, les gens d'Ifrikia affluèrent par bandes, surtout ceux de Béja, qui dans cette circonstance se découvrirent entièrement.

Mohammed-Bey commença à croire qu'il était bien près d'arriver au trône de la Régence et de mettre en fuite ou de tuer le pacha ainsi que son fils Younès. Il envoya demander à toutes les tribus de lui fournir du beurre et des moutons pour ses soldats, et les gens obéirent avec empressement. Tous ceux qui avaient quelque différend à faire trancher le soumettaient à Mohammed-Bey; on n'allait plus porter ses procès à Tunis et personne ne parlait plus du pacha ni de Younès.

Hachi-Hassen et Mohammed-Bey envoyèrent une première sommation aux soldats enfermés dans les bordjs du Kef, qui leur répondirent : « Laissez-nous tranquilles et marchez sur Tunis sans prendre la peine de nous combattre. Si vous êtes vainqueurs, nous vous ouvrirons nos portes et nous nous soumettrons à vous. Mais comment pourrions-nous nous soumettre et vous abandonner le pays, alors que notre maître est solidement assis sur le trône de la Régence et qu'il a avec lui un grand nombre d'askers et d'autres soldats? Partez donc et ne cherchez pas à nous convaincre. Nous ne vous obéirons pas tant que notre sultan sera vivant. » Quand on vint rapporter cette réponse aux beys et à Hachi Hassen, ce dernier donna l'ordre de bombarder les bordjs. Il alla trouver ensuite Ahmed, le commandant du contingent d'Alger, et lui demanda de désigner chaque jour une division d'askers qui seraient chargés d'établir des retranchements d'où ils pourraient décimer à coups de fusil les défenseurs du Kef. Ahmed réunit le divan, dont les membres désignèrent le premier détachement qui se dirigea vers les remparts, établit les retranchements et s'y mit à l'abri pour tirer sur les assiégés; ceux-ci ripostèrent en tirant le canon des bordjs et des remparts. Hachi Hassen ordonna alors à un homme qui connaissait le travail des mines de rechercher près du rempart un endroit où il pourrait établir une mine; cet homme se mit en demeure d'exécuter cet ordre, mais quand il eut choisi son emplacement et qu'il commença à creuser, les assiégés se portèrent de ce côté du rempart pour surveiller ses mouvements. Chaque fois que les assiégés apparaissaient, le mineur se réfugiait sous les oliviers et s'enfuyait après avoir essuyé quelques coups de canon. Le combat se prolongea ainsi entre les deux camps, et l'avantage paraissait plutôt être du côté des gens du Kef. De part et d'autre il y eut des pertes; puis, la lutte se prolongeant sans résultat apparent, les askers montrèrent

de l'insubordination et les assiégés ne donnèrent plus signe de vie, tout en refusant d'écouter aucune proposition.

On rapporte que Mohammed-Bey dit alors à Hachi Hassen : « Voilà bien longtemps que nous sommes retenus ici; l'ardeur de nos soldats est ébranlée, et si nous avions dû remporter un succès, c'est à notre arrivée que nous l'aurions fait. » Hachi Hassen lui répondit qu'il avait fait son possible dans la circonstance, et que si le prince n'était pas satisfait il n'avait qu'à lui indiquer les moyens de sortir d'embarras. De paroles en paroles ils en vinrent à se dire des choses désobligeantes et à se reprocher mutuellement ce qu'ils avaient sur le cœur. Mohammed-Bey dit à Hachi Hassen : « Je sais que vous êtes gagné à la cause d'Ali-Pacha; et, comme le bey de Constantine lui demandait des explications, il se contenta de lui répéter son affirmation sans rien ajouter. Hachi Hassen garda rancune de cet incident et prit la résolution de montrer, à partir de ce jour, moins de zèle pour la cause des beys. Pour se ménager des excuses en cas d'insuccès, il écrivit au dey d'Alger pour se plaindre de l'officier désigné par lui comme son khalifat, et qu'il représenta comme n'étant pas craint des soldats et comme incapable de commander; il ajoutait que les askers étaient malades et qu'il craignait pour la santé de l'armée. Il envoya cette lettre à Alger par un émissaire spécial.

Ali el Hattab, continuant son espionnage, chercha tous les moyens de se rendre agréable à Hachi Hassen, qui ne manqua pas de lui confier ce qu'il avait sur le cœur, et El Hattab en informa aussitôt Ali-Pacha. Il lui envoyait régulièrement des émissaires. Un jour, le pacha en reçut un qu'il ne connaissait pas du tout, et il lui donna à remporter une lettre dans laquelle il offrait de donner à Hachi Hassen tout l'argent et les cadeaux qui pourraieut le satisfaire. Il rédigea aussi une lettre pour le fils de Bou Aziz, dans laquelle il le sollicitait d'embrasser sa cause.[1]

Pour détourner les esprits et empêcher que son fils ou quelque autre personne vînt à découvrir le secret de ses machinations, il demanda aux cheikhs des Drids de lui désigner un certain nombre de jeunes gens comptant parmi les plus courageux de la tribu et ne craignant pas la mort; en même temps il commanda au khasnadar de se faire apporter des bissacs remplis de poudre, de les coudre pour en faire des paquets solides et d'y adapter des poignées. Quand les jeunes gens des Drids se présentèrent, on suspendit à l'épaule de

(1) C'est sans doute parce que le pacha ne connaissait pas l'émissaire en question et ne savait pas s'il pouvait se fier à lui qu'il lui remit des lettres ne compromettant personne, et qui d'ailleurs ne paraissent pas avoir été écrites sans arrière-pensée. Le pacha, en effet, ne pouvait espérer acheter le départ des Algériens et des beys au prix d'un cadeau, quelque important qu'il fût; il devait encore moins songer à s'assurer le concours du fils de Bou Aziz, dont il avait fait récemment massacrer le père d'une façon cruelle.

chacun une certaine quantité d'argent constituant son salaire pour le service que l'on attendait de lui, après quoi ils se retirèrent. Le soir, leurs cheikhs, suivis de toute la tribu, vinrent leur donner des instructions au sujet de leur mission ; ils leur recommandèrent de prendre telle route, de passer par tel endroit, et leur indiquèrent les régions dangereuses et les régions sûres qu'ils avaient à traverser pour arriver jusqu'à la ville du Kef. Ils leur présentèrent ensuite toutes leurs félicitations, leur promirent une nouvelle récompense s'ils réussissaient à faire parvenir leur poudre à destination, et les accompagnèrent jusqu'à une certaine distance.

Les cavaliers partirent pendant la nuit et continuèrent encore à marcher après le lever du soleil pour arriver jusqu'à l'endroit où ils pouvaient se reposer. Ils firent en sorte de côtoyer toujours les parties boisées de façon à rester à couvert. On dit qu'ils purent arriver ainsi jusqu'au Kef, qu'ils remirent leur poudre et qu'ils revinrent sains et saufs dans leur tribu avec la lettre qui leur fut remise par les gens du Kef. Ils donnèrent cette lettre à leurs cheikhs qui l'apportèrent au pacha, et ce dernier donna une nouvelle récompense aux cavaliers qui avaient accompli cette mission.

D'autres personnes prétendent que, lorsque les Drids arrivèrent à la région dangereuse, ils n'osèrent pas continuer jusqu'au Kef et rentrèrent chez eux. Quelques-uns affirment même qu'ils creusèrent un trou en terre et y vidèrent leur poudre qu'ils recouvrirent avec les bissacs.

Avant l'arrivée des Algériens, Younès avait l'habitude de quitter chaque jour le Bardo et de venir à Tunis où il s'installait dans la maison de Ramdane-Bey; là il s'asseyait, rendait la justice, réglait ses affaires, veillait à ce que le service des hambas fût bien assuré, et s'occupait en général de toutes les affaires de Tunis. Dès que les Algériens arrivèrent au Kef et y livrèrent les combats dont nous avons parlé, Younès s'installa à demeure dans la Casba, il y fit ouvrir à l'ouest la porte qui se trouve près de Sidi-Abdallah-Chérif, et tantôt il entrait par cette porte, tantôt par la porte ordinaire. Comme ses appartements, situés au premier étage, n'étaient pas assez élevés pour qu'il pût dominer la campagne et les environs de Tunis, il fit construire au-dessus un autre palais. L'ancien daouletli n'avait au-dessus de son appartement qu'une petite chambre avec un portal [1] petit mais très riche, et quand il y était assis il pouvait voir tous les gens qui paraissaient à El-Karaïm ou du côté de la Manouba, ainsi que ceux qui passaient dans la plaine, et il dominait les rues de Tunis et ses faubourgs. Younès agrandit considérablement cette

(1) Dans les palais arabes, le « portal » est une sorte de galerie ou de large balcon couvert qui se trouve devant les appartements et les prolonge en quelque sorte.

installation, et il eut ainsi la faculté de voir de chez lui tous les voyageurs. J'étais à Tunis au moment où l'on construisait cet appartement; j'allai le visiter et je constatai que la vue s'étendait au loin de tous les côtés. Younès employa à cette construction des sommes énormes. Quand la guerre cessa et que chacun put rentrer chez lui, cet endroit ne fut plus habité, et il est resté ainsi jusqu'aujourd'hui, c'est-à-dire jusqu'à la fin de kada 1177. (1) A l'époque où la guerre éclata entre le pacha et Younès, ce dernier démolit une partie de cette construction, ainsi qu'une partie du rempart, du côté des bordjs.

Tous les jours on recevait des nouvelles de ce qui se passait du côté du Kef, et l'on apprenait que les Algériens déployaient une grande activité, qu'ils causaient des pertes aux assiégés et qu'ils avaient commencé à creuser des tranchées. Pendant ce temps nous étions à Tunis dans une situation critique et séparés de ceux que nous aimions. Les gens, voyant que les Algériens et les beys faisaient depuis huit ou dix jours le siège du Kef sans résultat apparent, commençaient à croire qu'ils ne réussiraient pas dans leur entreprise; ils disaient que, puisqu'ils avaient laissé passer ce délai, ils ne pouvaient plus espérer enlever la citadelle, parce que les askers, les autres soldats, leurs chefs et les beys n'avaient plus de prestige aux yeux des habitants du Kef, qui avaient pu repousser facilement leurs premières attaques.

Nous avons dit que les habitants de Béja s'étaient déclarés pour les beys. Younès, qui était au courant de cela, envoya demander aux caïds de Béja, les Oulad ben Sassi, quels étaient les habitants de cette ville qui étaient venus habiter à Tunis. On les lui nomma tous, y compris les deux cheikhs qui étaient parmi nous. Younès les fit venir tous les deux et leur demanda de lui désigner un cheikh et deux notables qu'il voulait charger de porter une amra (2) à Béja et de rapporter la réponse. Ils lui désignèrent le cheikh Chouchane el Bahid, le spahi Nasser ben Kaouta et un autre spahi kabyle nommé El Hadj Ahmed el Foulani qui était tout à fait ignorant. Quand nous apprîmes à Tunis quels étaient les émissaires désignés, nous fûmes tous extrêmement inquiets et nous craignîmes pour notre sécurité, mais personne de nous n'eut assez de courage pour aller trouver Younès et lui dire : « N'envoyez pas ces gens-là, mais plutôt d'autres que nous pouvons vous indiquer. »

Younès rédigea l'amra et la remit aux émissaires, qui se mirent

(1) La fin du mois de doul-kada 1177 correspond à la fin de mai 1764.

(2) C'est-à-dire une lettre contenant un ordre formel et précis. C'est par ce terme que l'on désigne les décrets du Bey de Tunis, qui jusqu'à ces derniers temps étaient rédigés dans la forme d'une lettre adressée à un ou à plusieurs fonctionnaires chargés d'en assurer l'exécution.

en route. Le cheikh Saïd monta à cheval avec eux et les accompagna pendant quelque temps. Les trois envoyés passèrent d'abord chez les Oulad Bellil,[1] puis ils arrivèrent à la zaouïa du saint personnage Sidi bou Teffaha.[2] Les gens de Béja apprirent l'arrivée des émissaires, et cette nouvelle produisit une certaine effervescence en

(1) Les Oulad Bellil sont les descendants de Bellil fils de Moulahoum, originaire d'Arabie et qui était venu en Ifrikia à l'époque de la grande invasion du VIII[e] siècle. Bellil eut quatre fils, Hassen, Nasseur, Solah et Khadem, qui ont donné leurs noms à des tribus qui existent encore aujourd'hui dans le caïdat de Béja. Bellil avait un frère utérin nommé Hamza, qui donna son nom à la tribu des Oulad-Hamza, fixée aujourd'hui à six kilomètres environ au nord de Mateur.

Les Oulad Bellil, autrefois très nombreux, ne comptent plus aujourd'hui que six familles établies dans la vallée de l'oued El-Bourdine, près de la source d'Aïn-Setha, à douze kilomètres à l'est de Béja. Toute la région avoisinante, comprenant les henchirs Chegaga, Sidi-Amane, Ksar-Mezoual, Guedala, etc., leur appartenait. Cette région territoriale avait été donnée à leur ancêtre Moulahoum et à ses descendants par le souverain de l'époque, et ce dernier avait décidé que toutes les fois qu'un étranger achèterait des terres à un des Oulad Bellil, le nouveau propriétaire paierait à son vendeur une redevance d'une piastre. Ce droit est resté légalement exigible jusqu'à l'époque où il a été supprimé par un bey du nom de Mohammed.

Les personnages les plus célèbres de cette famille ont été Hassine ben Saïd, le cheikh El Baoundi et El Hadj Mohamed ben El Khechine ; ils jouissaient d'une certaine influence auprès des beys de Tunis, qui appréciaient leurs qualités guerrières et leur caractère chevaleresque.

Les Oulad Bellil ne possèdent plus aujourd'hui que l'henchir El-Bourdine ; leurs autres propriétés ont été vendues ou constituées habous au profit de zaouïas étrangères. C'est ainsi qu'une femme venue du Djerid, la célèbre Lella Tabouba, reçut en donation des Oulad Bellil l'henchir Tabouba.

(2) La zaouïa de Sidi bou Teffaha se trouve à l'est de Béja, en dehors d'une porte de la ville qui est désignée par le même nom, et sur une place qui servait autrefois de marché et où se vendent encore aujourd'hui le bois et le charbon. Les mots « Bou Teffaha » signifient « l'homme à la pomme ». Voici la légende de ce saint personnage, telle qu'elle est restée dans l'esprit des gens de Béja :

Le cheikh Slimane était originaire de la tribu kabyle des Beni-Temim. Il vint à Béja en 1030 de l'hégire, à l'âge de dix ans, et se logea dans la maison El Kalouï, en dehors de Bab-er-Rahba. Les gens de Béja avaient l'habitude de se réunir chaque après-midi en dehors de cette porte pour jouer au jeu dit « el aguefa », sorte de paume où les joueurs se renvoient une balle à l'aide de longs bâtons à bout plat. Le cheikh Slimane s'y rendait avec eux, mais personne ne le connaissait autrement que de vue.

Le 9 du mois de doul-hidjé, qui est le mois pendant lequel les gens qui sont au pèlerinage se rendent à la montagne de Arafat, un homme passa près de lui en pleurant parce qu'il n'avait pas les moyens d'aller visiter les lieux saints. Le cheikh l'appela et lui dit : « Tu voudrais bien faire le pèlerinage ? » Sur sa réponse affirmative il lui dit de fermer les yeux et le poussa avec la main. Tout à coup cet homme se trouva sur la montagne de Arafat, et il put ainsi accomplir les obligations du pèlerinage et de la ziara. Quand il eut terminé, il entra en relations avec quelques pèlerins de Béja qui lui remirent des lettres pour des parents qu'ils avaient dans cette ville. Le cheikh Slimane se présenta alors devant lui et lui dit : « Tu voudrais sans doute retourner à Béja ? » et, sur sa réponse affirmative, il lui dit de nouveau de fermer les yeux, le poussa avec la main, et cet homme se retrouva tout à coup à Béja.

Les gens lui demandèrent où il était allé pendant ces quelques jours et il leur répondit : « Je suis allé accomplir les devoirs du pèlerinage, j'ai visité la maison de Dieu et le tombeau de son prophète, et me voilà de retour. » Ses amis ne voulaient pas le croire et le considéraient comme fou ; mais, pour les convaincre, il leur montra les lettres que lui avaient remises les pèlerins de Béja et qu'ils reconnurent comme venant de la Mecque.

On signala ce prodige aux magistrats de la ville qui interrogèrent cet homme et lui demandèrent comment il avait fait pour accomplir en dix jours un voyage qui demandait quelquefois une année. Il refusa de leur répondre, mais ses amis ayant insisté pour avoir des explications, il leur dit : « Celui à qui je dois d'avoir fait ce voyage est le jeune Kabyle qui se dit originaire des Beni-Temim et qui habite la maison El Kalouï », et il leur raconta ce qui s'était

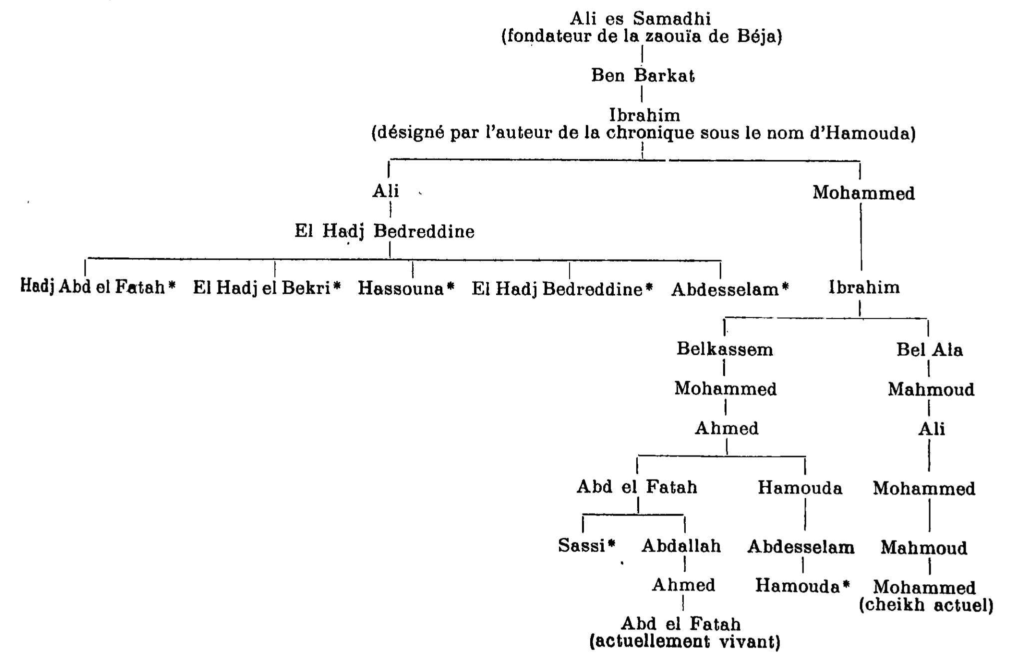
ville. Les habitants fermèrent leurs portes et les gens qui ne se plaisent que dans le désordre commencèrent à s'agiter et à dire partout : « Derrière ces trois envoyés il y a les zouaouas et les Turcs; il ne faut pas qu'ils entrent en ville ni qu'ils communiquent avec personne. »

Les habitants se réunirent dans le vestibule de la maison du cheikh Ali ben Hamouda (1) pour examiner ce qu'il y avait à faire. Ce dernier était très inquiet; son parent était allé chez les beys, s'était excusé de ne pas l'avoir amené avec lui, et les beys avaient rédigé une lettre pour lui qu'ils avaient remise à un de leurs émissaires ori-

passé. Sur leur demande ils les accompagna hors de la ville et leur désigna du doigt le jeune cheikh. Ils coururent vers lui, mais le cheikh se sauva et se jeta dans un puits qui se trouve près de la maison El Kalouï. On descendit dans le puits pour le rechercher et le tirer de là, mais on ne trouva qu'une pomme qui flottait sur l'eau. Cette pomme fut recueillie et placée dans un endroit qui est considéré comme la tombe du cheikh.

Cependant le cheikh est encore vivant et il assiste en personne à la fête qui est donnée chaque année en son honneur ; mais son corps, bien que matériel, participe de la nature des âmes, dans ce sens qu'il n'a pas besoin de boire et de manger et qu'il ne se nourrit que des prières qu'on lui adresse. Du vivant des illustres cheikhs et saints personnages Sidi Hadj Milad Chérif el Kadri, Sidi Djilani el Balagui et Sidi Mohamed Gachoub, les notables de Béja leur demandèrent la faveur de pouvoir contempler la personne du cheikh Sidi Slimane bou Teffaha, et leur désir fut exaucé.

(1) Comme il est souvent parlé, dans cette partie de l'ouvrage, des différents membres de la famille Samadhi, nous croyons utile de reproduire ici la généalogie de cette famille, depuis le fondateur jusqu'à nos jours, d'après les renseignements recueillis auprès des indigènes de Béja.



ginaire de Béja; or, l'arrivée de cet émissaire chez Ali ben Hamouda coïncidait avec l'arrivée des émissaires de Younès, et le cheikh, très perplexe, ne savait que faire, car personne n'ignorait que l'émissaire des beys était chez lui. La plupart des gens disaient : « Il n'est pas possible d'aller voir les émissaires de Younès, de leur demander de leurs nouvelles et de les interroger sur le but de leur voyage sans les inviter à entrer en ville. » Quelqu'un de raisonnable dit : « Vous avez perdu tout bon sens. Ces envoyés ne sont que trois; que pourraient-ils faire au milieu de nous tous? Allez les voir, faites-les entrer en ville, offrez-leur l'hospitalité, donnez de l'orge à leurs chevaux et écoutez leurs propositions. S'ils sont porteurs d'un ordre ou de quelque nouvelle, donnez une réponse acceptable. Qui sait ce que l'avenir vous réserve? » On lui ferma la bouche en le traitant de révolté, et il dut se taire.

On finit par décider que le cheikh Hamida ben Barkat es Samadhi irait trouver les envoyés de Younès pour prendre de leurs nouvelles. Il s'y rendit, se présenta à eux, les salua et leur demanda le motif de leur voyage. Ils répondirent qu'ils étaient venus avec une amra de Younès et qu'ils demandaient une réponse. Le cheikh leur raconta alors ce qui s'était passé en ville, leur parla de l'émissaire qui était venu de la part des beys et s'excusa en disant : « Je n'ai aucune autorité sur ces gens-là, mais donnez-moi cependant votre lettre et je la leur porterai. » Ils la lui remirent et il partit. Cependant les trois envoyés étaient très inquiets de ce qu'ils avaient appris, car ils ne pouvaient plus douter que les habitants de Béja ne fussent en révolte contre le pacha. Ils attendirent avec impatience la réponse à leur lettre.

Lorsque le cheikh Hamida arriva chez son parent Ali ben Hamouda avec la lettre des envoyés, les notables se réunirent dans le vestibule de la maison et la foule s'amassa devant la porte. On ouvrit la lettre et on la lut; Younès y employait des expressions affectueuses pour les habitants et leur adressait son salut. Après la lecture de cette lettre tout le monde se trouva en désaccord au sujet de la réponse qu'il fallait y faire. Le cheikh Ali ben Hamouda gardait le silence parce que l'émissaire des beys était au premier étage, d'où il écoutait la délibération. On finit par rédiger une réponse évasive, que le cheikh Hamida ben Barkat fut chargé d'aller rapporter aux envoyés de Younès. La nuit était arrivée sur ces entrefaites. Le cheikh prit la lettre et se rendit auprès des envoyés, qu'il trouva transis de frayeur et de faim. Il la leur remit en leur disant simplement : « Partez et saluez tous les amis. » Après quoi il sortit en fermant la porte. Dès qu'ils eurent cette réponse qu'ils attendaient avec impatience, les envoyés partirent en hâte et arrivèrent chez le cheikh Saïd : « Ne nous questionnez pas, lui dirent-ils; nous

avons peur et nous sommes affamés; faites-nous manger, donnez de l'orge à nos chevaux, et que Dieu vous récompense! » Cependant comme il insistait ils finirent par lui raconter tout ce qu'ils savaient. Il leur servit à manger, donna de l'orge à leurs chevaux, puis ils partirent avant l'aurore. Le cheikh les accompagna pendant quelque temps, après quoi ils continuèrent seuls leur route.

En arrivant à Tunis ils entrèrent chez eux, y laissèrent leurs chevaux, puis se dirigèrent vers la maison des caïds. Ils les saluèrent, mais quand les caïds les interrogèrent ils gardèrent le silence; les caïds insistèrent, mais sans plus de succès. Ils eurent peur alors et demeurèrent un instant interdits, mais revenant à eux ils dirent aux envoyés : « Dites-nous la vérité et ne nous cachez rien. » Les envoyés racontèrent alors tout ce qui s'était passé, en exagérant encore l'attitude hostile des gens de Béja. Les caïds leur dirent : « Si vous rapportez la même chose à Younès, il ne restera rien de vous », et ils rédigèrent une autre réponse; puis tous se dirigèrent ensemble vers la Casba, se firent introduire auprès de Younès, lui baisèrent la main et lui tendirent la lettre qu'ils venaient de préparer. Le secrétaire l'ouvrit et la lut. Younès était très perspicace; en voyant leurs visages consternés il leur dit : « Votre visage indique le contraire de ce que contient cette lettre », puis il leur raconta ce qui s'était passé aussi exactement que s'il s'était trouvé avec eux. Il leur demanda si c'était la vérité et ils gardèrent le silence. Il les congédia et ils sortirent de la Casba convaincus qu'ils allaient avoir la tête tranchée.

Ce qui est connu de deux personnes est vite connu de mille. La nouvelle de la révolte des gens de Béja contre Younès se répandit rapidement en ville et nous plongea tous dans la plus grande anxiété. Heureusement, Younès n'informa pas son père de ce qui s'était passé; si le pacha l'avait appris il serait entré dans une violente colère et aurait fait tuer ou emprisonner tous les gens de Béja qui se trouvaient à Tunis. Mais Dieu nous couvrit de son voile protecteur.

Younès tourna sa colère contre les caïds, les Oulad ben Sassi, qu'il accusa d'être de connivence avec les gens de Béja. Ils lui répondirent : « Nous avons fait notre devoir en exposant la situation au pacha; ce dernier a envoyé à Béja son agha, qui a accepté de l'argent pour dissimuler la vérité, mais nous ne pouvons pas être rendus responsables de ces manœuvres. Nous vous prions de ne pas nous accuser auprès du pacha, qui serait impitoyable pour nous. » Puis ils tombèrent à ses pieds et les baisèrent. Younès garda le silence.

Entre temps, le pacha avait reçu des nouvelles rassurantes du Kef. Les défenseurs de la ville lui avaient fait dire qu'il n'avait pas à s'inquiéter de leur sort, mais que leur provision de poudre, de boulets et de balles commençait à diminuer; cependant ils avaient encore

assez de munitions pour soutenir le siège pendant le mois courant et le suivant. En apprenant ces renseignements, il s'emporta en propos violents contre Haïder Khodja, lui reprochant de n'avoir pas fait fabriquer sur place des boulets de pierre et de la poudre. Puis il donna au khasnadar l'ordre de faire préparer une grande quantité de poudre, de boulets et de balles, et de réunir des fusils et des armes de toutes sortes; il enjoignit au kahia des spahis de Béja de désigner un certain nombre de ses hommes et de les équiper pour qu'ils pussent prendre part à une expédition; il convoqua en même temps les zouaouas et fit choix d'un certain nombre d'entre eux qui durent se tenir prêts à partir. Enfin, il fit demander au khodja du Divan de lui indiquer les hommes qui connaissaient la manœuvre du canon, et il paraît qu'on lui en désigna deux, un Turc et un koulougli, qui se rendirent au Bardo, se présentèrent au pacha et reçurent de lui des instructions sur ce qu'ils avaient à faire et la promesse d'une forte récompense en cas de réussite.

En peu de temps tout fut préparé et emballé, et le pacha envoya alors au kahia de Béja l'ordre de réunir ses cavaliers. Les zouaouas firent également leurs préparatifs de départ, et l'on rassembla les chevaux et les mulets qui devaient transporter les fardeaux. Personne ne pouvait faire d'observations au pacha, pas même ses fils Younès, Mohammed et Slimane. Tous cependant désapprouvaient sa conduite dans cette circonstance, parce qu'il était téméraire de supposer qu'un convoi aussi considérable, accompagné seulement de quelques soldats, pourrait arriver à destination.

Le kahia partit avec les cavaliers et les fantassins placés sous ses ordres, mais tous étaient persuadés qu'ils marchaient à la mort. Quand ils arrivèrent à Teboursouk, ils étaient très perplexes et la peur commençait à les gagner; quelques-uns étaient restés en arrière dans l'intention de rentrer dans leurs tentes, d'autres avaient déserté et s'étaient réfugiés dans les parties inaccessibles des montagnes; leur nombre diminuait d'heure en heure, et le kahia était dans une grande inquiétude. On dit qu'un certain nombre de charges furent abandonnées en cet endroit, et que plusieurs chevaux et mulets durent être abattus parce qu'ils étaient trop fatigués pour continuer leur service. Après Teboursouk, la colonne poursuivit sa marche et l'on n'eut plus de ses nouvelles.

Quelqu'un qui faisait partie de cette colonne m'a raconté ainsi ce qui s'était passé : « Un jour que j'entrai à cheval au Bardo, je vis le kahia des spahis de Béja, Amor Kériouh, qui était en armes et tout prêt à partir. Il me fit asseoir à côté de lui et me dit : « Nous nous « disposons à partir pour Le Kef, il faut que vous veniez avec moi. » Je me trouvai pris au piège, et d'ailleurs il n'était pas possible, lorsqu'on entrait au Bardo à cette époque, d'en sortir sans quelque désagré-

ment. Je me promenai jusqu'au soir et vis que l'on avait parqué dans l'intérieur du Bardo une grande quantité d'ânes, de chevaux et de mulets. A la tombée de la nuit, quand la nouba se mit à jouer, une agitation extraordinaire se répandit dans tout le palais ; on chargea les fardeaux sur les bêtes de somme ; le monde se rassembla : portiers, hambas, spahis des trois oudjaks et zouaouas ; les cavaliers se mirent en selle, la nouba joua de nouveau pour cette troupe, puis, le chargement une fois fini, on ouvrit la porte et nous partîmes. Nous trouvâmes les alentours du Bardo absolument déserts. Au petit jour nous étions à Grich-el-Oued, d'où nous continuâmes notre voyage jusqu'à Testour. Les fardeaux commencèrent à tomber dans la ville et dans les jardins, et l'on s'arrêta pour dormir et se reposer, parce que les soldats ne pouvaient plus résister au sommeil et à la fatigue. On rechargea ensuite les bêtes de somme et l'on arriva à la ville de Teboursouk, qui était absolument déserte. Jusque-là personne n'était resté en arrière. On poussa jusqu'au Khanguet-el-Fakira, qui est un passage très difficile, et l'on s'y engagea. Les difficultés du terrain étaient telles que les charges tombaient à chaque pas, et les hommes, obligés de les relever sans cesse et de les maintenir sur le dos des animaux, étaient exténués de fatigue ; ajoutez à cela que la chaleur était excessive et que tout le monde, bêtes et gens, était harassé pour avoir marché sans arrêt la nuit et le jour. On franchit cependant le col sans accident ; mais, comme nous le quittions, nous fûmes aperçus par des éclaireurs du parti ennemi qui se mirent à notre poursuite ; chaque fois qu'un des zouaouas restait en arrière, il était entièrement dépouillé et venait nous rejoindre tout nu. Nous approchions à ce moment de Dir-el-Kef, et notre troupe se tenait aussi serrée que possible parce que nous avions grand'peur. Cependant, vaincu par le sommeil, je ne m'aperçus pas que ma monture ralentissait le pas et je me trouvai insensiblement séparé du reste de la troupe. Tout à coup je vis devant moi et derrière moi des cavaliers ennemis qui avaient visiblement l'intention de me dépouiller. Je chargeai ceux qui se trouvaient devant moi ; ils se séparèrent et je les dépassai au galop. Un seul cavalier se mit à ma poursuite, et comme il allait me rejoindre je lui dis : « Par Dieu ! ne me poursuis plus et laisse-moi tranquille ! » Il continua cependant à me serrer de près et ses camarades se dirigèrent de notre côté pour lui prêter main-forte ; je me tournai alors vers lui, lui envoyai un coup de feu qui le fit tomber à terre mortellement blessé, et je pus rejoindre au galop le kahia.

« Les cavaliers qui me poursuivaient jetèrent de grands cris en voyant tomber leur camarade, puis nous les vîmes tourner bride, au milieu d'une poussière aveuglante, et quelques-uns d'entre eux partirent au galop pour annoncer notre arrivée à l'armée algérienne, qui

ne nous savait pas si près d'elle. En voyant la poussière soulevée par les gens qui se dirigeaient vers eux, tous les cavaliers de l'armée algérienne montèrent à cheval, et tout à coup nous les aperçûmes qui couraient sur nous. En les voyant le kahia se sauva, les spahis en firent autant ainsi que les porteurs, et la troupe se dispersa. Le pacha avait donné à chaque officier, au moment du départ, une ceinture remplie de sultanis qu'ils devaient remettre à Temimi et aux autres chefs des assiégés; tout cet argent fut jeté à terre. On se mit à la poursuite du kahia de Béja, qui se sauvait au galop, et on l'atteignit parce que sa jument, dit-on, butta et le jeta à terre. Les gens se jetèrent sur lui pour le tuer, mais il leur dit: « A quoi vous servirait de me tuer? « Contentez-vous plutôt de prendre cette ceinture remplie de sulta- « nis. » Ils prirent l'argent et l'abandonnèrent. Il continua alors sa route à travers un terrain très difficile et arriva tout nu au Kef, où on lui donna des vêtements. »

Lorsque les premiers cavaliers revinrent au camp avec leurs prisonniers, Mahmoud-Bey (1) monta à cheval avec ses gens et arriva à l'endroit où les colis du convoi avaient été abandonnés; une grande partie s'était perdue avant d'arriver jusque-là, et il fit transporter au camp tout ce qui restait. Chaque fois qu'un des hommes de l'expédition arrivait, Mohammed-Bey le retenait prisonnier. La plupart des soldats envoyés par le pacha restèrent sur le champ de bataille, furent faits prisonniers par les Hanencha ou furent renvoyés nus à Tunis; très peu purent rentrer chez eux indemnes. Les pertes que le pacha subit à cette occasion en hommes ou en argent furent considérables.

Le lendemain Mohammed-Bey fit passer devant lui tous les prisonniers un par un; il questionnait chacun sur Tunis, le pacha et Younès, après quoi il donnait l'ordre de le tuer. Il en fit périr ainsi un grand nombre, parmi lesquels l'artilleur turc qui avait été adjoint à l'expédition. Quant au koulougli, qui était artilleur au bordj Flifel (2) et que le pacha envoya également au Kef, Mohammed-Bey le questionna comme les autres, mais ne le fit pas tuer, j'ignore pour quelle raison. Lorsqu'il rentra plus tard au Bardo et qu'il se présenta au pacha, ce dernier lui raconta exactement tout ce qu'avait fait Mohammed-Bey, et le koulougli lui répondit qu'il était bien informé. Tous ceux qui tombèrent entre les mains de Mohammed-Bey furent tués, et il n'épargna que ceux en faveur de qui son frère voulut bien intercéder.

Lorsque la nouvelle de ce désastre arriva à Tunis, des cris de dé-

(1) A cet endroit et à la fin du paragraphe suivant, le texte porte « Mahmoud-Bey », mais il semble préférable de lire « Mohammed-Bey » dans ces deux passages, parce que l'aîné des frères est le seul qui ait eu qualité pour agir en chef.

(2) Fort près de Tunis, à l'ouest, sur la route de Tunis au Bardo.

tresse s'élevèrent dans toute la ville et dans les faubourgs. La famille du kahia se distinguait parmi celles dont la douleur était la plus bruyante, et pendant trois jours sa maison ne cessa pas de retentir du bruit des tambours. Mais le quatrième jour le pacha leur envoya dire que le kahia était en sûreté dans la citadelle du Kef, et aussitôt ils cessèrent de pleurer et furent dans la plus grande joie.

Puis la guerre recommença plus terrible entre l'armée algérienne et les défenseurs du Kef. Les assiégeants creusèrent des fossés qui venaient jusqu'au pied du rempart et disposèrent une mine qu'il ne restait plus qu'à charger et à allumer. De leur côté, les défenseurs de la place avaient avec eux un Turc connu pour sa fidélité au pacha et qui était très expert dans les travaux de ce genre. Pour rendre inutiles les mines des assiégeants, ce Turc fit creuser un grand fossé à l'intérieur du rempart et sur toute la longueur de la muraille, de telle sorte que, si une mine venait à éclater, elle n'aurait pu faire qu'une ouverture sur ce fossé et serait passée sous les murs sans les endommager. Pendant que les défenseurs du Kef se livraient à ces travaux, ils apprirent par leurs espions que le mineur était occupé à creuser dans un endroit déterminé. On prévint le Turc, qui se rendit sur les lieux et donna l'ordre à quelques-uns de ses gens de prendre leurs armes et de creuser de leur côté dans la même direction; ils atteignirent ainsi l'homme qui creusait la mine des assiégeants, le tuèrent d'un coup de fusil, le traînèrent par les pieds et le remontèrent par le fossé.

Ce fait produisit une grande sensation au Kef. Du haut des remparts les assiégés criaient aux Turcs qui se trouvaient dans les tranchées : « Nous avons tué votre mineur et votre tour viendra bientôt ! » Les beys et Hachi Hassen furent tout à fait découragés et désespérèrent de vaincre la résistance des défenseurs du Kef. Quelques-uns de leurs soldats, pris de peur, s'enfuirent. Tous les gens qui s'étaient compromis pour venir voir Mohammed-Bey, Arabes et koulouglis, et surtout les habitants de Béja, commencèrent à trembler.

Quelque temps avant que le pacha eût appris cette nouvelle, le cheikh Hassen ben El Hadj était venu de Kairouan pour le voir. Le pacha, qui aimait beaucoup ce personnage et avait en lui une grande confiance, le reçut avec joie, le traita généreusement et le fit asseoir à côté de lui. Le cheikh lui dit : « O pacha Ali, je désire que vous preniez avec moi un engagement solennel; il faut me promettre que si vous êtes victorieux des Algériens vous ne tuerez personne et que vous ne vous vengerez pas de ceux même qui auraient mérité votre colère. » Le pacha s'y engagea par serment et jura que s'il était victorieux il ne tuerait personne, pas même le meurtrier d'un de ses fils. C'est là la raison pour laquelle il ne fit pas périr ceux qui se révoltèrent contre lui et contre Younès.

Cependant le service des tranchées commençait à paraître pénible aux askers algériens, qui faisaient tout pour se soustraire aux fatigues et aux dangers de cette lutte sans gloire et sans profit, et cherchaient les moyens de fuir.

Le siège du Kef durait depuis cinquante jours quand le dey d'Alger, Ibrahim Khasnadji, apprit que les koulouglis de Tlemcen s'étaient révoltés; en même temps Hachi Hassen l'informait de l'insuccès de son expédition. Le dey, très inquiet, envoya à Hachi Hassen l'ordre de revenir avec ses askers, ajoutant qu'après deux ou trois jours de marche il devait tuer son khalifat Ahmed, qui était décidément tout à fait inférieur et indigne de sa confiance.

Le dey envoya cette lettre par un émissaire qui arriva sans encombre jusqu'au Kef. Hachi Hassen, après en avoir pris connaissance, la communiqua à Mohammed-Bey, qui ne put retenir ses larmes et lui dit : « Avant de répandre cette nouvelle, donnez-moi le temps de prévenir mes serviteurs qui sont occupés à prélever pour moi des moutons et du beurre dans le pays. Quand ils seront arrivés, vous pourrez faire ce que vous voudrez. » Il fit prévenir aussitôt ses gens, qui s'étaient répandus dans différentes directions, et leur recommanda de ne pas attirer l'attention sur eux lorsqu'ils reviendraient au camp. A ceux qu'il envoya à la recherche d'Otsmane ben Halloufa, il dit : « Lorsque vous le verrez, faites-lui signe d'approcher; s'il vient, clignez-lui seulement de l'œil et marchez devant lui; il comprendra et vous rejoindra. » Les gens firent ce qu'il leur avait dit, et lorsqu'ils eurent rejoint Otsmane ben Halloufa, qui, à ce que je crois, était alors à Djendouba, ils s'arrêtèrent à distance, lui firent signe de monter à cheval et s'éloignèrent. Il les rejoignit aussitôt au galop. Les gens du douar où il était descendu furent très surpris de cette scène à laquelle ils ne comprenaient rien et attendirent avec inquiétude son retour; ne le voyant pas revenir, ils allèrent à sa rencontre, mais sans retrouver sa trace. Ils s'empressèrent alors de quitter leur campement, croyant que Ben Halloufa s'était plaint d'eux et qu'ils allaient être razziés.

Tous les détachements furent bientôt réunis autour des beys, et le troisième jour après la réception de la lettre du dey d'Alger l'armée partit et leva le siège du Kef.

XXXVII

Conséquences du départ de l'armée algérienne. — Conduite du pacha et de Younès à l'égard de Béja et du Kef. — Les relations de Younès avec son père deviennent de plus en plus tendues. — Histoire de la femme d'Ali ben El Moudjahed. — Mort de Kebira Mamia.

Les askers et les beys partirent en même temps qu'Hachi Hassen. La nouvelle en parvint au pacha avec une très grande rapidité, le soir même d'après les uns, d'autres disent dans la nuit. Il la garda secrète, croyant que les Algériens avaient changé de campement par ruse.

C'est aussi ce qu'avaient cru Haïder et Ali Temimi : ils n'ouvrirent pas les portes de la ville, ne laissèrent sortir personne et chargèrent quelqu'un de se renseigner sur les mouvements des beys et de l'armée. Cet émissaire les suivit pendant deux jours et s'assura que l'armée algérienne s'était arrêté à l'oued Serrath. Il en informa Haïder et Ali Temimi, qui firent tirer le canon pendant trois jours.

Lorsque le pacha fut certain de la retraite d'Hachi Hassen, il en fit répandre la nouvelle qui fut rapidement connue de tout Tunis. Les uns en étaient satisfaits et d'autres se désolaient. On tira le canon à Tunis pendant trois jours et chacun rejoignit son oudjak. On descendit au Bardo, où le pacha invita le peuple à venir le féliciter solennellement. La foule accourut au palais et pénétra dans la salle des audiences de justice, où l'on se bouscula pour lui baiser la main. On suait comme au jour du jugement dernier. Les uns lisaient la première sourate du Coran devant le pacha, d'autres appelaient sur lui les bénédictions du Ciel. Ensuite la foule se porta sur la place de la Casba pour féliciter Younès, mais il se refusa à toute réception.

Nous autres, gens de Béja, qui habitions à Tunis, nous nous réunîmes et, pénétrant avec la foule, nous allâmes féliciter le pacha. Nous rencontrâmes le caïd Ali ben Sassi qui nous dit : « Voilà déjà trente-deux jours que les notables de votre pays ont dû être convoqués et ils n'ont pas encore paru ; leur avez-vous envoyé quelqu'un ? » Nous répondîmes : « Ils savent ce qu'ils ont à faire. » Ceux de nous qui étaient leurs ennemis proférèrent des injures à leur adresse, puis nous attendîmes leur arrivée.

Les habitants de Béja et ceux qui s'étaient joints à eux n'avaient pas appris tout d'abord le départ des Algériens. Lorsqu'arriva dans cette ville le premier cavalier qui annonça l'événement, ceux qui l'entendirent le traitèrent de fou, lui demandèrent de qui il tenait cette triste nouvelle, et faillirent le tuer. Il eut à peine le temps de

remonter à cheval et de s'enfuir. La nouvelle se répandit dans la ville; les uns y croyaient, les autres la démentaient, mais tout le monde était inquiet. Au bout d'une heure les détails affluèrent. Le cheikh Hamida ben Barkate fut le premier à monter à cheval et partit seul. Il voyagea nuit et jour, dans la pensée que les Oulad-ben-Sassi lui étaient favorables parce que son gendre, qui était leur secrétaire, se trouvait déjà à Tunis. Arrivé chez eux il fut blâmé, insulté même, après quoi les caïds gardèrent le silence et ne firent plus attention à lui. Le cheikh regretta son empressement.

Lorsque la nouvelle ainsi répandue à Béja eut reçu confirmation, le cheikh Mohammed es Samadhi monta à cheval et quitta la tribu des Amdoun, où il s'était refugié avec sa famille quand Otsmane Agha, envoyé pour s'emparer de lui, l'avait mis sur ses gardes, comme nous l'avons dit. Depuis lors il continuait à venir de temps en temps à Béja passer quelques jours dans sa maison et retournait ensuite dans sa famille. Quelquefois aussi il allait voir les beys au Kef. Il vécut ainsi jusqu'au départ des Algériens. Quand cet événement se produisit, il était dans la tribu des Amdoun : il en partit, vint prendre quelques objets dans sa maison de Béja et regagna la montagne.

Le prédicateur et jurisconsulte Mohammed ben Mami et son frère Mahmoud quittèrent Béja et rentrèrent au djebel Amdoun, d'où ils partirent ensuite pour se fixer au djebel Khadouma, chez les Oucheteta, avec leur famille.

Les autres notables, et parmi eux le cheikh Mahmoud Seghir et Touati, le vieux cheikh Samadhi et quelques notaires célèbres, ainsi que d'autres personnalités, se réunirent en apprenant que les cheikhs et caïds les attendaient et qu'il leur en coûterait de ne pas se hâter de se rendre à leur appel. Ils partirent, persuadés qu'ils allaient au-devant d'une mort certaine, et arrivèrent à Tunis où ils descendirent au fondouk El-Marr.

Ils se rendirent chez les Oulad-ben-Sassi, qui les invitèrent à se présenter à la Casba de Tunis pour féliciter Younès. Ils y allèrent, mais eurent beau y retourner tous les jours, ils ne réussissaient point à voir le prince. Celui-ci avait été prévenu par les caïds de l'arrivée des notables et il remettait sans cesse le moment de les recevoir.

Le hasard fit que les notables de Béja se trouvèrent dans le fondouk en compagnie des notables du Kef, gens grossiers qui se donnaient le ridicule de porter des bijoux. Le lendemain, les deux groupes de notables se réunirent devant la porte de l'appartement de Younès. Il semblait bien, à sa mine, que le bey se doutait de l'inquiétude des gens de Béja et que le désir de paraître ainsi que le manque d'élégance des gens du Kef ne lui échappaient point. Il envoya ses portiers avec ordre de battre ceux-ci et de les expulser. Ses gens les firent sortir en leur disant que Younès leur enjoignait

de ne plus approcher de son palais. Pendant ce temps les notables de Béja regardaient ce spectacle, contents de voir maltraiter de la sorte les notables du Kef. Le bey ne fit point chasser les gens de Béja, et ils continuèrent à venir chaque jour à la Casba, mais sans être reçus.

L'éminent jurisconsulte et cadi Seghir et Touati et un notaire bien connu, nommé El Hadj Ahmed el Ghaoui, voyant que cette situation ne présageait rien de bon, prirent le parti de s'enfuir pendant la nuit. Ils purent gagner leur pays; leurs familles, qui commençaient à être très inquiètes depuis qu'elles avaient appris que le bey les retenait à Tunis, les reçurent avec joie à leur arrivée.

Parmi les Samadhi restés à Tunis se trouvaient les cheikhs Ahmed ben Barkate, l'illustre cheikh El Bekri et quelques autres personnes de Béja qui se décidèrent à parler aux caïds pour rappeler que leur séjour se prolongeait sans qu'il leur fût possible de voir Younès et pour les prier d'obtenir du bey une réponse qui les tirât d'inquiétude. Un des caïds se présenta dans ce but chez Younès qui, en apprenant la démarche des gens de Béja, donna l'ordre d'arrêter les trois Samadhi et le fils Touati et de les remettre aux mains des hambas pour être incarcérés à la zendala. Le caïd obéit, mais quand il demanda le cheikh Touati, il lui fut répondu qu'il s'était enfui dans son pays. Le bey ordonna de le faire revenir. Quant aux autres ils furent menés à la zendala, où le vieux cheikh Samadhi mourut, je crois, au commencement de la première année de sa captivité; les deux autres restèrent en prison pendant trois ans, constamment menacés d'être tués. Pendant leur détention leurs familles furent ruinées et leurs biens dispersés.

Le caïd chargé d'amener le cheikh Seghir et-Touati se rendit à Béja où il se mit à sa recherche avec une patience qui fut trouvée ridicule. On finit par lui dire un jour que le cheikh était au bain et il y envoya aussitôt ses gens dont l'un, pénétrant dans l'établissement, l'arrêta. Il fut jeté en prison où il resta plus d'un an dans l'oubli. Sa fortune se dissipa et sa famille tomba dans le besoin.

Nous avons dit que Younès-Bey s'était montré mécontent de l'attitude de son père à son égard; cette irritation augmenta et fut connue de tout le monde. Le pacha Ali favorisa ouvertement son fils Mohammed, et Younès, apprenant ce changement, quitta Hammamet et pénétra dans la Casba. Cela se passait au commencement de la guerre.

La mère de ces princes, qui les aimait d'autant plus qu'elle les avait nourris, cherchait à atténuer l'effet de ce dissentiment, afin d'éviter les malheurs qu'elle prévoyait. Elle était très affligée à ce sujet, versait des pleurs et s'efforçait de réconcilier le pacha et Younès dans la crainte d'une catastrophe. Elle ne cessa d'adresser des prières à Dieu qu'elle suppliait de ne pas la faire assister à cette calamité. Elle fut

exaucée, car elle ne tarda pas à mourir dans les circonstances que nous allons rapporter.

Il faut dire que depuis le jour où les relations du pacha et de son fils Mohammed avec Younès s'altérèrent, ce dernier prit la résolution de leur retirer son concours; n'écoutant que son ressentiment, il se relâcha de son activité et se promit de voir ce que donnerait la collaboration du pacha avec son frère. Et, de fait, la fortune d'Ali-Pacha commença à tourner.

Après la retraite des Algériens, le pacha, voulant se divertir, invita ses jurisconsultes et ses savants à l'accompagner à Hammam-Lif, où il allait se délasser des fatigues du voyage du Kef. Cette résolution parvint aux oreilles de la mère de ses enfants[1] qui demanda à le suivre pour profiter de cette distraction et fêter la victoire remportée sur les Algériens. Elle voulut emmener avec elle ses fils Mohammed et Slimane. Son désir fut satisfait, et elle réunit un grand nombre de ses amis et distribua aux pauvres des vivres en abondance.

C'est ici le lieu de rapporter une anecdote caractéristique sur le pacha. On dit qu'étant à Alger ou à Constantine, il entendit parler du khalifat de cette dernière ville, nommé El Hadj Ali ben El Moudjahed, qui avait une femme de La Mecque célèbre par sa beauté, mais de parole insolente, et que sa fortune remplissait d'orgueil. Ce khalifat était comme l'âne attaché au figuier; il était à la charge de sa femme, et c'est grâce à la fortune dont elle avait hérité de son père qu'il avait pu parvenir aux fonctions dont il était investi. Quand le pacha eut appris ces détails, il fit proposer au mari de quitter la ville qu'il habitait et de le suivre avec sa famille et ses biens, lui promettant une maison, tout ce dont il aurait besoin pour y vivre et la charge qu'il désirerait; pour le décider, il lui disait que le dey, avec ses demandes d'argent incessantes, finirait par lui prendre toute sa fortune. Le khalifat se rendit à ces raisons et l'accompagna à Tunis; sa femme fut introduite dans le harem beylical et se fit gloire de donner des nuits au pacha Ali. Mais ce dernier ne tarda pas à la négliger et ne tint aucune des promesses qu'il avait faites à elle et à son mari. Alors elle dit du mal de lui à tout venant et fit bientôt de même pour Kebira Mamia et son fils. Celle-ci eut la générosité de ne point s'en émouvoir et de prendre patience pendant quelque temps en considérant que cette malheureuse était une Arabe et la mère de plusieurs orphelins.[2] Mais, cette femme continuant à répandre sur elle les calomnies les plus injurieuses, on dit qu'elle l'envoya chercher un jour

(1) C'est-à-dire de Kebira Mamia. Le pacha n'avait pas eu qu'elle comme femme, puisque le bey Hassine lui avait donné, comme nous l'avons vu, une de ses filles en mariage; mais il n'avait eu de fils qu'avec Kebira Mamia, et c'est pour cela que l'auteur la désigne volontiers de cette façon.

(2) Sans doute Ali ben El Moudjahed, le mari de cette femme, était mort, ce qui explique qu'elle ait pu entrer ainsi dans le harem du pacha.

et la fit mettre dans un caveau où quelqu'un était chargé de lui apporter à manger; et comme les outrages de cette misérable ne faisaient qu'augmenter, à bout de patience elle la fit étrangler. On transporta sur une charrette son cadavre refroidi jusqu'à son ancienne demeure, où il fut enterré.

Kebira Mamia se rendit à Hammam-Lif avec ses deux fils, comme nous l'avons dit plus haut. On rapporte que pendant le voyage de retour elle fut surprise par une pluie très violente; il lui arriva, par surcroît, de tomber dans un ruisseau très étroit où l'eau lui montait jusqu'à la ceinture; bref, ses vêtements furent trempés. Rentrée chez elle, elle succomba à cet accident malgré tous les soins qui lui furent prodigués. Lorsqu'elle se sentit perdue elle fit son testament, affranchit quelques esclaves, distribua sa fortune et fit ses adieux à son mari et à ses enfants. Elle rendit bientôt le dernier soupir et la nouvelle de sa mort se répandit aussitôt à Tunis.

Le lendemain le corps fut lavé, enveloppé d'un linceul et renfermé dans un tabout. Les habitants de Tunis vinrent en foule pour accompagner le convoi. Je me trouvais dans la foule qui était énorme et je pus tout voir, depuis le départ de la porte du Bardo où se forma le cortège jusqu'à la porte de Sidi-Abdallah-Cherif. Un grand nombre de gens entourait le corps; les uns lisaient le Coran, d'autres récitaient des prières; il y en avait qui versaient à boire aux assistants et d'autres qui distribuaient des aumônes. Les nègres et négresses, sur deux rangs, faisaient retentir leurs castagnettes. Près du brancard se trouvaient les beys Mohammed et Slimane. Younès et son père n'accompagnèrent pas le corps et se bornèrent à regarder des fenêtres du palais. Quand mes regards se fixèrent sur le brancard, que des hommes portaient sur leurs épaules et qui semblait voguer au-dessus de la foule, le papier sur lequel étaient écrits les actes d'affranchissement et qui était attaché à un roseau me fit l'effet d'oiseaux s'envolant de ce brancard. Le convoi arriva ainsi jusqu'à Melassine. Les femmes formaient deux rangs à droite et à gauche, et après elles venaient deux rangs de vieilles femmes, de filles et de garçons. Chaque fois que le cortège passait près d'un groupe on entendait des pleurs et des cris.

Les uns disent que Kebira Mamia mourut parce qu'elle avait fait étrangler la malheureuse femme du khalifat de Constantine dont je viens de raconter l'histoire; d'autres pensent qu'elle dut sa fin aux malédictions des gens de Béja à qui le pacha avait enjoint de quitter leur pays. Quoi qu'il en soit, c'est le premier malheur dont le pacha fut frappé dans sa famille. Après la mort de sa femme il envoya à Constantinople son pourvoyeur qui en ramena deux odalisques d'une grande beauté et d'un grand prix, auxquelles il prodigua les riches vêtements et les parures jusqu'au jour où elles eurent la maladresse d'exciter sa colère.

XXXVIII

Séjour de Younès à Béja avec la colonne d'été et dans le Djerid avec la colonne d'hiver. — A la suite d'une bataille entre les tribus des Hedill et de Fetnassa, Younès impose une amende aux cheikhs de ces tribus. — Il impose également une amende aux Oulad-ben-Sassi. — Attaque infructueuse contre la tribu des Ouchteta, chez lesquels s'était réfugié Mohammed es Samadhi. — Younès tente d'empoisonner son père. — Mohammed-Bey fait savoir indirectement au pacha que le pays est ruiné par Younès. — Mostefa ben Meticha est chargé par le pacha de faire une enquête à ce sujet. — Conversation de Younès avec le cheikh des Oulad-Menna.

Après l'enterrement de sa femme, le pacha, reprenant en main les affaires du pays, ordonna d'établir un camp à la feskia. Younès quitta le Bardo et entra dans son outak. Le lendemain il partit avec les askers pour Béja, qu'il aborda du côté de la pente où prend fin la forêt. En le voyant descendre cette pente avec son armée, le cadi de Béja, Kassem, fils du cheikh-mufti Hamida, vint au-devant de lui avec ses compagnons, et le bey, les ayant admis en sa présence, les couvrit d'injures et leur prodigua des menaces, puis congédia tout le monde excepté trois d'entre eux qu'il questionna, sans que j'aie pu connaître ses demandes ni leurs réponses. Je sais seulement que le cadi se retira content, monta sur sa jument et rentra chez lui, mais il garda le secret sur son entretien avec Younès.

On dit que celui-ci donna l'ordre à ses soldats de tuer le lendemain autant de gens de Béja qu'il leur plairait, sans épargner leurs amis. Mais pendant son sommeil il vit en rêve le vénérable cheikh Sidi bou Teffaha, qui a le don de se montrer aux gens après sa mort comme il le faisait pendant sa vie, et qui le frappa avec sa canne en lui disant : « Par la volonté de Dieu, je t'annonce que si un seul des gens de mon pays vient à mourir par ton ordre, c'est moi qui me chargerai de le venger. » Younès se réveilla dans une frayeur terrible; il ne put se rendormir de la nuit, et dès que le jour parut il ordonna aux chaouchs d'aviser les askers qu'il leur était interdit de tuer qui que ce soit. Il se rendit ensuite au bardo de Béja, et l'armée le suivit. Le lendemain de son arrivée, il s'informa du cheikh Ali ben Hamouda, et on lui répondit qu'il avait déjà l'intention de se présenter à lui. Younès habita le bardo, mais rendit rarement la justice, et parut s'absorber dans un chagrin profond; quand par exception il tenait audience, elle était ouverte dès l'aube. Quand

arriva l'hiver et la saison des pluies, le froid se fit sentir et les plus faibles des soldats en souffrirent; pour se chauffer et faire sécher leurs vêtements ils se mirent à couper les arbres dans les jardins. Ils ne sortaient pas des fours à chaux, des fournaks,(1) des cafés et des fondouks, et leurs vêtements étaient devenus insuffisants pour les protéger contre les rigueurs de la saison. Comme Younès ne faisait rien pour eux, ils le couvraient continuellement d'injures. On ne voyait plus d'arbres dans les jardins, rien de ce qui avait pu brûler n'avait échappé, et le pays resta ainsi dénudé jusqu'au jour où ces mêmes soldats se mirent à planter du tabac et de l'ail.

Lorsqu'arriva l'époque du départ de la colonne d'hiver pour le Djerid, le pacha envoya dire à son fils de quitter Béja parce qu'il avait appris qu'il n'y avait rien fait d'utile. Younès lui fit répondre qu'il était absorbé par la douleur d'avoir perdu sa mère et demanda le commandement de la colonne désignée pour aller au Beled-el-Casba, (2) parce qu'il avait l'intention de ne plus rentrer à Tunis. Le pacha fit réunir des troupes et les lui envoya. Younès en prit le commandement, et tandis que la colonne qui avait séjourné à Béja reprenait le chemin de Tunis, il se dirigea vers le Djerid pour y recueillir les impôts. Les contributions, d'ailleurs, étaient prêtes.

Il y avait dans le Djerid quelques cheikhs qui avaient pris fait et cause pour les fils du bey Hassine et leur avaient envoyé des cadeaux. En apprenant l'arrivée de Younès ils prirent la fuite en abandonnant leurs biens et leurs familles, dont le bey s'empara. Younès s'établit alors dans le Djerid, mais là encore il s'abstint de rendre la justice. En apprenant cette manière d'agir, le pacha Ali entra en courroux et, l'absence de son fils se prolongeant, il lui fit porter l'ordre de rentrer. Alors Younès monta sur sa jument et, accompagné de ses intimes et de ses hambas, se mit en marche sans plus se soucier de ses soldats, de ses chevaux ni de sa cavalerie. Chaque fois qu'il voulait camper quelque part, il ordonnait de dresser son outak, dans lequel il s'enfermait après avoir fait baisser les rideaux de la tente, et personne n'était admis à se présenter devant lui que sur son autorisation expresse. Il arriva ainsi jusqu'au Bardo sans s'occuper de l'armée; il se présenta à son père, lui baïsa la main et rentra dans ses appartements particuliers.

Il ne vit plus que ses amis intimes, et la bizarrerie de sa conduite fit croire à la folie. Le bruit s'en répandit. On raconte qu'il perdait

(1) Endroit où l'on met en réserve le bois destiné à chauffer les fours ou les hammams.

(2) Nom par lequel on désigne quelquefois la ville de Tozeur, en face de laquelle se trouvent les restes d'une grande forteresse d'origine romaine. L'enceinte, appelée par les indigènes « El-Casba », renferme d'importantes ruines et les restes d'une canalisation ancienne, servant encore aujourd'hui à l'adduction d'eaux abondantes. Cet endroit est divisé en jardins complantés de palmiers qui appartiennent aux descendants de Sidi Ahmed Ettidjani,

connaissance et même qu'il fut privé de la notion du temps. Plusieurs médecins le soignèrent, mais sans trouver de remède. On dit qu'un médecin du pays des chrétiens fut mandé pour l'examiner; il l'ausculta et lui dit : « Faites-moi donner de l'huile d'olive ayant quatre-vingts ans et je me charge de vous guérir. » Younès fit demander aux trois cheikhs de Tunis de lui procurer à tout prix de cette huile et ceux-ci vinrent en ville prendre des renseignements chez les propriétaires d'oliviers. Il paraît qu'on finit par en trouver chez un individu habitant à Bab-Souika. C'était une huile qui remontait au temps de l'aïeul du bey et qui ressemblait à du savon. On la porta à Younès. On dit que lorsque le médecin eut cette huile il fit apporter du charbon provenant d'un bois déterminé. Resté seul avec Younès, il remplit un réchaud de ce charbon et l'alluma; puis il fit déshabiller Younès, ne lui laissant que son pantalon, et le suspendit par les pieds de manière que sa tête se trouvât au-dessus du réchaud. Alors il versa par petites quantités sur le feu cette huile dont les vapeurs montaient dans les narines du bey qui les aspirait fortement. Au bout de quelques instants ces vapeurs atteignirent le cerveau, un liquide jaunâtre et abondant coula du nez de Younès, suivi bientôt de fragments d'une matière solide semblable à du verre. Quand ces phénomènes eurent cessé, le médecin délivra le bey qui avait complètement perdu connaissance. Il lui fit respirer un remède grâce auquel il reprit ses sens, et il ne tarda pas à guérir. Pour ma part, je n'accorde aucune créance à ce récit et je serais plus disposé à admettre, comme on l'a dit également, que le bey fut atteint de cette maladie au moment où il égorgea son oncle Hassine; en l'entendant aspirer l'air par hoquets, comme il arrive aux mourants, il fut profondément troublé et resta sujet à perdre connaissance pendant toute sa vie.

L'époque de la campagne d'été était arrivée; l'armée dut se mettre en route, et Younès partit à la tête des troupes, monté sur sa jument et accompagné de ses intimes et de ses hambas. Il campa à l'est du bardo de Béja où il ne voulut pas pénétrer.

L'année précédente, en 1160,[1] les deux tribus des Hedill et de Fetnassa s'étaient fait la guerre : les hostilités avaient duré longtemps et il y avait eu plusieurs morts. Younès, ayant quitté Béja après avoir levé les impôts, vint établir son camp près de la tribu de Fetnassa, en un endroit nommé le Fahs, où il séjourna quelque temps avec la tribu des Drids qui l'avait suivi. Là les cheikhs des Hedill et de Fetnassa vinrent trouver le bey, qui les accueillit par des menaces, en mit quelques-uns aux fers et leur signifia d'avoir à payer une contribution. Ils versèrent tout leur argent liquide, puis, déclarant qu'ils ne possédaient plus que leurs bœufs, ils demandèrent à

(1) L'année 1160 de l'hégire commence le 13 janvier 1747 et finit le 1er janvier 1748.

Younès s'il consentait à les prendre et à les tenir quittes. Le bey donna ordre au caïd Ibrahim ben Sassi de faire perquisitionner chez eux : le caïd prit les bœufs et les envoya dans son henchir.

Nous avons dit que Younès avait menacé les Oulad-ben-Sassi parce qu'ils n'avaient pas décidé les gens de Béja à venir à Tunis, et qu'il les avait accusés d'être de connivence avec les rebelles. Lorsque les Algériens arrivèrent, et qu'après s'être rendu à Béja, puis au Djerid, il rentra à Tunis, les caïds vinrent le saluer. Il ordonna aussitôt d'enfermer dans la chambre du khasnadar, où il resta emprisonné, Ali, le cadet des Oulad-ben-Sassi; puis il les frappa d'une amende de 80.000 piastres en leur disant que si le pacha entendait parler de leur trahison il les ferait tous disparaître. Le khasnadar les pressa pour le paiement de cette amende : il leur envoya des mamelouks chargés de rechercher les objets qu'ils pouvaient avoir cachés et dont une partie fut admise à entrer en ligne de compte, tandis que le reste, n'étant pas accepté, dut être vendu au souk des bijoux. Les caïds contractèrent des dettes considérables envers El Hadj Mostefa ben Meticha et d'autres encore. Ils ne furent laissés tranquilles qu'une fois l'amende payée, et ils y perdirent tous leurs bijoux. Leur frère Hassine me disait que ces 80.000 piastres leur en avaient coûté 121 mille. Le pacha ignora cette amende : on dit que Younès avait fait transformer cet argent en réchauds qui furent déposés chez lui. Voilà ce que nous avons entendu dire.

Lorsque les tribus eurent livré tous leurs bœufs et qu'il eut levé les contributions, Younès apprit que Mohammed es Samadhi était au djebel Kharrouba, chez les Ouchteta. Il imagina alors de déclarer que cette tribu n'avait pas payé ce qu'elle devait, et il envoya au djebel Kharrouba ses caïds avec des spahis turcs et des zouaouas. Mais en apprenant l'arrivée de Younès dans la contrée, le cheikh s'était enfoncé dans les parties inaccessibles de la montagne, et quand les gens du bey attaquèrent les Ouchteta, ils se heurtèrent à de telles difficultés que plus d'un y trouva la mort et qu'ils ne tardèrent pas à rentrer au camp.

Quelque temps après, quand tous les bœufs eurent été remis aux Oulad-ben-Sassi, Younès rentra à Béja, où il séjourna quelques jours au bardo. Au lever du jour il consacrait une heure, quelquefois moins encore, à rendre la justice, et le soir il en était de même. Une nuit, vers minuit, les chameaux arrivèrent et les soldats furent aussitôt réveillés pour les charger. Younès quitta le bardo avec sa cavalerie et quand le jour parut il était déjà à Meïder-Radjel. Les soldats suivirent avec les bœufs, demandant à tout venant où se trouvait le bey : chacun répondait qu'il était déjà loin.

Arrivé au Bardo, Younès se présenta devant son père et lui baisa la main. De part et d'autre l'entrevue fut pleine de froideur, à la joie

de Mohammed, le frère de Younès. Celui-ci se retira de suite dans sa maison.

On dit que Younès versa du poison dans une tasse à café et la remit à un serviteur en lui intimant l'ordre de présenter cette tasse, bien remplie, au pacha s'il venait à demander du café. Ces instructions étaient accompagnées de menaces faites pour inspirer la terreur. Mohammed-Bey était avec son père quand celui-ci, qui prenait très fréquemment du café, demanda à son kahouadji de lui en servir. Le domestique servit le café dans la tasse prescrite, mais au moment de la présenter au pacha il se mit à trembler si fort qu'il répandit une partie du contenu. Mohammed aussitôt empêcha son père de boire, l'attitude du kahouadji ne lui semblant pas naturelle. Le pacha demanda la raison de ce tremblement, de cette pâleur, et le kahouadji avoua tout, disant que Younès lui avait remis cette tasse avec ordre d'y servir le café du pacha. On dit qu'un homme fut alors amené, qui dut boire de l'eau dans cette tasse, et qu'il en mourut : le kahouadji fut ensuite mis à mort et Younès reçut l'ordre de ne plus pénétrer chez son père sans y être autorisé. Une profonde inimitié régna depuis ce jour entre le père et le fils.

Les Oulad-Hassen constituaient une nombreuse famille; le plus âgé, qui se nommait Farhat bou Khechem, était caïd de la tribu des Madjeur et les fractions des Drids avaient chacune comme caïd un des Oulad-Hassen.

Lorsque le caïd des Madjeur vint à Tunis, il se présenta devant le pacha et s'entretint avec lui. Pour montrer qu'il n'était pas l'homme de Younès, il alla chez Mohammed-Bey avant de rendre visite à son frère aîné; et Younès ayant fait allusion à ses démêlés de famille au cours de l'entretien qu'ils eurent ensemble, Farhat comprit de quoi il s'agissait et dit simplement : « Les peuples doivent suivre la religion de leurs rois », puis garda le silence. On raconte que Younès lui offrit une belle jument baie, mais qu'il refusa de l'accepter et reprocha à ce prince d'avoir voulu le faire assassiner.

L'hiver venu, Younès partit avec l'armée. Les sujets ne tardèrent pas à venir en foule exposer leurs plaintes au pacha, et comme celui-ci s'étonnait qu'ils ne recourussent pas à Younès, ils lui dirent qu'ils ne pouvaient s'adresser à ce prince parce que chaque fois qu'il siégait pour rendre la justice il renvoyait les plaignants devant son père. Le pacha fut très affecté de cette situation, mais il dissimula ses sentiments, et le bruit se répandit que la justice n'était plus rendue dans la Régence.

A son retour du Djerid, Younès se présenta chez son père, puis rentra chez lui. Il ne sortait que rarement, ne montait pas à cheval, ne riait jamais, ne prenait aucun divertissement. Quand arriva l'époque

de la campagne d'été, il partit comme d'habitude. Il ne s'arrêta pas au bardo de Béja, mais le dépassa et alla camper dans sa maison de Baltha. Il demanda aux cheikhs des Drids de lui indiquer les individus qui pouvaient être enrôlés pour former une deïra; [1] ils lui en signalèrent un grand nombre et il se composa ainsi une importante escorte de cavaliers. On dit que ce conseil lui avait été donné par Farhat bou Khechem, au cours de l'entrevue où il lui avait confié son secret; ce caïd lui aurait dit que s'il avait avec lui la tribu des Drids et les Turcs il pourrait s'emparer du pouvoir.

Younès resta dans sa maison de Baltha jusqu'au jour où se produisit une bataille entre des gens de son camp et ceux de la montagne; en entendant les coups de feu, il se leva et demanda des explications; le khasnadar, n'osant pas dire la vérité, lui répondit que les soldats s'amusaient et tiraient des coups de fusil. Younès se contenta de cette explication et rentra dans son outak.

Le pacha trouvant que son absence se prolongeait lui envoya son frère Mohammed-Bey qui, en arrivant, lui baisa la main; après quoi Younès s'isola de nouveau dans son outak. Le lendemain il partit, suivi de son armée, et arriva au Bardo; mais personne ne sut ce qui se passa alors entre lui et son père.

Le pacha avait comme convive et ami dévoué Slimane ben Ahmed el Mennaï, dont il ne pouvait se passer un seul instant; il causait et plaisantait avec lui, et Mennaï le tenait au courant de tout; il était entré ainsi dans son intimité depuis l'époque où le pacha était khalifat de son oncle le bey Hassine. Ce dernier envoya chercher un jour Mennaï, et lorsqu'il se présenta il donna ordre de le jeter dans une citerne qui se trouve à Bizerte. Il fut attaché avec des cordes et descendu dans la citerne qui était profonde. Arrivé au fond, il défit ses liens, puis on lui descendit une natte pour lui permettre de s'asseoir. La citerne était couverte par une énorme pierre, en sorte qu'il ne pouvait distinguer le jour de la nuit; il ne pouvait savoir à quel moment de la journée on se trouvait qu'en le demandant à ceux qui lui apportaient sa nourriture. Il racontait qu'il avait eu pour compagnon dans cette citerne un serpent, avec lequel il partageait sa nourriture, et qui, après avoir mangé, s'enroulait près de lui et dormait; ce reptile ne le quitta pas durant toute sa captivité. Slimane resta des années dans cette citerne, jusqu'au jour où le pacha Ali devint le maître du royaume et le fit délivrer. Dans la suite le pacha le mit en prison et il y mourut.

Mohammed-Bey n'ignorait pas que les sujets de la Régence étaient traités comme des bêtes de somme, mais il n'osait pas en parler lui-

(1) Troupe de cavaliers non enrégimentés, mais qui sont entièrement et d'une façon permanente aux ordres d'un seul chef. On emploie quelquefois cette expression pour désigner actuellement les oudjaks des contrôles civils.

même à son père. Il dit un jour à Slimane el Mennaï : « Il se passe des choses graves dont je voudrais vous entretenir avec franchise. Vous n'ignorez certainement pas que le pays est ruiné et que les sujets sont menés comme des mulets. » Slimane en convint, et le prince ajouta : « Je ne sais comment informer mon père de cette situation, et j'ai pensé pour cela à vous, qui êtes l'ami intime et le commensal du pacha, et qui l'approchez tous les jours. » Slimane essaya de se récuser en disant qu'il craignait d'attirer sur lui la colère de Younès, mais Mohammed-Bey lui répondit qu'il valait mieux avoir pour ennemi Younès que le pacha, et il dut obéir.

Quand vint l'heure où il avait l'habitude de s'entretenir avec Slimane, le pacha l'envoya chercher au Bardo où il habitait. Slimane arriva, fut invité à s'asseoir, et ils se mirent à causer tous deux. Le pacha, devisant de choses et d'autres, vint à parler des causes auxquelles pouvait tenir la prospérité ou la misère du pays. Slimane dit alors : « Si vous le permettez, je vais vous rapporter un récit que j'ai entendu aujourd'hui. » Le pacha acquiesça, et il parla en ces termes : « On raconte qu'un sultan possédait un vaste empire, de nombreux sujets, des villes prospères. Au lieu de s'occuper des affaires de l'Etat, ce souverain s'adonnait à la chasse et aux plaisirs. Il avait un vizir plein de sagesse et d'expérience, conseiller prudent et dévoué. Un jour que le sultan était à la chasse en compagnie de son vizir, tous deux arrivèrent à un endroit où se dressaient de hautes pierres : deux hibous se trouvaient posés l'un en face de l'autre, chacun sur une de ces pierres. Le sultan s'aperçut à ce moment que le vizir restait en arrière, et en se retournant il le vit qui était arrêté et hochait la tête. Le sultan lui dit : « Marche donc ! pourquoi t'arrêtes-tu comme « si tu écoutais ces hibous ? Est-ce que par hasard tu comprendrais le « langage des oiseaux ? — Et comment, répondit l'autre, votre vizir « ignorerait-il ce langage ? » Le sultan voulut alors savoir ce que disaient les hiboux ; le ministre se refusa d'abord à parler, mais son maître l'engagea à le faire sans crainte et il dit : « L'un de ces hibous « possède une fille, l'autre un fils ; celui-ci demande la fille en mariage « pour son fils et celui-là ne veut la donner que si le fils apporte une « dot de cinquante henchirs déserts. Loin de trouver cette prétention « exagérée, le hibou répond qu'il en donnera cent et davantage si le « règne du sultan dure encore seulement quatre ans. » A ces mots, le sultan fut persuadé que son ministre avait voulu lui donner une leçon et l'amener à s'occuper des affaires de son pays. A son retour il reprit ses audiences, rendit la justice, se préoccupa du sort de ses sujets et combla son vizir de bienfaits. »

Quand Slimane eut fini son récit, le pacha garda le silence, comprenant que le conte était à son intention et qu'on voulait l'informer que son pays était ruiné par Younès.

Il entra dans une violente colère et envoya à Mostefa ben Meticha, alors caïd de l'Arad, l'ordre de se rendre à Tabarca et de là à Béja pour y examiner la situation. Le caïd ne put rien objecter, mais il ne croyait pas à l'utilité de ce voyage ni à la possibilité de rien apprendre par ce moyen au sujet de la situation du pays et de l'état d'esprit des habitants. Cependant, comme il fallait obéir, il partit pour Tabarca où il visita les canons et s'enquit auprès de l'oukil de ce qui se passait dans le pays. Il séjourna dans cette ville deux ou trois jours pour se reposer, puis partit pour Béja où il s'installa dans le bardo. Il reçut la diffa des Oulad-ben-Sassi, qui étaient entièrement à sa dévotion. Il séjourna environ trois jours à Béja, le temps nécessaire pour recueillir des informations sur la situation des gens du pays, après quoi il alla rendre compte de sa mission au pacha.

En le voyant arriver à Béja, on avait pensé qu'il était venu parce qu'il connaissait la demeure de Mohammed Samadhi et que le pacha voulait savoir s'il lui serait facile de mettre la main sur ce rebelle pour lui faire trancher la tête. D'autres disaient que Mostefa ben Meticha était chargé de renseigner le pacha sur la véritable situation de ses sujets et sur l'état dans lequel Younès avait mis le royaume. Bref, les avis furent très partagés à Béja sur le motif de ce voyage.

D'après ce qui m'a été rapporté, Younès aurait dit un jour à Slimane ben Ahmed, cheikh des Oulad-Menna : « J'ai le plus grand désir de te voir obtenir du pacha quelque caïdat; si tu réussis, je serai si heureux que je t'en récompenserai. » Slimane, en entendant ce propos, fut pris d'une mortelle inquiétude et en conclut qu'il était perdu, ce qui ne manqua pas de se réaliser. (1)

XXXIX

Le pacha conduit la colonne d'hiver au Djerid. — Les Hammama, qui s'étaient réfugiés dans leurs montagnes, sont sévèrement châtiés. — Le pacha prend à Tunis ses précautions contre Younès. — Expédition d'Ali-Pacha contre les montagnards du nord de la Régence. — Le pacha accompagne de nouveau la colonne d'hiver dans le Sud et inflige une sanglante défaite aux Nememcha qui avaient refusé le tribut. — Le pacha veut envoyer à La Mecque son fils Younès, qui se prépare à la résistance.

Le pacha Ali, ayant acquis la conviction que son fils Younès faisait preuve d'une coupable inertie, prit la résolution de ne plus rester enfermé au Bardo de Tunis. Quand arriva l'époque où devait sortir la colonne d'hiver, il fit réunir une troupe de spahis et d'askers et

(1) Cette anecdote nous paraît assez énigmatique. L'auteur, en la plaçant ici, a peut-être voulu montrer que l'animosité du pacha contre son fils était telle qu'il était décidé à sacrifier impitoyablement tous les amis de Younès.

ordonna à Younès d'en prendre le commandement. Younès dut obéir, se prépara au départ avec ses amis et alla ensuite rejoindre les soldats placés sous ses ordres, qui étaient partis avant lui et l'attendaient à un endroit désigné par le pacha. Après le départ de Younès, le pacha fit préparer deux autres troupes : l'une composée uniquement de cavaliers, dont il prit le commandement, et une autre composée d'askers qu'il plaça sous les ordres de son fils Slimane. Il envoya ensuite des hambas aux tribus du sud pour les inviter à se joindre à lui; on lui obéit avec empressement et il vit arriver à son camp toute la cavalerie des Drids. Il s'étonna de cette affluence et demanda aux caïds pour quelle raison on avait répondu en si grand nombre à son appel; il apprit alors que son fils Younès avait organisé ces gens de façon à pouvoir s'en faire une escorte personnelle, et que l'on n'avait fait que se conformer à ses instructions. Le pacha vit là une nouvelle preuve de la trahison de son fils, mais il garda le silence et ne fit aucun reproche à ces cavaliers, parce qu'il avait besoin d'eux.

Il continua sa marche en faisant sentir partout son autorité de la façon la plus dure. Tout le monde dut se soumettre devant lui; s'il convoquait quelqu'un, c'était pour le faire bâtonner et emprisonner, et il infligeait de nombreuses amendes. Il arriva ainsi à Gafsa, d'où il envoya à El-Hamma son fils Younès. Ce dernier engagea les Hammama qui se trouvaient dans le pays à s'enfuir dans leurs montagnes, en leur disant que si le pacha les trouvait devant lui il les ferait décimer. Aussi, lorsque le pacha vint camper dans leur voisinage, s'empressèrent-ils de se réfugier dans leurs montagnes, difficiles et privées d'eau. Le pacha, apprenant qu'ils avaient mis leurs biens en sûreté dans ces montagnes où ils s'étaient fortifiés, marcha aussitôt contre eux avec ses troupes. Il fit camper son fils Slimane et les askers au sud de la montagne, qu'il fit cerner d'un autre côté par une troupe commandée par El Hadj Mostefa ben Meticha, en sorte que les Hammama se trouvèrent entourés de tous côtés. On dit que lorsqu'ils se virent ainsi cernés, quelques-uns d'entre eux descendirent de la montagne en emmenant avec eux tout ce qu'ils possédaient et se dirigèrent vers l'endroit où était campé Younès, qui leur laissa le chemin libre et leur permit ainsi de se soustraire par la fuite à la colère du pacha.

Le pacha attaqua de tous les côtés à la fois les Hammama qui étaient restés dans la montagne et qui furent complètement écrasés. Tourmentés par la soif, ils ne purent résister au pacha qui fut pour eux sans pitié. On prit leurs chameaux et leurs montures, on déchira leurs tentes et on se partagea leurs troupeaux; les hommes et les femmes furent traités comme des esclaves et les enfants furent massacrés.

Lorsque les tribus voisines apprirent la défaite des Hammama, elles vinrent en foule se présenter au pacha et lui apportèrent de nombreux présents. Le pacha, après avoir satisfait sa vengeance, revint au Bardo, suivi de Slimane avec ses askers et de Younès. Ils arrivèrent tous au Bardo le matin, et les notables de Tunis s'empressèrent de s'y rendre pour souhaiter la bienvenue au prince. Younès rentra dans sa maison, où il se trouva entouré d'amis moins nombreux qu'auparavant.

Nous avons dit précédemment que Younès avait fait incarcérer trois membres de la famille Samadhi, dont le plus âgé était mort à la Zendala. Les amis des deux prisonniers intercédèrent en leur faveur auprès du pacha, qui invita son fils à les mettre en liberté. Younès, qui se trouvait alors à La Manouba, envoya aussitôt l'ordre d'élargissement.

Le pacha fut averti par ses espions qu'il devait se mettre en garde contre la casba de Tunis. Il donna l'ordre aux khodjas du Divan de choisir trois cents des plus jeunes parmi les askers et de les lui envoyer; ceux qui furent désignés revêtirent leurs plus beaux habits et se rendirent au Bardo, où on les réunit dans le vestibule du corps de garde qui se trouve avant la place de l'escalier.(1) Le pacha, informé de leur arrivée, fit placer son trône en haut de l'escalier, sous les arcades, et donna l'ordre de faire défiler ces jeunes gens un par un sur la place, pour pouvoir les examiner à son aise. Tous ceux qui lui plurent furent inscrits sur un registre, et le pacha en forma un corps spécial, qu'il désigna sous le nom de hambas de la casba. Il les chargea de veiller nuit et jour sur la casba; ils ne pouvaient s'absenter sous peine d'avoir la tête tranchée, et le khodja spécialement désigné pour eux fut rendu responsable de l'exécution de cette consigne. Ils sortirent du Bardo et allèrent aussitôt prendre leur poste à la casba.

Lorsqu'arriva l'été le pacha fit réunir une colonne de soldats turcs, dont Younès dut prendre malgré lui le commandement pour aller camper avec eux à Bou-Sedira. Le pacha fit ensuite équiper deux autres troupes; il prit le commandement de l'une, l'autre fut confiée à Slimane, et tous deux se dirigèrent ensemble vers le pays des Djebelia. En apprenant l'arrivée du prince, les cheikhs des Chiahia se présentèrent les premiers pour implorer son pardon; mais le pacha leur reprocha d'avoir fait cause commune avec les insurgés, de ne pas être descendus de leur montagne avec les gens de leur tribu pour faire leur soumission, et il les chassa en ajoutant qu'il était trop tard pour qu'il pût les écouter et qu'il allait se rendre dans leurs montagnes pour leur infliger la punition qu'ils

(1) Il s'agit de l'escalier des Lions, qui existe encore de nos jours.

méritaient. Les cheikhs s'empressèrent de revenir chez eux pour annoncer l'arrivée des troupes; les gens firent disparaître leurs provisions, mirent en sûreté les femmes et les enfants et attendirent les événements.

Les deux troupes se mirent en marche dans la direction des montagnes; les baouabs [1] marchaient devant le pacha, et la colonne était suivie par tous les cavaliers des tribus, qui étaient venus à sa rencontre jusqu'au khanguet Arram.[2] Les caïds et les cheikhs descendirent de la montagne et accoururent au-devant du pacha, dont ils embrassèrent les genoux. Le pacha, sans descendre de sa jument, demanda au caïd quels étaient les gens qui l'accompagnaient, et ayant appris que c'étaient les cheikhs venus pour lui souhaiter la bienvenue, il leur demanda s'ils avaient perçu les redevances d'été. Le plus âgé des cheikhs se leva et répondit qu'ils avaient rappelé à leurs administrés que le moment était venu pour eux de payer ces redevances. En entendant cette réponse, le pacha entra dans une violente colère et appela en criant les baouabs et les hambas, qui accoururent avec des bâtons, entourèrent les cheikhs des Amdoun et le caïd et les étendirent par terre; seul le caïd échappa à la bastonnade, parce que l'on intercéda pour lui. Les cheikhs qui n'avaient pas été pris par les hambas se sauvèrent dans la montagne au galop, en criant partout: « Hâtez-vous de réunir les redevances d'été. » Les autres cheikhs furent bâtonnés jusqu'au sang, au point qu'ils ne purent remonter sur leurs chevaux; le pacha partit sans s'inquiéter d'eux et arriva à la colline de Béja.

Les notables de la ville vinrent au-devant de lui, mais il les renvoya sans les recevoir et alla s'installer au Bardo. Il convoqua les gens des tribus voisines et leur dit qu'il les chargeait de razzier les Djebelia. C'était en effet son habitude, lorsqu'il voulait châtier une tribu, d'envoyer contre elle tous les gens des tribus voisines, en sorte qu'il n'avait pas à faire combattre ses soldats. Il quitta ensuite le bardo de Béja, précédé par sa cavalerie et suivi des askers commandés par Slimane; il entra dans les montagnes des Chiahia, et les deux troupes qui composaient la colonne campèrent à Aïn-el-

(1) Les *baouabs* (du mot *bab*, qui signifie « porte ») correspondent assez exactement aux huissiers ou même quelquefois aux chambellans. Ils étaient chargés du service intérieur du palais, ce qui pouvait en faire des personnages influents. Dans un conte inédit des *Mille et une Nuits*, on voit un *baouab* qui commande l'armée et qui est chargé de la régence pendant la minorité du prince.

(2) Défilé situé à mi-chemin entre la gare de Medjez-el-Bab et celle d'Oued-Zargua. Le mot *arram* signifie « qui entasse » et serait, d'après les gens du pays, le nom d'un brigand célèbre qui s'était établi dans ce défilé et y aurait « entassé » les cadavres de ses victimes; on montre en effet en cet endroit de nombreux tas de pierres qui indiqueraient les endroits où seraient enterrés les gens mis à mort par le bandit. Ce personnage aurait vécu à l'époque de Mohammed-Bey, fils de Mourad-Bey.

Beïdha. Les gens des tribus qui avaient accompagné le pacha se mirent alors à faire la chasse aux Chiahia, dont on prit les bœufs, les moutons, les chevaux et tous les animaux. Le pacha invita en même temps les gens du djebel Khamsine à s'emparer de tous les Chiahia qui viendraient se réfugier chez eux. Il resta au même campement pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'il ne restât dans le pays ni grains ni provisions d'aucune sorte. Une première fois il s'informa de ce que faisaient les montagnards, et ayant appris qu'ils étaient en train de pleurer, il prolongea son séjour et les fit razzier jusqu'à ce qu'il ne leur restât rien. Il fit prendre alors une seconde fois de leurs nouvelles, on lui dit qu'ils étaient dépouillés de tout et qu'ils ne songeaient plus qu'à se moquer les uns des autres, et cette fois il se déclara satisfait.

Pendant ce temps Younès se trouvait à Bou-Sedira; il restait inactif, mais songeait à la réalisation de ses projets secrets et se préoccupait de faire disparaître tous ceux qui pouvaient les contrecarrer. Avec un de ses amis intimes il étudiait les moyens de mettre fin à la situation dans laquelle il se trouvait. Bientôt le pacha partit avec son fils Slimane et les troupes dont il avait le commandement, et ils se dirigèrent vers le bardo de Béja, laissant Younès à Bou-Sedira.

Sur sa route l'armée rencontra un verger complanté de melons, d'oignons et de maïs, et le goum ainsi que les zouaouas le traversèrent à la suite de Slimane. Les zouaouas se répandirent dans le verger, y prirent tout ce qui leur plut, et il paraît même qu'ils tuèrent le gardien et sa femme. Le pacha en fut informé au moment où il pénétrait dans le camp; il fit aussitôt appeler les chaouchs des zouaouas et leur donna l'ordre de retrouver les coupables, ajoutant qu'ils en répondraient sur leurs têtes. Les chaouchs furent consternés et se mirent à questionner tout le monde pour savoir les noms de ceux qui étaient entrés dans le jardin. Ils finirent par découvrir les coupables et les arrêtèrent, puis ils informèrent le pacha qu'ils tenaient six des coupables, mais que tous les témoins s'accordaient pour dire que le gardien et sa femme avaient été tués par accident et que personne ne savait d'où étaient partis les coups de feu qui les avaient atteints. On pensait que les zouaouas arrêtés seraient emprisonnés après avoir reçu la bastonnade, mais le pacha donna l'ordre de les enfermer dans la prison de Béja, de les y faire étrangler par les chrétiens et d'exposer ensuite leurs corps sur la place publique pour servir d'exemple aux Arabes et empêcher que les mêmes excès se renouvelassent. Les corps furent, en effet, exposés sur la place du marché de Béja, et chaque soldat, en les voyant, tremblait de frayeur comme une poule.

Les cheikhs des Oulad-Ali vinrent se présenter au pacha, qui leur

prit leurs chevaux et les fit jeter en prison. Le cheikh des Beni-Ayed eut le même sort : le pacha, après l'avoir emprisonné, lui infligea une amende si considérable que lorsqu'il l'eut payée il ne lui resta plus rien. Après avoir encaissé les medjbas et les contributions, le pacha demanda si les impôts d'été étaient prêts. Sur la réponse affirmative du caïd, il lui ordonna de remettre de l'argent à l'amine des maçons, El Balanko, qui était chargé d'agrandir la citadelle de Béja et d'orner les constructions nouvelles de sculptures sur plâtre et de carreaux de faïence. Puis le pacha donna l'ordre du départ et fit dire à Younès de le suivre; sa famille l'accompagnait dans des voitures, et il rentra ainsi dans son palais du Bardo.

Une fois rentré dans ses appartements, Younès, qui était à bout de patience, se préoccupa de faire ses préparatifs et, pour alléger ses bagages, vida ses coffres et en fit disparaître le contenu. Quand vint le moment de faire sortir la colonne d'hiver, il quitta le Bardo, pénétra sous sa tente et partit le lendemain, avec ses askers et sa cavalerie.

D'ordinaire, lorsque le prince qui devait conduire la colonne arrivait au moment du départ pour prendre le commandement, les askers le recevaient debout sur deux rangs, le saluaient, et il leur rendait leur salut, après quoi l'on se mettait en marche. Mais depuis quelque temps, pour gagner les sympathies des soldats turcs, Younès avait pris l'habitude de passer entre les deux rangs de soldats et d'envoyer des saluts de la main à tout le monde, à sa droite et à sa gauche; parfois même il adressait quelques mots aux aghas des sandjaks. (1) Cette fois encore il fit de même et tout le monde comprit qu'il avait des motifs pour agir ainsi.

Cependant, l'animosité qui existait entre lui et son père ne faisait que s'accentuer. Après le départ de Younès le pacha donna l'ordre d'équiper deux armées, et il fit convoquer par ses hambas les Métellits, dont les smalas se portèrent en foule vers Tunis et qui lui fournirent des milliers de cavaliers. Le prince sortit du Bardo suivi des étendards et pénétra sous sa tente; il se montra d'ailleurs aussi dur que d'habitude à l'égard des soldats. Slimane était parti en avant avec des askers et attendait les ordres de son père. Le pacha envoya à Younès l'ordre de camper à Tozeur et de ne pas en sortir, et Younès, obligé d'obéir, s'y établit et s'installa sous sa tente. Personne ne pouvait le voir, et c'était le soir seulement qu'il faisait venir les gens par qui il voulait se faire remettre de l'argent. Quelquefois il convoquait le soir ses compagnons de plaisir, et il chantait en s'accompagnant sur le luth, après quoi chacun se retirait. Tous les jours

(1) Le « sandjak » est le drapeau, et par extension la compagnie possédant un drapeau. Les « aghas des sandjaks » sont donc les officiers commandant les compagnies.

il recevait des émissaires de son mamelouk Mostefa ben Soultana, qui était agha commandant la citadelle du Kef.

Les Nememcha avaient l'habitude de payer une contribution aux beys de Tunis; mais lorsqu'Ali-Pacha, qui était allé jusqu'à Gafsa avec son fils Slimane, leur demanda de lui faire leur versement habituel, ils se laissèrent aller à écouter les conseils de leur cheikh et refusèrent de rien donner. Aussitôt le pacha partit de Gafsa pour aller les châtier; ils lui envoyèrent des émissaires pour essayer de parlementer, mais il les fit mettre en prison et s'engagea dans les régions désertes qui le séparaient de cette tribu. Il fit venir des guides à qui il promit une belle récompense pour conduire son armée à travers ce pays inhabité et inconnu. Les Nememcha, qui croyaient toujours le pacha à Gafsa ou à Nefta, lui envoyèrent de nouveaux émissaires, mais il les arrêta en route et les mit en prison comme les autres. Voyant que l'expédition se prolongeait et que chaque étape lui coûtait des sommes énormes, il s'emporta contre ses guides et les menaça de sa colère; ils répondirent qu'ils se faisaient forts de trouver le campement des Nememcha s'il voulait bien patienter pendant un jour et une nuit; le pacha leur accorda ce délai; ils partirent et découvrirent la tribu qu'ils cherchaient. Ils revinrent alors trouver le pacha, lui firent remarquer qu'il avait trop de monde avec lui et lui conseillèrent de prendre par le pied de la montagne pour pouvoir trouver de l'eau en route. « Ce qui est le plus à craindre, lui dirent-ils, c'est que les Nememcha, dont vous n'êtes plus très éloigné, apprennent votre présence et entrent dans le Sahara, où vous ne pourriez pas les suivre. Si vous voulez emporter avec vous de l'eau pour vos troupes, vous pouvez partir au coucher du soleil, marcher toute la nuit, et à l'aube vous surprendrez la tribu. » Le pacha fit remplir d'eau toutes les outres, et à la tombée de la nuit on leva le camp. Pendant la marche il était interdit de fumer, de battre le briquet, et personne ne devait se séparer de la colonne. Le pacha fit porter devant lui une lanterne montée sur une longue tige et dont la face antérieure était opaque, de façon à éclairer seulement ce qui se trouvait en arrière. A l'aube l'armée tomba à l'improviste sur les Nememcha, qui ne s'attendaient pas à son arrivée; ils firent résonner aussitôt les tambours, et la poudre parla; mais ce fut pour eux un réveil terrible. Le cheikh se trouvait à l'arrière du douar, dans la direction du Sahara; il fit lever ses tentes au premier bruit et eut le temps de faire partir ses troupeaux. Les cavaliers pénétrèrent au milieu de la tribu, pillèrent de tous côtés, tuèrent tout ce qui résistait et dépouillèrent les femmes et les enfants; on ne vit bientôt plus que des gens nus.

Le témoin oculaire de qui je tiens ce récit m'a dit : « En voyant le grand nombre d'animaux réunis en cet endroit, on aurait pu

croire que tous les troupeaux s'étaient donné rendez-vous chez les Nememcha; et il en était de même pour tout ce qui peut constituer l'aisance chez des gens vivant sous la tente. »

Le pacha s'informa de ce qu'était devenu le cheikh; on lui dit qu'il était parti pour le Souf, et il donna l'ordre à son fils Slimane de prendre avec lui des cavaliers et de se mettre à sa poursuite. Slimane traversa le désert et arriva au Souf. Cédant aux conseils qui lui furent donnés, il entra chez les Oulad-Âmara-ben-Dalia et coupa leurs palmiers,[1] pendant que le cheikh se préparait à se défendre au milieu des dunes de sable. Slimane, une fois arrivé près de l'endroit où campait le cheikh, ne sut plus que faire; il penchait pour continuer la poursuite, mais on lui persuada qu'il ne pourrait venir à bout de son adversaire et il retourna auprès de son père, à qui il rendit compte de l'insuccès de sa mission. Le pacha, pendant ce temps, razziait à fond les Nememcha; ses gens se rassasièrent de viande à leur volonté et emmenèrent ensuite les bêtes qui ne furent pas mangées sur place.

Après avoir tiré de cette tribu une vengeance éclatante, le pacha donna l'ordre du départ et la colonne arriva bientôt au col de Sidi-Nadji,[2] où existe un village situé dans une position inaccessible et imprenable. Comprenant qu'il ne pourrait s'emparer de cet endroit par la force, le pacha envoya dire aux fils du cheikh qu'il désirait rendre visite à leur père; ils le crurent, préparèrent un repas et vinrent se présenter au prince, qui donna alors à son fils l'ordre d'envoyer les askers dans le village. Ceux-ci pénétrèrent chez les habitants qui croyaient n'avoir rien à craindre pendant que les cheikhs étaient dans le camp; les soldats prirent tout ce qui leur tomba sous la main, notamment les dépôts confiés aux gens du village, et ils revinrent de là avec des trésors; tout ce que possédaient les habitants fut dispersé, et l'on ne craignit pas de dépouiller les femmes et les filles. C'est seulement sous le règne d'Ali-Pacha que ces gens furent traités de la sorte. A leur retour, les cheikhs furent consternés en apprenant ce pillage. Ils revinrent trouver le pacha et lui dirent : « Vous avez abusé de notre confiance; sans cela vous n'auriez rien pu contre nous. » Le pacha parut regretter ce qui s'était passé et dit à son fils Slimane d'obliger les askers à rendre ce qu'ils avaient pris. Les cheikhs firent des tournées sous les tentes et reprirent ce qu'ils reconnurent comme appartenant aux gens du pays, mais une grande partie de ce qui avait été enlevé ne fut pas retrouvé.

(1) Le même mot signifiant « couper » et « traverser en passant », on peut comprendre aussi bien que le prince fit couper les arbres ou qu'il traversa le pays où ils étaient plantés.

(2) Entre Thala et la frontière algérienne, et au nord du djebel Hallouk.

Les cheikhs furent surtout attristés de la perte des dépôts qui leur avaient été confiés par des amis. (1)

Le pacha quitta ensuite ce pays, accompagné de son fils Slimane, et descendit jusqu'à Nefta, d'où il revint à Gafsa. Il encaissa les impôts et les contributions et se fit remettre l'argent nécessaire à la solde des mekhaznis qui l'accompagnaient. Les goums revinrent dans leurs tribus et le pacha partit, voyageant par étapes, et revint au Bardo avec son fils Slimane, après avoir passé par Kairouan. Tous les princes rentrèrent dans leurs palais, y compris Younès qui s'installa à Tunis, et dont les allures inquiètes inspiraient de plus en plus de méfiance à son père. Le pacha, après quelques jours de repos, reprit ses audiences solennelles de justice et s'occupa de nouveau des affaires de l'Etat. Il ne cherchait pas à prendre ses précautions contre les traîtres, paraissait rarement chez la mère de ses enfants et consacrait tous ses loisirs à ses deux odalisques, dont il était très fier. On dit qu'il les réunit un jour dans un appartement aussi beau que la Zohra. (2) Il n'acceptait aucune observation au sujet de ces deux odalisques et ne voulait rien écouter sur leur compte.

Younès, une fois de retour chez lui, envoya un homme de confiance chez les Oulad-Hassen et un autre chez son mamelouk Mostefa ben Soultana, pour leur demander à quelle époque il pourrait sortir du Bardo pour aller où bon lui semblerait. Farhat bou Khechim lui fit répondre : « Vers le milieu du mois de mai vous serez libre de faire ce que vous voudrez, et nous ne pourrons que vous suivre. » Après avoir reçu cet avis, Younès mit en sûreté les choses qu'il possédait en les répartissant par petits dépôts pour éviter qu'elles pussent être découvertes, et une fois ces préparatifs terminés il attendit le moment favorable.

On raconte qu'un jour, alors qu'il était assis dans sa maison, il reçut la visite d'un mamelouk qui lui remit une lettre de son père lui disant : « Mon fils, si vous désirez faire le pèlerinage, je vous en donne volontiers l'autorisation ; faites donc vos préparatifs et partez en emmenant avec vous votre femme, vos enfants et tout ce que vous possédez. » Il fit répondre à son père que depuis longtemps il

(1) Les musulmans considèrent comme un devoir particulièrement sacré de conserver fidèlement les dépôts qui peuvent leur être confiés et de les rendre intacts à leurs propriétaires, quelque soit le temps pendant lequel ces derniers s'en sont dessaisis. Le Coran contient à ce sujet des prescriptions spéciales. « Dieu, y est-il dit, vous commande de rendre le dépôt à qui il appartient..... C'est une belle action que celle que Dieu vous recommande. Il entend et voit tout. » Et ailleurs : « Ceux qui gardent fidèlement les dépôts qui leur sont confiés et remplissent leurs engagements,..... ceux-là seront dans les jardins du paradis l'objet des honneurs. » C'était un moyen sûr et généralement pratiqué par les gens riches pour mettre une partie de leur fortune à l'abri pendant les temps de trouble. Les contes arabes, et notamment les *Mille et une Nuits*, en rapportent de nombreux exemples.

(2) Nom de la célèbre mosquée de Cordoue. Voir à ce sujet la note page 227, chap. XXXIII.

avait l'intention de faire ce voyage, et que du moment qu'on lui en donnait l'autorisation il allait en profiter sans retard. Il comprenait que le pacha voulait l'exiler, mais il avait l'intention bien arrêtée de ne pas se laisser faire.

Sur ces entrefaites arriva le mois de mai. Il se mit alors à sonder ceux des ministres et des hauts fonctionnaires qui connaissaient ses secrets; il les convoquait chez lui chaque jour et lorsque l'un d'eux s'absentait une fois il lui en faisait des reproches, en sorte qu'ils prirent l'habitude de se réunir chez lui tous les jours au complet, et qu'ils n'y auraient pas manqué si même l'un d'eux avait perdu son père.

Enfin, il dit un jour à un de ses hambas de se rendre le lendemain à la casba avant le lever du soleil, de demander l'agha de cette forteresse et de l'entretenir d'une affaire quelconque de façon à l'occuper jusqu'à son arrivée. Il ordonna à un autre de mettre un paquet sur son dos et de pénétrer ainsi dans la casba; si l'agha lui demandait des explications, il devait dire qu'il apportait la provision pour les chevaux; et ainsi pour d'autres. C'est du moins ce que j'ai entendu dire, et Dieu sait la vérité.[1]

XL

Younès s'empare par surprise de la Casba. — Mort de Mostefa ben Meticha. — Ali Temimi refuse de rendre les forts à Younès. — Les Drids décident de rester neutres, mais ayant été attaqués par des partisans du pacha ils se dirigent sur Tunis pour rejoindre Younès, et sont razziés près du Mornag par les spahis. — Le faubourg de Bab-Souika se déclare pour le pacha. — La citadelle du Kef se déclare pour Younès, et la ville pour le pacha. — La Goulette embrasse le parti de Younès. — Siège de Tunis. — La Goulette, puis Tunis sont enlevées d'assaut par les troupes du pacha. — Younès réussit à s'enfuir.

Quand arriva le matin du jour désigné, Younès se mit à marcher dans toutes les chambres de son appartement, les moustaches hérissées comme s'il allait en sortir des étincelles. A l'heure où le pacha, après avoir rendu la justice, allait se mettre à table puis se récréer en compagnie de ses odalisques, Younès monta sur sa jument et, suivi de ses secrétaires et de quelques-uns de ses hambas, franchit la porte du Bardo. Il fit mine de se diriger vers la Manouba, en longeant la double muraille du palais; il obliqua ensuite vers la gauche, du côté des oliviers, puis une fois arrivé au grand aqueduc

(1) Formule consacrée pour indiquer que l'auteur ne garantit pas l'exactitude de ce qui précède.

gagna Bab-Saâdoun où il entra avec son escorte. On prétend que son intime El Khaïati était seul dans le secret de ce qui allait se passer, et qu'il avait été convenu entre eux que tel jour, sur le coup de midi, ils se rencontreraient devant la casba de Tunis.

Au jour fixé, El Khaïati se rendit à cet endroit et entra en conversation avec un des hommes qui se trouvaient sur la porte; bientôt Younès arriva de son côté, après avoir longé les remparts depuis Bab-Souïka. Il était d'usage, lorsque le bey passait devant la citadelle, que l'agha vînt se placer devant la porte. Quand la sentinelle signala l'approche de Younès, l'agha se leva et vint jusqu'à la porte pour lui rendre les honneurs à son passage; mais le prince, au lieu de passer devant lui, tourna la bride de son cheval et pénétra dans la casba. L'agha essaya de s'y opposer en disant qu'il n'avait pas reçu d'ordre pour le recevoir, mais Younès donna de l'éperon à sa monture qui rejeta cet officier contre la porte; puis il le fit arrêter et conduire en prison. Il se dirigea ensuite vers le banc de pierre de l'agha, descendit de cheval et s'assit; ses compagnons, consternés, ne purent que le suivre.

Le pauvre devant son Dieu qui a écrit cette relation, Mohammed ben Mohammed Seghir el Hanafi, était à Tunis ce jour-là et se reposait dans la dernière boutique qui se trouve à droite en descendant dans le souk des Turcs. Le marché avait pris fin, les crieurs étaient partis et il n'y avait plus d'animation. Je faisais vis-à-vis à un de mes amis et nous regardions chacun dans une direction différente. Tout à coup cet ami leva la tête et, après avoir jeté un coup d'œil vers le haut du souk, se mit à dire : « Voilà un juif qui descend en courant; comme il est grand! » Je l'imitai et vis aussi ce juif, qui gagna le café sans se retourner. Il fut suivi aussitôt d'un musulman, puis d'un troisième personnage. Nous étions inquiets de cette panique dont nous ignorions la cause, mais avant que nous ayons pu échanger une parole nous vîmes la foule qui descendait déjà en se pressant et remplissait le souk, sans que personne s'arrêtât pour donner une explication. On eût dit un torrent qui s'écoulait avec bruit. Les gens avisés fermaient leurs portes, y mettaient des cadenas et gagnaient leurs maisons.

J'étais venu de Béja avec un de mes amis et nous étions descendus au fondouk El-Marr, qui avait été construit récemment par le bey. Cet ami étant allé charger ses olives sur une charrette trouva la porte du faubourg fermée; pour entrer dans le fondouk et ne pas rester dehors il dut passer par la brèche.[1] Pendant ce temps je me tenais toujours sur le seuil de la même boutique, avec un jeune koulougli de Tunis et son frère Kara. Nous gagnâmes ensemble leur

(1) Il s'agit de la brèche (en arabe *fella*) qui existait encore il y a quelques années près de la porte dite à cause de cela *Bab-el-Fella*.

maison qui était proche du souk des Etoffes. Dans ce souk, que nous traversâmes, tout était désert ; les boutiques étaient fermées, et personne pour nous renseigner. En arrivant à la maison de mon compagnon, nous trouvâmes tout le monde debout et dans la plus grande agitation. Il demanda ce qui se passait et on lui répondit que Younès était entré dans la casba. Le bruit courait que le pacha avait tué Younès; d'autres disaient au contraire que ce dernier avait assassiné son père et son frère avant de pénétrer dans la casba. C'est seulement sur le seuil de la maison que nous sùmes exactement ce qui s'était passé.

J'allai à Bab-Menara : l'un des battants de la porte était ouvert et l'autre fermé, et il ne s'y trouvait presque personne. De là je gagnai la porte du divan des zouaouas, puis celle de Sidi-Ali-ez-Zouaoui que je trouvai fermée, cadenassée et gardée par quelques hambas en armes. Enfin je rentrai au fondouk dont la petite porte seule était ouverte. Mon ami venait d'arriver. Nous nous mîmes à rire, et je lui communiquai ce que j'avais appris, résigné que j'étais aux décisions du destin. Nous échangeâmes nos observations sur la façon dont cette situation allait pouvoir se dénouer.

Une heure après, des hambas se présentaient chez Ben Mahmoud et, après avoir frappé vainement à la porte, envahissaient sa maison. Ils ne trouvèrent d'abord ni lui ni son fils, mais étant revenus plus tard ils firent prisonnier Ibrahim ben Sassi qu'ils conduisirent à la casba. Il fut procédé de même, sur l'ordre de Younès, à l'égard de tous les amis du pacha.

A l'heure de la prière de l'après-midi, le canon fut tiré et le drapeau de la casba déployé, ce qui était le signe de l'insurrection. En même temps le bey fit connaître qu'il inscrirait de nouveau pour la solde tous ceux, jeunes ou vieux, qui avaient été rayés par le pacha et qui étaient disposés à prendre les armes. A cette nouvelle la population de Tunis se porta en foule devant la citadelle et Younès, pour faire patienter ces gens, fit sortir un secrétaire chargé de prendre leurs noms. Jusqu'à la nuit la place resta encombrée de tout jeunes gens.

Quant au pacha, on raconte qu'il était dans sa chambre ou dans la Koubbet-el-Khadra lorsque lui parvint la nouvelle de l'entrée de son fils dans la casba. Il se leva et se rassit en disant : « Où sont mes mamelouks, mes hambas, mes aghas, mes kahias, mes amis, mes enfants? Mohammed, hâte-toi d'arriver au fort avant que la garnison apprenne ce qui s'est passé. » Mohammed-Bey s'y rendit aussitôt, en compagnie de son secrétaire et d'Ali Temimi, et on leur ouvrit les portes. Ali Temimi s'installa dans le grand bordj du milieu, où se trouvait toute la poudre, et le secrétaire dans le second. Une fois rassuré sur le sort des bordjs, Mohammed retourna près de son père.

Après avoir donné ces ordres le pacha s'était assis sur son trône;

son fils Slimane se tenait debout à côté de lui. Lorsque El Hadj Mostefa ben Meticha, qui était chez lui sans inquiétude, apprit ce qui s'était passé, il se rendit en hâte dans la salle où se tenait le pacha et se plaça derrière son trône en lui touchant les épaules, pour indiquer qu'il se mettait sous sa protection. Mais Slimane le saisit et, après l'avoir arraché de derrière le trône, le jeta à terre, se déchaussa et le frappa au visage de son pied nu, tandis que le pacha disait à son fils : « Assez, Slimane, cesse de maltraiter cet homme. » Slimane ordonna alors à un de ses mamelouks de mener Mostefa dans un cachot, ensuite il lui dépêcha deux chrétiens accompagnés du bach-kasak ou garde du sceau avec mission de l'étrangler. Hadj Mostefa les pria de patienter, demanda de l'encre et du papier qui lui furent apportés et écrivit au pacha une lettre dont se chargea le garde du sceau. Le pacha, qui était toujours sur son trône, prit connaissance de cette lettre et dit : « Que ferait-il ? on l'a frappé au visage, on lui a arraché la barbe ; il ne peut plus avoir confiance en nous, qu'on l'étrangle ! » Les chrétiens l'étranglèrent en effet, et il fut aussitôt enterré. Les gens mal renseignés pensèrent qu'El Hadj Mostefa était d'accord avec Younès et qu'il devait s'établir dans les bordjs tandis que Younès s'emparerait de Tunis ; nous montrerons dans la suite combien cette opinion était erronée. [1]

Le pacha ordonna ensuite à son fils Slimane d'aller chez les Oulad-Hassen, de s'assurer si les Drids ne se disposaient pas à faire défection, et de les inviter à le suivre et à camper dans un endroit désigné. Slimane se mit en devoir d'exécuter cet ordre. Le matin une foule compacte se pressait depuis la casba jusqu'au divan des zouaouas ; il y avait du monde, des jeunes et des vieux, jusqu'à El-Marr. Les transactions étaient arrêtées et tous les souks fermés. Les jeunes gens laissaient éclater leur joie, mais les hommes d'expérience étaient envahis par la tristesse.

J'étais toujours au fondouk avec mon ami. A la pointe du jour, nous sortîmes et allâmes au divan des zouaouas où nous nous assîmes. La porte de Sidi-Ali-ez-Zouaoui avait été fermée, et il y avait à côté une troupe de hambas. Deux heures après le lever du soleil et alors que je me trouvais encore à cet endroit les chaouchs des zouaouas partirent, et le bruit courut qu'ils allaient marcher sur les forts afin de s'en faire ouvrir les portes par Ali Temimi. C'est ce qui arriva en effet. Ali Temimi avait laissé sa femme et ses enfants à Tunis ; interpellé par les chaouchs il parut à une meurtrière et demanda ce qu'on lui voulait : « Notre seigneur Younès, lui répon-

(1) Voir les explications données à ce sujet par l'auteur au chapitre XLI, à l'occasion de la mort de Slimane-Bey, et au chapitre XLII, où il raconte la vie d'El Hadj Mostefa ben Meticha.

dirent-ils, vous considère comme disposé à embrasser sa cause; ouvrez donc le bordj, sinon vous verrez ce qu'il vous en coûtera: votre enfant sera brûlé sur la place de la casba, vos biens confisqués et votre famille dispersée. Maintenant vous savez mieux que nous ce qu'il vous reste à faire.» Ali Temimi refusa d'ouvrir: «Pour mon fils, leur dit-il, Dieu en fera ce qu'il voudra.» Puis il quitta le créneau. Voyant qu'il était inutile de parlementer davantage, les chaouchs rentrèrent à Tunis et informèrent Younès de la réponse qui leur avait été faite. Le bruit de cet échec se répandit vite en ville. Je pensais à part moi que s'il n'était pas maître des forts. Younès ne réussirait jamais à s'emparer de la Régence; à quoi sert en effet la tête, lorsqu'elle n'est pas aidée par les bras? Je cherchai les moyens de quitter Tunis et de gagner Béja, et Dieu favorisa mon voyage. Les muletiers du Kef se plaignirent à Younès de ne pouvoir sortir et ce dernier donna des ordres pour qu'ils ne fussent pas retenus plus longtemps. Après la prière de l'après-midi, nous louâmes des chevaux, mon ami et moi, et nous nous joignîmes à une foule de près de quatre cents personnes qui devaient voyager avec les gens du Kef. Un hamba fit ouvrir la porte de Sidi-Ali-ez-Zouaoui, et c'est ainsi que nous pûmes quitter Tunis.

En voyant à Sidi-Abdallah la foule au milieu de laquelle nous nous trouvions, le pacha Ali crut que c'étaient les gens des faubourgs qui venaient vers lui pour lui donner l'assurance de leur soumission. Il envoya à notre rencontre des baouabs qui nous interrogèrent et revinrent ensuite lui rendre compte que c'était une caravane de gens du Kef, de Béja et d'autres lieux. En entendant parler de gens du Kef le pacha, qui s'en méfiait, en fit venir deux, les entretint, puis leur permit de rejoindre la caravane qui les attendait aux portes du Bardo. Nous partîmes enfin, au moment où les forts tiraient leurs premiers coups de canon contre Tunis. Voilà mon histoire en abrégé.

Après le départ de Slimane, le pacha Ali envoya à l'oudjak des spahis l'ordre de venir le rejoindre. Farhat bou Khechim se trouvait avec sa tribu à Smendja; il était dans le secret des projets de Younès et, dès que la nouvelle de l'insurrection de ce dernier lui arriva, il partit dans la direction de Kairouan, en sorte que Slimane, ne trouvant personne, courut inutilement toute la nuit et rentra le matin au Bardo. Le pacha fut persuadé que cette tribu se disposait à le trahir.

Les Arabes de la tribu des Madjeur et les Oulad-Djouine, ainsi que leurs cheikhs, se trouvaient avec Farhat, mais les caïds des Oulad-Hassen étaient tous dispersés dans leurs tribus; Farhat alla les voir les uns après les autres et les emmena tous avec lui, sauf les Oulad-Mohammed-ben-Otsmane, qui étaient caïds des Oulad-Menaâ, et qui ne se joignirent pas à lui et à sa tribu. Farhat se rendit

ensuite chez son oncle le caïd des Madjeur. A son arrivée, on tint conseil et on décida que le plus sage était de ne pas prendre parti dans la lutte, de se rendre dans les pays de l'ouest et d'y attendre les événements, pour pouvoir se ranger du côté du vainqueur. C'est ce que l'on se disposa à faire.

Le pacha, convaincu de la rébellion de ces tribus, envoya l'ordre de les combattre aux Oulad-bou-Ghanem ainsi qu'à d'autres fractions restées fidèles. Ces gens obéirent et se postèrent en embuscade dans les ravins et les plis de terrain, de manière à surprendre les Drids pendant leur marche. Il y eut une bataille, mais l'avantage resta aux Drids qui mirent leurs agresseurs en fuite. En apprenant que le pacha avait donné l'ordre d'exterminer sa tribu, Farhat s'écria : « Il avait été convenu que nous n'interviendrions pas dans cette querelle de famille, mais si le pacha cherche à nous molester injustement, il en supportera les conséquences. Puisqu'il veut que nous soyons partisans de Younès, nous le sommes. » La tribu se dirigea alors par étapes sur Tunis. En route elle rencontra les Oulad-Menaâ, et Farhat fut d'avis qu'il n'y avait pas lieu de leur faire d'ouvertures, mais ils envoyèrent eux-mêmes des émissaires pour déclarer qu'ils étaient avec le pacha et attendaient ses ordres. Ils avaient en effet offert leur soumission, mais le pacha, qui ne les considérait pas comme très sûrs, leur envoya l'ordre de venir auprès de lui, et ils vinrent en effet se mettre sous sa protection avec leur caïd.

Lorsque les spahis de Béja furent arrivés au Bardo, le pacha les admit à se présenter devant lui et les accueillit avec une affabilité qui ne lui était pas ordinaire. L'un de ces spahis m'a dit : « En arrivant devant lui nous lui baisâmes la main et il se mit à plaisanter avec nous. Nous étions bien heureux de voir qu'il avait abandonné son air terrible d'autrefois et qu'il s'était transformé au point de convoquer devant lui des Bédouins de basse classe pour engager une conversation avec eux. » Puis la solde fut distribuée sur son ordre aux spahis des trois oudjaks, après quoi ils firent entrer leurs chevaux au Bardo, qui n'était pas assez vaste pour les contenir.

Le pacha était informé heure par heure de la marche de la tribu des Drids. Quand elle approcha de Tunis, il commanda aux oudjaks des spahis de Tunis, de Kairouan et de Béja d'aller s'établir avec leurs chaouchs à la Mohammedia, où ils commirent toutes sortes d'exactions. Un jour, le pacha leur fit annoncer que les Drids arriveraient dans la nuit; il ajoutait : « Je verrai comment vous vous comporterez. Cernez-les et exterminez-les. Je vous donne leurs biens, leurs troupeaux et même leurs femmes et leurs enfants. » Les spahis montèrent aussitôt à cheval et vinrent s'installer le long d'un ravin appelé Oued-es-Spahya, près de l'henchir Mornag; à la tombée de la nuit ils se dispersèrent en embuscades et attendirent l'arrivée de la tribu.

Bou Khechim et sa tribu continuaient sans défiance leur marche sur Tunis avec l'intention d'y pénétrer la nuit. Quelqu'un m'a raconté que l'herbe était en telle quantité dans le ravin qu'elle empêchait les chameaux de marcher; ils ne purent traverser ce passage difficile après le coucher du soleil et la tribu dut passer la nuit devant le ravin. Les Madjeur avaient de nombreux troupeaux de chameaux; ils les réunirent et firent cercle autour. Le spahi dont j'ai parlé plus haut m'a raconté ainsi ce qui se passa : « Lorsque nous atteignîmes la rivière, nous entendîmes leurs cris et leurs appels répétés; puis ils firent agenouiller leurs bêtes. A la vue de cette quantité d'hommes et de chameaux, plusieurs d'entre nous se mirent à dire que nous n'avions aucun grief contre ces gens et qu'il serait préférable de battre en retraite. Quelqu'un ayant demandé quelle excuse on pourrait donner au pacha, « nous lui dirons, répondirent-ils, que nous « avons vu les ennemis, mais que nous nous sommes retirés devant « eux parce que nous avons craint d'avoir le dessous ». La solution ne fut pas trouvée satisfaisante et l'on convint alors qu'à la pointe du jour chaque oudjak attaquerait de son côté, celui de Tunis en tête, celui de Béja en queue et celui de Kairouan à gauche. Farhat désigna de son côté cinquante cavaliers qui devaient se voiler le visage et se tenir en arrière pour entourer et protéger les femmes. Lui-même avec la cavalerie des Drids se porta en avant; les chameaux restèrent au centre.

Au matin la tribu se mit en marche. Ce fut le signal d'une fusillade qui éclata dans toutes les directions. Les Drids sont impatients par nature et ne savent pas se contenir lorsqu'ils entendent le bruit de la poudre et le sifflement des balles. « Nous ne cessâmes de tirer, m'a rapporté le même témoin oculaire, et de renouveler nos charges que lorsque nous eûmes mis en fuite les cavaliers de l'arrière-garde. La troupe de tête gagna les oliviers de Tunis. Toutes leurs richesses, leurs bœufs, leurs chameaux restèrent en notre possession, de sorte que tel d'entre nous conduisait plus de vingt de ces derniers et tel autre plus d'une centaine. Un des spahis trouva un chameau sur lequel était montée une femme; il poussa le chameau dans la direction de son pays et disparut aux yeux de la troupe; quand il se trouva seul avec cette femme il se rendit compte de tout ce qu'elle portait avec elle, puis l'emmena dans sa maison à Béja, où il vécut dans l'aisance grâce aux biens qu'il se procura ainsi. Un autre spahi fit de même avec une négresse des Oulad-Hassen. Les tentes de cette dernière tribu enrichirent encore plusieurs de nos compagnons.»

Les fuyards ne sauvèrent leur vie qu'en gagnant Tunis. Younès leur fit de sanglants reproches : « Qui vous a demandé de venir ? leur dit-il; j'étais sur le point d'aller vous rejoindre. En vous laissant battre vous m'avez compris en quelque sorte dans votre défaite ! »

Pour ménager leur honneur ils répondirent que l'ennemi n'avait pris que les plus vieux chameaux et ceux qui étaient éclopés et hors de service. Younès leur fit donner des tentes et leur ordonna d'établir leur campement à Hofret-Karrit,(1) au sud de Tunis.

Lorsque Younès eut recueilli des renseignements plus précis sur la razzia qui avait eu lieu, il conçut le dessein de reprendre les chameaux perdus et donna des ordres en conséquence au bach-hamba Ali Djaffal, aux hambas qui lui étaient fidèles et à ses autres partisans. Il y a lieu de remarquer que parmi les hambas les uns avaient pris fait et cause pour le pacha avec Hassen ben Lellahoum et les autres pour Younès avec Ben Khala et son cousin. Mais tous étaient d'accord pour se ranger du côté du vainqueur, et ceux qui se trouveraient avec lui devaient intercéder pour le pardon des autres : « Nous obéissons aux nécessités du temps, disaient-ils; mais, après tout, nous n'en sommes pas moins frères. » Ali Djaffal prit donc les armes avec sa troupe et attaqua les spahis qui opéraient leur retraite. Ces derniers avaient perdu leur première ardeur et, préoccupés seulement du butin, s'étaient dispersés. La troupe de Younès chargea avec ensemble ces hommes isolés qui ne purent que s'enfuir, en laissant sur le champ de bataille des chameaux que l'on dirigea vers Tunis. Ceux qui s'étaient esquivés dès le commencement de l'action purent seuls échapper au massacre.

Lorsque les fuyards apportèrent la nouvelle de cet échec au Bardo, le pacha réunit une troupe de 300 hommes composée de baouabs, de hambas et de spahis isolés, sous le commandement d'Otsmane-Agha, qui se porta au galop contre les gens de Younès, dans la direction de Tunis, en suivant la route qui longe au sud la sebkha. Ces cavaliers rejoignirent ceux qu'ils poursuivaient alors qu'ils conduisaient leurs prises sous les oliviers; en voyant la troupe nombreuse qui venait sur eux, les gens de Younès s'enfuirent en abandonnant tous les chameaux. Suivant certaines personnes ils n'en laissèrent que la moitié et purent ramener l'autre moitié à Tunis.

Nous avons déjà dit que les Drids avaient établi leur campement à Hofret-Karrit, au pied du rempart. Dieu, qui avait décidé leur perte, leur inspira de rester à Tunis, où ils se mêlèrent à la foule, comme nous le verrons plus tard. Quant aux Oulad-Menaâ, ils s'étaient mis sous la protection du pacha qu'ils allaient voir matin et soir; ils étaient devenus comme une plume de son aile, et le pacha avait pour eux une considération particulière.

Younès était entré dans la casba malgré le proverbe qui enseigne

(1) Dépression de terrain qui se trouve en dehors de la porte Bab-Gordjani, entre l'ancien fort et le tombeau de Lalla-Manoubia. Le nom de ce terrain lui vient de ce qu'il avait appartenu longtemps à un homme appelé Karrit.

que, le plus souvent, l'assiégé finit par être pris. Il comptait sur les askers de la casba et sur la fidélité des gens de la Medina et des faubourgs,[1] et il se prélassait dans la forteresse comme s'il n'avait rien à redouter. Pendant ce temps, tout le monde répétait que ceux qui entraient par force dans la casba n'en sortaient que morts ou vaincus.

Le faubourg de Bab-Souika s'était tout d'abord déclaré pour Younès; mais lorsque les habitants, qui étaient pour la plupart des mekhaznis, virent que le fort dominant le faubourg restait au pouvoir d'Ali-Pacha et de son fils, ils eurent peur et se tinrent sur la réserve. La Medina et le faubourg de Bab-Djezira continuèrent à donner leur appui à Younès.

Mohammed-Bey et son frère quittèrent le Bardo pour venir s'établir sous le fort qui domine Bab-Souika. Le lendemain, Younès donna l'ordre à ses askers de les déloger: les chaouchs réunirent leurs soldats, auxquels Younès adjoignit l'oudjak du divan avec les tambours et les fifres, puis cette troupe, quittant la place de la casba, se dirigea vers Bab-Souika. Elle marchait sur deux rangs, excitée par les tambours qui battaient derrière elle. Au moment où elle allait franchir la porte du faubourg, quelqu'un cria: « Voilà Mohammed-Bey qui arrive sur vous avec ses cavaliers! » Il y eut alors une panique générale et les soldats se sauvèrent en désordre, les uns passant sur le ventre des autres; chacun cherchait à se mettre à l'abri dans le vestibule des maisons, sans oser tenir tête à l'ennemi.

Cette circonstance convainquit les habitants du faubourg qu'il n'y avait rien à espérer de Younès ni de ses troupes, et ils se déclarèrent franchement pour Mohammed-Bey et son frère. En apprenant cette nouvelle, Younès fit fermer les portes pour couper la communication avec le faubourg. La nuit, les gens de Bab-Souika incendièrent les portes et Younès dut boucher la brèche avec des pierres et du plâtre et faire abattre un pan de la muraille.

La soumission du faubourg donna à Mohammed-Bey une confiance nouvelle dans l'heureux résultat de la campagne. Il fit inviter les Turcs et les koulouglis de toutes les villes à se faire inscrire pour la solde; ils se rendirent en grand nombre à son appel, furent installés sous des tentes, et il en eut bientôt une armée plus considérable que les colonnes ordinaires. Mohammed-Bey les passait en revue matin et soir et se montrait très affable avec les gens du faubourg qui sortaient pour voir cette troupe.

(1) On distingue à Tunis la ville arabe proprement dite, ou *Medina*, et les faubourgs. La Medina était entourée autrefois d'une enceinte et communiquait avec les faubourgs par les portes de Bab-Djezira, Bab-Djedid, Bab-Menara, Bab-Souika, etc., dont les ruines seules, ou même quelquefois uniquement les noms, subsistent aujourd'hui. En dehors de cette enceinte se trouvaient : au nord le faubourg de Bab-Souika, et au sud les deux faubourgs contigus de Bab-Djezira et de Bab-Menara.

Ali Temimi ayant demandé à être relevé de ses fonctions de commandant du bordj, le pacha, consulté, désigna un de ses secrétaires, le cheikh Chérif el Hassine, qui habitait Bab-Souika. Ce dernier s'installa dans le bordj après avoir transporté la poudrière au Bardo. Il fallut plusieurs jours pour effectuer ce travail à l'aide de charrettes.

Younès fit demander à son mamelouk Mostefa ben Soultana d'inviter les défenseurs de la kalaâ du Kef à se déclarer pour l'insurrection. Ben Soultana obéit, et son mouvement fut suivi par les habitants de la ville. Lorsque la nouvelle en parvint au pacha, il sentit son cœur se fendre. Il envoya une lettre aux gens du Kef pour leur faire des reproches, leur laissant espérer des récompenses s'ils revenaient sur leur décision. « Pour vous, leur disait-il, j'ai dépensé mes richesses et vidé mes coffres, et voilà que vous embrassez le parti d'un fou ! Ignorez-vous que l'assiégé ne peut manquer d'être pris ? Plus tard vous connaîtrez son sort. »

Sur l'avis de Younès, le pacha avait installé dans les deux bordjs du Kef une garnison turque, afin d'éviter que la ville désarmée fût exposée aux déprédations. La rebellion de Tunis rendit ces Turcs perplexes; mais comme ils avaient laissé dans la capitale tout ce qu'ils possédaient, ils se déclarèrent d'abord pour Younès. Quand ils reçurent la lettre du pacha ils se réunirent et tinrent conseil. L'avis des plus sages prévalut : ils reconnurent que Younès et ses partisans enfermés dans Tunis étaient réduits à l'impuissance, qu'il y avait danger à se déclarer pour lui et que l'intérêt leur commandait de rester fidèles au pacha et à ses fils. Ils écrivirent dans ce sens aux habitants de la ville.

Mostefa ben Soultana, leur agha, apprit ces démarches. Il les fit venir et leur dit : « Qu'adviendra-t-il entre vous et les askers de la citadelle si vous vous déclarez pour le pacha ? Patientez jusqu'à ce que j'aille les trouver et leur causer à ce sujet. Ils ont surtout peur pour leurs familles; peut-être me suivront-ils si je leur parle le langage de la raison. » Ces gens crurent l'agha sur parole et le laissèrent partir. Il rentra chez lui et fit enlever par son domestique ce qu'il possédait, qui était de peu de valeur parce qu'il n'avait pas emporté grand'chose au Kef. Il monta ensuite à la citadelle et, après avoir réuni les soldats, les mit au courant de ce qui se passait. « Je n'ai eu que le temps, ajouta-t-il, de me réfugier près de vous; voilà cinq piastres pour chacun; suivez-moi et je vous suivrai. » Ils prirent ce qu'il leur donnait et l'assurèrent qu'ils sauraient gagner leur argent. A partir de ce moment les défenseurs de la citadelle se déclarèrent ouvertement pour l'insurrection et tirèrent le canon contre la ville. Embusqués derrière leurs créneaux ils abattaient à coup de fusil les gens qui sortaient des maisons, en sorte que personne n'osait se

montrer dans les rues découvertes. Les gens du Kef eurent à supporter dans ces circonstances les plus grands malheurs.

Le pacha eut connaissance de ces événements et de la situation lamentable des gens du Kef, dont plusieurs avaient été tués et qui vivaient dans de continuelles transes. Younès apprit de son côté que les habitants du Kef s'étaient déclarés pour le pacha et que ses partisans ne pouvaient sortir de la citadelle. A partir de ce moment ils ne purent plus lui faire parvenir aucune nouvelle.

Younès sollicita les askers de La Goulette de prendre son parti: « Je suis votre père », leur écrivait-il. Le bordj de La Goulette était occupé par des gens de Tunis qui étaient d'avis partagés. Tous néanmoins firent leur soumission à Younès, parce qu'ils craignaient pour leurs enfants qui se trouvaient dans Tunis. Comment, d'ailleurs, auraient-ils pu résister, eux qui étaient près, à un chef qui avait soumis le Kef à distance? L'adhésion de ce bordj et de ses défenseurs augmenta l'autorité de Younès; les barques ne faisaient qu'aller et venir, du matin au soir, entre les deux villes, et dès qu'un bateau arrivait dans la rade, les marchandises étaient débarquées et conduites à Tunis. On dit que Younès envoya à Malte un bateau qui en revint avec de la poudre pour une somme considérable, et que cette poudre fut portée à Tunis.[1] Ce fait montrerait qu'il avait peu de jugement, car il est inconcevable qu'il ait pu déclarer la guerre sans avoir des provisions suffisantes et des munitions.

Il envoya par mer un bouloukbachi à Porto-Farina ou à Bizerte, mais cet officier, à peine arrivé, fut arrêté et enchaîné, puis envoyé au pacha, qui le fit étrangler. Les habitants de Melassine se déclarèrent contre Younès et mirent le feu à la porte qui se trouve entre deux autres portes voisines. En apprenant cette nouvelle, Younès se contenta de dire : « Malheur à celui qui demande aide aux askers de Tunis ! » Il passait son temps assis dans le vestibule de la casba, ayant à sa droite des pots d'œillets et à sa gauche des fleurs de henné, et ne paraissait pas se préoccuper de la situation terrible dans laquelle il se trouvait.

Mohammed-Bey songea à attaquer le rempart par la mine et fit venir un homme au courant de ce travail; on dit que c'était le Kai-

(1) En réalité, Younès était bloqué du côté de la mer par les corsaires obéissant au pacha. Le consul Fort écrivait en effet, à la date du 13 mai 1752 : « Le port de La Goulette est bloqué par les corsaires du bey, qui ont ordre de ne laisser entrer aucun bâtiment et qui ont pris et conduit à Portefarine un navire français et un suédois.... Il (Younès) a pris la résolution de faire armer trois des bâtiments qui restent mouillés à La Goulette, pour courir sur les corsaires de son père. »

A la date du 1er juin suivant, le même consul écrivait : « On assure que toutes les garnisons turques ont embrassé le parti de ce dernier (Younès) qui, après avoir fait armer trois bâtiments à La Goulette, en a ordonné le désarmement à cause du grand nombre de corsaires que son père tient au cap de Carthage. » *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, pages 443 et 446.

rouannais qui avait déjà travaillé à la mine devant Kairouan. Il s'attaqua aux remparts, mais sans succès à cause des talismans qui les protégeaient. Mohammed-Bey fit alors venir un ingénieur qui avait une grande réputation d'habileté; c'était un Turc pur sang, à grandes moustaches, qui passait pour creuser les mines sous les remparts sans aucune fatigue, à l'aide d'une machine qu'on faisait tourner. Mohammed-Bey lui dit de faire une expérience sur le rempart du côte de Bab-Benat. Le Turc creusa la mine, la remplit, y mit le feu, et une partie du rempart fut enlevée; les pierres sautèrent en l'air, et il se produisit une grande brèche dans la muraille. On trompa Younès en lui disant que l'ouverture pratiquée était toute petite; il ne sortit pas pour s'en rendre compte par lui-même et se contenta d'ordonner qu'on rétablît la partie qui avait été détruite.

Il demanda si l'on pouvait trouver quelqu'un qui sût empêcher l'effet des mines; on lui amena un étranger, auquel il commanda de rechercher les moyens de rendre inutiles les mines des assiégeants. Cet homme dit qu'il avait besoin de beaucoup d'ouvriers : on réunit les plus robustes parmi les juifs et ils durent travailler sous ses ordres; ils creusaient avec des instruments en fer dans le rempart, et par endroits diminuaient l'épaisseur de la muraille, pour l'augmenter ailleurs.

Younès avait distribué les aghas des askers depuis Bab-Benat jusqu'à Bab-el-Bahar. Tous les jours il se produisait un engagement entre les askers de chaque parti et il y avait chaque fois des morts et des blessés. La lutte devint très vive et les souffrances de la population augmentèrent.

Mohammed-Bey fit creuser une seconde mine à côté de la première, et de nouveau l'on vit les pierres voler au ciel, au milieu d'un nuage aveuglant de terre et de poussière. La nuit, les soldats de Younès se sifflaient les uns aux autres sur les remparts pour se tenir en éveil, et les explosions secouaient la muraille. Mohammed-Bey fit creuser une autre mine sous la porte Bab-Souika, et en éclatant elle fit sauter la porte avec le vestibule. Quand on annonça cette nouvelle à Younès, il garda le silence. On mit un canon en batterie sur un affût de bois devant la brèche pour empêcher les assiégeants de pénétrer par cet endroit. Aucun être vivant ne pouvait s'approcher de la porte.

Les assiégés finirent par découvrir un endroit abordable qui dominait le faubourg Bab-Souika, et de ce poste ils ouvrirent le feu sur tout ce qui passait dans les rues. Mais les soldats de Mohammed trouvèrent un abri d'où ils tirèrent à coups de canon sur le poste des assiégés qu'ils rasèrent. Les askers de Younès se retirèrent alors, frappant et tuant tous les habitants qu'ils rencontraient. Mohammed-Bey promit de cinq à dix piastres à tous ceux qui seraient blessés

pendant les travaux d'approche, et les volontaires affluèrent de tous côtés. Il dit à ce sujet : « L'argent est comme un bol de miel : celui qui le voit tombe dedans. L'argent ne sert qu'à combattre et à distinguer l'ami de l'ennemi. »

On dit que lorsque Younès fut entré dans la casba et qu'il sut que son père le considérait comme l'unique cause de la guerre, il se prépara à faire campagne d'une façon très active, ouvrit ses caisses et en dépensa tout le contenu. Mohammed-Bey, de son côté, sacrifia une somme évaluée à un million de piastres. Je ne sais ce que dépensa son frère Slimane, mais je crois que cela monta à cent mille piastres. Quant au pacha, il en dépensa quatorze cent mille. Tout cet argent fut distribué aux combattants pendant la guerre.

Sur l'ordre de Mohammed, on construisit une tranchée qui partait de la porte de Carthage et allait jusqu'à la porte voisine. Les assiégés établirent en face une autre tranchée, et l'on se fusilla de part et d'autre. Les gens tombaient frappés à la poitrine ou à la tête ; les blessés étaient transportés chez eux à cheval ou sur un âne, et le combat reprenait avec plus d'acharnement. Mohammed-Bey avait établi une pièce d'artillerie sur une redoute en terre, et les projectiles qu'il envoyait ainsi démolissaient la partie supérieure des maisons. Un boulet, dépassant les maisons, vint tomber dans la mosquée Zitouna et entama une colonne qui resta debout, mais réduite de moitié comme épaisseur, en sorte qu'on dut l'étayer de tous côtés avec des poutres pour l'empêcher de tomber sur quelqu'un. Les femmes étaient atteintes par les balles et les boulets jusque dans l'intérieur de leurs maisons, pendant qu'elles s'occupaient aux travaux de ménage, et les gens tombaient mortellement frappés dans les souks et sur les places, sans voir d'où venaient les coups.

Les troupes de Mohammed-Bey établirent à partir de Ghadaïr-es-Souf[1] un nouveau retranchement qui causa beaucoup de mal aux assiégés. Ceux-ci, après avoir épuisé inutilement tous les moyens de défense, se précipitèrent sur ce retranchement, l'enlevèrent, massacrèrent tous ceux qui s'y trouvaient et revinrent avec un butin considérable qu'ils apportèrent à la casba. Mais Younès ne leur donna aucune récompense et leur dit simplement qu'ils pouvaient emporter ce qu'ils avaient pris et le vendre à leur profit. Ils furent

(1) Le mot *Ghadaïr-es-Souf*, qui signifie « les mares de la laine », désignait précédemment l'endroit appelé aujourd'hui Debaghine, où se trouvent l'huilerie Boulakia et les constructions attenantes, sur la place de La Goulette. Il existait là des mares d'eau stagnante dans lesquelles on laissait séjourner pendant quelques jours les peaux de moutons pour pouvoir plus facilement enlever la laine et les tanner. Ce point dominait le faubourg de Bab-Souika, et pendant longtemps il y eut là un café appelé *Kahoua-el-alia*, c'est-à-dire « le café élevé », qui n'a disparu que depuis une douzaine d'années.

très désappointés et se reprochèrent amèrement leur dévouement pour cet homme. Plusieurs voulurent cesser de se battre, et les aghas des oudjaks furent obligés d'aller les chercher jusque chez eux, en les menaçant de les traiter comme des rebelles. Leurs pères et leurs mères les accompagnaient jusque devant les portes de leurs maisons et, les mains croisées sur leur poitrine, ils les regardaient partir comme s'ils allaient à la mort. On ne peut dire combien de gens moururent dans cette guerre, parmi les koulouglis et les Turcs de Tunis, pour défendre la cause de Younès, qui ne bougeait pas du vestibule de la casba et ne montrait pour eux ni générosité ni pitié.

Mohammed-Bey résolut d'attaquer la cavalerie de Younès; dans ce but il fit partir de nuit une troupe qui se jeta à l'improviste sur la tribu des Drids et massacra les hommes, les femmes et les enfants. Le prince, en récompense, remplit leur bourse de piastres.

On lui conseilla alors de charger les oudjaks des spahis de s'emparer des troupeaux des Drids, qui se considéraient comme à l'abri de toute attaque du côté du sud. On consulta le pacha qui donna son assentiment, et les mekhaznis se réunirent et se mirent en marche pour aller surprendre les Drids par le sud. Ces derniers, en voyant l'ennemi s'approcher, montèrent à cheval et avertirent en même temps Younès, qui envoya à leur secours les cavaliers dont il pouvait disposer, au nombre de quarante ou cinquante. Les spahis se précipitèrent sur les troupeaux et les chameaux des Drids en tirant des coups de feu, mais ils se trouvèrent cernés par les cavaliers de Younès, qui les chargèrent avec fureur et en jetèrent un grand nombre sur le carreau. Les spahis s'enfuirent et furent poursuivis par les Drids, qui tuèrent tous ceux qu'ils atteignirent. Ceux qui réussirent à s'échapper ne se crurent en sûreté qu'à El-Haraïria. Après cette déroute, quelques-uns des spahis de Béja abandonnèrent leurs compagnons d'armes et prirent le chemin de leur ville.

La nouvelle de cet échec ne parut pas émouvoir Mohammed-Bey, qui se contenta de dire : « Un jour vainqueur, un autre jour vaincu, ce sont là les hasards de la guerre. » Ces paroles rendirent quelque confiance aux mekhaznis et aux spahis, mais depuis lors aucun cavalier n'osa plus s'approcher de la tribu des Drids. Quant aux spahis, ils furent tout à fait déconsidérés et on se mit à les railler en leur parlant de la « journée de la sebkha ». Les Drids revinrent dans leur campement avec leur butin, et leurs cheikhs se présentèrent à Younès qui les félicita. Ils espéraient recevoir de lui une forte récompense, mais il ne leur donna rien.

Il avait d'ailleurs d'autres préoccupations plus importantes, car la poudre manquait. Il en fit demander à La Goulette, d'où on ne put lui envoyer que quelques barils. Il fit alors sortir toute celle qu'il possédait, et l'on constata qu'il y avait à peine de quoi résister au

premier assaut donné aux remparts; à plus forte raison cette poudre était-elle insuffisante si la guerre devait se prolonger. On mit toute cette poudre dans la casba et Younès recommanda aux soldats de la ménager et de ne s'en servir qu'en cas de nécessité absolue. Cette décision irrita les aghas des oudjaks : « Younès, disaient-ils, nous a tous trompés, car il s'est engagé dans cette affaire sans avoir les moyens de la terminer heureusement. » Ils étaient désespérés parce qu'ils voyaient que la défaite était inévitable.

Nous devons rapporter ici un fait dont nous avons omis de parler précédemment. Lorsque Younès fut entré dans la casba et eut obtenu la soumission des askers de Tunis, les deux cadis et les muftis de cette ville furent très perplexes : ils craignaient d'être tués par Younès s'ils n'allaient pas l'assurer de leur dévouement, et d'autre part, en y allant, ils craignaient de se mettre en mauvaise posture vis-à-vis du pacha. L'un d'eux proposa d'envoyer à ce dernier un homme intelligent et sûr, qui pourrait lui expliquer la situation dans laquelle ils se trouvaient. On se rangea à ce parti et l'on envoya un émissaire. Quelques personnes affirment que le pacha les autorisa à se rendre chez Younès, mais d'autres rapportent au contraire qu'il les accusa de manquer de franchise et qu'il répondit : « Qu'ont-ils à craindre s'ils appliquent la loi ? Ils doivent rappeler à Younès qu'il ne lui est pas permis de combattre son père et son frère, et lui dire qu'ils ne peuvent suivre les errements de la foule et se conduire en rebelles. Puisqu'ils désirent voir Younès et s'entretenir avec lui, qu'ils l'engagent à rentrer dans la voie de l'obéissance et lui reprochent les massacres dont il est cause. C'est tout ce que je puis leur dire, et transmettez-leur mon salut. » Lorsque l'émissaire revint avec cette réponse, les magistrats décidèrent d'abord de ne pas aller chez Younès; mais le mufti Mohammed Derghouts leur dit : « Vous pouvez y aller sans crainte : c'est moi qui lui adresserai le premier la parole. » Il paraît que le cheikh Hamouda er Rasaâ lui dit : « Croyez-moi et ne cherchez pas à vous faire tuer comme votre aïeul; vous êtes plus en danger que nous, car votre sœur est dans le palais du pacha. » Ils montèrent cependant à cheval et se dirigèrent vers la casba, où ils furent présentés à Younès, qui les reçut de façon à leur ôter toute crainte. On rapporte qu'il se tourna vers le mufti Mohammed Derghouts et lui dit : « Eh bien ! vous êtes satisfait de ce qu'a fait mon père, votre beau-frère, qui voulait simplement nous exiler de la Régence de Tunis ! » Mohammed Derghouts, voulant se montrer conciliant, répondit : « Monseigneur, notre désir n'est pas que cette guerre entre vous deux se prolonge. Craignez de donner de la satisfaction à vos ennemis. Vous connaissez mieux que moi la situation : donnez-moi vos ordres, et je les exécuterai. Désirez-vous que je m'entremette

pour négocier la paix? » Younès le regarda sans proférer une parole, mais il était pâle de colère et tout le monde était consterné. Pour éviter un éclat, Hamouda er Rasaâ dit aussitôt : « O mufti, il est inutile d'insister, chacun d'eux ne peut exiger de nous que nos prières, pour que Dieu fasse disparaître toutes les causes de mésintelligence qui les séparent. » Puis il étendit la main pour réciter la fatiha, et Younès, après avoir étendu les mains avec eux, les autorisa à se retirer. Ils rentrèrent chez eux dans une grande anxiété, et pendant les événements qui suivirent le tribunal du cadi ne rendit pas la justice. C'est du moins ainsi que les faits m'ont été rapportés.

Lorsque le daouletli Abdallah et Turki apprit que Younès était entré dans la casba, il fut très effrayé et ne sut que faire. On dit qu'il envoya au pacha quelqu'un chargé de l'excuser et d'assurer le prince de son dévouement, mais le pacha répondit : « S'il s'était montré au milieu de ses hambas et qu'il eût convoqué les hambas de la casba, tous ceux qui étaient opposés à la guerre se seraient joints à lui, et il aurait réuni ainsi plus de mille hommes en armes; alors le chef de cette insurrection folle et impuissante se serait enfui dans les déserts, laissant les gens de Tunis en repos. » Plus tard, lorsque tout le monde eut pris parti pour ou contre Younès, le daouletli envoya un nouvel émissaire au pacha qui répondit simplement : « Qu'il s'arrange ! » En recevant cette réponse, le daouletli dit : « Celui qui est présent voit bien des choses dont ne se rendent pas compte les absents ! »

Pendant le siège de Tunis, la vie devint très chère : il n'y avait plus de blé, ni chez les agriculteurs ni chez les commerçants, et les pauvres durent supporter les privations les plus cruelles. Bientôt les gens de désordre commencèrent à tenir des propos violents contre Younès. Il en fut averti et demanda à ses amis de faire rechercher toutes les provisions de blé existant dans la ville, et surtout celles que l'on destinait aux gens de Bab-Souika qui tenaient pour le pacha. On trouva des approvisionnements de blé à l'hôpital des chrétiens,[1] et Younès donna l'ordre de faire une distribution à ceux qui en demandaient et de vendre le reste. Il est à remarquer qu'il ne fit pas piller ce qu'il y avait dans les maisons de son père et de ses frères et qu'il n'inquiéta pas les femmes et les enfants qui y étaient restés, pendant que les chefs de famille étaient auprès du pacha et de ses fils. Il ne fit pas davantage visiter la maison d'Ali Temimi, qui avait cependant refusé de se joindre à lui, et n'emprisonna pas son fils. Comme nous l'avons dit, les gens de Tunis étaient dans la plus extrême misère, et n'avaient rien pour nourrir leur famille; on ne trouvait comme viande que quelques vieux cha-

(1) Hôpital espagnol, administré par les Pères de l'ordre de la Trinité.

meaux appartenant aux Drids et vendus à des prix exorbitants. Personne, d'ailleurs, n'entrait à Tunis ou n'en sortait.

Les aghas des oudjaks ayant demandé de la poudre à Younès, il envoya Mohammed ben Soultana chez tous les consuls pour leur demander de lui en vendre quelques quintaux, mais ils déclarèrent tous sous serment qu'ils n'en avaient pas. (1) On conseilla alors à Younès de rechercher parmi les habitants de Tunis quelqu'un qui pût lui en fabriquer, et il trouva en effet un bouloukbachi qui avait les connaissances nécessaires. Il le fit venir et lui ordonna de faire de la poudre. Cet homme se mit à chercher du salpêtre dans les fondouks, les ruines et les décombres, mais la poudre qu'il composa était tout à fait imparfaite, et lorsqu'on y mettait le feu elle se consumait en produisant uniquement de la fumée et en laissant un tas de résidus. Younès, très irrité de cette déconvenue, malmena fort le bouloukbachi et faillit le faire périr lorsqu'il dut cesser la fabrication.

Pendant ce temps, les plus courageux des askers de Tunis tombaient dans les engagements qui avaient lieu chaque jour. On dit qu'il ne restait plus que sept cents de ces koulouglis sur lesquels on pouvait compter dans un combat, ou de ces vaillants Turcs qui ne reculaient devant aucun adversaire; le reste de l'armée était composé de jeunes gens craintifs qui communiquaient leur découragement à toute la population. Younès, voyant que le nombre de ses partisans diminuait de jour en jour, commença à croire qu'il ne réaliserait jamais ses projets, et comprit enfin la justesse de ce proverbe : « L'assiégé est toujours pris. » Il conserva cependant de l'espoir tant que le bordj de La Goulette resta en son pouvoir, parce qu'avec l'aide des défenseurs de ce bordj il lui était toujours possible de s'embarquer.

Mohammed-Bey, qui connaissait la situation de son père, ouvrit ses caisses et promit de fortes récompenses à ceux qui l'aideraient à en finir. Son reïs Ben Souki lui dit : « Faites préparer de longues échelles et faites-les charger sur des chevaux. » Le prince donna des ordres en conséquence, et Ben Souki réunit une troupe de gens

(1) M. Poiron, commissaire des Guerres à bord de l'escadre du chevalier de Villarzel, qui arriva devant Tunis le 5 août 1752, c'est-à-dire quelques semaines après ces événements, en a fait un récit assez détaillé. Il dit notamment, au sujet des demandes de poudre faites aux consuls : « Quelques précautions qu'eût pris le prince rebelle pour amasser des munitions de guerre, la voie de mer lui étant interdite, il en manqua bientôt. Il s'imagina de mander tous les consuls étrangers qui se trouvaient dans la ville et de leur signifier, avec menace qu'ils eussent à lui en procurer un chargement par voie de Mahon ou de Livourne. M. Fort, consul de France, éluda la proposition, mais le consul de Hollande et celui de l'Empire lui promirent d'en faire venir deux cents quintaux de Livourne. Ils firent préparer à cet effet un bâtiment impérial qui était à La Goulette ; malheureusement pour Sidi Younès, ce bâtiment ne put jamais faire voile, à cause du grand nombre de corsaires qui l'observaient. » Cf. *Annales tunisiennes*, p. 152, et la *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, p. 453.

courageux, capables de monter à l'assaut, auxquels le bey fit distribuer des gratifications. Au coucher du soleil ces gens, conduits par Ben Souki, marchèrent en silence jusqu'au bordj de La Goulette et posèrent leurs échelles contre le rempart. Il y avait peu de monde dans le fort, dont presque toute la garnison se trouvait à Tunis. Ceux qui restaient, étant plongés dans un profond sommeil, furent surpris par les assaillants, qui montaient de deux côtés à la fois. La sentinelle donna l'alarme, et l'on commença à se battre corps à corps, sans tirer de coups de fusil. Les défenseurs du fort prenaient les boulets à la main et les jetaient sur ceux qui étaient en haut des échelles, mais ils furent débordés par les assaillants qui arrivaient de tous les côtés et qui furent bientôt maîtres du bordj. Les défenseurs, n'ayant aucun moyen de s'échapper, se rendirent : on les désarma et on les enferma dans les casemates. Les vainqueurs informèrent de cette bonne nouvelle Mohammed-Bey et son frère Slimane, qui donnèrent l'ordre qu'on leur envoyât tous les prisonniers. A partir de ce moment, Mohammed-Bey fut assuré d'avoir la victoire sur son frère Younès.

Ce dernier fut accablé par ce coup. Il fit demander l'amine des fabricants d'objets en cuir et lui commanda un certain nombre de sacoches,[1] qu'on lui livra moyennant le prix fixé. Cependant les remparts de Tunis étaient démolis par la mine depuis Bab-Benat jusqu'à la porte de Carthage, et il y avait plusieurs brèches praticables. Les askers, n'ayant plus de poudre, en demandèrent à Younès qui leur répondit de se battre avec leurs yatagans. Ils sortirent de chez lui en disant qu'il les avait trahis et qu'il ne leur restait plus qu'à chercher leur salut dans la fuite.

Mohammed-Bey, mis au courant de ce qui se passait, fit savoir aux soldats que le moment était venu de donner l'assaut, qu'il aurait lieu le lendemain, et il promit des gratifications à ceux qui se distingueraient. Au lever du soleil les soldats prirent leurs armes et s'avancèrent en tirant des coups de fusil; le bruit était tel que les timides purent croire que la fin du monde était arrivée. Les assaillants se précipitèrent comme des sauterelles sur les askers de Younès, et le combat dura depuis le matin jusqu'à midi. Enfin les assiégés furent écrasés et s'enfuirent, pendant que les soldats de Mohammed-Bey pénétraient dans la ville.

Younès était assis comme d'habitude dans le vestibule de la casba. Un de ses amis accourut et lui dit : « Levez-vous ! ce n'est pas le moment de rester assis, car la ville est envahie par les soldats de votre frère, qui sont déjà arrivés à Dar-el-Pacha. Avez-vous envie

(1) Ces sacoches étaient sans doute destinées à recevoir les objets de prix qu'il comptait emporter avec lui dans sa fuite.

qu'on vous amène prisonnier devant votre père? » Younès se leva alors avec ses amis, monta à cheval et fit sortir les mules sur lesquelles il avait chargé ce qu'il possédait.(1) Il avait envoyé auprès des Drids Belkassem ed Dridi el Khaïati, et Mohammed ben Soultana était allé dans sa maison pour prendre ce qu'il possédait; il n'y avait alors avec lui, de tous ses familiers, que El Hadj Mohammed es Sehili. Il sortit de la casba par la porte qu'il avait fait pratiquer lui-même et partit accompagné de ses mamelouks et de son secrétaire. Pendant ce temps, le pacha était à une fenêtre du Bardo et regardait avec une longue-vue de l'Inde. Il vit Younès sortir avec sa suite et envoya aussitôt à son fils Mohammed l'ordre de ne pas les inquiéter. Cela se passait à l'heure de la prière de l'après-midi. Younès rentra en ville par la porte de Sidi-Kassem-el-Djelizi, marchant sans se presser, comme s'il n'avait aucune appréhension. Il rencontra le cheikh du faubourg qui le prit pour Mohammed-Bey et lui dit : « Monseigneur, votre frère Younès vient de descendre de ce côté. » Younès fit signe à un des mamelouks, qui tira un coup de feu sur le cheikh et lui cassa le bras. Le fugitif continua son chemin de rues en rues et arriva au tombeau de Sidi Mansour ben Djirdane,(2) où il s'arrêta et lut la fatiha, pendant que les femmes le saluaient de leurs cris perçants. Il sortit par la porte du faubourg et s'éloigna à travers la campagne.

Quant aux défenseurs du retranchement de Bab-el-Bahar, ils quittèrent Tunis au nombre de trois cents et partirent dans la direction de l'ouest.

Les soldats de Mohammed-Bey se mirent à piller les maisons des juifs et des chrétiens.(3) Ils finirent par se réunir tous sur la place de la Casba, dont ils trouvèrent la porte fermée. Ils s'arrêtèrent en cet endroit, jusqu'à ce que Mohammed-Bey eût fait donner à l'agha l'ordre d'ouvrir la porte de la citadelle.

(1) S'il faut en croire le consul de France à Tunis, Younès avait fait le projet de quitter la casba et d'en sortir en force pendant la nuit du 17 au 18, mais les troupes du pacha ayant enlevé la ville d'assaut dans la journée du 17, il fit fermer la porte de la casba qui donne dans la ville et s'enfuit, comme le raconte l'auteur, en sortant par la porte dérobée qui donne sur la campagne. Cf. *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, pages 446 et 447.

(2) Sidi Mansour ben Djirdane est un saint personnage décédé en 904 de l'hégire, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et dont le tombeau se trouve dans la rue qui porte actuellement le nom de Sidi-Mansour, au milieu du quartier situé entre Bab-Djezira et Bab-el-Fella.

(3) Dans une lettre en date du 6 juillet 1752, le consul Fort écrit : « Après la déroute de Sidi Younès, les troupes du bey Ali entrèrent dans la ville, qui fut mise au pillage. La populace se joignit aux troupes, fit un dégât affreux, enfonça les portes, ravagea tout ce qu'elle put trouver appartenant aux chrétiens et aux juifs. Les maisons des chrétiens, des Grecs et des juifs furent saccagées et pillées, l'hospice des Capucins missionnaires eut le même sort, de même que la maison du consul de Danemark. Le Fondouk n'a échappé au même traitement que grâce au secours de cinquante Turcs qui le préservèrent du premier coup de main..... Ces troubles ont duré cinq jours, mais malgré la licence effrénée des soldats et la diversité de religion, il n'y eut point de sang versé ; un seul juif mourut des suites des mauvais traitements d'un Turc. » *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, p. 447.

J'ai entendu rapporter par un témoin digne de foi que, le jour où la ville fut prise, Mohammed-Bey envoya aux campements des Drids une vieille femme qui avait un sortilège pendu à son cou. Elle entra au milieu du campement et lorsqu'elle arriva devant les cavaliers des Oulad-Hassen elle découvrit devant eux ses parties. Ahmed ben Ali lui cria : « Cache-toi, vieille maudite ! » et il la fit fouiller par ses nègres, qui découvrirent sous ses seins des fèves et des épis peints en partie avec du henné. Ahmed ben Ali s'écria : « Voyez comme se conduit ce misérable ! Aujourd'hui qu'il est victorieux, il veut ensorceler les musulmans ! Qu'on tue cette maudite ! » Pendant ce temps elle disait aux gens de la tribu : « Qui de vous a trouvé un enfant nouveau-né le jour de la bataille contre les Oulad-bou-Ghanem? » Quelques-uns des Oulad-Hassen voulaient qu'on la jetât dehors sans la tuer, mais Ahmed ben Ali insista et elle fut massacrée par les nègres. Aussitôt quelqu'un cria que Younès avait été pris et conduit devant le pacha ; une grande clameur s'éleva dans le camp et tous, comme des fous, se mirent à fuir en abandonnant leurs tentes, leurs femmes et leurs enfants, sans comprendre eux-mêmes pourquoi ils faisaient cela. Les cheikhs des Drids et les deux secrétaires partirent avec tout le monde. Ils couraient droit devant eux sans savoir où ils allaient.

Cette guerre avait épuisé les gens et ruiné tout le monde. La famine avait sévi en ville depuis le milieu d'avril jusqu'au mois de juin, c'est-à-dire jusqu'à la fin de djoumadi-ettani de l'année 1165.[1]

XLI

Younès est accueilli avec empressement par le bey de Constantine. — Représailles exercées contre les partisans de Younès. — Mohammed-Bey envoie recruter des askers à Smyrne. — Le pacha et Slimane vont à Béja avec la colonne d'été. — Constructions élevées par Mohammed-Bey; son goût pour les chevaux du pays des chrétiens. — Maladie et mort de Slimane-Bey. — Traits du caractère de Mohammed-Bey.

Younès, qui n'était pas inquiété dans sa marche, se retourna un moment vers ses compagnons et leur demanda ce qu'était devenu Ali Djaffal. Ils lui répondirent qu'il ne les avait pas suivis parce qu'il ne pouvait pas supporter d'être éloigné de sa famille. Younès dit :

(1) C'est le 24 avril 1752 (9 djoumadi-ettani 1165) que Younès entra de force dans la casba, et le 17 juin suivant (4 chaâbane) qu'il s'échappa de Tunis. Le siège de la capitale avait duré cinquante-cinq jours.

Il est à remarquer que les Tunisiens, qui emploient d'habitude le calendrier lunaire, connaissent le calendrier solaire et s'en servent surtout en matière agricole, en désignant les mois par les mêmes noms que nous.

« C'est ainsi que l'on est récompensé lorsque l'on fait du bien à des gens de peu. » En continuant sa route, il finit par rejoindre ceux de ses askers qui avaient quitté Tunis avant lui. Son visage était exposé aux ardeurs du soleil; il marchait précédé de ses secrétaires et suivi par Ahmed es Sehili, quelques cavaliers et les askers. Le pacha, qui était tenu au courant de sa marche, apprit qu'il était arrivé sans encombre à Tébessa, où il fut bien accueilli par les habitants et par les troupes de la garnison. On lui offrit une large hospitalité et l'on envoya des cavaliers pour prévenir de son arrivée le bey de Constantine Hachi Hassen, qui fit aussitôt monter à cheval des spahis turcs.

Le fils de Bou Aziz, le cheikh des Hanencha, se rendit à Tébessa et se présenta à Younès; il se montra tout à fait affable avec lui, chercha à le consoler et lui demanda l'autorisation de le conduire jusqu'à sa tribu; mais Younès comprit qu'il était de mauvaise foi et qu'il ne cherchait à l'attirer chez lui que pour l'avoir à sa disposition et venger sur lui la mort de son père. Il lui dit qu'il était le chef des soldats turcs, qu'il ne devait pas se séparer des gens de sa race, et le congédia. Le fils de Bou Aziz partit sans avoir pu mettre son projet à exécution.

Après son départ arrivèrent les Turcs et les cavaliers de la maison du bey, qui se présentèrent devant Younès et lui baisèrent la main. On servit un repas, après quoi ils montèrent à cheval avec Younès, qui marcha en tête de la troupe dont il prit le commandement. Lorsqu'on arriva près de Constantine, quelques cavaliers se détachèrent pour avertir Hachi Hassen, qui monta aussitôt à cheval avec sa suite. Les habitants de la ville, qui avaient entendu parler de Younès et de ses aventures, sortirent avec leurs femmes pour le voir passer. Lorsque les deux beys se rencontrèrent, ils s'embrassèrent sur la poitrine sans descendre de cheval, pendant que les tambours et les flûtes se faisaient entendre.

Le bey de Constantine voulut donner à Younès une monture digne de son rang. Son palefrenier amena un cheval rouge de grand prix, mais Hachi Hassen lui dit de donner au prince de Tunis son cheval alezan, et comme le palefrenier hésitait parce que son maître avait une prédilection particulière pour ce cheval, le bey tira son sabre et lui aurait tranché la tête sans l'intervention de Younès. On dit que personne autre que le bey de Constantine n'avait monté ce cheval, qui était semblable à un djinn[1] pour l'intelligence; quand il traversait un terrain difficile il marchait de telle façon que son cavalier se

[1] Génies intermédiaires entre les hommes et les anges, et dont l'origine et la nature sont aussi vaguement définies dans le Coran, qui en parle à plusieurs reprises, que dans presque toutes les religions.

trouvait tout à fait à l'aise et n'éprouvait aucune fatigue; aucun cheval ne pouvait le dépasser ni l'atteindre; quand il pénétrait au milieu des soldats, il saluait de la tête à droite et à gauche. Le palefrenier l'amena à contre-cœur parce qu'il craignait la colère de son maître; Younès monta sur ce cheval et fit voir qu'il était un cavalier consommé; les gens qui l'accompagnaient avaient mis leurs plus beaux vêtements, et il s'avançait en tête d'une brillante escorte, comme lorsqu'il sortait du Bardo de Tunis pour se rendre au Divan. Il fit ainsi son entrée à Constantine où Hachi Hassen l'installa dans une belle maison, le combla de toutes sortes de prévenances et montra pour lui la plus grande affabilité, sans aucune hypocrisie. Les temps étaient bien changés, car lorsque Younès était à l'apogée de sa puissance, il considérait Hachi Hassen comme un simple sujet.

Nous avons raconté comment les Oulad-Hassen et les Drids s'étaient enfuis, ne sachant où ils allaient, en abandonnant leur campement, leurs familles, leurs enfants et tout ce qu'ils possédaient. Le secrétaire Belkassem ed Dridi et El Khaïati étaient partis avec eux. Les gens sans aveu de Tunis se portèrent aussitôt à Hofret-Karrit et pillèrent ce qui restait dans le campement. Les femmes des Drids, dépouillées et outragées par ces gens de mauvaise vie, envoyèrent au pacha Ali quelques-unes d'entre elles, qui lui racontèrent leurs malheurs en pleurant et en gémissant; on dit que le pacha ne put s'empêcher de verser des larmes; il assigna à ces femmes des maisons où elles purent se retirer, et leur fit envoyer de quoi pourvoir à leur subsistance. Pendant ce temps les cavaliers de la tribu continuaient à marcher droit devant eux, sans but déterminé, et ils ne s'arrêtèrent qu'au village de Teboursouk.

Après s'être concertés ensemble, les Drids dirent aux Oulad-Hassen : « Il convient que nous nous séparions, car vous aurez à répondre du sang que vous avez versé, tandis qu'on ne pourra nous demander compte à nous que des dépenses qu'a occasionnées la guerre. » En conséquence, les Oulad-Hassen et les deux secrétaires abandonnèrent les Drids, qui entrèrent à Teboursouk. Ils étaient dans une situation critique et n'avaient plus de moyens d'existence. Le caïd de Teboursouk envoya chercher les cheikhs des Drids et les installa chez lui, puis il envoya un émissaire au pacha pour l'informer de la situation dans laquelle ils se trouvaient.

Les Arabes Madjeur, après s'être séparés des Oulad-Hassen à Teboursouk, tinrent conseil pour examiner ce qu'il convenait de faire. Ils décidèrent d'envoyer implorer le pardon du pacha et de lui demander la permission d'aller rejoindre leurs familles et leurs enfants; ils ajoutaient qu'ils faisaient l'abandon de tous leurs biens et qu'ils chercheraient à travailler dans les tribus pour réparer leur fortune. Le pacha leur répondit qu'ils pouvaient revenir et qu'il leur

accordait l'amane. Ils retournèrent à Hofret-Karrit et chacun se mit en devoir de rechercher sa famille.

Le pacha répondit au caïd de Teboursouk que les Drids étaient autorisés à revenir; le caïd leur fit part de cette décision; ils allèrent retrouver leurs femmes et leurs enfants et rendre visite à leurs amis. Comme on était en été, ils s'installèrent avec leurs familles sous des abris en paille; ils couchaient par terre et n'avaient pas de couvertures; aucun chien ne gardait leurs campements et personne ne portait le deuil de ceux qui mouraient.

On a remarqué que les gens que le pacha emprisonna, qu'il frappa d'une amende ou qu'il dépouilla des produits de leur commerce, regagnèrent tous en peu de temps ce qu'il leur fit perdre. Il en fut de même pour les Drids; ils eurent bientôt de nombreux chameaux et de riches troupeaux, et retrouvèrent rapidement leur ancienne aisance.

Quant aux Oulad-Hassen et aux deux secrétaires qui se trouvaient avec eux, ils étaient très perplexes parce qu'ils croyaient Younès mort ou prisonnier. Belkassem ed Dridi leur dit : « Continuez votre chemin, nous irons dans la tribu de Ouergha [1] qui est composée de gens généreux. Je suis d'ailleurs lié avec le cheikh, qui m'a des obligations, car j'ai eu souvent l'occasion de le protéger. »

Ils se dirigèrent en conséquence vers la tribu de Ouergha. En les voyant arriver, le cheikh Amar ben Senoussi monta à cheval, se porta à leur rencontre et pleura avec eux sur leurs malheurs; il répartit ensuite les cavaliers dans les tentes de ses enfants, de ses frères et de ses cousins, et se mit en devoir de leur préparer à manger; mais en même temps il envoya prévenir le pacha que les Oulad-Hassen étaient dans sa tribu, avec les deux secrétaires et le cheikh des Oulad-Djouin, et que s'il envoyait de suite des cavaliers il pourrait les prendre tous. Le pacha commanda aussitôt à Otsmane-Agha de monter à cheval avec des hambas et des baouabs.

Après le repas, le cheikh dit aux Oulad-Hassen : « Vous avez eu tort de venir ici; c'était vous perdre et risquer de nous perdre avec vous. Vous n'ignorez pas combien le pacha est encore irrité de ce qu'a fait son fils Younès; dans ces conditions il ne m'est pas possible de vous laisser partir; je viens d'ailleurs de prévenir le pacha que vous êtes ici, et j'espère qu'il m'enverra l'ordre de vous laisser libres. Il est inutile de vous révolter contre le sort : abandonnez vos armes et laissez-les en dépôt chez quelqu'un de la tribu. » Les Oulad-Hassen furent surpris d'une pareille conduite, mais ils se contentèrent de dire : « La faute est à Belkassem ed Dridi, qui nous a conseillé de venir chez vous. Voici nos armes et tout ce que nous possédons :

(1) Tribu installée entre le Kef et la frontière algérienne.

attendons la décision de Dieu. » Peu après arriva Otsmane-Agha qui, après s'être approprié leurs dépouilles, les enchaîna tous, les mit sur des bêtes de somme au milieu de ses cavaliers, et partit avec eux.

Pendant la route, Ahmed ben Ali se tourna vers son cousin Farhat bou Khechim et lui dit : « Le pacha Ali nous fera tous périr sauf cet enfant », et il désignait un jeune garçon qui marchait à côté d'eux en luttant contre le sommeil. Comme Farhat lui demandait pourquoi il parlait ainsi : « Rappelle-toi, ajouta-t-il, la visite que nous avons faite à Sidi Ali ben Aoun lorsque nous lui avons porté nos redevances annuelles. Après le repas, comme nous nous disposions à partir et que nous demandions au cheikh de prier avec nous en récitant la fatiha, il garda le silence pendant une heure, puis nous dit, en montrant cet enfant qui était debout près de nous : « C'est lui qui prendra « votre place et qui rendra la vie à vos maisons » ; après quoi il lut la fatiha et nous congédia. » Farhat lui répondit : « Je me souviens en effet ; Dieu sait ce que l'avenir nous réserve ! »

L'agha Otsmane, qui avait hâte de se débarrasser de ses prisonniers, les conduisit au Bardo de Tunis, où se trouvait le pacha Ali. Ce dernier ordonna au khasnadar et au garde du sceau de les enfermer dans les chambres réservées aux mamelouks et d'envoyer le soir des chrétiens pour étrangler ceux qu'il désignerait et les enterrer ensuite. Ils périrent tous de cette façon, y compris le cheikh des Oulad-Djouin. Le jeune enfant dont parlait Ahmed ben Ali survécut seul : quand on demanda au pacha ce qu'il fallait faire de lui, il donna ordre de le mettre en liberté et de le renvoyer chez sa mère.

Le pacha condamna El Khaïati à périr sous le bâton. « Il est responsable, dit-il, de ce qui est arrivé, car c'est sur son conseil que Younès est entré dans la casba ; il s'est mis entre l'ongle et le doigt, et c'est sa faute si je suis séparé de mon fils. » En apprenant le sort qui l'attendait, El Khaïati retira le cordon de son pantalon, l'attacha à un clou ou à un morceau de bois et se pendit ; lorsque les mamelouks vinrent pour lui infliger la bastonnade ils le trouvèrent mort ; le pacha leur donna l'ordre de l'enterrer.

Belkassem ed Dridi ne fut pas condamné de suite et le pacha lui laissa l'espoir de conserver la vie, mais il lui envoya dire : « Je sais que Younès t'a confié ses biens ; donne-moi l'argent de mon fils. » On rapporte que Belkassem versa 30.000 piastres, peut-être même davantage, en disant que c'était toute sa fortune et le produit de la vente des bijoux de sa femme, et que Younès ne lui avait rien confié. Le pacha, pensant qu'il n'en tirerait rien de plus, le fit étrangler. Il ne restait plus de tous ceux qui avaient composé la suite de Younès que le bach-hamba Ali Djaffal. Le pacha le laissa d'abord en liberté pendant quelques jours à Tunis ; mais bientôt, à cause du souvenir de son fils et de la douleur qu'il éprouvait à être séparé de lui, il fit

étrangler Ali Djaffal et fit prendre tout ce qui se trouvait dans sa maison. Il poursuivit ainsi de sa vengeance tous ceux qui s'étaient joints à Younès et les fit tous tuer les uns après les autres.

Les gens de Tunis qui avaient entretenu de bonnes relations avec Younès étaient dans la plus grande inquiètude; les membres du tribunal du Chaâra, notamment, se demandaient avec anxiété comment ils aborderaient le pacha et ce qu'ils pourraient lui dire. Une circonstance particulière les ayant obligés à se rendre au Bardo, ils entrèrent dans la salle d'attente qui leur était réservée, et lorsqu'ils furent admis devant le pacha ils lui baisèrent la main. Mais il détourna la tête et dit : « Qu'entendiez-vous, Hamouda Rasaâ, lorsque vous disiez un jour, en présence de Younès : l'accroc est devenu trop large pour qu'on puisse songer à le raccommoder? » Rasaâ répondit : « Celui qui est présent voit bien des choses que les absents ne peuvent comprendre. J'ai prononcé cette phrase un jour où je voyais votre fils pâle de colère parce qu'on lui parlait de transaction et de paix. Ne pouvions-nous pas être égorgés sur un simple signe de lui? Je suis persuadé que vous êtes juste et que vous comprenez la portée de mes paroles. » Le pacha leur ordonna de se retirer dans la salle d'attente et d'y passer la nuit, et le lendemain ils furent autorisés à rentrer chez eux. L'effendi (1) fut destitué et remplacé, je crois, par le fils de Troudi.

Quant au dey Abdallah, dès son arrivée au Bardo il fut mis sur une charrette et envoyé en exil à Zaghouan, d'où on le fit revenir bientôt pour l'étrangler. Les askers de Tunis n'eurent plus d'autre chef que Mohammed-Bey.

Tous ceux qui avaient combattu avec Younès étaient inscrits sur un registre spécial; chaque jour on faisait enfermer un de leurs officiers dans la prison du dey, puis il était mis sur un âne et envoyé à la prison de La Goulette, d'où il était embarqué sur le premier navire en partance et déporté. Les sept chaouchs furent enfermés dans la casba et étranglés. La prison de La Goulette était devenue trop petite pour contenir les askers qu'on y avait enfermés. Tous les soirs, à la tombée de la nuit et lorsque la nouba avait joué, les prisonniers étaient dans des transes et attendaient la mort : on en faisait sortir deux ou trois chaque nuit pour les étrangler. C'est du moins ce qui m'a été rapporté.

Quelques jours avant que Younès fût sorti de la casba, Mohammed-Bey avait fait répandre le bruit que le Kef s'était soumis. Younès crut cette nouvelle lorsqu'on la lui rapporta, et il en fut très peiné.

(1) Titre que l'on donne en Turquie aux personnages lettrés ou aux fonctionnaires qui n'ont pas le grade de bey ou de pacha. Les Tunisiens emploient couramment aujourd'hui le mot *cheikh* dans la même acception et disent « le cheikh un tel » en parlant d'un personnage considéré, qui peut d'ailleurs n'exercer aucune espèce de fonction.

Pendant ce temps, les habitants du Kef tenaient étroitement assiégée la garnison de la citadelle, qui ne pouvait plus sortir que par une porte secrète; de leur côté, les soldats tiraient sur les habitants à coups de canon et de fusil, et ils en tuèrent ainsi un certain nombre. L'agha Mostefa ben Soultana, qui était pour ainsi dire le prisonnier de ses soldats, essayait de relever leur courage en leur faisant espérer que Younès viendrait les délivrer. Ce n'est qu'après l'arrivée de Younès à Tébessa qu'ils apprirent sa fuite, et en même temps ils reçurent l'amane de Mohammed-Bey qui les remplit de joie. Ils tinrent conseil pour examiner comment ils pourraient échapper aux habitants de la ville, et ils décidèrent de sortir tous en armes par la porte secrète, avec leur agha. Dès que les habitants de la ville apprirent leur départ, ils se mirent à leur poursuite et les entourèrent comme la bague entoure le doigt. La chaleur était accablante. Ils dirent aux soldats : « Livrez-nous Mostefa ben Soultana, pour que nous puissions l'envoyer prisonnier au pacha ou à Mohammed-Bey, sans quoi nous vous entourerons et nous vous ferons périr de soif. » L'agha tenait les pans des vêtements des soldats et les suppliait de le protéger; ils refusèrent de le livrer, bien qu'ils fussent dans l'impossibilité de lutter contre les gens du Kef, au milieu desquels ils se trouvaient perdus comme une tache blanche dans la robe noire d'un cheval. Cependant, vaincus par la soif, ils commençaient à dire : « Si nous ne livrons pas notre agha, nous allons tous périr, et lui avec nous; mieux vaut la mort d'un seul que la perte de tous. » Alors un des Turcs s'avança vers Mostefa ben Soultana et lui déchargea son fusil en pleine poitrine; il tomba mort et les soldats, s'écartant de son cadavre, dirent aux gens du Kef: « Débrouillez-vous avec ce chien.» Les gens crièrent aux soldats de laisser là le cadavre et de partir, mais ils refusèrent de leur donner de l'eau qu'ils leur demandaient. Un des soldats retourna au bordj, prit les gargoulettes qui s'y trouvaient, les remplit d'eau et les porta à ses compagnons qui purent ainsi apaiser leur soif. Ils se dirigèrent ensuite vers Tunis, sauf quelques-uns qui, paraît-il, jugèrent prudent de se réfugier au Maghreb. Les gens du Kef mirent la tête de Mostefa ben Soultana dans une musette et l'envoyèrent au pacha; elle fut exposée au Bardo, puis portée sur la koubba de la place de la Casba, où elle fut reconnue par tous ceux qui avaient été en relations avec lui. La garnison du Kef arriva à Tunis et les askers rentrèrent chez eux; pendant quelque temps Mohammed-Bey ne les inquiéta pas, mais dans la suite il les fit prendre l'un après l'autre, ils furent étranglés jusqu'au dernier ou estropiés dans les supplices; leurs femmes furent veuves et leurs enfants orphelins.

La plupart des gens qui avaient été exilés du royaume de Tunis s'étaient réunis à Alger, où ils attendaient avec impatience le mo-

ment de rentrer dans la Régence. Ceux qui avaient été déportés à Alexandrie étaient morts dans cette ville ou avaient été rejoindre les autres exilés en Algérie.

Mohammed-Bey avait un hamba turc nommé Emir Ahmed, que Dieu avait privé de barbe et qui était si pâle de visage qu'il semblait qu'il n'eût pas de sang dans le corps. C'est lui qui était chargé de rechercher dans Tunis les askers rebelles. Le Turc le voyait avec terreur frapper à sa porte. Il connaissait la maison de chacun d'eux, qu'elle fût dans la ville ou dans le faubourg de Bab-Djezira; il découvrait toujours ceux qu'il cherchait et les surprenait même dans les cafés; il leur remettait alors leur ordre d'exil ou bien les amenait à la prison du dey jusqu'à leur départ pour La Goulette. Quand l'ordre arrivait de les conduire dans la prison de cette ville, on leur envoyait un hamba avec un âne; l'homme était alors extrait de la prison du dèy et on avertissait sa famille, qui le suivait en gémissant et en pleurant à travers les souks jusqu'à la porte de Bab-el-Bahar, où étaient échangés les adieux déchirants de la séparation.

La ville de Tunis se trouva divisée en deux parties : le faubourg de Bab-Souika, comprenant le tiers de la ville, dont les habitants pouvaient se considérer comme sauvés, et une seconde partie, comprenant la Médina et le faubourg de Bab-Djezira, c'est-à-dire les deux autres tiers de la ville, dont les habitants eurent à subir toutes les calamités. Dans cette dernière partie personne ne pouvait lever la tête et tous étaient couverts de mépris, aussi bien les Turcs et les koulouglis que les bourgeois et les cheikhs. Mohammed-Bey fit tuer le cheikh du faubourg de Bab-Djezira. Il fit mettre en prison Youssef er Ressaïssi, cheikh de la Médina, et lui extorqua beaucoup d'argent; je crois même qu'il le fit tuer après l'avoir entièrement dépouillé.

Nous avons rapporté qu'El Hadj Mohammed ben Mahmoud s'était enfui de Tunis avec ses deux enfants après avoir été convoqué par Younès; après le départ de ce dernier il reparut dans sa maison du faubourg Bab-Menara. Il se rendit un jour au Bardo et se présenta au pacha qui lui fit bon accueil; il alla ensuite chez Mohammed-Bey qui lui dit en riant : « Tu es de la partie sauvée. » [1]

Mohammed-Bey, voyant qu'il ne restait plus qu'un très petit nombre d'askers à l'oudjak de Tunis, désigna trois bouloukbachis et un khodja pour aller porter une lettre à son correspondant à Smyrne; il fréta un navire sur lequel il embarqua des présents destinés au pacha de cette ville, et la mission partit avec ce navire. Les envoyés arrivèrent à Smyrne sans encombre et, après s'être reposés des fatigues du voyage, ils se présentèrent chez le correspondant du bey,

(1) C'est-à-dire « Tu es comme ceux du faubourg Bab-Souika », alors qu'il habitait en réalité le faubourg situé à l'autre extrémité de la ville.

à qui ils remirent la lettre qui lui était adressée et les présents destinés au pacha. Dans cette lettre le bey disait que la mission était chargée de recruter des soldats, sous le contrôle du pacha. Ce dernier accepta les présents qu'on lui apportait et promit son aide aux membres de la mission; il leur fit ensuite servir du café et lut avec eux la fatiha. Il y avait alors à Smyrne beaucoup d'askers exilés par Mohammed-Bey. Quand ils apprirent l'arrivée de la mission, ils mirent tout en œuvre pour l'empêcher de recruter des soldats; ils allaient trouver ceux qui manifestaient l'intention de s'enrôler dans l'oudjak de Tunis et les en dissuadaient en leur disant : « Nous faisions partie de cet oudjak et nous avons été exilés sans motif; le chef de la Régence a même fait tuer beaucoup de nos compagnons. » En entendant ces propos, les Turcs renonçaient à partir; ils refusaient même de retourner au khan[1] où étaient descendus les membres de la mission, et lorsqu'ils les rencontraient en ville ils leur disaient : « Nous avons été prévenus par vos anciens askers qu'en partant pour l'oudjak de Tunis nous irions au-devant de la mort. » Les envoyés allèrent alors trouver les anciens soldats exilés et les menacèrent, s'ils continuaient leurs agissements, d'en aviser le pacha qui les obligerait à quitter le pays. Ils cherchèrent à se justifier en disant qu'ils n'avaient jamais conseillé à personne de ne pas partir et qu'eux-mêmes ne pensaient qu'au chagrin d'être séparés de leurs femmes et de leurs enfants. Depuis ce jour, cependant, ils cessèrent leurs manœuvres, mais les gens étaient prévenus contre la mission, qui ne put réunir qu'un petit nombre de soldats dont la plupart étaient des gens sans aveu. Le voyage des envoyés se prolongea au delà de ce que l'on avait prévu et le correspondant du bey dut leur avancer beaucoup d'argent. Mohammed-Bey, craignant des dépenses trop considérables, envoya aux membres de la mission l'ordre de partir avec les soldats qu'ils avaient choisis, et ils revinrent à La Goulette avec deux cents hommes environ. Mohammed-Bey se fit présenter l'état des avances faites par son correspondant, et il constata que chacun de ces soldats lui revenait à deux cents piastres environ. Il en fut très irrité et les envoyés faillirent être victimes de sa colère. Il donna l'ordre de loger les nouveaux soldats turcs dans le faubourg de Bab-Souika, craignant qu'au contact des gens habitant le reste de la ville ils fussent amenés à concevoir des idées de révolte. Il avait tellement à cœur les dépenses faites pour recruter ces soldats qu'il fit étrangler, à cause de cela, Ali Bouchiti, khodja du Divan.

Les habitants du faubourg Bab-Djezira et de la Médina étaient traités comme des juifs par ceux de Bab-Souika, et ils ne pouvaient

(1) Nom donné en Turquie à ces sortes d'hôtelleries indigènes que l'on appelle en Tunisie des *fondouks*.

espérer aucune justice ni d'eux ni du bey Mohammed; quand il se produisait une contestation quelconque, même pour un objet de peu de valeur, elle était toujours tranchée au profit de l'habitant de Bab-Souika. J'habitais Tunis à cette époque et j'ai vu moi-même un exemple de cela. Je connaissais intimement un bouloukbachi, koulougli d'origine, qui habitait alors dans la Médina mais ne s'occupait jamais de ce qui ne le regardait pas. D'habitude, lorsqu'un de ces officiers était chargé d'un commandement dans l'intérieur et qu'il préférait ne pas partir, il cédait son tour à un autre qui lui payait pour cela cent à cent cinquante piastres. Le tour de mon ami étant arrivé d'occuper un poste d'agha à Bizerte, il voulut vendre cette charge. Un bouloukbachi de Bab-Souika lui en offrit vingt-cinq piastres en lui disant : « Estime-toi bien heureux d'avoir cette somme; si nous n'étions pas compatriotes je ne t'en aurais pas même offert une seule piastre, car il me suffirait d'aller trouver Mohammed-Bey pour obtenir d'office le poste en question. » Mon ami dut accepter sans rien dire ce qu'on lui offrait, et fut accablé de chagrin. Dans la suite les gens de Bab-Souika furent victimes des vicissitudes de la fortune; ils furent à leur tour soumis à toutes les humiliations et exposés à la mort.

Sur ces entrefaites arriva le mois de ramadhan, et le pacha donna l'ordre d'équiper deux colonnes; il prit le commandement de l'une et confia l'autre, composée d'askers, à son fils Slimane, qui devait le précéder à deux journées de distance. Parmi ces askers se trouvaient des Turcs, anciens partisans de Younès, qui avaient sollicité la prime des remplaçants pour pouvoir quitter Tunis et se soustraire à la vengeance de Mohammed-Bey.

Au moment de se mettre en route avec son armée, le pacha envoya dire à son fils Slimane de cacher son campement dans quelque pli de terrain, parce qu'il ne voulait voir aucun des Turcs qui l'accompagnaient.(1) Slimane fit venir les Oulad-ben-Sassi et leur demanda de rechercher un endroit remplissant les conditions exigées par le pacha; ils lui indiquèrent un emplacement appelé Aïn-el-Berda, situé à l'ouest du Bardo de Béja. Comme le camp se trouvait traversé par la route menant au Bardo et au marché de la ville, il prescrivit à l'agha de la colonne de défendre aux askers de passer par cette route pour aller au marché et de les obliger à faire un détour par le sud, ajoutant que c'était l'ordre du pacha.

Slimane s'installa d'abord sous sa tente, mais comme il ne pouvait supporter d'y rester, son père l'autorisa à transporter ses bagages

(1) Sans doute parce qu'il savait que parmi eux s'en trouvaient plusieurs qui avaient combattu sous les ordres de Younès lors du siège de Tunis.

dans l'appartement qui s'appelle aujourd'hui Menzel-Slimane[1] et qui se trouve au-dessus de la porte voûtée du Bardo. Slimane laissa sa tente dressée dans le camp et s'installa avec ses intimes et ses serviteurs dans cet appartement. Il y avait des fenêtres donnant sur le devant et sur le derrière, et le prince employait une grande partie de son temps à regarder ce qui se passait devant le palais. Il ordonna au caïd d'installer près du campement de ses soldats un marché où pourraient se rendre tous les commerçants de Béja ; le caïd fit crier dans les souks que les commerçants devaient aller s'installer dans ce marché et beaucoup obéirent ; ceux qui essayèrent de rester en ville parce qu'ils craignaient d'avoir à s'établir en plein soleil furent sévèrement punis par le caïd. Bientôt le bruit se répandit que l'on pouvait vendre et acheter dans ce marché en toute sécurité ; beaucoup de commerçants et d'acheteurs y vinrent de tous les côtés et il s'y fit beaucoup d'affaires. Au moment de la forte chaleur les négociants rentraient en ville dans les souks, et ils retournaient au marché du camp dès que la fraîcheur était revenue.

Le pacha fit publier, comme il le faisait d'habitude, que ses sujets devaient venir se présenter à son camp de tous les points de la Régence. Les Oulad-Menaâ étaient ceux qui occupaient le meilleur rang auprès de lui ; eux seuls et leur caïd pouvaient le voir ; les gens des autres tribus étaient emprisonnés, frappés ou contraints à payer de fortes amendes.

Depuis le jour où Slimane-Bey frappa El Hadj Mostefa ben Meticha en présence du pacha, il ressentit au cœur une douleur analogue à la piqûre d'une épine ; quand cette douleur le faisait trop souffrir, il faisait appeler son médecin qui lui donnait un calmant.

Le pacha resta au Bardo jusqu'à ce que les impôts et les redevances fussent complètement rentrés. Il donna ensuite l'ordre de lever le camp et partit accompagné des voitures où se trouvait sa famille. Slimane, qui le suivait à une étape de distance, rentra au Bardo de Tunis où il se retrouva avec son frère, après quoi chacun d'eux se sépara.

Mohammed-Bey fit établir à l'est du Bardo, près du chemin appelé Trik-el-Afir, le tracé d'une vaste construction nouvelle, mais il ne commença pas les fondations avant d'avoir reçu de son père l'autorisation nécessaire. Pour lui faire accepter ce travail il lui dit : « Lorsque les oudjaks des spahis sont venus avec leurs chevaux au Bardo, le palais ne s'est pas trouvé assez grand pour les contenir tous et un certain nombre ont été obligés de s'installer chez eux avec leurs chevaux. C'est pour cela que j'ai songé à élargir le Bardo, car

(1) Le mot arabe « menzel » signifie « endroit où l'on descend, où l'on habite lorsque l'on est de passage ».

la demeure du prince doit être vaste. » Le pacha, qui avait d'autres préoccupations plus importantes, le laissa libre de faire ce qu'il voudrait, et Mohammed fit aussitôt commencer les fondations de ce bâtiment, qu'il appela El-Menchia. Il fit venir un architecte particulièrement habile dans les travaux de charpente et lui commanda d'édifier un fort carré à l'angle est du bâtiment. Sur le désir exprimé par l'architecte, on fit rechercher une carrière d'argile rouge pouvant servir à la fabrication des briques qu'il voulait employer ; on trouva une carrière d'argile de première qualité, on fabriqua des briques et les travaux commencèrent. L'architecte laissa les bords des briques apparents à la surface des murs, en sorte que les spectateurs étaient émerveillés par l'aspect nouveau de cette construction. Les Algériens et les beys arrivèrent avant que le bâtiment fût achevé, mais il y avait déjà les murs et les piliers principaux, et ils étaient d'une telle solidité que les Algériens purent installer sur ces murs des canons avec lesquels ils balayaient toute la plaine, sans que la maçonnerie fût ébranlée le moins du monde par les secousses des décharges d'artillerie. Les beys achevèrent cette construction, la recouvrirent d'un toit en pente,[1] et aujourd'hui elle attire les regards de tous côtés. L'architecte construisit aussi des bordjs sur les remparts qui entourent cette enceinte.

Mohammed-Bey fit restaurer l'ancien rempart du Bardo, fit creuser un fossé le long de ce rempart et garnit les bordjs de canons; [2] mais son travail le plus utile fut la noria qu'il installa sur le puits d'eau douce. Il fit disposer autour des nouveaux remparts édifiés par lui de larges auvents soutenus par des poutres en bois et recouverts d'un crépissage de chaux et de sable. Ces agrandissements qu'il fit faire au Bardo coûtèrent des sommes énormes. On dit qu'il les commença à l'époque où Younès abandonna le Bardo.

Younès ne s'intéressait pas aux constructions, aux embellissements ni aux peintures, et il habita son logement tel qu'il l'avait trouvé. Mohammed-Bey mit son amour-propre à faire démolir cet appartement et à l'édifier de nouveau ; il fit venir du marbre du pays des chrétiens, la maison fut bientôt restaurée avec ses stucs, ses marbres et ses faïences, et Mohammed-Bey l'habita.

Il continua à faire rechercher les askers qui, après s'être échappés, revenaient se cacher dans leur maison à Tunis. Lorsque Emir Ahmed lui annonçait le retour d'un de ces fugitifs, il lui donnait l'ordre de le guetter, et le malheureux finissait toujours par être pris et

(1) On sait que d'habitude les constructions élevées par les indigènes sont recouvertes en terrasses.

(2) L'auteur anonyme d'un *Journal du siège de Tunis en 1756* rapporte qu'à cette époque le Bardo « a un fossé sec, un double mur flanqué de plusieurs tours et plus de soixante pièces de canons ». Cf. Plantet, *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, p. 501.

amené au Bardo, où il était mis à mort. Quant aux hambas de la casba, ils furent enfermés dans la prison de cette forteresse, et les derniers n'en sortirent que le jour où elle fut envahie par les Algériens.

Après avoir achevé la restauration de l'ancienne maison de Younès, Mohammed-Bey songea à faire aménager le portail construit par son ordre au-dessus de l'escalier conduisant à la salle de justice;(1) il y fit certaines modifications et y installa des parapets en bois. Il fit démolir plusieurs arceaux de l'aqueduc d'Agreuch,(2) et pour remuer ces énormes pierres carrées il dut recourir à des ouvriers chrétiens; ces pierres furent transportées au Bardo, et elles ont servi à construire ces petites arcades placées aujourd'hui au-dessous du grand portail. Les gens disent que si l'on place le pacha Ali au troisième rang pour son amour des constructions, on peut mettre au quatrième rang son fils Mohammed.

Lorsque le bey revint de son expédition, les nouvelles annexes aménagées près de la salle de justice étaient entièrement terminées, et rien n'y manquait. Elles rendaient de grands services aux gens venus pour l'audience du prince, car ils pouvaient s'y asseoir s'il y avait affluence de plaideurs dans la salle, ou bien se tenir debout appuyés aux parapets de bois et regarder au-dessous d'eux ce qui se passait dans la cour sur laquelle donne l'escalier. Si j'ai insisté sur ces détails, c'est qu'il viendra peut-être un jour où le prince ne résidera plus au Bardo, qui tombera sous la pioche des démolisseurs;(3) alors le lecteur de ce livre pourra encore se rendre compte de l'importance du Bardo de Tunis et de ce qu'il renfermait de remarquable, de même qu'aujourd'hui nous pouvons savoir par les livres d'histoire ce qu'étaient autrefois la Zohra de Cordoue ou la Badiâ de Merrakech,(4) et voir ce que le temps a fait de ces merveilles dont on a dit que les djinns eux-mêmes n'auraient pu en construire de pareilles. Il n'y a d'éternel que Dieu, qui hérite de la terre et de

(1) Il s'agit de la galerie couverte, sorte de vestibule ouvert qui se trouve en haut de l'escalier des Lions et qui est bien connue de tous les Tunisiens et des touristes.

(2) Aqueduc dont les ruines se trouvent entre La Manouba et Djedeïda.

(3) On procède actuellement à la démolition de l'ancien Bardo. N'est-ce pas une curieuse coïncidence que les prévisions de l'auteur se réalisent précisément à l'époque où son ouvrage, jusque-là inédit, est traduit et livré à la publicité pour la première fois !

(4) Nous avons déjà eu plusieurs fois l'occasion de parler de la célèbre mosquée de Cordoue appelée *Zohra*.

Le monument de la ville de Merrakech appelé *El-Badiâ* est un château construit ou restauré par le khalife Abd el Moumen ben Ali, qui ménagea tout autour un jardin de trois milles de long sur deux milles de large, y fit venir l'eau d'une grande distance et y diposa des sources artificielles. C'était un des plus grands châteaux de la ville de Merrakech. « Lorsque je quittai Merrakech en l'an 543, dit l'historien Ibn el Yassâ, le produit de la récolte des oliviers et des arbres fruitiers existant dans le jardin d'El-Badiâ atteignit mille dinars, bien qu'à cette époque les fruits de toute sorte fussent extrêmement bon marché dans cette ville. »

ce qui est dessus. Mohammed-Bey dépensa aussi des sommes considérables pour faire bâtir le fort qui se trouve à La Manouba.

Ce prince recherchait d'une façon particulière les objets d'art du pays des chrétiens et les curiosités que l'on y trouve et qui n'existent pas en Ifrikia. Des gens qui avaient voyagé dans l'intérieur de ces pays lui racontèrent qu'il y en avait un dont le roi possédait des chevaux dont la robe était parsemée de taches blanches et de taches rouges ou noires, comme la peau des panthères; d'autres princes avaient des chevaux ressemblant à des lions. Mohammed-Bey, désirant vivement acquérir quelques-uns de ces animaux, confia une mission dans ce but à un mamelouk qui connaissait plusieurs langues.

Ce mamelouk, après être revenu à Tunis avec quelques-uns de ces chevaux, me fit le récit de son voyage. Il partit de Tunis à l'automne, après la moisson du blé, et arriva dans le pays où il avait affaire au commencement de l'été, à l'époque où l'on moissonnait l'orge; non pas que son voyage ait duré réellement le temps qui sépare l'automne de l'été, mais, comme l'a dit un auteur, l'automne de la Chine est le printemps de l'Ifrikia, et réciproquement. En arrivant, ce mamelouk se mit en relations avec les gens employés au service du prince et leur fit part du but de son voyage; ils lui répondirent que le prince seul possédait des chevaux comme ceux qu'il désirait, mais qu'ils en parleraient à leur maître, qui lui accorderait sans doute une audience. En attendant il se mit à visiter la ville, admirant une foule de choses curieuses qu'il ne connaissait pas et dont il n'avait jamais entendu parler. Il vit notamment une sorte de coupole en cuivre qui surmontait une grosse horloge; quand arrivait midi, une statue représentant un esclave noir sortait de dessous cette coupole et la frappait avec un bâton de fer ou de cuivre qu'il tenait à la main; le son produit était si fort qu'il était entendu par presque tout le monde en ville, comme chez les musulmans la voix du muezzine; quand cette sonnerie se produisait, chacun rentrait chez soi pour se mettre à table. Un jour, un des serviteurs du prince avec lesquels le mamelouk s'était particulièrement lié l'invita de la part de son maître à se présenter le lendemain à une certaine heure à la porte du palais. Il s'y rendit et attendit; au bout d'une heure quelqu'un lui demanda s'il était l'envoyé du prince de Tunis, et sur sa réponse affirmative il fut introduit dans une très belle salle où le prince était assis sur son trône, ayant autour de lui, sur des sièges plus bas, un certain nombre de personnes parmi lesquelles se trouvait l'employé avec lequel il s'était lié. Sur la demande de ce personnage il lui tendit la lettre destinée au souverain et qui était écrite dans la langue du pays. Celui qui était le plus rapproché du prince lut la lettre. Le prince promit à l'envoyé de lui donner plu-

sieurs chevaux; puis un interprète lui posa de sa part un certain nombre de questions auxquelles il répondit, après quoi on le congédia. Il fit les achats dont l'avait chargé Mohammed-Bey, et bientôt son ami l'informa que le prince avait décidé de lui donner trois ou quatre chevaux, qui sont ceux dont nous parlerons plus loin en racontant le passage de Mohammed-Bey à Béja. On lui donna aussi un cheval ou une jument qui avait un peu de ressemblance avec un lion. Si je me suis longuement étendu sur ce fait accessoire, c'est pour que le lecteur trouve dans mon ouvrage les choses qui m'ont paru intéressantes à moi-même et qui le renseigneront sur la puissance du royaume de Tunis et sur la considération dont le fils du pacha, et à plus forte raison le pacha lui-même, jouissaient auprès des autres souverains.

Mohammed-Bey entendit dire que dans le royaume des Flamands, qui avait un traité avec l'oudjak de Tunis,[1] il existait des chevaux verts, c'est-à-dire d'un noir très foncé, qui étaient d'une force et d'une taille tout à fait extraordinaires. Il envoya dans ce pays quelqu'un qui lui ramena seize ou vingt de ces chevaux, mâles et femelles. On les conduisit en barques à travers le lac et on les fit entrer par Bab-Alioua ou par Bab-Gordjani; chacun d'eux était conduit à la main par un palefrenier. Il y avait un de ces chevaux qui était plus solide et plus haut que les autres, en sorte qu'on ne voyait pour ainsi dire que sa tête et ses sabots; lorsque le palefrenier qui le conduisait passa sous la porte, il fut entouré par les gens qui regardaient avec ébahissement les formes curieuses de cet animal et admiraient l'œuvre de Dieu; tout à coup le cheval tomba mort : on lui retira sa couverture et on le laissa sur la route. Je crois qu'il est mort du mauvais œil. On conduisit les autres chevaux à La Manouba, dans l'écurie ordinaire. L'homme chargé de ces chevaux m'a dit qu'on ne les montait pas d'habitude et qu'on ne les utilisait que pour la reproduction. Ils restèrent à La Manouba jusqu'à l'arrivée des Algériens, qui les emmenèrent avec eux en partant.

Mohammed-Bey se préoccupait d'une façon toute spéciale de ce qui se passait à Tunis, et il avait des gens qui le renseignaient sur tout ce qui pouvait survenir dans cette ville.

Quand arriva l'hiver, on fit sortir deux colonnes, comme précédemment; le pacha Ali partit avec l'armée et se fit précéder par son fils Slimane, dont la conduite dans ces circonstances était bien différente de celle de ses frères.[2] Le pacha campa près de Kairouan,

(1) Il s'agit sans doute de la Hollande, qui avait conclu en 1622 avec la Régence de Tunis un traité complété ensuite en 1662 et renouvelé en 1704. Cf. ROUSSEAU, *Annales tunisiennes*, p. 517.

(2) On sait que pendant les derniers temps Younès n'avait vu dans la conduite des colonnes que des occasions d'extorquer de l'argent pour son propre compte; quant à Mohammed, ses aptitudes comme chef militaire étaient plus que médiocres.

envoya dans le Djerid les Drids conduits par Slimane, qui s'installa à Tozeur. Après avoir encaissé la totalité des impôts et des redevances, il demanda à son père l'autorisation de lever le camp et vint le rejoindre, mais dut installer les troupes qui l'accompagnaient dans un endroit où elles ne pouvaient être vues du pacha. Slimane reçut ensuite l'ordre de rentrer à Tunis et il partit, suivi à une étape de distance par le pacha qu'accompagnaient ses cavaliers nègres précédés de leurs odobachis; ceux d'entre eux qui avaient une belle voix chantaient, et le pacha paraissait éprouver du plaisir à les entendre.

Ces nègres étaient des esclaves que le pacha Ali avait réunis peu à peu par voie d'achat; quelques-uns étaient affranchis, mais restaient à son service. Il y en avait trois cents environ, sans compter ceux qui étaient attachés au service des fils du pacha; ils dépendaient du garde des sceaux, qui était leur chef et les dirigeait, et ils avaient des odobachis et des mokaddems spéciaux. Le pacha leur faisait monter des chevaux de race et s'efforçait d'en faire une troupe d'élite, à l'imitation du corps des esclaves Bokharis [1] organisé par le sultan du Maroc Ismaïl. Ces cavaliers nègres occupaient dans l'armée tunisienne un rang plus élevé que les spahis; ils accompagnaient toujours le pacha, qui les chargeait quelquefois de missions importantes.

Quand arriva l'été on équipa deux colonnes, et le pacha partit avec l'une d'elles dans la direction de Béja. En arrivant entre Tebourba et Grich-el-Oued il donna l'ordre d'enchaîner le khasnadar Mostefa, de le dépouiller de ce qu'il possédait et de l'envoyer en prison au Bardo; pour le remplacer il demanda à son fils Mohammed de lui envoyer son propre khasnadar. Les troupes de Slimane campèrent à Aïn-el-Berda. Le pacha Ali séjourna quelque temps au Bardo, puis en partit pour aller à Baltha et à Bou-Sedira, et confia pendant ce temps sa famille au khasnadar.

Slimane ben Ahmed, cheikh des Oulad-Menaâ, mourut et fut remplacé par son fils Smida, qui occupa auprès du pacha le même rang que son père; Slimane avait pour lui beaucoup d'affection et aimait

(1) Corps de soldats nègres qui forment la garde particulière du sultan du Maroc; ils sont environ au nombre de 10.000, mais autrefois leur effectif a dépassé 100.000 hommes. Cette milice a été créée en 1678 par Mouley Ismaïl; à l'origine elle était formée de jeunes enfants nègres recrutés dans tout le royaume et dressés avec soin à tous les exercices de la vie militaire; on les mariait ensuite à de jeunes négresses élevées dans le palais, et leurs enfants étaient destinés à suivre la même condition que leurs parents. Les Bokharis ayant fini par prendre dans l'Etat une situation très importante, et par imposer pour l'élection au trône les princes de leur choix, Sidi Mohammed sévit contre eux en 1776, les dispersa, diminua leur nombre et leur autorité, en sorte qu'après lui ils cessèrent de jouer un rôle politique. Leur nom vient du célèbre El Bokhari, auteur du principal recueil de hadits; un exemplaire de l'ouvrage d'El Bokhari était conservé par les soldats de la garde nègre, qui lui rendaient les mêmes honneurs que les troupes rendent aujourd'hui à leur drapeau.

à l'entretenir familièrement. Smida vint à tomber malade pendant quelques jours; Slimane, qui l'apprit alors qu'il se trouvait dehors à la tête d'une colonne, monta à cheval avec quelques cavaliers et se dirigea vers le campement des Oulad-Menaâ. En apprenant son arrivée Smida se leva de son lit et vint lui baiser la main devant sa tente, et comme le prince lui demandait de ses nouvelles : « Vous avez augmenté ma maladie par votre visite, lui répondit-il; quand le pacha saura que vous vous êtes dérangé de votre route pour venir me voir il ne manquera pas de m'en demander compte. » Slimane lui dit que s'il avait pu prévoir cela il ne serait pas venu chez lui, puis il chercha à le rassurer et revint à son camp. Smida, une fois rétabli, se rendit au Bardo, très inquiet sur le sort qui l'attendait, et se présenta devant le pacha; dès que ce dernier le vit il dit aux mamelouks de le conduire dans la chambre du khasnadar, de lui lier les pieds et de le dépouiller de ses vêtements; puis des hambas se rendirent dans la chambre de Smida, prirent tout ce qui s'y trouvait et marquèrent ses chevaux au timbre du pacha; après quoi le malheureux fut mis sur une charrette et envoyé à Tunis. Il fut traité ainsi uniquement parce que le prince était allé chez lui. Quand Slimane apprit cela, sa maladie de cœur augmenta, il se coucha très affecté et l'on dut appeler les médecins auprès de lui.

Le pacha désigna, pour encaisser les impôts du Djerid, Hassen ben Lellaho, qui alla jusqu'à Tozeur puis revint à Tunis. Quand arriva le moment de mettre en marche la colonne d'été, le pacha et Slimane sortirent comme d'habitude; mais la maladie de Slimane empirant, il ne put rester sous sa tente et dut habiter l'appartement qui lui était réservé au Bardo de Béja.

Pendant son séjour à Béja le pacha envoya chercher l'amine des fabricants de bâts, lui remit des charges de lin brut, qui sert d'habitude à la confection des bâts, et lui ordonna d'en fabriquer des selles de chameau. L'amine réunit tous les fabricants de Béja et leur fit confectionner des selles courtes et épaisses pour un seul cavalier, avec des étriers comme en ont les selles de Djerba. On savait que le prince ne faisait faire des selles de ce genre que lorsqu'il projetait une expédition; le bruit courut qu'il préparait une grande razzia et l'on attendait avec anxiété son départ. Après avoir encaissé la medjba il partit de Béja avec son fils Slimane, passa par Bou-Sedira où il séjourna quelque temps, et s'engagea sur la route du Kef. Tous ceux qui se trouvaient sur son chemin s'étaient enfuis. Comme il s'avançait toujours dans la direction de l'est, on pensa qu'il voulait châtier les Hanencha, ou l'une des tribus des Charen ou de Ouergha. Il arriva sous les murs du Kef et y campa; les habitants, très effrayés, firent tirer, pour le saluer, les canons des forts et de la citadelle et se portèrent en masse au-devant de lui avec des provisions suffi-

santes pour nourrir toute la colonne. Le pacha se montra très satisfait de leur accueil et visita les bordjs, qu'il trouva en bon état. Les commerçants suivaient les troupes et tenaient leur marché chaque fois qu'elles campaient. Les gens se demandaient toujours vers quel point se dirigeait le pacha; mais après être resté quelques jours au Kef, il revint sur ses pas, passa par Teboursouk et Testour et rentra au Bardo, où il recommença à rendre la justice. Personne ne put savoir ce qu'il avait fait de ses selles.

Slimane se tenait enfermé dans sa maison; sa maladie empirait de jour en jour et les médecins déclarèrent qu'il n'y avait pas de remède; il mourut le vendredi 22 safar de l'année 1168.(1) Par ordre du pacha ce fut le savant cheikh Sidi Mohammed el Ghariani qui fut chargé de laver son corps. Il y eut une grande affluence de monde à son enterrement; la foule était tellement compacte que deux personnes tombèrent dans le puits qui se trouve sur la route, mais on put les en retirer. Le corps était porté par les Hachia.(2) Il est curieux de remarquer que le bey Hassine perdit son fils Mostefa à la fin de son règne et peu de temps avant de se voir enlever le royaume, et que le pacha Ali perdit lui aussi son fils Slimane alors qu'il ne devait plus rester que peu de temps sur le trône. Toutes les classes de la population étaient représentées à l'enterrement de Slimane; le cortège remplissait tout l'espace entre le Bardo et Sidi-Abdallah-Chérif, et lorsqu'il passa près de l'endroit où se trouvaient les femmes, elles poussèrent ensemble une immense clameur. On arriva à la tourba d'Ali-Pacha, et Slimane est le premier qui fut enterré dans ce monument. Dieu lui épargna les humiliations et les horreurs de la défaite; comme son cousin Mostefa, il vécut et mourut au pouvoir. Tous les lecteurs de la ville lurent le Coran à ses funérailles. Ce fut le cheikh El Ghariani qui lui présenta une pincée de poussière, jeta la terre sur son linceul et pria pour lui, ce qui est un gage précieux du salut de ce prince dans l'autre monde. On donna des gratifications à ceux qui furent chargés de lire le Coran tous les jours sur

(1) Correspondant au dimanche 8 décembre 1754. Le 10 décembre le consul de France, rendant compte de cet événement, écrivait : « Sidi Soliman, troisième fils du bey, vient de mourir. La perte de ce prince, seul en état de commander les troupes du royaume, plonge dans le deuil le bey son père, Sidi Mamet son frère, et la ville de Tunis tout entière dont il était fort aimé. » *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, p. 479.

(2) Milice d'infanterie, organisée à l'époque du gouvernement des deys, et qui avait pour mission spéciale d'installer les tentes dans les colonnes d'été et d'hiver; de plus, quand un haut dignitaire mourait, les Hachia portaient la civière jusqu'au cimetière et prenaient comme salaire le tapis qui entourait le corps. Ils appartenaient tous au rite hanéfite, c'est-à-dire qu'ils étaient Turcs ou koulouglis; ils recevaient du gouvernement une rétribution annuelle, et étaient commandés par un bach-hachi, assisté d'un kahia. Leur uniforme se composait d'une petite chéchia rouge sans pompon, posée sur le sommet du crâne, d'un large pantalon couleur bleue, d'une fouta placée sur l'épaule et terminée par un pompon en fil, et de souliers à la mode d'Algérie. Cette milice a disparu depuis une quinzaine d'années environ.

sa tombe, et les aumônes que l'on distribua furent si abondantes que les pauvres devinrent riches.

Après les funérailles le pacha donna l'ordre de construire une médersa attenante à la tombe, et lui donna le nom de son fils : c'est la médersa Slimania[1] dont nous avons parlé. Il la constitua habous au profit des talebs malékites, et le professeur de cette médersa fut le cheikh Sidi Mohammed el Ghariani.

Les souks furent fermés pendant sept jours, et peut-être même davantage, après l'enterrement. On vint de toutes parts présenter les condoléances au pacha et à son fils Mohammed; on entrait le matin au Bardo, on baisait sans rien dire la main du pacha qui se tenait assis dans la salle de justice, et on allait de là dans l'ancienne maison de Younès qu'habitait Mohammed-Bey.

Ce dernier se tenait assis dans l'enfoncement du milieu de la chambre, la tête enveloppée d'un châle, de telle sorte qu'on ne voyait que ses yeux; on lui baisait la main et l'on sortait. Mohammed-Bey et les serviteurs du pacha ne portaient que des vêtements de drap bleu ou violet foncé, en signe de deuil. Dans toute la Régence on s'abstenait de pousser des cris de joie, de battre le tambour et de tout ce qui pouvait passer pour un signe de réjouissance; les mariages et les circoncisions se faisaient sans fête; les chanteurs et les gens qui vivent du plaisir ne firent pas de recettes pendant plus d'une année. Le pacha pleura beaucoup son fils. On dit qu'il fit venir du Maroc deux pleureuses qui poussaient de tels gémissements qu'elles faisaient tomber les oiseaux qui passaient au-dessus de leur tête; quand le pacha entrait dans sa chambre, il faisait venir ces deux femmes qui commençaient leurs lamentations et il versait d'abondantes larmes.

Slimane méritait tous ces regrets, car c'était un prince fils de prince, et il ne fit jamais de mal, ni par sa main ni par sa langue. On serait peut-être tenté de lui reprocher la mort d'El Hadj Mostefa ben Meticha, mais ce n'est pas lui qui le fit tuer, et il se conforma simplement à l'ordre donné par son père. En réalité, Slimane se contenta de le frapper et de l'écarter du fauteuil de son père, et il agit ainsi parce qu'il lui en voulait d'avoir créé de l'animosité entre le pacha et son fils, ce qui amena la guerre, de grandes dépenses pour le trésor et finalement la séparation entre Younès et les siens.

Il dit à El Hadj Mostefa en le frappant : « Vous et votre père vous avez séparé les descendants d'Ali Turki et vous êtes la cause de leurs malheurs. » Quand on lui demandait des nouvelles de la guerre, il répondait qu'il voulait rester étranger à cette calamité.

On dit qu'un jour, causant avec une vieille femme qui servait son

(1) Dans la rue qui porte aujourd'hui ce nom.

épouse, il lui demanda où était son fils; elle répondit qu'il était occupé à ensemencer deux ouïbas; et comme il voulait savoir s'il labourait lui-même ou faisait labourer par un autre, elle ajouta que c'était lui qui conduisait la charrue. Slimane poussa alors un profond soupir; la femme lui en demanda la cause, et il lui dit: « J'aurais bien voulu, comme ton fils, labourer la terre en conduisant mes deux bœufs, les pieds nus et la tête couverte d'un capuchon grossier; le soir, quand je serais rentré chez moi, ma femme m'aurait tendu un simple pain d'orge en me disant qu'elle n'avait pas autre chose; j'aurais mangé ce pain avec appétit et dormi ensuite sans soucis, d'un sommeil réparateur. » La vieille lui répondit: « Vous êtes le sultan de votre époque; que Dieu vous préserve d'une pareille existence! » Slimane ajouta alors qu'il avait d'autres désirs qui l'étonneraient bien davantage. Il laissa un enfant qui mourut dans des conditions que nous rapporterons plus tard.

Le pacha était très affecté de se voir privé de deux de ses enfants et il laissait le soin de diriger le royaume à Mohammed, qui ne songeait plus qu'au moment où il hériterait de son père et lui succèderait sur le trône.

Quand arriva l'été Mohammed-Bey pensa que son père lui donnerait l'ordre de partir avec l'armée; mais le pacha, tout entier à sa douleur, ne donna aucune instruction à ce sujet. Le prince demanda alors à un des intimes du pacha de chercher à connaître ses intentions et de lui suggérer l'idée d'envoyer son fils à sa place, en le faisant accompagner par l'agha Otsmane qui connaissait bien le pays. Ce personnage alla rendre visite un jour au pacha et, au cours de la conversation, lui rappela que le moment était venu de mettre en marche la colonne d'été et de désigner quelqu'un pour la commander au cas où il ne voudrait pas partir lui-même avec les troupes. Le pacha, toujours absorbé par ses tristes pensées, lui dit que son étoile déclinait et qu'il n'avait plus d'espoir dans les affaires du royaume. Son interlocuteur chercha alors à le consoler en lui répétant que celui qui était parti pouvait être remplacé et qu'il avait toujours son fils Mohammed; il continua dans ce sens et fit observer qu'il y aurait peut-être avantage à remettre l'exercice du pouvoir à son fils de son vivant, pour que les soldats apprissent à le connaître et les sujets à lui obéir. Le pacha lui dit: « Cela ne vient pas de toi et quelqu'un t'a chargé de me le dire. Si Mohammed veut sortir avec les troupes et se montrer aux populations, qu'il le fasse: je verrai comment il s'acquittera de cette mission. »

Dès que Mohammed-Bey eut reçu l'ordre du départ, il envoya dire aux khodjas de lui préparer cent tentes; les khodjas ne purent que se conformer à cet ordre, bien que cent tentes comportassent 2.000 hommes et que la nourriture d'une pareille troupe nécessitât des

dépenses très considérables. Quand les préparatifs furent terminés et les tentes dressées, Mohammed entra dans le camp avec ses amis et les gens attachés à son service; il montait les chevaux qu'il avait fait venir du pays des chrétiens et était encore plus gonflé d'orgueil que de coutume; il avait donné l'ordre à ses hambas de ne laisser approcher personne de lui sans une autorisation spéciale. Il traversa le Khanguet-Arram et fut reçu près de l'oued Zargua par les Oulad-ben-Sassi, qui l'accompagnèrent ensuite en marchant devant lui. Quand il arriva près du pont, son cheval butta, mais se releva de suite et continua à marcher. Mohammed dit aussitôt à ses hambas de lui amener Ibrahim ben Sassi, et quand il fut devant lui il tira son yatagan et lui en porta un coup que le caïd put éviter; comme le prince relevait son arme pour frapper de nouveau, Smida ben Slimane, des Oulad-Menaâ, intercéda pour le caïd en demandant quel était son crime. « N'as-tu pas vu, lui dit Mohammed, que mon cheval a butté et que j'ai failli tomber à terre à cause des pierres qui encombrent le terrain; pourquoi ce chien n'a-t-il pas fait nettoyer la route et enlever les pierres? Il n'aurait pas manqué de le faire pour son seigneur Younès. » Le caïd était tremblant de frayeur, et Smida dit au prince : « Monseigneur, comment le caïd aurait-il pu faire réparer cette route? » C'était une grande calamité pour les gens d'avoir affaire à un maître qui exigeait ainsi des choses impossibles.

Il était peureux et méchant. Comme il était descendu près d'une citerne appelée Ahmar-Aïnha, il entendit des coups de fusil et demanda la cause de ce bruit; on lui dit que c'étaient les Drids et les Mekhaznis qui faisaient une fantasia devant leurs tentes, comme ils en avaient l'habitude; il donna aussitôt l'ordre du départ et défendit à l'avenir de tirer des coups de fusil en manière de divertissement.

A Béja, il ne voulut pas camper au milieu des soldats de peur qu'il lui arrivât malheur et s'installa dans le Bardo, où il eut beaucoup à souffrir de la chaleur. Un jour qu'il descendait vers la ville, son cortège fut croisé par des gens parmi lesquels je me trouvais, et comme j'avais entendu parler de ses chevaux et de leur couleur bizarre, j'avais un grand désir de les voir; je demandai où ils étaient et on me les montra à peu de distance du bey. Je m'en approchai et j'en vis trois : l'un d'eux avait une robe rouge parsemée de taches blanches, avec de nombreux poils blancs à la croupe et un cou tellement blanc qu'il paraissait atteint de la lèpre; il y avait aussi une jument baie qui avait une raie blanche l'entourant entièrement à la hauteur de la sangle; le troisième avait le ventre et les cuisses tachetés de blanc. Le palefrenier que j'interrogeai me confirma que c'étaient bien là les chevaux dont j'avais entendu parler, et je constatai qu'ils n'avaient pas, ainsi qu'on me l'avait dit, une robe zébrée

de blanc et de noir comme celle de la panthère. Je vis aussi un cheval et une jument dont la croupe et les membres ne ressemblaient pas à ceux des chevaux ordinaires, mais plutôt à ceux de l'animal que l'on appelle bœuf sauvage.[1] Je demandai au palefrenier si c'étaient là les chevaux que l'on disait ressembler au lion, et je lui fis observer qu'ils n'avaient rien de commun avec cet animal; il me répondit que c'était pourtant d'eux qu'on m'avait parlé.

Quand l'armée s'arrêta à Béja, le terrain assigné pour le campement n'était pas assez vaste pour contenir toutes les tentes, tellement il y en avait, en sorte que les Turcs murmurèrent. Mohammed, informé des réclamations des soldats, monta à cheval, alla voir le camp et constata que les tentes étaient en effet l'une sur l'autre, comme au camp de Smendja.[2] Il ne donna pas d'autres instructions que d'ouvrir le marché habituel. Il commença ensuite à rendre la justice, mais d'une telle façon qu'on aurait pu le prendre pour un enfant à peine sevré, ayant une longue barbe et des jambes courtes; il avait le visage pâle et l'air ravagé; il tenait d'ailleurs de courtes audiences et rentrait aussitôt après dans ses appartements.

A l'époque où Mohammed-Bey se disposait à partir avec les troupes, le pacha avait avec lui au Bardo ses frères Merad et Mahmoud; il leur donna l'ordre d'accompagner son fils à Béja, pensant que s'ils restaient seuls avec lui au Bardo ils ne manqueraient pas de le tuer.

Mohammed ordonna aux zouaouas d'aller dans la montagne; ils y soumirent les habitants aux vexations les plus odieuses, puis rentrèrent à Béja où ils campèrent près des soldats turcs. Ils envahirent ensuite le marché, pillant et volant tout et disant qu'ils agissaient ainsi par ordre du bey Mohammed. La plupart des commerçants désertèrent ce marché, qui cessa bientôt. Il y avait près du Bardo un jardin complanté en vigne; un matin, les pillards s'abattirent sur ce jardin et n'y laissèrent rien; cela se passait sous les yeux du bey, qui regardait par les fenêtres de ses appartements. Le lendemain, des zouaouas et des askers se réunirent pour piller un autre jardin dans lequel se trouvait un hamba turc, qui monta à cheval, courut au camp pour prévenir le bach-hamba, puis se présenta à l'audience de justice et exposa sa plainte au bey; ce dernier donna l'ordre à l'agha Otsmane de partir avec quelques cavaliers pour arrêter les coupables, mais tout le monde s'enfuit à l'approche de l'agha, qui ne put prendre personne. Le prince resta encore quelques jours au Bardo sans en sortir, puis il donna l'ordre du départ; la plupart

(1) L'animal appelé en Algérie et en Tunisie *begueur-el-ouach*, c'est-à-dire « bœuf sauvage », est *l'antilope bubas*, assez commune dans ces régions.

(2) Allusion au campement de la nombreuse armée du bey Hassine à Smendja. C'est en cet endroit que fut livrée la bataille qui décida du sort de ce prince; battu à Smendja, Hassine Bey se réfugia derrière les murs de Kairouan, où il fut pris et tué.

des habitants demandèrent à Dieu de ne pas permettre qu'il revînt chez eux une seconde fois, et leur vœu fut exaucé. Le bey rentra au Bardo de Tunis et se présenta devant son père, mais il avait demandé à ses amis de ne rien dire au sujet des actes de pillage qui avaient été commis, car si le pacha les avait appris il n'aurait pas manqué de désavouer son fils et ne se serait plus jamais fait représenter par lui à la tête des troupes.

Le bruit se répandit à cette époque que les Algériens arriveraient l'année suivante; quelques-uns ajoutaient foi à cette nouvelle et d'autres refusaient d'y croire.

Quand arriva le moment de faire sortir la colonne destinée au Djerid, Mohammed-Bey en prit le commandement, mais on ne lui voyait pas l'air orgueilleux qui lui était habituel, car il était préoccupé de l'idée que Younès n'attendait qu'une occasion pour se venger: on aurait pu croire qu'il avait déjà subi un échec, et il ressemblait à un ânon blanc que l'on vient de brûler au fer. Les gens disaient qu'après avoir amené par ses intrigues la chute de Younès il avait empoisonné son frère Slimane, et ce bruit trouvait créance aussi bien dans la haute classe que dans le peuple. Il partit avec son armée, et lorsqu'il arriva à l'endroit appelé Fedj-el-Himar (1) il fut surpris par un froid intense qui fit périr des chevaux et même des hommes; on pensa que Dieu le poursuivait ainsi parce qu'il avait tué son frère. Il arriva au Djerid, mais dès qu'il eut encaissé les impôts il repartit en toute hâte, persuadé que Younès allait envoyer ses askers et ses goums pour lui couper la retraite.

XLII

Renseignements biographiques sur les principaux personnages de l'entourage d'Ali-Pacha

Le compagnon le plus intime du pacha était El Hadj Mostefa ben Meticha. Nous avons raconté au commencement de cet ouvrage dans quelles circonstances il était allé au djebel Ousselat avec son frère Boubaker (2) et comment son père avait trouvé la mort au bordj d'El-Hamma. El Hadj Mostefa ne cessa pas d'accompagner fidèlement le pacha et Younès, et il était prêt pour eux à tous les sacrifices; ils l'en récompensèrent en l'investissant des fonctions de khasnadar

(1) Col assez élevé situé à deux étapes de Gafsa, entre Gamouda et Felat-Amra, sur la route que suivaient les armées se rendant au Djerid. Ce passage, où l'on ne rencontre pas d'eau, est battu par tous les vents, et suivant la saison il y fait très chaud ou très froid. Il est connu actuellement sous le nom de Foum-el-Fedj et se trouve sur le territoire de la fraction des Oulad-Aziz appartenant à la tribu des Hammama.

(2) Boubaker ben Meticha fut tué au djebel Ousselat. (Voir la note de la page 101.)

dès qu'ils eurent réussi à s'emparer de la Régence. C'était un homme doux, actif et qui menait à bien tout ce qu'il entreprenait.

Il avait une sœur qui épousa un Turc pur sang, capitaine d'un navire, qui se nommait Ibrahim-Reïs. Il se signala à l'attention du pacha et de son fils par une série d'expéditions heureuses au retour desquelles il apportait au prince un riche butin. Il ne tarda pas à occuper une situation élevée et continua à voyager sur mer pour le compte du pacha, qui le chargeait de régler toutes ses affaires avec Stamboul et lui confiait de magnifiques présents pour le sultan. Il fut chargé une fois d'une mission difficile à Smyrne et à Constantinople, et comme il en revint après avoir réussi, le pacha en fit son homme de confiance pour toutes les choses de la mer; de son côté, il se ménageait les bonnes grâces du prince en lui rapportant toutes les choses curieuses qu'il pouvait se procurer en Turquie. Comme c'était un homme sage, il comprit que la situation du pacha n'était pas très sûre et qu'il y avait intérêt pour lui à séparer son sort de celui du prince. Sur ces entrefaites le pacha lui donna l'ordre d'équiper un navire et de le charger de beurre salé, d'olives, d'huile et de toutes les marchandises pouvant se vendre à Smyrne et à Stamboul; il y en avait en tout pour une valeur de quatre-vingt mille piastres, et le pacha y ajouta encore vingt mille piastres à faire valoir. Ibrahim-Reïs partit avec ses enfants et sa famille, ne laissant à Tunis que la sœur d'El Hadj Mostefa, qui se retira chez sa mère. En arrivant à Smyrne il débarqua ses marchandises, les vendit et en acheta d'autres qu'il porta à Stamboul, où il se mit à faire du commerce sans plus songer à revenir à Tunis. Il se dit qu'avec de l'argent il se ferait toujours bien voir par le sultan et le vizir, et fit de riches présents à ce dernier avec qui il entretenait déjà des relations cordiales.

Cependant le pacha et Younès trouvaient qu'il tardait bien à revenir. Bientôt le pacha reçut une lettre de son correspondant à Smyrne qui lui racontait ce qu'avait fait Ibrahim-Reïs, les difficultés qu'il avait eues avec lui, et qui terminait en engageant le prince à considérer comme perdu l'argent qu'il avait confié à cet homme. Le pacha fit aussitôt venir El Hadj Mostefa, lui dit que tout cela était arrivé par sa faute, et lui imposa de payer sur sa fortune personnelle une somme de cent mille piastres. El Hadj Mostefa garda le silence, rentra chez lui accablé de tristesse parce qu'il voyait sa situation compromise auprès du pacha et de son fils, et se mit en devoir de payer ce qu'on lui demandait.

On dit que le pacha envoya à Stamboul Haïder-Khodja pour réclamer l'argent enlevé par Ibrahim-Reïs et le dénoncer au vizir ou au captan-pacha (1) comme ayant emporté l'argent de l'oudjak de

(1) Titre porté par le grand amiral commandant les flottes ottomanes.

Tunis. Quand Haïder-Khodja arriva à Smyrne ou à Constantinople, il se croisa avec Ibrahim-Reïs qui se dirigeait vers l'Inde sur un navire dont il avait le commandement par ordre du vizir. En passant près de ce navire, Haïder-Khodja se leva et cria à Ibrahim-Reïs : « Où vas-tu ainsi avec l'argent de l'oudjak de Tunis ? Tu sais pourtant que cet argent appartient au sultan Mahmoud, à qui le bey de Tunis l'avait envoyé. » En entendant ces paroles, Ibrahim-Reïs fit stopper et donna l'ordre à quelques marins de mettre à la mer une embarcation, de monter sur le navire de Haïder-Khodja et de lui amener ce dernier de gré ou de force, ce qui fut fait. Quand Haïder-Khodja fut devant lui il lui dit : « Que vais-je faire de toi ? Si je ne me dirigeais pas vers l'Inde en implorant la protection de Dieu je t'aurais déjà fait pendre à mon mât. Qu'as-tu à t'occuper de cette affaire et pourquoi essayes-tu de faire croire qu'il s'agit d'un cadeau destiné au sultan ? Est-ce ton argent ou celui de ton père ? » Haïder-Khodja, se voyant entre les mains d'Ibrahim, implora son pardon ; il fut relâché et disparut sans plus rien réclamer. Ces événements augmentèrent encore l'irritation du pacha contre El Hadj Mostefa.

D'après l'usage, le khasnadar était chargé de pourvoir aux dépenses de la famille du bey et de satisfaire aux désirs de l'épouse du prince ; tous les six mois il rendait ses comptes. Le pacha constata une fois qu'il avait été dépensé à cette occasion dix mille piastres ; il trouva ce chiffre exagéré, fit des reproches à Ben Meticha et ne lui témoigna plus la même confiance au sujet de sa gestion financière. Younès, qui jalousait El Hadj Mostefa à cause de la grande influence dont il jouissait auprès du bey, proposa à son père de le destituer et de le lui donner comme simple secrétaire. Le pacha ordonna à El Hadj Mostefa de se rendre au divan de Younès pour y remplir l'emploi de secrétaire, et le malheureux ne put qu'obéir. Il resta dans cette situation jusqu'au jour où une certaine froideur commença à se manifester entre le pacha et Younès. Le prince confia alors à El Hadj Mostefa les fonctions de caïd de l'Arad ; il l'éleva à une situation supérieure encore à celle qu'il avait auparavant, lui donna la haute main dans toutes les affaires de l'Arad et lui accorda trois sandjaks qui devaient flotter sur sa tête chaque fois qu'il sortait du Bardo pour aller en voyage.

Tous les Mekhaznis avaient pour El Hadj Mostefa la plus grande déférence ; ils s'estimaient heureux de pouvoir lui baiser la main ou l'épaule quand ils le rencontraient, et lui ne s'arrêtait jamais et ne regardait personne. Les fils du pacha étaient outrés de l'importance qu'on lui accordait et le jalousaient profondément. Lorsque Younès commença à être tenu en suspicion par son père, ce dernier dit à El Hadj Mostefa d'aller s'installer en face de la maison de son fils, de le faire espionner jour et nuit, de s'introduire dans son intimité

et de chercher à découvrir tous ses secrets. Younès et Slimane s'aperçurent du rôle que leur père voulait lui faire jouer, et ils en conçurent un vif déplaisir. Les gens qui ne connaissent pas le fond des choses se figurent qu'El Hadj Mostefa était d'accord avec Younès pour tenter d'assassiner le pacha et son fils Mohammed, et que, n'ayant pu trouver l'occasion de les faire périr, ils avaient décidé de recourir à l'insurrection, El Hadj Mostefa devant occuper les forts pendant que Younès s'installerait à Tunis. C'est là une opinion tout à fait erronée. Slimane n'écarta Ben Meticha du fauteuil du pacha et ne le frappa qu'à cause de l'aversion qu'il éprouvait pour lui. Après l'avoir fait étrangler, le pacha donna l'ordre à ses mamelouks d'aller à Bab-Souika, dans la maison de Ben Meticha, et d'apporter au Bardo tout ce qui lui appartenait; on y trouva tant de choses de prix qu'il fut impossible de les compter.

Le bach-kateb Abdellatif es Sehili el Ouslati avait été l'ami du pacha depuis le jour où ce dernier était arrivé au djebel Ousselat. Il n'avait que le titre de sa fonction, car il n'était ni intelligent ni instruit; c'était un homme orgueilleux, riche et ayant une nombreuse famille. Quelqu'un dont je ne puis suspecter la bonne foi m'a raconté le trait suivant qui montre bien sa vanité, sa dureté et son orgueil : Abdellatif avait accompagné une fois le pacha au Bardo de Béja et, une injustice ayant été commise au préjudice des bourgeois de la ville, un certain nombre d'entre eux, parmi lesquels se trouvait celui de qui je tiens ce récit, résolurent de formuler une réclamation à ce sujet. « Nous nous concertâmes, me dit-il, pour chercher à qui nous pourrions nous adresser pour obtenir réparation, et nous convînmes d'aller trouver Abdellatif es Sehili. On désigna cinq des plus notables bourgeois, parmi lesquels je me trouvais, et nous montâmes au Bardo, où nous nous fîmes indiquer la chambre du bach-kateb. Un de ses serviteurs nous dit qu'il dormait, et nous attendîmes son réveil. Après un temps assez long il sortit de sa chambre, puis y entra de nouveau, et l'on nous dit qu'il pouvait nous recevoir. Nous nous avançâmes, mais comme nous nous approchions de lui il nous dit de sortir parce que nous sentions mauvais. Nous revînmes tout confus, sans pouvoir retenir nos sanglots et ne sachant où poser nos pieds. Parmi les cinq notables se trouvait un nommé El Hadj Salem Menhach, qui passait pour un saint personnage. En voyant notre désolation il se mit à rire en cherchant à nous consoler, et nous dit : « Ses paroles s'appliquent à lui aussi, et sur ce point il ne diffère « pas de vous. » (1) Nous dîmes au cheikh qu'il voulait sans doute se moquer de nous. Quelques jours après il se produisit un incident qui déchaîna contre Abdellatif la colère du pacha. Le bach-kateb s'enfuit,

(1) C'est-à-dire : il sent mauvais lui aussi. Allusion prophétique à sa mort prochaine.

mais des cavaliers se mirent à sa poursuite et l'atteignirent près du rempart du Bardo; il reçut une balle dans la fesse, tomba à terre et fut complètement dépouillé, au point qu'on ne lui laissa rien pour le couvrir. Comme il était très gros, les gens le virent du haut des remparts du Bardo et le reconnurent à la blancheur de sa peau; il était étendu la face contre terre et son corps était couvert de mouches; quand elles l'incommodaient trop il levait la tête, elles s'envolaient, puis sa tête retombait à terre et les mouches revenaient. Il resta ainsi sans mourir jusqu'à la tombée de la nuit. Le lendemain, quand le soleil fut très ardent, son corps se gonfla comme celui d'un âne crevé et commença à devenir vert. Sa famille, mise au courant, dut offrir quarante sultanis pour trouver quelqu'un qui consentît à enlever le corps, et quand on voulut l'emporter ses membres se détachèrent; on dut l'envelopper dans un drap blanc, puis on le mit sur une mule et on l'enterra. Que Dieu soit loué! »

Abderrahmane el Baklouti, qui venait après Abdellatif, avait les apparences d'un homme honnête, mais ses coffres étaient pleins de sultanis. Il se fit construire une maison magnifique. Le pacha le traitait généreusement et avait pour lui de la considération; de son côté il se tenait scrupuleusement sur ses gardes vis-à-vis du prince. Il est encore vivant de nos jours. A l'apogée de sa puissance, personne n'osait lui parler; il fallait son autorisation pour être admis devant lui, et une audience de lui était une faveur recherchée; il rendait d'ailleurs peu de services aux gens influents et contribuait très rarement à réparer les injustices commises à l'égard des faibles. Après les malheurs du pacha et la fuite de Younès, il était devenu flatteur, se frottant aux amis du prince et circulant d'une boutique à l'autre avec des paroles aimables. A l'occasion d'une plainte je m'étais trouvé obligé d'aller au Bardo pour voir l'imam, qui était alors Mohammed, fils de l'imam Ben Mami, originaire de Béja et bien connu de tout le monde. J'étais assis dans le vestibule de la maison de l'imam, qui s'y trouvait également et causait avec quelques notables. Or, jusque-là Abderrahmane el Baklouti n'aurait pas regardé les gens comme Mohammed ben Mami, ni d'autres occupant des situations encore plus élevées à Tunis, quand bien même ils fussent restés plusieurs jours devant sa porte pour être reçus; il ne leur aurait pas seulement rendu leur salut. Pendant que nous étions assis dans le vestibule, nous vîmes entrer un homme de haute taille, très maigre et portant une barbe blanche, qui s'assit près de moi en face de l'imam et se mit à lui parler à voix basse comme s'il lui disait un secret; l'imam lui répondant sans faire attention à lui, cet homme s'avança vers Ben Mami, lui parla quelque temps en se penchant vers lui, puis sortit. L'imam me demanda si je le connaissais, et sur ma réponse négative il me dit : « Comment, tu ne connais pas Abderrahmane el Baklouti! »

Il voulait montrer combien Dieu lui avait donné de considération, puisqu'un personnage comme El Baklouti, qui ne daignait pas regarder les gens les plus importants, se trouvait obligé de venir causer confidentiellement avec lui et attendait impatiemment sa réponse. Mon étonnement fut grand et je répétai en moi-même : « Gloire à Celui qui humilie et qui rend puissant ! »

Parmi les secrétaires du pacha, le seul qui mérite une mention est Ali ben Abdellatif ; il était comptable des revenus du prince, qui avait en lui une entière confiance. C'était un homme orgueilleux, qui n'aimait pas à parler. Il acheta la maison de Mohammed Khodja et la fit agrandir. Le jour où le pacha Ali fut pris, il s'enfuit dans la tribu des Trabelsia,[1] puis dans la suite envoya demander la permission de revenir au souverain actuel, qui la lui accorda. Il trouva sa maison pillée et sa fortune dispersée, tomba bientôt malade et mourut.

Le plus célèbre parmi les gens qui servirent Ali-Pacha fut l'agha Otsmane ; il passait avant tous les autres cavaliers auprès du prince, qui le considérait comme l'homme le plus courageux du royaume. Il était agha de l'oudjak des spahis de Béja et avait donné des ordres pour que l'on tirât trois coups de canon chaque fois qu'il arriverait dans cette ville. C'était un mamelouk d'origine espagnole, que le daouletli d'Alger avait donné au pacha ; il avait conservé sa religion à cette époque, et ne se convertit à l'islam que pendant son séjour à Tunis. Il était en très grande faveur auprès du pacha, qui l'envoyait à Béja chaque fois qu'il y avait à remplir une mission de confiance et le considérait comme son quatrième fils. Un certain nombre de gens qui passaient pour courageux se groupèrent autour de lui et l'accablèrent tellement de leurs flatteries qu'ils finirent par le rendre orgueilleux. Il aimait la gloire et la payait ; on se pressait à sa table où il réunissait de nombreux convives ; lui-même aimait beaucoup à boire et s'enivrait. Le pacha l'ayant chargé une fois d'encaisser les impôts et de prendre du blé chez les Djebelia, il s'acquitta si bien de sa mission que le prince ne lui ménagea plus sa confiance. Dès son entrée au Bardo il se lia avec Younès, qui le considérait comme son frère. Quand Younès eut achevé de soumettre le sud il se tourna vers le nord, parcourut le pays des montagnes et constata qu'Otsmane-Agha y jouissait d'une popularité excessive, et que l'on n'y parlait que de sa générosité et de son courage ; il en fut très irrité, mais garda ses sentiments au fond de son cœur. Quelque temps après il revint à Baltha, précédé par l'agha Otsmane qui marchait en tête des cavaliers. Quand les gens virent arriver l'agha et son goum, ils tirèrent les trois coups de canon réglementaires pour an-

(1) Dans la circonscription de Béja.

noncer son arrivée. En entendant le canon, Otsmane-Agha se mit en colère en disant : « Qui donc leur a dit de tirer le canon, alors que le prince est derrière moi et n'admet pas qu'on fasse cela pour d'autres que pour lui ? » Il arriva à sa tente les mains froides. Younès entendit les coups de canon alors qu'il était encore loin de la ville et demanda pourquoi les artilleurs tiraient leur salve avant qu'il fût en vue. Les gens qui n'aimaient pas Otsmane lui dirent que l'usage était de saluer ainsi l'agha chaque fois qu'il entrait en ville, et que cela se faisait par ordre du pacha. En entendant cela Younès releva la tête, son visage changea, puis il poussa un soupir et entra sous sa tente sans rien dire. A son retour au Bardo il vit le pacha, puis après l'audience il réunit ses amis et se plaignit devant eux de la prépondérance qu'avait prise ce mamelouk, acheté à prix d'argent et pour lequel on tirait le canon. Ces propos furent rapportés au pacha, qui ne put contenir sa colère et fit aussitôt venir Younès pour lui demander des explications. Ce dernier lui raconta ce qui s'était passé, et son père lui dit : « Je te livre ce chien. » Le lendemain, comme Younès était assis dans son divan et qu'Otsmane-Agha s'avançait pour lui baiser la main, il le frappa au visage, puis ordonna à ses mamelouks de lui enlever ses vêtements et de le frapper jusqu'à ce que son sang coulât ; il lui fit ensuite mettre aux pieds une lourde corde et l'emprisonna dans une chambre du premier étage. Il y resta plusieurs jours, après quoi Younès, songeant que le pacha l'aimait beaucoup et ne pourrait se résigner à s'en séparer, lui fit enlever ses liens et lui ordonna de rentrer chez lui. L'agha constata que l'on avait démoli le premier étage de sa maison, et la plupart des gens qui s'étaient mis jusque-là à son service s'éloignèrent de lui. Depuis cet événement il ne se méprit plus sur sa véritable valeur et se tint sur ses gardes. Comme il ne manquait pas de dignité, il sut vivre en bonne intelligence avec le pacha et ses fils jusqu'à l'époque où les revers les atteignirent.

Redjeb ben Mami, ancien mamelouk d'Ahmed ben Mami,[1] fut chargé de diverses fonctions qu'il remplit avec zèle et succès ; le pacha le considérait comme le premier de ses enfants, et lorsqu'il le chargeait d'une affaire, personne ne pouvait contrôler ce qu'il faisait ou les ordres qu'il donnait. Le prince le nomma caïd de l'Arad, mais il négligea ses fonctions et fut destitué. Son fils Fredj ben Mami réunit aussitôt sa famille et ses biens et le soir même il prit la mer et se rendit à Tripoli, où il est actuellement fixé. Redjeb ben Mami est encore vivant de nos jours.

(1) On voit que les mamelouks, qui étaient des esclaves blancs, c'est-à-dire des captifs chrétiens, avaient l'habitude, lorsqu'ils se convertissaient à l'islam, de prendre le nom de famille de leur ancien maître.

C'est tout ce qu'il nous a paru utile de dire au sujet du pacha et de ses amis. Si nous avions voulu parler de tous ceux qu'il admettait dans son intimité ou qui étaient employés à son service, nous aurions dû allonger démesurément cet ouvrage. Puisse Dieu nous permettre de l'achever et faire qu'il soit agréable au lecteur.

CHAPITRE XLIII

Révolution à Alger. — Difficultés entre le dey d'Alger et Ali-Pacha. — Préparatifs de guerre à Alger et à Tunis. — Ali-Pacha fortifie Le Kef et fait évacuer les autres villes situées sur la route des Algériens, notamment Béja. — L'armée algérienne envahit la Régence et met le siège devant Le Kef.

Lorsque Mohammed-Bey revint à Tunis, après son expédition au Djerid, il trouva le pacha convaincu que les askers d'Algérie allaient arriver pour tenter d'établir sur le trône de la Régence les deux fils du bey Hassine.

Voici par quelle suite de circonstances les Algériens furent amenés à envahir la Tunisie. Je tiens ce récit d'un homme honorable et digne de foi qui, par attachement pour les fils du bey Hassine, les avait suivis lorsqu'ils s'établirent à Alger. Ibrahim Khasnadji, dey d'Alger, eut pour successeur Baba Mohammed.[1] Ce dernier, qui sut réduire à l'obéissance les askers turcs et les contingents de cavalerie indigène, n'avait cependant aucun goût pour la guerre. A ceux qui lui parlaient de la conquête de Tunis, il disait : « Allez reprendre Oran que vous n'avez pas su défendre contre les chrétiens. Tout ce que je demande, c'est la paix pour les deux oudjaks. » Les deux personnes qui jouissaient plus particulièrement de sa confiance étaient le Khasnadji et Ali bou Sebaâ, qui est actuellement dey d'Alger. Quand il apprit la mort de Hachi Hassen, Baba Mohammed demanda au Khasnadji, en l'absence d'Ali bou Sebaâ, qui il pourrait envoyer à Constantine. Le Khasnadji aurait voulu voir Ali bou Sebaâ s'éloigner afin de rester seul auprès du dey et d'avoir ainsi plus de chances de lui succéder à sa mort. Il répondit : « Si vous désirez être tranquille, désignez Ali bou Sebaâ comme chef à Constantine. » Baba Mohammed approuva ce conseil et envoya chercher Ali bou Sebaâ, qui se trouvait en ce moment dans son jardin. Le Khasnadji n'était plus auprès du dey quand Ali bou Sebaâ se présenta. Le dey lui annonça qu'il l'avait nommé bey de Constantine et qu'il devait partir

(1) Ce dey, connu par les historiens européens sous le nom de Mohammed er Retorto, fut proclamé le 3 février 1748.

de suite avec sa famille et ses enfants. « Je suis prêt à me sacrifier pour vous, répondit Ali bou Sebaâ, mais je ne saurais supporter la vie loin de votre présence. Faites-moi étrangler si vous avez assez de moi, mais ne m'ordonnez pas de partir. » Le dey insista, en affirmant que cette mesure était nécessaire. Ali avait alors à son service un hachi turc, nommé Hassen, homme intelligent et d'une éducation au-dessus de sa condition, qui lui servait de cuisinier et qui s'occupait de ses affaires. Il dit au dey : « Si je vous donne un conseil, le suivrez-vous ? » Le dey ayant répondu affirmativement, Ali ajouta : « Je ne puis me résoudre à me séparer de vous, mais j'ai auprès de moi un homme de confiance dont je puis vous garantir le dévouement. Je vous l'amènerai ; interrogez-le, et si vous trouvez qu'il est bien tel que je vous le dis, nommez-le bey de Constantine à ma place. »

Le dey consentit à le recevoir de suite ; il se présenta et Ali bou Sebaâ lui dit qu'il pouvait parler sans crainte. Cet homme s'assit à terre et baisa la main du daouletli, qui lui demanda son nom et le questionna de façon à le mettre à son aise. Il lui plut et, en terminant l'entretien, le dey lui dit : « Je te nomme bey de Constantine ; va de suite choisir ton cheval dans mes écuries. » Hassen choisit un cheval bai, partit le jour même avec son escorte, campa le premier soir dans un douar et continua ainsi son voyage sans encombre.

Le Khasnadji croyait ses efforts couronnés de succès et son désir réalisé, et il se voyait déjà seul à manier le pouvoir ; mais lorsqu'il rentra dans le palais du dey, il comprit que ses ruses avaient été déjouées. Il ne dit rien cependant, et Ali bou Sebaâ, de son côté, qui le savait dévoré d'ambition, se garda bien de lui faire aucun reproche.

Arrivé au siège de son gouvernement, Hassen reçut des cadeaux de toutes parts, et Mohammed-Bey, en apprenant sa nomination, fit partir à son adresse un riche présent. Ce présent fut apporté par un jeune mamelouk très beau, nommé Kasak, qui montait une mule chargée de caisses. Mohammed-Bey eut la maladresse de faire également un cadeau au Khasnadji sans en faire à Ali bou Sebaâ, qu'il croyait moins en faveur que l'autre auprès du dey ; il lui en fit même un second plus tard, et Bou Sebaâ, sentant l'affront, disait : « On voit bien que le prince Mohammed me croit moins en faveur que le Khasnadji auprès du dey. »

Nous avons raconté précédemment que les beys Mohammed, Ali et Mahmoud, fils du bey Hassine, étaient allés à Alger, qu'Ibrahim Khasnadji, après son avènement au pouvoir, les envoya pour conquérir Tunis, mais qu'ils furent obligés de revenir sans avoir réussi. A l'époque où Mahmoud rentra à Alger, abandonnant le royaume de ses pères, c'était un homme dans toute la force de la jeunesse, d'un caractère bouillant quoique plein de dignité. Il s'inclina devant

le sort, mais son infortune lui causa un si profond chagrin qu'il mourut en arrivant à Constantine, où il fut enterré.

Il avait laissé au Bardo un fils encore jeune. Quand les oncles de cet enfant en entendirent parler, ils prièrent le dey de demander à Ali-Pacha de l'envoyer à Alger. Mais ils avaient compté sans la perfidie de ce dernier qui, au reçu de la lettre, fit étrangler l'enfant alors en prison avec sa mère au Bardo. On dit que l'enfant s'était réfugié derrière sa mère et qu'on l'en arracha pour l'étrangler. Ali-Pacha le fit enterrer à la tourba de son aïeul, puis écrivit au dey d'Alger qu'il était mort avant l'arrivée de la lettre le concernant. Cet enfant avait été sacrifié sans nécessité.

De retour à Alger, Mohammed-Bey et Ali-Bey, renonçant à l'espoir de jamais reconquérir le royaume de leur père, ne songèrent plus qu'à jouir de la vie. Mohammed se livrait avec passion à la culture d'un jardin qu'il possédait dans un endroit appelé le Fahs, où l'on en comptait, parait-il, jusqu'à vingt-quatre mille, cultivés avec soin par les askers d'Alger et d'autres habitants de la ville. Chacun de ces propriétaires y avait une maison et plusieurs bordjs, et c'est là qu'au printemps les habitants d'Alger venaient jouir des douceurs de la villégiature. Ali bou Sebaâ s'occupait avec sollicitude du jardin qu'il possédait également et qui était l'un des mieux soignés.

Il y avait entre Mohammed-Bey et Ali bou Sebaâ une animosité réciproque, provoquée par des questions personnelles ; Ali bou Sebaâ avait même contribué pour sa part à empêcher les princes d'arriver jusqu'à Tunis. Mais les cadeaux envoyés au Khasnadji modifièrent ses sentiments à l'égard des fils d'Ali-Pacha. Ayant rencontré un jour le prince Mohammed ben Hassine, il le salua de la façon la plus aimable et lui dit qu'il fallait oublier le passé et qu'il voulait le recevoir en invité dans son bordj. Il ordonna, en effet, de tout préparer dans ce but, et quand son hôte se présenta, il l'accueillit avec magnificence, l'introduisit dans ses appartements et lui présenta un table bien servie. Ils mangèrent, burent du café et causèrent tous deux familièrement. Au cours de la conversation, Ali demanda à Mohammed s'il savait de quelle façon son cousin s'était conduit à son égard. Sur sa réponse affirmative, Ali lui tendit la main et lui dit : « Je prends Dieu à témoin que si avec son aide je deviens dey, je vous équiperai en guerre et je ferai marcher mes askers pour vous rendre victorieux. » Mohammed le remercia. Lorsqu'il voulut rentrer dans son jardin, on lui présenta un cheval et Bou Sebaâ lui dit que c'était un cadeau qu'il lui offrait. En voyant tout cela, Mohammed croyait rêver et il se mit à attendre avec intérêt les événements. Ali-Bey ayant appris les promesses faites par Bou Sebaâ, demanda à Dieu de hâter la fin du dey Baba Mohammed.

En vertu d'un usage établi, le dey d'Alger venait siéger dans le

divan le jour fixé pour le payement de la solde des askers turcs. Une grande table était préparée; les soldats entraient par fournées et touchaient leur solde sous les yeux du dey, mettaient l'argent dans leur mouchoir, puis s'avançaient vers le dey et lui baisaient la main. Cette cérémonie avait toujours lieu dans la maison du sultan, en présence du Khasnadji et des dignitaires du dey. A cette époque, Baba Mohammed avait l'habitude de présider le divan. Le jour de la solde étant venu, il donna ordre aux chaouchs d'introduire les soldats; il était assis lui-même comme tous les deys, et les askers passaient devant lui les uns après les autres. Il y avait alors à Alger un derviche appelé Esbeki qui se promenait d'habitude dans les cimetières et avait sans cesse le nom de Dieu à la bouche. Le jour du payement de la solde, il se présenta enveloppé dans un burnous noir sous lequel il tenait caché un yatagan. Quand son tour arriva, il prit son argent, puis s'avança comme pour baiser la main du dey, au moment où tout le monde était occupé à compter la solde. Il s'inclina profondément et, tendant son arme sous le burnous, l'enfonça dans le flanc de Baba Mohammed avec tant de violence que la pointe ressortit de l'autre côté. Tout cela s'était passé sans que personne s'en fût aperçu. Baba Mohammed s'écria : « Il m'a tué ! » et tomba à terre.(1) A ces mots les assistants s'agitèrent en tumulte, dégainèrent leurs armes et une lutte sanglante s'engagea. Le derviche périt et le Khasnadji, qui avait pris part à la lutte, tomba blessé. Les sept individus qui étaient considérés comme pouvant aspirer aux fonctions de dey se trouvèrent parmi les morts. Ali bou Sebaâ était dans les jardins au moment où cette scène de désordre avait lieu. Revenu en toute hâte, il pénétra dans le divan alors que tous les cadavres y étaient encore étendus à terre; le Khasnadji, relevé tout sanglant, fut emporté dans sa maison où il mourut le soir même. Le bruit des flûtes et des tambours et le grondement du canon annoncèrent l'avènement de Baba Ali bou Sebaâ comme dey d'Alger. Tous ceux qui voulurent résister furent réduits par lui à l'impuissance, et il réussit à asseoir son autorité d'une façon définitive. C'est à partir de cette époque et par son ordre que fut aboli l'usage de baiser la main du dey le jour de la solde.

Quelques jours après son avènement, il reçut la visite du bey Hassen, son serviteur, qui lui apportait un présent. Ali lui donna une large hospitalité, et lorsqu'ils furent seuls il lui recommanda de tenir étroitement emprisonné Younès, le fils du pacha.(2) Hassen retourna

(1) C'est le 11 décembre 1754 qu'eut lieu l'assassinat du dey Mohammed.

(2) De M. de Sulauze, le 30 décembre 1754 : « La révolution qui vient d'arriver à Alger vient de plonger le bey de Tunis et son fils Sidi Mamet dans la plus grande consternation. Ils ont perdu dans la personne du Khasnadji le seul ami qu'ils avaient, et le nouveau dey, leur ennemi mortel, a juré depuis si longtemps leur perte, qu'ils ont tout à craindre de lui, d'autant plus que depuis la mort de Sidi Soliman ils n'ont plus personne pour commander les

à Constantine et Younès ne manqua pas de venir lui présenter ses félicitations pour son heureux retour. Par son ordre, ses serviteurs le suivirent au moment où il prenait congé, le rejoignirent et le firent monter au premier étage de son appartement, où ils l'enfermèrent.

Sur ces entrefaites, le fils de Bou Aziz se rendit chez le bey Hassen, porteur d'un cadeau, lui exposa qu'un grand nombre de gens de sa tribu s'étaient enfuis en Ifrikia, ce qui le gênait beaucoup pour réunir les redevances, et lui demanda de vouloir bien intercéder en son nom auprès du bey de Tunis pour qu'il obligeât ces gens à revenir. Hassen-Bey fit écrire une lettre dans ce sens et le fils de Bou Aziz la fit porter à la kalaâ du Kef, où elle fut remise à l'agha, qui l'envoya au pacha sans délai. A la lecture de la lettre, le pacha entra dans une violente colère : « Il m'a donc fallu vivre jusqu'à ce jour, dit il, pour recevoir les ordres d'un hachi ! » Il descendit de son trône et entra dans ses appartements, le visage couvert d'une pâleur mortelle. Quand son fils Mohammed apprit ce qui se passait, il dit à son père de lui envoyer les émissaires quand ils arriveraient. Le pacha y consentit, et lorsque les émissaires se présentèrent devant lui, il n'ouvrit même pas la lettre qu'ils lui tendaient et leur dit d'aller chez son fils Mohammed. Celui-ci les accueillit avec bienveillance, les fit asseoir à ses côtés, puis leur fit servir un repas ; quand il eut pris connaissance de la lettre, il s'excusa de ne pouvoir leur répondre favorablement et leur fit remettre de l'argent. Il fit ensuite écrire à Hassen-Bey une lettre où il l'assurait de son amitié et lui disait : « Celui qui vous a dit que plusieurs de vos sujets étaient dans ce pays n'avait qu'à envoyer ici un des siens pour les reconnaître. » Les émissaires partirent, revinrent dans leur tribu et remirent la lettre à leur cheikh : « Cette lettre ne résout rien, dit-il. Comment pourrais-je retrouver ceux qui ont pénétré dans l'Ifrikia et qui peut-être se cachent dans les montagnes ? c'est une mauvaise excuse. » Il fit part aussitôt au bey Hassen de la lettre qu'il avait reçue. Hassen fit à son tour écrire au bey de Tunis une lettre ainsi conçue : « J'ai reçu votre lettre et je l'ai comprise ; comme vous l'avez dit, nous sommes amis et plus qu'amis. » La lettre cachetée fut remise aux émissaires qui la rapportèrent à leur cheikh. On désigna de nouveaux cavaliers, et quand ils arrivèrent au Bardo où le bruit des événements les avait précédés, le pacha leur ordonna d'aller trouver Mohammed. Celui-ci prit la lettre qu'ils apportaient, leur accorda une large hospitalité et les renvoya avec une nouvelle réponse.[1]

troupes. Cette situation critique les absorbe tellement qu'il n'est plus possible de les entretenir d'affaires. » *Correspondance des Beys de Tunis*, tome II, page 479.

(1) A la date du 9 septembre 1745, notre consul à Tunis écrivait : « Depuis quelque temps, la brouille est de nouveau survenue entre cette Régence et celle d'Alger, au sujet d'une tribu voisine de Constantine qui s'est réfugiée sur le territoire de Tunis et que le bey s'obstine à ne pas vouloir rendre. » *Correspondance des Beys de Tunis*, tome II, page 401.

Hachi Hassen apprit les sentiments que le pacha avait manifestés à son égard et les scorpions de la guerre commencèrent à marcher dans les deux oudjaks. Dans une de ses visites habituelles au dey, Hassen l'entretint des propos tenus par le pacha et lui demanda de l'aider à en tirer vengeance en lui fournissant les ressources nécessaires pour faire marcher une armée contre lui, lui donnant l'assurance qu'il saurait l'obliger à fuir ou tirer de lui une vengeance éclatante s'il voulait résister. « Hassen, lui répondit le dey, tu sais les ravages causés par la peste; ce fléau, qui a déjà fait tant de victimes à Alger, finira bien par disparaître un jour, je l'espère. J'avais conclu un pacte avec Mohammed et lui avais promis de l'aider à triompher de ses ennemis quand je serais devenu dey. Quand Dieu connut mes bonnes intentions, il permit que je fusse nommé dey; ensuite, il envoya la peste pour me punir d'avoir manqué à mes engagements. Mais la peste finira, et alors, grâce à l'aide que je vous fournirai, toi et Mohammed vous arriverez au but de vos désirs. Menace le bey de l'Est et tâche de l'effrayer; s'il implore ton amitié, dis-lui que je ne ferai la paix avec lui que s'il me donne 50.000 piastres, et s'il t'envoie cette somme tu me la remettras; je m'en servirai pour équiper une armée. De cette façon, nous l'aurons trompé et nous le combattrons avec son propre argent.»

Le bey Hassen approuva fort cette décision. De retour à Constantine, il se mit à emprisonner tous les gens qui venaient de Tunis et à les dépouiller des marchandises qu'ils avaient avec eux. Mohammed-Bey, en ayant été informé, lui adressa une lettre où il faisait appel à son amitié. En réponse, Hassen lui demanda de lui envoyer 50.000 piastres. Mohammed fit lire la lettre à son père et celui-ci lui ayant demandé conseil, il opina pour l'envoi de la somme, en disant qu'ils étaient assez riches pour faire ce sacrifice. « Tu es fou, lui répondit son père. Ne vois-tu pas que cet homme nous trompe et veut nous combattre avec notre argent? Envoyons-lui une épée, avec laquelle il pourra se faire trancher la tête. Je connais ces gens-là : ils sont sans parole et l'on ne peut pas se fier à eux : ils ne connaissent que la trahison. Garde tout cela secret; occupe-toi de fortifier la ville. Il n'y a rien à craindre du côté des frontières, qui sont défendues par les fortifications que j'ai fait élever au Kef. »[1]

Mohammed examina quelles facilités pourrait trouver l'ennemi qui voudrait pénétrer dans la ville par le nord ou par le sud. Il constata

(1) A la date du 22 mars 1755, M. de Sulauze écrivait de Tunis : « Le bey s'est enfin décidé à envoyer deux de ses officiers avec de riches présents au nouveau dey d'Alger, pour tenter de se le rendre favorable ou du moins de retarder l'effet de ses mauvaises dispositions, dans l'espérance de gagner du temps. » *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, p. 484. Les riches présents en question sont peut-être la réponse à la demande d'argent formulée par le bey de Constantine.

que du côté nord il n'y avait rien à craindre ; du côté sud, au contraire, rien n'avait été préparé pour repousser une attaque. Le consul à qui il demanda conseil lui répondit qu'en pareil cas les Européens employaient les bombes et la mine. Dans une seconde entrevue, qui eut lieu aux environs du cimetière de Djellaz, tous deux examinèrent par quels moyens on pouvait fortifier ce côté de la ville. Après avoir parcouru le terrain compris entre la Manoubia et le lac, ils décidèrent qu'il y avait lieu d'opposer à l'ennemi se présentant de ce côté un retranchement dont la hauteur dépasserait la taille d'un homme et qui serait percé de meurtrières très rapprochées, par où les défenseurs passeraient leurs fusils, verraient sans être vus et, pendant le combat, tireraient sans s'exposer : leurs coups frapperaient en pleine chair, ceux des assaillants ne frapperaient qu'un mur. Ils convinrent de creuser devant ce retranchement un fossé profond et infranchissable. On décida aussi de couronner par un fort solidement bâti et armé d'artillerie les escarpements du djebel Djellaz, qui dominent le quartier de Bab-Djezira et commandent les approches de la ville vers le sud. On installa également un bordj garni de canons près de la Manoubia. Il ne restait plus à défendre que le pied du djebel Djellaz, où passe la route qui suit les bords du lac. Il fut décidé qu'on établirait de ce côté une sorte d'échafaudage flottant sur l'eau et dirigeable, avec un canon et ce qui était nécessaire en hommes et munitions, en sorte que l'assaillant qui paraîtrait de ce côté serait arrêté par le feu de cette artillerie. C'était là une disposition ingénieuse et curieusement imaginée.

Le pacha Ali donna l'ordre d'achever le palais fortifié dont Younès avait seulement commencé la construction et dont les arcades existaient déjà au moment où fut ouverte la porte dite Bab-el-Ghadar,(1) dont on a parlé précédemment. Il fallait que les travaux fussent terminés le plus tôt possible ; on y employa, dit-on, tous les maçons et tous les menuisiers de la ville. C'est une des plus curieuses constructions élevées par les princes. De cette maison on domine les quatre parties de la ville, surtout quand on regarde du haut de la galerie qui était réservée au pacha. Sous cette galerie se trouvait une vaste et magnifique pièce, comprenant un kebou et des maksouras(2) et pourvue de tout ce dont on pouvait avoir besoin. Après la guerre,

(1) Porte dérobée par laquelle on pouvait sortir de la Casba sans passer par la ville et qui avait été construite sur les indications de Younès. C'est celle qui a été restaurée pour les besoins du service militaire et qui se trouve à côté de la porte de Sidi-Abdallah-Chérif ou du Château-d'Eau.

(2) Le *kebou* est l'enfoncement qui se trouve au milieu des salles de réception des maisons arabes et qui est souvent décoré d'une façon particulièrement artistique avec des panneaux de faïences et des plâtres sculptés. Les *maksouras* sont les deux petites pièces ménagées de chaque côté du kebou et prises comme lui sur la largeur de la grande salle ; mais le kebou fait partie de cette salle, tandis que les maksouras en sont séparées par des cloisons et ne communiquent avec elle que par des portes.

comme tous les édifices avaient été dévastés, le peuple put entrer dans cette maison et l'admirer. Quelques personnes qui la virent alors m'en parlèrent et me donnèrent envie de la voir aussi. Dès que j'y pénétrai, je pus constater que c'était l'édifice le plus admirable qui eût été élevé de la main des hommes. En voyant les dimensions de la pièce réservée au pacha, je me demandai avec étonnement comment on avait pu construire le toit, qui était formé de pierres et de briques dont un revêtement de plâtre dissimulait aux yeux l'arrangement. La maison renfermait quatre pièces. La plus grande, réservée au pacha, ouvrait à l'est. Celle des secrétaires était du côté du nord. Du côté du sud étaient percées plusieurs fenêtres grillagées, d'où la vue dominait le djebel Djellaz et ses alentours. La chambre du khasnadar et des mamelouks était située au sud. La quatrième pièce, ayant vue à l'ouest, était tenue fermée, la construction en ayant été interrompue au moment où l'on s'attendait à voir arriver les Algériens. A la cour, qui était de grandes dimensions, succédait un emplacement de forme allongée que recouvrait une voûte et où l'on avait placé une fontaine dont l'eau coulait jour et nuit. Dans la partie est de cet abri, un grand espace avait été réservé pour les tentes des zouaouas. Ces constructions étaient entourées d'un mur percé d'une solide porte en fer; cette porte franchie, on se trouvait dans la casba ; et c'est également par là qu'étaient introduites chez le pacha les personnes qui étaient entrées dans la casba par la grande porte connue de tout le monde. C'est par mesure de précaution que le pacha avait voulu mettre cette porte entre la maison habitée par lui et la casba.

Aidé de légions de travailleurs, Mohammed-Bey s'était mis à construire le retranchement. Il se produisit à ce moment un incident significatif. Comme le mur du fort de Djellaz était achevé et que l'on procédait au crépissage, on y trouva un matin une inscription renfermant à l'adresse du pacha des phrases injurieuses dans le genre de celles-ci : « Cela ne te profitera pas; Ta vie touche à son terme; Quelle délivrance quand vous ne serez plus là, toi et tes descendants! Où cours-tu, cruel? tu es poursuivi ! » Redjeb ben Mami ayant lu l'inscription avertit Mohammed-Bey, qui en informa le pacha. Le père et le fils y virent un signe de mauvais augure et en furent très impressionnés. Plusieurs personnes furent accusées et jetées en prison.

Hassen-Bey ne tarda pas à voir que ses ruses avaient échoué et qu'il était joué par Mohammed-Bey. Ce dernier commença à rendre la vie difficile aux marchands qui venaient de l'ouest; on les accusait d'apporter la peste et, sous ce prétexte, on leur appliquait ce que les chrétiens appellent une quarantaine, c'est-à-dire que chaque nouvel arrivant était obligé de se rendre dans un lieu éloigné où il

devait rester pendant quarante jours. C'était une situation insupportable pour eux, et ils préféraient souvent retourner sur leurs pas; d'autres fois, on leur donnait l'ordre de se retirer de suite. Comme les commerçants de l'ouest ne pouvaient écouler leurs marchandises que dans le royaume de Tunis, leur situation devint critique. Hassen apprit ces vexations par ceux qui revenaient en rapportant leurs marchandises, et sa colère s'en accrut.(1)

On venait d'entrer dans l'année 1169. Que Dieu nous préserve de ces 9 chargés de malheurs!(2) On verra bientôt combien les appréhensions à ce sujet se trouvèrent vérifiées au cours de cette année. Quand approcha l'hiver, Hassen-Bey, profitant de la faveur dont il jouissait auprès d'Ali bou Sebaâ, qui le considérait comme son fils, lui écrivit pour lui demander de lui envoyer le grand émir, l'homme de l'époque, Ali-Bey, fils de Hassine ben Ali. Le bruit de cette démarche s'étant répandu dans Constantine, les amis d'Ali-Bey se hâtèrent de lui envoyer un exprès pour qu'il fût prévenu avant l'arrivée des envoyés de Hassen. Cet homme, dans l'espoir d'être largement récompensé, voyagea avec la plus grande diligence.

Quelqu'un qui assista à ces événements m'a fait le récit suivant: « Nous étions assis, me dit-il, dans la maison d'Ali-Bey, et ce prince était avec nous; c'était la nuit, à l'heure où l'on a l'habitude de converser avec ses amis; on entendit frapper à la porte; on ouvrit et l'on vit entrer un homme qui paraissait avoir fait un long voyage. Il baisa la main d'Ali et lui remit une lettre en disant qu'elle venait de Constantine. Pendant que le prince lisait, nous vîmes qu'il devenait rouge, puis il se mit à rire et se rassit. Nous lui demandâmes si c'étaient de bonnes nouvelles, mais il ne répondit rien et se mit à donner des ordres à ses serviteurs pour le repas du messager. Nous attendions toujours une réponse et il riait de notre impatience. Il dit enfin: « Que ceux qui veulent me suivre à Constantine fassent leurs préparatifs. » Ces mots nous remplirent d'une telle joie que nous nous levâmes tous spontanément pour lui baiser la main. Nous réunîmes entre nous la bechara et nous donnâmes au messager une poignée de sultanis. Aucun de nous ne dormit cette nuit-là.

(1) M. de Sulauze écrivait de Tunis le 30 août 1755: « Sidi Mamet... n'a pu s'accorder avec le bey de Constantine, froissé de ce qu'on ait donné asile sur le territoire de Tunis à une de ses peuplades rebelles avec laquelle il était en guerre. »

Du même, en date du 8 octobre suivant: « La situation entre Tunis et Alger est plus tendue que jamais. Dès le retour de Sidi Mamet, le bey de Constantine a député deux de ses principaux officiers au Bardo. Leur arrivée a causé une joie qui s'est bientôt changée en consternation quand on les a vus partir huit jours après et qu'on a su que, faisant revivre les plus anciennes prétentions, ils avaient présenté des demandes si prodigieuses qu'il n'y avait aucun accommodement à espérer. On ne parle plus que de guerre et des préparatifs à faire pour le printemps prochain. » *Correspondance des Beys de Tunis*, tome II, pages 490 et 492.

(2) L'année 1169 commença le 7 octobre 1755. L'auteur a déjà fait observer précédemment que les années les plus funestes pour la Tunisie se sont terminées par le chiffre 9. Cf. page 34.

« Pendant les six ou sept jours qui suivirent, on n'apprit rien de nouveau ; on commençait à douter de ce qu'avait annoncé l'envoyé et Ali-Bey se montrait préoccupé. Ce retard venait de ce que le dey fut assez perplexe en recevant la lettre de Hassen, la serra dans sa poche et se mit à réfléchir. Il hésitait à mettre une armée en marche et à envoyer Ali à Constantine pendant que la peste faisait des ravages dans l'oudjak d'Alger. Je crois qu'il consulta quelqu'un qui lui conseilla de faire partir Ali-Bey. En conséquence, il manda auprès de lui ce dernier ainsi que Mohammed-Bey, leur fit un bon accueil, leur offrit du café et commença à leur dire qu'il ne voulait rien faire qui ne fût conforme à leurs désirs. « C'est à vous de décider ce que nous devons faire, lui répondirent-ils : nous sommes vos enfants. » Alors le dey annonça à Ali qu'il devait s'équiper et se préparer à partir pour le jour qu'il lui désigna. Ali et Mohammed prirent congé du daouletli, rentrèrent chez eux et se mirent à faire leurs préparatifs. Les serviteurs et les amis d'Ali-Bey accoururent autour de lui : tous demandaient à partir avec lui, mais il n'accorda cette autorisation qu'à un certain nombre. Après une dernière visite au dey, il partit. A Constantine il trouva le meilleur accueil auprès de Hassen, et ses nombreux amis de Constantine vinrent le visiter. En apprenant ces événements, Younès faillit mourir de rage.

« Les amis d'Ali-Pacha lui envoyèrent en toute hâte des émissaires pour le prévenir qu'Ali-Bey était à Constantine. En même temps le bruit que l'émir et les Algériens allaient envahir le territoire se répandait dans toute la Régence comme un coup de foudre. Les gens de Béja commencèrent à concevoir des craintes sérieuses et, quand vint l'automne, une partie des habitants de cette ville partit pour Tunis.

« Cependant l'hiver approchait. Quand il fut arrivé, Hassen-Bey et Ali-Bey quittèrent Constantine à la tête d'un corps de troupes et allèrent établir leur camp dans un endroit appelé Sbakh,(1) peu éloigné de la ville et où le bey de Constantine avait coutume de passer cette saison.

« Quand arriva l'époque habituelle, Mohammed-Bey, fils du pacha, prit le commandement de la colonne d'hiver et sortit de Tunis. Les gens qui s'occupent de ce qu'ils ne connaissent pas disaient que Mohammed-Bey devait être bien peu avisé pour s'imaginer que la nouvelle de son entrée en campagne, même à la tête d'une armée nombreuse,(2) suffirait pour intimider le bey de l'Ouest et l'obliger à rentrer

(1) Ce mot, qui est le pluriel de *sebkha*, signifie « les lacs salés ».

(2) De M. de Sulauze, à la date du 15 janvier 1756 : « Sidi-Mamet est parti seul pour le camp, avec un corps de troupes qu'on assure être de 16.800 hommes. S'il va au fond du Djerid, son absence sera au moins de deux mois ; de sorte qu'à peine sera-t-il de retour qu'il lui faudra, selon toute apparence, rentrer en campagne. On se ressent déjà des approches de la guerre :

dans Constantine avec Ali-Bey. Cependant, Mohammed-Bey augmentait sans cesse le nombre des soldats qui devaient l'accompagner. Les amis d'Ali-Bey s'en inquiétaient; ils pensaient que Mohammed, ayant appris que ses cousins n'avaient autour d'eux qu'une faible troupe, voulait se porter rapidement en avant en dissimulant sa marche, rallier en route les goums et tomber à l'improviste sur l'armée de Constantine, qui serait écrasée. L'inquiétude s'empara de nous et nous fîmes part de nos appréhensions aux gens qui étaient en relations avec Ali-Bey et qui l'en informèrent. Quelqu'un crut devoir conseiller au bey Mohammed, frère d'Ali, de ne pas se laisser impressionner par ces craintes et de rester avec les troupes : il se contenta de rire en prenant sa barbe dans ses mains. Nous ne savions que penser de tout cela et nous dûmes nous contenter de prendre patience en attendant les événements. Quand nous apprîmes que Mohammed-Bey s'apprêtait à quitter le Djerid, nos alarmes devinrent plus vives encore ; quant à Hassen-Bey, il fit serment de ne pas rentrer dans Constantine et de ne pas lever son camp avant plusieurs mois. Enfin, on apprit un jour que Mohammed-Bey était revenu à Tunis; nos craintes s'évanouirent et nous comprîmes que Hassen-Bey savait bien ce qu'il faisait.

« A peine de retour à Tunis, Mohammed-Bey vit bien que la guerre était inévitable. Il se mit à pousser avec activité les travaux du retranchement, tandis que le pacha faisait hâter de son côté la construction des édifices destinés aux soldats. Cependant la Régence commençait à s'agiter, surtout vers l'ouest. Les gens dénués de moyens d'existence et qui sont toujours prêts à profiter des malheurs publics se réjouissaient à l'idée de pouvoir bientôt se livrer au vol et au pillage, tandis que les gens qui exerçaient une profession répétaient toujours et finissaient par croire que les Algériens ne viendraient pas et qu'ils n'avaient pas l'intention de quitter leur pays.

« Le seul qui ait su prévoir et dire la vérité est le cheikh Sidi Mohammed ben Akrouta el Maghrebi, de Béja. Il était sujet à des extases pendant lesquelles il faisait des prédictions ; quand il entrait dans cet état, il s'arrêtait, portait la main à sa tête et disait : « Viens, viens, ô mon fils Hassen-Bey, ô toi qui brises le fer ; viens, ô mon fils, nous apporter la sécurité et le repos. » A l'époque où il prononçait ces paroles, le bey Hassine vivait encore à Kairouan ; dans notre esprit, elles ne pouvaient se rapporter qu'à lui et nous avions l'espoir de le voir revenir. Mais nous nous trompions. Mohammed ben Akrouta

il n'y a plus de sécurité ; des vols et des assassinats se commettent journellement sur les grands chemins et dans la ville, où tout se paye le double et où l'on manque des provisions les plus nécessaires. » *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, p. 496.

Il est vraisemblable que parmi les 16.800 hommes composant la colonne, on comptait les contingents de cavalerie indigène, dont on n'avait pas à assurer la solde.

voulait parler de Hassen, bey de Constantine, qui devait arriver pour combattre Ali-Pacha, le tuer et s'emparer de son royaume. Il avait donc prévu à dix-huit ans de distance les événements qui allaient se produire ! On a bien raison d'ajouter foi aux paroles prononcées par les personnages de cette sorte pendant leurs extases. »

Quand arriva le printemps, Ali-Pacha donna l'ordre de faire évacuer tout le pays que devait traverser l'armée d'Algérie. En conséquence, les habitants de ces régions durent abandonner leurs biens, leurs terres ensemencées et leurs troupeaux, et vinrent se réfugier à Tunis. Il était défendu d'aller dans les autres villes de l'est, comme Bizerte, et tout le monde devait se réunir dans la capitale. On voyait de tous côtés les gens se faire mutuellement leurs adieux et se préparer pour partir au jour fixé. Les Samadhia quittèrent tous la ville, riches et pauvres ; ils furent suivis par les gens aisés de Béja et beaucoup parmi les habitants firent comme eux, car « celui qui a été mordu par une vipère se méfie même d'un morceau de corde qui traîne à terre ».[1]

Ali-Pacha avait envoyé à Béja le kahia des spahis avec son oudjak pour faire partir les habitants. Cet officier s'acquitta de sa mission avec la plus grande rigueur, et bientôt l'on put voir les habitants parcourir les rues avec agitation, comme des gens qui viennent d'être volés. Les spahis entraient dans les maisons et en faisaient sortir tout le monde par force ; les vieillards se trouvaient séparés de leur famille et de leurs enfants, sans nourriture pour subsister et sans chevaux ni ânes pour les porter. Des clameurs et des imprécations s'élevaient du sein de cette foule ; les petits et les faibles surtout maudissaient le kahia. Bientôt il ne resta plus dans la ville que les gens pauvres qui paraissaient décidés à ne pas obéir aux ordres du kâhia. Le caïd fit d'abord enlever et brûler les portes des maisons sur la place publique ; cette mesure n'ayant pas suffi, il fit briser les meules des moulins, et c'est alors seulement que ceux qui restaient encore se décidèrent à abandonner la ville. On verra dans la suite comment Dieu exauça les imprécations de tout ce monde, et surtout des gens sans ressources et des enfants.

Les habitants de Teboursouk, qui avaient reçu également l'ordre d'abandonner leur ville, en sortirent les larmes aux yeux. Mateur subit le même sort, ainsi que toutes les localités qui se trouvent le long de la Medjerda jusqu'à Tebourba. Ces populations quittèrent leurs foyers au milieu des larmes et durent se résigner à leur triste sort. Tout cela s'accomplit avant même que l'armée ennemie fût sortie d'Alger.

(1) Allusion aux représailles qu'eurent à subir les habitants de Béja qui n'avaient pas abandonné leur ville à l'époque de la précédente invasion des Algériens.

Le pacha donna ordre à la tribu des Drids de s'équiper comme il était d'usage et de venir camper à El-Haraïra. Ces gens durent obéir et on les vit arriver de tous côtés, mangeant et dévastant tout sur leur passage, et s'emparant des biens des populations. Le pacha demeurait indifférent à ces maux et ne s'intéressait qu'à son propre sort et à celui des siens. Il ne savait pas que la colère divine était près d'éclater sur sa tête. Au mois d'avril, toute la tribu des Drids se trouva enfin rassemblée à El-Haraïra; les chevaux hennissaient, on entendait le chant des oiseaux, et les fleurs couvraient la terre et les arbres.

Suivant sa coutume, Hassen-Bey se rendit à cette époque à Alger pour voir le daouletli. Introduit dans le divan, il baisa la main du chef, qui lui fit un accueil tout à fait affectueux et plaisanta avec lui de la façon la plus aimable. Hassen se rendit ensuite dans l'appartement qui lui avait été préparé dans la maison des hôtes. Le lendemain, ils eurent tous deux une entrevue et parlèrent de la promesse faite par Ali bou Sebaâ de réunir l'armée. Le dey était perplexe; comme la peste s'était déclarée dans l'oudjak, il craignait de la voir augmenter ses ravages si l'on imposait aux soldats les fatigues d'une campagne, et il pensait que, dans ces conditions, les goums appréhendraient de se joindre à eux. Hassen-Bey répondit que le meilleur moyen de réveiller les gens était de les obliger à se mettre en marche, et que l'oudjak d'Alger ne craignait rien et était craint de tout le monde; il ajoutait qu'ils devaient considérer comme indigne d'eux toute mesure pouvant ressembler à de l'hésitation, alors surtout que le bruit de l'expédition s'était déjà répandu. Cependant, le dey ne se laissait pas gagner par la confiance que montrait Hassen, et il s'efforçait de lui prouver l'impossibilité d'envoyer Mohammed-Bey rejoindre son frère Ali avec les askers.

Au mois d'avril de chaque année, à une date déterminée, l'intendant du dey dressait l'outak et en ouvrait la porte dans la direction que devait suivre l'armée. L'intendant d'alors, nommé Ali, avait beaucoup d'attachement pour les deux émirs et désirait ardemment les voir triompher. Au jour fixé, il dressa l'outak sans consulter le daouletli et prit sur lui d'ouvrir la porte dans la direction de la Régence de Tunis. Informé du fait, le dey demanda à l'intendant qui lui avait donné l'ordre de dresser l'outak de cette façon. Ali répondit au dey qu'il n'avait fait qu'exécuter ses instructions. Le dey ne sut que dire; il donna l'ordre de mettre l'armée en marche et avertit Mohammed d'avoir à s'équiper en guerre, ainsi que les gens qui étaient venus se joindre à lui de tous côtés.

Hassen-Bey s'équipa également. Il tint conseil avec le daouletli, qui lui donna des détails sur l'expédition précédente de Hachi Hassen et lui recommanda d'éviter de suivre les mêmes agissements que ce

personnage : « Surtout, lui dit-il, ne vous laissez pas éblouir par l'argent d'Ali-Pacha et les avances que pourra vous faire son fils. Faites votre devoir avec le zèle le plus actif, sinon vous n'obtiendrez rien des askers qui, au lieu de se battre, nous trancheront la tête à tous deux. »

Mohammed-Bey alla prendre congé de Hassen-Bey; il lui baisa la main, appela sur lui les bénédictions du Ciel et le supplia de l'aider à reconquérir le trône de son père et à triompher de ses ennemis. Puis il partit pour son camp et Hassen-Bey l'accompagna quelque temps par courtoisie. Ils se revirent encore et restèrent ensemble jusqu'à la veille du jour où l'on finit d'organiser la colonne expéditionnaire.

Dès qu'il fut averti de ce qui se passait par des émissaires qui étaient venus le trouver au Bardo, le pacha forma un convoi de charrettes chargées de boulets, de poudre et de tous les accessoires nécessaires; il y joignit des canons pour armer la citadelle du Kef et fit partir le tout à destination de cette ville. Quand les convoyeurs furent de retour, il fit charger d'autres charrettes et atteler de nouveaux canons, en sorte qu'il épuisa presque entièrement à cette occasion les ressources de l'arsenal. En dernier lieu, il fit partir des courriers et des lanternes.[1]

A son retour du Djerid, Mohammed-Bey, sachant que les Algériens devaient envahir la Tunisie, ordonna au khodja des askers de choisir parmi ces soldats cinq cents hommes vigoureux, ayant de la famille et des enfants à Tunis, et qu'il destinait à tenir garnison au Kef; il comptait qu'ils n'entreraient pas en intelligence avec l'ennemi et ne lui serviraient pas d'espions, de peur des représailles qui pourraient être exercées contre leurs familles restées à Tunis. Cet ordre fut exécuté et les hommes choisis furent inscrits sur les registres du khodja.

On apprit bientôt que l'armée des Algériens s'était mise en route. Mohammed fit aussitôt venir les cheikhs du Kef, et, quand ils furent réunis autour de lui, il leur demanda de lui indiquer quels étaient ceux des habitants que l'on pouvait supposer de vouloir trahir. Les cheikhs n'ignoraient pas qu'une troupe d'askers allait être dirigée vers le Kef; l'un d'eux dit : « Tout le monde sait que les soldats turcs nous détestent. Tout récemment, nous avons dû les combattre, et ils n'ont pu nous échapper qu'après avoir été réduits par nous à la der-

(1) De M. de Sulauze, à la date du 8 mai 1756 : « Sidi Mamet est reparti pour aller visiter lui-même Le Kef et le mettre en état de faire la plus vigoureuse défense. Il y aura au moins deux cents pièces de canon et quatre mille hommes de garnison. Cette place, étant la seule qu'on ait à opposer aux Algériens, décidera du sort du bey et de son fils. » *Correspondance des Beys de Tunis*, tome II, page 497.

nière extrémité. Je vous parle ainsi parce que mon devoir est de ne vous donner que de bons avis; excusez mon langage. » Mais le bey l'injuria et lui imposa silence en lui disant qu'il s'occupait de ce qui ne le regardait pas. Les cheikhs se retirèrent désappointés et reçurent bientôt de Mohammed l'ordre de retourner dans leur pays. A cette époque on vit revenir à Tunis quelques-uns des gens qui avaient dû abandonner cette ville parce qu'on leur attribuait des sentiments d'hostilité qu'ils n'avaient pas en réalité. Le cœur ulcéré, ils récriminaient contre l'injustice qu'ils avaient subie. Quelques-uns d'entre eux cherchaient à les calmer en leur disant : « Consolez-vous, car ce dont vous vous plaignez aura peut-être bientôt pour vous de bonnes conséquences. »

Mohammed-Bey fit donner par ses hambas l'ordre aux khodjas du divan de faire partir les askers désignés pour occuper la citadelle du Kef et de les envoyer le lendemain matin à La Manouba. L'ordre parvint au divan et fut publié par le chaouch. En conséquence, les askers se rassemblèrent le lendemain sur la place de la Casba et se mirent en route pour La Manouba. Conformément aux ordres de Mohammed-Bey, le khasnadar, assis dans une salle du bordj, les fit venir devant lui l'un après l'autre et leur remit à chacun une somme de dix piastres. Leur argent touché, ces hommes s'en retournèrent vers leurs maisons pour s'équiper et faire leurs préparatifs en vue du départ pour Le Kef. Sur le chemin, ils riaient entre eux et disaient ironiquement : « Vraiment, notre seigneur nous a comblés par sa générosité! Nous voilà bien heureux, maintenant : grâce à ses bienfaits, nous sommes riches et nous pouvons partir tranquilles sur le sort de ceux que nous laissons derrière nous. Il nous faut vivre avec ses dix piastres : il n'y en a même pas assez pour acheter nos chaussures! A-t-il seulement pris la peine de se déranger un peu pour nous recevoir et nous parler une fois avant le départ? Sans doute, son père lui a ordonné de nous éviter et de nous interdire l'entrée du Bardo afin de ne pas nous voir, parce qu'il nous hait. » Quelques-uns d'entre eux, plus sages que les autres, leur disaient : « Cessez donc de parler ainsi! Il vaut mieux que nous ne nous occupions pas de ses affaires, car il pourrait apprendre ce que nous avons dit. » De retour à Tunis, les askers s'équipèrent et réparèrent leurs vêtements; ils firent ensuite leurs adieux à leurs femmes et à leurs enfants, et comme ceux-ci pleuraient, ils leur disaient : « Taisez-vous; celui qui mange le miel doit savoir supporter la piqûre des abeilles. »

Au jour fixé, Mohammed-Bey donna l'ordre aux askers de gagner le campement qui leur avait été assigné pour se diriger ensuite sur Le Kef. Cette troupe était placée sous le commandement du daouletli, qui avait sous ses ordres deux bouloukbachis amis de Mohammed et dont l'un était d'une éducation très vulgaire. Les soldats

sortirent de Tunis par fournées, marchant comme des animaux que l'on conduit à l'abattoir. Ils gagnèrent d'abord leur campement, et le lendemain se mirent en route pour Le Kef.

Quand ils furent arrivés, la garnison de zouaouas qui occupait le bordj de la citadelle l'abandonna et partit pour Tunis. Un des zouaouas, plus avisé que les autres, se mit à dire : « Je ne crois pas que nous ayons à regretter beaucoup d'avoir abandonné ce bordj. » Et comme ses camarades lui demandaient des explications, il ajouta : « Hier encore, le prince envoyait les askers en exil ; comment pourrait-il compter maintenant sur leur fidélité ? Malheur à nous si nous devions être enfermés avec eux derrière les mêmes murs ; nous partagerions le châtiment que leur perfidie ne pourra manquer de leur attirer. » Les zouaouas partis, les askers prirent possession de la citadelle.

Sur l'ordre de Mohammed, Ali Temimi, khodja des zouaouas, choisit dans ce corps une troupe de cinquante hommes jeunes et courageux qu'il devait tenir toujours prêts à marcher au premier signal. Il reçut lui-même 200 piastres pour s'équiper. L'ordre du départ étant venu, il se mit en route pour Le Kef avec sa troupe, qui s'en allait à contre-cœur, parce qu'elle n'était pas soutenue par l'espoir de la victoire.

L'agha des spahis du Kef était à ce moment Hassine-Agha, ancien mamelouk d'El Hadj Ali Daouletli. Celui-ci, étant devenu vieux, lui avait fait épouser sa fille, sœur de la femme de Mohammed-Bey, dont nous avons déjà parlé. Hassine était un homme petit, chétif, à barbe rouge ; Mohammed-Bey ne l'avait certainement nommé agha des spahis que parce qu'il était son beau-frère.

A son arrivée au Kef, Ali Temimi installa une troupe de zouaouas commandée par un officier dans chacun des bordjs situés à l'extérieur du mur qui régnait autour du Mousalla. Ces bordjs, au nombre de huit, étaient armés chacun de huit canons au moins. Aux zouaouas s'étaient joints les habitants valides du Kef ; puis on avait muré les portes, en sorte que les défenseurs se trouvaient enfermés avant même d'être assiégés. Dès que l'on fût averti de la marche de l'armée algérienne, des cavaliers partirent matin et soir du Kef pour tenir Ali-Pacha et son fils au courant des événements.

Au début, la peste sévit parmi les troupes de Hassen-Bey et de Mohammed, et chaque jour il mourait un certain nombre d'hommes. Mohammed était dévoré d'inquiétude. Mais dès la quatrième étape le fléau se calma, puis à partir de ce moment il cessa de faire des victimes, et l'état sanitaire des troupes était excellent quand on arriva à Constantine.

Lorsque les trois beys se trouvèrent réunis, il fut décidé entre

eux qu'Ali-Bey, avec les tentes en poil de chameau (1) et quelques autres, formerait un corps séparé que l'on appela l'armée de l'Est. Ce prince, qui avait une grande force de caractère, conservait toujours une humeur égale au milieu des fatigues, se montrait gai avec tous et savait s'attirer les sympathies universelles; aussi la tribu qui l'accompagnait fut-elle bientôt très nombreuse. Leurs derniers préparatifs achevés, les trois beys envoyèrent aux deux fractions des Hanencha l'ordre de se réunir et d'attendre leur arrivée.

Avant de quitter Constantine, Hassen-Bey avait recommandé qu'on fît bonne garde autour de la personne de Younès. On partit ensuite. Ali avait le commandement général, mais le corps de troupes qu'il conduisait spécialement et celui qui suivait son frère Mohammed marchaient séparés. Hassen-Bey emmenait, traîné par des mulets, des chevaux et des bœufs, un canon qui pouvait lancer, dit-on, un boulet de vingt-cinq livres et qu'on avait amené d'Alger, de Bône ou de Constantine, on ne sait au juste. Autour du canon marchaient des hommes armés de barres de fer; en avant, une équipe de chrétiens et de palefreniers, munie de bêches et de pelles, dégageait la voie. Lorsque les difficultés du terrain venaient à arrêter le canon et que les hommes se plaignaient de la fatigue, Hassen retournait en arrière, descendait de cheval avec ses goums et apostrophait amicalement les traînards en leur disant: « Allons, réveillons-nous! Pourquoi n'es-tu pas aussi vaillant aujourd'hui que d'habitude? un peu de courage : je te donnerai à manger un caffis de fèves ». Il s'attelait au besoin lui-même avec les plus vigoureux ou leur donnait de l'argent. Malgré tout, les hommes étaient las de ce travail, et beaucoup de mulets et de bœufs étaient morts à la peine lorsqu'enfin on arriva en vue du Kef.

Plusieurs cavaliers déserteurs se présentèrent devant les beys; ils leur donnèrent le conseil de ne pas placer leur camp au lieu appelé Mardja, qui avait été choisi lors de la dernière expédition et qui ne valait rien comme position stratégique; ils leur signalèrent comme bien supérieur un autre endroit situé plus bas, près de Douamis-ech-Chassar, dans la direction du Mousalla. Les beys, se rangeant à cet avis, établirent leur camp au point indiqué par les cavaliers; cette opération se fit dans les journées des 8 et 9 ramadan de l'année 1169. (2) En voyant les dispositions prises par les assiégeants, les habitants du Kef commencèrent à envisager la situation comme critique; le pacha et son fils jugèrent également que la place ne pourrait pas faire une longue résistance.

(1) Les tentes des soldats étaient en toile; seuls, les nomades des tribus avaient des tentes en poil de chameau.

(2) Correspondant aux 6 et 7 juin 1756. D'après le consul de France, c'est le 10 juin que les Algériens parurent devant Le Kef.

CHAPITRE XLIV

Siège du Kef. — La ville, bien défendue par les zouaouas, est prise grâce à la trahison de la garnison turque et saccagée par les vainqueurs. — A la nouvelle de l'approche des Algériens, le pacha s'enferme dans Tunis, fait venir des navires de Malte pour se ménager une sortie par mer et organise la défense. — Dans un premier engagement de cavalerie, Otsmane Agha est blessé à mort et Hassen ben Lellahoum est tué. — Les Algériens campent au sud de la ville. — Les zouaouas repoussent victorieusement une première attaque et menacent le camp algérien, mais sont rappelés en arrière par Mohammed-Bey avant d'avoir pu pousser jusqu'au bout leur succès.

Après avoir établi leur armée dans une position favorable aux embuscades, les émirs Mohammed et Hassen firent sommer les soldats turcs de se rendre; mais ceux-ci leur répondirent : « Tant que le sultan de Tunis est en vie, nous sommes sous ses ordres; allez le combattre; si vous triomphez, nous nous considérerons nous-mêmes comme vaincus et nous vous ferons notre soumission. Si nous nous rendions dès maintenant et que vous fussiez ensuite vaincus, quel traitement aurions-nous à attendre du sultan ? Pour se venger, il nous ferait tous périr; nos enfants et nos femmes sont à Tunis entre ses mains : il ne manquerait pas de leur ôter la vie s'il venait à apprendre que nous vous avons ouvert les portes, et dans sa colère il n'épargnerait pas même nos amis. »

Nous avons déjà dit que Mohammed-Bey avait envoyé au Kef un vieillard expérimenté. Cet homme étant mort quelque temps avant l'arrivée des Algériens, son corps fut placé dans un cercueil et renvoyé à Tunis, où habitait sa famille. Dans l'arrivée de ce cadavre à Tunis le bey crut voir le signe de sa mort prochaine, et ce fut pour l'imagination populaire le premier présage annonçant la disparition du pacha et de son fils. Un autre messager fut obligé de partir pour remplacer le vieillard.

Le soir du jour où le campement fut établi, Hassen-Bey réunit les aghas des sandjaks et des askers turcs et leur parla ainsi : « N'oubliez pas que les gens de l'Ifrikia vous appellent les Algériens menteurs[1] et que vous ne devez pas supporter plus longtemps une pareille honte. Votre honneur et votre prestige sont en jeu. Pour effacer cette tache,

(1) On sait qu'à l'expédition précédente les Algériens, après avoir commencé le siège du Kef, s'étaient retirés sans pousser plus loin leur entreprise. Les Tunisiens qui s'étaient rendus au camp des envahisseurs pour faire leur soumission au fils du bey Hassine s'étaient trouvés ensuite exposés aux représailles du pacha, et avaient dénommé cette expédition « l'époque des Algériens menteurs ».

vous n'avez qu'un moyen, c'est d'écraser par vos armes ceux qui ont osé vous insulter. » Les aghas répondirent : « Faites seulement avancer le canon et tirer sur le bordj : nous nous tiendrons postés près du retranchement, et dans cette position, abrités des coups de l'ennemi dont les boulets passeront au-dessus de nous, nous attendrons le moment favorable ; la brèche ouverte, nous nous élancerons et nous prendrons le bordj d'assaut. »

Le lendemain au soir, l'artillerie prit position à un quart de mille du bordj, masquée de manière à échapper à la vue des assiégés ; un retranchement s'éleva pendant la nuit et, le jour venu, les habitants du Kef s'aperçurent que la souris s'était introduite dans le trou. Dans leur frayeur ils ne songèrent d'abord qu'à fuir ; mais bientôt revenus de ce premier mouvement, ils rougirent de leur lâcheté et résolurent de résister.

Le soir, on ouvrit le feu sur le bordj avec le fameux canon amené avec tant de peine, et les boulets jetèrent à bas la partie la plus élevée du bâtiment ; les zouaouas se trouvant ainsi exposés à découvert au feu des assiégeants, Ali Temimi fit en toute hâte reconstituer un parapet à l'aide de branchages d'oliviers et de bâts de chameaux remplis de terre. Mais le feu recommença le lendemain ; cette fois, les canons du bordj furent jetés à bas de leurs affûts et le bordj tout entier ne fut bientôt plus qu'un amas de ruines.

Un zouaoua qui avait assisté au siège me disait : « Sans les soldats turcs, qui nous haïssaient et nous ont trahis, les Algériens n'auraient pu avoir raison de nous, quand bien même ils auraient assiégé Le Kef pendant quatre ans. Le feu des assiégeants ne cessait ni jour ni nuit ; c'était une pluie de bombes sur les forts et sur la ville : il en est tombé trois cents tant de jour que de nuit. » Et comme je lui demandais ce qu'on avait à reprocher aux Turcs, il m'affirma sous serment que, bien que maîtres de la Balamita,[1] sorte d'observatoire en forme de minaret d'où l'on découvrait tout le camp ennemi, ils n'avaient pas tiré un seul coup de canon ou de fusil. Continuant son récit, il me dit : « Les Turcs, qui étaient dans les bordjs et qui nous voyaient combattre sans trêve ni repos, offrirent à Ali Temimi de désigner chaque nuit trois sandjaks pour combattre dans nos rangs, car ils regardaient les zouaouas comme leurs frères, disaient-ils. Ali Temimi accepta, et chaque nuit trois sandjaks venaient grossir nos rangs ; mais ces hommes, déjà résolus à nous trahir, ne se battaient pas sérieusement. Une nuit leur conversation plus animé que d'habitude attira notre attention. Nous apprîmes ainsi qu'ils avaient reçu la

(1) Il existe, en dehors de l'enceinte fortifiée qui entoure la ville, deux forts ayant une entrée commune, dont l'un passe pour avoir été construit par Hamouda-Pacha, et dont l'autre, qui est le plus petit, renferme une tour ronde appelée la Balamita.

visite d'un Turc du camp ennemi, qui s'était introduit dans la place par le fort ruiné et par qui ils avaient fait dire aux Algériens de faire porter leur attaque sur ce point. Nous allâmes prévenir Ali Temimi sans retard et il nous dit qu'il n'y avait plus à douter de la trahison des Turcs et que nous devions nous tenir sur nos gardes. L'ancien rempart nous séparait de la ville, et nous combattions à l'abri du nouveau rempart, élevé par le pacha autour du Mousalla. Lors de la précédente expédition, les Algériens s'étaient installés dans le Mousalla et en avaient fait leur base d'opérations,[1] jusqu'au moment où ils durent battre en retraite. Après leur départ, le pacha fit fortifier la Balamita, située dans le bordj, et construire un rempart autour du Mousalla. Dans la campagne actuelle les Algériens, campés près du Mousalla, s'étaient d'abord proposé de le démolir à coups de canon; mais ensuite, avertis par nos frères d'armes les askers turcs, ils tentèrent un assaut par la brèche que leur artillerie avait ouverte dans notre enceinte. Au moment du corps à corps, des habitants du Kef vinrent renforcer nos rangs et grâce à eux nous parvînmes à rejeter les ennemis hors du rempart. Les Algériens avaient regagné leur camp avec de grandes pertes; néanmoins, les émirs réussirent à ranimer leur courage et les bombes se mirent à tomber sur la ville en plus grand nombre encore qu'auparavant. Il y avait à ce moment quatorze jours que nous combattions; nos rangs s'éclaircissaient et notre situation était devenue critique.

« Le 14 ramadan,[2] au point du jour, nous eûmes à soutenir un nouvel assaut des Algériens, qui arrivaient encore du côté du fort démoli. Reçus à coups de fusils, ils perdirent beaucoup de monde au premier moment. Pendant ce temps, les Turcs du bordj se contentaient de nous regarder. Puis, voyant que nous commencions à prendre l'avantage, ils se mirent à tirer sur nous à mitraille, en sorte que nous nous trouvions entre deux feux. Nous fûmes alors contraints de nous replier; l'ennemi s'élançait à notre suite, mais nous fîmes volte-face et il dut encore reculer. Le lendemain, au lever du jour, l'ennemi regagna du terrain; on abandonna les fusils pour se battre à l'arme blanche et les Algériens réussirent à la fin à pénétrer dans la ville. Alors ce fut un désastre. Les habitants se réfugièrent dans les tombeaux des saints personnages, mais si nombreux et si pressés les uns contre les autres que beaucoup périrent écrasés. Les vainqueurs massacrèrent les faibles, outragèrent les femmes et saccagèrent la ville de fond en comble. Ali Temimi, qui s'était réfugié vers le bordj, apercevant Hassine-Agha assis à une lucarne, lui dit : « Mon

(1) Le Mousalla est un quartier voisin de la Balamita et compris dans l'enceinte actuelle des remparts.

(2) Le 14 ramadan 1169 correspond au samedi 12 juin 1756.

frère, ouvre-moi la porte et sauve-moi! » L'agha se contenta de lui répondre qu'il ne pouvait rien faire pour lui parce que c'étaient les askers algériens qui avaient seuls le droit de commander en ville. Les zouaouas et les habitants du Kef qui voulurent se réfugier dans le bordj en furent chassés à coups de fusils; les uns furent tués, les autres s'enfuirent, un certain nombre furent faits prisonniers. Un seul bordj, celui de Sidi-Salah, tenait encore; quelques zouaouas s'y étaient retranchés et faisaient feu sur quiconque faisait mine d'approcher. Ils résistèrent ainsi jusqu'à la prière de l'après-midi. Ali-Bey, apprenant leur belle conduite, leur envoya son chapelet et leur fit offrir l'amane. Alors ils abandonnèrent le bordj et se rendirent au camp d'Ali-Bey, où on leur donna à boire.

« Le combat ayant pris fin avec la capitulation des zouaouas, les deux beys ordonnèrent aux Turcs de se rendre, en leur disant qu'ils n'avaient rien à craindre. Ali Temimi se trouvait à ce moment au milieu d'eux, car lorsqu'il avait vu Hassine-Agha refuser de lui ouvrir la porte, il s'était fait hisser par son nègre dans la Casba au moyen d'une corde. Les Turcs obéirent à la sommation des beys et ouvrirent les portes; alors les Algériens entrèrent et, en récompense du concours que ces Turcs leur avaient apporté, ils se mirent à les dépouiller de leurs armes et de leurs vêtements neufs, en les frappant au visage et en leur disant: « Dieu maudisse les traîtres qui ont livré les bordjs et la ville! Que sa colère tombe sur ceux qui oseraient vous regarder comme des hommes d'honneur et comme des soldats! » On les fit descendre des forts, pieds et tête nus, accompagnés d'Hassine et d'Ali Temimi, et on les amena en présence du bey Hassen, près de qui se trouvait en ce moment Mohammed-Bey, résigné en apparence malgré les sanglots qui l'étranglaient.[1] Quand il les vit rassemblés devant lui, Hassen leur dit: « Soyez maudits, vous qui avez trahi vos frères innocents et le sultan votre maître, vous qui, insensibles à tant de courage, avez lâchement abandonné les zouaouas. Une telle conduite vous ferme la voie du salut. Otez-vous de ma présence; vous irez au camp de l'armée de l'Est.[2] Vous ne méritez pas autre chose que le supplice du feu. Vous dites que le pacha Ali ne vous aime pas; vous lui reprochez d'avoir supprimé votre solde et d'avoir fait étrangler quelques-uns d'entre vous; mais j'ai vu de mes propres yeux de quoi vous êtes capables et je sais maintenant que vous êtes des traîtres! Que la malédiction de Dieu soit sur vous! »

(1) En somme, les askers tunisiens avaient abandonné la cause du pacha pour se rallier à Mohammed-Bey, qu'ils pouvaient considérer comme leur prince légitime. On conçoit que ce dernier ait dû se sentir profondément blessé de la façon dont ces gens étaient traités par son allié le bey de Constantine.

(2) Nous avons vu précédemment que, dans le camp algérien, on appelait « armée de l'Est » les Arabes des tribus qui marchaient sous les ordres de Mohammed-Bey.

Après ces derniers mots, ils se retirèrent et se mirent en route pour rejoindre le campement de l'armée de l'Est, se disant en eux-mêmes qu'il eût mieux valu périr que de subir un pareil affront. Ali-Bey ne fit rien pour eux et ils furent réduits à mendier leur nourriture : c'est ainsi que Dieu les châtia de leur conduite.

« Ali Temimi et Hassine-Agha furent mis en prison par ordre de Hassen. Celui-ci s'empara de toutes les armes et de tout l'argent que renfermait la Casba. Les soldats se dispersèrent dans la ville et la mirent au pillage ; ils s'emparaient de l'or et de l'argent, poursuivaient les habitants jusque dans les mosquées et les koubbas et les tuaient après leur avoir arraché tout ce qu'ils avaient.

« Les habitants du Kef s'étaient montrés injustes et ingrats envers Dieu ; ils n'avaient pas compris que leur précédente victoire sur les Algériens était due uniquement à la protection du Ciel ; ils s'étaient crus désormais invincibles et s'étaient imaginés que le bruit de leur valeur faisait trembler le monde depuis l'Est jusqu'à l'Ouest. Ils reçurent le châtiment qu'avait mérité leur orgueil.

« En dernier lieu, Hassen-Bey fit réunir une troupe de deux cents zouaouas et envoya ces malheureux comme prisonniers à Constantine. »

Tel est le récit que je tiens d'un homme qui fut témoin des événements. Un autre me les a racontés comme il suit :

» Quand les Algériens eurent établi leur camp près de la ville, les hostilités ne cessèrent plus un seul instant, ni le jour ni la nuit, de sorte que les soldats ne pouvaient pas même s'étendre à terre pour dormir. Quand les habitants qui combattaient au milieu de nous ne pouvaient plus résister au sommeil, ils rentraient dans leurs maisons et nous laissaient seuls aux prises avec l'ennemi. Nous perdions peu à peu du terrain et notre défaite paraissait certaine. Le besoin de sommeil était plus fort que tout et, même quand nous prenions le temps de manger, nos yeux se fermaient malgré nous. Les habitants étaient tout à fait découragés. Quand les askers turcs qui composaient une partie de la garnison s'aperçurent de notre faiblesse croissante, ils se dirent entre eux : « Gardons-nous de combattre les Algériens et d'agir à leur égard en ennemis : s'ils ont le dessus, de deux choses l'une : ou bien ils donneront l'assaut au bordj et, livrés à nos seules forces, n'ayant aucun secours extérieur à attendre, nous ne pourrons pas leur résister ; ou bien ils aimeront mieux temporiser, et quand nos munitions seront épuisées ils prendront la place sans coup férir ; donc, au lieu de combattre, faisons comme si nous étions prisonniers : quand les Algériens auront obtenu la victoire, ils nous délivreront. » Aussi, lorsque les habitants leur demandèrent asile dans le bordj, ils leur répondirent qu'ils n'avaient pas assez de place et que les vivres leur manquaient. Ils allèrent même jusqu'à leur lan-

cer des pierres en leur adressant des insultes et des paroles de défi. Repoussés de ce côté, les habibants du Kef s'abstinrent néanmoins de toute démarche auprès des Algériens, car on ne se blesse pas deux fois à la même pierre. Ils se souvenaient en effet d'avoir eu à se repentir cruellement de leurs tentatives de rapprochement avec les Algériens à l'époque de la première invasion et de plus ils espéraient les voir bientôt s'en retourner dans leur pays. »

La prise de la Kalaâ du Kef eut lieu le 22 ou le 24 ramadan 1169.[1] « Plût à Dieu, disait Mohammed-Bey, que ce spectacle m'eût été épargné. Si j'avais prévu toute l'étendue du malheur qui devait s'abattre sur cette cité, je n'aurais jamais franchi la porte d'Alger, dût le pacha me faire sentir le poids de sa colère et me forcer à chercher une autre patrie. La terre de Dieu est assez vaste. Et si j'avais su qu'un autre aurait le commandement suprême, je n'aurais même pas pris part à l'expédition, quand bien même le pacha eût menacé de faire périr mon fils. » Que Dieu ait son âme ! Il était doux et compatissant pour les humbles, et cependant son intelligence le rendait digne du commandement.

Les morts et les blessés furent au nombre de cinq cents; une partie des blessés mourut; les autres furent réunis dans le bordj où les médecins vinrent leur donner des soins.

Comme Ali-Pacha était sans nouvelles de ce qui se passait au Kef, son fils ordonna à Hassen ben Lellahoum de monter à cheval avec ses hambas et ses baouabs et de se diriger vers Mesir-el-Hedeb et la forêt, pour se renseigner auprès des voyageurs qu'ils pourraient rencontrer; ils devaient même, si c'était possible, pousser jusqu'au Kef et s'introduire dans la ville à l'occasion. Hassen ben Lellahoum se mit en route, mais la plupart de ses cavaliers s'en retournèrent le soir même, avant d'avoir pu recueillir aucun renseignement; se voyant seul, il rebroussa chemin et revint au Bardo en toute hâte. Mohammed-Bey ne tarda pas à le faire appeler et lui dit ironiquement : « A peine parti te voilà de retour ! c'est là ce qui peut s'appeler agir en homme ! Au fait, ce n'est pas vous autres qui êtes coupables, mais ceux qui croient pouvoir compter sur vous dans les occasions importantes. Vous êtes avec nous comme le chien avec le chameau ; vivant, le chameau abrite le chien de son ombre; mort, il le nourrit de sa chair. » Hassen ben Lellahoum eut beau s'excuser en disant que ses compagnons l'avaient abandonné en prenant la fuite, Mohammed ne voulut rien entendre et sa colère ne fit au contraire qu'augmenter. Alors Hassen ben Lellahoum jura d'aller jusqu'au Kef, et se mit en route avec son fils.

(1) Le 24 ramadan 1169 correspond au 22 juin 1756. Le consul de France à Tunis écrivait le 2 juillet : « Les Algériens ont paru le 10 juin devant Le Kef, qu'ils ont pris et pillé le 23 du même mois, par suite de la trahison d'une grande partie des assiégés. » Cf. *Correspondance des Beys de Tunis*, tome II, page 498.

Arrivé à Bordj-el-Amri, il aperçut à quelque distance un homme qui marchait tout nu; il se dirigea au galop vers lui, en se demandant qui pouvait bien marcher ainsi isolé et tout nu par les chemins. En approchant il vit que l'homme était jeune et que son corps était couvert du haut en bas de sang coagulé. « D'où viens-tu ? », lui dit-il : « Je viens de la maudite citadelle du Kef. » — « Et que se passe-t-il dans la ville ? » — « Les Algériens y sont entrés et ont tué tout le monde. » Hassen ben Lellahoum n'en demanda pas davantage et tournant bride aussitôt il revint au Bardo en toute hâte, l'âme accablée de tristesse. Il refusa d'aller chez Mohammed-Bey, qui l'avait envoyé chercher en apprenant son retour, et dit à l'émissaire : « Je ne saurais paraître devant mon seigneur; dis-lui que l'ennemi s'est emparé du Kef. » L'émissaire revint en pleurant, et quand il fut devant son maître il ne put parler. Mohammed comprit tout : le saisissement le cloua sur place. Ali-Pacha allait se mettre au lit au moment où il apprit cette nouvelle, qui fut pour lui un coup terrible; il fut comme accablé sous le poids de l'épouvante et de la douleur.

Quelques personnes disent que Mohammed-Bey avait été instruit des événements avant que Hassen ben Lellahoum ne fût de retour; un jeune zouaoui, qui avait réussi à s'échapper du Kef par le rempart avant l'ouverture des portes, serait arrivé dès le lendemain au Bardo et aurait tout appris à Mohammed qui aurait ensuite averti le pacha.

Bien qu'on voulût la tenir secrète, la nouvelle ne tarda pas à se répandre. Je l'appris un des premiers à Tunis. Dans la soirée du 25 ou du 26 ramadan, je me trouvais au souk El-Belat, en compagnie de quelques amis, lorsque le cheikh Medina arriva, précédé de la nouba et accompagné d'une nombreuse suite. « Rentrez chez-vous, » disait-il à ceux qu'il rencontrait sur son chemin; et comme nous l'interrogions, il nous apprit que la ville du Kef venait d'être prise par les Algériens et mise au pillage. Nous obéîmes à son invitation et nous allâmes annoncer la nouvelle à nos familles. Au fond nous n'étions pas trop tristes, car la cessation des hostilités allait nous permettre de rentrer dans nos foyers abandonnés. Quelques personnes avaient connu l'événement avant Mohammed lui-même; l'émotion fut profonde à Tunis. Les Drids, qui apprirent la nouvelle le lendemain matin, se mirent en route le soir suivant pour leur pays situé dans la direction du désert, sans plus se soucier de Mohammed ni du pacha, qu'ils abandonnèrent au milieu de leurs angoisses. Revenu à Tunis, Mohammed disait pour se consoler aux mekhaznis : « La tribu est partie : tant mieux; mes mekhaznis me resteront et leur dévouement me suffit. »

Cependant les zouaouas du Kef rentraient à Tunis les uns après les autres; plusieurs revenaient nus et blessés. Amenés devant le pacha, ils s'excusaient de n'avoir pu sauver la place en disant que

les askers turcs les avaient trahis et ils faisaient le récit des événements à leur manière, en exagérant ce qui pouvait leur être favorable. Touché, le pacha les fit conduire par un hamba chez l'amine de Bab-Djedid pour qu'il donnât des vêtements à ceux qui en manquaient. Quelques zouaouas qui n'avaient pas perdu leurs vêtements, abusant de cette générosité, jetèrent leurs vieux habits et se firent habiller à neuf par l'amine en disant qu'ils faisaient partie de la garnison du Kef.

A Tunis, la situation commençait à faire l'objet de toutes les conversations et on se demandait comment finirait la lutte du pacha et de Mohammed contre Hassen-Bey. On était tenu au courant de ce qui se passait dans le camp des Algériens et on apprit un beau jour qu'ils marchaient sur Tunis. A cette nouvelle, le pacha fit charger sur des charrettes tout ce qu'il avait de plus précieux au Bardo ; sa femme et son fils furent amenés à Tunis et installés au Dar-el-Bey, sous la Casba. Quand sa maison, située près du café, fut remplie des objets qu'il y avait fait mettre en sûreté, il fit ses adieux au palais du Bardo et quitta définitivement les salles où, assis sur un trône, il avait coutume de donner ses audiences. Il parcourut les appartements les larmes aux yeux, disant qu'il ne les reverrait plus avant le jour du jugement dernier. Au lever du jour il sortit du Bardo à cheval, suivi de ses mamelouks, de ses serviteurs, de ses esclaves et de tous les baouabs, et il entra dans la Casba en passant par la porte dérobée dont nous avons parlé.

Mohammed-Bey s'établit à la Hafsia avec les mekhaznis. Son installation terminée, il se rendit à la maison de Ramdane-Bey, où était le siège du gouvernement et où il venait lui-même chaque jour, et y convoqua par un avis tous ceux qui voudraient, moyennant une solde, s'enrôler sous les drapeaux. Les gens de la ville se présentèrent en foule ; le khodja prenait les noms de ceux qui étaient acceptés et les inscrivait pour une solde d'un nasri. Beaucoup d'habitants de Tunis et de zouaouas s'enrôlèrent. On leva ainsi environ 40.000 zouaouas ou koulouglis.

On fit un arrangement avec Malte qui, moyennant une somme d'argent, s'engagea à envoyer une force navale composée de trois vaisseaux, dont un de premier rang, qui resteraient à l'ancre dans les eaux de La Goulette aussi longtemps que les Algériens ne se seraient pas éloignés de Tunis. Aux termes de cette convention, Ali-Pacha devait approvisionner ces navires abondamment ; il fallait notamment leur envoyer chaque jour des poulets, de la viande, des pigeons, du pain, des fruits, de l'oignon, de l'ail, etc. Le pacha ne craignit pas de dépenser une forte somme d'argent pour s'assurer l'appui de cette force navale, car il tenait essentiellement à se garantir contre toute attaque des Algériens du côté de la mer. La convention conclue avec Malte lui coûta, dit-on, 100.000 piastres, sans compter les dépenses

de chaque jour, auxquelles il s'était engagé à subvenir pendant une période indéterminée. En raison du secours qu'il avait demandé aux chrétiens, les Algériens lui donnèrent le surnom d'Ali el Malti. Outre les trois vaisseaux de guerre, il y avait encore à La Goulette trois autres navires chargés d'huile, de blé et d'approvisionnements divers et qui devaient servir au pacha au cas où il serait obligé de fuir devant les Algériens. Lorsque les chrétiens apprirent qu'Ali avait succombé, au lieu d'essayer de lui porter secours ils firent voile pour Malte en emmenant les navires garnis de provisions ; ils purent tranquillement tirer ces trois navires à l'eau et mettre à la voile sous les yeux de la garnison du fort de La Goulette, et malgré les trésors qu'ils portaient le nouveau maître du pays ne fit rien pour s'opposer à leur départ.(1)

Quand le pacha se fut installé dans la maison dont nous avons parlé, il établit le campement des zouaouas sur une place qui est située en dehors de Bab-Djedid ; un odabachi fut attaché à chaque tente. Des précautions toutes spéciales furent prises en cas d'une attaque possible du côté de la casba. Il arriva un jour que le feu prit à une tente et se communiqua de proche en proche à plusieurs autres. On accourut de toutes parts aux cris des zouaouas et l'on parvint à maîtriser le feu, mais ce ne fut qu'au prix de grands efforts.

Hassen-Bey, ayant achevé de vider les coffres qui contenaient l'argent des habitants du Kef, envoya son butin à Constantine. De leur côté ses soldats faisaient des trous dans les maisons et ne laissaient aucune place sans l'avoir fouillée en tout sens. De temps en temps ils trouvaient quelque chose, et ces trouvailles les excitaient davantage à chercher et à creuser. Il fallut ensuite procéder à l'enfouissement des cadavres de ceux qui avaient succombé pendant le siège, parce que l'odeur que répandaient leurs corps était devenue insupportable. Hassen fit démolir la partie supérieure des remparts qui n'avaient pas été assez forts pour sauver les habitants de la ville. Puis il se disposa à marcher sur Tunis, laissant les blessés dans les

(1) Si le bey de Constantine ne fit rien pour empêcher le départ des navires tunisiens emmenés par les Maltais, il fit tout son possible pour se les faire restituer, et employa à cet effet l'intimidation et la violence à l'égard du consul de France, qui en envoya par écrit le récit à son gouvernement. «...Il se tourna de mon côté, écrit M. de Sulauze, et me dit en secouant la tête : — Te voilà, Français, traité comme tu l'as mérité, pour avoir fait venir ici les Maltais. Tu es bien heureux d'avoir été quitte à si bon marché..... Qui a donc fait venir les galères et les vaisseaux de Malte si ce n'est pas la France ? — Je lui répliquai que le bruit général le lui apprendrait, que quant à moi je m'étais toujours contenté de savoir qu'aucun Français n'y avait aucune part..... Il m'envoya prendre le surlendemain pour me dire qu'un bâtiment français étant à La Goulette, il voulait que j'allasse écrire sur-le-champ au Roi sur la restitution des corsaires, comme il me l'avait déjà ordonné, et que je fisse partir avant la fin du jour le capitaine pour porter ma lettre à Marseille... Je fis en vain des représentations sur ce que S. M. n'écouterait point pareille proposition et que ce serait ruiner le capitaine, dont le bâtiment était à moitié chargé, que de le faire ainsi partir... Il me fallut donc en conséquence expédier à V. Exc., comme je l'ai fait, ledit capitaine.» *Correspondance des Beys de Tunis*, tome II, pages 510-513.

bordjs avec des soldats pour les soigner et pour les défendre. Tous les habitants de la ville l'avaient abandonnée.

Quand Mohammed-Bey apprit que les Algériens approchaient, il ordonna aux askers turcs et aux zouaouas d'occuper le retranchement. Ce mur était percé d'une porte et s'étendait depuis le djebel Djellaz jusqu'au bordj de Sidi-Kassem-el-Djelizi. Les tentes furent placées tout le long du mur, sur une seule rangée, une tente d'askers turcs alternant avec une tente de zouaouas; elles formaient une longue file dont l'extrémité arrivait jusqu'au bordj Djellaz, qui était garni d'artillerie. Le commandement du fort fut donné à Ahmed-Reïs; c'était l'homme de l'époque le plus versé dans la science militaire, et de plus il était sincèrement attaché à Mohammed-Bey qui, en lui confiant un poste si important, montrait bien la confiance qu'il avait en lui. Quand il eut garni de soldats la ligne de défense formée par le retranchement, Mohammed-Bey fit venir les koulouglis de Ras-el-Djebel, dans les rangs desquels il n'y avait aucun Turc ni aucun koulougli de Tunis, et leur ordonna d'occuper le Bardo. Environ quatre cents zouaouas leur furent adjoints. Cette garnison fut placée sous le commandement de deux hommes sûrs, Redjeb ben Mami et son khaznadar appelé Merad, à ce que je crois. Quand il se fut assuré qu'ils étaient suffisamment pourvus de munitions, Mohammed-Bey prit congé d'eux; tous trois se dirent adieu en versant des larmes; ensuite les portes du Bardo furent ouvertes et le prince partit pour aller s'installer dans la casba de Tunis. Il trouva ses baouabs occupés avec ardeur à faire leurs préparatifs et à choisir leurs chevaux; ils étaient pleins d'une confiance présomptueuse, et leur rôle de défenseurs du pacha et de son fils leur inspirait tant d'orgueil qu'ils avaient défendu à leurs hommes de fréquenter les autres soldats.

Nous avons raconté précédemment comment les chrétiens de Tabarca avaient été amenés captifs à Tunis. Quand le pacha ou son fils apprenaient qu'il y avait chez eux une jeune fille ou un jeune garçon, remarquable par sa beauté, ils ne manquaient pas de les faire prendre et de les faire amener au Bardo pour leur service particulier. Deux jeunes chrétiens de Tabarca étaient entrés ainsi au service d'Ali-Pacha. Quand ils devinrent grands, leur maître leur ordonna de se faire musulmans et ils se convertirent, du moins en apparence; mais en général ces sortes de conversions ne sont pas sincères, et les enfants seuls peuvent être utilement instruits dans une religion autre que celle de leurs pères. De ces deux chrétiens convertis, l'un devint agha des spahis de Béja et prit le nom d'Ismaïl, l'autre, qui fut appelé Hassine, reçut les fonctions de gardien du sceau; en outre Ali-Pacha leur confia la garde de son or et de son argent. Ils avaient un frère resté chrétien et qui n'était pas entré comme eux au service du pacha. Avec leur aide, il avait équipé un navire qui voya-

geait entre Tunis et Gênes; son négoce était important, et quand il avait réalisé une grosse somme il la plaçait à Gènes, comme ses frères le lui avaient conseillé. Quand la guerre commença, ceux-ci lui donnèrent comme instructions de ne pas s'éloigner et de se tenir toujours avec son navire dans les eaux de Sidi-bou-Saïd; il avait été convenu que si le pacha était vaincu, ils se rendraient au galop sur un point du rivage désigné d'avance, où ils s'embarqueraient dans un canot que leur frère leur enverrait; en cas de victoire du pacha, ils lui enverraient dire en quel endroit il devait jeter l'ancre.

L'agha Otsmane avait ordonné à ses serviteurs de polir ses armes, de préparer ses chevaux et de faire briller l'argent de sa selle; il avait retroussé sa moustache d'un air martial et se tenait prêt au combat. Cependant, la plupart des gens ne croyaient pas encore à l'arrivée des Algériens. « Comment, disait-on, pourraient-ils s'introduire dans une ville comptant plus de cent mille habitants, dont la plupart sont des soldats expérimentés, et comment s'y prendraient-ils pour attaquer un ouvrage aussi solide que le retranchement nouvellement élevé ? » Leur échec ne faisait de doute pour personne.

L'armée algérienne partit du Kef conduite par Hassen-Bey, gonflé d'orgueil par le succès qu'il venait de remporter. Pour ménager ses soldats, il ne leur faisait faire que de courtes étapes et, arrivé à Testour, il leur donna un repos de plusieurs jours. Quand ils reprirent leur marche en avant, leurs rangs se trouvèrent grossis des Hanencha, qui étaient venus les rejoindre au grand complet, et des soldats que Mohammed-Bey avait exilés après la révolte de Younès, et qui promettaient aux askers d'Algérie de les faire entrer à Tunis. Quant aux askers de la casba du Kef, ils suivaient en prisonniers l'armée de l'Est, couverts de honte, tenus à l'écart à cause de leur trahison et accablés d'insultes par ceux qui les connaissaient. Ils n'osaient fuir du côté de Tunis de peur d'être jetés en prison et pendus. A la fin, cependant, ne pouvant plus supporter les injures dont ils étaient abreuvés, quatre ou cinq cents d'entre eux s'échappèrent; mais, arrivés à El-Haraïria, ils furent entourés par un groupe de cavaliers d'Ali-Pacha et conduits à la maison des exécutions. Quand il les vit, le pacha se mit à les insulter et à leur cracher à la figure; ils furent enfermés six jours de suite dans un cachot; chaque jour on les amenait devant le pacha, qui les accablait d'insultes et de malédictions si cruelles qu'ils en étaient réduits à souhaiter la mort. Le pacha finit cependant par les relâcher, mais en se réservant de les faire périr plus tard.

Ayant appris que Hassen-Bey, continuant sa marche en avant, avait atteint avec son armée et les tribus qui l'accompagnaient la ville de Tebourba, sur les bords de la Medjerda, et y avait établi son camp, les baouabs se réunirent et tinrent conseil. Ils furent unanimes à

penser que le moment était arrivé où le pacha allait les mettre à l'épreuve. Equipés et armés, ils se rendirent auprès d'Otsmane-Agha, qu'ils trouvèrent ivre et, après lui avoir rappelé qu'ils étaient d'excellents cavaliers, ils lui demandèrent de les conduire à l'ennemi. Otsmane-Agha acquiesça à leur demande ; il fit seller son cheval, monta dessus et se mit en route, escorté de ses serviteurs et de ses amis. Hassen ben Lellahoum vint le rejoindre, accompagné de son fils et des spahis de Béja qui l'avaient abandonné lorsqu'il était allé aux nouvelles. Les cavaliers d'Otsmane marchaient devant, ainsi qu'une troupe de nègres montés et qui étaient chargés de mener boire les chevaux. La troupe, étant arrivée aux oliviers de l'aqueduc d'Agrech, aperçut la fumée du camp ennemi qui n'était pas éloigné ; quelques cavaliers mirent alors pied à terre. Tout à coup, les cavaliers algériens accoururent au galop et les attaquèrent avec fureur en leur disant : « Auriez-vous l'espoir de nous intimider en dépassant ainsi votre rang pour venir nous braver jusqu'à notre ligne d'avant-postes ? » Entourés de tous côtés et décimés par le feu meurtrier de leurs assaillants, les nègres battirent en retraite. L'agha Otsmane, qu'ils avaient laissé seul sur le terrain de la lutte, chercha à s'abriter contre les balles derrière des figuiers de Barbarie. Son cheval fut d'abord tué sous lui, puis il fut attaqué par un jeune homme de la tribu des Hanencha, entouré de ses parents, qui l'atteignit d'un coup de feu et mit pied à terre pour le dépouiller. A ce moment, les amis de l'agha l'aperçurent ; ils s'élancèrent sur son agresseur et réussirent à le faire prisonnier ; puis ils emportèrent Otsmane-Agha presque agonisant et qui avait perdu connaissance ; Hassen ben Lellahoum, saisi du désir de le venger, s'élança contre les cavaliers ennemis, accompagné de son fils ; mais il fut entouré et tomba frappé d'une balle. Ses hommes emportèrent son cadavre. Au bout d'un moment, les goums descendus de la casba arrivèrent sur le lieu de la lutte, mais ils ne purent joindre les Algériens, occupés du côté de La Manouba à poursuivre les baouabs mis en déroute et fuyant dans la direction de Tunis. Les Algériens regagnèrent leur camp sans être autrement inquiétés.

Les amis d'Otsmane-Agha, qui ramenaient son corps presque sans vie, s'arrêtèrent au Bardo pour se reposer. Quand la défaite des nègres, la mort d'Otsmane et l'insuccès de la sortie des goums furent connus, Mohammed-Bey envoya sa voiture pour permettre de transporter l'agha à Tunis. C'est entre la prière de l'après-midi et celle du soir qu'eut lieu la défaite des baouabs ; de retour à la casba, les vaincus racontèrent le combat à Mohammed qui, voulant donner le change aux habitants, ordonna de tirer trois coups de canon après le coucher du soleil ; mais on plaisanta au sujet de cette salve, car la nouvelle de la défaite s'était déjà répandue. Aux yeux de quelques-uns, la mort d'Otsmane-Agha fut un présage annonçant la fin de la puissance du pacha.

On apporta au pacha un jeune enfant que l'on avait fait prisonnier. Cet enfant dit qu'il était de la tribu des Hanencha et donna le nom de son père; il se trouva que ce dernier était connu du pacha, qui connaissait sa mère également. Sur l'ordre du prince, on donna à cet enfant des vêtements et on l'entoura de soins empressés. La mère s'étant présentée le lendemain, le pacha, après avoir parlé avec elle, lui fit rendre son enfant, qu'elle emmena dans sa tribu. Tel est le récit qui courut alors, mais je n'en garantis pas l'authenticité.

A la suite de cette défaite, les baouabs devinrent un objet de mépris et leur corps fut licencié. Otsmane-Agha, grièvement blessé à cause de leur lâcheté, ne put se rétablir malgré tous les soins des médecins et mourut. Le pacha fut très vivement affecté de cette mort; sa colère retomba sur les goums et sur ceux qui les avaient obligés à marcher, et les cavaliers qui avaient perdu leurs chevaux dans cette affaire ne reçurent aucune indemnité pour les remplacer.

Hassen-Bey et les deux émirs reprirent leur marche en avant et vinrent camper avec les askers et les goums au-dessus du lac Sedjoumi. A cette nouvelle, Mohammed-Bey donna l'ordre aux cheikhs de faire sortir tous les habitants de la Medina et des deux faubourgs et de les ranger depuis Bab-Saâdoun jusqu'à Bab-el-Fella et sur le djebel Lakhdar, de manière à ce qu'ils puissent être vus du camp algérien. En déployant sous les yeux des ennemis cette multitude placée sur une position plus élevée que la leur, Mohammed voulait essayer de les intimider et de les décider à la retraite. Les cheikhs exécutèrent l'ordre du prince et, le lendemain matin, le soleil levant éclaira la foule innombrable rangée en avant de la ville.

Les Algériens levèrent leur camp et se mirent en marche sur La Manouba, précédés de cavaliers marchant en éclaireurs. En passant devant le Bardo, ils furent salués d'un coup de canon tiré par les forts. Les deux émirs, qui connaissaient la topographie du terrain, étaient partis en avant pour faire une reconnaissance. Arrivés à la colline qui domine Sidi-Hassine-es-Sedjoumi, en face des forts, ils firent halte et, d'accord avec Hassen-Bey qui était venu les rejoindre, ils décidèrent d'établir le camp en cet endroit.(1) En examinant les forts,

(1) «Les Algériens vinrent dans la nuit du 21 au 22 juillet camper devant le Bardo avec environ 5.000 fantassins et 1.000 spahis turcs; le reste de leurs troupes n'était qu'une très nombreuse cavalerie arabe tirée des différentes régions ou algérienne qu'ils avaient emmenée d'Alger, ou tunisienne qui s'était donnée à eux après la prise du Kef. Cette petite armée, divisée en trois corps commandés par le Bey de Constantine et par Mohammed-Bey et Sidi Ali, enfants d'Hassein ben Ali, n'avait pour toute artillerie que trois mortiers à bombes et huit pièces de canon de différents calibres, mais elle était aguerrie et bien disciplinée.

Le Bey de Tunis avait de son côté environ 14.000 hommes, savoir 8.000 d'infanterie composée de 4.000 Turcs et 4.000 Maures et 6.000 de cavalerie, dont 1.200 spahis maures, 2.800 de la garde du Bey formée de portiers ou nègres, de hambas turcs et maures et de renégats, et 2.000 Arabes des régions qui lui étaient restées fidèles.» *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, p. 500 et 501.

Hassen-Bey aperçut la foule rangée devant les murs de la ville; sa stupéfaction fut extrême : « Y a-t-il donc tant de gens dans la ville ? » dit-il à Mohammed-Bey. « Sans doute», répondit ce dernier. Cette réponse redoubla sa perplexité, et il dit : « Mais avec quelles troupes attaquerons-nous un adversaire aussi nombreux? » Mohammed-Bey lui répondit sentencieusement : « La terre sera soumise par ceux qui la connaissent; au contraire, elle soumettra ceux qui ne la connaissent pas. Vous cherchez un plan de bataille ? Ecoutez-moi. Je connais les chemins qui nous permettront d'approcher de la ville malgré les forts, et je sais l'endroit où l'effort de l'attaque devra porter. »

En voyant dans sa lunette le petit nombre des Algériens, Ali-Pacha dit : « Que Dieu maudisse les gens de l'Ifrikia et ceux qui songent à recruter une armée parmi eux; la moindre de leurs tribus aurait suffi pour écraser cette poignée de soldats et piller tout ce qu'ils emportent avec eux; mais il n'y a rien à attendre de ceux que Dieu a amollis ! »

Pour compléter les précautions qu'il avait déjà prises, Mohammed-Bey posta devant chacune des portes de la ville un boulouk-bachi et un kahia, et des gratifications vinrent renouveler l'ardeur des défenseurs.

Quelques cavaliers réputés montèrent à cheval, descendirent à El-Haraïria et vinrent provoquer les cavaliers les plus hardis du camp ennemi; ils combattirent ensemble jusqu'aux heures de forte chaleur, après quoi chacun des deux partis regagna son camp respectif.

Le lendemain, au lever du jour, l'armée algérienne se mit en mouvement et, contournant la sebkha, vint camper au sud de la ville, sur un emplacement situé hors de la portée de l'artillerie du fort de Djellaz. La tribu marchait avec l'armée et les troupeaux de ravitaillement suivaient. Un certain nombre d'askers de la garnison du Kef étaient au milieu de l'armée algérienne comme prisonniers de guerre. Des espions venus de Tunis parvinrent à entrer en relations avec eux; ces derniers leur demandèrent des nouvelles de leurs familles, et en revenant à Tunis les espions purent renseigner ceux de la ville dont les fils étaient au nombre des prisonniers. On vit alors sortir les cadeaux et les plats de nourriture envoyés aux prisonniers par leurs amis.

Un groupe d'Algériens, étant sorti du camp, se dirigea vers les oliviers. Aussitôt, les zouaouas accoururent et la fusillade s'engagea entre les deux partis. Mohammed-Bey, fils du pacha, et Hassen-Bey étaient chacun à la tête de leurs hommes. Les zouaouas, déployant la plus grande valeur, finirent par avoir le dessus. Une partie des Algériens s'arrêta au camp, mais leur frayeur était telle que beaucoup d'entre eux continuèrent à fuir bien loin en arrière. Hassen-Bey s'élança avec ses hambas et, se plaçant en face des fuyards, les

apostropha en leur disant : « Où donc allez-vous? Avez-vous oublié où se trouvent Alger et Constantine? Votre lâcheté va causer ma perte, mais elle ne vous sauvera pas! » Malgré cela, les fuyards poursuivaient leur course sans l'entendre et sans même regarder derrière eux. Mais Dieu avait résolu de ne pas donner la victoire au pacha Ali, et son fils Mohammed-Bey, au lieu de poursuivre son avantage, envoya ses hambas donner aux zouaouas vainqueurs l'ordre de cesser la poursuite et de se replier. Cet ordre indisposa vivement les zouaouas, qui revinrent sur leurs pas fort irrités contre le pacha.

En voyant les zouaouas s'en retourner, les Algériens cessèrent de fuir. Bientôt, les askers qui étaient dans le camp sortirent, conduits par Hassen-Bey, et tirèrent des coups de canon sur les zouaouas. Ils arrivèrent à leur suite jusqu'aux oliviers et furent persuadés que les zouaouas avaient eu peur d'eux. Si Dieu avait permis qu'au moment où les Algériens battaient en retraite Mohammed-Bey donnât l'ordre de faire marcher les askers, les zouaouas et tous les soldats qu'il avait encore en réserve, ce prince aurait certainement pu achever la déroute des Algériens, forcer leur camp et inscrire ainsi son nom dans une page glorieuse de l'histoire. Mais le lâche n'a jamais Dieu avec lui.

CHAPITRE XLV

Les assiégeants font venir des renforts d'Alger. — Ali-Bey se rend à Soliman, Menzel et Nabeul, qui lui font leur soumission et lui fournissent des approvisionnements. — Ali-Bey se porte jusqu'à Béja au-devant des renforts arrivant d'Algérie. — Après l'arrivée des renforts, le siège est mené d'une façon trèsvive. — Les Algériens pénètrent par trahison dans la ville. — Mohammed est tué et son père, Ali-Pacha, est fait prisonnier. — La ville de Tunis est mise au pillage. — Hassen-Bey prend sous sa protection les deux petits-fils d'Ali-Pacha.

Hassen-Bey, voyant que le premier effort de ses soldats avait été repoussé, rentra dans son camp et envoya des émissaires au daouletli Ali bou Sebaâ pour le mettre au courant de sa situation et lui demander d'envoyer des renforts et de l'artillerie, sans quoi l'armée risquait d'être anéantie. En attendant, il fit entourer le camp d'un large fossé, et chaque jour ses soldats tiraient sept coups de canon, auxquels Ahmed-Reïs ne manquait pas de répondre par autant de coups. Aucune des deux armées ne tentait d'ailleurs d'attaquer l'autre.(1) La ville de Tunis était comme bloquée : il n'en sortait et n'y

(1) L'auteur anonyme du *Journal du Siège de Tunis* rapporte que du 24 juillet au 14 août il n'y eut pas d'opérations militaires et qu'il ne fut pas tiré pendant ce temps un seul coup

entrait plus rien que par la voie de mer, et les habitants ne communiquaient plus qu'avec Bizerte et Hammamet.

Les Oulad-Saïd se divisèrent en deux troupes : une d'elles entra à Tunis et l'autre alla rejoindre les deux beys dans le camp algérien. Ceux qui vinrent s'enfermer dans Tunis furent dispersés dans les divers fondouks par ordre du pacha, et les fonctionnaires furent obligés de pourvoir à la nourriture de tous ces gens.

Au bout de quelque temps, l'orge vint à manquer dans le camp algérien. L'émir Ali-Bey partit alors avec une troupe nombreuse et se dirigea vers Soliman, dont les habitants ouvrirent leurs portes et lui firent leur soumission, sans se préoccuper des notables de la ville qui se trouvaient comme otages à Tunis. Ali-Bey ordonna à ces gens d'apporter de l'orge à l'armée et engagea les marchands à sortir de la ville pour aller vendre aux soldats les fruits de leurs jardins, leur donnant l'assurance qu'il ne leur serait fait aucun mal. Ils vinrent en effet en grand nombre au camp et purent vendre leurs fruits en toute liberté. Puis Ali-Bey se dirigea vers Menzel, dont les habitants lui firent leur soumission; il leur donna l'ordre d'apporter de l'orge, dont le camp fut bientôt approvisionné avec abondance. Les notables de ces deux villes qui se trouvaient à Tunis ne tardèrent pas à apprendre ce qui s'était passé et en furent très inquiets, parce qu'ils s'attendaient à des représailles de la part du pacha. Ils allèrent trouver leur caïd, Ahmed es Saheli, et lui firent part de leurs craintes pour le cas où le pacha viendrait à apprendre ce qui s'était passé. Le caïd chercha à les rassurer en leur disant qu'ils n'avaient rien à se reprocher puisqu'ils avaient abandonné leurs familles pour venir se renfermer dans Tunis. Cependant le pacha, informé de la soumission de Soliman et de Menzel, convoqua aussitôt les notables; ils se présentèrent avec leur caïd, qui fut accueilli par un regard terrible et faillit être envoyé à la potence. Puis le pacha, se retournant vers les notables, leur reprocha de s'être soumis à son ennemi ; ils répondirent qu'ils étaient innocents et qu'ils n'avaient jamais songé qu'à venir se mettre sous sa protection, mais il ne voulut admettre aucune excuse et leur donna l'ordre d'envoyer aussitôt chercher leurs familles pour les ramener en ville. Quand ils se trouvèrent seuls, ils se dirent entre eux : « Est-ce que le pacha a perdu la tête ? Il nous dit d'aller chercher nos familles ; mais comment veut-il que nous sortions ? par terre ou par mer ? » Ils n'eurent d'ailleurs pas à s'en pré-

de mousquet. Le 14 août il y eut « un choc de cavalerie assez vif », après quoi dix autres jours s'écoulèrent dans un calme parfait. Le 24 août il y eut une action très vive, au cours de laquelle les Algériens n'eurent que trois ou quatre morts et une centaine de blessés ; il n'en fut pas de même des Tunisiens, qui furent très maltraités : « Les blessés, au nombre d'environ 500, le furent tous honteusement par derrière, et il en resta plus de 100, morts sur le champ de bataille. » Cf. *Correspondance des Beys de Tunis*, tome II, pages 501 et 502.

occuper, car le pacha ne pensa plus à eux et ne les inquiéta pas davantage.

Je crois que Nabeul suivit l'exemple de ces deux villes, car nous apprîmes que les fruits étaient en abondance dans le camp, alors que dans Tunis nous avions quelquefois toutes les peines du monde pour nous procurer même un oignon. Les Oulad-Saïd qui avaient suivi le pacha sortaient tous les jours et se rendaient dans les jardins de Gamart et de la Soukra, d'où ils rapportaient quelques raisins aigres qu'ils vendaient aux habitants; les plus riches seuls pouvaient se permettre d'acheter quelquefois une grappe de ce raisin. Telles étaient les misères que nous causait le siège. Nos malheurs étaient encore accrus par la conduite odieuse des soldats turcs, qui pillaient partout sans aucune retenue; au point que les gens en étaient venus à rire eux-mêmes de leur propre situation. (1) Le pacha finit cependant par apprendre la façon dont se conduisaient ces Turcs; il se fâcha contre les cheikhs, qui ne lui en avaient rien dit, et envoya au daouletli l'ordre d'arrêter tous les pillards. Le daouletli fit battre la ville par des hambas qui lui amenèrent quelques individus; il les mit en prison, mais les relâcha peu après.

Une des choses qui furent les plus sensibles aux habitants de Tunis fut l'ordre donné par le pacha d'envoyer pâturer dans le djebel Ahmar les chameaux que l'on avait réunis en dehors de la porte de Bab-el-Bahar; ces animaux se mirent à manger les oliviers dont la montagne était couverte, et les habitants de Tunis, voyant détruire ainsi les arbres qui constituaient leur principale richesse, maudissaient le pacha.

Ce dernier restait toujours assis dans sa maison de la casba; il n'en sortait jamais et personne ne pouvait le voir. Il se reposait du soin de conduire la campagne sur son fils Mohammed, qui sortait tous les jours de la casba pour aller inspecter le retranchement. Quand les gens qui s'y trouvaient de garde le voyaient venir, ils prenaient leurs armes et se mettaient debout devant leurs tentes, comme si cela suffisait pour montrer qu'ils s'occupaient activement de la défense de la ville. Lorsque Mohammed-Bey rentrait ensuite à la casba, la plupart d'entre eux retournaient dans leur maison; il ne restait presque personne pour le service du retranchement, qui avait fini par lasser tout le monde.

Après la soumission des trois villes dont nous avons parlé, la si-

(1) Les musulmans considèrent qu'une extrême misère ne peut produire que la quiétude d'esprit, et par suite la gaieté, lorsqu'il n'est plus au pouvoir de l'homme de réagir et qu'il n'a plus qu'à se reposer sur la Providence. L'auteur a fait allusion précédemment à cette situation d'esprit à propos d'une razzia faite par le pacha chez les Djebelia ; il raconte que le pacha ne quitta le pays que lorsqu'il sut que les gens, après avoir gémi sur la perte de tous leurs biens, ne songeaient plus qu'à se moquer les uns des autres.

tuation des soldats réunis dans le camp algérien et des cavaliers des tribus qui s'étaient joints à eux se trouva sensiblement améliorée, et un grand nombre d'individus vinrent faire leur soumission aux beys. Les Hanencha demandèrent à Ali-Bey de leur procurer des vivres, parce que leurs provisions s'étaient épuisées. Le prince monta à cheval, suivi de son goum composé des Hanencha et de gens d'autres tribus, et se dirigea vers Zaghouan, où il entra. Il ordonna aux habitants de pourvoir à la nourriture des gens qui l'accompagnaient, et ces derniers se répandirent dans la ville et se mirent à remplir leurs sacs avec le blé qu'ils trouvaient dans chaque maison, après quoi ils revinrent à leur campement. Quelque temps après, les Hanencha dirent à Ali-Bey qu'ils étaient depuis longtemps déjà dans ce pays, exposés aux ardeurs du soleil, et que leurs familles commençaient à souffrir de la faim; ils demandaient au prince ce qu'ils devaient faire pour parer à cette situation, ajoutant qu'ils étaient décidés à partir si l'on ne trouvait pas une solution. Le prince monta à cheval et se rendit chez les Gharaba du cheikh Ali ben Saïd. Ces gens, qui avaient servi pour la plupart comme zouaouas sous les ordres de Mohammed, fils du pacha, refusèrent quoi que ce soit, mais le prince leur donna l'ordre formel de lui livrer tout le blé qu'ils pouvaient posséder et qu'ils destinaient aux mekhaznis, avec lesquels ils s'associaient d'habitude pour les labours. On dit qu'ils lui indiquèrent alors l'endroit où étaient mis en réserve du blé et de l'orge qui ne leur appartenaient pas. Les Hanencha prirent tout ce grain, le chargèrent sur leurs bêtes de somme et partirent avec Ali-Bey, qui alla rejoindre son frère Mohammed.

Les deux émirs commençaient à trouver que la campagne, entreprise à l'époque des grandes chaleurs, se prolongeait outre mesure, et ils attendaient avec impatience le retour des émissaires envoyés auprès du dey d'Alger, qui devaient apporter ses ordres pour la continuation ou pour la levée du siège. Enfin, on annonça leur arrivée. Les deux princes se rendirent aussitôt dans l'outak du bey de Constantine, qui ouvrit devant eux les lettres du dey d'Alger et les leur tendit. Ils furent transportés de joie en les lisant, car elles annonçaient que le dey avait envoyé des canons et des bombes à Bône, que le caïd de cette ville devait en prendre livraison et les expédier à Abdallah ben Mohammed, qui avait ordre de les conduire lui-même et d'arriver au camp à une date fixée, avec des renforts d'askers et de cavaliers. Cette bonne nouvelle se répandit bientôt dans le camp, où tout le monde la connut après la prière de la nuit. Les soldats tirèrent aussitôt en signe de joie trois salves de mousqueterie, dont le bruit parvint jusqu'aux gens de la Médina et du faubourg Al-Djazira. En entendant le grondement de la poudre, semblable à celui du tonnerre, les assiégés comprirent que leurs ennemis venaient de rece-

voir de bonnes nouvelles. Le lendemain, beaucoup de gens savaient à Tunis qu'il s'agissait de l'arrivée de renforts envoyés d'Algérie. Mohammed-Bey l'apprit par un de ses espions; il en fut extrêmement affecté et porta aussitôt cette mauvaise nouvelle à son père.

Le lendemain, Ali-Bey monta à cheval avec ses intimes, suivi de son goum et précédé du fils de l'imam Mohammed el Mami, qui était lui-même imam de la mosquée hanéfite de Béja. Le prince se dirigea vers Béja, parce que c'était la route par où devait passer l'armée de renfort annoncée, et il fut reçu dans cette ville par les malheureux qui y étaient restés et ne possédaient plus rien. Ils lui baisèrent les mains et lui firent en pleurant le récit des malheurs dont son oncle les avait accablés.

On sait que le pacha avait envoyé aux gens de Béja l'ordre de quitter la ville pour venir à Tunis. Ayant appris que quelques-uns d'entre eux, dont on lui donna les noms, étaient restés chez eux malgré ses instructions précises, il enjoignit au cheikh des Amdoun de tuer tous ces gens ou de les emmener captifs, et de laisser la ville entièrement vide. Au reçu de cet ordre, le cheikh envoya contre les gens de Béja de l'infanterie et de la cavalerie; les Djebelia accoururent tous pour prendre part au pillage et s'emparer des biens des habitants. Les assaillants avaient barricadé toutes les portes des faubourgs, à l'exception d'une seule. En voyant arriver cette troupe conduite par le cheikh des Amdoun en personne, tous les habitants de la ville se levèrent en masse, sans excepter un seul, et accueillirent les assaillants à coups de fusils et de pierres. La bataille eut lieu dans le faubourg dont la porte était restée libre. Un homme de Béja fut tué, mais ses camarades prirent deux bédouins qu'ils mirent à mort; après quoi ils montèrent sur les remparts de la ville, où ils se fortifièrent et d'où ils se mirent à tirer sur tous les bédouins qui se montraient. Les agresseurs ne tardèrent pas à s'enfuir, car les nomades ne savent pas combattre contre les gens retranchés dans une ville. Les bédouins eurent beaucoup à souffrir des coups de fusils et des pierres lancées du haut des remparts; ils abandonnèrent la ville, et le cheikh dut battre en retraite avec les gens qui l'avaient accompagné.

Ali-Bey s'apitoya avec eux sur leurs malheurs, puis se rendit au bardo où il s'installa. Les gens ne savaient comment lui préparer sa nourriture, car le caïd, pour leur être désagréable, avait détruit leurs moulins et leurs fours. Quelqu'un ayant conseillé de faire du pain dans des tabounas,[1] ils se dispersèrent dans la ville et firent chauffer dans chaque maison le plus de tabounas qu'il fut possible. On réunit

(1) Ces *tabounas* sont des petits fours provisoires en briques, qui ne servent que pour la cuisson de pains de petite dimension, que l'on colle contre les briques dans l'intérieur de la tabouna alors qu'ils sont encore frais. On ne peut cuire ainsi que peu de pains à la fois, mais ils sont plus estimés que les autres.

par ce moyen une assez grande quantité de pains que l'on envoya au prince, et on lui présenta pour lui personnellement ce que l'on put apprêter comme mets. Il y eut ainsi de quoi nourrir suffisamment le bey et ses compagnons, et le pain fut distribué aux gens qui l'avaient accompagné et qui campaient sous leurs tentes.

Comme on finissait de manger, accoururent des cavaliers annonçant que les askers d'Alger étaient arrivés et qu'ils avaient établi leur campement près de Béja, à un endroit appelé les « Sources-Chaudes ». Le prince monta aussitôt à cheval avec ses compagnons et se rendit auprès des nouveaux arrivants; il entra dans leur campement, leur souhaita la bienvenue, et le lendemain la troupe continua son chemin dans la direction de Tunis et campa à El-Karaïm, d'où elle envoya annoncer son arrivée à Hassen-Bey. Ce dernier donna l'ordre à tous ses soldats de se porter au-devant d'eux, espérant par cette manifestation augmenter le découragement d'Ali-Bey et de son fils. Au lever du jour, les assiégeants sortirent sur deux rangs; Hassen-Bey et le prince Mohammed montèrent à cheval avec tous les goums, firent le tour de la sebkha et gravirent la colline, où ils rejoignirent les troupes de renfort; après quoi ils se rangèrent tous derrière le bey Hassen et se rendirent ainsi au campement situé sous les murs de la ville. (1)

Quand Mohammed-Bey, fils d'Ali-Pacha, vit combien ces renforts avaient augmenté les forces des assiégeants, il fit sortir pendant la nuit les zouaouas restés au Bardo et les envoya rejoindre les défenseurs du retranchement. Le lendemain, il fit publier que ceux qui voudraient servir comme zouaouas n'auraient qu'à se présenter pour être inscrits sur les registres et avoir droit à la solde. Il vint une affluence de gens qui n'avaient jamais manié un fusil; la plupart étaient de tout jeunes gens; ils arrivaient pieds nus; il y avait parmi eux des boiteux, des aveugles, des étrangers, et toute la tourbe sans aveu qui encombrait la ville. Tous furent inscrits sur les rôles par le khodja; chacun reçut dix piastres pour s'équiper, et un fusil. On leur donna l'ordre de se rendre au retranchement, où ils se joignirent aux soldats qui le défendaient. Ils étaient comme les vers qui pullulent dans le corps d'une charogne pendant les fortes chaleurs, et les askers les tournaient en dérision. Lorsque Dieu veut la perte de quelqu'un, il l'incite à faire ce qui peut le plus lui nuire.

On dit que, parmi les défenseurs du retranchement, il y avait de 600 à 700 Turcs pur sang; c'étaient des hommes audacieux, ayant

(1) « Le 27 août, il arriva aux Algériens un renfort de 2.000 Turcs qu'on fit venir partie de Constantine et partie de Bône, où ils avaient été débarqués par des chebecks qui, ayant appris en passant que les galères et les vaisseaux de Malte étaient à La Goulette, où ils devaient les descendre, les avaient laissés dans cette ville pour continuer de là leur route par terre jusqu'à Tunis... » *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, p. 503.

l'expérience de la guerre et capables, mieux que personne, de combattre les Turcs venus d'Alger. Les bédouins ne peuvent être que les sujets des askers turcs, car les poules ne peuvent se mesurer avec le faucon. Les askers disaient que c'était par mépris pour eux que le pacha avait mis les zouaouas sur leur dos. Mohammed-Bey monta à cheval et fit le tour du retranchement; mais le spectacle qu'il vit n'était pas fait pour lui plaire, et il rentra chez lui très préoccupé.

Les soldats qui se trouvaient derrière le retranchement ne pouvaient pas résister aux bombes; et en effet, dès qu'il en tomba quelques-unes derrière eux, ils s'enfuirent aussitôt. Le lendemain, les askers algériens et les goums, conduits par Hassen-Bey, s'avancèrent vers le retranchement; les zouaouas, les koulouglis et tous les soldats improvisés qui ne connaissaient rien à l'art de la guerre se portèrent à leur rencontre, mais ils furent bientôt entourés par les askers algériens. Mohammed-Bey s'était enfermé avec quelques compagnons dans le fort de La Manoubia, d'où il suivait les péripéties de la bataille; il ne donna pas l'ordre aux soldats restés en réserve de se porter au secours des autres et se contenta de faire tirer des coups de fusils par les meurtrières du fort. L'affaire fut très chaude. Ahmed-Reïs envoyait des boulets du fort de Djellaz, mais sans causer de grands dommages aux Algériens, qui s'avançaient sous le feu comme une nuée de sauterelles et ripostaient par des coups de fusils qui semaient la mort parmi les défenseurs du retranchement. Les balles tombaient autour de Mohammed-Bey, qui voulut s'enfuir, mais ses amis le retinrent en lui disant que s'il partait le retranchement serait certainement enlevé; il resta, mais désespérant de la vie et s'abandonnant à Dieu. Un cavalier s'avança jusqu'au pied du retranchement, mais il fut atteint d'un coup de feu, tomba à terre, et aussitôt plusieurs soldats se précipitèrent sur lui et lui enlevèrent tous ses vêtements. La bataille se prolongea et les combattants commencèrent à se lasser. Une centaine de soldats algériens, qui s'étaient avancés jusqu'à l'endroit appelé « les pierres jaunes », se trouvèrent séparés de leurs camarades et ne purent les rejoindre; ils se formèrent en carré et se mirent à tirer sur tous ceux qui tentaient de s'approcher d'eux. Mohammed-Bey se dressa sur sa selle et appela à lui ses soldats, mais tous, zouaouas, koulouglis et Turcs refusèrent de le suivre, prétextant qu'ils manquaient de poudre. Il en fit apporter plusieurs sacs; les soldats se la partagèrent et se mirent à tirer au hasard des coups de fusil sous ses yeux, pour se donner l'air de combattre. La nuit sépara les deux armées. Le nombre des soldats expérimentés qui avaient fait le coup de feu sans se découvrir et qui étaient restés sains et saufs n'était pas supérieur à cent; s'il avait eu avec lui 300 ou 400 de ces soldats vraiment dignes de ce nom, le bey aurait pu résister même à 40.000 assaillants. Quant aux imprudents qui s'é-

taient avancés hors des retranchements dès le commencement de la mêlée, ils furent vite enveloppés et décimés. Un grand nombre de blessés se précipitèrent vers Mohammed-Bey en poussant des cris et des gémissements; il les fit taire en leur donnant à contre-cœur cinq piastres à chacun. Les zouaouas qui avaient été tués furent transportés à l'hôpital et enterrés.

Au lever du jour, les défenseurs du retranchement virent devant eux, à une distance d'un mille, un autre retranchement derrière lequel s'étaient installés les askers algériens. Cependant, les bombes continuaient à pleuvoir nuit et jour dans les deux camps; celles qu'envoyait Ahmed-Reïs causaient de grands ravages parmi les assaillants car c'était un pointeur remarquable, et il était capable d'atteindre avec son canon un cavalier qu'il visait à la tête, comme un autre l'aurait fait avec un fusil. On dit qu'il y avait parmi les Algériens un artilleur encore plus habile que lui; mais Ahmed-Reïs l'atteignit et le tua. Cette mort fut très sensible à Hassen-Bey et porta le découragement parmi ses soldats, qui étaient très excités contre Ahmed-Reïs parce que son tir rendait leur position très critique. Ils essayèrent de le corrompre à prix d'argent, mais il refusa leurs propositions en disant qu'il agissait comme devait le faire tout homme de cœur. Désespérant de venir à bout de lui par la trahison, ils dirigèrent toute leur artillerie contre le fort; une bombe tomba sur un canon auprès duquel il se trouvait, et un éclat lui fracassa le bras. On le mit sur une mule et on le conduisit ainsi chez lui.

En apprenant cette nouvelle, Mohammed-Bey fut pris de découragement et songea à fuir; ses amis l'en empêchèrent et calmèrent ses appréhensions en lui désignant un artilleur assez habile pour pouvoir remplacer Ahmed-Reïs, et que le prince envoya aussitôt au fort de Djellaz. On parla beaucoup à ce moment de tentatives que Mohammed-Bey aurait faites auprès de son père pour le décider à quitter Tunis, et l'on raconte que le pacha lui répondit : « Je veux mourir sur le trône, et d'ailleurs où pourrions-nous trouver une retraite agréable? »

Le pacha apprit, dit-on, qu'il y avait dans le camp algérien 1.300 askers que Mohammed-Bey avait épargnés après la révolte de Younès et 500 autres qui avaient fait partie de la garnison du Kef. Il en fut péniblement impressionné et, un jour qu'il était assis en compagnie de son fils, il lui demanda s'il y avait parmi ses troupes des soldats ayant pris part à la révolte de Younès. Mohammed-Bey lui répondit qu'il restait encore 1.500 ou 1.600 de ces hommes, koulouglis et Turcs. Le pacha secoua la tête en disant : « Tu n'arriveras jamais à gagner » et garda pendant quelque temps le silence. Dieu sait si ce récit est authentique.

Ahmed-Reïs avait une grande autorité sur les Turcs et savait les

contenir d'une main ferme. Après son départ, ils ne furent plus aussi surveillés et commencèrent à s'aboucher avec les Turcs qui servaient dans l'armée algérienne et qui finirent par les gagner à prix d'argent. On convint qu'une nuit les assaillants se précipiteraient sur les défenseurs du retranchement, et qu'à leur approche les Turcs de l'armée tunisienne s'enfuiraient, entraînant avec eux tout le reste de l'armée. C'est en effet ce qui eut lieu. Pour se faire reconnaître dans la mêlée, il fut convenu que les Turcs de l'armée de Tunis se découvriraient la tête et que les Arabes qui étaient d'accord avec eux porteraient à leur coiffure des branches d'olivier. Quand arriva la nuit convenue, personne ne dormit et chacun se prépara aux événements, dans l'armée tunisienne et dans le camp du bey Hassen.

A la fin de la nuit et un peu avant que l'aube apparaisse, les défenseurs du retranchement, fatigués de leur garde, se laissèrent aller au sommeil. A ce moment, les Turcs de l'armée tunisienne sortirent du retranchement, suivis par les soldats algériens, et tous se précipitèrent ensemble sur le fort de Djellaz, dont la garnison s'enfuit. Le jour s'étant levé à ce moment, les assaillants se jetèrent sur le retranchement, dont les défenseurs endormis furent tués sur place; ceux qui purent voir venir les askers, se réfugièrent dans les forts, où ils durent pénétrer par les brèches parce que les portes étaient fermées. (1)

En apprenant que le retranchement était enlevé, Ali-Pacha et son fils perdirent la tête. Le pacha dit à Ismaïl-Agha et à son frère Hassen d'aller voir si la nouvelle était vraie. Ils montèrent aussitôt à cheval tous les deux, suivis de leurs domestiques, sortirent de la casba, suivirent le rempart jusqu'à la porte de Bab-el-Khadra et prirent la route de la Soukra. Au jour levant, ils arrivèrent au bord de la mer, où leur frère les attendait à l'endroit convenu. Dès qu'il les vit, il leur envoya une barque où ils montèrent avec trois de leurs domestiques, abandonnant leurs chevaux tout sellés sur le rivage. Ils accostèrent le bateau qui partit aussitôt, et ils disparurent aux regards, laissant leurs amis dans le malheur. Ils emportaient l'argent du pacha qui les avait nourris, et c'est bien là tout ce que l'on pouvait attendre de gens sans origine et sans conscience. Ils se réfugièrent à Gênes, où ils reprirent leur ancienne religion, et ils vécurent dans l'aisance, jouissant de la fortune qui appartenait au pacha.

Les Algériens, une fois maîtres du retranchement, tuèrent tous ceux qui leur tombèrent sous la main; les autres s'enfuirent sans ré-

(1) « Dans la nuit du 1er au 2 septembre, une heure avant le jour, les Algériens vinrent attaquer les retranchements en deux endroits, où ils ne trouvèrent qu'une faible résistance par la trahison concertée des Turcs de Tunis, puisqu'on n'en vit paraître aucun aux endroits attaqués, et que dans la suite de l'action il n'y en eut pas un seul de tué ni de pris; les Maures seuls se défendirent par des mousquetades..... » *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, p. 504.

sister. Les assaillants montèrent alors au fort de Djellaz, dont ils braquèrent les canons sur la ville. On tira un premier coup sur le faubourg, et en entendant le boulet passer avec fracas les gens disaient: « Il était pour nous, et le voilà maintenant contre nous ! » Aucun mouvement offensif ne se produisant contre eux, les Turcs abandonnèrent les retranchements et se portèrent à l'attaque du faubourg. Ils s'étaient dispersés et l'on en voyait de tous les côtés, le yatagan à la main, la chéchia entre les dents et la tête nue. Une troupe entra dans le faubourg, une autre passa par le quartier El-Marr, d'autres se dirigèrent vers Sidi-Kassem-el-Djelizi ; les plus courageux se portèrent directement sur la casba. Que le lecteur m'excuse, mais je n'ai pas le courage de raconter tout ce qui se passa dans cette journée, qui était la première du mois de hidjé de l'année 1169. (1)

Quand le pacha et son fils Mohammed surent que le retranchement était pris, ils ne songèrent qu'à monter à cheval, après avoir fait charger leurs bagages sur des mules, et partirent avec tous ceux qui se trouvaient auprès d'eux en ce moment, spahis, baouabs, secrétaires et amis. Ils sortirent par la porte dérobée qui se trouve en face de Sidi-Abdallah-Chérif, suivis par les hambas et par tous ceux qui se trouvaient dans la casba. Mohammed-Bey, avec son fils et ses amis, marchait en tête, entouré de ses hambas ; il se dirigea vers le Bardo sans chercher à cacher sa marche, pendant que le pacha partait dans la direction du grand aqueduc sans se cacher davantage. Ils laissèrent ouverte derrière eux la porte dérobée. Tous avaient perdu la tête et ne savaient où aller.

Après la prise du retranchement, tous les goums de l'armée algérienne, composés des Hanencha et des Arabes de l'Ifrikia, montèrent à cheval et partirent au galop. On dit que les Hanencha prirent les devants et finirent par atteindre Mohammed-Bey près du Bardo. En les voyant arriver, les compagnons du prince s'enfuirent, ainsi que les hambas et tous les cavaliers qui l'accompagnaient. Les Hanencha l'atteignirent ; il fut frappé par un coup de feu et tomba.

En le voyant à terre et entouré par les cavaliers, un de ses mamelouks galopa vers le pacha, qui se trouvait près des forts, dans la direction de l'aqueduc ; en arrivant près de lui, il lui dit en langue européenne que son fils Mohammed venait de mourir et qu'on était en train de le dépouiller. En apprenant cette nouvelle, le pacha devint comme insensible. Ses compagnons lui répétaient : « Monseigneur, faites galoper votre cheval » ; mais il ne les écoutait pas et semblait ne plus diriger sa monture, qui continuait à aller au pas et obliquait tantôt d'un côté et tantôt de l'autre. Il fut bientôt atteint par des cavaliers qui selon les uns étaient des Hanencha, selon d'autres des

(1) Correspondant au vendredi 27 août 1756.

cavaliers de l'escorte du bey de Constantine, ou des gens des Madjour ou des Ouertane. Quelques personnes de la suite du pacha voulurent se défendre à coups de fusil, mais les cavaliers ripostèrent, en tuèrent trois ou quatre, et les autres s'enfuirent, abandonnant le pacha qui était comme étranger à toute cette scène. On l'enleva de sa selle et on le mit à terre. Un des assaillants partit au galop, se présenta devant le bey Hassen et lui demanda la béchara en lui disant que l'on venait de prendre Ali-Pacha et qu'on était en train de le dépouiller. Le bey, qui ne pouvait croire à un succès aussi complet, se fâcha en le traitant de menteur; mais cet homme lui dit: « Si je vous dis la vérité, donnez-moi ma récompense, et si je vous mens, je vous permets de me tuer »; après quoi il revint vers ses compagnons, qui avaient dépouillé entièrement le pacha et lui avaient enlevé tous ses vêtements, y compris son pantalon. On le couvrit avec un vieux burnous appartenant à un palefrenier algérien, et comme il avait la tête nue, on lui mit le capuchon du burnous. On le plaça ensuite sur un cheval harnaché comme une bête de somme, que l'on conduisait à la main et que les cavaliers entouraient; d'autres disent qu'un cavalier le prit en croupe derrière lui. En voyant cette scène, les défenseurs du fort, au lieu de tirer quelques coups de canon pour dégager le prince, ouvrirent les portes et s'enfuirent éperdus.

Tous les événements que j'ai racontés, depuis la mort du dey d'Alger Ahmed jusqu'à la fin de la guerre, m'ont été rapportés par le secrétaire Ali el Abidi, qui était venu d'Alger avec les fils du bey Hassine. Il m'a fait le récit suivant: « Lorsque les soldats algériens se mirent en marche pour enlever le retranchement, les deux beys Mohammed et Ali étaient montés à cheval pour se joindre à eux. Le dernier s'approcha de ma tente et me demanda de monter à cheval avec lui; mais je refusai en donnant diverses excuses, et il me fit des reproches sur mon peu d'empressement. Au moment où il allait se mettre en marche, je me présentai à lui, je lui serrai la main en faisant des vœux pour le succès de ses armes et je revins chez moi où je priai Dieu pour qu'il donnât la victoire à nos askers sur ceux de Tunis. Tout ce que je souhaitais de mieux pour nos soldats était de les voir emporter le retranchement, et je n'osais pas supposer qu'ils pourraient du même coup entrer dans Tunis, s'emparer d'Ali-Pacha et tuer son fils Mohammed. J'étais encore assis dans ma tente lorsqu'arriva tout à coup un palefrenier qui me demanda la béchara en m'annonçant que le retranchement était emporté, ce qui me causa la joie la plus vive. Une heure après, le même palefrenier accourut haletant et me demanda la béchara pour la capture d'Ali-Pacha. Je lui dis de cesser cette plaisanterie et lui reprochai de m'annoncer une nouvelle aussi invraisemblable, en lui demandant s'il se mo-

quait de moi. « Je te donnerai dix piastres, ajoutai-je, si ce que tu dis est la vérité. » Je n'avais pas achevé de parler que j'entendis autour de moi des gens qui disaient : « Voici les cavaliers qui amènent Ali-Pacha. » Je me rendis aussitôt auprès du bey Hassen; je ne sais plus s'il était alors à pied ou à cheval, mais je me souviens que les deux princes étaient auprès de lui. Les cavaliers arrivèrent entourant Ali-Pacha, qui était monté sur un cheval harnaché comme les bêtes de somme; il avait le visage couvert par le capuchon de son burnous et était vêtu d'un vieux pantalon rouge. On le descendit de cheval devant Hassen-Bey. En voyant ce dernier, Ali-Pacha s'avança pour baiser ses étriers et lui dit : « O Hassen-Bey ! je suis à ta merci et je me mets sous ta protection. » Il cherchait à l'apitoyer en baisant son pied et ses étriers; mais le bey le repoussa en disant : « Emmenez-le, attachez-le et mettez-le sous une tente »; puis il ordonna à ses domestiques d'entourer cette tente et d'empêcher qui que ce fût d'en approcher. Les deux princes regardaient cette scène et étaient vivement émus en songeant à tout ce que leur avait fait souffrir cet homme, qui avait maintenant devant eux une attitude si peu digne.

« Ali-Bey, qui désormais était sûr de la victoire, se voyait entouré de nombreux amis, auxquels commençaient à se joindre ses anciens adversaires eux-mêmes. On vint l'informer que les chameaux réunis dans la sebkha se trouvaient en danger d'être enlevés par les Hanencha. Il partit aussitôt au galop, suivi par ses amis et ses anciens adversaires, fit rassembler les chameaux et les accompagna jusqu'à La Marsa, où il les laissa dans un endroit sûr. Il revint ensuite jusqu'au Bardo, et c'est là qu'il trouva à terre Mohammed, fils du pacha, étendu sans aucun vêtement. Cela se passait avant la chaleur du milieu du jour. »

D'après un autre récit, Ali-Bey se dirigea vers le Bardo, qu'il trouva fermé, les gens qui y étaient enfermés se contentant de regarder pardessus les remparts. Tout à coup, des cavaliers arrivèrent au galop et lui dirent qu'ils croyaient avoir vu Mohammed, fils du pacha, étendu à terre et donnant encore quelques signes de vie. Il se dirigea du côté qu'on lui indiquait et trouva le blessé, devant lequel il s'arrêta. Mohammed était très velu et avait tout le corps couvert de poils. Quand le blessé entendit parler autour de lui, il leva la tête et demanda à boire; Ali-Bey lui fit apporter de l'eau qu'il but, après quoi il laissa retomber sa tête. Ali-Bey ne savait si c'était bien lui et ne pouvait le reconnaître, car son cousin était très jeune lorsqu'il avait quitté lui-même la Régence. Il demanda si quelqu'un le reconnaissait. Un des mamelouks qui se trouvaient avec le fils du pacha au moment de sa fuite et qui l'avaient abandonné en le voyant tomber à terre pour se joindre aux mamelouks d'Ali-Bey s'avança et dit : « C'est bien là Mohammed-Bey, fils du pacha. » Alors Ali-Bey ordonna à l'un de ses

hambas de couper la tête du prince, de la mettre dans un mouchoir, de l'apporter à Tunis et de la placer sur la koubba où l'on exposait les têtes coupées, sur la place de la Casba.

Après avoir fait attacher le pacha sous une tente, Hassen-Bey revint vers les retranchements, où il s'assit. Tous les soldats avaient fait irruption dans la ville, par petites troupes. Quelques-uns entrèrent dans la casba, montèrent dans les appartements du pacha et pénétrèrent dans la chambre où il avait renfermé son trésor et où l'on trouva des caisses remplies de doublons d'Europe en or pur, que l'on changeait pour cinquante piastres tunisiennes, et quelquefois davantage. On ne peut faire la description de tout ce qu'on trouva dans cette chambre; il y avait de l'or et de l'argent par quintaux et des caisses scellées du sceau du prince qui contenaient des vêtements d'une richesse inouïe, des objets de fabrication européenne, des pendules, des selles tunisiennes brodées d'or, des armes enrichies de pierres précieuses, etc. Les premiers soldats qui entrèrent dans cette chambre firent du coup leur fortune.

D'autres pénétrèrent dans la maison de Mohammed-Bey, où ils trouvèrent également des richesses incalculables, et notamment des paniers remplis de caroubes et de monnaies tunisiennes qu'ils ne connaissaient pas. Ils se mirent à vider ces paniers pour les remplir de vêtements précieux, et laissèrent les Tunisiens emplir leurs poches de ces caroubes. La première troupe sortit du palais écrasée sous le poids des doublons et laissa la place à une seconde troupe, remplacée bientôt par une troisième qui ne laissa après elle dans les appartements du pacha que des caisses brisées et des flacons broyés. Ceux qui vinrent ensuite ouvrirent les fameuses armoires contenant ces volumes enluminés et couverts de reliures enrichies d'or et d'argent que nous avons décrits précédemment. Nous avons raconté aussi l'histoire du palefrenier qui en emporta une pleine charge.

Les Turcs des deux oudjaks s'étaient réunis pour piller. Ils se dispersèrent dans les deux faubourgs et dans la Medina, entrant dans les maisons des gens riches pour les mettre à sac. Quand ils trouvaient des hommes dans ces maisons, ils leur faisaient porter sur le dos le produit de leur pillage et les obligeaient à aller ainsi jusqu'au camp.(1) Tous les habitants se barricadèrent dans leurs maisons et montèrent sur leurs terrasses avec leurs familles. Je crois que Tunis vit alors ce qui ne s'était pas produit à Kairouan lorsque cette ville fut prise par Younès; on ne saurait comparer à ces hor-

(1) « Plusieurs particuliers ont été blessés dangereusement et obligés de porter des ballots faits de leurs propres effets dans la tente de ceux qui les leur avaient enlevés; d'autres ont été promenés dans les rues pour être vendus, et bien des femmes et des filles ont été menées au camp, sur lesquelles le soldat a assouvi sa brutalité. » *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, p. 507.

reurs que le sac des villes enlevées par Timour. Les Turcs envahirent les maisons des consuls chrétiens; celle du consul d'Angleterre fut seule épargnée.[1] Ils traitèrent comme des captifs de guerre les chrétiens, à qui ils prirent leurs biens, et les juifs à qui ils enlevèrent leurs femmes et leurs enfants. Ils firent subir les plus durs traitements aux chrétiens de Tabarca qui se trouvaient encore à Tunis et abusèrent de leurs femmes, de leurs filles et de leurs enfants. Ceux qui eurent le plus à souffrir de leur férocité furent les juifs tunisiens et livournais, dont les femmes et les enfants subirent les pires outrages.[2]

On dit que Hassen-Bey et ses hambas pénétrèrent dans les appartements occcupés par la famille du pacha, sous la casba, qu'ils prirent aux femmes leurs bijoux et tout ce qu'elles possédaient, et qu'ils en rapportèrent de véritables trésors en argent et en vêtements de prix. Quelques-uns affirment que Hassen-Bey en fit autant dans les deux maisons appartenant au pacha Ali, mais je ne sais rien de précis à ce sujet. Une bande de pillards visita plus spécialement les maisons des principaux savants, entre autres celle du mufti hanéfite, à qui ils enlevèrent le dépôt que lui avait confié le pacha et qui se montait, dit-on, à 100.000 piastres. Les soldats turcs des deux oudjaks d'Alger et de Tunis parcoururent ainsi toute la ville, brisant les portes des maisons où ils pénétraient, sous les yeux des propriétaires, qui devaient assister impassibles au pillage de leurs biens et aux outrages que l'on faisait subir à leurs femmes. Quelques-uns se faisaient humbles avec ces Turcs et cherchaient à les amadouer par des paroles de flatterie ; tantôt on ne leur faisait rien, tantôt on les rouait de coups. Ceux que Dieu protégeait n'étaient pas maltraités, mais on leur prenait tout ce qu'ils possédaient et on amenait au camp leurs femmes et leurs filles. Il n'y eut d'épargnés dans toute la ville que ceux que l'ange Gabriel couvrit de son voile, et les habitants du souk El-Belat furent du nombre.

J'habitais avec ma famille dans un quartier extrême, à côté du rempart qui nous avait été si inutile. Il n'y avait dans ce quartier que des masures en ruines, et il échappa au pillage. Il y eut des maisons

(1) « Il est si certain..... que le sac de cette ville entière, dans le cas où elle se serait laissé forcer, avait été déterminé et promis à la soldatesque sous l'exception seulement du fondouk anglais, que les premiers soldats qu'on vit paraître dans le quartier où sont les maisons consulaires furent les sauvegardes envoyées pour celle d'Angleterre.» *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, p. 506.

(2) Toutes les femmes libres ou esclaves que le soldat a pu prendre ont été menées au camp où elles ont essuyé tous les opprobres que le sexe peut souffrir, et ensuite elles ont été trainées, ainsi que nombre de juifs, par les rues pour être vendues à d'autres ou rachetées ; il y a eu plus de 5 ou 6.000 hommes tués ; enfin la ville a été réduite à un état de misère dont elle ne se relèvera pas de longues années ; on ne pouvait passer dans les rues sans verser des larmes, en les voyant pleines de cadavres et remplies de débris des portes et de tout ce qui avait été rompu et brisé dans les maisons. » *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, p. 504.

épargnées alors que les voisines étaient mises à sac, de même que certains champs restent indemnes au milieu d'autres ravagés par la grêle. Le pillage dura depuis le matin jusqu'à midi ; quand arriva la chaleur et l'heure de la sieste, les abominations cessèrent.

Dès que Hassen-Bey se fut emparé de son adversaire et l'eut fait mettre enchaîné sous une tente, il fit partir des cavaliers pour annoncer au daouletli d'Alger la victoire qu'il venait de remporter, la capture du pacha, et pour lui demander ses instructions au sujet de ce dernier. Le lendemain, l'armée algérienne quitta Tunis, suivie par les goums, et alla s'installer à l'endroit où campait d'habitude l'armée de Tunis, près du Bardo et de la feskia. Quand le camp fut établi, les canons des forts tirèrent une salve.

On établit au milieu du camp une tente sous laquelle on mit une natte en alfa et un coussin en poil de chameau, et on y introduisit le pacha, ligotté, qui dut s'asseoir sur la natte et s'appuyer sur le coussin. Il portait le burnous de palefrenier dont on l'avait vêtu, et qui était d'une saleté repoussante et rempli de vermine. Le pacha avait le cou et les bras couverts de ce burnous, dont on avait rabattu les pans sur ses jambes pour le dérober autant que possible aux regards. Une heure après on fit entrer le jeune Naâmane, qui était l'enfant de son fils Slimane ; il avait les oreilles coupées ; on l'étendit à son tour sur la natte et on le laissa gémir à côté de son grand-père. Peu après on amena encore Mourad, frère du pacha, qui avait reçu plusieurs blessures mortelles. Il s'étendit lui aussi à côté du pacha, qui se trouvait ainsi entre son petit-fils sans connaissance et son frère grelottant de fièvre.

Lorsque Mohammed, fils du pacha, fut atteint par les goums qui le poursuivaient, son bach-hamba, qui était de la fraction des Aouada, s'enfuit comme tous les autres compagnons du prince et galopa vers l'ouest, dans la direction de Béja, accompagné du fils de Mohammed et de quelques hambas. Quand ils atteignirent l'oued Zargua et qu'ils furent certains de ne pas être poursuivis, le bach-hamba descendit de cheval ainsi que ses compagnons, but un peu d'eau et se reposa pendant une heure. Il prit ensuite les armes du jeune prince, ainsi que ses vêtements et une ceinture qu'il avait autour de la taille et qui contenait un sultani ; après quoi il le mit sur un cheval et l'abandonna avec un de ses mamelouks, qui était du même âge que lui, en lui disant d'aller à Béja. L'enfant partit dans cette direction, ayant son mamelouk en croupe. Ils furent rencontrés, paraît-il, sur la colline dominant Béja, par des cavaliers des Amdoun qui les obligèrent à mettre pied à terre, prirent la selle, le cheval et les vêtements qui leur restaient et les laissèrent tous deux entièrement nus. Ils continuèrent à suivre la route, se reposant quand ils avaient les pieds endoloris, et arrivèrent enfin près des jardins de Béja.

Un homme qui se trouvait sur le tas des ordures vit les deux enfants

nus qui arrivaient près de Saniet-Bordj-el-Gafsi. Il fut très surpris, se dirigea vers eux et trouva le jeune prince en train de manger des figues vertes, tellement il avait faim. Il lui demanda d'où il venait et pourquoi il se trouvait dans cet état. Le jeune homme lui dit : « Je suis mamelouk de Mohammed-Bey et je me suis sauvé lorsque les cavaliers l'ont pris; j'ai été rencontré ensuite sur ma route par des gens qui m'ont dépouillé ainsi que celui qui est avec moi, nous ont pris notre cheval et nous ont abandonnés nus sur le chemin. Sommes-nous enfin arrivés à Béja ? » L'homme lui répondit qu'ils y étaient en effet arrivés; et comme ils lui demandaient si l'on avait des nouvelles en ville, il se mit à rire. Le mamelouk lui dit alors : « Cet enfant est le fils de Mohammed-Bey. » En entendant ces paroles, le jeune prince se mit à pleurer en demandant si on allait le tuer. L'homme lui dit qu'il n'avait rien à craindre, retira son burnous pour l'en couvrir, le fit monter sur son dos, partit ainsi suivi du mamelouk, et remonta jusqu'à la porte Bou-Teffaha, par où il rentra en ville. Les gens les entourèrent avec curiosité, et l'on conduisit le jeune prince à la zaouïa de Samadhi.

Il y avait déjà dans la zaouïa un des mamelouks de Mohammed-Bey, revenu un des premiers en ville avec les fuyards qui s'y étaient rendus par petits groupes; il en était arrivé ainsi depuis le maghreb pendant toute la nuit. C'étaient les spahis de Béja, les mêmes qui, quelque temps auparavant, avaient été chargés par le pacha de faire sortir de la ville tous les malheureux habitants et qui, après les avoir frappés et insultés, leur avaient extorqué de l'argent pour leur permettre de rester. Quand les Algériens arrivèrent au Kef, le kahia des spahis reçut l'ordre de rentrer à Tunis, ce qu'il fit aussitôt avec tous ses hommes. Après la défaite du pacha, les spahis s'enfuirent à Béja, où ils arrivèrent pendant la nuit. Les portes étaient fermées et le gardien leur demanda qui ils étaient. « Nous sommes les spahis, répondirent-ils, vos frères et vos compatriotes. » Le gardien alla informer les habitants, qui vinrent demander aux spahis ce qu'ils voulaient et leur dirent : « Vous êtes nos frères, maintenant ! Avez-vous donc oublié tout ce que vous nous avez fait endurer ? » — « C'était la volonté de Dieu », répondirent les spahis. Les gens les plus sages finirent par faire entendre raison aux autres en leur disant : « Ouvrez-leur la porte et remerciez Dieu qui vous a permis de les voir à leur tour dans cet état. » On leur ouvrit les portes, on leur donna à manger et ils rentrèrent chacun chez eux en ville; tous ceux qui les rencontraient leur reprochaient leur conduite passée, se moquaient d'eux, et ils étaient méprisés par tout le monde.

Quand le mamelouk de Mohammed-Bey vit le fils de son ancien maître, il le reconnut, le prit sur ses genoux et se mit à pleurer avec l'enfant; le voyant nu, il ôta sa chemise et je crois aussi son gilet

pour le couvrir. La zaouïa était remplie par les gens du pacha et de Mohammed-Bey qui y avaient cherché un refuge. Le cheikh Mohammed Samadhi était alors auprès de ses parents dans la tribu d'Amdoun; dès que le jeune prince arriva dans la zaouïa, on envoya quelqu'un prévenir le cheikh, qui vint de suite, le fit asseoir sur ses genoux et pleura. L'enfant se mit à pleurer à son tour, en demandant si les beys Mohammed et Ali allaient le faire tuer; mais le cheikh le rassura en lui disant qu'il n'avait rien à craindre dans la zaouïa, puis il lui fit apporter de la nourriture préparée spécialement à son intention.

En sortant de son palais après la prise du retranchement, Mohammed-Bey avait fait distribuer à chacun de ses mamelouks une des sacoches qu'il avait fait à l'avance remplir de sultanis, espérant qu'en cas de revers il aurait le temps de se sauver avec ses mamelouks et ses compagnons et qu'il trouverait alors cet argent pour subvenir à ses besoins. Le mamelouk qui se trouvait dans la zaouïa avait reçu, lui aussi, une sacoche avec laquelle il s'était sauvé; mais dans la zaouïa personne ne savait qu'il avait cet argent. Lorsque le cheikh arriva, le mamelouk le mit au courant de ce qu'il avait fait; le cheikh se fit remettre la sacoche, l'ouvrit et compta l'argent qu'elle renfermait, en présence du mamelouk et des autres personnes présentes. Il écrivit ensuite une lettre au bey Mohammed ben Hassine pour l'informer que le petit-fils du pacha s'était réfugié chez lui avec quelques personnes de sa suite.

Le prince envoya à la zaouïa le fils de Messaoud bou Halloufa. Tous les membres de cette famille avaient rejoint le bey Hassine à Kairouan après l'affaire de Smendja et s'étaient ensuite réfugiés en Algérie. Ils prirent part à la première expédition du fils du bey Hassine, puis Messaoud revint mourir en Algérie; à l'époque de la seconde expédition, il ne restait plus de la famille que Mohammed, frère de Messaoud, et le fils de Messaoud, qui était bach-chaouch des spahis de Béja et put ainsi contribuer pour une bonne part au succès final de l'expédition. Après la prise de Tunis, ce dernier, en maniant de la poudre à Dar-el-Pacha, fut brûlé par l'explosion de cette poudre et en mourut.

Lorsque Bou Halloufa arriva à la zaouïa de Samadhi, le fils de Mohammed-Bey avait déjà commencé à faire connaissance avec les gens de la ville; il demandait quels étaient ceux qui savaient jouer aux échecs et faisait avec eux de longues parties. Mais la morgue, l'orgueil, la tyrannie et le mépris de tout le monde étaient le trait principal du caractère d'Ali-Pacha et de ses descendants: des enfants du même âge que le fils de Mohammed-Bey se réunissaient fréquemment autour de lui; dès qu'ils commençaient à devenir un peu gênants, le jeune prince disait à quelqu'un des assistants: « Chassez-moi donc ces mouches », et l'on chassait aussitôt les enfants.

Quand Bou Halloufa se fut reposé, le cheikh Samadhi fit ses préparatifs de départ, monta sur son cheval, en fit donner un autre au jeune prince et partit, avec Bou Halloufa et tous ceux qui désiraient revenir à Tunis. Ils se rendirent au camp des Algériens et le cheikh présenta l'enfant à Hassen-Bey, qui le reçut avec égards. La mère du jeune prince, qui était fille du daouletli El Hadj Ali, ayant appris que son fils était sous la tente d'Hassen-Bey, prit quelques objets très précieux qu'avait cachés son mari et les envoya au bey de Constantine en lui faisant dire qu'elle mettait son enfant sous sa protection et sa sauvegarde. Hassen-Bey admira fort les présents qui lui étaient ainsi envoyés et trouva qu'ils étaient d'une valeur inestimable; il fit rassurer la mère du jeune prince et se porta garant qu'il ne serait fait aucun mal à son fils.

Lorsque Mohammed-Bey se retrouva ensuite avec le bey de Constantine, ce dernier lui montra l'enfant et lui dit: « Je le considère comme mon fils, et je ne l'abandonnerai pas en quittant ce pays. » Mohammed-Bey comprit qu'Hassen venait de recevoir un riche cadeau de la mère, et il se contenta de répondre que lui aussi était tout disposé à considérer cet enfant comme son fils. Hassen-Bey fit conduire le jeune prince chez sa mère, qui le garda quelques jours et le renvoya ensuite sous la tente de son nouveau protecteur.

Quand la femme de Younès apprit ce qu'avait fait la femme de Mohammed, elle fit monter à cheval son fils qu'elle avait gardé jusque-là chez elle et l'envoya auprès du bey de Constantine avec une partie des trésors cachés par Younès. Le jeune homme entra dans l'outak du bey et lui remit ses cadeaux. En ouvrant la caisse qui les contenait, Hassen fut émerveillé et s'écria : « Que de trésors cachés à Tunis, et comme les princes de ce pays doivent être riches ! » Il accepta ce qu'on lui offrait, envoya le fils de Younès rejoindre son cousin et le présenta à Mohammed en lui disant : « Celui-là aussi est mon fils, et tous deux me sont également chers. » Mohammed sourit et pensa en lui-même : « Pauvre royaume de Tunis, qui est obligé d'enrichir ce valet ! Pour le même prix il traiterait un simple mamelouk comme les fils de Mohammed et de Younès ! »

Les deux enfants restaient dans l'outak d'Hassen-Bey, qui causait et plaisantait avec eux. Quand ils avaient envie de voir leurs mères il les envoyait auprès d'elles, en sorte qu'ils étaient aussi souvent chez elles que dans l'outak du bey. Quand Hassen reçut l'ordre de revenir, il les emmena avec lui jusqu'à Constantine, et ils furent autorisés à voir Younès, auquel ils rendaient souvent visite. Lorsque la peste sévit à Constantine, le fils de Mohammed en fut atteint et mourut. On dit que le fils de Younès ne tarda pas aussi à mourir de maladie.

CHAPITRE XLVI

Mohammed-Bey envoie son frère Ali recueillir de l'argent dans l'intérieur du pays. — Ali-Bey reçoit la soumission de Hammamet, de Sousse et de Sfax. — Mort d'Ali-Pacha. — Histoire de Braham Ould el Agha. — Entrée d'Hassen-Bey au Bardo. — Il doit renoncer à son projet de garder pour lui la Régence. — Départ des Algériens. — Troubles à Tunis et retour d'Ali-Bey.

Mohammed-Bey n'avait pas tardé à comprendre qu'il avait tout à craindre du bey de Constantine et que ce dernier agissait traîtreusement pour rester seul maître du royaume de Tunis. Hassen avait en effet écrit secrètement au daouletli d'Alger Ali bou Sebaâ une lettre où il lui disait entre autres choses : « Tunis est un royaume unique pour sa richesse. Vous avez dépensé vos trésors pour le conquérir, et grâce à Dieu j'ai pu vous aider heureusement dans votre entreprise, en exposant ma vie pour cela. Aussi crois-je pouvoir dire que le trône de la Régence me conviendrait mieux qu'à tout autre, car on ne doit pas combler de ses bienfaits un étranger et il est plus juste de les réserver pour ses serviteurs dévoués. Si je devenais le chef de ce pays, je vous en enverrais les richesses comme tributs, et les oudjaks d'Alger et de Tunis n'en feraient plus qu'un. » Il envoya cette lettre maudite par un émissaire spécial.

Mohammed-Bey se douta de cette démarche, ou peut-être en fut-il instruit par un de ses partisans dévoués. Quoi qu'il en soit, il réfléchit à la situation critique dans laquelle il se trouvait et se dit : « Si nous restons ensemble, mon frère et moi, auprès de cet homme, il aura raison de nous, car nous ne sommes pas de force à lutter contre lui; le meilleur moyen pour arriver à nous séparer est de lui proposer d'envoyer dans le sud mon frère Ali, avec mission de réunir de l'argent qui permettra de payer la solde des troupes et d'avoir encore un reliquat à verser dans le trésor. » En même temps, il écrivit secrètement au dey d'Alger pour lui rappeler ses promesses, en termes pressants et flatteurs.

Le jour même de la prise de Tunis, Mohammed-Bey fit part à Hassen-Bey de son projet d'envoyer dans le sud son frère Ali; Hassen l'approuva fort, et aussitôt Mohammed prit congé de lui et fit partir à la hâte son frère en lui disant : « Dès que tu seras arrivé à faire rentrer quelque argent, envoie-le aussitôt par quelqu'un de tes serviteurs, mais ne reviens sous aucun prétexte te remettre à la portée de ce misérable, car j'ai peur qu'il veuille nous tuer tous les deux. Je reste auprès de lui comme une victime, pour essayer de nous protéger. »

Ali-Bey se mit en route sans délai, suivi par une troupe nombreuse d'Arabes et de Turcs où l'on pouvait voir, à côté de ses partisans, ceux qui la veille encore étaient ses adversaires. Il échappa ainsi au danger qui le menaçait et arriva sans encombre à Hammamet.

Les gens de la ville fermèrent leurs portes et tirèrent un coup de canon sur la troupe qui arrivait. En voyant tomber un boulet au milieu d'eux, les soldats se mirent à crier : « Êtes-vous donc aveugles? C'est Ali-Bey lui-même qui arrive! » Les gens de la ville répondirent: « Nous sommes les sujets du pacha et nous ne pouvons pas nous soumettre à un autre que lui tant qu'il sera en vie. Nous savons qu'il a été pris et mis en prison, mais on peut le relâcher et le replacer sur le trône de la Régence, et alors il ne manquerait pas de nous faire sentir sa colère et de nous tuer. » Ali-Bey était descendu de cheval et se tenait à l'ombre d'un arbre; en entendant la réponse des habitants il s'avança et leur dit: « Que signifie cette discussion?... Vous pouvez prier Dieu pour le pacha, car il est dans son tombeau. » Les habitants se décidèrent alors à ouvrir leurs portes au prince, qui entra dans la ville avec les cavaliers qui le suivaient. Quand on lui présenta la diffa, il dit: « La diffa dont j'ai besoin, ce sont des secours en argent. Cependant, vous n'êtes tenus à rien, et je me contenterai des sommes que vous pourrez me donner, sans forcer personne à faire ce qui ne serait pas dans ses moyens. Il suffit que ceux qui ont de l'argent disponible veuillent bien l'apporter. » Les gens se consultèrent avec leur caïd et imposèrent ceux d'entre eux qui étaient riches pour des sommes variables, que l'on réunit et que l'on remit à Ali-Bey. Il les remercia, appela sur eux les bénédictions du Ciel et leur promit d'intervenir au besoin pour écarter d'eux les calamités qui pourraient les menacer; après quoi il partit et se dirigea sur Sousse.

Quand les gens de la ville virent approcher la nombreuse cavalerie qui accompagnait le prince, ils fermèrent les portes et tirèrent le canon ; ils consentirent ensuite à parlementer du haut des remparts et dirent d'abord qu'ils ne se rendraient pas tant qu'Ali-Pacha serait vivant, comme l'avaient fait les gens d'Hammamet. Les choses se passèrent d'ailleurs comme dans cette dernière ville, et l'on ouvrit les portes après les mêmes difficultés. Ali-Bey passa la nuit à Sousse avec son goum. Le caïd Mansour Saïs se présenta à Ali-Bey, qui l'accueillit avec bienveillance, le rassura et lui promit de lui conserver le caïdat de Sousse. On dit que cet homme avait reçu en dépôt une somme importante qui lui avait été secrètement confiée par Mohammed, fils du pacha. Après avoir entendu les paroles encourageantes que lui avait adressées le prince, Mansour Saïs dit aux gens de la ville: « C'est un fils de roi qui est venu en hôte; donnez-lui ce que vous jugerez à propos, et moi je donnerai le double. » On réunit ainsi une certaine somme d'argent et on la remit au prince, qui les remercia

et partit. Le lendemain, Ali-Bey chargea sur des mules l'argent qu'il avait déjà reçu et l'envoya à son frère Mohammed; il fut aussitôt remis au bey de Constantine, qui ordonna aux khodjas de le distribuer aux askers. Hassen-Bey s'attendait à voir bientôt revenir Ali, mais le prince, après avoir quitté Sousse, augmenta encore la distance qui le séparait de ce chien sans foi et se dirigea sur Sfax.

Sur ces entrefaites, Hassen-Bey reçut la réponse à la lettre qu'il avait envoyée au dey d'Alger; il fit sortir tout le monde et resta seul avec le secrétaire chargé de la lui lire. Personne ne sut alors quel était le contenu de cette lettre. Quelques jours auparavant, Naâmane, fils de Slimane, était mort sous la tente où son grand-père était retenu prisonnier; on demanda des instructions à Hassen-Bey, qui fit demander au pacha quel était l'endroit où il fallait enterrer le défunt; le pacha exprima le désir que le jeune prince fût enterré dans la nouvelle tourba, à côté de son père Slimane. On accéda à ce désir. Peu de temps après, Mourad mourut et fut enterré dans la tourba de la famille. Le pacha restait seul captif.

Au milieu de la nuit qui suivit l'arrivée de l'émissaire porteur de la lettre du dey d'Alger, Hassen-Bey ordonna à un de ses intimes de faire venir les chrétiens et de leur remettre les lacets destinés à Ali-Pacha. Cet homme sortit, les yeux baignés de larmes, et envoya chercher les chrétiens, à qui il remit le lacet. Ces derniers entrèrent dans la tente du pacha, qu'ils trouvèrent plongé dans un profond sommeil; comme ils n'osaient s'en approcher, l'homme qui les accompagnait leur dit de le réveiller en le poussant du pied, ce qu'ils firent. Le pacha se réveilla, effrayé, en demandant ce qu'on lui voulait; on lui dit qu'il devait faire sa dernière confession de foi, et il s'exécuta aussitôt; après quoi les chrétiens lui passèrent le lacet autour du cou, l'étranglèrent et le laissèrent étendu sur une natte. Quand on rendit compte à Hassen-Bey de l'exécution de ses ordres, il dit: «Il m'a précédé de peu et je ne tarderai pas à le rejoindre; plût à Dieu que je n'aie jamais eu à donner l'ordre de le faire mourir!» Le jour se leva sur ce triste drame. Hassen-Bey fit mettre le corps du pacha sur une civière, le fit recouvrir avec un drapeau des aghas des askers, puis ordonna de placer la civière sur une mule et de la faire conduire par un palefrenier jusqu'à la porte de la casba, pour montrer le corps du pacha à ceux qui l'aimaient. On demanda ensuite à Mohammed-Bey où il voulait que l'on enterrât cette victime de la trahison.

Mohammed-Bey ne savait pas que la mort du pacha avait été décidée, et il ne l'apprit que le matin, lorsqu'il se présenta devant le bey Hassen. Le prince se rendit alors à la casba; il y trouva le corps entouré d'une foule nombreuse et sans cesse renouvelée, car personne ne voulait croire à la mort du pacha. La foule grossissant tou-

jours, on se décida à emporter le corps à la tourba, où il fut enterré; c'est le troisième tombeau sous la koubba.

Tous ces faits avaient été annoncés par Braham ould El Agha, qui était un homme sujet aux extases, et dont les paroles prophétiques se sont toujours confirmées; il vit encore de nos jours, et aujourd'hui, c'est-à-dire le premier jour de la fête des Sacrifices, qui est le dixième du mois de doul-hidjé de l'année 1177;[1] son père est daouletli du prince régnant Ali-Bey. Depuis sa naissance jusqu'à son adolescence, il était resté incapable de distinguer un fels d'un dinar.[2] Il circulait jour et nuit, toujours nu et portant rarement une chemise; quand il avait faim, il mangeait du pain, et n'avait pas de désirs qu'il ne pût satisfaire; on ne savait jamais s'il était dans la Médina ou dans les faubourgs. Quand on sut que l'armée algérienne s'apprêtait à envahir la Régence, les gens lui demandaient: « Braham, serons-nous vainqueurs ou vaincus ? » Et il répondait: « Mes frères, ils seront vainqueurs. » Pendant le siège du Kef, on le voyait tantôt courir de tous côtés en pleurant et en criant, tantôt nu et entouré de cordes depuis les pieds jusqu'à la tête; quelquefois, il parcourait les souks en disant : « Cachez vos effets, fermez vos boutiques, rentrez chez vous et préparez votre argent »; quelquefois, il entrait chez un perruquier et demandait qu'on lui rasât la tête et la barbe; d'autres fois il allait chez un tailleur et ordonnait à l'ouvrier de prendre une aiguille pour lui recoudre une blessure. A l'époque où l'armée algérienne avait son camp près de Lalla-Manoubia, on le voyait portant un morceau de natte en jonc et répétant la formule : « Il n'y a de dieu que Dieu », comme les gens qui marchent devant un cortège funèbre; il allait ainsi jusqu'à la tourba, qui était fermée, faisait un trou au pied du mur, et quand ce trou était assez profond il y déposait son morceau de natte et l'enterrait. Les gens qui suivaient ses actes avec attention comptèrent quatre morceaux de natte enterrés de la sorte; après le quatrième, il ne revint plus à la tourba. Le pacha, pendant qu'il habitait sa maison de la casba, l'avait plusieurs fois envoyé chercher par des personnes à son service; mais dès que Braham voyait arriver ces gens, il se sauvait en poussant des cris. Alors qu'il ne restait plus au pacha que cinq ou six jours à habiter la casba, Braham entra dans la cour du palais; le pacha, qui ne le connaissait pas, demanda qui il était, et on lui répondit : « C'est Braham ould El Agha; nous espérons que sa visite est l'annonce de votre délivrance et le présage de votre victoire. » Braham entra dans la chambre où était assis le pacha, qui l'accueillit avec bienveillance et l'invita à demander ce qui pouvait lui faire envie. Le pacha avait un

(1) Correspondant au 10 juin 1764.
(2) On sait que le *fels* était la plus petite monnaie de cuivre, et le *dinar* la monnaie d'or.

pied chaussé d'une pantoufle, et son autre pantoufle était devant lui. Braham mit à son pied la pantoufle qui était à terre; le pacha retira l'autre et la lui tendit, et Braham la chaussa également. On assure qu'il dit alors au pacha: «Mon frère, lève-toi et rends-toi d'ici au Bardo.» Puis il prit le rideau qui se trouvait devant la maksoura, le tira violemment à lui et, quand il fut à terre, le ramassa et s'en enveloppa. Il quitta ensuite la casba et entra au Dar-el-Bey, où il fut entouré par les femmes du pacha, qui lui baisèrent les mains. Il se dirigea vers une chambre où il trouva suspendue une kemedja[1] de grande valeur; il la prit, la mit sur son épaule et sortit de la maison. Le chef des eunuques le suivit, de peur qu'il ne donnât la kemedja à quelque passant; je ne sais si ce vêtement fut retrouvé. L'explication de tous ces actes est très claire: les quatre morceaux de natte enterrés indiquent quatre morts: Mohammed, fils du pacha, Naâmane, fils de Slimane, Mourad et le pacha. Le fait d'être entré chez le pacha et d'avoir chaussé ses pantoufles annonce le pillage des vêtements du pacha, de même que le fait d'avoir enlevé le rideau de la maksoura indique le pillage des richesses du pacha et de ses trésors cachés. Les paroles qu'il adressa au pacha en l'invitant à sortir du palais et à se rendre au Bardo font allusion à la façon dont le prince fut fait prisonnier alors qu'il se dirigeait vers le Bardo. Le fait d'être entré dans la maison des femmes et d'y avoir pris une kemedja annonçait que tout ce qui se trouvait dans cette maison serait pillé; les souks dans lesquels il entra furent pillés également. Le jour où les Algériens entrèrent à Tunis, Braham reçut sous la mâchoire une terrible blessure qui aurait certainement été mortelle s'il avait été atteint au cou; la peau de sa mâchoire tomba et celle du cou se gonfla; j'eus alors l'occasion de voir cette blessure, et elle était tellement hideuse que je dus détourner mon visage de dégoût. Il reçut également un coup sur la main. Tous les gens qui le virent pensèrent qu'il ne passerait pas la nuit, mais lui continuait à circuler partout et à entrer dans toutes les maisons, suivant son habitude. On s'empara de lui, on lui attacha les pieds et les mains et on le conduisit ainsi de force devant un médecin, qui lui coupa toute cette chair tuméfiée et lui recousit ensuite la peau, ce que Braham avait prophétiquement indiqué le jour où il entra chez un tailleur et lui demanda de préparer une aiguille pour recoudre sa blessure. Le bruit de la mort de Braham se répandit partout, mais tout à coup on le vit reparaître dans les souks sans aucune trace de blessure au visage ni à la main. N'est-ce pas là un trait vraiment admirable?

Les quatre princes moururent au milieu de doul-hidjé de l'année

(1) Sorte de longue gandoura en soie brodée, de grande valeur, que les jeunes filles portent d'habitude la veille de leur mariage.

1169.[1] A ce moment, les gens qui étaient obligés de sortir de leurs maisons faisaient leur profession de foi, parce qu'ils n'étaient pas sûrs de rentrer vivants. Lorsque l'armée algérienne alla camper près de Bab-Souika, la colère de Dieu se reporta sur les malheureux habitants de ce faubourg; les gens qui avaient été exilés par Mohammed fils du pacha arrivèrent en foule, et chaque jour ils envahissaient les maisons du faubourg, en compagnie des askers algériens. Ils ne respectaient rien : ni les mosquées, ni les koubbas, ni les asiles des plus saints personnages; ils entraient dans les maisons, les mettaient au pillage, violaient les épouses sous les yeux de leurs maris et conduisaient au camp les femmes, les jeunes filles et même les jeunes garçons imberbes; ils portaient aux souks les vêtements volés et les vendaient pour rien sous les yeux des propriétaires qu'ils venaient de dépouiller.

Le jour même où le pacha fut fait prisonnier, Hassen-Bey envoya quelqu'un au Bardo avec ordre qu'on lui en ouvrît les portes; mais le commandant de la garnison, qui était Redjeb ben Mami, répondit qu'il n'ouvrirait les portes qu'à Mohammed-Bey ou à son frère, car nul autre qu'eux n'avait à commander dans le château, dont ils étaient les seuls maîtres. Cette réponse irrita vivement Hassen-Bey, qui promit de se venger. Le lendemain matin, il partit avec ses cavaliers et se fit accompagner de Mohammed-Bey, qui devait donner les ordres nécessaires pour que les portes fussent ouvertes. Quand la troupe arriva devant la porte du sud, qui est celle du pont-levis, Mohammed-Bey ordonna à Redjeb ben Mami d'ouvrir la porte. Il y avait à ce moment au Bardo des koulouglis de Ras-el-Djebel et quelques zouaouas qui faillirent devenir fous de peur et se cachèrent dans les cabinets d'aisances, dans les fours et dans les caves des bains.

Quand le pont-levis fut abaissé, Hassen-Bey s'arrêta près de la porte avec son goum et donna l'ordre de faire sortir tous les gens qui se trouvaient dans le Bardo. La plupart se présentèrent tremblants de peur et persuadés qu'on allait les faire périr; à mesure qu'ils passaient la porte, chacun était dépouillé de ses armes et de ses vêtements et partait tout nu pour rentrer chez lui en ville. Cela se passait sous les yeux de Mohammed-Bey, qui devait subir sans murmurer l'affront de voir traiter ainsi ses serviteurs. Hassen-Bey pénétra ensuite dans le Bardo, précédé de ses hambas, qui tiraient sur tous les gens qu'ils rencontraient. Il monta dans la partie élevée du palais où se trouve la salle du trône, put contempler les filles du royaume, vit ce que ses yeux n'avaient jamais vu, ce dont ses oreilles n'avaient jamais entendu parler, des richesses comme son

(1) Correspondant au mois de septembre 1756.

chef lui-même n'en avait jamais possédé, un palais comme n'en avait jamais habité son daouletli. Il restait la bouche ouverte, et tellement stupéfait d'étonnement qu'il en laissait couler sa salive. Quand il entra dans la mahakma, dont on lui fit les honneurs, il se frappa les mains en disant: « Quel dommage que tout cela se trouve ici, à la disposition des gens de ce pays ! » Il entra dans la chambre d'Ali-Pacha, où il s'assit, puis il pénétra dans les appartements privés, où il séjourna pendant quelque temps. Son regret d'être obligé de quitter tout cela s'augmentait tous les jours, ainsi que sa jalousie à l'égard de Mohammed-Bey, et il dit que si son frère Ali-Bey s'était trouvé avec eux en ce moment, il aurait excité ses askers contre les deux princes, de façon à rester seul maître dans le royaume de Tunis. Dieu ne permit heureusement pas la réalisation de ce projet.

Quand Hassen-Bey quittait le Bardo, c'était pour se rendre à la casba de Tunis, où il s'asseyait sous le vestibule pour rendre la justice. Lorsque les gens de Tunis s'adressaient à lui pour se plaindre des torts qui leur étaient causés par les soldats, il envoyait avec eux pour la forme un chaouch; mais les Turcs refusaient d'obéir au chaouch et le renvoyaient en lui disant: « C'est Hassen-Bey qui t'envoie, mais nous ne le considérons ni comme notre chef ni comme notre dey; c'est un asker comme nous, (1) qui ne peut nous faire ni bien ni mal. »

Mohammed-Bey, comprenant les projets du bey de Constantine, se gardait bien de rien faire qui pût l'exciter davantage contre lui; il le ménageait, abondait toujours dans son sens et s'efforçait de répondre à tous ses désirs; mais, en même temps, il envoyait dire à son frère de rester toujours éloigné de cet homme, qui ne voulait que leur perte. Ali-Bey, poussant toujours vers le sud, arriva à Sfax, où on le reçut comme il l'avait été jusque-là : après quelques pourparlers, les gens finirent par se soumettre et par ouvrir leurs portes ; on présenta la diffa au prince et on lui donna tout l'argent qu'on put réunir. Ali-Bey les remercia de leur accueil, leur promit sa bienveillance, chargea l'argent qu'il avait sur des mules et l'envoya ainsi à Mohammed-Bey, qui le mit à la disposition du bey de Constantine. Ce dernier donna une partie de cet argent à Mohammed-Bey et se servit du reste pour payer ce qui était dû aux askers.

Ces derniers ne paraissaient pas pressés de quitter Tunis ; ils s'emparaient d'objets de grande valeur qu'ils vendaient à vil prix et dépensaient sans compter un argent qui ne leur appartenait pas. On fit venir trois bateaux pour les rapatrier: ceux qui étaient les plus

(1) En qualité de Turc, Hassen faisait partie comme asker de l'oudjak d'Alger. Sa nomination comme bey de Constantine lui donnait le commandement des contingents indigènes de cette province, mais n'augmentait pas son autorité dans l'oudjak d'Alger.

chargés d'or s'embarquèrent les premiers; quelques-uns de ceux qui avaient pris part au pillage du palais du pacha préférèrent mettre sur des mules tout ce qu'ils avaient amassé et rentrer chez eux par la voie de terre. La plupart des askers se dispersèrent ainsi, après s'être enrichis; un bateau entier se trouva rempli des choses précieuses trouvées par eux dans les cachettes des maisons. Les départs par mer eurent lieu à la fin du mois de hidjé et au commencement de l'année 1170.(1)

Dès que les askers apprirent qu'Hassen-Bey avait donné l'ordre du départ, ils s'acharnèrent sur les malheureux habitants de Tunis, les massacrant, les pillant et vendant le produit de leurs rapines. Cependant, l'armée ne tarda pas trop à s'équiper, après avoir expédié ses bagages par diverses voies. Le chargement des objets précieux, des bijoux et de l'argent appartenant au bey de Constantine dura du 1er jusqu'au 10 moharrem;(2) il prit avec lui en partant les six canons qu'Ali-Pacha avait fait fabriquer par l'habile ouvrier pour lequel il avait installé un atelier dans la casba.(3) Il avait renoncé à l'espoir de conserver pour lui le royaume de Tunis, parce qu'il avait compris que le daouletli d'Alger n'avait plus confiance en lui.

Il serait impossible de faire un récit complet des événements qui se passèrent pendant cette période troublée; ce que nous en avons dit n'est qu'une feuille sur un arbre, une goutte d'eau dans la mer; personne ne peut rapporter tous les faits et gestes du pacha Ali, ni raconter tout ce qu'il exécuta pendant son règne et tout ce qu'il eut à supporter pendant ses derniers jours; notre récit est bien peu de chose, comparé à la réalité.

Mohammed-Bey prépara l'équipage du bey de Constantine et dépensa pour cela des sommes énormes; mais il lui imposa comme condition de ne laisser après lui aucun soldat algérien à Tunis. La veille du départ, Mohammed resta auprès d'Hassen, qui lui ouvrit son cœur et lui fit des recommandations jusqu'au lever du jour. Le lendemain, les armées algériennes partirent, suivies par les Hanencha et les autres tribus qui s'étaient jointes à elles. Les oudjaks s'alignèrent devant le Bardo, pendant que les clarinettes jouaient, les tambours battaient et les étendards flottaient au vent. Hassen-Bey

(1) Le mois de doul-hidjé est le dernier de l'année musulmane, et l'année 1170 commença le 26 septembre 1756.

(2) C'est-à-dire du 26 septembre 1756 au 5 octobre suivant. D'après le consul de France, le départ des Algériens eut lieu le 2 octobre.

(3) En septembre 1743, Ali-Pacha avait demandé que le gouvernement français voulût bien lui faire la grâce de lui envoyer un maître-fondeur de l'arsenal de Toulon pour faire refondre à Tunis quelques canons hors de service. Le gouvernement envoya un sieur Harivel, qui quitta Tunis après y avoir fondu 20 canons de différents calibres et 4 mortiers. Le bey lui fit donner 3 piastres par jour pour son entretien et 500 sequins pour sa récompense. Il le fit revenir en mai 1744 pour fondre encore trois ou quatre petits mortiers. Cf. *Correspondance des Beys de Tunis*, tome II, pages 392, 394 et 396.

monta sur une selle d'une valeur inestimable qui appartenait à Mohammed-Bey,[1] et l'on fit avancer devant lui des chevaux pris dans les écuries du pacha. Mohammed voulut absolument marcher à pied à côté de lui, pour adoucir les sentiments d'amertume que devait lui causer son départ, et il l'accompagna ainsi jusqu'à la porte du Bardo, où ils s'arrêtèrent pour prendre congé l'un de l'autre. Le bey de Constantine tendit alors un papier à Mohammed en lui disant : « Que votre règne soit béni, et n'oubliez pas de prier pour nous. » Puis il partit précipitamment, emmenant avec lui les deux jeunes princes dont il s'était déclaré le protecteur ; il les fit monter à cheval à côté de lui et prit avec eux la route de Tebourba.

Quand la chaleur commença à devenir accablante, il fit établir le camp à côté d'une koubba où était enterré un cheikh dont j'ai oublié le nom. Il entra sous sa tente, où on lui apporta son repas ; après avoir mangé, il s'étendit sur son lit, mais au bout d'une heure il se réveilla, sentant une lourdeur générale et des fatigues dans tous les membres, ce qui l'effraya beaucoup. Au lever du jour, il partit avec l'armée. A l'étape, on lui présenta la table où était préparé son repas ; il mangea avec moins d'appétit qu'à l'ordinaire et fit ensuite avancer la table devant les jeunes princes qui l'accompagnaient. Comme il continuait à ressentir dans tout le corps des élancements douloureux, il fit venir un médecin chrétien de Tunis, qui lui tâta le pouls et lui donna une potion. Il continua sa route jusqu'au Kef, où il séjourna quelques jours ; c'est à ce moment qu'il ordonna de creuser une mine sous la Balamita, ce qui fut fait. Il resta dans cette ville le temps nécessaire pour faire évacuer tous les blessés qui s'y trouvaient ; il prit ensuite diverses dispositions au sujet de cette place, s'empara de tout ce qui lui plut et notamment de tous les tributs et redevances qu'il y trouva. Des âniers de Constantine lui offrirent leurs services pour transporter ceux de ses bagages qui pouvaient l'encombrer. Quand il eut terminé ses préparatifs, il se hâta de partir, parce que sa maladie augmentait ; il ne se crut en sûreté qu'après être rentré dans son palais, à Constantine.

Quand il arriva chez lui, il n'avait plus sa connaissance, et son argent ne put rien pour le tirer de là, pas plus que les soins de ses parents ou de son fils ; il s'évanouissait fréquemment et répétait toujours : « Qu'ai-je à faire avec Ali-Pacha, et pourquoi est-ce que je le vois matin et soir devant moi ? » Il mourut au bout de quelques jours et sa mort causa une grande joie à Constantine, où les habitants avaient eu à supporter de lui les plus durs traitements. On disait dans cette ville que l'assassinat d'Ali-Pacha et les imprécations des habitants étaient la cause de sa mort. Quand la nouvelle en arriva à

(1) Sans doute à Mohammed fils du pacha.

Tunis, quelques personnes déclarèrent avoir vu en rêve Lalla-Manoubia le frappant de son bâton, qu'elle lui enfonçait dans la poitrine; on ne tarissait pas à ce sujet, et le nombre des gens qui déclaraient avoir eu des visions était très nombreux.

Après le départ d'Hassen-Bey, les habitants de la Médina furent enfin débarrassés des calamités qui les avaient accablés. Cependant, à peine était-il arrivé à Tebourba que l'on vit reparaître des Turcs et des koulouglis qui étaient restés cachés ou avaient pris précédemment la fuite; ils revinrent dans leurs maisons, prirent leurs armes et se réunirent sur la place de la Casba; ils se dirigèrent de là vers le faubourg de Bab-Souika, entrèrent dans les rues, pillèrent plusieurs maisons et tuèrent une vingtaine de personnes. « Nous allons les tuer tous, criaient-ils, car ils nous ont trahis et déconsidérés; [1] c'est leur faute si Mohammed-Bey a pu nous exiler et faire périr nos compagnons; grâce à Dieu, nous sommes enfin vengés du pacha et de son fils.

On vint annoncer ces désordres à Mohammed-Bey un peu après midi, au moment où, enfin rassuré sur l'avenir, il s'était étendu sur son lit pour se reposer de ses fatigues; on lui dit que les askers de Tunis se révoltaient et qu'ils marchaient sur le Bardo. Le prince ordonna aussitôt de fermer les portes, de lever le pont-levis et de charger les canons à mitraille pour arrêter au besoin les assaillants. Il désigna ensuite un émissaire pour porter à Kairouan une lettre où il demandait l'envoi de quatre ou cinq cents jeunes soldats de renfort, et il fit prévenir son frère des troubles que l'on essayait de fomenter.

En quittant Sfax, Ali-Bey se rendit auprès du cheikh Sidi Hassen ben El Hadj, qui l'accueillit avec empressement et lui offrit la diffa; après le repas, le cheikh s'approcha de lui, accompagné de Mahmoud, frère d'Ali-Pacha, et, s'appuyant sur son bâton, il salua le prince et lui dit: « J'ai un service à vous demander; je désirerais que vous acceptiez d'être le protecteur de cet homme, qui est votre cousin et qui n'a jamais rien fait contre vous ni contre votre frère. C'est un dépôt que je confie à votre frère et à vous, car c'est un devoir de chercher à resserrer les liens entre parents. » Ali-Bey lui répondit que son désir serait satisfait et qu'il était tout disposé à protéger son cousin. Mahmoud-Bey baisa la main du prince, baissa la tête en pleurant et lui dit: « Protégez-moi contre votre frère. » Ali-Bey chargea des cavaliers d'accompagner Mahmoud, auquel il remit une lettre pour son frère. Mahmoud arriva ainsi jusqu'au Bardo, se présenta à son cousin Mohammed et lui remit la lettre qui lui avait été confiée. Mohammed en

(1) A l'époque où le faubourg de Bab-Souika se déclara contre Younès, ce qui valut à ses habitants d'être seuls exemptés du châtiment par le vainqueur, Mohammed-Bey, fils du pacha.

prit connaissance et autorisa ensuite Mahmoud à entrer chez lui, où il retrouva sa famille. On dit que dans la suite il le fit empoisonner, mais Dieu sait la vérité.

Quand Ali-Bey reçut la lettre par laquelle on l'informait de ce qui s'était passé à Tunis, il monta à cheval avec son goum et vint au secours de son frère. Le soir, les askers de Tunis rentrèrent chacun chez soi. Le lendemain matin ils prirent de nouveau leurs armes et se réunirent sur la place de la Casba, où ils trouvèrent le daouletli d'Ali-Pacha, auquel Mohammed-Bey n'avait pas enlevé ses fonctions. Il leur demanda quelles étaient leurs intentions, et ils répondirent : « Nous voulons que Mohammed-Bey s'engage à ne plus prendre à son service de zouaouas pendant tout le temps de son règne, qu'il oblige les Arabes à reprendre leurs vêtements et qu'il les empêche de nous porter préjudice en prenant notre costume. » Ils formulèrent encore d'autres demandes tout aussi déraisonnables. Le daouletli s'engagea à faire accepter tout cela par le prince et ne cessa de leur prodiguer de bonnes paroles pour les amener à se disperser et à rentrer chez eux.[1]

Ali-Bey arriva sur ces entrefaites et rejoignit son frère ; les troupes envoyées de Kairouan arrivèrent aussi, entrèrent au Bardo et furent présentées à Mohammed-Bey, à qui elles jurèrent fidélité. Le lendemain, le bey monta à cheval et entra dans la casba, où il trouva la garnison abattue et démoralisée ; il s'installa dans la citadelle, et les gens vinrent de tous côtés pour l'assurer de leur dévouement ; les révoltés durent courber la tête, le feu de la rébellion s'apaisa et les beaux jours reparurent. Les hommes de science et les gens influents reconnurent l'autorité de Mohammed-Bey et lui dirent : « Prenez le royaume de Tunis : il est bien à vous, car c'est l'héritage de votre père. »

(1) M. de Sulauze écrivait, le 18 octobre : « Le départ des Algériens, qui a eu lieu le 2 courant, n'a pas rendu le calme au pays. Cinq cents Turcs, qui s'étaient cachés dans la ville, y entretenaient le trouble ; mais, heureusement, on a pu les contenir et les obliger à se retirer. » *Correspondance des Beys de Tunis*, tome II, page 522.

CHAPITRE XLVII

Règne du bey Mohammed ben Hassine. — Naufrage des navires ramenant à Alger les askers qui avaient saccagé Tunis. — Ali-Bey prend le commandement de la colonne d'hiver, reçoit la soumission des Ousselatia et des Ourghamma et fait réparer les remparts de Kairouan. — Il se rend à Béja avec la colonne d'été. — Les gens de Djemmal, voulant se venger des corvées que leur impose le bey, appellent Ismaïl ben Younès. — Ali-Bey, avec la colonne d'été, oblige à la soumission les Nefza qui refusaient l'impôt. — Mohammed-Bey sort avec la colonne d'hiver. — Il retient prisonnier le caïd Ahmed es Sehili, qui invite Ismaïl ben Younès à venir proclamer l'insurrection dans le djebel Ousselat. — Surpris par la maladie, Mohammed-Bey revient en hâte à Tunis, où il meurt.

Mohammed-Bey fut un prince respecté, généreux, attaché à sa religion, noble, charitable, digne, respectable, d'aspect imposant, patient, actif, ayant la réplique facile. Il se montra toujours doux avec ses sujets et n'eut jamais la passion d'amasser des trésors à leurs dépens; il ne les faisait pas tuer pour prendre leurs biens et ne les condamnait pas sans motifs à la bastonnade ou à la prison; il était très versé dans la littérature; son souvenir demeurera impérissable parce qu'il rendit aux veuves et aux orphelins ce qui leur appartenait. (1) Son frère Ali abondait toujours dans ses vues et s'efforçait de le seconder par ses actes et ses paroles. Mohammed-Bey, voyant combien son frère lui était dévoué, n'hésita pas à lui abandonner la direction des affaires, aussi bien à Tunis que pendant les expéditions dans l'intérieur. Quand la tranquillité fut entièrement rétablie et qu'il n'eut plus à craindre aucune tentative contre son autorité, le prince envoya quelques-uns de ses amis à Alger pour ramener sa famille et ses enfants, ainsi que ceux de son frère. Deux chariots furent commandés à cet effet à l'amine des menuisiers de Kachachine.

Deux jeunes filles chrétiennes de Tabarca, qui avaient attiré l'attention du pacha Ali, étaient tombées au pouvoir du bey Mohammed, comme tout ce qui avait appartenu à son prédécesseur. On dit que Mohammed, fils du pacha, les avait spécialement réservées pour son père Ali, dont il connaissait le goût très vif pour la beauté; mais, voulant ajouter à leurs attraits les avantages d'une éducation accomplie,

(1) L'auteur expose plus loin que Mohammed-Bey fit rendre à leurs anciens propriétaires, et même aux veuves et aux orphelins, les biens qu'Ali-Pacha leur avait confisqués pour se les approprier.

il les avait placées chacune dans la famille d'un notable de la ville pour y apprendre la littérature, les bonnes manières et les arts d'agrément les plus délicats. Les événements qui accompagnèrent la mort du pacha les obligèrent à changer de situation et de milieu, mais elles eurent la bonne fortune d'échapper aux horreurs de la guerre. Après les avoir couvertes de vêtements et de bijoux qui les rendaient pareilles aux houris du paradis, le nouveau bey les installa sur des mules et les remit à quelques serviteurs de confiance qui les accompagnèrent jusqu'à Constantine et de là à Alger, et les conduisirent dans la maison du daouletli Ali bou Sebaa, à qui on demanda la permission de les faire entrer dans son harem, au milieu de ses femmes et de ses odalisques. Leur beauté extraordinaire fit sensation et le daouletli, à qui on en parla aussitôt, entra dans ses appartements privés, se les fit présenter et les trouva lui aussi admirablement belles. A peine rentré dans son palais il fit venir le capitaine de sa frégate et lui donna l'ordre de se rendre à La Goulette le plus promptement possible avec une lettre pour les deux beys qu'il considérait comme ses enfants. On était alors en automne, et le vent fut favorable jusqu'à Bizerte ; mais là, redoutant un changement de temps et voulant éviter les difficultés de la navigation entre Bizerte et Tunis, le capitaine laissa son navire à l'ancre, se rendit au Bardo par la voie de terre et remit aux deux émirs la lettre dont personne ne connaissait le contenu. Mohammed-Bey accomplit la mission dont le daouletli le chargeait dans cette lettre, et après avoir largement récompensé le capitaine il le renvoya à Alger avec une réponse dont j'ignore également le contenu.

Nous avons raconté précédemment que trois navires étaient venus à La Goulette pour embarquer ce que les soldats algériens avaient pillé chez tous les musulmans, riches et pauvres. Quand ces navires furent en vue d'Alger, un vent violent soufflant de terre les empêcha d'entrer dans le port; bientôt, la tempête redoubla de violence et toute direction devint impossible ; les navires, devenus le jouet des flots, se dispersèrent et se mirent à errer à l'aventure. Sur l'un d'eux, l'équipage se mutina, pendit le capitaine, puis s'abandonna au désespoir; ce navire, emporté par les vagues, fut entraîné jusqu'à Tabarca, où il s'échoua à une certaine distance du rivage ; envahi par l'eau, il s'enfonça d'abord, puis se coucha sur le côté. Dix-huit personnes, dont une femme esclave, purent gagner à la nage l'île de Tabarca, où les soldats de la garnison leur donnèrent l'hospitalité dans le bordj. Les gens arrivaient de tous côtés pour s'emparer des épaves que la mer rejetait. Ceux qui savaient nager ôtèrent leurs vêtements et allèrent à la nage jusqu'au bateau, qui restait fixé à la même place ; ils y trouvèrent quelques gens complètement affolés, et notamment un Turc, auprès duquel se tenait une esclave noire qui pleurait. L'un des na-

geurs, s'adressant au Turc, lui proposa de le sauver en le soutenant sur son épaule. « Et que deviendra la grosse fortune que j'ai là ? » demanda le Turc. L'homme lui répondit : « Tu n'es pas encore sauvé toi-même, et tu penses déjà à sauver ce que tu possèdes ! » Mais le Turc ne voulut pas se laisser convaincre et finit par renvoyer l'homme qui, de retour à terre, raconta cette histoire en riant à ses compagnons. La mer, soulevée, finit par rejeter sur le rivage tout ce que le navire contenait, et les gens du pays eurent un large butin ; il y avait de riches vêtements de femmes pris par les Turcs au pillage de Tunis, des fusils enrichis d'or et d'argent ayant appartenu aux beys, des couvertures, des étoffes brodées dont on tapisse les murs, des vêtements d'hommes d'une grande valeur. Au dire de ceux qui avaient échappé au naufrage, la cale renfermait encore un riche chargement, notamment des caisses d'or monnayé ; mais l'on ne pouvait pénétrer à l'intérieur du navire à cause de la position qu'il avait prise ; peu à peu il disparut dans le sable, et les richesses contenues dans ses flancs, ainsi que les passagers qui n'avaient pas abandonné l'épave, furent engloutis. Revenus dans leur pays après un séjour à Tabarca, les survivants s'informèrent du sort des deux autres navires ; mais ils avaient probablement péri aussi, car personne ne put dire ce qu'ils étaient devenus. En résumé, il ne restait plus à Tunis aucun des soldats qui avaient assisté au sac de la ville ; deux ans après ces événements, les derniers de ceux qui se trouvaient encore à Alger furent pris par les Maltais et obligés de ramer sur leurs galères. Louanges à Dieu, dont la justice s'étend sur tous !

Arrivés à Alger, les amis que Mohammed-Bey avait envoyés distribuèrent des cadeaux et emmenèrent les familles qu'ils venaient chercher. Ils ne laissèrent partout que des regrets. Quand on arriva à Constantine, alors sous l'autorité du pacha Ahmed, la maison du bey Hassen était déjà inhabitée. La caravane repartit au bout de quelques jours et atteignit Sidi-Ali-el-Haltab.(1) A la nouvelle de son approche, les deux émirs ordonnèrent au reïs des voitures de se porter à la rencontre de leurs familles, qui arrivèrent ainsi sans encombre au Bardo.

Quand vint l'époque où la colonne du Djerid devait se mettre en marche, Mohammed-Bey en donna le commandement à son frère Ali ; au jour dit, celui-ci se mit en route avec le cérémonial accoutumé. Arrivé à quelque distance de Kairouan, il rencontra la population de la ville, qui s'était rendue à sa rencontre et qui lui fit une chaleureuse réception. Pendant le séjour des deux beys à Alger, des hommes qui savent lire dans l'avenir leur firent connaître à l'avance plusieurs des événements de leur vie ; ils leur prédirent notamment leur retour

(1) A 20 kilomètres environ de Tunis, dans la direction de Medjez-el-Bab.

dans leur pays d'origine et le temps pendant lequel ils possèderaient tranquillement leur royaume; ils leur annoncèrent aussi l'insurrection du djebel Ousselat, qui ne devait pas les empêcher de terminer heureusement leur règne.

De Kairouan, Ali-Bey envoya un émissaire aux gens du djebel Ousselat pour les prévenir de son arrivée prochaine parmi eux, et ils se mirent aussitôt en devoir de lui préparer des diffas et des cadeaux dignes de lui. Trois jours après, ils aperçurent au pied de la montagne une troupe en marche qui venait du côté de Kairouan et s'avançait avec des drapeaux déployés. Prenant aussitôt les armes, ils se formèrent sur quatre rangs et se dirigèrent vers les arrivants en tirant des coups de fusil; on dit qu'il y avait dans la suite du bey quelques cavaliers des Djelass qui se portèrent en arrière dès qu'ils entendirent parler la poudre. Ali-Bey, marchant en tête des Arabes et des Turcs de sa troupe, s'avança à la rencontre des Ousselatia et pénétra dans leurs rangs. A côté de lui était le bach-kateb de son frère, Ahmed Lasram, qui passe pour être originaire de Kairouan et qui aimait souvent à le rappeler.

Le prince était également accompagné d'Ahmed es Sehili, qui marchait tout en surveillant les rangs des Ousselatia. Ceux-ci entouraient étroitement le bey, s'avançaient lorsqu'il s'avançait lui-même, et ne cessaient de tirer des coups de feu. On arriva ainsi à l'endroit appelé Bou-Rehal, où se trouvait la maison du caïd Ahmed es Sehili. L'émir, ayant mis pied à terre, entra précédé de ses amis, et l'on s'empressa de lui servir la diffa. Quand la nuit arriva et que tout le monde fut rassasié, il fit allumer les lampes et ordonna à la nouba de se faire entendre. Celle-ci joua jusqu'à l'aube devant les Ousselatia attirés par la curiosité. La fête terminée, la foule se dispersa et l'émir put enfin se livrer au repos. A son réveil, il récita ses prières et prit un repas préparé par les soins d'Ahmed es Sehili. Il partit ensuite, et la foule des Ousselatia lui fit cortège sur une assez longue distance. Il les remercia de leur hospitalité et leur donna l'assurance qu'ils trouveraient toujours justice auprès de lui; de leur côté, ils se montrèrent très satisfaits de lui, lui souhaitèrent un long règne et lui dirent que l'hospitalité qu'il avait reçue chez eux devait être pour lui un gage de leur fidélité. Là-dessus, il leur rendit leur salut, prit congé d'eux et s'éloigna. Une fois rentré dans son outak, il exerça la justice avec tant de zèle et de scrupule qu'on ne vit bientôt plus personne venir se plaindre d'avoir été frappé ou dépouillé de son argent. Dépourvu d'orgueil et se regardant comme l'égal de ses sujets, il plaisantait avec les gens du peuple, riait avec les Arabes comme avec les Turcs, et écoutait avec patience et bonté toutes les réclamations.

Ayant appris, en quittant Kairouan, que les Beni-Zid et les Ourghamma refusaient de se soumettre, Ali-Bey marcha contre eux à la tête de

l'élite de ses cavaliers. A son approche ils prirent la fuite vers le désert et lui échappèrent; mais ses goums razzièrent leurs troupeaux. Il leur envoya des émissaires portant son chapelet, pour leur proposer l'amane avec l'assurance qu'ils n'auraient à payer que les redevances régulièrement dues.

Ils répondirent aux émissaires qu'ils n'avaient pas d'argent, mais qu'ils pouvaient offrir leurs chameaux en échange. Ali-Bey ayant consenti, ils envoyèrent tous ceux de leurs chameaux qui étaient vieux, malades ou incapables de travailler; le prince les accepta tels qu'ils étaient et leur fit mettre sa marque. Ensuite il se dirigea vers Tozeur et le Djerid, où il s'était fait précéder par le jurisconsulte Ahmed Lasram, bach-kateb de son frère, muni de pleins pouvoirs. Accompagné des mekhaznis et de ceux qui avaient qualité pour recouvrer les redevances en nature telles que les dattes, Si Ahmed Lasram encaissa les impôts en argent et perçut les redevances en nature, puis repartit pour rejoindre son maître. Celui-ci lui ordonna de se rendre avec l'armée à Kairouan et de faire en toute hâte travailler les habitants de la ville pour augmenter la profondeur des fondations du rempart ainsi que son épaisseur, dans une proportion qu'il lui fixa.[1]

En résumé, dans le courant de l'année 1170,[2] Ali-Bey visita le djebel Ousselat et se rendit dans le Djerid; laissant les soldats à Gafsa sous les ordres de leur kahia Bou Taghane, il alla à Tozeur avec quelques cavaliers et y séjourna jusqu'au payement intégral des impôts. Ensuite, il regagna son camp, passa à Kairouan et revint au Bardo, où il retrouva son frère Mohammed-Bey, qui ordonna de consolider les remparts de Kairouan. Voilà ce qui se passa dans la première année de ce règne.

Quelques exemples montreront la générosité des sentiments de Mohammed-Bey et la confiance réciproque qui l'unissait à son frère. Le pacha Ali s'était emparé de presque tous les biens de l'Ifrikia: cultures, maisons, objets mobiliers, etc. Après l'affaire de Smendja, tous les biens des mekhaznis qui avaient fui à Kairouan furent confisqués, ainsi que ceux de leurs frères, de leurs alliés ou de leurs amis. Les gens qui ne pouvaient payer les amendes dont ils étaient frappés

(1) Le 17 mai 1757, le consul de France écrit que : « Le bey lui a instamment demandé de faire venir auprès de lui un ingénieur français, pour l'aider à fortifier la ville de Kairouan. » Le Gouvernement français envoya en effet le sieur Trincano, professeur à l'Ecole d'artillerie et de génie de Besançon, qui s'embarqua à Gênes en novembre 1757 et se mit au travail demandé par le bey. Le 13 juin 1758, le consul écrit : « Après avoir rempli sa mission à la satisfaction du bey, le sieur Trincano s'embarque pour retourner en France. Le prince lui a fait présent de 900 sequins barbaresques valant 8.550 livres, de deux chevaux et des provisions nécessaires pour sa traversée. Il lui remet aussi une lettre par laquelle il remercie le ministre de lui avoir envoyé cet ingénieur, de la capacité duquel il n'a eu qu'à se louer. » *Correspondance des Beys de Tunis*, tome II, pages 536, 539, 542, 549, 551, 553, 555 et 557.

(2) L'année 1170 de l'hégire a commencé le dimanche 26 septembre 1756 et fini le mercredi 14 septembre 1757.

étaient forcés de consentir des actes de vente et se trouvaient ainsi expropriés de leurs biens. Après la première affaire du Kef, le pacha Ali confisqua des propriétés nombreuses et d'une grande valeur appartenant à ceux qui lui furent signalés comme étant allés rejoindre les beys dans cette ville, comme par exemple le cheikh Mohammed es Samadhi et l'imam prédicateur Mohammed ben Mami. Ceux qui s'étaient simplement révélés comme partisans des beys durent donner tout ce qu'ils avaient pour payer les amendes qui leur furent infligées. Quand son fils Younès quitta Tunis après sa tentative de révolte, le pacha confisqua à son profit les propriétés de ceux qui l'avaient suivi et au nombre desquels était Salah ech Chafi, qui avait été son secrétaire et celui de Hassine ben Ali. Le revenu des propriétés de Salah ech Chafi était de 35 piastres par jour au bas mot. Celles de Otsmane-Dey et de Ousta Merad eurent le même sort. En résumé, le total des revenus de toutes les propriétés confisquées était assez considérable pour suffire à lui seul à tous les besoins du royaume. Quand les deux frères prirent possession du royaume de Tunis, les dépossédés ou leurs héritiers vinrent en foule apporter leurs doléances à Mohammed ben Hassine. En entendant le récit des circonstances dans lesquelles ils avaient été dépouillés, Mohammed fut touché de compassion et rendit des amras en faveur de ces gens ; les propriétés furent restituées, aussi bien celles qui valaient 100.000 piastres, 50.000, 20.000, que celles qui en valaient seulement 100. Le prince, dans cette circonstance, se conduisit en homme de bien et ne manifesta jamais aucun regret de sa bonne action. Son frère l'approuva en tout, car ce que décidait Mohammed était toujours exécuté sans observations par Ali. A la mort de son frère, Ali ne réclama rien de tout ce qui fut ainsi abandonné. Il était toujours de l'avis de Mohammed ; c'était lui cependant qui dirigeait les affaires, à Tunis comme dans ses voyages à l'intérieur. Pendant ce temps, Mohammed se reposait dans son bordj de La Manouba, écoutant les voix les plus jolies et jouissant des distractions les plus rares. Tous ceux qui se disaient poètes le célébraient dans leurs vers. Il leur faisait des largesses sans compter, comme un homme qui n'a pas à redouter la pauvreté ni les revers de fortune. Poète distingué lui-même, il composa à Alger un poème admirablement écrit et que l'on peut citer comme un chef-d'œuvre. Divers commentaires en furent faits, dont le principal était du cheikh Chérif ech Chafaï, poète remarquable et qui fut cadi sous Mohammed-Bey avant de quitter Tunis. J'ai eu le poème du prince entre les mains et je l'ai lu, mais le commentaire n'est pas arrivé jusque chez nous. Bien peu de personnes seraient capables de composer une pareille poésie. Les poètes de l'époque regardaient le prince comme un maître en poésie ; ils vinrent en foule lui apporter leurs chants, et ils en furent comblés de bienfaits.

Il ajouta un certain nombre de constructions au bordj de La Manouba; plusieurs salles de ce palais furent embellies; il fit de même au Bardo. Abandonnant les palais du pacha, il se fit construire près de la porte ouest du Bardo, la principale aujourd'hui, une haute galerie, entourée de jolies constructions qui excitent encore la curiosité des visiteurs. Aux bâtiments existant déjà au Bardo s'ajoutèrent des constructions nouvelles; on ouvrit des portes, d'autres furent condamnées. La poudrière, dont la construction remontait à Mohammed-Bey fils du pacha, fut terminée. Mais malgré toute cette activité, il réserva le meilleur de son attention et de ses soins pour le bordj de La Manouba. Il rendait rarement la justice lui-même, ne cherchant pas à attirer les pièces d'or; il était inaccessible à la tristesse et au chagrin, et abandonnait à son frère le soin de résoudre toutes les difficultés qui se présentaient.

Un jour il vit entrer dans son palais de La Manouba un de ses anciens serviteurs; cet homme était une des victimes du pacha Ali qui, en prenant le pouvoir, l'avait accablé de persécutions à cause de son attachement pour Mohammed-Bey. Dépouillé de tous ses biens, il en était réduit à demander l'aumône et attendait avec impatience le retour de ses anciens maîtres. Après son avènement, Mohammed-Bey se ménagea d'abord quelque repos et laissa à son frère tout le soin des affaires. L'homme dont nous avons parlé tenta à diverses reprises de voir le prince et de faire entendre sa réclamation; mais voyant qu'il n'y parvenait pas, il espaça de plus en plus ses visites et resta quelque temps sans se montrer à La Manouba. Mohammed, s'en étant aperçu, le fit venir, l'interrogea, et comme cet homme gardait le silence, il le pressa de lui exposer sa situation. « Monseigneur, dit-il, vous n'ignorez pas ce que j'ai souffert pendant le règne du pacha à cause de mon attachement pour vous; eh bien! ma situation est toujours aussi cruelle et j'en suis réduit à demander l'aumône. J'attendais votre retour avec confiance et ma joie a été profonde quand je vous ai vu revenir parmi nous; mais c'est inutilement qu'à plusieurs reprises je suis venu au palais : vous n'avez daigné ni me parler ni me regarder. Je suis rentré dans ma maison accablé de chagrin, brisé, devenu la risée de mes ennemis; j'avais pris la résolution de ne plus venir vous voir que rarement.» A ces mots le bey se mit à rire. « Mon ami, dit-il, ce n'est pas ce que vous croyez. Ecoutez-moi et reprenez confiance. Avez-vous jamais remarqué chez moi, lorsque je rendais la justice, le désir de m'emparer des biens d'autrui, particulièrement de ceux venant d'Ali-Pacha? »[1] « Non, dit le serviteur. » « Je connais, ajouta le bey, votre fidélité et je

(1) Nous avons vu précédemment que Mohammed-Bey avait restitué à leurs anciens propriétaires les biens dont Ali-Pacha s'était emparé. Il est probable que la propriété dont il s'agit ici avait été aliénée par Ali-Pacha, et que dans ce cas le prince aurait dû, pour la rendre à son ancien serviteur, en déposséder le nouveau propriétaire.

n'ignore pas ce qu'elle vous a coûté. Je vous ai vu plusieurs fois au palais ; quand vous avez cessé de vous montrer, j'ai cru que vous ne désiriez rien de moi. Mais je n'oublie pas mon serviteur et mon ami. Vivez en paix et ne cessez pas de venir. Si, moi vivant, vous voyez passer plusieurs mois sans avoir de nouvelles, ne craignez pas de vous adresser à moi. Mais quand vous vous apercevrez que votre sort devient meilleur, quand les biens dont vous pleurez la perte auront été remplacés, vous serez alors convaincu, je l'espère, que je suis un homme de parole. En agissant autrement, je deviendrais indigne de vous voir. Partez, et ne dites rien à personne de ce qui s'est passé entre nous.» A partir de ce moment, l'homme se mit à compter les jours et les mois ; mais Mohammed-Bey mourut bientôt après, sans avoir pu tenir la promesse qu'il lui avait faite.

C'est Ali-Bey qui rendait la justice ; mais il ne manquait jamais de consulter son frère avant de prononcer ses jugements. Quand arriva l'époque de la sortie de la colonne d'été, Ali-Bey quitta Tunis et alla s'installer au Bardo de Béja. Il se conduisit en hôte discret et s'abstint scrupuleusement d'abuser de son pouvoir. Il avait invité quelques notables de la ville à se réunir le soir chez lui, et il les traitait comme s'il eût été lui-même l'un d'eux, riant des moindres plaisanteries. Les impôts furent encaissés sans que la paix et la tranquillité des habitants eussent été troublées en aucune façon. Il partit ensuite sans avoir laissé commettre aucun dégât par les soldats qui l'accompagnaient, et rentra au Bardo. L'année 1171 [1] arriva sur ces entrefaites : la même harmonie continuait à régner entre les deux frères, qui n'infligeaient pas d'amendes à leurs sujets.

Mohammed-Bey avait toujours à cœur la construction des murs de Kairouan, et il avait ordonné de pousser activement les travaux. La chaux étant venue à manquer, il donna l'ordre d'en faire fabriquer au Sahel, et les gens de Djemmal furent chargés de la transporter jusqu'à Kairouan. Il avait conservé contre ces derniers une vive rancune parce qu'ils avaient fait leur soumission au pacha, s'étaient révoltés contre le bey Hassine et avaient pris les armes contre lui. C'est pour se venger d'eux qu'il leur avait imposé la corvée de transporter la chaux, espérant faire ainsi périr leurs chameaux et leurs ânes ; ils furent très affectés de cette décision qui les frappait durement.

En quittant Tunis, Younès avait laissé dans sa maison deux enfants, que le pacha avait refusé de voir et qui se trouvaient comme emprisonnés chez eux. Lorsque le pacha rentra à Tunis après avoir fait évacuer le Bardo, la famille de Younès et ses enfants sortirent comme tout le monde du palais et vinrent s'établir dans une maison en ville, mais personne ne sortait jamais de cette maison, ni garçons ni filles. Quand

(1) L'année 1171 de l'hégire a commencé le jeudi 15 septembre 1757.

se produisirent les troubles qui amenèrent la mort du pacha, Ismaïl ben Younès, qui était alors un adolescent, sortit à cheval de sa maison, traversa la Médina et franchit la porte de Bab-Souika. Comme il allait à l'aventure à travers les maisons du faubourg, ne sachant quelle direction prendre, il fut accosté par un homme qui lui demanda qui il était et ce qu'il faisait. « Je suis Ismaïl, fils de Younès, dit-il, et je cherche à fuir de Tunis. » Cet homme le conduisit alors dans sa maison, où ils échangèrent leurs vêtements contre des habits plus pauvres; puis, laissant chez lui les vêtements, le cheval et la selle du jeune prince, l'homme partit avec Ismaïl, ne sachant pas où il pourrait bien le conduire. Ils sortirent de Tunis et s'engagèrent sur la route de Sousse; la nuit, ils campaient sous une tente, et les passants les prenaient pour deux étrangers ou deux talebs cherchant à gagner leur vie. Près de Sfax, ils rencontrèrent le camp d'Ali-Bey; ils y pénétrèrent, déguisant leur voix pour ne pas être reconnus, et y reçurent l'hospitalité pendant une nuit. De là, ils se rendirent à Djerba, où ils passèrent quelque temps, et enfin à Tripoli, où ils arrivèrent pendant la nuit.

Nous avons dit que le fils de Redjeb ben Mami s'était réfugié à Tripoli. En arrivant dans cette ville, Ismaïl s'informa de lui et alla le trouver; Ben Mami le reçut avec les égards et la considération qu'il devait au fils de son maître, pleura avec lui sur ses malheurs et, l'ayant conduit dans sa maison, lui donna de nouveaux vêtements et l'entoura de tous les soins que commande l'hospitalité. La nouvelle de l'arrivée d'Ismaïl s'étant répandue dans la ville, le pacha le fit venir et lui fit un gracieux accueil; il lui donna une maison, se chargea de pourvoir à tous ses besoins et lui procura une existence heureuse et tranquille pendant son séjour. Bientôt après, Ismaïl reçut une députation des gens de Djemmal : accablés par les charges que leur imposait Mohammed-Bey, ruinés par la mort de leurs chameaux, ils avaient conçu contre leur prince une haine implacable. Ismaïl, ayant écouté le récit des émissaires, leur conseilla la patience et les engagea à attendre les événements.

C'est vers cette époque qu'Ali-Bey se rendit, avec la colonne du Djerid, vers les campements des Beni-Zid et des Ourghamma, qui prirent la fuite devant lui. On était alors en 1171.[1]

Mohammed-Bey n'avait pas pardonné dans son cœur aux askers de Tunis qui s'étaient mutinés après le départ des Algériens, avaient envahi un soir le faubourg de Bab-Souika, s'étaient livrés à toutes sortes de désordres et avaient même tué des gens inoffensifs. On avait rendu responsable de cette rébellion l'ancien daouletli d'Ali-Pacha, resté en fonctions après la mort de ce prince : il fut envoyé en exil à Kairouan

(1) L'année 1171 de l'hégire a commencé le jeudi 15 septembre 1757 et a fini le dimanche 3 septembre 1758.

et périt bientôt étranglé dans la maison où on l'avait interné. Cependant Mohammed-Bey n'avait pas renoncé pour cela à se venger des askers;[1] une occasion favorable se présenta à l'époque de la solde, qui se payait tous les deux mois à Dar-el-Pacha. Le jour du payement venu, il fit dire aux khodjas que l'opération aurait lieu cette fois sous ses yeux, au Bardo, parce qu'il voulait connaître ceux qui étaient avec lui et ceux qui étaient contre lui. Cette nouvelle causa un grand émoi. Les khodjas, les chaouchs et les odabachis descendirent au Bardo, dressèrent la table, et Mohammed-Bey s'assit pour présider la distribution de la solde. Mohammed, fils du pacha, avait, au moment de la guerre, enrôlé des gens de toute espèce, originaires de Tunis et des villages environnants : « Si je suis victorieux, s'était-il dit, il me sera toujours facile de les licencier; au cas où je serais défait, le vainqueur, les trouvant enrôlés, préfèrera leur payer leur solde, de peur qu'ils n'aillent pour la plupart chercher un autre maître. » C'était donc avec une arrière-pensée de ruse qu'il avait fait admettre dans les rangs des vieillards, des enfants, des estropiés, des aveugles, enfin toutes sortes de gens incapables de porter les armes. Le bey Mohammed ben Hassine attendit que son autorité fût bien assise; alors seulement il jugea le moment de la vengeance arrivé. A l'appel du chaouch, chaque odabachi entra avec ses hommes comme d'habitude; ceux qui plaisaient au prince recevaient leur solde et partaient pleins de joie; mais les vieillards, les jeunes gens et les individus sans force étaient écartés sur un signe de sa main, et ils s'en retournaient pâles, chancelants et accablés par cette marque de mépris; c'est en vain que leurs amis leur disaient pour les consoler : « C'était écrit! Dieu a voulu

(1) La période troublée qui avait précédé avait laissé chez les Turcs et les koulouglis, toujours à la solde d'un des deux partis, des habitudes de désordre et de pillage trop invétérées pour qu'ils pussent se plier sans murmurer au gouvernement pacifique de Mohammed-Bey. On a vu qu'ils avaient occasionné de graves désordres en octobre 1756, après le départ des Algériens; depuis, ils ne cessèrent de s'agiter. Le 3 mai 1757, M. de Sulauze écrit : « Une nouvelle conspiration s'était ourdie contre le bey; des Turcs en nombre plus que suffisant pour exécuter leur complot avaient formé le projet de se rendre maîtres de la ville et des châteaux, et d'aller ensuite assiéger le Bardo pour se saisir des princes et les massacrer. Le jour de l'exécution devait être le 28 avril, mais heureusement le bey, prévenu la veille par un des conjurés, envoya sur-le-champ l'ordre aux aghas des châteaux d'en fermer les portes et de se mettre en état de défense. Il fit prendre les armes à toute sa maison et en détacha plus de la moitié pour arrêter les coupables et les lui amener morts ou vifs. Les conspirateurs, surpris et accablés par le nombre, ne purent faire longue résistance; le chef fut tué, quelques Turcs furent faits prisonniers et le reste est parvenu à s'échapper. » — Du même, à la date du 16 juin suivant : « Le pays est toujours un peu agité; les Turcs continuent leurs cabales, et les Arabes de la campagne volent et assassinent journellement. » — Nouvelle conspiration en juillet 1758, trois mois après le licenciement d'une partie des askers : « Une nouvelle conspiration dans laquelle Mohammed-Bey et Sidi Ali, son frère, devaient trouver la mort le 3 juillet dernier, a été découverte par l'esclave d'un des conjurés. Tous les coupables ont été arrêtés et mis à mort. » — Nouvelle conspiration en février 1759, pendant la maladie de Mohammed-Bey : « Une nouvelle conspiration, qu'on est heureusement parvenu à découvrir, redouble les alarmes causées par la maladie du bey. Sidi Ali se trouve dans une grande perplexité..... » *Correspondance des Beys de Tunis*, tome II, pages 522, 536, 538, 557 et 561.

vous épargner toutes les occasions de fatigue et de dangers.» Revenus à Tunis, les malheureux firent part à leurs familles, à leurs enfants et à leurs amis de ce qui était arrivé et se répandirent en imprécations contre le bey.(1) Dieu entendit ces plaintes, car elles émanaient de gens pauvres, que la privation de leur solde laissait sans pain et que Mohammed-Bey condamna ainsi à mort. Il n'épargna que les célibataires jeunes, aptes à fournir de longues marches et faits au métier des armes. Grâce à cette mesure énergique, le montant de la solde à payer fut considérablement réduit pour l'avenir.

L'époque de la sortie de la colonne d'été étant arrivée, Ali-Bey alla s'installer au Bardo de Béja. Les caïds des Djebelia envoyèrent toucher le montant des impôts, mais la tribu des Nefza s'insurgea et refusa de payer. A cette nouvelle Ali-Bey quitta le Bardo, établit son camp près de la montagne, dans laquelle il envoya un caïd des Oulad-ben-Sassi, à la tête d'une troupe assez nombreuse, qui reçut la soumission des rebelles, mais au lieu d'argent ils donnèrent au caïd des bœufs et des moutons. Le caïd revint au campement et informa le bey qu'il avait complété ses encaissements et que les soldats pouvaient se retirer. Le bey lui donna une gandoura de soie comme béchara, puis partit le lendemain et rentra au Bardo de Béja, où il attendit la fin de la perception des impôts; le caïd s'étant porté caution pour ce qui était encore dû, la colonne leva le camp définitivement et revint à Tunis.

Les premiers mois de l'année 1172 (2) s'écoulèrent sans incidents. Quand arriva l'époque de la sortie de la colonne d'hiver, Mohammed-Bey, fatigué de vivre toujours enfermé et voulant se distraire, résolut de partir avec les troupes; son frère Ali, sachant combien son caractère ressemblait sur ce point à celui du pacha leur oncle, se garda bien de faire la moindre objection. On prépara des selles brodées d'or, des drapeaux dorés et l'on harnacha les meilleurs coursiers. Mohammed-Bey sortit avec le cérémonial accoutumé, précédé de quatre chevaux dont les selles étaient dorées et cachées sous des couvertures aux couleurs éclatantes. Il prit place au milieu de la colonne, suivi de sa voiture et accompagné de son médecin Bachicha, monté sur une mule. Il s'installa, entouré de ses bourreaux, dans les tentes qui avaient servi au pacha; son frère Ali habitait la même tente que lui, et ils s'entretenaient souvent sans témoins. Il passa la première nuit en conversation avec un de ses intimes, qu'il avait convoqué et qui le quitta seulement lorsqu'il s'endormit. Dès que l'aurore parut, la colonne se mit en

(1) Le consul de France écrit de Tunis, à la date du 17 avril 1758 : « Mohammed-Bey se voit obligé de licencier les trois quarts de ses troupes, tant pour montrer ses dispositions pacifiques que pour se mettre à même de payer les sommes considérables exigées par les Algériens. On craint que les soldats congédiés, chez qui cette mesure a soulevé les plus grands murmures, ne se portent à des violences. » *Correspondance des Beys de Tunis*, tome II, page 555.

(2) L'année 1172 de l'hégire a commencé le lundi 4 septembre 1758.

marche; le prince voyageait tantôt à cheval et tantôt en voiture. A Kairouan, il trouva la population assemblée pour le recevoir, et s'informa de l'avancement des travaux entrepris pour la consolidation des remparts; on lui dit que les fondations étaient terminées depuis longtemps, que le reste n'était pas encore achevé, mais que le tout ne tarderait pas à être terminé de telle façon que les remparts seraient aussi solides que du temps du bey Hassine; le prince les engagea à employer tout leur zèle pour le prompt achèvement des travaux. Après quelques jours, il partit et se dirigea vers l'endroit appelé Dellaïa, où il fit camper la colonne. Ayant constaté que l'approvisionnement d'orge diminuait, il renvoya chez eux les spahis de Béja. Des habitants du pays étant venus se plaindre des vexations d'un cheikh des Djelass qui s'était emparé injustement de leurs moutons, Mohammed-Bey entra dans une violente colère et envoya des hambas avec mission de lui amener le coupable. Celui-ci ne croyait pas à un châtiment sévère, parce que les Djelass avaient souvent rendu service aux beys, et comptait s'en tirer avec un court emprisonnement; mais quand il parut devant lui, Mohammed-Bey ordonna au chef des bourreaux de lui trancher la tête, ce qui fut fait; son corps fut ensuite remis à son père.

Mohammed-Bey avait souvent besoin de consulter son médecin Bachicha, qui lui tâtait le pouls et lui conseillait de faire le plus souvent possible les étapes en voiture. Pendant que le prince était à Dar-Dellaïa, il reçut la visite d'Ahmed es Sehili, caïd des Ousselatia, qui lui apportait un riche cadeau. Après être resté quelques jours au camp, Ahmed es Sehili demanda l'autorisation de se retirer, mais Mohammed-Bey lui fit dire de rester encore quelque temps. Comprenant qu'il était prisonnier, Ahmed es Sehili écrivit à Ismaïl, qui se trouvait alors à Tripoli, l'engageant à venir s'installer dans le djebel Ousselat.

Cependant, Mohammed-Bey se plaignait de lourdeurs de ventre; ayant pris une purgation, il fut obligé de s'aliter avec une forte fièvre; Bachicha ordonna un lavement, ce qui n'empêcha pas la fièvre d'augmenter; alors le bey autorisa Ahmed es Sehili à rentrer chez lui, fit lever le camp et partit dans sa voiture. Le mal ne faisant que croître et le malade étant sujet à de fréquentes syncopes, on le plaça sur son lit, et la marche fut suspendue une journée entière pour qu'il pût reprendre quelques forces. La fièvre augmentait toujours; on le mit en voiture, et la marche reprit sans aucune interruption. Quand on arriva au Bardo, Mohammed-Bey avait entièrement perdu connaissance.

En voyant son frère dans cet état, l'émir Ali faillit perdre la raison; il le fit placer dans une maison de plaisance, où affluèrent les gens qui avaient des connaissances en médecine, chacun proposant son remède. Bientôt, on perdit tout espoir; dévoré d'anxiété, Ali-Bey se

tenait presque constamment au chevet de son frère et ne rentrait dans sa maison que pour tâcher de calmer sa famille, qui s'était fait couper les cheveux, avait déchiré ses vêtements et s'égratignait le visage. La famille de leur oncle maternel Ghazzali se montrait particulièrement affectée de la maladie du bey; quant à sa femme, elle était tellement affolée qu'on dut l'empêcher de sortir en public pour aller le voir. Celui-ci perdait à tout moment connaissance; quand il reprenait ses sens, le médecin lui donnait une potion qui lui procurait un moment de repos. Dix jours environ se passèrent dans ces alternatives. Quand sa fin fut proche, Mohammed-Bey recouvra entièrement ses esprits; il prit même un peu de nourriture et reconnut ceux qui étaient autour de lui. L'émir Ali eut un moment d'espoir; il fit tuer des moutons et des bœufs pour les pauvres et fit des distributions d'argent; déjà les amis de Mohammed-Bey commençaient à se réjouir, mais à la tombée de la nuit il expira. (1)

L'émir Ali, atterré par cette mort, fut dans l'impossibilité de prendre aucune décision; dans la ville, la nouvelle causa un sentiment de douleur général. Ensuite, on s'occupa des funérailles. Le corps fut transporté à Tunis. Tous les habitants sortirent de chez eux pour se joindre au cortège, et leur foule s'étendait le long de la route depuis le Bardo jusqu'à Sidi-Abdallah. Les Hachia portaient le brancard, suivis des hauts dignitaires de l'Etat et d'une foule nombreuse qui ne pouvait retenir ses larmes. Le convoi pénétra en ville par la porte Sidi-Ali-Ezzouaoui; Mohammed-Bey fut inhumé dans la tourba de son père. On ouvrit ensuite des sacs d'argent, dont le contenu fut distribué aux pauvres.

(1) Le consul de France écrit de Tunis, à la date du 13 février 1759 : « Mohammed-Bey est mort dans la nuit du 11 au 12 février. Quoique Sidi Ali ait été sur-le-champ déclaré son successeur, les esprits sont fort agités, et ce prince a failli être assassiné par un officier qui a simulé un compliment sur la mort de son frère..... Mohammed emporte les regrets des Tunisiens et des étrangers; sa bonté et la droiture de son caractère lui avaient mérité l'estime et l'affection de tous. Sidi Ali paraît avoir les mêmes qualités, mais une moins grande intelligence; sa faiblesse et son indécision font craindre beaucoup de lenteur dans les affaires.» *Correspondance des Beys de Tunis,* tome II, page 562.

CHAPITRE XLVIII

Révolte d'Ismaïl ben Younès. — Il est accueilli par les habitants de Djemmal. — L'armée du bey vient attaquer Djemmal, et Ismaïl s'enfuit au djebel Ousselat. — Une colonne se rend à Béja, où les soldats mettent tout au pillage. — Les révoltés du djebel Ousselat razzient les tribus voisines. — Le bey marche contre eux avec une armée, va jusqu'à Kairouan et rentre au Bardo. — Continuation des razzias. — Nouveaux pillages commis à Béja par la colonne d'été. — Une grande armée vient investir la montagne; elle est battue par les rebelles. — Pillage d'une caravane algérienne par les Oulad-Menaâ. — Les gens du Fahs repoussent une razzia des rebelles et leur font de nombreux prisonniers. — Une armée envoyée pour investir la montagne inflige une nouvelle défaite aux gens d'Ismaïl. — Ismaïl quitte le djebel Ousselat et se réfugie à Tébessa.

Nous avons raconté au début de cet ouvrage comment le bey Hassine avait envoyé le cheikh Abd el Ali aux habitants du djebel Ousselat, avec mission de conclure la paix avec eux et de se faire livrer son neveu. Ces propositions ayant été repoussées, le cheikh dut se retirer; mais, en partant, il prononça contre eux des imprécations et leur prédit que celui qui tirerait vengeance d'eux serait Ali. Sa prédiction s'étant répandue, on crut que le vengeur serait Ali-Pacha qui, après s'être emparé du pouvoir, ferait disperser les gens du pays, et il fut bientôt en exécration. En réalité, c'est son cousin qui, par la suite, les dispersa sans même avoir à combattre.

Lorsque Mohammed-Bey, qui avait été investi du pouvoir à la mort de son père, mourut à son tour, au mois de djoumadi 1172, il eut pour successeur son frère Ali, dont l'autorité fut reconnue sans difficulté par l'armée et le peuple. Ali prodigua les aumônes et multiplia ses bienfaits, puis songea à organiser son royaume. Il siégea pour administrer la justice, qu'il rendit avec une scrupuleuse exactitude, renvoyant à l'examen du Charaâ la plupart de ses jugements. Il était d'ailleurs préparé à ces fonctions par sa connaissance approfondie du droit, et, pendant les cinq heures qu'il siégeait, il ne montrait jamais la moindre impatience, si longue que fût l'exposition du plaideur, et que celui-ci fût Arabe ou Turc; peu de souverains ont eu autant de patience.

Nous avons dit précédemment que les habitants de Djemmal s'étaient trouvés en butte aux vexations de feu Mohammed-Bey, qui avait réquisitionné leurs chameaux pour transporter la chaux, en sorte qu'ils avaient conçu contre lui des sentiments très hostiles. Ils

envoyèrent quelques-uns d'entre eux à Ismaïl, fils de Younès, qui tout d'abord hésita à accepter leurs propositions; sur ces entrefaites, il reçut la lettre d'Ahmed es Sehili, et, pendant qu'il cherchait à bien en pénétrer le sens, il apprit la mort de Mohammed-Bey. Il se dit alors que l'occasion était favorable pour lui, car le royaume de Tunis n'avait plus qu'un seul maître et il n'avait pas d'autre compétiteur à craindre dans ce pays qui avait appartenu à son père et à son aïeul; il se crut assuré de reconquérir le trône avec l'appui des gens du djebel Ousselat, de Djemmal et des autres villes qui lui étaient favorables, et il s'apprêta à entrer en campagne.

Il quitta Tripoli avec une suite peu nombreuse et pénétra dans l'Arad. L'émir Ali-Bey, informé de son départ et renseigné chaque jour sur sa marche, ne s'en inquiéta pas et n'envoya personne contre lui. Ismaïl se présenta dans ces conditions devant la ville de Sfax, au commencement de l'été; personne ne se porta à sa rencontre, mais au contraire il paraît qu'on ferma les portes devant lui et que les gens lui dirent, du haut des remparts : « Nous ne voulons ni nous soumettre à vous ni vous combattre; continuez votre chemin; si vous êtes vainqueur, nous serons à vous; mais soyez bien persuadé que ces Arabes qui vous accompagnent ne vous seront d'aucun secours. » Ismaïl leur répondit : « Donnez-moi seulement l'alfa et je ne vous inquiéterai pas, car je vous compte parmi mes amis. » Il abandonna ensuite Sfax, toujours accompagné d'une troupe d'insurgés, et chaque fois qu'il passait près d'une tribu sa suite se grossissait des cavaliers et des piétons qui croyaient au succès de son entreprise. Il arriva ainsi près de Djemmal, dont tous les habitants se portèrent à sa rencontre en lui souhaitant la bienvenue, et le firent entrer dans la ville en l'assurant qu'ils étaient décidés à combattre pour lui jusqu'à la mort.[1]

L'émir Ali apprit l'arrivée d'Ismaïl à Djemmal et ne parut pas s'en inquiéter. Quelques-uns de ses amis lui conseillèrent d'envoyer contre lui un homme de confiance, avec des askers et des zouaouas, pour l'arrêter dans sa marche et l'obliger à rebrousser chemin de peur d'être pris. Le prince donna ordre à El Hadj Ali el Aouadi, un de ses serviteurs de confiance, de s'équiper et de partir avec un corps de zouaouas. El Hadj Ali se mit en route et campa près de la ville de

(1) Le consul de France écrit, à la date du 28 juin 1759 : « Le fils aîné de Sidi Younès, que les Algériens avaient retiré des prisons de Tunis en 1756 pour le conduire à Tripoli, est parvenu à s'évader avec une suite de dix ou douze personnes et s'est mis à la tête de plusieurs tribus d'Arabes qui lui sont dévouées. Bien qu'il paraisse impossible que ce jeune prince, âgé de dix-huit ans, sans expérience et sans argent, puisse opérer une révolution, le Bey rassemble ses troupes pour l'empêcher de gagner la montagne des Osselètes, où les habitants pourraient lui ménager une retraite inaccessible. Il dépêche en même temps plusieurs courriers à Alger, afin d'engager le Divan à faire resserrer plus étroitement Sidi Younès à Constantine, où il est retenu. » *Correspondance des Beys de Tunis*, tome II, p. 565.

Djemmal. Ismaïl sortit contre lui avec ses cavaliers et se jeta sur ses soldats, qui ne se laissèrent pas entamer et repoussèrent les assaillants à coups de fusil. La défaite d'Ismaïl paraissait assurée, mais El Hadj Ali, jugeant sa propre situation comme très périlleuse, se montra disposé à battre en retraite; quelques-uns de ses officiers les plus expérimentés l'engagèrent alors à envoyer chercher du canon à Sousse pour repousser plus sûrement toutes les attaques des gens de Djemmal.

L'émir Ali apprit bientôt qu'El Hadj Ali était comme assiégé dans son camp. Il commanda aussitôt d'équiper une troupe d'askers, qui vinrent se ranger dans les tentes préparées à cet effet. Les soldats pensaient que le prince lui-même allait se mettre à leur tête, mais il donna l'ordre aux oudjaks des spahis de s'apprêter à marcher sous la conduite de leurs kahias, et lorsque toutes les troupes furent réunies, il en donna le commandement à Bou Taghane, son khalifat à Dar-el-Pacha. Les gens se dirent entre eux que le prince n'aimait pas s'exposer aux dangers, mais lorsque ces propos parvinrent à ses oreilles, il se contenta de répondre : « Si je possède le royaume de l'Ifrikia, c'est à la chance que je le dois et non pas à l'armée; si je ne devais m'appuyer que sur les combattants de ce pays, je ne passerais pas une nuit au Bardo. Ce que je connais de ces soldats diminue pour moi la valeur du royaume, car je n'ai pas trouvé, même chez mes parents et ceux de mon sang, un ami qui tienne ses promesses, et l'on eût dit que tous étaient d'accord pour trahir; dès qu'un nouveau bey se présente, ils accourent vers lui en foule. Abandonnons nos affaires à Dieu, car c'est lui seul qui pourra nous donner la victoire sur nos ennemis. »

Au lever du jour, les soldats sortirent de leurs tentes et se rangèrent comme de coutume pour recevoir leur chef. L'émir Ali sortit de son palais accompagné de ses hambas, entra au milieu des troupes, les salua et leur dit : « Koulouglis et Turcs, vous êtes tous de ma famille; voici mon khalifat que je vous confie; il vous commandera et marchera au milieu de vous, couvert par les drapeaux; il est votre égal, mais vous n'oublierez pas que toute armée a besoin d'un chef. » Comme la fortune lui était favorable, personne ne fit d'objection et tous obéirent.

L'armée partit brûlant les étapes, arriva rapidement à Mesaken et établit son camp entre cette ville et Djemmal. Ismaïl sortit avec ses cavaliers et ses fantassins, précédés par les tambours, et offrit le combat. La troupe des zouaouas s'était établie auprès de celle des askers turcs. Si Dieu avait voulu donner le royaume de Tunis à Ismaïl, il lui aurait inspiré l'idée de se jeter seul au milieu des askers turcs en demandant leur protection et de pénétrer sous la tente de l'agha, qui se serait trouvé obligé de combattre contre une partie de ses troupes

ou de s'enfuir; une fois maître de l'outak de l'agha, Ismaïl aurait vu se ranger autour de lui tous les askers, dont l'exemple n'aurait pas tardé à être imité par tout le reste de l'armée; il ne serait plus resté un seul partisan à l'émir Ali, qui aurait été réduit à s'enfuir par terre ou sur un navire. Mais Dieu ne le voulut pas. Ismaïl crut pouvoir compter sur les sujets, et il s'appuya sur les gens de Djemmal pour combattre les askers.

On se battit à coups de fusil et il y eut de nombreux morts des deux côtés. Il y avait dans l'armée du bey un officier nommé Ben Souki, qui avait servi sous Mohammed-Bey fils du pacha et désirait se distinguer sous Ali-Bey. Il se précipita sur le rempart de terre qui entourait Djemmal avec une troupe de cavaliers appuyés par un canon; en arrivant près du rempart, il voulut mettre son canon en batterie, mais une balle l'étendit raide mort. Ses compagnons le relevèrent, mirent son corps dans une caisse et le rapportèrent au camp.

Or, les pertes qu'éprouvent les soldats turcs les rendent encore plus fougueux. Le lendemain, ils sortirent avec tous leurs aghas et se portèrent à gauche de Djemmal; les zouaouas sortirent également sous la conduite d'El Hadj Ali. Les deux troupes furent aussitôt entourées d'une nuée de cavaliers, mais elles n'en continuèrent pas moins à avancer, et leurs balles se mirent à siffler aux oreilles de ceux qui étaient restés abrités derrière le fossé. Les gens de Djemmal, décimés par ce feu terrible, se portèrent en arrière. Les askers s'établirent alors contre le rempart, qui leur servit d'abri, et l'un d'eux proposa de transporter les tentes en cet endroit; Bou Taghane s'y opposa en disant que l'endroit était mal choisi, mais le Turc qui avait fait la proposition se mit à l'injurier, et Bou Taghane garda le silence; on apporta les tentes en cet endroit, on y forma le camp, et tous ceux qui voulaient se mettre à l'abri s'y transportèrent. On plaça en avant les canons, qui tiraient sans relâche contre les gens qui se trouvaient devant le fossé et qui ne tardèrent pas à s'enfuir en désordre. La partie du retranchement qui servait encore d'abri aux gens d'Ismaïl fut démolie et jetée à terre. Un koulougli des Oulad-Kader, qui comptait parmi les meilleurs soldats de l'armée, fut pris sous les ruines de ce retranchement, et l'on dit qu'il fut tué, pendant qu'il était sous l'éboulement, par un boulet tiré par ses compagnons. Après la mort de cet homme et à la tombée de la nuit, on fit cesser le combat en battant du tambour.

Ismaïl monta aussitôt à cheval avec les plus courageux de ses cavaliers et partit dans la direction du sud, où personne ne lui barrait la route, se dirigeant vers le djebel Ousselat.(1) Les gens de Djemmal,

(1) Le consul de France écrit, à la date du 9 août 1759 : « Le parti de Sidi Ismaël, fils de Sidi Younès, s'est fortifié à tel point que ce prince s'est avancé jusqu'à trois journées de Tunis et s'est retranché dans un village. Le bey a été obligé d'employer contre lui toutes ses

le voyant fuir, réunirent tout ce qu'ils purent emporter et partirent aussi pour le sud, ne laissant dans la ville que les infirmes, avec les chevaux, les ânes et tous les troupeaux. Le village resta ainsi vide toute la nuit, mais les askers et les zouaouas l'ignoraient. On dit qu'à l'approche du jour une femme monta sur le bord du fossé pour annoncer que le village était vide; elle fut entendue par les factionnaires qui veillaient et qui la traitèrent tout d'abord de menteuse, mais elle leur fit remarquer que l'on entendait au loin les fuyards qui essayaient de se rallier en battant du tambour, et l'on se précipita dans la ville, que l'on trouva en effet déserte. Cela se passait à la pointe du jour. Les soldats tunisiens ne s'arrêtent plus quand ils ont commencé à fuir, et lorsqu'ils sont vainqueurs ils se livrent aux pires excès : la ville fut mise au pillage; tous les hommes furent tués, y compris les infirmes et les vieillards, et il n'échappa que ceux qui réussirent à se cacher; les femmes et les jeunes filles cherchèrent un refuge dans les mosquées et les zaouïas, mais les soldats les y poursuivirent et les dépouillèrent. La ville fut saccagée; on mit le feu aux toits pour pénétrer dans les maisons, et l'on brûla les oliviers des environs; les plus jolies femmes furent violées. Les gens de Djemmal étaient riches; ils se servaient beaucoup de leurs ânes pour les transports et faisaient le commerce de l'huile.

J'ai eu entre les mains un ouvrage acheté par un jurisconsulte de Béja à un homme de passage qui cherchait à le vendre; j'empruntai cet ouvrage et je vis à la fin quelques vers d'un auteur qui prétendait connaître l'avenir d'après des révélations qu'il attribuait à Sidi Ahmed ben Bou Baker; ce dernier personnage, célèbre dans la Dakhlet-el-Maâouïne,[1] était sujet à des extases pendant lesquelles il pronon-

troupes, qui sont parvenues, non sans peine, à s'emparer de ce village, qu'elles ont rasé; le jeune prince leur a échappé et s'est retiré dans les montagnes des Osselètes. » *Correspondance des Beys de Tunis*, tome II, p. 566.

(1) Les Maâouïne sont une fraction de tribu arabe descendant de la tribu de Koraïch, à laquelle appartenait le prophète Mohammed; leur origine chérifienne s'appuie sur une généalogie considérée comme authentique. Avant de venir en Tunisie, ils habitaient la ville d'Azamour, dans le Maroc. Vers le milieu du huitième siècle de l'hégire (commencement du XVIe siècle), sous la conduite d'un saint personnage de la tribu que les uns disent être Sidi Daoud et les autres Sidi Ghirmane, ils quittèrent le Maroc et vinrent s'installer dans la presqu'île du cap Bon, à l'endroit qu'ils occupent encore aujourd'hui et où se trouve le tombeau du personnage qui les guida jusque-là. Ils firent souche dans le pays. Parmi les descendants des premiers immigrants on peut citer d'une façon particulière Sidi Mouaouïa ech Chérif, dont la zaouïa est célèbre; on y enseigne le Coran et l'on y donne à manger à un grand nombre de pauvres.

Leur vrai nom est non pas *Maâouïne*, mais *Mouâouïnine*, du verbe *aâna*, qui signifie « aider. » On les appela ainsi parce que, sous les Hafsides, ils prêtaient leur aide au gouvernement en assurant la garde des côtes non fortifiées, de façon à empêcher les débarquements des chrétiens. Tous les gens qui partaient pour le pèlerinage de La Mecque s'embarquaient sur les points que surveillaient les Maâouïne. C'est à cette occasion qu'on leur accorda d'importants privilèges, et notamment l'exemption de tout impôt. Ils furent toujours bien considérés par les souverains de Tunis, qui les avaient en grande faveur.

çait des paroles en prose rimée dévoilant les secrets du temps. Il y était dit entre autres choses qu'Ismaïl viendrait du sud, que le cheikh du faubourg viendrait de Tunis à sa rencontre, qu'en définitive Ismaïl s'emparerait du royaume, qu'il entrerait au Bardo et qu'Ali-Bey s'enfuirait; le tout était exposé en une dizaine de vers rédigés en dehors des règles de la prosodie, dont les uns étaient trop courts et les autres trop longs. J'écrivis en marge que c'étaient là des racontars ridicules et qu'il était impossible d'attribuer ces mensonges au cheikh Sidi Ahmed, parce qu'il appartenait à une famille vénérable et que son père et son aïeul étaient de saints personnages. Je crois que l'on avait répandu des prédictions comme celle que j'ai vue et d'autres du même genre parmi les habitants de Djemmal, qui sont des gens grossiers et peu intelligents; ils l'ont montré en laissant les gens les moins recommandables parmi eux se porter au-devant d'Ismaïl et faire alliance avec lui; c'est leur ignorance qui les poussa à faire ce qui était visiblement contraire à leurs intérêts.

Il y avait à Djemmal deux frères dont l'un paraissait se donner à la vie ascétique; ce dernier demanda un jour à son frère s'il avait des fèves, et comme l'autre demandait ce qu'il voulait en faire, il lui répondit : « C'est pour planter au milieu de la ville, qui est déserte. » N'est-il pas surprenant de voir que les habitants, au lieu de tenir compte de ces paroles, aient préféré prendre en considération de soi-disant prédictions qui n'avaient aucune origine sérieuse! Il y avait aussi, paraît-il, une sainte femme qui, lorsqu'elle se trouvait en extase, disait à haute voix aux habitants de Djemmal ce qui allait leur arriver; ses prédictions étaient connues de tout le monde en ville. Lorsque Djemmal fut prise, cette femme y resta et personne ne songea à lui faire de mal; on en parla à Bou Taghane, qui la fit monter sur un âne et la fit accompagner jusqu'à Sousse par des femmes de notables.

Quand Bou Taghane apprit qu'Ismaïl avait abandonné la ville dont il avait causé la ruine, il mit à sa poursuite des cavaliers pour savoir dans quelle direction il s'était retiré; ces cavaliers revinrent avec la nouvelle qu'Ismaïl s'était retiré au djebel Ousselat, dont les habitants avaient embrassé sa cause. Bou Taghane écrivit une lettre à l'émir Ali pour l'informer de ce qui s'était passé; mais le prince ne parut pas se soucier d'Ismaïl et ne consulta même pas ses amis; il se contenta d'envoyer des gratifications aux soldats et d'ordonner à Bou Taghane de diviser le corps de soldats turcs en deux troupes, dont l'une devait aller à Béja, qui se trouva ainsi exposée aux mêmes calamités que Djemmal; l'autre troupe reçut l'ordre d'aller à Siliana.

Le Prophète a dit : « Ma nation ne se réunit pas pour commettre une injustice »; cependant on pouvait voir alors autour de Béja le camp composé de tentes de vingt-cinq hommes, qui tous passaient

leur temps à piller le bien des pauvres gens et à enlever les raisins, concombres, melons, figues de Barbarie, courges, oignons, ail, aubergines, en un mot tout ce qui se trouvait dans les jardins potagers. Ils transportaient ces légumes sous leurs tentes et les mangeaient sans que personne, même parmi les plus âgés et les plus intelligents d'entre eux, songeât à leur faire la moindre observation ; au contraire, quand ils arrivaient sous leurs tentes avec ce butin, ils se félicitaient mutuellement. Dix askers se réunissaient pour aller piller le jardin d'un pauvre homme qui n'avait pas d'autres ressources que les produits de ce jardin pour se nourrir ainsi que sa famille; ils pénétraient dans ce jardin en présence du propriétaire, qui ne pouvait que les regarder en tenant son menton dans sa main; s'il les suppliait, au nom du Prophète, de ne pas le dépouiller, ils le frappaient à coups de bâton jusqu'à ce qu'il se tût ou s'en allât.

C'est au commencement de l'année 1173 (1) que cette armée arriva à Béja. Elle campa à l'est du Bardo. Dans la pensée de l'émir Ali, elle devait encaisser les impôts et entrer à cet effet dans le djebel Amdoun; mais l'armée ne quitta pas son campement et les Amdoun ne payèrent pas leurs contributions d'été. Quelques jours après l'arrivée des troupes, vint une lettre du prince adressée au commandant, qui était un simple mamelouk sans aucune autorité personnelle; conformément aux ordres du prince, il envoya chercher les gens du djebel Amdoun et leur dit que s'ils ne s'acquittaient pas, l'armée allait monter chez eux; on lui paya la khedma (2) et on lui demanda de patienter encore trois jours, ce à quoi il consentit. Pendant ce temps, quelques-uns d'entre eux allèrent trouver Ali-Bey et lui dirent : « Nous sommes les cheikhs des Amdoun et nous sommes en train d'encaisser les redevances d'été. Votre mamelouk nous annonce que l'armée va monter chez nous; quand elle arrivera à notre montagne, tous les gens s'enfuiront et nous ne trouverons plus personne pour nous payer les redevances. » Le prince se laissa prendre à ces paroles et donna des ordres au mamelouk pour que l'armée ne s'éloignât pas de Béja; le mamelouk, de son côté, ne fit aucune observation en recevant ces ordres.

Le séjour de l'armée se prolongeant, les askers n'eurent plus d'argent et se rabattirent sur le jardin du bordj El-Bey, dont ils portèrent les fruits au marché pour les vendre. L'oukil du Bardo de Béja écrivit une lettre à l'émir Ali pour lui signaler les dégâts causés par les Turcs dans la propriété, où ils ne laissaient rien. En recevant ces renseignements, le prince écrivit à l'agha du camp pour lui recommander de faire cesser ces abus. L'agha réunit en conseil les aghas

(1) L'année 1173 de l'hégire a commencé le 25 août 1759.
(2) Frais de déplacement perçus à son profit par le cavalier chargé d'une mission.

des askers, qui lui dirent : « Nous n'avons vu personne qui ait pris le bien d'autrui, mais les soldats se plaignent qu'après avoir pris de vive force la ville de Djemmal, on les laisse ici sans argent, et c'est pour cela qu'ils prennent ce qu'ils trouvent. Si Dieu avait voulu du bien aux gens de Béja, il aurait pu leur éviter le séjour de cette troupe. Nous autres aghas nous commençons également à trouver le temps long, car nous n'avons encaissé ni medjba, ni redevances d'été, et l'on ne parle pas du retour. » Quand les soldats apprirent ce qui s'était passé, ils recommencèrent à piller de plus belle, enlevant le bien des faibles et le portant au marché, où ils le vendaient sous les yeux des propriétaires impuissants.

Le prince apprit que les déprédations continuaient, et en même temps il reçut une lettre de son mamelouk lui rendant compte de la réunion des aghas, qui avaient déclaré qu'ils ne voulaient causer aucun dommage aux habitants. Pour savoir à quoi s'en tenir, il ordonna au bach-kateb de se rendre à Béja pour faire une enquête sur place. Le bach-kateb monta en voiture et se rendit au Bardo, où il donna une raison quelconque pour expliquer son arrivée. Il constata que les Turcs s'enivraient dans le palais et les en fit sortir ; il se rendit compte également des malheurs qui accablaient les gens de Béja. Il remonta ensuite dans sa voiture et revint auprès de l'émir, à qui il raconta toute la vérité.

Le lecteur se demandera peut-être pourquoi je me suis attardé à raconter tous ces détails, que j'aurais pu laisser de côté sans inconvénients. C'est que j'ai été moi-même la première victime des malfaiteurs et des pillards. Je possédais à Béja un jardin complanté en vigne, figuiers et cactus dont les produits étaient nos seuls moyens d'existence pour moi et ma famille ; quand le séjour des askers à Béja commença à se prolonger, ils se mirent à entrer dans ce jardin sans se préoccuper de ma présence, et ils prenaient chaque jour des raisins qu'ils allaient vendre au marché ; lorsqu'ils n'avaient pas trouvé d'acheteurs, ils pressaient ces raisins et en buvaient le jus après l'avoir fait fermenter ; ils enlevèrent également les figues ordinaires et les figues de Barbarie pour les vendre au marché, et ne laissèrent rien après eux. Nous étions accablés de chagrin, parce que le séjour des soldats nous occasionnait tous les ans les mêmes pertes ; ils prenaient l'habitude de nous piller. Les habitants des autres villes vivaient tranquilles pendant ce temps et jouissaient de ce qu'ils avaient, mais les gens de Béja étaient moins favorisés que les autres et plus méprisés que les Juifs. Ibn el Ouardi a dit : « Votre attachement pour le pays natal est en réalité de la paresse ; déplacez-vous, et vous trouverez ailleurs des gens qui remplaceront auprès de vous vos parents. » Si Ibn el Ouardi avait eu une famille à transporter, il n'aurait pas écrit ces vers ; celui qui a des bagages encombrants et

une nombreuse famille ne peut pas se déplacer; et où irait-il, lorsqu'il n'a pas de ressources? Je souhaite que le prince actuellement régnant fasse disparaître ces calamités, comme l'avait fait son père Hassine ben Ali. Lorsque l'armée vint camper à Béja, elle trouva le pays tout verdoyant, et elle le laissa complètement dénudé après son départ.

Nous avons dit qu'Ismaïl ben Younès, en quittant Djemmal, s'était dirigé vers le djebel Ousselat, où il avait pénétré avec ses cavaliers. Les jeunes gens sans expérience se réunirent autour de lui; les plus sages d'entre eux se turent, laissant la parole aux gens tarés et sans moralité. L'émir Ali, ayant appris l'arrivée d'Ismaïl dans la montagne, fit rédiger pour les habitants une lettre où il leur rappelait que lorsqu'il était allé chez eux, y avait séjourné et avait partagé leur nourriture, ils avaient fait un pacte avec lui et s'étaient engagés sous serment à ne plus se révolter; en terminant, il leur promettait de l'argent s'ils abandonnaient la cause du rebelle. Il confia cette lettre au bach-kateb, qui se rendit d'abord dans sa ville natale, passa la nuit avec ses parents et partit le lendemain pour le djebel Ousselat avec quelques cavaliers. On raconte qu'en arrivant à Djelloula il reçut la visite de quelqu'un qui lui conseilla de retourner sur ses pas et lui dit que les montagnards étaient décidés à se révolter et qu'il était inutile qu'il exposât davantage sa vie. Il écouta ces conseils et revint à Kairouan, d'où il envoya prévenir le prince que le djebel Ousselat était décidément en insurrection.

En recevant cette nouvelle, Ali-Bey ne parut pas ému et ne poussa aucun soupir; il envoya au bach-kateb l'ordre de rentrer et ne s'inquiéta plus de ce qui se passait dans la montagne. Il ne fit part de ses intentions à personne; ses intimes pensaient qu'il allait les consulter sur ce qu'il convenait de faire, comme l'avait fait son père Hassine ben Ali, mais il comprit leurs intentions et se contenta de dire: « Je ne suis pas ce qu'ils pensent. »[1]

C'est en 1173 qu'Ismaïl entra dans la montagne; il commença par gagner les principaux personnages en leur faisant toutes sortes de promesses; les plus jeunes finirent par convaincre les plus âgés, firent taire les gens sages et de bon conseil, et tous proclamèrent la révolte. Ismaïl, voyant qu'il pouvait compter sur eux, les engagea à diriger des expéditions contre leurs voisins pour s'enrichir par le pillage. Ils décidèrent d'opérer d'abord contre un campement des Djelass où y il avait des troupeaux à enlever; ils descendirent à l'im-

(1) Le calme du bey pendant toute cette guerre surprend tous ceux qui l'entourent. Le consul de France a souvent l'occasion de témoigner son étonnement à ce sujet. En mars 1861, il écrit: « Le bey est d'une faiblesse et d'une mollesse déplorables. » En octobre suivant, il signale les ravages exercés par les gens d'Ismaïl jusqu'à sept ou huit lieues de Tunis, et ajoute: « La conduite et la tranquillité du bey à ce sujet sont si singulières qu'on ne peut les expliquer. » *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, p. 574-580.

proviste avec Ismaïl, arrivèrent au campement et enlevèrent les troupeaux; les Djelass sortirent en armes; il y eut un engagement, mais les montagnards avaient l'avantage du nombre; ils tuèrent plusieurs gens des Djelass, et les autres s'enfuirent vers le gros de la tribu; Ismaïl et ses cavaliers poussèrent les troupeaux dans la montagne, où ils se les partagèrent. Les cheikhs des Djelass se rendirent auprès de l'émir Ali et l'informèrent de cet acte de brigandage; il leur promit d'intervenir, les engagea à prendre patience, leur donna des fusils et de la poudre, et ils rentrèrent chez eux.

Les jeunes gens convinrent avec Ismaïl d'aller tenter une expédition analogue à La Kesra; ils s'y rendirent en effet, tuèrent quelques-uns des habitants et dépouillèrent les autres, qui se trouvèrent dans la situation la plus précaire. Les gens de La Kesra vinrent alors implorer Ismaïl et le caïd Ahmed es Sehili, auxquels ils offrirent quelques-uns de leurs objets les plus précieux; Ismaïl leur accorda l'amane et les montagnards cessèrent de les inquiéter. Ismaïl exigea d'eux des garanties et ils lui laissèrent comme otages leurs cheikhs, qu'ils conduisirent dans la montagne. Ces gens se rendirent ensuite auprès d'Ali-Bey et l'informèrent de ce qui leur était arrivé; le prince désigna des zouaouas pour se rendre à La Kesra afin d'aider les habitants du village à se défendre en cas d'attaque. Les zouaouas s'équipèrent à leurs frais et allèrent s'installer à La Kesra. Ismaïl, ayant appris ces faits, menaça les habitants de faire tuer leurs cheikhs laissés chez lui comme otages, mais ils lui répondirent: «Vous pouvez en faire ce que vous voudrez.»

Ismaïl, voyant que sa situation s'était fortifiée dans la montagne et qu'il pouvait compter sur le concours d'Ahmed es Sehili, lui demanda sa fille en mariage. Ahmed y consentit et la jeune femme entra dans la maison d'Ismaïl, qui conclut un pacte d'alliance avec le caïd son père.

De jeunes Ousselatia vinrent trouver Ismaïl et lui firent part de leur désir d'aller razzier un campement des Djelass; il approuva leur projet et monta à cheval, suivi de ses cavaliers et de ses piétons; ils arrivèrent le matin sur le lieu du campement, tuèrent quelques personnes et conduisirent dans la montagne les troupeaux, qu'ils se partagèrent.

A la suite de ces événements, la renommée d'Ismaïl ne tarda pas à se répandre dans la Régence; il reçut des vêtements, des selles et des cadeaux de toutes sortes de la part des anciens amis de son père, qui lui conseillèrent d'aller attaquer le Bardo, où Ali-Bey, devenu tout à fait impopulaire, se trouvait enfermé comme dans une prison.(1)

(1) M. de Sulauze écrivait plus tard, à la date du 7 avril 1760: « Sidi Ismaël entretenait des correspondances secrètes avec plusieurs officiers du Bardo et quelques Juifs; on est parvenu

Ismaïl s'empressa de montrer ces cadeaux aux habitants de la montagne et de leur faire part des propositions qu'il avait reçues des gens du Bardo et des notables de Tunis, ce qui porta à son comble l'exaltation de ses partisans.

Ces derniers résolurent de diriger une expédition contre la tribu des Oulad-Aoun; ils partirent en armes et arrivèrent le matin au campement de la tribu, qui comptait, dit-on, une centaine de tentes. On tua un grand nombre de gens et on emmena les troupeaux. Ismaïl avait juré de brûler toutes leurs tentes, parce qu'ils étaient du parti d'Ali-Bey, et il voulait les tuer tous; il n'échappa en effet que ceux qui réussirent à gagner les parties inaccessibles de leurs montagnes. Ismaïl rentra au djebel Ousselat avec les troupeaux, que l'on se partagea. Après cette expédition, il y eut une grande abondance d'animaux dans la montagne, et les Oulad-Saïd se trouvèrent enrichis par la part du butin qui leur fut attribuée; Ismaïl leur accorda en outre une solde et des rations d'orge pour leurs chevaux.

Après quelques jours de repos, les Ousselatia vinrent trouver Ismaïl et lui dirent : « Nous ne voulons plus rester dans l'inaction; montez à cheval et nous marcherons devant et derrière vous ». Ismaïl accéda à leur désir, et, suivi de sa cavalerie et de ses piétons, se dirigea vers le Bargou, dont les habitants étaient groupés dans trois villages. Les Ousselatia s'emparèrent de vive force du premier village, puis s'avancèrent jusqu'à une koubba où était enterré un saint personnage; mais arrivés là, ils furent écrasés à leur tour et obligés de battre en retraite jusque dans leurs montagnes. Les gens du Bargou informèrent Ali-Bey de ce qui s'était passé; le prince leur donna de l'argent et des fusils; ils rentrèrent ensuite chez eux et s'organisèrent pour résister à toute nouvelle attaque, en disposant des embuscades sur les points connus d'eux où il était facile d'arrêter les assaillants.

Quand le bruit des razzias d'Ismaïl se fut répandu dans toute la Régence, semant la terreur jusque dans les tribus les plus éloignées de la montagne, l'émir Ali donna enfin l'ordre de mettre sur pied une colonne d'askers pour laquelle des tentes furent dressées à la feskia et à la tête de laquelle il se fit représenter par Hassine bou Taghane. Le lendemain, il fit réunir un corps de zouaouas, dont il prit lui-même le commandement.[1] Ayant appris que les Oulad-

à les découvrir et les coupables ont été mis à mort. Le corps de la milice turque a seul résisté aux sollicitations qu'on n'avait cessé de lui faire au nom des rebelles ». *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, p. 569.

(1) De M. de Sulauze, à la date du 28 novembre 1759 : « Le bey a été obligé d'aller en personne, à la tête d'un corps considérable, rejoindre l'armée qu'il avait opposée à son concurrent, et, quoique ses troupes lui aient promis fidélité, on craint qu'il ne puisse détruire les forces d'un ennemi que la peur rend plus redoutable qu'il ne l'est effectivement. » *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, p. 567.

Ayar avaient fait, avec d'autres goums, leur soumission à Ismaïl, il marcha contre cette tribu; les villages dans lesquels habitaient les Oulad-Ayar furent entourés et pris de vive force, et on les dépouilla entièrement. On rapporte que ces gens supplièrent le prince de recevoir l'expression de leur repentir et qu'il donna tout d'abord l'ordre de ne pas les piller; mais ses compagnons lui firent observer que s'il ne tirait pas d'eux une vengeance exemplaire, toutes les tribus se soumettraient à Ismaïl. Il garda quelque temps le silence, puis ordonna de faire manger leurs récoltes. Cette année-là, la récolte était particulièrement abondante, et le pays était si fertile que lorsqu'on coupait les céréales au printemps, elles ne tardaient pas à repousser avec plus de force. Les goums qui accompagnaient le prince ne purent arriver à détruire la totalité de la récolte. Les Oulad-Ayar, ne possédant plus rien, quittèrent leurs habitations pieds nus avec leurs femmes et leurs enfants et se dirigèrent vers les régions de Teboursouk et de Béja. Beaucoup vinrent à Béja, où ils arrivèrent dans le plus profond dénûment. L'émir Ali laissa les Mekhaznis et les Hanencha occupés à manger la récolte des Oulad-Ayar, fit le tour du djebel Ousselat par le sud et entra à Kairouan, où il séjourna pendant quelques jours; après quoi il rentra sain et sauf au Bardo.

Après le départ des troupes, les Ousselatia sortirent de nouveau, sous la conduite d'Ismaïl, et soumirent la tribu des Arabes Madjour qu'ils obligèrent à les suivre dans la montagne. Ismaïl établit un campement composé d'environ trois cents tentes en coton et en poil de chèvre, où il installa ses hommes et ses chevaux ; il organisa également un marché. Les céréales étant devenues rares et chères, ceux qui n'avaient pas de grandes ressources souffrirent de la faim et durent vendre tout ce qu'ils possédaient pour pouvoir vivre; quand il ne leur restait plus rien, ils quittaient secrètement le pays, accompagnés de leur famille, et se rendaient à Kairouan. Le sel surtout atteignit un très haut prix parce qu'il n'y en avait pas dans la montagne et que la saline la plus voisine se trouvait près de Kairouan, dont ils ne pouvaient s'approcher.

Ismaïl razzia encore un campement des Djelass, où il tua un grand nombre de gens et mit la main sur un important troupeau qui fut conduit dans la montagne et que ses soldats se partagèrent. Il apprit ensuite par ses espions que les troupeaux de Kairouan et des Djelass pâturaient à quelque distance au nord de la ville; il alla razzier ces troupeaux. Les habitants de Kairouan se mirent à la poursuite des ravisseurs, mais ne purent les atteindre. A partir de ce moment, les caravanes n'osèrent plus sortir de Kairouan, à moins d'être accompagnées de quatre ou cinq cents personnes en armes; elles s'écartaient de la route habituelle et, au sortir de Kairouan, prenaient la route de Sousse, revenaient sur Hergla, qui est près du bord de la

mer, puis reprenaient la route d'Hammamet et se dirigeaient de là vers Tunis. Les Oulad-Saïd informèrent les gens de leur tribu qui se trouvaient avec Ismaïl de l'itinéraire suivi par les caravanes. Ismaïl donna l'ordre au fils de Djeder el Hamrouni d'aller avec les Oulad-Saïd réfugiés dans la montagne pour attendre la caravane sur le territoire de cette dernière tribu et l'enlever. Le fils de Djeder partit et se cacha chez les Oulad-Saïd; ayant appris que la caravane était sortie de Kairouan, il alla avec ses gens l'attendre près de la mer, à l'endroit appelé El-Djerbia. Quand la caravane passa en cet endroit, elle fut enlevée et conduite dans la montagne; on dit qu'il y avait pour 40.000 piastres de marchandises, que les auteurs de ce coup de main se partagèrent.

Quelques individus échappés à l'enlèvement de la caravane allèrent exposer leur situation à Ali-Bey, qui fit venir les tribus de cette région, leur donna des armes et des provisions et les exempta des contributions. En même temps il mit sur pieds une colonne d'askers et de spahis, dont il confia le commandement à Bou Taghane; ces troupes se rendirent au pied du djebel Ousselat et établirent leur campement à Siliana pour protéger cette région contre les incursions d'Ismaïl; les hambas turcs s'y rendirent également avec leur kahia. Quand cette troupe eut terminé son temps, le prince en leva une autre qui vint la remplacer. (1)

Le moment étant arrivé de mettre en route la colonne d'été, l'émir Ali envoya à Hassine bou Taghane l'ordre de se rendre à Béja. Bou Taghane partit, s'avança jusqu'au nord de cette ville et campa à l'endroit appelé Er-Remila, près de Zaouïet-Medien; l'armée se trouvait ainsi entre le djebel Amdoun et la ville, dont elle était distante de dix à douze milles. Bou Taghane avait choisi cet emplacement pour être à portée des montagnards, dont il avait mission d'encaisser les impôts. Il envoya dire aux cheikhs des Amdoun qu'ils devaient venir verser leurs contributions, et que s'ils tardaient il irait les chercher dans leurs montagnes, où il les mettrait à mort. Ils ne lui donnèrent satisfaction qu'en paroles, et l'armée resta quelque temps à ce campement, enlevant les provisions des malheureux habitants, leurs poules et leurs agneaux, et mettant tout au pillage. Les soldats mettaient des bâts sur les chevaux, les chargeaient de zembils et se dirigeaient ainsi vers l'infortunée ville de Béja; ils entraient dans les jardins et les mettaient au pillage sous les yeux des propriétaires; ils prenaient

(1) De M. de Sulauze, à la date du 3 février 1760 : « Les Maures n'étant soumis qu'à un service de six mois en campagne, le bey a été obligé de ramener son armée pour en former une nouvelle qui pût se mettre en marche aux approches de la récolte, afin d'empêcher les rebelles de faire provision de grains. Il a confié la garde de la montagne à des tribus arabes qui lui sont soumises, mais dont on suspecte la fidélité. » *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II p. 567-568.

tout ce qui leur tombait sous la main, détachaient les fruits qui leur plaisaient, en remplissaient leurs zembils et retournaient au camp, où ils se réunissaient pour manger ensemble leur butin. Personne ne pouvait leur faire la moindre observation, et ceux qui essayaient de se plaindre étaient reçus à coups de bâton.

Le prince envoya enfin à Hassine bou Taghane l'ordre de partir; comme on était alors au mois d'août, que la chaleur était excessive et qu'il y avait de nombreux malades dans le camp, cet ordre fut accueilli avec joie. Bou Taghane se rendit à l'est du Bardo de Béja et séjourna pendant deux jours dans sa maison; à son arrivée il trouva le pays verdoyant, et trois jours après il le laissa entièrement nu et dévasté. Puis il revint au Bardo de Tunis; les soldats rentrèrent chez eux, touchèrent leur solde et firent leurs provisions. L'intérieur du pays n'étant plus gardé, Ismaïl recommença ses sorties, pillant tout autour de lui. On dit qu'il razzia quatre fois les Djelass.

Sur ces entrefaites arriva le commencement de l'année 1174.[1] L'émir Ali apprit que les habitants du djebel Ousselat avaient ensemencé beaucoup de méchias près de la montagne, et que s'ils arrivaient à avoir une belle récolte ils se procureraient ainsi des provisions qui leur permettraient de faire une longue résistance. Il décida alors de mettre sur pied une grande armée, dont il confia le commandement à son mamelouk Ismaïl, agha des spahis; il ordonna à son ami intime El Hadj Ali ben Abdelaziz el Aouadi de se joindre avec ses mekhaznis à l'agha Ismaïl; les Drids reçurent également l'ordre de rejoindre El Hadj Ali et d'aller camper près du djebel Ousselat, pour manger les récoltes des rebelles; les spahis turcs accompagnaient Ismaïl-Agha. L'armée, qui était très nombreuse, se mit en marche dans la direction du djebel Ousselat et campa à l'ouest de la montagne, près de Bahaïr-ech-Cheikh.

Quand Ismaïl vit arriver cette force considérable, il réunit sous sa main tous les combattants dont il pouvait disposer. Les goums qui accompagnaient l'armée du bey montaient tous les jours jusqu'aux terrains ensemencés par les Ousselatia, mais ils étaient constamment repoussés; voyant cela, El Hadj Ali donna l'ordre à Ismaïl-Agha de monter à cheval avec ses spahis, et lui-même le suivit avec les goums. Il existait entre les deux armées un passage difficile, couvert de broussailles épaisses et de rochers, et inaccessible à la cavalerie. Ismaïl ben Younès posta en cet endroit des jeunes gens armés de fusils, et lui-même se tint derrière eux; ces dispositions purent être prises sans qu'El Hadj Ali en fût informé. L'agha Ismaïl s'avança avec ses soldats, parmi lesquels se trouvait Mansour Saïs el Ousselati, qui avait fait sa soumission à l'émir Ali. On le laissa s'enfoncer dans la fôret et, lors-

(1) L'année 1714 de l'hégire a commencé le 13 août 1760.

qu'il se trouva près des hommes embusqués, ceux-ci l'accueillirent par une fusillade qui coucha à terre un bon nombre de ses hommes; les autres s'enfuirent, l'abandonnant seul dans une position si difficile qu'il ne pouvait plus avancer ni reculer; sa jument s'arrêta et les Ousselatia l'entourèrent aussitôt et le firent prisonnier. Les cavaliers d'Ismaïl ben Younès, voyant leurs adversaires en déroute, se lancèrent à la poursuite d'El Hadj Ali qui s'enfuyait, abandonné lui aussi par ses soldats; un de ces cavaliers lui porta un coup qui se perdit dans sa ceinture sans le blesser; il put s'échapper et rejoindre le gros des fuyards. Quant aux Drids, dès qu'ils entendirent la fusillade ils rebroussèrent chemin en poussant leur cri de guerre: *Aboud! aboud!* qui d'habitude faisait fuir tous ceux qui l'entendaient. Les Ousselatia s'emparèrent de tout ce qui resta sur le champ de bataille, et notamment de l'oudjak des tambours et des musiciens, qu'ils emmenèrent dans la montagne; ils prirent également plusieurs spahis turcs et quelques mekhaznis.

Les premiers fuyards qui arrivèrent au camp annoncèrent la défaite aux askers; El Hadj Ali les suivit bientôt, avec le reste des gens qui avaient réussi à s'échapper, et s'enferma sans rien dire dans sa tente. Ismaïl-Agha, après avoir été entouré par les Ousselatia, fut jeté à bas de son cheval et dépouillé de tout ce qu'il avait sur lui, puis conduit devant Ismaïl ben Younès, qui donna l'ordre de le mettre jusqu'à son retour dans un endroit désigné et se fit amener les spahis turcs et les autres prisonniers. Cette défaite était devenue proverbiale; quand on voyait les Drids, on les tournait en dérision en disant: *Aboud! aboud!*

Une fois de retour dans ses campements, Ismaïl ben Younes se fit amener l'agha, l'invita à s'asseoir et lui parla avec bienveillance, lui posant diverses questions concernant les affaires d'Ali-Bey; ayant appris de lui que ses vêtements lui avaient été enlevés par les Ousselatia, il lui fit rendre tout ce qu'il avait perdu, jusqu'à sa montre. L'agha crut qu'on lui laisserait la vie sauve et déclara à Ismaïl qu'il était son esclave; mais l'autre lui répondit: « Si vous étiez mon esclave, vous n'auriez pas tenu la campagne contre moi et ne seriez pas venu ici pour me combattre. » On dit qu'il le fit égorger ou étrangler, ainsi que d'autres prisonniers. Il voulut faire tuer Mansour Saïs, mais les parents de ce dernier intercédèrent pour lui en disant que ses biens valaient plus que lui; il le fit d'abord relâcher, puis l'enferma en prison, où il mourut. Cette victoire accrut considérablement la popularité d'Ismaïl.

Les Oulad-Menaâ avaient toujours été partisans d'Ali-Pacha; leur cheikh Hamida, fils de Slimane ben Ahmed, ancien cheikh des Oulad-Menaâ, était un ami du pacha, par qui il était toujours bien reçu et bien traité lorsqu'il venait chez lui; aussi, les gens de cette tribu

avaient-ils vu avec regret l'avènement des deux émirs, et depuis ils se tenaient à l'écart, attendant une occasion favorable. A l'époque de la victoire des Ousselatia, les Oulad-Menaâ étaient campés dans la région de Teboursouk, près de la route conduisant à Testour, et ils avaient comme caïd un des Oulad-ben-Sassi. Une caravane venant de Constantine, qui était très nombreuse et transportait des marchandises d'une grande valeur, passa par là comme d'habitude, campa dans le voisinage des Oulad-Menaâ et déchargea ses ballots. En la voyant, les gens de la tribu décidèrent de l'enlever et de fuir ensuite au loin pour jouir de ce butin; ils l'attaquèrent, à la grande surprise des voyageurs, qui ne s'attendaient pas à une pareille audace de la part des gens de l'Ifrikia, connus pour leur manque de courage; les assaillants enlevèrent les ballots de marchandises, les chevaux et les mulets, dépouillèrent quelques-uns des voyageurs et rentrèrent dans leur tribu, puis ils levèrent le camp et allèrent s'établir à l'ouest du djebel Ousselat. Quand Ismaïl apprit cette nouvelle, il monta à cheval et, suivi de ses cavaliers et de ses fantassins, alla faire une démonstration militaire devant les Oulad-Menaâ, puis pénétra dans leur camp et eut une entrevue avec leurs chefs, qui furent très heureux de cette visite et lui offrirent l'hospitalité. Ils dirent à Ismaïl : « Si vous voulez descendre de la montagne et vous joindre à nous, nous irons camper où vous le désirerèz. » Ismaïl leur répondit qu'il fallait au contraire qu'ils vinssent avec lui camper dans la montagne. Ils lui dirent alors: « Nous ne pouvons pas subir un siège et il nous est impossible de nous contenter d'un seul campement parce que nous avons beaucoup de chameaux.» Ismaïl ne voulut pas accepter leurs propositions, et après avoir passé la nuit chez eux, il partit le lendemain.

Cependant les gens de la caravane étaient allés au Bardo et s'étaient présentés à Ali-Bey, qui avait entendu parler de ce qui leur était arrivé. Ils lui exposèrent qu'ils avaient des marchandises qui n'étaient pas à eux, mais aux Turcs de leur pays, et qu'ils en avaient été dépouillés par ses sujets, les Oulad-Menaâ. Le prince leur dit d'aller à Tunis et de faire le compte de ce qu'ils avaient perdu; ils dressèrent un état qu'ils portèrent au prince; mais ce dernier le trouva suspect et leur dit : « Vous avez déclaré que ces biens appartenaient aux Turcs de chez vous; je vais les prévenir et leur dire ce que vous aviez à eux. » Ils furent stupéfaits et rentrèrent à Tunis pour se concerter sur ce qu'ils devaient faire. Ali-Bey envoya ensuite des cavaliers aux Oulad-Menaâ, leur demandant de restituer ce qu'ils avaient pris et qui appartenait aux gens d'Algérie, et leur offrant l'amane à ce prix. Les Oulad-Menaâ avaient perdu toute autorité depuis le jour où l'on avait vu qu'ils ne s'étaient pas entendus avec Ismaïl; ils commençaient à se repentir de leur action quand arriva l'émissaire qui leur apportait l'amane du prince; ils s'empressèrent de lui envoyer tout ce qu'ils

purent réunir des marchandises enlevées à la caravane, et rentrèrent ensuite dans leur campement sans qu'un seul d'entre eux fût inquiété pour ce qui s'était passé. Le prince fit demander aux gens de Constantine de déclarer les marchandises qu'ils avaient perdues, et l'on dit qu'il les dédommagea intégralement de ses deniers personnels.

Les Drids commirent de nombreuses exactions au préjudice des gens de l'Ifrikia, faisant manger les récoltes par leurs bestiaux et enlevant les troupeaux; les Oulad-Saïd se conduisaient de même; pendant ce temps, le bey patientait toujours. L'unique cause de tous ces malheurs était l'arrivée d'Ismaïl ben Younès dans la Régence. Les gens du djebel Ousselat restèrent en insurrection jusqu'à l'année 1174, [1] et pendant tout ce temps ils ne cessèrent de se livrer au pillage et à l'assassinat. Leurs espions leur ayant signalé qu'il existait au Fahs des campements très riches et faciles à razzier, ils partirent au nombre de trois cents pour cette expédition. Arrivés au campement, ils l'attaquèrent à l'improviste et emmenèrent les troupeaux, sans s'inquiéter s'ils étaient suivis. Cependant, les gens razziés s'étaient empressés d'aller porter la nouvelle dans la tribu, et comme les campements étaient nombreux en cet endroit, ils eurent vite réuni une troupe nombreuse de cavaliers qui se mirent à la poursuite des ravisseurs, les rejoignirent, les entourèrent et les assaillirent à coups de fusil. Les Ousselatia abandonnèrent le troupeau pour se défendre, mais ils furent écrasés par le nombre et l'on en prit plus de deux cents; quelques-uns seulement purent regagner au galop la montagne, où ils apportèrent la nouvelle. Les parents de ceux qui étaient partis se résignèrent en disant que les chances de la guerre sont variables, et ils attendirent le retour de leurs enfants, mais on dit qu'il n'en revint que dix dans la montagne.

Quand les Ousselatia s'étaient vus vaincus, ils avaient jeté leurs armes et les cavaliers les avaient ligottés, dépouillés de leurs vêtements et conduits au campement. On porta ensuite la nouvelle au bey Ali, qui donna l'ordre de conduire les prisonniers enchaînés à Tunis, de les faire entrer par Bab-Alioua et sortir ensuite par Bab-Saâdoun; puis il combla de cadeaux les émissaires qui lui avaient apporté la nouvelle. Quand ces émissaires revinrent chez eux avec les ordres du bey, beaucoup de gens de la tribu, cavaliers et fantassins, accoururent pour accompagner les Ousselatia et les garder nuit et jour pendant la route. Le cortège arriva ainsi devant Tunis, entra par Bab-Alioua, sortit par Bab-Saâdoun et se dirigea sur le Bardo. Le bey fit mettre les captifs dans la prison de la casba de Tunis, puis il félicita vivement les gens qui avaient fait cette prise et leur donna beaucoup d'argent et de vêtements; ils lui demandèrent en-

(1) Correspondant aux années 1760-61 de l'ère chrétienne.

core des fusils, de la poudre et du plomb, qu'il leur fit distribuer. Ils rentrèrent chez eux tout joyeux et demandant à Dieu de leur envoyer encore des Ousselatia.

La perte de leurs enfants rendit les montagnards révoltés plus prudents, et ils prirent leurs précautions pour éviter un nouveau désastre. Une colonne de soldats turcs, commandés par l'agha des spahis de Béja, partit de Tunis et alla camper à El-Alem. Les cavaliers de l'armée du bey faisaient une chasse acharnée aux cavaliers ennemis et les poursuivaient jusqu'au delà de Kairouan. Voyant cela Ismaïl descendit avec ses cavaliers et quelques Ousselatia, atteignit les troupes du bey et leur tua un spahi, mais il perdit lui-même un cavalier; à la tombée de la nuit, chacune de ces deux armées rentra dans ses campements.

A l'approche de l'été, on informa le bey Ali que les Ousselatia avaient ensemencé beaucoup de terrains au pied de la montagne et que leurs récoltes leur donneraient les moyens de résister pendant plusieurs années. Le bey fit lever une armée qu'il plaça sous le commandement d'Hassine bou Taghane; il ordonna au kahia des spahis de Béja de marcher avec son oudjak et envoya en même temps aux Oulad-Aoun et aux autres tribus de la région une lettre leur enjoignant de faire manger par leurs bestiaux les récoltes des Ousselatia.[1] Chaque corps de troupe se mit en devoir d'installer son campement; les soldats turcs placèrent le leur au pied même de la montagne, et l'on commença à s'attaquer aux récoltes, que Bou Taghane fit couper avec des faucilles. Ismaïl, laissant de côté l'oudjak des spahis, se mit à rôder autour des askers, qu'il cherchait à surprendre, mais sans résultat, et les Ousselatia assistaient impuissants à la destruction de leurs moissons. L'armée était encore occupée avec ardeur à ce travail, quand les chaouchs donnèrent inopinément le signal du départ sans que l'on en connût la raison. L'armée partit de nuit et rentra à Tunis; les gens de la montagne ne manquèrent pas de dire que c'était la peur qui motivait ce départ.[2]

Le bey envoya de nouveau le kahia des spahis de Béja pour protéger cette région contre les incursions des révoltés et lui confia une

(1) De M. de Sulauze, à la date du 18 avril 1762 : « Le bey a fait partir un camp de trente à quarante mille hommes, avec dix-huit pièces de canon, pour aller détruire les moissons semées par les rebelles de la montagne des Osselètes. Mais les retranchements qu'ils ont faits pour les protéger pourraient bien faire échouer ce projet, bien qu'on ne compte à la montagne qu'environ quatre mille hommes portant les armes. » *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, p. 582.

(2) De M. de Sulauze, à la date du 1er mai 1762 : « L'expédition du bey contre les rebelles de la montagne a réussi selon ses désirs et contre l'attente de tout le monde. Ses troupes, ayant franchi tous les obstacles, ont non seulement coupé tous les blés et les orges semés, mais elles ont détruit dix-huit villages et voulaient s'élancer à la poursuite des ennemis, lorsque le bey les a rappelées. Il n'a laissé aux environs que les troupes maures pour s'opposer, s'il est possible, aux incursions des rebelles. » *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, p. 582-583.

lettre pour les Oulad-Aoun et les autres tribus; le kahia partit et alla camper à Bahaïr-ech-Cheikh. Ayant appris un jour qu'un troupeau des montagnards était allé paître à une certaine distance de la montagne, il réunit ses cavaliers, se dirigea vers le pâturage indiqué, et envoya quelques hommes pour razzier le troupeau. Ils réussirent en effet à l'enlever et à le conduire dans la direction de leur camp; mais les bergers eurent le temps d'appeler les propriétaires, dont la plupart étaient des Oulad-Ismaïl; ces derniers prirent leurs armes et descendirent de la montagne; en les voyant arriver, les gens qui conduisaient le troupeau prirent la fuite et les montagnards rentrèrent en possession de leurs animaux, qu'ils ramenèrent tout joyeux vers la montagne, en faisant parler la poudre. Cependant le kahia des spahis, voyant ces gens assez éloignés de la montagne, leur fit couper la route par son goum, qui les entoura subitement. Ils voulurent résister, mais bientôt les munitions leur manquèrent; quelques-uns seulement réussirent à fuir; les autres n'eurent d'autre ressource que de jeter leurs armes à terre et de se livrer prisonniers. Ils furent attachés et conduits au camp, où on les enferma sous les tentes en poil de chèvre. Les fuyards qui réussirent à regagner la montagne apportèrent aux parents de ceux qui étaient partis la nouvelle de la captivité de leurs enfants, et l'on entendit des cris de désolation s'élever dans tous les villages. Pendant ce temps, les vainqueurs allèrent porter au bey la bonne nouvelle et l'informèrent que plus de cent jeunes gens des Ousselatia se trouvaient prisonniers sous la garde du kahia de Béja; le prince les récompensa généreusement.

Le kahia réunit quelques hommes de confiance et leur confia les jeunes Ousselatia ligottés, en leur recommandant de veiller sur eux. On les amena ainsi jusqu'à Tunis, où ils entrèrent par Bab-Alioua, traversèrent la ville enchaînés et à moitié nus, et sortirent dans la direction du Bardo. Quand ils y arrivèrent, le bey donna l'ordre de les envoyer dans la prison de la casba, après leur avoir fait distribuer à chacun une djebba, une chéchia et du pain. Il traita ensuite généreusement le kahia de Béja et les gens qui avaient escorté les prisonniers.

Cet événement causa de vives appréhensions à Ismaïl, qui crut remarquer que les gens de la montagne lui gardaient rancune de la perte de leurs enfants. Il monta à cheval et alla présenter à chacun d'eux des compliments de condoléance, tout en réfléchissant sur les moyens qui lui permettraient de sortir de cette situation difficile sans exciter les soupçons. Il s'aboucha avec les Oulad-Saïd, et ils délibérèrent sur ce qu'il fallait faire pour échapper à la vengeance de leurs ennemis communs. Ils convinrent que les Oulad-Saïd iraient trouver Ismaïl pendant qu'il siégerait au milieu des Ousselatia, qu'ils lui demanderaient une augmentation de traitement et de provisions

et qu'à cette demande il répondrait en se mettant en colère et en les injuriant. Les choses se passèrent ainsi, et après cette scène les Oulad-Saïd montèrent à cheval et se mirent en devoir de quitter la montagne. Quand Ismaïl les vit s'éloigner, il dit aux Ousselatia : « J'ai bien fait de couper ainsi moi-même une de mes ailes; mais il n'y a rien à espérer de vous autres, gens d'Ousselat, qui n'avez pas eu l'idée de les rejoindre pour les faire revenir », et il monta à cheval, jurant qu'il se mettrait seul à leur poursuite. Auparavant il avait recommandé à ses gens de préparer les bagages, de façon à pouvoir les charger sans retard, et de le rejoindre dès qu'ils le verraient monter à cheval. C'est ce qui fut fait, et ils descendirent tous ensemble de la montagne, précédés à une petite distance par les Oulad-Saïd. Dès qu'Ismaïl se vit à l'abri de toute poursuite, il se retourna vers les Ousselatia et leur dit : « Ceux qui voudront me suivre n'auront rien à craindre » ; puis il partit au galop et entra au milieu du groupe des Oulad-Saïd.

Les Ousselatia revinrent sur leurs pas tout déconcertés. Les plus avisés réunirent leurs biens, montèrent sur leurs mules et suivirent Ismaïl, abandonnant leur famille et leurs enfants. Quand Ahmed es Sehili apprit ce qui s'était passé, il rassembla ce qu'il possédait, fit monter ses enfants à cheval et partit, abandonnant ses immeubles et sa famille; plusieurs, parmi les plus riches du djebel Ousselat, se joignirent à lui. Ismaïl partit dans la direction de Tébessa et Ahmed es Sehili se dirigea vers Kalaât-es-Senam. Les Charen, apprenant l'arrivée de ce dernier, se portèrent au-devant de lui pour lui couper la route et le rejoignirent près de Kalaât-es-Senam; il y eut là une petite escarmouche, mais Ahmed es Sehili leur échappa et put se réfugier dans la ville sans être poursuivi. Ismaïl continua sa route sans s'arrêter jusqu'à Tébessa. Après s'y être reposé pendant quelque temps, il partit avec ses compagnons pour Constantine, où il retrouva son père Younès. (1)

Ceux des montagnards qui n'avaient pas été informés du départ d'Ismaïl, et ils étaient les plus nombreux, l'apprirent seulement en entendant crier dans la montagne que leur chef s'était enfui, les laissant exposés aux pires malheurs; cette terrible nouvelle les consterna tellement qu'ils restèrent un ou deux jours sans pouvoir prendre de résolution. Les gens des tribus qui entouraient la montagne n'osaient pas y pénétrer, mais au bout de deux jours les Oulad-Manès, ayant reçu la confirmation de la nouvelle du départ d'Ismaïl, entrè-

(1) De M. de Sulauze, à la date du 28 juillet 1762 : « Le bey de la montagne des Osselètes a pris la fuite sans qu'on en sache le motif; dans sa retraite il a été poursuivi par les Arabes et il a dû se réfugier en Algérie, au lieu même où son père Sidi Younès fut fait prisonnier. Le bey en a fait annoncer la nouvelle par l'artillerie de tous ses châteaux... » *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, p. 585.

rent dans le djebel, et tous les autres les suivirent. Les Ousselatia étaient tellement découragés qu'ils ne firent rien pour s'opposer à ce mouvement, et les plus décidés d'entre eux ne purent que quitter précipitamment le pays avec leurs familles, marchant sans savoir où ils allaient. Quand il y avait dans une famille une jolie femme, elle était enlevée et son mari n'était rendu à la liberté qu'après avoir été complètement dépouillé; les jeunes filles étaient prises de force chez leurs parents. La montagne était encombrée de gens accourus des tribus voisines, qui pillaient tout ce qui se trouvait dans les villages et creusaient dans les chambres et les magasins pour rechercher les objets cachés. Les Ousselatia, dépouillés et nus, se répandirent sur toutes les routes; comme il faisait très chaud, plusieurs moururent de soif, d'autres périrent de faim et de misère. Ils se dispersèrent dans la Régence, et un certain nombre trouvèrent un refuge dans l'Ifrikia.

Le kahia des spahis de Béja n'apprit qu'au bout d'un jour le départ d'Ismaïl. Il envoya aussitôt ses cavaliers à Ali-Bey pour l'informer de cette nouvelle et lui dire que le cheikh avait eu raison de prédire à Ali une grande puissance, car le djebel Ousselat était désert. Le prince leur demanda pourquoi le kahia n'était pas parti à la poursuite d'Ismaïl et de son beau-père pour s'emparer d'eux, et ils répondirent qu'il n'avait appris la nouvelle qu'un ou deux jours après, alors qu'il était trop tard. En revenant au camp, les cavaliers répétèrent au kahia ce que leur avait dit le prince, et le kahia crut qu'il allait être destitué.

Le bey envoya aux cheikhs l'ordre de ne laisser personne dans le djebel Ousselat. On ne peut qu'admirer la générosité de ce prince qui, bien qu'ayant dû soutenir une guerre coûteuse contre les Ousselatia, ne chercha pas à se venger d'eux par les armes, ne les condamna à aucune amende et ne prit aucune mesure contre eux; ils avaient laissé des oliviers, des récoltes diverses et de grands biens, que le bey ne fit pas surveiller et qu'il ne donna pas en fermage. Les Oulad-Manès essayèrent de revenir dans leur pays et de s'y établir de nouveau, mais le prince, l'ayant appris, les en fit aussitôt sortir. Le dépeuplement du djebel Ousselat eut lieu à la fin de l'année 1175;[1] aujourd'hui encore, il est entièrement désert et habité seulement par les hiboux. Une fois l'insurrection terminée, tout rentra dans l'ordre et l'émir Ali se trouva tout-puissant, n'ayant en face de lui aucun compétiteur.

(1) L'année 1175 de l'hégire finit le 22 juillet 1762. — Le djebel Ousselat est resté dépeuplé jusqu'à nos jours. Le Gouvernement du Protectorat s'occupe actuellement de mettre en valeur par la colonisation cet enchir domanial.

CHAPITRE XLIX

Les Hédill infligent une sanglante défaite aux Gharaba, qui les avaient provoqués par leurs brigandages. — La colonne d'hiver sort sous la conduite d'Ali Redjeb. — Les opérations de la colonne d'été donnent lieu à une rébellion des montagnards, avec lesquels le bey est obligé de négocier. — Naufrage d'un navire chrétien sur la côte du pays des Mogods. — Naufrage sur la côte du Sahel d'un navire chargé de pèlerins. — Histoire de la fille du cheikh Samadhi, qui devait s'embarquer sur ce navire. — La récolte manque, en 1175, par suite de pluies trop abondantes.

A l'époque où le pays fut troublé par l'insurrection, les Gharaba d'Ali ben Saïd, que l'on appelle les Bejaïa, commencèrent à s'agiter; comme ils avaient beaucoup de poudre et de plomb, ils étaient persuadés que tout le pays devait leur obéir, et ils commettaient autour d'eux des injustices et des pillages. L'auguste défunt, sans se laisser intimider par leur force, leur enjoignit de se retirer dans la région de Bizerte, et tint la main à l'exécution de cet ordre. Ils vinrent le trouver en l'assurant de leur repentir et lui offrirent 50.000 piastres pour obtenir l'autorisation de rester dans leur pays, mais il leur dit: « Quand vous m'apporteriez la fortune de Caron, je ne vous laisserais pas là où vous êtes. » Ils durent partir à contre-cœur; ceux qui avaient le moins de bagages partirent les premiers pour Bizerte, où leurs familles vinrent les rejoindre.

Dans leur nouvelle résidence, les Gharaba reprirent leurs anciennes habitudes de pillage. La tribu la plus voisine d'eux était celle des Hédill, qui avait l'habitude de faire paître ses troupeaux pendant la nuit. Lorsqu'un individu de cette tribu constatait le matin la disparition de son troupeau, il allait chez les Gharaba, où il le retrouvait toujours, mais s'il s'avisait de le réclamer on le chassait à coups de bâton.

Les Hédill, voyant tout le mal que ne cessaient de leur causer ces voisins, se réunirent et parlèrent d'aller les attaquer, bien que leurs ennemis fussent plus nombreux qu'eux. Ils allèrent trouver les cheikhs des Gharaba, à qui ils exposèrent leurs plaintes; la discussion s'envenima entre les deux tribus, et les deux partis vinrent trouver l'émir Ali, qui ne put arriver à les réconcilier et leur dit: « Livrez-vous un combat; les parents de ceux qui seront tués recevront le prix du sang. » Les Gharaba lui dirent: « Puisque vous nous autorisez à combattre, donnez-nous de la poudre. » On dit qu'il leur en fit remettre en effet une certaine quantité. Les deux tribus rentrèrent chez elles, mais les Arabes des Hédill avaient peur, parce qu'ils se

trouvaient comme une tache blanche au milieu du dos d'un taureau noir, et ils cessèrent toutes relations avec leurs voisins.

Les Gharaba, s'apercevant que les Hédill avaient peur d'eux, songèrent à les attaquer, et ce projet fut accueilli avec empressement par les jeunes gens et les hommes tarés de la tribu; ils se postèrent sur les crêtes des montagnes en appelant leurs parents dans leur langage, et lorsqu'ils furent tous réunis ils tinrent conseil et décidèrent d'attaquer le lendemain la fraction la plus notable des Hédill en marchant au combat rangés comme les soldats turcs, et les drapeaux déployés sur la tête des aghas des sandjaks.

Le lendemain ils mirent leur projet à exécution et s'avancèrent en rangs serrés. En les voyant arriver, les Hédill furent effrayés mais se préparèrent néanmoins au combat; leurs cavaliers montèrent à cheval et leur infanterie prit ses armes; en même temps ils prévinrent leurs cheikhs et leur demandèrent d'intervenir auprès des Gharaba pour leur faire abandonner leurs projets, mais ces derniers ne voulurent rien entendre et s'avancèrent en rangs, faisant parler la poudre. En dehors des gens combattant à pied, il n'y avait pas chez les Hédill plus de 50 ou 60 cavaliers, et leurs chevaux étaient exténués par la course rapide qu'ils avaient dû faire pour se trouver tous réunis; mais ils attendirent courageusement l'attaque.

Les Gharaba se dirigèrent sur la zaouïa de Sidi Ali ben Obeïd et s'empressèrent auprès du tombeau de leur aïeul, qu'ils invoquèrent en se plongeant dans une extase religieuse. A ce moment, les Hédill firent signe à leurs parents de commencer les premiers l'attaque, et cavaliers et fantassins se précipitèrent avec fureur sur les Gharaba, qui furent surpris par cette brusque attaque et battirent en retraite. Les cavaliers des autres tribus, voyant les Hédill victorieux, se mirent à la poursuite des Gharaba à travers la plaine, où ils furent entourés sans pouvoir se défendre; le sol fut bientôt jonché de leurs cadavres, et quelques-uns seulement purent rentrer le soir dans leur campement. Le lendemain matin, les gens des Nefza et le reste des Hédill attaquèrent les tentes que les Gharaba abandonnèrent et auxquelles on mit le feu; les vainqueurs se retirèrent en emmenant les troupeaux et en emportant les grains des vaincus. Les Gharaba étaient dans une grande aisance, mais Dieu les punit, parce qu'ils avaient commis trop d'injustices.

Se voyant menacés d'une ruine complète, les Gharaba se rendirent chez le bey Ali qui, en les voyant, se mit à rire et leur dit: « Je vous avais donné un bon conseil, mais vous n'avez pas voulu m'écouter. » Puis il rédigea une lettre qu'il envoya aux diverses tribus de la région pour leur enjoindre de cesser de combattre et de piller les Gharaba; les gens cessèrent alors les hostilités, après s'être enrichis du bétail et de l'argent des vaincus. Quelques personnes fa-

vorables aux Hédill ont exagéré leur victoire en affirmant que la troupe qui mit en déroute les Gharaba comptait seulement huit ou dix cavaliers et trente ou quarante fantassins.

Quand arriva l'époque de la sortie de la colonne d'hiver, le prince en confia le commandement à Ali Redjeb, ancien khasnadar de son frère Mohammed; c'était un homme d'une très bonne famille, et un défenseur zélé des intérêts du royaume. Il partit avec l'armée, arriva à Oued-Zergua, et là reçut l'ordre de se rendre dans la tribu des Mogods, de réunir les cheikhs et de les inviter à payer l'impôt de capitation. Les cheikhs répondirent tous qu'ils ne pouvaient pas donner autre chose que leurs bœufs. Le bey, informé de cette proposition, l'accepta et envoya quelqu'un de sa suite pour recevoir le bétail, le vendre et en remettre le prix au khasnadar.

Lorsque le prince voulut encaisser l'impôt et les redevances d'été dans les montagnes et les plaines du territoire de Béja, il confia cette mission au caïd de cette dernière ville, Mohamed ben Ifa el Aouadi, homme grossier et sans éducation. L'émir lui recommanda de se montrer bienveillant envers les contribuables. Les montagnards s'étant enfuis à son approche pour se soustraire au paiement de l'impôt, il partit avec une troupe de trois cents ou quatre cents zouaouas et arriva chez les Chiahias, où il encaissa l'impôt. De là, il se rendit au djebel Amdoun et campa au milieu de la tribu Aïr, qui n'obéissait pas aux ordres du bey et n'avait vu jusque-là ni askers ni aucune autre armée. Ces gens s'enfuirent à l'approche du caïd. Quand il eut établi son camp, les cheikhs vinrent le trouver et lui dirent: « Celui qui vous a indiqué ce lieu de campement voulait sans doute votre perte; écoutez nos conseils et partez d'ici. » Mais le caïd se mit à les insulter et leur cracha au visage en leur disant : « Je vous considère comme des filles dont j'ai le droit d'abuser. » Aussitôt la poudre parla et les balles sifflèrent à ses oreilles. Les jeunes gens de la tribu entourèrent l'armée, et un chaouch fut tué d'un coup de feu dans la tête; les zouaouas durent se réfugier derrière leurs retranchements et tirèrent toute la nuit sur les assaillants. Au matin, le caïd donna l'ordre du départ, et les soldats durent faire leurs préparatifs sous le feu de l'ennemi. Les montagnards les laissèrent d'abord partir, mais quand la colonne arriva à un col resserré, elle fut de nouveau attaquée et perdit beaucoup de monde. Les zouaouas lâchèrent pied, abandonnèrent leurs bagages et leurs tentes, qui furent pillées par les montagnards. Ces derniers poursuivirent les fuyards et leur enlevèrent leurs armes, leurs chameaux et leurs chevaux. Le caïd, dont la grossièreté avait causé ce désastre, s'échappa avec peine; poursuivi par les Amdoun, il se réfugia dans la tente d'un de leurs cheikhs, dont il implora la protection; les cavaliers qui le suivaient l'abandonnèrent alors, et le cheikh put le faire partir sain et sauf, en l'accompagnant pendant quelque temps.

La nouvelle de la défaite de l'armée se répandit à Béja, où l'on annonça que le caïd avait été tué. On en prévint le bey. Dans la soirée, les zouaouas rentrèrent pieds nus à Béja; bien peu avaient encore leurs armes et tous leurs vêtements. C'est plus tard seulement que l'on apprit que le caïd était encore en vie et qu'il avait pu rentrer dans sa maison.

Dès que le bey apprit la nouvelle de ce désastre, il convoqua les tribus du sud et les autorisa à aller piller les gens de la montagne. De plus, il fit réunir une armée d'askers, sous les ordres de Redjeb-Khasnadar, qui reçut l'ordre de se rendre au djebel Amdoun, pendant qu'une autre armée se dirigeait vers le même point sous la conduite de son intime El Hadj Ali ben Abdelaziz el Aouadi. Ces deux colonnes devaient opérer leur jonction et marcher ensemble contre les gens qui avaient infligé une défaite aux zouaouas. Pendant ce temps, les tribus du Sud arrivaient et commençaient le pillage à partir de la Medjerda; elles étaient aussi nombreuses que les sauterelles et saccageaient tout sans faire de distinction entre les populations révoltées et celles qui étaient restées soumises. Ces gens entrèrent de vive force à Zaouïet-Medien, à Baltha et dans d'autres localités. Les Hanencha arrivèrent à leur tour, avec leurs cavaliers et leurs fantassins.

L'émir Ali avait envoyé contre les rebelles toutes les troupes dont il pouvait disposer: les pillards précédaient l'armée régulière et s'avançaient avant elle dans la montagne. Les gens des Amdoun les laissèrent s'engager dans les endroits difficiles, où ils les attaquèrent et en tuèrent un grand nombre. La plupart abandonnèrent la partie et rentrèrent chez eux. Les deux armées pénétrèrent à leur tour dans le haut pays; les montagnards les attendirent en se fortifiant sur le sommet le plus inaccessible. Un ravin escarpé, couvert d'arbres et de rochers, séparait les combattants; tous ceux qui s'engageaient dans ce ravin étaient tués à coups de fusil; les askers tentèrent deux ou trois assauts, mais sans pouvoir dépasser le ravin et la forêt. Ils finirent par se contenter d'observer l'ennemi, qui abattait tous ceux qui sortaient des lignes.

El Hadj Ali était très perplexe; il demanda conseil au caïd Ali ben Sassi, qui monta à cheval, s'engagea dans le pays où sa parole était écoutée et fit convoquer un cheikh avec lequel il était en relations. Ce dernier vint le trouver, ils se saluèrent amicalement et le cheikh insista pour l'emmener sous sa tente. Là, le caïd se rencontra avec les cheikhs rebelles et les blâma de leur conduite. « Ne nous reprochez rien, lui répondirent-ils, la seule cause de tout cela, c'est l'âne jaune. »[1] On négocia de part et d'autre et l'on tomba d'accord

(1) Ils désignaient ainsi évidemment le caïd Mohammed el Aouadi, dont l'arrogance et les mauvais procédés avaient provoqué cette rébellion. On peut rapprocher cette expression de la locution française : « Méchant comme un âne rouge. »

sur les conditions auxquelles pourrait se faire la paix. Le caïd revint alors au camp et rendit compte de sa mission à El Hadj Ali, qui en informa le bey. Ce dernier approuva ce qu'avait fait Ali ben Sassi et le nomma caïd du territoire de Béja. Ces événements eurent lieu en 1175.(1) Dès que la réponse du bey fut connue, El Hadj Ali revint avec les deux armées vaincues. Cette défaite affecta beaucoup le prince. Les askers rentrèrent à Tunis, où leur conduite fut l'objet de commentaires désobligeants de toute la population.

Le fait le plus curieux qui se produisit sous le règne de l'émir Ali fut le suivant. A l'époque de l'équinoxe, la mer jeta à la côte un grand navire, en face du territoire des Mogods. Les gens de cette tribu accoururent sur le rivage pour voir ce qui adviendrait; finalement, la mer le précipita sur les rochers où il se brisa, et toutes les marchandises, provenant de l'Inde et du pays des chrétiens, furent apportées par les flots jusqu'à la côte. Il est impossible de décrire les trésors que contenait ce navire, où l'on ne trouva aucun passager; toutes ces richesses de l'Orient et de l'Occident furent jetées à la côte par la mer; il s'y trouvait de l'ambre gris, du musc, des pierres précieuses; les tentes des gens du pays en étaient pleines; il y avait aussi des pièces de drap d'Europe. Les gens vinrent de tous les côtés pour acheter ces marchandises. On pouvait les acquérir à vil prix, et l'on achetait pour cent piastres ce que l'on pouvait revendre pour mille. Personne ne connaissait la valeur de toutes ces étoffes. Les campagnards et les gens de la ville s'enrichirent. Chose curieuse, le bey ne fit aucune attention aux richesses que contenait ce navire, et il n'eut pas même l'idée d'envoyer des gens pour les recueillir. On parla beaucoup de cette affaire et l'on se demanda pourquoi le prince avait dédaigné ces trésors incalculables. Quelqu'un se hasarda à lui en parler, mais il détourna la conversation en disant que ses sujets avaient bien le droit de s'enrichir, et il exprima le désir qu'on ne lui parlât plus de cette affaire. On ne retrouva aucun drapeau qui permît de reconnaître à quelle nation appartenait le navire. Le prix du drap baissa à cette occasion. Tout le monde parlait de ces marchandises.

Quelqu'un insista auprès du bey pour faire réunir au Bardo toute la cargaison du navire, et pour que l'on obligeât les gens à restituer les richesses dont ils s'étaient emparées. Le prince finit par signer un décret ordonnant de verser entre les mains du khasnadar Redjeb ce que chacun avait pris. Des hambas furent envoyés à cet effet dans tous les villages et les douars. Les gens les plus consciencieux donnèrent de l'argent aux hambas et se contentèrent de restituer la dixième partie de ce qu'ils avaient caché; les autres ne donnèrent

(1) L'année 1175 de l'hégire a commencé le dimanche 2 août 1761 et fini le jeudi 22 juillet 1762.

rien et déclarèrent n'avoir rien pris; on les emprisonna alors au Bardo de Tunis, jusqu'à ce qu'ils se fussent décidés à montrer une partie des richesses qu'ils avaient amassées. Après avoir ainsi repris tout ce qu'il put, le bey fit mettre les prisonniers en liberté.

On lui dit alors que la moitié de la coque du navire était apparente au-dessus de l'eau et qu'elle devait renfermer encore plus de marchandises que la mer n'en avait dispersé. Sur les instances de ses conseillers, il fit envoyer de Bizerte des plongeurs, qui ramenèrent des couffins pleins d'objets divers; quand on les ouvrit, on y trouva du plomb; on ramena également des pierres, après quoi les plongeurs déclarèrent qu'il leur était impossible de remonter autre chose, mais qu'ils avaient pu toucher des barres de métal dans la partie inférieure de la cale, enfoncée dans l'eau et dans le sable.

Une personne qui avait assisté au naufrage du navire en fit le récit suivant à quelqu'un qui me le rapporta: « J'étais occupé, dit ce témoin, à faire paître des bœufs près du rivage, à proximité d'une grande mosquée où se réunissent les hommes de Dieu, et qui est visitée au mois d'avril par les habitants de Béja. A cette époque de l'année, les gens de la ville se réunissent et mettent en commun une certaine somme destinée à leur entretien pendant le temps qu'ils doivent passer dans la mosquée en question. Les habitants de Béja attachaient autrefois une grande importance à cette sorte de retraite, où quelquefois il s'en réunissait plus d'une centaine. Cette mosquée est à cinquante milles environ de Béja, au bord de la mer. Les gens y restaient jusqu'à épuisement des vivres qu'ils avaient apportés, après quoi ils rentraient chez eux. Les personnages attachés à cette mosquée jouissaient d'une grande influence; personne ne pouvait se permettre d'y dire des choses déplacées, elle avait une grande réputation et l'on y venait des régions les plus éloignées. Aujourd'hui, ces visites sont devenues rares et peu de gens y songent encore, sans doute parce que les temps sont durs et qu'il n'y a pas beaucoup d'aisance. Comme j'étais là et que je regardais dans la direction de la mer avec plusieurs autres personnes, nous aperçûmes au loin un navire qui avait des mâts mais aucune voile déployée, et qui tantôt se rapprochait et tantôt s'éloignait. C'était au mois d'avril, et il faisait un froid très rigoureux. Quand nous ramenâmes le soir les bœufs au campement dans la tribu des Mogods, nous racontâmes que nous avions vu de loin un navire sans voiles, mais le propriétaire des bœufs refusa de nous croire; nous dûmes faire appel au témoignage d'autres bergers. Le lendemain, en nous rendant au pâturage, nous vîmes que le navire s'était considérablement rapproché du rivage. Il régnait alors sur la côte une violente tempête qui causa le naufrage d'un navire conduisant des pèlerins et dont il sera parlé plus loin; la mer était tellement agitée que personne

n'osait s'approcher de la plage. Quand les gens des Mogods qui campaient près du rivage aperçurent le navire, ils arrivèrent en foule pour l'examiner curieusement. Tantôt il se rapprochait, tantôt il s'éloignait. Tout le monde était étonné de voir un navire sans voiles, et l'on accourait de tous côtés. Le fils de Ben Dhouïa, grand cheikh des Mogods, apprit ce qui se passait et dit aux gens de son campement, situé tout près de là, de passer la nuit près du rivage pour attendre l'arrivée du navire; comme ils faisaient observer que le temps était très froid, il les engagea à entrer dans la mosquée et à y faire du feu pour se réchauffer. Au lever du jour, on constata que le navire n'était plus qu'à un mille du rivage. Le cheikh arriva et demanda des hommes de bonne volonté et sachant bien nager, pour aller jusqu'au navire voir s'il s'y trouvait quelqu'un. On choisit trois hommes qui se déshabillèrent et partirent à la nage, fendant des vagues plus élevées que des montagnes. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au navire et n'y trouvèrent qu'une chienne qui hurlait; d'autres disent qu'il y avait aussi un ou deux porcs. Ils entrèrent dans les chambres du bâtiment et y virent, accroché à un clou, un chapeau orné de pierres précieuses montées sur or et sur argent et qui paraissait appartenir à un grand dignitaire chrétien; en continuant leurs recherches, ils trouvèrent également un sabre, dont le fourreau était incrusté d'or, d'argent et de pierres précieuses, puis deux petits fusils avec des incrustations d'argent et une table dressée avec des plats d'argent; mais ils furent très surpris de ne voir aucun passager. Chacun de ces hommes prit un objet et ils se mirent en devoir de revenir à la nage, mais ils furent roulés par les vagues, contre lesquelles ils ne pouvaient lutter malgré les encouragements de leurs compagnons qui les appelaient. Quand ils approchèrent du rivage, ils se trouvèrent à bout de forces et lâchèrent les objets qu'ils tenaient; on ne put les sortir de l'eau qu'après de grands efforts. On leur donna des soins empressés et on dut les réchauffer en les enveloppant, pendant longtemps, dans des vêtements de laine, avant de pouvoir les ranimer. Une fois rétablis, ils racontèrent au cheikh ce qu'ils avaient vu, et la nuit tomba sur ces entrefaites. Les gens ne quittèrent pas le rivage, attendant que le navire vienne y échouer. Un peu après le milieu de la nuit, on entendit un grand choc, semblable à un coup de canon : c'était le navire qui se brisait sur les rochers. Quand le jour se leva, nous vîmes flotter sur la mer des pièces de drap de toutes les couleurs, que chacun s'empressait de ramasser à mesure qu'elles étaient jetées sur le rivage. Le cheikh Ben Dhouïa, ses domestiques, ses amis et les gens des Mogods en réunirent ainsi un grand nombre. Comme il ne cessait d'en venir, le cheikh envoya chercher des mulets, et pendant une journée entière il en fit transporter des chargements dans son douar. La mer ne cessait de jeter sur la plage des produits de l'Inde

de toute espèce, des piments, des petites boîtes renfermant du musc et de la civette, du café même, et d'autres produits que l'on ne connaissait pas; on ramassa des petites boîtes en fer blanc renfermant des petites feuilles rondes, semblables à des feuilles de câprier; quand on les porta à Béja, les négociants dirent que c'était du thé, et que l'on pouvait en faire des infusions qui se buvaient comme le café. Il arriva une foule d'hommes et de femmes qui se mirent à ramasser, au hasard, tout ce qui leur tombait sous la main: pièces de mousseline et de gaze, produits et marchandises de l'Inde, pièces de drap de toutes les couleurs, communes ou de grande valeur. Quelques-unes de ces étoffes se vendaient jusqu'à douze piastres la coudée. Les gens des campements voisins eurent bientôt leurs tentes remplies d'étoffes provenant de l'Inde ou des pays chrétiens. Il y eut à Béja des gens avisés qui vendirent alors toutes les marchandises courantes qu'ils possédaient, comme par exemple des haïks dont les montagnards se servent comme vêtements, et qui prirent en échange du musc, de la civette, de la gaze ou du coton blanc des Indes, après quoi ils allèrent vendre tout cela à Tunis, et de pauvres ils devinrent riches. Les premiers arrivés achetaient pour dix ou quinze piastres une pièce de drap de trente coudées, et pour deux piastres une pièce de gaze; ils pouvaient se procurer également des pièces de velours et de satin, et d'autres étoffes inconnues comme en portent les grands personnages dans les pays des chrétiens. On vendait la coudée pour une demi-piastre. La tribu des Mogods fut envahie par les bourgeois de Tunis, les habitants de Bizerte, de Béja, du Kef, et par tous les gens de l'Ifrikia. Quand les Mogods virent que les acheteurs affluaient en si grand nombre, ils augmentèrent leurs prix, en sorte que les derniers arrivés firent de moins bonnes affaires que les premiers. Les négociants de Tunis eurent bientôt autant de marchandises qu'ils pouvaient en prendre. »

Quand les consuls apprirent cette nouvelle, ils se rendirent ensemble au Bardo pour en informer le bey Ali et lui dirent que si le navire appartenait à un pays vivant en paix avec la Régence, les gens n'avaient pas le droit de s'approprier ce qu'il contenait. Il paraît que le bey répondit: « Si des corsaires tunisiens avaient capturé en mer des navires appartenant à un pays ami, je n'aurais pas hésité à les punir et à faire restituer les marchandises; mais comme il s'agit d'une aubaine que Dieu a envoyée à mes sujets, je ne puis pas intervenir. » Les consuls lui répondirent qu'ils désiraient envoyer des gens à eux à Béja et dans toute la région pour voir si l'on ne pourrait pas retrouver un drapeau, un livre ou un signe quelconque permettant de reconnaître la nation à laquelle appartenait le navire. Le bey les y autorisa, et ils envoyèrent un chrétien lettré dans chaque ville de la montagne. Il en vint un à Béja, qui chercha à donner

le change en disant qu'il venait pour acheter du blé; on lui apporta du velours, du satin et des draps de toute sorte; il les examina minutieusement, cherchant une marque quelconque, mais il ne trouva rien; il consigna ses observations sur un registre et rentra à Tunis. Les choses se passèrent de même dans les autres villes. Les consuls examinèrent les registres et constatèrent que les marchandises rejetées par la mer étaient en très grande quantité. Ils se rendirent alors chez le bey, lui firent part du contenu des registres et lui demandèrent de faire rassembler tout ce qui se trouvait chez les Arabes, afin de s'assurer à quel pays appartenaient ces marchandises, ajoutant que si elles appartenaient à un pays ennemi le bey pouvait les conserver. Il leur déclara qu'il n'en avait pas besoin; mais, pour faire droit à leur requête, il donna l'ordre au caïd et aux hambas de réunir tout ce qu'ils pourraient trouver chez les habitants. Nous avons dit précédemment comment cet ordre fut exécuté.

Avec ce navire se perdirent des trésors inouïs, car il renfermait de quoi enrichir un prince comme Timour-Leng. Si le pacha Ali ou l'un de ses fils avaient été sur le trône, ils auraient construit une forteresse au bord de la mer, s'y seraient installés, auraient réuni tout ce que la mer rejetait, auraient même fait creuser le sable dans lequel s'était englouti le navire, et personne n'aurait osé toucher à un objet quelconque. Les marchandises prises par les gens du pays ne représentaient que la moitié de la cargaison du navire; on disait qu'il s'y trouvait aussi une certaine quantité de mâts pour les navires, et que les Arabes les avaient brisés pour en faire du feu. Jusqu'à aujourd'hui, c'est-à-dire à la fin de hidjé 1177,(1) les Arabes trouvent encore entre les rochers du rivage des pièces de drap et d'autres marchandises, qu'ils ramassent et vont vendre dans les villes; les montagnards des Mogods détiennent encore des pièces de drap de cette provenance. L'histoire de ce navire n'est-elle pas surprenante? On n'a pu encore trouver jusqu'à aujourd'hui aucun indice permettant de savoir si le navire appartenait à un pays ami ou ennemi.(2)

En 1175, un certain nombre de bourgeois de Béja, de bédouins, de notables de Tunis, de grands négociants et de gens riches se réunirent pour faire le pèlerinage de La Mecque, et louèrent à cet effet un bateau appartenant aux chrétiens de Doublet-Benadi et qui prenait la mer pour la première fois. Il y avait parmi les passagers trois

(1) Correspondant à la fin de juin 1764.

(2) A la date du 7 octobre 1762, le consul de France écrivait : « M. Rinter, commandant un vaisseau de guerre hollandais, est venu à Tunis pour engager le bey à faciliter le recouvrement des effets chargés sur un vaisseau de la Compagnie de Hollande, échoué aux environs du cap Nègre. Le prince l'a fort mal reçu; il lui a dit sèchement que les nations habitant les côtes où ce naufrage est arrivé avaient pour retraites des montagnes inaccessibles et qu'il ne pouvait rien sur elles. » *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, p. 587-88.

notables de Béja, fils du cheikh Touati, ainsi que quelques notaires et négociants de la même ville. Le bateau partit, après avoir embarqué une grande quantité de marchandises tunisiennes et beaucoup de passagers; c'était l'époque de l'équinoxe; deux ou trois jours après avoir levé l'ancre, le navire fut assailli par une tempête d'une violence extraordinaire, qui brisa tous les navires mouillés dans les ports de la côte et tint courbé sur le flanc pendant plusieurs jours et plusieurs nuits celui qui renfermait les pèlerins. On avait perdu toute direction, quand, un soir, le capitaine aperçut la terre à l'avant. Il se mit à pleurer et à se frapper le visage, puis dit aux passagers de se préparer à la mort. On entendit alors des clameurs et des lamentations dans tout le navire. Le capitaine essaya de tendre une voile pour se diriger, mais elle fut déchirée en deux par le vent. Comme on s'approchait sensiblement de la terre, le capitaine jeta d'abord une ancre, puis une autre plus grosse, et le navire s'arrêta; à ce moment, la nuit commençait à tomber, mais le vent continuait à souffler avec furie. Quand le navire cessa de marcher, les voyageurs furent dans la joie et se félicitèrent d'avoir échappé à la mort; les uns essayèrent de dormir, et les autres se groupèrent sur le pont. Tout à coup, on entendit un grand choc, semblable à un coup de tonnerre; les marchandises qui se trouvaient dans la cale tombèrent à la mer et l'eau commença à monter dans le navire. Les voyageurs se précipitèrent effarés sur le pont; quelques-uns furent tués sur le coup, d'autres essayèrent de se cramponner aux cordages.

La proue resta inclinée sur un rocher battu par les vagues; tous ceux qui s'y trouvaient périrent, ainsi que ceux qui étaient restés dans la chambre commune et dans la cale. Sur les trois cents ou quatre cents passagers, il n'en échappa que cinquante ou soixante, qui restèrent jusqu'au matin sur l'épave battue par la tempête. Quand le jour se leva, ils purent constater que le navire s'était brisé près d'un village du Sahel appelé Bekalta.[1]

Le malheur des uns fait quelquefois le bonheur des autres : la mer apporta aux habitants de Bekalta un butin précieux, dont la valeur était incalculable ; ils remplirent leurs maisons de marchandises et s'enrichirent avec les ceintures des pèlerins. Tout cadavre rejeté par la mer était dépouillé et enseveli dans le sable.

Le lendemain, on informa le bey du naufrage de ce navire; il tint la nouvelle secrète, mais elle ne tarda pas à se répandre dans la ville de Tunis. Les parents des pèlerins se rendirent au consulat qui avait le premier donné des renseignements sur cette affaire; on leur répondit que le navire était entièrement perdu et que l'on ne con-

(1) Gros village à 16 kilomètres au nord de Mehdia.

naissait pas le nombre des morts et des survivants; ils montèrent alors à cheval et partirent pour Bekalta.

On apprit bientôt à Béja la catastrophe qui s'était produite, et cette nouvelle y causa une très grande émotion, surtout dans la famille Touati, dont trois membres se trouvaient parmi les voyageurs. Il y avait sur le navire naufragé un grand nombre de bédouins du territoire de Béja, qui réussirent tous à se sauver, à l'exception de deux; il y avait aussi une femme, qui fut également sauvée. Ces gens s'échappèrent à la nage et gagnèrent le village où on leur prépara aussitôt du feu pour se réchauffer et où on leur donna de l'huile et de la nourriture. Un seul des membres de la famille Touati revint sain et sauf; les deux autres, qui étaient ses cousins, furent enlevés par la mer et périrent. Le capitaine mourut également; huit chrétiens environ réussirent à se sauver. De mémoire d'homme, on n'avait pas vu un navire se briser alors qu'il se rendait à La Mecque; ces naufrages ne se produisaient jamais qu'au retour. Alors que l'on était occupé à consoler le cadi de Béja, fils du cheikh Touati et frère des deux naufragés dont nous avons parlé, il arriva dans cette ville un Marocain qui raconta qu'il revenait d'Alexandrie et avait fait naufrage à Benghazi; tous les passagers avaient pu être sauvés, mais on avait perdu toutes les marchandises embarquées sur le navire et qui étaient d'une valeur incalculable.

Les parents de ceux qui avaient péri se rendirent chez l'émir et portèrent plainte contre le caïd de Bekalta, l'accusant de s'être approprié les biens des pèlerins et les marchandises des négociants, car la mer n'avait rien gardé. L'émir l'envoya chercher; il vint à Tunis, et les gens le poursuivirent en justice. Comme il soutenait n'avoir rien pris, le Charaâ voulut l'obliger à jurer, mais ses adversaires refusèrent de se contenter de cette preuve. Quelque temps après, il revint à Tunis avec de fortes sommes d'argent, qu'il partagea entre un certain nombre de personnages. Cet argent provenait des biens des pèlerins, dont quelques-uns étaient de Béja.

La fille du cheikh Sidi Belkassem es Samadhi avait un vif désir d'aller avec ses deux fils à La Mecque. C'était une femme riche, veuve, et qui dirigeait elle-même toutes ses affaires. Elle réalisa ses biens, les convertit en marchandises et fit retenir des places pour elle, ses deux fils et ses serviteurs, sur le navire dont nous venons de parler. Elle sortit de Béja après avoir fait de longs adieux à tout le monde et se dirigea vers Tunis, où elle fit embarquer ses marchandises et ses provisions en attendant le moment du départ. Quand ce moment arriva, son fils lui amena une charrette, car elle était très lourde et ne se déplaçait pas aisément; elle y prit place avec ses fils et l'argent qu'elle avait conservé avec elle, et se dirigea vers le lac de La Goulette. Le navire n'attendait plus qu'elle pour lever l'ancre. Comme la

charrette se trouvait au milieu du lac, une des roues s'enfonça dans un trou et elle versa; la femme faillit mourir et ne put être retirée de la boue qu'avec de grands efforts, avec ses vêtements et ses bagages entièrement souillés; et comme cet accident l'avait retardée, elle envoya son fils pour demander au capitaine de remettre un peu son départ; mais lorsque le jeune homme arriva au port, on lui dit que le capitaine, ne les voyant pas venir, avait mis à la voile sans plus attendre. Il revint vers sa mère et lui annonça le départ du navire, qui emportait ses vêtements, ses marchandises et tout ce dont elle aurait eu besoin pendant le voyage. Elle se mit à pleurer et se confondit en imprécations contre le navire et ceux qui s'y trouvaient, puis elle remonta sur la charrette avec ses deux fils et les biens qui leur restaient, et revint toute triste sur ses pas. Elle ne voulut pas reparaître en ville et s'arrêta à Sidi-Abdallah-Chérif, où elle se trouvait encore lorsqu'arriva la nouvelle du naufrage et de la perte du navire. On dit qu'elle fit un don à Sidi Abdallah en reconnaissance de ce qu'elle avait échappé à cette catastrophe. Elle revint ensuite à Béja, où elle habite encore actuellement dans sa maison.

Du mois d'août 1174 au mois de mai 1175,(1) c'est-à-dire depuis l'époque de la moisson jusqu'au printemps, la pluie tomba sans discontinuer; je crois que toute l'année s'est écoulée sans que la pluie ait cessé jamais; les aires furent submergées et les grains se gonflèrent et furent perdus; bien peu de cultivateurs eurent une récolte épargnée par l'eau. Pendant l'automne, l'herbe envahit tout le pays, et ce fut un floraison comme au printemps. Les gens firent très peu de labours, et les grains de la récolte précédente germèrent et pourrirent sur l'aire. « Dieu fait ce qu'il veut ! »

CHAPITRE L

Actes méritoires accomplis par Ali-Bey. — Le bruit de la mort de Younès se répand à Tunis. — Evénements des années 1176 et 1177. — Des Tunisiens volent des troupeaux appartenant aux Hanencha. — Rébellion chez les Nefza. — Les gens du djebel Zouaoua, en Algérie, infligent plusieurs défaites à l'oudjak d'Alger.

La bienfaisance et la générosité de l'émir Ali méritent d'être signalées. Lorsque Ismaïl quitta le djebel Ousselat, laissant les habitants dans le malheur, l'émir Ali fit mettre en liberté leurs enfants, qu'il retenait en prison. Ils travaillèrent à la conduite qu'il avait fait établir pour amener vers Tunis les eaux d'une source; le bey les fit

(1) Correspondant aux mois d'août 1761 et de mai 1762.

tous remettre en liberté, en sorte qu'ils purent aller rejoindre leurs parents. Il ne voulut pas se venger davantage des Ousselatia et déclara que ce qui leur était arrivé était suffisant comme punition.

Il fit restaurer toutes les fontaines, anciennes et nouvelles, qui existaient dans la ville de Tunis, et reconstruisit celles qui tombaient en ruines, de sorte que toutes donnaient de l'eau, au grand contentement des habitants; il laissa des revenus pour leur entretien ultérieur. Il restaura sur ses propres ressources tous les établissements où sont lavés les cadavres et fit installer une nouvelle fontaine près du Dar-el-Bey, sous la casba. On se souvient que son frère avait imposé aux gens du Sahel et de Djemmal l'obligation de fabriquer de la chaux et de l'apporter à dos de chameau jusqu'à Kairouan, où elle servait à la construction des remparts; l'émir Ali supprima cette corvée, qui était si lourde qu'elle aurait fait périr tous les gens du Sahel ou les aurait obligés à abandonner leur pays.

Sa patience est telle que depuis son avènement jusqu'à aujourd'hui il n'a jamais eu un mot déplacé pour les gens venant de l'oudjak d'Alger, et qu'il a toujours fait diligence pour leur rendre service. Le fils du célèbre prédicateur et imam hanéfite de Béja, Mohammed ben Mami, m'a fait le récit suivant : « Nous nous trouvions un jour réunis dans la salle du trône, au nombre de six ou sept, tous admis par le prince dans son intimité, lorsqu'un homme entra par la porte de cuivre. Il y a lieu de remarquer à ce sujet que le prince avait supprimé les huissiers et les gardiens et qu'on pouvait l'approcher sans difficulté. L'homme, qui était très brun, de grande taille et enveloppé dans son sefsari, franchit la porte, s'avança jusque devant l'émir Ali, lui baisa la main et lui tendit un papier plié. Nous regardions tous avec curiosité. Le prince ouvrit le papier, en lut le contenu, puis plia la lettre, la mit dans sa poche et donna simplement congé au messager, qui disparut. Nous nous disions que cet homme devait être l'envoyé de quelque cheikh, mais le prince ne crut pas devoir nous faire connaître l'objet de sa mission. En lisant cette lettre, le prince n'avait pas souri, n'avait montré sur son visage aucune émotion et n'avait pas fait le moindre geste. Nous avions déjà oublié cet incident lorsque, quelques jours après, le bey, se trouvant seul avec un de ses intimes, lui dit en confidence que Younès, fils du pacha, était mort et qu'il venait d'être enterré. Cet homme faillit s'envoler de joie, et le prince dut le calmer. Cependant, le personnage en question lui demanda pourquoi il n'avait pas fait tirer des coups de canon pour apprendre la nouvelle au peuple, rendre ses amis joyeux et décourager les rebelles. Le prince lui répondit : « J'aurais fait ainsi « s'il avait péri en nous combattant, mais il est mort en Algérie et « les gens de ce pays ont ici des émissaires qui n'auraient pas man- « qué de demander pourquoi on tirait le canon, et en apprenant les

« causes de cette manifestation, ils auraient dit que cela n'était ar« rivé que par la volonté de leur maître ; si au contraire nous laissons « de côté les canons, ils apprécieront le dédain avec lequel le bey a « appris la mort de son ennemi.» Et c'est en effet ainsi que les choses se passèrent.»

Voici, d'après ce qui nous a été raconté, les circonstances qui ont amené la mort de Younès. Mohammed-Bey, fils d'Ali-Pacha, avait dans la ville de Smyrne un oukil chargé de gérer ses affaires, et cet oukil avait à Tunis son frère, que Mohammed-Bey chargea de percevoir la djezia.[1] Lorsque les événements eurent ramené au Bardo les deux émirs, le bey Mohammed ben Hassine apprit l'existence de cet homme et le mit en prison pour lui faire donner l'argent qui se trouvait entre ses mains; on dit qu'il resta en prison pendant tout le règne de Mohammed-Bey et ne fut délivré que par le bey Ali. Une fois libre, il s'empressa de s'embarquer pour aller rejoindre à Smyrne son frère, auquel il raconta tout ce qui s'était passé. Ils convinrent de rapporter tout cela au premier ministre, pensant qu'il trouverait excessif le pillage de tous les trésors de Tunis, qu'il en parlerait au sultan en lui rappelant la détention de Younès à Constantine, et que le sultan enverrait à Alger l'ordre de laisser Younès libre de rentrer dans son pays. Ces projets parvinrent aux oreilles d'un Turc qui était venu d'Alger à Smyrne pour recruter des soldats. Ce Turc, nommé El Hadj Mohammed, avait beaucoup d'affection pour les deux émirs; il s'empressa d'écrire au daouletli Ali bou Sebaâ, le mit au courant de ce qu'avaient fait les deux frères et lui annonça même l'arrivée prochaine d'un kobdji-pacha porteur d'un firman à ce sujet. Au reçu de la missive d'El Hadj Mohammed, le daouletli envoya au bey de Constantine un oda-bachi avec l'ordre de faire étrangler Younès sans retard. Cela se passait peu après l'époque où Ismaïl arriva à Constantine. L'oda-bachi vint en effet trouver Ahmed-Bey et lui remit les instructions dont il était porteur. A la tombée de la nuit, Ahmed-Bey ordonna aux chrétiens d'aller chez Younès et de l'étrangler. On dit qu'il fut enterré à cette époque dans la koubba d'un cheikh de Constantine.[2]

(1) Nous avons déjà vu ce mot employé pour désigner l'impôt perçu d'après un tarif fixe sur chaque pied d'olivier, comme l'est de nos jours le *kanoun*, par opposition avec l'impôt représenté par une part proportionnelle de la récolte des arbres. Dans la langue arabe littéraire, le mot *djezia* est synonyme de *kharadj*, qui est l'impôt de capitation frappant les non musulmans. La *djezia* paraît être l'ensemble des impôts perçus par tête d'homme, d'animal, d'arbre, etc., par opposition avec les impôts consistant en une part des produits ou des récoltes et dont le type serait la dîme ou *achour*.

(2) Le copiste ajoute ici qu'en marge de l'original il a trouvé l'annotation suivante : « Cependant, le bruit ne tarda pas à se répandre que Younès n'était pas mort et que le bey de Constantine s'était contenté de l'emprisonner plus étroitement. On raconta ensuite qu'il était mort en prison, mais un doute persista sur ce point jusqu'à l'affaire des zouaouas. On dit qu'à cette époque Younès se montra en public, monta à cheval avec le bey de Constantine,

Quand la nouvelle de sa mort arriva aux oreilles de la sœur de son père et de ses autres parents, ils vinrent tous à Tunis,[1] réclamèrent des tambours, se déchirèrent le visage et firent égorger des bœufs et des moutons dont la viande fut distribuée aux pauvres. La plupart des gens étaient dans l'incertitude au sujet de cette mort. On demanda à des gens bien informés ce qu'était devenu Younès, et ils répondirent que le bey de Constantine l'avait rendu invisible. On leur dit : « Pourquoi l'a-t-il rendu invisible? Est-ce pour lui faire couver des œufs jusqu'à ce qu'ils éclosent ? » Mais ils se contentèrent de lever la tête au ciel sans rien dire. « Dieu sait la vérité ! »

En 1176,[2] quand arriva l'époque d'envoyer l'armée au Djerid, l'émir Ali en prit lui-même le commandement et arriva avec elle jusqu'à Kairouan, d'où il envoya au Djerid des cavaliers qui revinrent avec les redevances et les produits des impôts. Le prince rentra ensuite au Bardo. Quand arriva l'époque de la sortie de la colonne d'été, le bey en confia le commandement à Redjeb-Khasnadar, qui partit pour Béja. L'émir Ali lui avait recommandé de ne pas faire camper l'armée à Béja, mais près du djebel Amdoun; il se conforma à ses instructions, campa une nuit près de Béja, puis partit le lendemain matin et conduisit les troupes à Dar-el-Fahis, endroit aménagé jadis par Younès, où elles séjournèrent. Il demanda aux montagnards de payer sans tarder leurs redevances, ce qu'ils firent. Il tomba peu de pluie cette année, et la récolte fut mauvaise.

En 1177,[3] les gens des Nefza, n'ayant pas de récoltes, firent quelques difficultés pour payer les impôts. Redjeb-Khasnadar ne put arriver que difficilement à un résultat, et il dut finir par les mettre en prison. Il ne resta bientôt plus à recouvrer qu'une certaine somme

puis mourut trois jours après, de maladie. Le zouaoua de qui je tiens le récit de la défaite des Turcs m'a raconté qu'ayant vu un mort étendu sur un brancard et autour duquel la foule se pressait, il demanda qui il était et on lui répondit que c'était Younès. »

La nouvelle de la mort de Younès se répandit en effet à deux reprises différentes. Le 7 mars 1763, M. de Sulauze, consul de France à Tunis, écrivait : « Sidi-Younès est mort à Constantine, dans la prison où il était enfermé. Le bruit public attribue cette mort au bey, qui, moyennant la somme de quatre mille sequins, a obtenu du dey d'Alger l'ordre de le faire étrangler. » Il semble bien, comme l'indique l'auteur, qu'en 1763 la nouvelle était prématurée, car le 17 octobre 1768, c'est-à-dire plus de cinq ans après, M. de Saizieu, successeur de M. de Sulauze, écrivait à son tour : « Le bey vient d'être délivré de Younès-Bey, son concurrent au trône, qui est mort à Constantine, deux jours après y avoir recouvré la liberté. » Ce dernier détail coïncide avec les renseignements de la note marginale ajoutée après coup par l'auteur. Cf. *Correspondance des Beys de Tunis*, t. II, p. 590 et 660.

(1) Les membres de la famille d'Ali-Pacha vivant encore en Tunisie étaient évidemment, suivant l'usage, logés au Bardo, où on les surveillait étroitement. L'expression de l'auteur « ils réclamèrent des tambours » permet de supposer que c'est de leur propre initiative, et peut-être malgré les intentions contraires du bey, qu'ils agirent publiquement comme si la nouvelle de cette mort était officielle, et qu'ils se livrèrent aux démonstrations que pouvait comporter le décès d'un haut personnage.

(2) L'année 1176 de l'hégire a commencé le vendredi 23 juillet 1762 et fini le lundi 11 juillet 1763.

(3) L'année 1177 de l'hégire a commencé le mardi 12 juillet 1763 et fini le samedi 30 juin 1764.

que Redjeb mit à la charge des Amdoun, les engageant à la payer le plus tôt possible ; le caïd Ben Sassi s'étant porté garant pour cette somme, Redjeb partit dans la direction de Béja. Les Turcs étaient dans la joie à l'idée de piller bientôt les malheureux habitants, mais Redjeb prit un chemin passant par les hauteurs et qui s'écartait sensiblement de la ville. En voyant que le khasnadar ne les menait pas à Béja, les Turcs quittèrent le campement de l'agha leur chef et se dirigèrent vers la ville. Il faisait alors une chaleur excessive, au point que l'on n'aurait trouvé personne pour porter un objet de la ville au camp, même en offrant deux ou trois piastres. En arrivant dans les jardins de Béja, les Turcs n'y trouvèrent que des figuiers de Barbarie avec leurs épines ; ils prirent les grosses branches auxquelles tiennent les raquettes et s'en servirent comme de bâtons, puis coupèrent les raquettes avec les fruits qu'elles portaient, y percèrent des trous, enfilèrent les raquettes sur les bâtons et partirent avec ce butin, deux hommes tenant chacun un bout du bâton et portant ainsi entre eux deux les raquettes. Ils étaient couverts, de tous les côtés, d'épines qui s'étaient plantées dans leurs vêtements, et ils marchaient par une chaleur torride, pour faire les neuf milles qui les séparaient de l'armée, portant chacun leur fusil sur une épaule et l'extrémité de leur bâton sur l'autre. Le chemin qu'ils devaient parcourir pour aller chercher ces figues de Barbarie et revenir était de dix-huit milles, et le commandant fut très surpris de les voir braver une fatigue aussi forte pour un aussi mince profit. Mais il ne pouvait pas se passer une année sans que la ville de Béja fût pillée par les soldats, de quelque manière.

Nous avons rapporté au commencement de cet ouvrage[1] qu'en 1139 les vivres avaient été à un prix très bas et que cette année avait été tout particulièrement notée à ce point de vue. Depuis lors, et jusqu'à nos jours, c'est-à-dire jusqu'en 1177, les prix n'ont pas cessé d'augmenter. A Béja, qui est un pays connu par l'abondance de ses récoltes, l'ouiba[2] de blé est à 7 piastres, et tous ceux qui en veulent ne peuvent pas en avoir ; la ouiba d'orge est de 4 piastres 1/2, et elle est rare sur le marché ; le metar d'huile vaut 5 piastres, et l'on n'en trouve pas à volonté. Tout est cher dans la même proportion. Cette année n'a pas été pluvieuse ; il y a eu beaucoup de sauterelles, de grêle et d'incendies.

Quand les gens de l'Ifrikia, bédouins et montagnards, s'aperçurent

(1) Voir au chapitre V.

(2) Nous avons eu précédemment l'occasion d'indiquer l'équivalence aux mesures françaises de ces mesures tunisiennes. Rappelons que la ouiba vaut, d'après les étalons, 40 litres environ, et le metar un peu moins de 20 kilos ; il y a lieu cependant de noter que la ouiba de Béja, qui est peut-être celle dont parle l'auteur, valait le double de celle de Tunis. Au milieu du XVIII° siècle, la piastre de Tunis valait 4 livres et 10 sols de France.

que l'émir Ali avait de la répugnance pour tuer les gens, les bâtonner, les mettre en prison ou séquestrer leurs biens, il se forma parmi eux des troupes d'individus qui se mirent à s'agiter, au détriment des gens tranquilles. Ils brutalisaient les gens, buvaient du vin, insultaient le père, la mère et la religion des autres, s'emparaient de ce qui ne leur appartenait pas et terrorisaient tout le monde; comme leurs méfaits restaient impunis, les forts en arrivaient à manger le bien des faibles. Ayant eu à souffrir de cet état de choses à Béja, nous fîmes entendre nos doléances à l'émir Ali, en lui signalant que cela était arrivé parce qu'il ne se déplaçait pas assez souvent et qu'il négligeait d'examiner les affaires de ses sujets.

C'est ici que finit le récit de ce que nous avons vu et entendu, c'est-à-dire de ce qui s'est passé jusqu'à la fin du mois de hidjé de l'année 1177.[1] S'il survient encore quelques événements intéressants pendant que nous serons en vie, nous ne manquerons pas de le raconter à la suite de cet ouvrage, et si Dieu nous enlève de ce monde, il choisira celui qu'il voudra pour continuer à écrire l'histoire de l'émir Ali, qui actuellement a régné pendant cinq ans et six mois, depuis la mort de son frère. Que Dieu prolonge les jours du prince, et qu'il nous accorde la faveur de mourir en bon musulman!

Le copiste déclare que ce qui va suivre, et qui est le récit des faits survenus depuis 1177 jusqu'à 1184, était écrit, sur le manuscrit original, à la suite de l'ouvrage et de la main même de l'auteur.

A la suite d'une brouille survenue entre le bey de Constantine et le fils de Bou Aziz, cheikh des Hanencha, ce dernier quitta la région du Tell, où il était campé, et alla s'établir avec ses cavaliers et sa tribu près de Tozeur. Les gens du Djerid prirent peur et avisèrent Ali-Bey de ce qui se passait; en même temps, le bey de Constantine lui dépêchait un émissaire à ce sujet. Le prince envoya une armée composée de cavaliers pour surveiller Bou Aziz, qui se décida à quitter le Djerid et alla chez son gendre Ali ben Abd el Mouhassen, campé près de la tribu de Hakim, du côté de la frontière algérienne. Quand il passa près des tribus de Djendouba, des Oulad-Ali et de Hakim, on lui enleva quelques troupeaux de bœufs, de chameaux et de moutons. Peu après, il fit la paix avec le bey de Constantine et l'informa que les sujets du bey de Tunis lui avaient pris beaucoup de biens et de troupeaux. Le bey de Constantine écrivit à Ali-Bey en lui demandant de donner des ordres pour que l'on rendit au fils de Bou-Aziz ce qui lui avait été pris.

Quand arriva le moment de mettre en marche la colonne d'été, le prince en confia le commandement à Redjeb-Khasnadar, qui reçut

(1) Le mois de doul-hidjé est le dernier de l'année arabe. Le mois de hidjé 1177 correspond à juin 1764.

comme instructions d'aller camper à la frontière algérienne, de faire rembourser au fils de Bou Aziz ce qu'il déclarait avoir perdu, et de ne quitter le pays qu'après avoir tout perçu. Redjeb-Khasnadar se conforma à ces ordres et demanda le versement des sommes qu'il était chargé de percevoir. Les rentrées se faisant avec une certaine lenteur, les soldats commencèrent à trouver le temps long, et une maladie se déclara dans l'armée. L'automne arriva sur ces entrefaites. La tribu des Nefza, voyant qu'on ne pouvait pas la contraindre à payer, refusa de le faire et chassa le caïd. Ce dernier alla se plaindre à Redjeb, qui envoya aux Nefza des ordres précis, auxquels ils refusèrent de se soumettre. La situation ne permettant pas de marcher contre eux, le khasnadar dut revenir à Tunis sans avoir pu leur faire sentir l'effet de sa colère. Quand la nouvelle de cette rébellion arriva au bey Ali, il en fut très irrité et chassa les émissaires que lui avaient envoyés les Nefza.

Lorsqu'arriva l'été de l'année 1180,(1) le prince convoqua les tribus du Sud, cavaliers et fantassins, et les envoya avec l'armée pour envahir le pays des Nefza. Le pillage commença par la tribu de Fetnassa; les Nefza se réfugièrent dans leurs montagnes à l'approche de l'armée, abandonnant les plaines, où s'établirent les soldats et les gens des tribus, qui se mirent à la recherche de tout ce qui était caché sous l'eau ou dans la terre. La plupart des troupeaux furent ainsi découverts et pris. Après une assez longue résistance, les Nefza finirent par se soumettre et par payer les redevances qu'on leur réclamait. L'armée abandonna alors le pays, suivie par les tribus.

En 1180 et l'année suivante, les sujets algériens campés près de la frontière se plaignirent de ce que les habitants du djebel Zouaoua, au pied duquel ils se trouvaient, faisaient de continuelles razzias contre les Turcs. Le dey d'Alger envoya des troupes sur ce point extrême de son territoire et fit construire sur la montagne même un bordj où il établit une forte garnison de Turcs. Les zouaoua les razzièrent, démolirent le bordj et tuèrent tous les Turcs qui essayèrent de résister. Ceux qui purent échapper vinrent informer le dey de ce qui s'était passé et lui conseillèrent de ne pas chercher à en tirer vengêance; il se contenta de garder le silence.

Dès qu'arriva l'été, le dey réunit une armée composée d'askers et de cavaliers et les envoya contre ceux qui avaient démoli le fort. Il y eut au pied de la montagne une bataille où les Turcs furent complètement défaits, et ils durent revenir à Alger. Lorsque le dey apprit cet échec, il résolut d'agir avec la plus grande énergie : il fit de grands préparatifs, convoqua toutes les tribus qui lui obéissaient, et parmi

(1) L'année 1180 de l'hégire a commencé le lundi 9 juin 1766 et fini le 29 mai 1767.

elles la tribu du fils de Bou Aziz, et envoya à l'armée des *zambatout,* qui étaient au nombre de mille, l'ordre de se tenir prête à partir.

Les chrétiens donnent le nom de zambatout aux gens qui parcourent la mer en pirates, tuant, pillant et capturant tout ce qu'ils rencontrent, aussi bien les chrétiens que les musulmans. Si quelqu'un de ces pirates se distingue par son audace et ses crimes au point de faire l'objet de nombreuses plaintes, alors le dey d'Alger le prend à sa solde, lui assigne des redevances et l'établit dans un endroit déterminé; lorsque le dey se trouve dans une situation critique et a besoin d'hommes courageux et déterminés, il fait appel à ces gens et les emploie à son service. A l'époque où l'armée algérienne campait au sud de Tunis, les troupes de la Régence furent sur le point d'avoir raison des envahisseurs; le bey de Constantine demanda alors au dey d'Alger de lui envoyer les zambatout, qui arrivèrent par mer jusqu'à Bône et se rendirent ensuite par terre jusqu'à Tunis. Le jour de leur arrivée, le bey de Constantine alla à leur rencontre avec ses askers et ses cavaliers et fit tirer le canon en signe de joie. C'est grâce à leur concours que la ville de Tunis fut prise. J'en ai vu quelques-uns à cette époque. Quel admirable créateur que celui qui les a faits! La vérité, c'est que ce sont plutôt des ogres que des hommes.

A la date fixée, le dey d'Alger fit équiper la plupart de ses askers et envoya aux zambatout l'ordre de se joindre à eux. On dit qu'il en réunit un millier. Cette armée arriva à Constantine, où le bey réunit ses askers et ses cavaliers, auxquels se joignirent les renforts des tribus, et tous se dirigèrent vers la montagne des Zouaoua. Cette montagne a une longueur et une largeur de cinq jours de marche, et tous ses habitants sont des gens habitués au métier des armes et réputés pour leur courage, leur savoir et leur piété. Il y avait au pied de la montagne une vaste plaine, où les zouaoua creusèrent un large fossé qu'ils recouvrirent de branchages et de terre. Leurs cheikhs firent observer au commandant de l'armée algérienne qu'il s'apprêtait à combattre des musulmans et non pas des chrétiens, mais le commandant ne voulut rien écouter. Les askers s'avancèrent, prirent d'assaut un village isolé et tuèrent tous ceux qu'ils y trouvèrent, y compris les femmes et les enfants. Voyant qu'il n'y avait aucune chance d'accommodement, les cheiks convoquèrent tous les habitants de la montagne, qui vinrent au nombre de plusieurs milliers. Ils demandèrent conseil à un de leurs cheikhs, réputé pour sa sainteté, qui leur dit: « Je vais me rendre au camp des Algériens; si je reviens vivant parmi vous, vous serez vaincus, mais si l'on me tue, vous aurez la victoire.» On lui fit escorte sur une certaine distance, puis il demanda à être reçu par le commandant de l'armée, et lui fit part de l'objet de sa mission; mais avant qu'il eût fini de parler, on se jeta sur lui et on lui coupa la tête. Une grande clameur s'éleva alors dans

les deux armées, et les zambatout s'élancèrent à l'assaut des villages. Les zouaoua renvoyèrent leurs chevaux et se dissimulèrent derrière des retranchements inconnus des Turcs; quand ces derniers arrivèrent, ils les entourèrent et se mirent à les tuer tout à leur aise. Les cavaliers, voyant cela, revinrent en arrière, et galopèrent à travers la plaine, où il furent précipités dans le fossé creusé par les zouaoua, qui les rejoignirent et les tuèrent. On dit que le fils de Bou Aziz, qui était venu avec deux cents cavaliers, ne put s'échapper qu'avec huit d'entre eux, et que les mille zambatout furent tous tués, sauf une dizaine environ. Le bey de Constantine renonça à tenter un nouvel assaut et battit en retraite. J'ai appris que les zambatout qui échappèrent à ce carnage disaient entre eux : « C'est la revanche de Tunis ! »

En résumé, c'est la plus cruelle défaite qu'aient jamais subie les askers d'Algérie. Tout le monde en éprouva de la joie. L'oudjak d'Alger se trouva tellement affaibli que les chrétiens jugèrent le moment favorable pour rompre les traités qu'ils avaient faits avec ce pays. Les faits que j'ai rapportés m'ont été racontés par un zouaoua qui se trouvait à cette époque dans la montagne assiégée.

En 1184, des difficultés se produisirent entre l'émir Ali-Bey et le sultan des Français, et les choses en vinrent à un tel point que la paix fut rompue pour des causes dont il serait trop long de donner le détail. Le sultan des Français fit prévenir son consul à Tunis de prendre ses précautions pour pouvoir sauver sa personne. Quand arriva le mois d'avril, le consul, prétextant un voyage d'agrément, se rendit à Hammam-Lif avec sa famille et tout ce qu'il possédait. Il s'était entendu d'avance avec le commandant d'un navire qui l'attendait en cet endroit; dès son arrivée à Hammam-Lif, il fit signe au navire de s'approcher du rivage; pendant la nuit, des marins le conduisirent à bord avec sa famille et ses biens, puis le navire leva l'ancre et alla croiser au cap Bon; il y fut bientôt rejoint par un grand navire, et tous deux se mirent en devoir d'empêcher tous les autres vaisseaux d'entrer dans le port de Tunis.(1)

Quand le bey apprit le départ du consul, il comprit que la guerre était déclarée et prit ses dispositions en conséquence : il envoya des munitions et des vivres aux garnisons établies le long des côtes, fit fortifier le rivage de Sidi-bou-Saïd et donna l'ordre à ses habitants de s'armer. Les deux vaisseaux français étaient toujours au cap Bon, empêchant les bateaux d'entrer dans le port de Tunis. Ils furent rejoints par d'autres vaisseaux, au nombre de dix-huit, d'après ce que

(1) Les événements survenus au cours de cette guerre sont résumés assez exactement par l'auteur. Pour plus amples renseignements, on peut se reporter au tome II de la *Correspondance des Beys de Tunis*, p. 677-718.

j'ai entendu dire, puis quelques-uns d'entre eux partirent, allèrent se poster devant Bizerte et envoyèrent quelques bombes sur la ville; on dit qu'ils y démolirent ainsi plus de cent cinquante maisons; les habitants s'enfuirent, abandonnant complètement la ville. Aucun des boulets lancés par le fort de Bizerte ne put arriver jusqu'aux navires. Le bey envoya au secours de la ville d'importants renforts, qui s'établirent le long du rivage pour pouvoir s'opposer au besoin à un débarquement. Les navires français partirent ensuite et arrivèrent devant Sousse, qu'ils bombardèrent pendant quelques jours, démolissant plus de trois cent cinquante maisons; la ville fut évacuée et des gens vinrent de tous points s'établir en nombre incalculable sur le rivage. Les forts de Sousse tiraient sur les navires, mais les boulets n'arrivaient pas jusqu'aux chrétiens, qui s'en moquaient. Au commencement de l'automne, la flotte française partit, ne laissant que deux navires au cap Bon. Le bey Ali demanda au commandant de lui envoyer un émissaire pour traiter avec lui de la paix; le commandant exigea des otages et le bey lui envoya quelques Turcs; il envoya à son tour un homme qui arriva au Bardo, eut une entrevue avec le bey, puis retourna au navire. Ali-Bey expédia ensuite un émissaire turc chez le sultan des Français, et le fit accompagner par d'autres personnages. Ces envoyés ne sont pas encore de retour en hidjé 1184.(1)

Pendant cette même année, les Gharaba du Béjaoua, estimant que la tribu des Hédill était trop faible pour leur résister, commirent à son préjudice de nombreux méfaits et se mirent à prendre les troupeaux et les femmes. Les Hédill portèrent leurs réclamations devant Ali-Bey, qui voulut mettre la paix entre ces deux tribus; mais les Gharaba, persuadés que les Hédill les craignaient parce qu'ils étaient très nombreux, refusèrent de se soumettre. Le cheikh des Gharaba prit ses dispositions pour combattre; il convoqua tous les gens de sa tribu, même ceux qui étaient zouaoua au service du bey, les réunit et leur donna des drapeaux. De leur côté, les Hédill réunirent tous les leurs et s'installèrent devant la zàouïa du cheikh Sidi Ali ben Obeïd. Il y avait parmi les Hédill un homme connu sous le nom de Zemmal, qui campait à part avec huit cavaliers, dont son fils et son frère. Quatre drapeaux, suivis par cent zouaoua, se dirigèrent vers les tentes de Zemmal, tandis que le reste des soldats, rangés comme à la guerre, se précipitait vers les tentes de la fraction du

(1) Le mois de hidjé 1184 va du 18 mars au 15 avril 1771.

Le 21 septembre 1770, le bey de Tunis écrivait au duc de Praslin, secrétaire d'Etat des Affaires étrangères : « ... J'envoie en ambassade chez vous l'illustre Ibrahim-Khodja, secrétaire principal du conseil de notre Régence; il sera accompagné du chef de la milice, d'un ancien capitaine avec d'autres officiers et militaires qui formeront sa suite... » Après avoir terminé leurs négociations, ces envoyés rentrèrent à Tunis le 19 avril 1771.

De la comparaison de cette dernière date avec l'indication donnée par l'auteur, on est fondé à placer la mort de ce dernier dans les environs d'avril 1771.

cheikh des Gharaba, qui ne cessait d'encourager ses gens de la voix pendant l'action. Le fils de Zemmal et ceux qui le suivaient se précipitèrent avec une telle fureur sur les cent zouaoua qu'ils les bousculèrent en un clin d'œil et les obligèrent à battre en retraite. Les Gharaba se trouvèrent bientôt cernés par les Mogods, les Nefza et les Hédill. Sur la troupe qui était venue attaquer les tentes de Zemmal, il ne s'échappa que huit hommes; le reste des assaillants fut pris successivement par petits groupes, et l'on ne cessa pas de les égorger jusqu'à la tombée de la nuit. Le lendemain, les trois tribus victorieuses montèrent jusqu'au village des Gharaba, qui n'était qu'un amas de gourbis recouverts de paille, et y mirent le feu après avoir enlevé tout ce qui s'y trouvait, et notamment les moutons qu'ils conduisirent chez eux. Trois cent cinquante-cinq Gharabas du Béjaoua périrent dans cette affaire, tandis que les Hédill et les gens venus à leur secours ne perdirent que quarante-deux hommes. Les Gharaba n'eurent d'autre ressource que d'aller trouver le bey; il leur fit observer qu'ils n'avaient pas voulu écouter ses conseils, puis fit savoir aux gens des tribus voisines qu'ils devaient cesser toute représaille contre les vaincus, sous peine d'être châtiés jusqu'au dernier.

En 1183 et au commencement de 1184 parut chez les Khoumirs un homme qui prétendait être le fils de Younès; le cheikh du pays lui assigna une habitation et l'y fit garder. Quand cette nouvelle arriva au bey, il en fut très inquiet et fit vérifier si tous les descendants du pacha et de son fils étaient toujours dans la prison qu'il leur avait assignée : on constata qu'il n'en manquait aucun. Le bey envoya alors des espions vers cet homme pour avoir son signalement, mais aucun n'arriva jusqu'à lui. Plusieurs personnes lui écrivirent dans l'espoir de se concilier sa faveur pour l'avenir et lui envoyèrent des présents; on commença bientôt à parler de lui dans toute la Régence et il reçut des offres de service de tous les côtés. Cette situation causait au bey de vives inquiétudes.

La tribu des Chiahia avait ses tentes près de celles des Khoumirs et occupait à peu près la même région. Le bey envoya au kahia de Béja l'ordre de faire rentrer les impôts des Chiahia, mais ce n'était là qu'un prétexte, et le but véritable de cette mission était d'entrer en relations avec le cheikh des Khoumirs et de lui faire des cadeaux pour arriver à connaître qui était ce prétendant; au besoin, le kahia devait faire des promesses d'argent au cheikh s'il lui donnait les moyens de s'emparer de cet homme. Cependant, le bey des Khoumirs voyait sa suite devenir plus nombreuse de jour en jour et les cadeaux affluer. Aucun de ceux qui l'approchaient ne pouvait voir sa figure, ses mains ni ses pieds, et il ne laissait voir que ses yeux. Il avait l'habitude de dire aux visiteurs : « Je vous donne rendez-vous

à Baltha, où sont les trésors de mon père; si je mets la main sur ces trésors, je serai le maître du royaume. » Ces propos se répandaient dans toute la Régence.

Quand le kahia arriva dans la tribu des Chiahia, il s'aboucha avec un cheikh, lui confia son secret et lui demanda son concours, moyennant une somme d'argent pour lui et des faveurs diverses pour les autres cheikhs. Le personnage à qui il s'adressa se rendit chez le cheikh des Khoumirs et lui dit que le prétendant n'appartenait pas à la famille d'Ali-Pacha, que c'était un imposteur, et que le kahia pourrait lui donner à ce sujet des détails complémentaires. Il conduisit en effet le cheikh auprès du kahia, qui eut avec lui une entrevue secrète et lui promit beaucoup d'argent. Le cheikh lui répondit: « Il faut que vous consentiez à ce que je vous amène cet homme à Baltha; si c'est bien réellement un descendant d'Ali-Pacha et de Younès, vous ne pouvez rien contre lui et je le reconduirai chez moi; si c'est un imposteur, j'accepte vos offres d'argent et je vous le livrerai pour que vous le conduisiez devant Ali-Bey ». Cette proposition fut communiquée au bey, qui l'approuva et donna des ordres pour l'envoi de la somme convenue; cette somme fut adressée au kahia, qui la remit au chef des Khoumirs. Après avoir reçu l'argent, ce dernier convoqua tous ses parents, qui se réunirent en armes et montèrent à cheval avec lui; puis on mit le prétendant sur un bât et ils l'emmenèrent avec eux à Baltha malgré ses protestations. Au jour indiqué pour le rendez-vous, le kahia partit de Béja avec un grand nombre de spahis et se dirigea sur Baltha, où il trouva les Khoumirs réunis autour du prétendant. Dès que le kahia le vit, il le reconnut et dit : « C'est Otsmane el Haddad, qui était hamba chez Ali-Bey, s'est enfui et a habité ensuite pendant quelque temps à Béja; voyez les tatouages qu'il porte sur le visage et sur les mains! » Alors les Khoumirs le lui livrèrent sans difficultés; il fut entouré par les spahis, qui l'emmenèrent à Béja, où il rentra à la tombée de la nuit; on lui avait mis un voile sur la figure, quelqu'un montait en croupe derrière lui et tous les gens riaient sur son passage. Il passa la nuit dans la maison du kahia, qui l'emmena le lendemain à Tunis et le remit entre les mains du bey. Ce dernier l'interrogea et le fit pendre, à Tunis, le jour suivant, comme exemple pour ceux qui auraient été tentés de l'imiter.

Ici se terminent les renseignements que l'auteur a ajoutés de sa main à la suite de son ouvrage.

FIN

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Page Ligne

10 23 Au lieu de *Hadjar-Aïn,* un des manuscrits porte *Ahmar-Aïnha.*

10 25 Au lieu *Harb,* un des manuscrits porte *Djedeb.*

12 22 Le *Kamous,* célèbre dictionnaire arabe de Firouzabadi, dit que le mot *djezia,* ou plus exactement *djizia,* est le synonyme de *kharadj-el-ard* ou impôt foncier que doivent payer les non musulmans placés sous la protection des lois musulmanes. Ce serait donc un impôt grevant les terrains complantés en oliviers et non pas l'olivier lui-même.

13 14 Au lieu de *Bir-Gherid,* un des manuscrits porte *Bir-Ghezelou.*

13 32 Même observation.

13 30 La date de 1177 est évidemment erronée; c'est celle de la composition de l'ouvrage, et elle est de beaucoup postérieure à la mort du bey Hassine.

13 36 Au lieu de « construit par le défunt pacha », lisez « construit par feu Mohammed-Pacha ».

15 33 Au lieu de « Ali-Bey », lisez « Ali-Pacha ».

15 34 Au lieu de « Après qu'il eut pris possession du trône », lisez « Quarante jours environ après qu'il eut pris possession du trône ».

15 43 Au lieu de « Lorsqu'Ali-Pacha prit possession de Tunis », lisez « Lorsque les deux émirs, Mohammed et Ali, prirent possession de Tunis ».

19 15 Un des manuscrits porte « Mostefa Zaoua » au lieu de « Mostefa Ouezza ».

20 19 Au lieu de *Aïoun-Ettouhami,* l'un des manuscrits porte *Aïn-Ettamir.*

35 6 Après « on avait un retel et demi de viande de bœuf pour un nasri », ajoutez « un retel et demi de viande de mouton pour une demi-piastre, et un retel de viande de brebis pour un nasri. »

36 31 Au lieu de « et en prévint le bey », lisez « et elle en prévint le bey ».

Page	Ligne	
37	23	Au lieu de *Bab-el-Fellah,* qui voudrait dire « porte de l'agriculteur », lisez *Bab-el-Fella,* qui signifie « porte de la brèche ».
37	34	Au lieu de *Mohammed el Arbi,* lisez *Mohammed el Gharbi.*
38	1	Même correction.
38	14	Même correction.
53	40	Au lieu de *Tebiaf,* un des manuscrits porte *Tifaf.*
55	8	Au lieu de « caïd de la maison du pacha », lisez « kahia de Dar-el-Pacha ».
58	39	Le mot *rezza,* ou plus exactement *rouzza,* est employé dans la langue courante en Tunisie pour indiquer l'anneau en fer où l'on fait entrer le cadenas. Avec le sens de « turban », ce mot n'est pas d'origine tunisienne. Le turban dit *rezza,* caractérisé par des plis très serrés, a été introduit en Tunisie par les Turcs; son usage était réservé aux princes ou à quelques hauts personnages; il a disparu au commencement du règne d'Ahmed-Bey.
59	41	Au lieu de *soldats,* lire *askers.*
61	5	Au lieu de « c'est lui qui créa cette monnaie carrée », un des manuscrits porte « c'est lui qui créa le *rouboû* ».
61	11	Le même manuscrit porte encore *rouboû* au lieu de « monnaie carrée ».
61	16	Au lieu de « Ils en arrivèrent à ne plus valoir que deux piastres, et même une piastre en nasris », un des manuscrits porte « Ils en arrivèrent à ne plus valoir que deux piastres et demie, et quelquefois deux piastres ».
66	13	Au lieu de « les gens étaient privés des gains que l'on peut retirer de la mer », un des manuscrits porte « sans les gains que l'on peut retirer de la mer, le pays n'aurait pas pu vivre ».
73	31	Au lieu de « Il envoya des hambas jusqu'au Beled-Turki », un de nos manuscrits porte « Il envoya des hambas dans tous les pays environnants ».
75	34	Au lieu de « Bahar-el-Karina », l'un des manuscrits porte « Bahaïr-el-Karia ».
91	Note 2	Il y avait autour de Tunis trois feskias : celle de Bab-el-Fella, celle de Bab-Sidi-Abdesselam, surnommée El-Bahira ou « le lac », et celle de Bir-el-Kelab, située près d'El-Haraïria.

Page Ligne

A un endroit, l'auteur dit que la feskia près de laquelle se rassemblaient les troupes se trouvait au nord de Bab-Saâdoun; celle de Sidi-Abdesselam, qui est au nord-est de la porte en question, paraît donc être la feskia désignée.

104 32 Au lieu de *Madjeur*, lisez *Madjour*.

116 Note 2 L'endroit désigné ici sous le nom d'El-Djazira est peut-être la bande de terre située aux portes de Tunis, entre le lac de Tunis et le lac Sedjoumi. Le mot *djazira* est employé en effet non seulement pour désigner une île, mais aussi une presqu'île, et généralement toute portion de terre bornée par l'eau de plusieurs côtés.

130 Note 1 Au lieu de « où se trouve actuellement la rue de l'Obscurité », lisez « où se trouve actuellement la rue Bir-el-Hadjar ».

204 21 Au lieu de *Ras-Eddar*, lisez *Ras-Adar*.

205 14 Au lieu de « pont de Kherz », lisez « port de Kherz ».

239 41 Au lieu de « alla voir avec sa famille le cheikh Sidi Sahab », lisez « alla visiter avec sa famille le tombeau du cheikh Sidi Sahab ». Il s'agit en effet de la célèbre « mosquée du barbier », qui renferme le tombeau du barbier du Prophète, c'est-à-dire d'un *sahab* ou compagnon de Mahomet.

De même, à la ligne suivante, il est sans doute question non pas des cheikhs eux-mêmes, mais de leurs tombeaux.

257 Note 1 Même observation qu'à la page 116, note 2.

280 22 Au lieu de *Madjeur*, lisez *Madjour*.

280 24 Même correction.

296 39 Au lieu de « les Arabes de la tribu des *Madjeur* », lisez « les Arabes *Madjour* ».

297 1 Au lieu de *Madjeur*, lisez *Madjour*.

298 6 Même correction.

317 33 Au lieu de « jugèrent prudent de se réfugier au Maghreb », lisez « jugèrent prudent de se réfugier en Algérie ».

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

A

B

M

TABLE DES CHAPITRES

Pages

PUBLICATIONS DE MM. V. SERRES & M. LASRAM

Voyage au pays des Senoussi *(oasis de Koufra)* **et au pays des Touaregs** *(Mourzouk et Ghat)*, effectué en 1896 par le cheikh Si Mohammed el Hachaïchi, conservateur à la Bibliothèque de la Grande-Mosquée de Tunis. Traduction française, en cours de publication dans *L'Expansion française coloniale*.

EN PRÉPARATION

Traité d'agriculture de Kastos, traduit du grec en arabe par Serdjès ben Helia ; texte arabe inédit publié d'après deux manuscrits de la Bibliothèque de la Grande-Mosquée de Tunis, et traduction française. (Le texte grec original est perdu, et l'on ne connaissait jusqu'ici que le titre et quelques fragments de la traduction arabe.)

Ibn Chabbat, commentaire historique et géographique de la Kaçida de Chakratisi, partie concernant la Tunisie; texte arabe inédit et traduction française.

